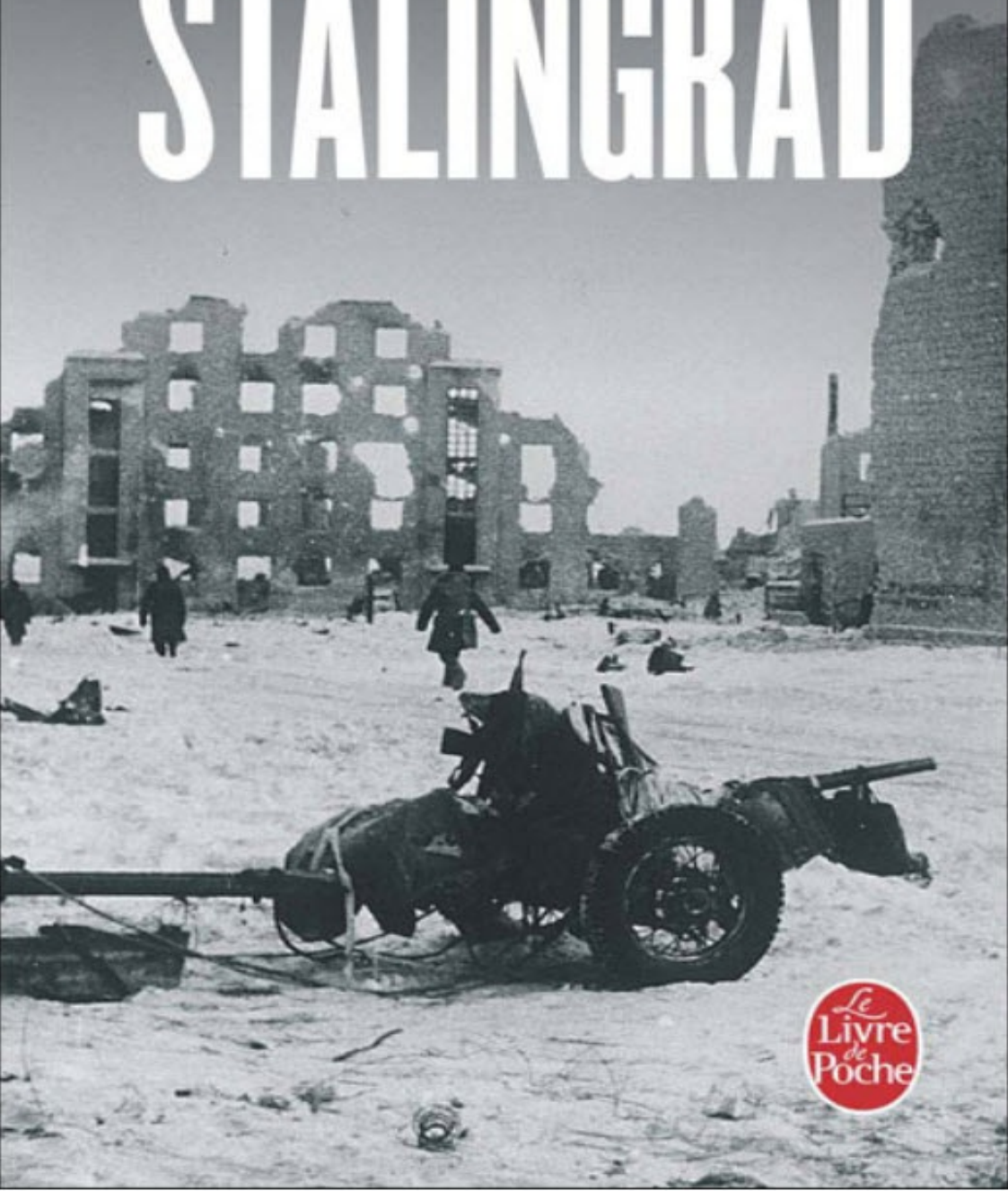


Antony Beevor

STALINGRAD



Le
Livre
de
Poche

Antony Beevor

STALINGRAD



1999

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR JEAN BOURDIER

ÉDITIONS DE FALLOIS

Titre original :

STALINGRAD

© Antony Beevor and Artemis Cooper, 1998.

© Éditions de Fallois, 1999, pour la traduction française.



Ancien élève de Sandhurst, le Saint-Cyr britannique, Antony Beevor fut officier de carrière avant de devenir historien et romancier. On lui doit notamment des ouvrages sur la guerre d'Espagne et la bataille de Crète.

PRÉFACE

« La Russie, observait le poète Fédor Tioutchev, ne peut être comprise par l'intellect. » De même, la bataille de Stalingrad ne peut être comprise à travers un examen conventionnel des faits. Une étude purement militaire de cet affrontement titanesque ne parvient pas à traduire ce que fut la réalité sur le terrain, de la même façon que les cartes étudiées par Hitler dans son *Wolfsschanze* de Rastenbourg finissaient par le cloîtrer dans un monde imaginaire, loin des souffrances bien réelles de ses soldats.

L'idée directrice de ce livre est de montrer, dans le cadre d'un récit historique classique, ce qu'ont vécu et connu les soldats des deux camps, en utilisant toute une série de documents inédits, provenant en particulier des archives russes. Leur variété même et la diversité de leur nature et de leur origine concourent de façon capitale à rendre compte de la nature exceptionnelle de ces combats sans précédent et de leurs effets sur ceux qui s'y trouvaient impliqués, avec fort peu d'espoir d'en réchapper.

Les sources en question comprennent des journaux de marche, des rapports d'aumôniers, des témoignages personnels, des lettres, des procès-verbaux d'interrogatoire par le NKVD de prisonniers allemands ou autres, des journaux personnels et des entretiens avec certains participants. L'une des plus riches mines de renseignements pouvant être trouvées aux archives centrales du ministère russe de la Défense, à Podolsk, est la somme des rapports très détaillés qui étaient envoyés chaque jour, du front de Stalingrad, à Alexandre Chtcherbakov, chef du service politique de l'Armée rouge à Moscou. Ces rapports ne décrivent pas seulement les actes d'héroïsme, mais aussi les « événements hors du commun » (euphémisme utilisé par les commissaires politiques

pour désigner les actes de trahison ou d'indiscipline grave), tels que désertion, passage à l'ennemi, lâcheté, incompétence, automutilation, « agitation antisoviétique » et même ivrognerie. À Stalingrad, les autorités soviétiques firent exécuter environ 13 500 de leurs propres soldats – soit l'équivalent de plus d'une division. Je ne tardai pas à me rendre compte, en écrivant ce livre, que le principal problème était d'établir un juste équilibre entre l'authentique esprit de sacrifice de tant de soldats de l'Armée rouge et les brutales contraintes exercées contre les hésitants par les services spéciaux du NKVD (qui, fort peu après, allaient être incorporés au SMERSH, le redoutable et impitoyable organisme de contre-espionnage).

Cette férocité à peine croyable du système soviétique explique, non pas entièrement mais dans une large mesure, pourquoi tant d'anciens soldats de l'Armée rouge combattirent ensuite du côté allemand. À Stalingrad, les divisions de première ligne de la Sixième Armée du Reich comprenaient plus de 50 000 citoyens soviétiques en uniforme allemand. Certains avaient fait l'objet d'un brutal recrutement forcé après avoir été systématiquement affamés dans des camps de prisonniers, mais d'autres étaient volontaires. Durant les ultimes combats, bien des rapports allemands vinrent témoigner de la bravoure et de la loyauté de ces « Hiwis » combattant leurs propres compatriotes. Inutile de dire que le NKVD de Beria succomba pratiquement à la paranoïa en découvrant l'importance et l'étendue du phénomène.

Le sujet est encore tabou dans la Russie d'aujourd'hui. Un colonel d'infanterie avec qui je me trouvais partager un compartiment durant un voyage à Volgograd (l'ancien Stalingrad), se refusa d'abord à croire qu'un Russe, quel qu'il fût, ait pu porter l'uniforme allemand. Il fut finalement convaincu quand je lui parlai

des états d'intendance de la Sixième Armée retrouvés dans les archives allemandes. Mais, pour un homme qui, de toute évidence, haïssait Staline en raison des purges pratiquées par celui-ci au sein de l'Armée rouge, sa réaction fut intéressante. « Ce ne sont plus des Russes », dit-il calmement. Il reprenait presque exactement les termes utilisés cinquante ans auparavant dans les rapports adressés à Moscou. Les sentiments suscités par la Grande Guerre Patriotique demeurent presque aussi violents aujourd'hui qu'ils l'étaient à l'époque.

En toute cette affaire, la folie, la férocité et le drame se révèlent par nombre de voies, souvent inattendues. Du côté allemand, l'aspect le plus frappant n'est pas l'implication éventuelle de la Wehrmacht dans des crimes de guerre, objet de débats si passionnés dans l'Allemagne d'aujourd'hui. Il réside plutôt dans la confusion entre la cause et l'effet, et particulièrement la confusion entre les croyances politiques et leurs conséquences. Les troupes allemandes en Russie étaient – comme le révèlent tant de lettres écrites à Stalingrad – dans un état de complet désarroi moral. Leur tentative de soumission des Slaves et de défense de l'Europe contre le bolchevisme par une attaque préventive s'était révélée pour le moins contre-productive. À ce jour, bien des survivants allemands de la bataille de Stalingrad persistent à voir en celle-ci le produit d'un astucieux piège soviétique, où ils ont été attirés par une suite de mouvements de retraite délibérés. Ils tendent en conséquence à se considérer comme les victimes plutôt que les instigateurs de ce drame.

Une chose, toutefois, demeure indiscutable. La bataille de Stalingrad reste un sujet si lourd d'implications idéologiques et si important symboliquement qu'on ne cessera pas, avant de longues années, d'en parler.

Une bonne partie du temps passé à effectuer des recherches en vue de la rédaction de cet ouvrage aurait été gaspillée, et des occasions capitales auraient été manquées, sans l'aide et les suggestions de nombreux archivistes et bibliothécaires. J'exprime tout particulièrement ma gratitude à : Frau Irina Renz, à la Bibliothek für Zeitgeschichte de Stuttgart, Herr Meyer et Frau Ehrhardt, aux Bundesarchiv-Militärarchiv de Fribourg, Frau Strang et les autres membres du personnel de la bibliothèque de Militärgeschichtliches Forschungsamt de Potsdam, Valeri Mikhaïlovitch Roumiantsev, du Centre d'Archives Historiques et Militaires du ministère russe de la Défense et le personnel du centre d'archives de ce ministère à Podolsk, docteur Kyril Mikhaïlovitch Andersen, directeur du Centre Russe pour la Conservation et l'Étude des Documents d'Histoire Contemporaine, à Moscou, docteur Natalia Borisovna Volkova, directeur des Archives d'État Russes pour la Littérature et les Arts, et docteur Dina Nicolaïevna Nohotovitch, des Archives d'État de la Fédération de Russie.

J'ai une dette incalculable envers le docteur Detlef Vogel, à Fribourg, qui m'a apporté, à de nombreux égards, une aide capitale au début de mes recherches et m'a également prêté sa collection de *Stalingradbünde* allemands et autrichiens. Le docteur Alexander Friedrich Paulus m'a fort aimablement autorisé à consulter les papiers de son grand-père, le maréchal Friedrich Paulus. Le professeur Hans Girgensohn, médecin-légiste de la Sixième Armée allemande lors de l'encerclement de Stalingrad, m'a expliqué avec une infinie patience ses travaux et ses conclusions sur place, m'éclairant sur les causes de la mort de nombreux soldats du Reich. Ben Shepherd m'a aimablement mis

au courant des plus récentes études effectuées sur les effets nerveux et psychologiques du combat durant la Deuxième Guerre mondiale. Je suis également très reconnaissant envers Kurt Graf von Schweinitz pour ses observations sur la stratégie à Stalingrad, ainsi que pour ses remarques sur les implications de la terminologie militaire utilisée dans les transmissions en novembre 1942.

Pour l'aide qu'ils m'ont apportée dans l'étude des sources russes, je dois beaucoup au docteur Catherine Andreïev, au professeur Anatoli Alexandrovitch Tchernobaïev, au professeur John Erickson, au docteur Victor Gorbarev, à Jon Halliday, au colonel Lemar Ivanovitch Maximov, du service historique du ministère russe de la Défense, et à Youri Ovzianko. Je dois beaucoup, aussi, à ceux qui m'ont mis en contact avec des survivants de Stalingrad, tant en Russie qu'en Allemagne, ou qui m'ont aidé si généreusement dans ces deux pays : Chris Alexander, Leopold Graf von Bismarck, Andrew Gimson, le major Joachim Freiherr von Maltzan, Gleb et Harriet Chestakov, le docteur Marie-Christine Gräfin von Stauffenberg et Christiane van de Velde.

À Volgograd, j'ai bénéficié de l'aimable assistance du docteur Raïssa Maratovna Petrouniova, vice-recteur de l'Université de Volgograd, du professeur Nadejda Vassilievna Doulina, directeur des études historiques et culturelles, de Galina Borisovna, du département d'histoire, de Boris Nicolaïevitch Oulko, directeur du musée de l'université, de même que Nicolaï Stepanovitch Fiodortov, président du Comité des Anciens Combattants du district de Volgograd, et du lieutenant-colonel Gennadi Vassilievitch Pavlov.

Les traductions du russe sont dues au docteur Galia

Vinogradova et à Lioubov Vinogradova, qui m'ont aussi aidé à avoir accès à certaines archives avec une diplomatie, une ténacité et une bonne humeur admirables. Leur assistance, pour ne rien dire de leur amitié, a tout changé.

Je suis également très reconnaissant envers tous les participants et témoins de la bataille qui ont bien voulu consacrer tant de temps et d'efforts à faire revivre le passé. Un certain nombre d'entre eux m'ont très généreusement prêté manuscrits inédits, lettres et journaux personnels.

Ce livre n'aurait jamais vu le jour sans Eleo Gordon, de Penguin, qui en a eu l'idée, et sans Peter Mayer aux États-Unis et Hans Ewald Dede en Allemagne, dont l'enthousiasme et le soutien dès l'amorce du projet ont rendu celui-ci réalisable. J'ai aussi l'immense chance d'avoir Andrew Numberg comme agent littéraire, conseiller et ami.

Mes remerciements les plus vifs et les plus profonds sont dus, comme toujours, à Artemis Cooper, ma femme et première critique, qui m'a tant aidé, alors même qu'elle avait plus que sa part de travail de son côté.

PREMIÈRE PARTIE

**« LE MONDE RETIENDRA SON
SOUFFLE**

Carte 1 : OPÉRATION BARBEROUSSE **JUIN-DÉCEMBRE 1941**

- Ligne de front, 4 décembre 1941
- Frontière internationale



L'ÉPÉE À DOUBLE TRANCHANT DE BARBEROUSSE

La journée du samedi 21 juin 1941 s'amorça par une parfaite matinée d'été. Nombreux furent les Berlinoises qui prirent le train pour Potsdam afin d'aller passer la journée dans le parc de Sans-Souci. D'autres allèrent se baigner sur les plages du Wannsee ou du Nikolassee. Dans les cafés, les innombrables plaisanteries sur la fuite de Rudolf Hess en Grande-Bretagne avaient cédé la place aux rumeurs sur une invasion imminente de l'Union soviétique. Certains, inquiets à l'idée de voir la guerre s'étendre, faisaient reposer leurs espoirs sur l'idée que Staline allait, au dernier moment, céder l'Ukraine à l'Allemagne.

À l'ambassade soviétique, dans Unter den Linden, le personnel diplomatique était à son poste. Un message urgent venu de Moscou exigeait « des éclaircissements de première importance » sur les intenses préparatifs militaires observés sur les frontières, de la Baltique à la mer Noire. Valentin Berejkov, premier secrétaire et principal interprète de l'ambassade, téléphona alors au ministère allemand des Affaires étrangères, dans la Wilhelmstrasse, pour organiser une rencontre. On lui répondit que le Reichsminister Joachim von Ribbentrop n'était pas à Berlin et que le Staatssekretär Freiherr von Weizsäcker ne pouvait être joint au téléphone. Comme la matinée s'écoulait, des messages de plus en plus pressants arrivaient de Moscou, exigeant des nouvelles. Un climat d'hystérie péniblement refoulée commençait à régner au Kremlin à mesure que s'accumulaient les preuves des intentions allemandes, venant s'ajouter à plus de quatre-vingts

avertissements enregistrés durant les huit mois précédents. Le chef adjoint du NKVD venait de signaler qu'il n'y avait pas eu moins de « trente-neuf violations aériennes des frontières de l'URSS » pendant la journée de la veille. La Wehrmacht ne montrait aucune discrétion dans ses préparatifs, mais ce manque de secret semblait n'avoir fait que confirmer dans l'esprit tortueux de Staline l'idée que tout cela résultait d'un plan d'Hitler pour lui extorquer des concessions plus importantes.

L'ambassadeur d'URSS à Berlin, Vladimir Dekanozov, partageait la conviction de Staline ; pour lui, tout cela faisait partie d'une campagne de désinformation déclenchée, à l'origine, par les Britanniques. Il refusa même de prendre en considération un rapport de son propre attaché militaire selon lequel cent quatre-vingts divisions avaient été déployées le long de la frontière. Dekanozov, protégé de Lavrenti Beria, était lui aussi géorgien et lui aussi dignitaire du NKVD. Son expérience du monde des affaires étrangères ne dépassait guère l'interrogatoire et l'élimination de diplomates notablement plus chevronnés que lui. Bien que n'osant pas exprimer leurs vues avec trop d'insistance, d'autres membres de la mission diplomatique soviétique ne doutaient guère de l'intention d'Hitler d'envahir leur pays. Ils pouvaient même faire état des épreuves d'un lexique préparé pour les troupes devant participer à l'opération, épreuves qui avaient été secrètement apportées au consulat d'URSS par un ouvrier imprimeur communiste allemand. On y trouvait notamment la traduction en russe de « Rendez-vous ! », « Haut les mains ! », « Où est le président de la ferme collective ? », « Êtes-vous communiste ? » et « Halte, ou je tire ! »

Les coups de téléphone sans cesse renouvelés de Berejkov à la Wilhelmstrasse recevaient pour seule réponse que Ribbentrop

« n'était pas là et que nul ne savait quand il serait de retour ». Vers midi, il réussit à joindre une autre personnalité du ministère, le chef du service politique, qui lui dit : « Je crois savoir qu'il se passe quelque chose au quartier général du Führer. Tout le monde est probablement là-bas. » Mais, en fait, le ministre allemand des Affaires étrangères n'avait pas quitté Berlin. Il était très occupé à préparer des instructions à l'intention de l'ambassade d'Allemagne à Moscou, avec les mentions « Urgent », « Secret d'État ». Aux termes de ces instructions, l'ambassadeur allemand, Friedrich Werner Graf von der Schulenberg, devait, très tôt le lendemain matin, deux heures environ après le début de l'invasion, remettre au gouvernement soviétique une liste de doléances destinées à servir de prétexte à l'offensive.

Comme, à Berlin, l'après-midi du samedi tirait à sa fin, les messages en provenance de Moscou se faisaient de plus en plus frénétiques. Berejkov appelait la Wilhelmstrasse toutes les trente minutes, mais aucun fonctionnaire de quelque importance n'acceptait de lui parler. Par la fenêtre ouverte de son bureau, il pouvait voir les désuets casques à fond plat des policiers gardant l'ambassade, et, au-delà, des Berlinoïses prenant paisiblement l'air dans Unter den Linden. Cet univers en équilibre instable entre la guerre et la paix dégageait une déconcertante impression d'irréalité. Et le train express Berlin-Moscou s'apprêtait à passer entre les troupes allemandes massées à la frontière comme si rien ne se passait.

À Moscou, Molotov, le ministre des Affaires étrangères, convoqua pour 21 heures 30 au Kremlin le comte von der Schulenberg. L'ambassadeur allemand se rendit à cette

convocation après avoir fini de surveiller la destruction des documents secrets de l'ambassade. Mis en présence des preuves des préparatifs militaires allemands, il n'admit pas qu'une invasion fût sur le point d'avoir lieu. Il s'étonna simplement que l'Union soviétique ne comprenne pas la situation et refusa de répondre à la moindre question avant d'avoir consulté Berlin.

Diplomate de la vieille école adhérant totalement au principe de Bismarck selon lequel l'Allemagne ne devait sous aucun prétexte faire la guerre à la Russie, Schulenberg avait de bonnes raisons d'être sidéré par l'ignorance dans laquelle semblait se trouver le Kremlin. Plus de deux semaines auparavant, il avait invité Dekanozov, de passage à Moscou, à un déjeuner privé pour l'avertir des projets d'Hitler. De toute évidence, le vieux comte s'estimait délié de toute fidélité au régime nazi après que Hitler lui eut froidement menti, affirmant qu'il n'avait aucun dessein d'agression à l'égard de la Russie^{1}. Mais Dekanozov, stupéfait de cette révélation, avait immédiatement soupçonné une manœuvre. Réagissant de la même manière, Staline avait vociféré au Politburo : « La désinformation se pratique maintenant au niveau des ambassadeurs ! » Staline était convaincu que la majeure partie des avertissements qui lui avaient été donnés faisaient partie d'une *Angliiskaïa provokatsiia* – d'un complot ourdi par Winston Churchill, ennemi juré de l'Union soviétique, pour déclencher une guerre entre la Russie et l'Allemagne. Depuis la fuite de Rudolf Hess en Écosse, il imaginait des conspirations plus complexes et plus savantes encore.

Staline, qui, jusqu'à ce samedi après-midi, s'était refusé à admettre la possibilité d'une invasion, demeurait pétrifié par la crainte de provoquer Hitler. C'est non sans raison que Goebbels l'a comparé à un lapin hypnotisé par un serpent. Une suite de

rapports provenant des gardes-frontières faisaient état de moteurs de chars tournant dans les bois proches des limites territoriales de l'URSS, de ponts lancés en travers des rivières par les unités de génie allemandes et de l'arrachage des réseaux de barbelés devant les positions de la Wehrmacht. Le commandant de la Région militaire spéciale de Kiev annonçait que la guerre n'était plus qu'une question d'heures. Dans les ports de la Baltique, les navires allemands avaient brusquement interrompu leurs opérations de chargement et appareillé pour leur pays d'origine. Et cependant Staline, en autocrate totalitaire, n'arrivait toujours pas à imaginer que les événements pussent échapper à son contrôle.

Cette nuit-là, après de longues discussions dans son cabinet de travail avec les principaux chefs de l'Armée rouge, il finit par accepter d'envoyer un message codé aux responsables de toutes les régions militaires de l'ouest de l'URSS : « Les 22 et 23 juin 1941, des attaques brusquées allemandes sont possibles sur les fronts des régions militaires de Leningrad, de la Baltique, de l'Ouest, de Kiev et d'Odessa. Le devoir de nos forces armées est de ne céder à aucune provocation susceptible d'engendrer des complications majeures. En même temps, les troupes... doivent être en état de totale préparation pour faire face à une éventuelle attaque-surprise des Allemands et de leurs alliés. » La Marine et quelques hauts responsables de l'Armée rouge avaient tranquillement ignoré les ordres précédents de Staline proscrivant toute mobilisation. Mais, pour beaucoup d'unités, ce message final, qui ne fut envoyé qu'après minuit, arriva trop tard.

À Berlin, comme s'étiraient les heures nocturnes, Berejkov

avait renoncé à tout espoir de joindre le cabinet de Ribbentrop. Puis, soudain, vers trois heures du matin, l'appareil téléphonique placé à côté de lui se mit à sonner, et une voix qu'il ne connaissait pas annonça : « Herr Reichsminister von Ribbentrop souhaiterait voir les représentants du gouvernement soviétique au ministère des Affaires étrangères, dans la Wilhelmstrasse. »

Berejkov expliqua qu'il allait falloir un certain temps pour réveiller l'ambassadeur et commander une voiture.

« La voiture du Reichsminister attend déjà devant l'ambassade, lui répondit-on. Le ministre souhaite voir les représentants soviétiques immédiatement. »

Devant l'ambassade, Dekanozov et Berejkov trouvèrent la limousine noire qui les attendait. Un fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères en grand uniforme se tenait près de la portière, et un officier SS était assis à côté du chauffeur. Berejkov remarqua, lorsqu'il monta en voiture, que l'aube se levait déjà derrière la Porte de Brandebourg et commençait à colorer le ciel au-dessus des arbres du Tiergarten. On était presque à la Saint-Jean.

En atteignant la Wilhelmstrasse, ils virent une petite foule massée devant le ministère, dont l'auvent en fer forgé était illuminé par les projecteurs des équipes d'actualités cinématographiques. Des journalistes se pressèrent immédiatement autour des deux diplomates soviétiques, aveuglés un instant par les flashes des appareils photographiques. Cette réception inattendue fit craindre le pire à Berejkov, mais Dekanozov semblait toujours persuadé que la paix n'avait pas été rompue entre l'Allemagne et la Russie.

« À peine un mètre cinquante, avec un petit nez busqué et quelques mèches de cheveux noirs plaqués en travers de sa

calvitie », l'ambassadeur soviétique n'était guère impressionnant à voir. Le recevant pour la première fois, Hitler l'avait fait encadrer par deux de ses gardes SS les plus gigantesques afin de bien mettre en relief le contraste. Cependant, ce petit Géorgien était un personnage redoutable pour tous ceux qui se trouvaient en son pouvoir. La répression qu'il avait exercée au Caucase à la suite de la guerre civile russe l'avait fait surnommer « le bourreau de Bakou ». À l'ambassade de Berlin même, il avait fait construire une salle de torture et d'exécution dans les caves à l'intention des membres de la communauté soviétique soupçonnés de trahison.

En attendant l'arrivée des deux diplomates, Ribbentrop marchait de long en large « comme un animal en cage ». Il donnait, à ce moment, peu de signes de ce « flegme souverain qu'il réservait pour les grandes occasions ».

« Le Führer a absolument raison d'attaquer la Russie maintenant », répétait-il, comme s'il cherchait lui-même à s'en convaincre. « Les Russes nous attaqueraient certainement si nous ne prenions pas les devants. » Ses subordonnés étaient convaincus qu'en fait, il avait beaucoup de mal à admettre l'idée de détruire ce qu'il considérait comme sa plus importante réalisation personnelle, le Pacte germano-soviétique conclu avec Molotov. Il commençait peut-être aussi à se demander si le pari inconsidéré d'Hitler n'allait pas entraîner la plus grande catastrophe de l'histoire.

Les deux représentants soviétiques furent introduits dans l'immense cabinet du Reichsminister. Une vaste étendue de parquet marqueté conduisait au bureau installé au fond de la pièce. Des statuettes de bronze sur des socles s'alignaient contre les murs. En arrivant près de Ribbentrop, Berejkov fut frappé par son apparence. « Il avait le visage marbré et écarlate, ses yeux étaient rouges et vitreux. » Le diplomate soviétique se demanda si

le ministre allemand n'avait pas bu.

Après des poignées de main de pure forme, Ribbentrop conduisit les Soviétiques à une table de côté, à laquelle tous trois prirent place. Dekanozov commença à donner lecture d'une note exigeant des réassurances du gouvernement allemand, mais Ribbentrop l'interrompit en lui disant qu'il les avait faits venir, Berejkov et lui, pour des raisons tout à fait différentes. Puis il énonça, en butant quelque peu sur les mots, ce qui revenait à une déclaration de guerre, bien que le mot « guerre » n'y fût pas prononcé : « L'attitude d'hostilité du gouvernement soviétique à l'égard de l'Allemagne et la grave menace représentée par les concentrations de troupes russes sur la frontière orientale de l'Allemagne ont contraint le Reich à prendre des contre-mesures militaires. » Il répéta ses accusations sous diverses formes et accusa l'Union soviétique d'avoir, entre autres, violé militairement les frontières allemandes.

Il apparut soudain clairement à Berejkov que la Wehrmacht avait déjà dû commencer son offensive. Le Reichsminister se leva brusquement. Il tendit le texte intégral du mémorandum d'Hitler à l'ambassadeur soviétique, qui était resté sans voix. « Le Führer m'a chargé de vous informer officiellement de ces mesures défensives. »

Dekanozov se remit également sur pied. Il arrivait à peine à l'épaule de Ribbentrop. La pleine signification de ce qu'il venait d'entendre avait fini par faire son chemin dans son esprit. « Vous allez regretter, déclara-t-il, cette attaque insultante, provocatrice et totalement criminelle contre l'Union soviétique. Vous allez la payer très cher ! » Il tourna les talons, et, suivi de Berejkov, se dirigea vers la porte. Ribbentrop se hâta soudain derrière eux. « Dites à Moscou, chuchota-t-il d'un ton pressant, que j'étais

contre cette attaque. »

Le jour s'était levé lorsque Dekanozov et Berejkov remontèrent dans la limousine pour regagner l'ambassade soviétique. En arrivant Unter den Linden, ils purent constater qu'un détachement de SS avait déjà formé un cordon sanitaire autour de l'immeuble. À leur entrée dans l'ambassade, le personnel leur dit que toutes les lignes téléphoniques avaient été coupées. Ils allumèrent la radio et se branchèrent sur une station russe. Moscou était en avance d'une heure sur l'heure d'été allemande. Il était donc, là-bas, six heures du matin, le dimanche 22 juin. À la stupéfaction et à la consternation des auditeurs de l'ambassade berlinoise, le bulletin d'information était consacré aux chiffres d'accroissement de la production dans l'industrie et l'agriculture soviétiques. Le bulletin était suivi d'un programme de culture physique. Il n'était fait aucune mention de l'invasion allemande. Les principaux représentants du NKVD et du GRU (service de renseignement militaire) à l'ambassade se rendirent immédiatement au dernier étage, séparé du reste du bâtiment par des portes et des volets blindés. Les documents devant rester secrets furent alors précipités dans les fours spéciaux à combustion rapide qui avaient été installés là pour tout cas d'urgence.

Dans la capitale russe, on avait alerté la défense antiaérienne, mais le gros de la population n'avait encore aucune idée de ce qui arrivait. Convoqués à leurs bureaux, les membres de la *nomenklatura* se sentaient paralysés faute de consignes. Staline n'avait pas parlé. La distinction entre « provocation » et guerre en règle n'avait pas été définie, et nul ne savait ce qui se passait sur le

front. Les transmissions n'avaient pas résisté à l'offensive.

En attendant, les espoirs des optimistes les plus fanatiques du Kremlin s'effondraient. Un message avait été reçu à 3 heures 15 du matin, du commandant de la Flotte de la mer Noire, confirmant la nouvelle d'un raid de bombardement allemand sur la base navale de Sébastopol. Les officiers de marine soviétiques ne pouvaient s'empêcher de penser à l'attaque-surprise des Japonais sur Port-Arthur en 1904. Georgi Malenkov, l'un des plus proches collaborateurs de Staline, se refusa à croire en la parole de l'amiral Nikolaï Kouznetsov. Il rappela lui-même de façon privée pour s'assurer qu'il ne s'agissait pas d'un coup monté de certains chefs militaires pour forcer la main du maître du Kremlin. À cinq heures et demie – deux heures après le début de l'assaut sur la frontière – Schulenberg avait remis à Molotov la déclaration de guerre allemande. Selon l'une des personnes présentes, le vieil ambassadeur, des larmes de colère et de chagrin aux yeux, avait déclaré que, personnellement, il pensait que la décision d'Hitler était de la folie. Molotov s'était ensuite précipité dans le bureau de Staline, où le Politburo était réuni. En apprenant la nouvelle, Staline s'enfonça dans son fauteuil sans rien dire. La suite régulière d'erreurs de jugement commises par lui devait lui fournir ample matière à d'amères réflexions. Cet homme si renommé pour son esprit impitoyablement retors était tombé dans un piège qu'il avait lui-même largement contribué à construire.

Durant les quelques jours qui suivirent, les nouvelles du front furent si catastrophiques que Staline, dont la brutale férocité dissimulait un vieux fond de lâcheté, convoqua Beria et Molotov pour un entretien secret. Ne devaient-ils pas faire la paix avec Hitler, quels qu'en soient le prix et le caractère humiliant, tout comme en 1918 à Brest-Litovsk ? Ne devaient-ils pas céder la

majeure partie de l'Ukraine, la Biélorussie et les États baltes ? L'ambassadeur de Bulgarie, Ivan Stamenov, fut ensuite convoqué au Kremlin. Là, Molotov lui demanda s'il accepterait de servir d'intermédiaire, mais, à la stupéfaction de ses interlocuteurs, il refusa. « Même si vous devez reculer jusqu'à l'Oural, répondit-il, vous gagnerez en fin de compte. »

Dans les profondeurs de l'Union soviétique, la vaste majorité de la population ignorait tout de la catastrophe qui s'était abattue sur le pays. Comme il était normal un jour de repos, le centre de Moscou était vide. Se rendant en voiture au Kremlin, l'amiral Kouznetsov remarqua que la population de la capitale « ne savait pas encore que l'incendie embrasait les frontières et que nos unités avancées étaient en plein combat ».

Finalement, le 22 juin à midi, la voix de Molotov, et non celle de Staline, se fit entendre à la radio. « Aujourd'hui à quatre heures du matin, les troupes allemandes ont attaqué notre pays sans que des représentations aient été faites à l'Union soviétique et sans déclaration de guerre. » Molotov donnait peu de détails et concluait d'un ton emprunté : « Notre cause est juste. L'ennemi sera vaincu. Nous serons victorieux. »

Si peu exaltante que fût la phraséologie de Molotov, sa déclaration suscita une vive réaction dans toute l'Union soviétique. La ville de Stalingrad, sur la Volga, se trouvait fort loin du théâtre des opérations, mais l'effet suscité par cette nouvelle n'y fut pas moindre. « C'était un tel choc, se rappelle une femme, étudiante à l'époque. C'était comme si une bombe était soudain tombée du ciel. » Elle se porta immédiatement volontaire comme infirmière. Ses amis, et tout particulièrement les membres du Komsomol^{2},

entreprirent des collectes pour soutenir l'effort de guerre.

Certains réservistes n'attendaient même pas l'ordre de mobilisation. Ils se présentaient immédiatement. Moins d'une demi-heure après l'allocution de Molotov, le réserviste Victor Gontcharov quitta son domicile, accompagné de son vieux père. Il supposait que celui-ci voulait simplement l'accompagner jusqu'au centre de mobilisation, car sa femme, qui travaillait au dépôt des tramways de Stalingrad, n'avait pu venir lui dire au revoir. Il ne se doutait pas que son père, un Cosaque de quatre-vingt-un ans, qui avait « combattu dans quatre guerres », voulait se porter volontaire. Le vieux Gontcharov fut fou de rage lorsqu'on ne voulut pas l'accepter.

À l'université technique de Stalingrad, près de l'immense fabrique de tracteurs, les étudiants avaient placardé au mur une gigantesque carte afin de pouvoir marquer, par des petits drapeaux, l'avance de l'Armée rouge en Allemagne. « Nous pensions, dit l'un d'eux, que nous allions pulvériser l'ennemi d'un seul coup, énorme et décisif. » D'innombrables films montrant chars et avions produits en masse avaient convaincu ces jeunes gens de la suprématie industrielle et militaire de l'Union soviétique.

Ces images s'étaient révélées doublement impressionnantes dans un pays qui, jusqu'à une période récente, avait été techniquement retardé. De plus, l'omnipotence du système stalinien le faisait paraître inébranlable à ceux qui se trouvaient y vivre. « La propagande arrivait en un terrain bien préparé, reconnaît l'un des anciens étudiants de Stalingrad. Nous étions tous convaincus de la puissance de l'État soviétique, et par conséquent de l'invincibilité du pays. »

Aucun d'entre eux n'imaginait le sort qui attendait l'Union

soviétique, et moins encore ce qui était réservé à la ville modèle de Stalingrad, avec ses usines modernes, ses parcs municipaux et ses grands immeubles blancs dominant la majestueuse Volga.

« RIEN N'EST IMPOSSIBLE AU SOLDAT ALLEMAND ! »

Durant cette nuit du 21 juin, les diplomates de Berlin et de Moscou en étaient réduits à deviner ce qui se passait sur la frontière les séparant. Jamais les ministères des Affaires étrangères n'avaient été aussi superflus. De la Finlande à la mer Noire, quelque 3 050 000 soldats allemands – quatre millions d'hommes au total, avec le renfort d'autres troupes de l'Axe – attendaient d'envahir l'Union soviétique. « Le monde retiendra son souffle ! » avait affirmé Hitler à une réunion d'état-major quelques mois plus tôt. L'objectif annoncé était d'« établir contre la Russie asiatique une ligne de défense allant de la Volga à Arkhangelsk ». La dernière zone industrielle laissée à la Russie dans l'Oural pourrait être détruite ensuite par la Luftwaffe.

C'était la nuit la plus courte de l'année. Le silence radio fut constamment maintenu pour les centaines de milliers de soldats dissimulés dans les forêts de pins et de bouleaux de Prusse-Orientale et de Pologne occupée. Des régiments d'artillerie qui étaient arrivés dans la région plusieurs semaines auparavant, sous le prétexte d'organiser des manœuvres, étaient bien préparés. En Prusse-Orientale, les servants des pièces, portant de vieux vêtements civils empruntés à la population locale, avaient acheminé leurs obus dans des charrettes de ferme jusqu'à des emplacements de tir désignés à l'avance. La plupart des soldats ajoutaient foi aux rumeurs selon lesquelles cet exercice faisait partie d'une vaste opération de diversion destinée à couvrir les préparatifs d'une invasion de la Grande-Bretagne.

Mais, à la tombée de la nuit, quand les ordres furent donnés, le doute n'était plus permis au sein de l'Armée allemande. Les canons furent dépouillés de leurs filets de camouflage ou tirés hors des granges où ils étaient restés dissimulés. Puis des attelages de chevaux, des véhicules semi-chenillés ou des tracteurs aux phares camouflés les remorquèrent jusqu'à leurs emplacements de tir. Des officiers observateurs allèrent avec l'infanterie jusqu'à quelques centaines de mètres des postes frontaliers occupés par les Soviétiques.

Des officiers appartenant aux divisions constituant la deuxième vague d'assaut trinquaient au succès de l'opération à venir avec du cognac et du champagne de bonne cuvée rapportés de France occupée. Quelques-uns, peut-être, relisaient dans les mémoires du général de Caulaincourt ce que Napoléon lui avait dit à la veille de l'invasion de 1812 : « Avant deux mois, la Russie me demandera la paix. » Certains feuilletaient déjà le manuel de conversation dont l'ambassade d'URSS à Berlin avait envoyé les épreuves à Moscou avec si peu d'effet. D'autres lisaient la Bible.

Dans leurs campements camouflés, des soldats faisaient du feu pour tenter d'écarter les moustiques. Quelques accordéons jouaient des chansons sentimentales. Certains soldats chantaient, mais d'autres restaient perdus dans leurs pensées. Beaucoup redoutaient de franchir cette frontière pour aller en cette terre inconnue sur laquelle on ne leur avait dit que d'épouvantables choses. Des officiers leur avaient affirmé, par exemple, que s'ils couchaient dans des maisons russes, ils allaient être dévorés par la vermine et attraper d'affreuses maladies. Beaucoup, néanmoins, faisaient des gorges chaudes aux dépens de quelques-uns de leurs camarades qui voulaient se faire raser le crâne afin d'éviter les poux. De toute manière, la plupart croyaient leurs officiers quand

ceux-ci leur affirmaient qu'ils n'avaient pas à se faire de souci pour des quartiers d'hiver. Au sein de la 24^e Division blindée, par exemple, on rapportait les paroles adressées par le capitaine von Rosenbach-Lepinski aux hommes de son escadron de reconnaissance motocycliste : « La guerre avec la Russie ne durera que quatre semaines. »

De tels propos étaient, à bien des égards, compréhensibles. Les services de renseignement étrangers eux-mêmes s'attendaient à un effondrement de l'Armée rouge. La Wehrmacht avait rassemblé la plus grande force d'invasion qu'on ait jamais vue, comprenant 3 350 chars, près de 7 000 canons de campagne et plus de 2 000 avions. L'Armée allemande avait renforcé ses moyens de transport motorisés par des véhicules pris à l'Armée française ; par exemple, soixante-dix pour cent des camions de la 305^e Division d'infanterie, qui devait disparaître à Stalingrad l'année suivante, venaient de France. Cependant, la Wehrmacht, bien que s'étant illustrée dans la *Blitzkrieg*, dépendait aussi de plus de 600 000 chevaux pour une partie de ses canons, ses ambulances et ses fourgons d'intendance. La vaste majorité de l'infanterie n'étant pas motorisée et, avançant à pied, la progression ne promettait pas, dans l'ensemble, d'être beaucoup plus rapide que celle de la Grande Armée en 1812.

Bien des officiers avaient des sentiments mitigés. « Notre optimisme était immense après les victoires assez faciles de Pologne, de France et des Balkans », déclara le commandant du premier bataillon blindé à atteindre la Volga à Stalingrad, quatorze mois plus tard. Mais, étant parmi ceux qui venaient de lire Caulaincourt, il s'inquiétait en même temps de « l'énorme espace représenté par la Russie. » Il lui semblait aussi que c'était un peu tard dans l'année « pour entreprendre une aussi ambitieuse

campagne ». L'Opération Barberousse aurait dû, en fait, commencer le 15 mai. Ce retard de cinq semaines, que, bien souvent, on attribue entièrement à la campagne décidée par Hitler dans les Balkans, avait été aussi occasionné, en réalité, par d'autres facteurs, comme l'exceptionnelle abondance des pluies printanières, le fait que la Luftwaffe n'avait pu aménager à temps des aérodromes avancés et la nécessité de donner des moyens de transport motorisés aux divisions.

Ce soir du 21 juin, les officiers de troupe furent mis au courant de certains « ordres spéciaux » concernant la campagne à venir. Ces ordres évoquaient notamment des « mesures collectives de force contre les villages » dans les secteurs où se développerait une activité de partisans. Les responsables politiques soviétiques, les juifs et les partisans devaient être remis à la SS ou à la Police secrète de campagne. La plupart des officiers d'état-major, et, à coup sûr, tous les officiers de renseignement furent informés des termes de l'ordre du maréchal von Brauchitsch en date du 28 avril précisant les relations entre les commandants militaires, d'une part, et les Sonderkommandos SS et les services de sécurité opérant sur leurs arrières d'autre part. Les « tâches spéciales » de ces dernières unités s'inscrivaient, était-il précisé, dans le cadre de « l'affrontement final entre deux systèmes politiques opposés ». Enfin, un « ordre de juridiction » privait les civils russes de tout droit de porter plainte et revenait, dans la pratique, à exonérer les soldats allemands de crimes commis contre les populations locales, qu'il s'agisse de meurtre, de viol ou de pillage. Cet ordre, signé le 13 mai par le maréchal Keitel, invoquait comme justification le fait que « la défaite de 1918, la période de souffrances qui s'était ensuivie pour le peuple allemand et la lutte contre le National-Socialisme – avec les sanglants sacrifices connus par le

mouvement – pouvaient être imputées à l'influence bolchevique ». Le texte ajoutait que « nul Allemand ne devait l'oublier ».

Quand le lieutenant Alexander Stahlberg fut averti à titre privé de ces consignes par son cousin, Henning von Tresckow, qui devait ultérieurement devenir un membre clé du complot de juillet 1944, il s'exclama : « Ce serait du meurtre ! »

« C'est exactement ce que c'est », reconnut Tresckow. Stahlberg demanda alors d'où ces ordres émanaient. « De l'homme auquel tu as prêté serment », répondit son cousin. « Et moi aussi », ajouta-t-il d'un ton amer.

Un certain nombre de chefs militaires refusèrent d'accepter ou de transmettre ces instructions. C'étaient généralement ceux qui respectaient l'éthique traditionnelle de l'Armée et détestaient les nazis. Beaucoup, mais non la totalité, venaient de familles de militaires, représentant un pourcentage du corps d'officiers diminuant rapidement. Les généraux étaient ceux qui avaient le moins d'excuses en acceptant ces consignes. Plus de deux cents officiers généraux et supérieurs avaient été présents lors de déclarations d'Hitler ne laissant aucun doute sur le caractère de la guerre qui se préparait. Ce devait être un « combat entre deux visions du monde opposées », une « lutte d'annihilation » contre « les commissaires bolcheviques et l'intelligentsia communiste ».

L'idée de *Rassenkampf* ou « guerre des races », donnait à la campagne de Russie un caractère sans précédent. Beaucoup d'historiens soutiennent maintenant que la propagande nazie avait si bien déshumanisé l'ennemi soviétique aux yeux de la Wehrmacht que celle-ci était en état d'anesthésie morale dès le début de l'invasion. Le succès de cet endoctrinement peut se mesurer avant tout à l'opposition presque négligeable que suscitèrent, au sein de l'Armée, les exécutions massives de juifs,

délibérément confondues avec les mesures de sécurité contre les partisans. Bien des officiers furent choqués par la renonciation de la Wehrmacht aux lois de la guerre sur l'*Ostfront*, mais seule une infime minorité exprima son dégoût devant les massacres, même quand il devint évident que ceux-ci s'inscrivaient dans un programme d'extermination raciale.

L'ignorance invoquée après la guerre par de nombreux officiers, et particulièrement des officiers d'état-major, est assez difficile à admettre à la lueur de toutes les preuves maintenant fournies par leurs propres archives. L'état-major de la Sixième Armée, par exemple, coopéra avec le Sonderkommando SS 4a, qui la suivit presque constamment de la frontière occidentale d'Ukraine jusqu'à Stalingrad. Non contents d'être parfaitement au courant des activités de l'unité spéciale, des officiers de cet état-major fournirent des troupes pour aider à la rafle des juifs à Kiev et à transporter ceux-ci au ravin de Babi Yar.

Ce qui est particulièrement difficile à évaluer rétrospectivement c'est le degré initial d'ignorance, au niveau régimentaire, du caractère véritable du programme, car l'une des armes principales de celui-ci, et peut-être la plus cruelle de toutes, était la famine. Peu d'officiers avaient vu la directive du 23 mai, qui invitait les armées allemandes à réquisitionner tout ce dont elles auraient besoin et à envoyer en Allemagne sept millions de tonnes de céréales par an au minimum, mais l'essentiel de son contenu n'était pas très difficile à deviner, la consigne générale étant de vivre sur le pays. Les responsables nazis, quant à eux, n'avaient pas d'illusions sur les conséquences pour les populations civiles, brutalement privées des ressources céréalières de l'Ukraine. « Des dizaines de millions vont mourir de faim », prédisait Martin Bormann. Goering proclamait que les Russes

devraient finalement manger leurs selles cosaques.

Quand les directives concernant l'Opération Barberousse furent préparées, en mars 1941, ce fut le chef d'état-major, le général Franz Halder, qui fut le principal responsable de l'acceptation par l'Armée du principe de représailles collectives contre les civils. Dès la première semaine d'avril de la même année, des copies de ces ordres secrets furent montrées à deux opposants au régime, l'ancien ambassadeur Ulrich von Hassell et le général Ludwig Beck, par le lieutenant-colonel Helmuth Groscurth, qui devait périr peu après la reddition de Stalingrad. « Cela fait dresser les cheveux sur la tête, écrivit Hassell dans son journal, d'apprendre les mesures qui doivent être prises en Russie, ainsi que la transformation systématique des lois militaires concernant les populations conquises en un despotisme incontrôlé – en fait, une caricature de toute loi. Ce genre de choses fait de l'Allemand un type de créature qui n'existait jusque-là que dans la propagande ennemie... L'Armée doit assumer la responsabilité de meurtres et d'incendies qui ont été jusqu'ici l'apanage des seuls SS. »

Le pessimisme de Hassell était justifié. Si quelques chefs militaires répugnèrent à faire circuler ces instructions, plusieurs autres adressèrent à leurs troupes des ordres qui auraient pu venir tout droit du cabinet de Goebbels. Le plus tristement célèbre de tous émana du commandant de la Sixième Armée, le maréchal von Reichenau. Le général Hermann Hoth, qui devait prendre le commandement de la Quatrième Armée blindée dans la campagne de Stalingrad, proclama : « L'annihilation de ces juifs qui soutiennent le bolchevisme et son organisation de meurtre, les Partisans, est une mesure d'auto-préservation. » Le général Erich von Manstein, ancien officier de la Garde prussienne admiré

comme le plus brillant stratège de la Deuxième Guerre mondiale et qui reconnaissait en privé être partiellement juif, publia, peu après avoir pris le commandement de la Onzième Armée, un ordre du jour dans lequel il déclarait : « Le système judéo-bolchevique doit être éradiqué une fois pour toutes. » Il y justifiait « la nécessité des mesures les plus sévères contre la juiverie ». Il en fit peu mention dans son livre de mémoires publié après la guerre, *Victoires perdues*.

Après l'acceptation de symboles nazis sur les uniformes et le serment d'allégeance personnelle à Hitler, l'Armée ne pouvait plus prétendre être indépendante de la politique. « Les généraux suivirent Hitler à cette occasion, reconnut bien des années plus tard, en captivité, le maréchal Paulus, et, en conséquence, ils se retrouvèrent complètement impliqués dans les conséquences de sa politique et de sa conduite de la guerre. »

En dépit de toutes les tentatives des nazis pour remodeler l'Armée allemande, celle-ci n'était pas, en juin 1941, au stade régimentaire, aussi monolithique que certains auteurs ont voulu le prétendre. La différence de caractère entre des divisions bavaroises, prussiennes, saxonnes et, par-dessus tout, autrichiennes, se remarquait immédiatement. Et même dans ces divisions régionales, on trouvait encore des différences très prononcées. Par exemple, au sein de la 60^e Division d'infanterie motorisée, qui fut plus tard encerclée à Stalingrad, beaucoup de jeunes officiers des bataillons de volontaires venaient de la Technische Hochschule de Dantzig, encore euphoriques du retour de leur ville à la patrie allemande. « Pour nous, écrivit l'un d'eux, le National-Socialisme n'était pas un programme politique mais

l'essence même de la germanité. » En revanche, les officiers du bataillon de reconnaissance de la division, unité de cavalerie mécanisée, venaient principalement de familles de propriétaires terriens de Prusse-Orientale. Parmi eux figurait le prince zu Dohna-Schlobitten, qui avait servi dans la Garde du corps du Kaiser, dans l'Ukraine de 1918.

La 16^e Division blindée s'inscrivait fermement dans la tradition de la vieille Armée prussienne. Son 2^e Régiment de chars, qui constitua, l'été suivant, l'avant-garde de la ruée vers Stalingrad, était l'héritier du plus ancien régiment de cavalerie de Prusse, les Cuirassiers gardes du Grand Électeur. Il avait parmi ses officiers tant de représentants de la noblesse que peu étaient désignés par leurs grades militaires. « Au lieu de “mon capitaine” ou de “mon lieutenant”, raconte un ancien tankiste, c'était “Votre Altesse” ou “Monsieur le Comte”... » Le régiment avait subi si peu de pertes lors des campagnes de Pologne et de France que son caractère du temps de paix était resté pratiquement intact.

Ce maintien des traditions présentait un avantage. « Au sein du régiment, remarquait un officier provenant d'une autre division blindée, on pouvait parler librement et sans crainte. Personne à Berlin n'aurait pu se permettre les plaisanteries que nous faisions sur Hitler. » À l'état-major général, des officiers hostiles au régime pouvaient parler de déposer Hitler, et ce même à des généraux « neutres ». Selon le docteur Alois Beck, aumônier catholique de la 297^e Division d'infanterie, « des trois forces militaires, l'Armée était la moins influencée par l'idéologie national-socialiste ». Dans la Luftwaffe, ceux qui n'appréciaient pas le régime gardaient le silence. « À cette époque, on ne pouvait faire entièrement confiance à aucun Allemand », affirmait un lieutenant de la 9^e Division anti-aérienne, capturé à Stalingrad. Il n'osait parler

librement qu'avec un autre officier, celui-ci lui ayant un jour confié en privé que les nazis avaient exterminé l'un de ses cousins, atteint d'une maladie mentale.

Un historien a souligné que, bien que « la Wehrmacht ne doive pas être considérée comme une entité homogène », la mesure dans laquelle ses divers éléments étaient « disposés à participer à une guerre d'extermination contre l'Union soviétique, que celle-ci soit considérée comme une croisade antirusse, antibolchevique ou antijuive, constitue un thème de recherche méritant d'être exploité plus avant ». Relisant son journal personnel bien des années après, le prince Dohna, de la 60^e Division d'infanterie motorisée, se déclara « choqué de sa propre insensibilité » à l'époque. « Aujourd'hui, dit-il, il me semble impossible de comprendre comment j'ai pu céder sans protester à cette mégalomanie, mais nous avions avant tout le sentiment de faire partie d'une formidable machine de guerre roulant irrésistiblement vers l'est, contre le bolchevisme. »

Le 22 juin à 3 heures 15 du matin, heure allemande, les premiers tirs d'artillerie commencèrent. Les ponts furent pris d'assaut avant que les gardes-frontières du NKVD aient pu réagir. Les familles des gardes, qui vivaient avec eux dans les postes frontaliers, moururent également avec eux. Dans certains cas, les charges de démolition placées sous les ponts à titre de précaution par les Soviétiques, avaient déjà été retirées par des commandos spéciaux opérant avec la plus grande discrétion. Les commandos de la *Sonderverband Brandenburg*, ainsi nommée à cause de l'emplacement de son casernement, non loin de Berlin, opéraient à l'arrière des unités de frontière russes, coupant les lignes

téléphoniques et sabotant les transmissions. Dès la fin du mois d'avril, de petites équipes de volontaires russes et ukrainiens anticommunistes avaient été infiltrées en territoire soviétique avec des postes de radio. Le 29 avril, trois de ces groupes avaient été capturés, et ceux de leurs membres qui avaient été pris vivants avaient été, sur ordre de Beria, « remis au NKVD pour interrogatoire plus approfondi ».

Les premières lueurs de cette aube du 22 juin apparurent face aux unités d'infanterie allemandes déjà en mouvement. Tout en avançant vers leur ligne de départ, les fantassins pouvaient entendre au-dessus d'eux, venant de l'arrière, des vagues entières de bombardiers et de chasseurs. Les Stukas les survolaient à basse altitude, recherchant derrière les lignes soviétiques les concentrations de chars, les postes de commandement et les centres de transmissions.

À l'état-major de la 4^e Armée rouge, un officier du génie fut éveillé par le bruit des moteurs d'avion. Ayant servi comme conseiller militaire durant la guerre d'Espagne, il le reconnut immédiatement. « Puis les bombes se mirent à tomber avec un miaulement aigu, devait-il écrire. Les bâtiments de l'état-major, que nous venions de quitter, étaient enveloppés de fumée et de poussière. Les explosions déchiraient l'air et nous assourdissaient. Les bombardiers allemands piquaient sans la moindre inquiétude sur un objectif sans défense. Après le bombardement, d'épaisses colonnes de fumée noire montaient d'un peu toute part. Une partie des bâtiments de l'état-major était en ruine. Quelque part, une voix féminine suraiguë, hystérique, hurlait. »

Le plus gros de l'offensive de la Luftwaffe était dirigé contre les unités d'aviation de l'Armée rouge. Durant les neuf heures qui suivirent, les sorties successives aboutirent à la destruction de

1 200 avions soviétiques, la vaste majorité au sol. Les pilotes de Messerschmitt pouvaient à peine en croire leurs yeux en découvrant, sur des aérodromes immédiatement identifiables d'après les photos de reconnaissance aérienne, des centaines d'appareils ennemis impeccablement alignés le long des pistes. Ceux qui réussissaient à décoller ou arrivaient de terrains situés plus à l'est se révélaient des proies faciles. Certains pilotes soviétiques, qui n'avaient jamais appris les techniques du combat aérien ou savaient que leurs appareils démodés n'avaient aucune chance contre ceux de la Luftwaffe, en vinrent même à foncer directement sur les avions allemands pour s'écraser contre eux. Un général de la Luftwaffe devait employer le terme d'« infanticide » pour décrire ces combats contre des pilotes totalement inexpérimentés.

Leurs moteurs tournants, les hommes des divisions blindées n'entendaient guère que ce qui leur parvenait par leurs écouteurs radios. Ils reçurent l'ordre d'avancer dès que l'infanterie se serait assurée des ponts et des embranchements routiers. La mission des blindés était de foncer puis d'amorcer un mouvement tournant pour encercler le gros de l'armée ennemie, l'enfermer dans un *Kessel* ou chaudron. La Wehrmacht se proposait de briser ainsi le potentiel de l'Armée rouge, avant d'avancer, presque sans opposition, vers ses trois principaux objectifs : Leningrad, Moscou et l'Ukraine.

Le Groupe d'Armées du Nord, aux ordres du maréchal Ritter von Leeb, avait pour tâche première d'avancer de Prusse-Orientale jusqu'aux États baltes, de s'assurer des ports de la Baltique, puis de marcher sur Leningrad. Le Groupe d'Armées du Centre, sous le maréchal Fedor von Bock, devait suivre vers Moscou la route autrefois prise par Napoléon, après avoir encerclé

en chemin la principale concentration de l'Armée rouge. Brauchitsch et Halder furent néanmoins fort troublés lorsque Hitler décida de relever des éléments de la force d'assaut principale pour les engager dans ce qu'ils considéraient, quant à eux, comme des opérations secondaires. Le Führer était convaincu que, lorsqu'il se serait assuré des plaines à blé d'Ukraine et des gisements pétroliers du Caucase, le Reich serait devenu invincible. Le Groupe d'Armées du Sud, aux ordres du maréchal Gerd von Rundstedt, bientôt appuyé sur sa droite par une petite armée hongroise et deux armées roumaines, fut chargé de cette tâche. Lorsqu'il avait été mis au courant de l'opération Barberousse, dix jours avant le déclenchement de celle-ci, le dictateur roumain, le maréchal Ion Antonesco, s'en était déclaré enchanté. « Bien sûr, avait-il dit, j'y participerai dès le début. Quand il est question d'entrer en action contre les Slaves, vous pouvez toujours compter sur un Roumain. »

Le jour anniversaire de la proclamation faite par Napoléon à son quartier général de Wilkowsky, Hitler rendit publique une déclaration justifiant, au mépris de toute vérité, sa rupture avec l'Union soviétique, soutenant que l'Allemagne était menacée par « environ cent soixante divisions russes massées sur notre frontière ». Par ce mensonge à l'adresse de son propre peuple et de ses propres soldats, il donnait le départ de la « croisade européenne contre le bolchevisme ».

« ENFONCEZ LA PORTE, ET TOUTE CETTE CONSTRUCTION POURRIE S'EFFONDRE ! »

Rarement attaquant avait bénéficié d'avantages tels que ceux que connut la Wehrmacht en juin 1941. Ayant reçu ordre de ne pas répondre aux « provocations », la plupart des unités de l'Armée rouge et des gardes-frontières ne savaient comment réagir. Au-delà même de la douzième heure, Staline continuait à attendre désespérément une ultime chance de conciliation et hésitait à permettre à ses troupes de riposter. Un officier entrant dans le bureau du colonel général Pavlov, le responsable du front central, l'entendit hurler au téléphone, au comble de l'exaspération, comme on lui signalait une fois de plus l'activité allemande sur la frontière : « Je sais ! On me l'a déjà rapporté ! Mais ceux qui sont au-dessus de nous savent tout mieux que nous ! »

Les trois armées soviétiques déployées le long de la frontière sur l'ordre de Staline n'avaient pas la moindre chance, et leurs brigades de chars furent détruites par la Luftwaffe sur leurs arrières, avant même d'avoir pu se mettre en place. La citadelle de Brest-Litovsk, la ville où l'état-major général du Kaiser avait imposé un humiliant *Diktat* à Lénine et Trotsky en 1918, fut investie dans les toutes premières heures. Deux grandes unités blindées du Groupe d'Armées du Centre, commandées par les généraux Hoth et Guderian, neutralisèrent d'importantes forces soviétiques en deux rapides mouvements d'encerclement. Dans les cinq jours, leurs deux forces avaient opéré leur jonction près de Minsk, à plus de trois cents kilomètres de la frontière. Plus de

300 000 soldats de l'Armée rouge étaient pris au piège et 2 500 chars avaient été détruits ou capturés.

Dans le nord, étant parti de Prusse-Orientale et ayant franchi le Niemen, le Quatrième Groupe blindé avait enfoncé les lignes russes sans difficulté. Cinq jours plus tard, le Corps blindé du général von Manstein, avançant de près de quatre-vingts kilomètres par jour, était presque à mi-chemin de Leningrad et avait franchi la Dvina. « Cette offensive impétueuse, écrivit plus tard Manstein, était l'accomplissement du rêve d'un commandant de blindés. »

La Luftwaffe, pendant ce temps, avait continué à anéantir l'aviation soviétique. Dès la fin du deuxième jour de combat, elle avait porté son bilan à 2 000 appareils détruits. L'Union soviétique pouvait, bien sûr, construire de nouveaux avions et entraîner de nouveaux pilotes, mais ce massacre instantané du personnel volant ruina pour longtemps le moral des aviateurs. « Nos pilotes se considèrent comme déjà morts quand ils décollent, déclara, quinze mois plus tard, alors que la bataille de Stalingrad faisait rage, un officier d'aviation à un commissaire politique. C'est de là que viennent les pertes. »

Au sud, où les forces soviétiques étaient les plus puissantes, l'avance allemande était beaucoup moins rapide. Le général soviétique Kirponos avait réussi à mettre en place un dispositif de défense en profondeur, plutôt que d'aligner ses armées le long de la frontière. Ses divisions infligèrent ainsi des pertes considérables aux Allemands, mais les leurs furent infiniment plus importantes. Kirponos dut jeter ses formations de chars dans la bataille avant qu'elles aient pu se déployer efficacement. Le deuxième jour des combats, le 23 juin, le Premier Groupe blindé du général Ewald von Kleist se heurta à des divisions soviétiques équipées du

gigantesque char KV, et, pour la première fois, les tankistes allemands purent voir le T-34, le meilleur char à usages multiples mis en ligne dans la Deuxième Guerre mondiale.

La réduction du front sud, entre les marais de Pripiet et les Carpathes, prit beaucoup plus longtemps que prévu. La Sixième Armée du maréchal von Reichenau se trouva continuellement harcelée par les forces russes bloquées dans la zone marécageuse s'étendant sur sa gauche. Reichenau exigea que les Russes faits prisonniers fussent exécutés comme partisans, qu'ils fussent ou non en uniforme. Les unités de l'Armée rouge fusillaient également leurs captifs allemands, surtout s'il s'agissait de pilotes de la Luftwaffe ayant sauté en parachute. Il n'y avait guère de possibilités d'envoyer les prisonniers à l'arrière, et les Soviétiques ne voulaient pas qu'ils pussent être délivrés par l'avance allemande.

À Lvov, la capitale de la Galicie, le NKVD massacra les détenus politiques afin d'empêcher leur libération par les Allemands. La sauvagerie qui régnait était sans nul doute attisée par le climat de suspicion et de chaos existant dans la ville, également livrée aux ivrognes et aux pillards. En plus des bombardements aériens, Lvov était en butte à des actions de sabotage entreprises par des groupes de nationalistes ukrainiens bénéficiant du soutien allemand. Juste avant l'invasion, certains éléments non russes de la population lançaient aux Russes : « Les Allemands vont venir et vous faire votre affaire. »

La conviction d'Hitler que l'Union soviétique était une « construction pourrie » allant « s'effondrer » était partagée par bien des observateurs et services de renseignement étrangers. La

purge de l'Armée rouge par Staline, qui avait commencé en 1937, avait été motivée par un incroyable mélange de paranoïa, de mégalomanie teintée de sadisme et de rancunes suscitées par des griefs remontant à la guerre civile russe et à la guerre russo-polonaise.

Au total, 36 671 officiers furent exécutés, emprisonnés ou destitués, et, sur les 706 officiers atteignant ou dépassant le grade de général de brigade, 303 seulement furent épargnés. Les accusations portées étaient le plus souvent de grotesques affabulations. On invoqua ainsi contre le colonel Rokossovski, l'homme qui, devenu maréchal, devait porter le coup de grâce aux troupes allemandes de Stalingrad, le témoignage prétendu d'un homme mort depuis près de vingt ans.

La plus illustre victime de cette purge fut le maréchal Mikhaïl Toukhatchevski, grand théoricien de la guerre de mouvement. Son arrestation et son exécution représentaient également la destruction délibérée de la pensée opérationnelle de l'Armée rouge, qui avait empiété dangereusement sur ce que Staline considérait comme un domaine réservé. Sous l'égide de Toukhatchevski, d'anciens officiers de l'Armée impériale avaient commencé à développer une doctrine opérationnelle fondée sur « l'étude de la relation entre la puissance de feu et la mobilité ». En 1941, cette théorie était devenue une redoutable hérésie, ce qui expliquait pourquoi peu de généraux de l'Armée rouge avaient osé grouper leurs chars en masses de manœuvre efficaces face à la menace allemande. Certes, après les purges, la plupart des officiers destitués avaient été remis en place, mais l'effet psychologique avait été dévastateur.

Deux ans et demi après le début de cette absurde épuration, l'Armée rouge avait offert un pitoyable spectacle dans la

campagne d'hiver contre la Finlande. Le maréchal Vorochilov, vieux compagnon de Staline, y avait montré un effarant manque d'imagination. Les Finlandais n'avaient cessé de dominer tactiquement leurs adversaires. Leurs mitrailleurs fauchaient comme de l'herbe les fantassins soviétiques tentant d'avancer en formations massives dans les champs de neige. Ce ne fut qu'en alignant cinq fois plus d'hommes que leurs adversaires et accumulant les concentrations d'artillerie que les Russes commencèrent à dominer un peu. Hitler avait suivi avec jubilation cette lamentable exhibition.

Les services de renseignement militaires japonais avaient une opinion quelque peu différente. Ils étaient les seuls, à cette époque, à ne pas sous-estimer l'Armée rouge. Une série d'accrochages à la frontière de Mandchourie, culminant avec le combat de Khalkine-Gol, en août 1939, leur avait montré ce qu'était capable de faire, au sein de cette armée, un jeune chef résolu, en l'espèce le général Georgi Joukov, alors âgé de quarante-trois ans. En janvier 1941, Staline se laissa persuader de nommer Joukov chef d'état-major général. Il était donc au cœur des affaires lorsque, le lendemain de l'invasion, Staline fonda un état-major central sous le vieux titre tsariste de *Stavka*, avant de se nommer lui-même Commissaire à la Défense et Commandant Suprême des forces armées soviétiques.

Durant les jours qui suivirent immédiatement le déclenchement de l'Opération Barberousse, les généraux allemands ne virent guère de raisons de revenir sur la piètre opinion qu'ils avaient de leurs homologues soviétiques, surtout sur la partie centrale du front. Comme la plupart de ses collègues, le

général Guderian fut frappé par la propension des chefs militaires soviétiques à gaspiller la vie de leurs hommes en prodigieuse quantité. Dans un mémorandum, il remarquait également que ses adversaires étaient gravement handicapés par « les exigences politiques du pouvoir » et manifestaient une véritable « peur des responsabilités ». Selon lui, ces deux phénomènes, joints à un manque de coordination, faisaient que « les ordres nécessaires étaient donnés trop tard ». Quant aux troupes blindées soviétiques, elles étaient « insuffisamment entraînées et elles manquaient d'intelligence et d'esprit d'initiative au combat ». Tout cela était vrai, mais Guderian et ses camarades sous-estimaient le désir existant au sein de l'Armée rouge de tirer la leçon des erreurs commises.

Ces réformes n'étaient, bien sûr, ni faciles ni rapides. Staline et ses hommes liges, en particulier les principaux commissaires politiques, se refusaient à admettre que leur aveuglement et leurs interventions partisans avaient conduit à de tels désastres. Il n'en était pas moins vrai que les chefs militaires avaient été paralysés par les consignes aberrantes émanant du Kremlin. Pour rendre les choses pires encore, le système de « double commande », requérant l'approbation des commissaires politiques pour les ordres donnés, fut remis en place le 16 juillet. Avec, pour résultat, que les contrôleurs politiques de l'Armée rouge essayaient de fuir leurs responsabilités en accusant les chefs militaires en première ligne et leurs officiers d'état-major de trahison, de sabotage ou de lâcheté.

Le fait d'avoir exécuté les ordres malgré toutes les réserves qu'il pouvait avoir ne sauva pas le général Pavlov, commandant la partie centrale du front. Accusé de trahison, il fut la principale personnalité à être exécutée dans cette deuxième phase des

purges staliniennes au sein de l'Armée rouge. On peut imaginer le climat que celle-ci fit régner dans les états-majors. Un officier du génie, spécialiste des mines, qui arriva à un poste de commandement en se faisant escorter de gardes-frontières du NKVD parce que ceux-ci connaissaient la région, put s'en rendre compte. À son entrée, la terreur apparut. Un général se mit à balbutier de façon pathétique : « J'étais en première ligne et j'ai fait tout ce que j'ai pu – je ne suis coupable de rien. » C'est seulement alors que l'officier du génie comprit qu'en voyant les insignes verts du NKVD qu'arboraient les hommes qui l'escortaient, les gens de l'état-major avaient pensé qu'on venait les arrêter.

Il n'en demeure pas moins que, dans cette période d'hystérie et de fuite devant les responsabilités, les bases de la réorganisation furent jetées.

La directive de Joukov en date du 15 juillet 1941 énonçait « un certain nombre de conclusions » issues de « l'expérience de trois semaines de guerre contre le fascisme allemand ». Joukov soulignait essentiellement que l'Armée rouge avait souffert d'une carence de transmissions et de son organisation en formations trop vastes et mal coordonnées ne faisant qu'offrir « un objectif trop vulnérable aux attaques aériennes ». Selon lui, ces trop vastes armées étaient « difficiles à organiser et à commander au combat, surtout alors que tant d'officiers étaient jeunes et inexpérimentés ». (Aucune mention explicite des purges n'était faite, mais il était facile de lire entre les lignes.) « La *Stavka*, écrivait Joukov, estime par conséquent nécessaire de préparer un passage à un système de petites armées comprenant cinq à six divisions au maximum. » Lorsque cette réforme fut finalement accomplie, elle eut pour effet d'accroître considérablement la

vitesse de réaction de l'Armée rouge, supprimant un stade de commandement – celui du corps d'armée – entre celui de la division et celui de l'armée.

Mais la plus grande erreur commise par les chefs militaires allemands avait été de sous-estimer « Ivan », le soldat de base de l'Armée rouge. Ils devaient rapidement découvrir que, même accablés sous le nombre, les soldats soviétiques continuaient à combattre alors que leurs homologues des armées occidentales se seraient rendus. Depuis le début même de l'Opération Barberousse, il y avait eu d'innombrables exemples d'actes de courage et d'abnégation extraordinaires. Certes, il y eut peut-être plus encore de cas de panique collective, mais beaucoup étaient dus à la confusion qui régnait. La défense de la citadelle de Brest-Litovsk illustre de façon tout à fait frappante la première partie du propos. Les Allemands occupèrent la place après une semaine de violents combats, mais quelques soldats soviétiques tinrent un mois sans être ravitaillés en provisions de bouche ou en munitions. L'un d'eux grava sur un mur : « Je meurs mais je ne me rends pas. Adieu, Mère Patrie ! 20/7/41. » Le morceau de muraille sur lequel ces mots sont inscrits est toujours conservé au Musée central des Forces armées à Moscou. Ce qu'on dit moins, c'est que plusieurs soldats soviétiques blessés et capturés dans la citadelle réussirent à survivre dans les camps allemands jusqu'en 1945. Au lieu d'être traités en héros, ils furent expédiés tout droit au Goulag par le SMERSH, conformément à la décision prise par Staline selon laquelle tout homme tombé vivant aux mains de l'ennemi était un traître. Staline renia même son propre fils, Yakov, fait prisonnier près de Vitebsk le 16 juillet.

L'ordre s'étant un peu rétabli pendant l'été du côté russe, la résistance se fit plus vigoureuse. Le général Halder, persuadé, au début de juillet, que la victoire était à portée de la main, s'en montra bientôt moins certain. « Partout, écrivit-il dans son journal, les Russes se battent jusqu'au dernier. Ils ne capitulent qu'occasionnellement. » Guderian reconnaissait lui aussi que les fantassins russes offraient « presque toujours une résistance obstinée », et qu'ils combattaient avec efficacité la nuit et en forêt. Ces caractéristiques – en particulier l'habileté dans le combat de nuit – allaient s'avérer beaucoup plus importantes que les Allemands ne l'avaient imaginé.

Les chefs militaires allemands avaient pensé qu'aucune société gouvernée par la terreur politique ne pourrait résister à une attaque extérieure résolue. L'accueil chaleureux des populations civiles avait, de plus, convaincu beaucoup d'Allemands que la victoire était inévitable. De pieux Ukrainiens, qui avaient subi, du fait du pouvoir soviétique, l'une des plus terrifiantes famines de l'histoire, voyaient dans les croix noires ornant les véhicules allemands les emblèmes d'une nouvelle croisade contre l'Antéchrist. Mais les projets d'exploitation et de mise en esclavage des Slaves nourris par Hitler ne pouvaient aboutir qu'à renforcer la « construction pourrie » en forçant même ceux qui vomissaient le régime stalinien à le soutenir.

De leur côté, Staline et l'appareil du Parti communiste virent rapidement la nécessité d'une rhétorique ne reposant plus simplement sur les clichés marxistes-léninistes. Le terme « la Grande Guerre Patriotique » fournit la manchette du premier numéro de la *Pravda* à paraître après l'invasion, et Staline ne tarda pas à reprendre personnellement cette formule, qui évoquait très délibérément la « Guerre Patriotique » de 1812

contre Napoléon. Et, pour l'anniversaire de la révolution d'Octobre, il n'hésita pas à évoquer les peu prolétariens héros de l'histoire russe : Alexandre Nevski, Dimitri Donskoï, Souvorov et Koutouzov.

L'ignorance politique de la grande majorité de la population contribua puissamment à préserver la réputation personnelle de Staline en cette affaire. À l'extérieur de la *nomenklatura* et de quelques initiés liés à elle, peu de gens avaient eu connaissance de son refus obstiné de prendre en considération la menace allemande, avec les conséquences catastrophiques que cette attitude avait eues à la fin du mois de juin. Dans son allocution radiodiffusée du 3 juillet, Staline ne prit, bien sûr, aucune part de responsabilité dans ce qui était arrivé. Il appela « frères et sœurs » ses auditeurs et leur annonça que la Mère Patrie était en grand danger, les Allemands ayant pénétré très avant en Union soviétique. Dans l'ensemble, cet aveu vint, par sa peu habituelle franchise, renforcer la résolution du pays. Cette révélation provoqua toutefois un sévère choc chez beaucoup de gens, car, auparavant, les communiqués officiels n'avaient parlé que de lourdes pertes infligées à l'ennemi. Ce fut notamment le cas pour les étudiants de l'université technique de Stalingrad, qui rangèrent précipitamment la grande carte sur laquelle ils avaient compté suivre l'avance des troupes soviétiques.

Quoi qu'on puisse penser du stalinisme, il est pratiquement hors de doute qu'il sut trouver, par une campagne psychologique et idéologique intensive, des arguments d'une implacable efficacité en faveur d'une guerre totale. Tous les gens de bonne foi se trouvaient contraints d'admettre que le fascisme était néfaste et devait être détruit par tous les moyens. Que le Parti communiste devait mener la lutte contre le fascisme, car celui-ci se vouait

totale à sa destruction. C'est cette forme de logique qui est dépeinte dans le roman de Vassili Grossman *Vie et destin*. « La haine que nous porte le fascisme, y déclare Mostovskoï, un vieux bolchevique qui était devenu hostile au stalinisme, est une autre preuve – une preuve de grande portée – de la justesse de la cause léniniste. »

Les arguments politiques étaient, toutefois, d'importance secondaire pour la majorité de la population. Pour elle, l'impulsion véritable venait d'un patriotisme viscéral. L'affiche de recrutement « La Mère Patrie vous appelle ! » montrait une femme russe typique prêtant le serment militaire sur fond de baïonnettes. On pouvait la juger peu subtile, mais elle fut d'une remarquable efficacité à l'époque. D'énormes sacrifices étaient escomptés. « Notre but, écrivait dans son journal personnel, exactement un mois après le début de l'invasion, un jeune chef de char, est de défendre quelque chose dont la valeur est bien supérieure à des millions de vies. Je ne parle pas de la mienne propre. La seule chose qui importe est que son sacrifice serve la Mère Patrie. »

Quatre millions de personnes se portèrent volontaires ou se sentirent obligées de se porter volontaires pour l'*opol'tchentsi*, la milice. Le gaspillage des vies humaines fut, là, si terrible qu'il est, encore maintenant, difficile à comprendre. Ces soldats improvisés, sans entraînement, souvent sans armes et dont beaucoup étaient encore en civil, furent envoyés contre les formations blindées de la Wehrmacht. Quatre divisions de milice furent presque complètement anéanties avant même que le siège de Leningrad ait commencé. Les familles, ignorant l'incompétence des chefs et le chaos qui régnait sur le front, l'ivrognerie, le pillage et les exécutions sommaires du NKVD, pleuraient leurs morts sans

critiquer le moins du monde le régime. La colère était réservée à l'ennemi.

La plupart des actes de bravoure qui furent accomplis cet été-là ne parvinrent jamais à notre connaissance, les témoins ayant péri. Plus tard, certains ne furent connus que parce qu'un profond sentiment d'injustice poussait des combattants à témoigner des hauts faits de leurs camarades, qui, autrement, eussent été ignorés. À Stalingrad, par exemple, on retrouva sur le corps d'un médecin militaire nommé Maltsev une lettre où celui-ci avait écrit : « Demain ou après-demain, une grande bataille va avoir lieu, et je serai probablement tué, mais je voudrais que ces lignes soient publiées un jour pour qu'on sache les exploits accomplis par Litchkine. »

Mais, à l'époque, les récits héroïques n'offraient qu'une piètre consolation. Vers le milieu de juillet, l'Armée rouge se trouvait dans une situation désespérée. En trois semaines de combat, elle avait perdu 3 500 chars, plus de 6 000 avions et quelque deux millions d'hommes, dont une bonne partie de son corps d'officiers.

Durant la deuxième quinzaine de juillet, la bataille autour de Smolensk tourna à la catastrophe, avec plusieurs armées soviétiques encerclées. Bien que cinq divisions aient pu s'échapper, 300 000 soldats de l'Armée rouge furent ainsi faits prisonniers au début d'août. Plus de 3 000 chars et de 3 000 canons avaient aussi été perdus. Ensuite, de nombreuses autres divisions soviétiques furent sacrifiées l'une après l'autre pour empêcher les formations blindées du maréchal von Bock de s'emparer des embranchements ferroviaires de Ielnaïa et de Roslavl, refermant ainsi une autre nasse. Certains historiens, toutefois, soutiennent

avec apparence de raison que ce sacrifice eut pour effet de retarder l'avance allemande à un moment crucial, avec d'importantes conséquences pour la suite.

Au sud, le groupe d'armées du maréchal von Rundstedt, maintenant appuyé par des unités roumaines et hongroises, captura 100 000 hommes enfermés dans la poche d'Ouman au début d'août. Son avance à travers l'immense plaine d'Ukraine, au milieu des tournesols, des champs de soja et de céréales que nul n'avait pu moissonner, semblait impossible à arrêter. C'était toutefois autour de Kiev, la capitale de l'Ukraine, que se trouvait la plus importante concentration de troupes soviétiques. Leur commandant en chef était encore un vieux compagnon de Staline, le maréchal Boudienni, avec comme principal commissaire politique Nikita Khrouchtchev, dont la responsabilité principale était l'évacuation vers l'est du matériel industriel. Le général Joukov insista auprès de Staline pour que l'Armée rouge abandonne Kiev afin d'éviter l'encerclement, mais le dictateur soviétique, qui venait justement d'affirmer à Churchill que l'URSS n'abandonnerait jamais Moscou, Leningrad et Kiev, entra dans une violente colère et destitua Joukov de son poste de chef d'état-major général.

Lorsque les forces motorisées de Rundstedt eurent terminé leur travail à Ouman, elles poursuivirent leur route, virant vers le nord en direction de Kiev. Puis le Premier Groupe blindé remonta vers le nord, faisant sa jonction avec les divisions de Guderian, dont l'attaque brusquée prit le commandement soviétique totalement par surprise. Le piège devint évident, mais Staline maintint son refus d'évacuer Kiev. Il ne changea d'avis que lorsqu'il était beaucoup trop tard. Le 21 septembre, la bataille d'encerclement de Kiev prit fin. Les Allemands firent

665 000 prisonniers de plus. Hitler appela la bataille de Kiev « la plus grande bataille de l'histoire du monde ». Son chef d'état-major général, le général Halder, en revanche, la considéra comme la plus grande erreur stratégique de la campagne. Comme Guderian, il pensait que toutes les énergies auraient dû être concentrées sur Moscou.

Prenant d'assaut une position après l'autre, les envahisseurs connaissaient des sentiments très mêlés quand ils considéraient, avec un mélange d'incrédulité, de mépris mais aussi de peur, ces ennemis communistes qui avaient combattu jusqu'au dernier. Les cadavres entassés semblaient encore plus déshumanisés lorsqu'ils étaient carbonisés, dépouillés de la moitié de leurs vêtements par la force d'une déflagration. « Regardez bien ces morts, ces morts tartares, ces morts russes, écrivait un journaliste attaché à l'Armée allemande en Ukraine. Ce sont des cadavres neufs, absolument neufs. Sortis à l'instant de la grande usine du Plan quinquennal. Ils sont tous les mêmes. Produits en masse. Ils sont des exemplaires typiques d'une race nouvelle, une race dure, ces corps d'ouvriers tués dans un accident industriel. » Mais, si frappante que puisse paraître l'image, c'était une erreur que de croire, devant ces cadavres, être en présence de simples robots communistes. Ces cadavres étaient ceux d'hommes et de femmes qui, dans la plupart des cas, avaient répondu à un sentiment de patriotisme à la fois spirituel et viscéral.

L'ORGUEILLEUSE ERREUR D'HITLER

« L'immensité de la Russie nous dévore », écrivit à sa femme le maréchal von Rundstedt alors que ses troupes venaient juste d'achever avec succès l'encerclement d'Ouman. Les sentiments des chefs militaires allemands avaient commencé à osciller entre l'autosatisfaction et la sourde inquiétude. Ils conquéraient d'immenses territoires, mais l'horizon semblait infini. L'Armée rouge avait perdu plus de deux millions d'hommes, mais d'autres troupes soviétiques ne cessaient d'apparaître. « Au début de cette guerre, écrivait le général Halder dans son journal, à la date du 11 août, nous avons estimé le potentiel de l'ennemi à 200 divisions environ. À ce jour, nous en avons déjà compté 360. » La porte avait été enfoncée, mais la construction ne s'effondrait pas.

Vers la mi-juillet, la Wehrmacht avait perdu sa dynamique initiale. Elle n'était simplement pas assez puissante pour lancer des offensives dans trois directions différentes à la fois. Les pertes avaient été plus importantes qu'on ne s'y attendait – plus de 400 000 hommes à la fin août – et les véhicules avaient été plus éprouvés que prévu. Les moteurs, encrassés par la poussière que les véhicules soulevaient en nuages épais, tombaient constamment en panne, et les pièces de rechange manquaient souvent. Les lignes de communication posaient, elles aussi, de graves problèmes. Les voies ferrées, qui avaient un plus grand écartement de rails, devaient être modifiées, et, au lieu des grandes routes marquées sur les cartes, les troupes allemandes rencontraient des chemins de terre qu'une simple averse d'été

suffisait à transformer en bourbiers. En bien des endroits marécageux, les soldats devaient construire leurs propres pistes en alignant côte à côte des troncs de bouleau. Plus les Allemands avançaient en Russie, plus il devenait difficile d'acheminer les approvisionnements. Les colonnes blindées lancées en avant-garde devaient fréquemment s'arrêter par manque de carburant.

Les divisions d'infanterie, qui constituaient le gros de l'armée progressaient parfois de « près de soixante-cinq kilomètres par jour » (mais plus souvent de trente à trente-cinq), et les bottes, surchauffées par le soleil d'été, en arrivaient à brûler les pieds. Chaque fantassin portait près de vingt-cinq kilos d'équipement, en comprenant le casque d'acier, le fusil, les munitions et l'outil de tranchée. Il avait un bidon à la ceinture et son sac à dos de toile et de cuir contenait une gamelle, un réchaud de campagne Esbit, une combinaison fourchette-cuiller en aluminium, une trousse de nettoyage de l'arme, des vêtements de rechange, des piquets de tente, un paquet de pansements, une trousse à couture, un rasoir, du savon et des préservatifs Vulkan Sanex, alors même que les relations charnelles avec les civils étaient officiellement interdites.

Sous ce paquetage, les fantassins finissaient par être si épuisés que beaucoup s'endormaient en marchant. Même les tankistes étaient recrues de fatigue. Après s'être occupés de leur véhicule – l'entretien des chenilles et du train de roulement étant la tâche principale – et nettoyé le canon, ils se lavaient comme ils pouvaient dans des seaux de toile pour essayer en vain d'enlever de leurs mains la crasse et le cambouis. Puis, les yeux bouffis de fatigue, ils se rasaient devant des miroirs de poche accrochés aux affûts des mitrailleuses. Les fantassins les appelaient « *die Schwarze* » – « les noirs » – en raison de la couleur de leurs combinaisons. Les correspondants de guerre allemands les

présentaient comme « les chevaliers de la guerre moderne », mais leurs véhicules étouffés par la poussière n'en tombaient pas moins en panne avec une régularité monotone.

Tous ces sujets de contrariété provoquaient des querelles entre les chefs militaires. La majorité d'entre eux – Guderian se montrant le plus ouvertement contestataire – se désespéraient des offensives parallèles décidées par Hitler. Ils soulignaient que Moscou n'était pas seulement la capitale de l'Union soviétique mais aussi un centre majeur pour les industries d'armement et un nœud vital des lignes de communication. Une attaque victorieuse de la ville entraînerait toutes les armées soviétiques qui subsistaient encore à leur perte. Mais le Führer réussissait à neutraliser toute opposition chez ses généraux en exploitant leurs rivalités et leurs désaccords internes. Il leur affirmait, de plus, qu'ils ne comprenaient rien aux nécessités économiques de l'heure. On devait s'assurer de Leningrad et des ports de la Baltique afin de protéger un commerce vital avec la Suède, et les richesses agricoles de l'Ukraine étaient essentielles pour l'Allemagne. Cependant, on peut penser que, dans cette répugnance à prendre la route de Moscou, il y avait aussi, chez Hitler, la crainte superstitieuse de suivre les traces de Napoléon.

S'étant assuré Smolensk et ayant encerclé, à la fin de juillet, les armées soviétiques stationnées au-delà de la ville, le Groupe d'Armées du Centre se vit enjoindre d'interrompre son offensive. Hitler envoya la majeure partie du groupe blindé du général Hoth vers le nord, pour appuyer l'offensive sur Leningrad, tandis que la *Panzerarmee Guderian* (nouvelle désignation représentant une tentative typiquement hitlérienne de flatter l'amour-propre d'un

général récalcitrant mais nécessaire) était détournée vers le sud pour participer au grand encerclement de Kiev.

Hitler finit par changer d'avis au début du mois de septembre et se décida à donner son accord à l'Opération Typhon, nom de code de l'offensive sur Moscou. On dut perdre, toutefois, un peu plus de temps encore, car les divisions blindées de Hoth étaient toujours engagées aux alentours de Leningrad. Les forces devant participer à l'Opération Typhon ne furent pas prêtes avant l'extrême fin du mois de septembre. Moscou se trouvait à peine à plus de trois cents kilomètres de l'endroit où le Groupe d'Armées du Centre s'était arrêté, mais peu de temps restait avant les bains de boue de l'automne et avant l'hiver. Quand le général Friedrich Paulus, désigné par le général Halder pour diriger la préparation de l'Opération Barbarossa, avait, tout au début, soulevé le problème de l'hiver, Hitler était intervenu pour interdire que le sujet soit abordé.

Hitler, au *Wolfsschanze*, contemplait les cartes montrant les immensités que contrôlaient déjà, en principe, ses troupes. Pour un visionnaire ayant conquis le pouvoir absolu dans un pays possédant l'armée la mieux entraînée du monde, ce spectacle était de nature à engendrer un sentiment d'invincibilité. Stratège en chambre, il ne réussit jamais à posséder les qualités nécessaires au véritable commandement, car il ignorait les problèmes pratiques. Durant les brèves campagnes de Pologne, de Scandinavie, de France et des Balkans, le réapprovisionnement des troupes avait été, à certains moments, difficile, mais il n'avait jamais posé de problèmes insurmontables. En Russie, en revanche, la logistique allait se révéler un facteur aussi décisif que la puissance de feu, les effectifs engagés, la mobilité et le moral. L'imprudence première d'Hitler – psychologiquement intéressante, car prenant carrément

la forme d'une sorte de défi au sort – avait été de déclencher la plus ambitieuse invasion de l'histoire tout en se refusant à organiser l'économie allemande en vue d'une guerre totale. Ce geste ressemble assez à celui d'un joueur maladif tentant inconsciemment de forcer la chance.

Le maréchal von Bock avait sous ses ordres un million et demi d'hommes, mais ses divisions blindées étaient handicapées par le manque de véhicules de remplacement comme de pièces de rechange. Réunissant ses chefs d'unité à la veille de l'offensive, il fixa le 7 novembre (anniversaire officiel de la Révolution russe) comme la date limite pour l'encerclement de Moscou. Ambitieux, il voulait qu'on se souvienne de lui comme de l'homme qui s'était emparé de la capitale soviétique.

L a *Stavka*, cependant, attendait une offensive allemande contre Moscou depuis que le Groupe d'Armées du Centre avait interrompu sa progression, au milieu du mois d'août. Staline avait envoyé le général Eremenko créer une nouvelle ligne de front à hauteur de Briansk, tandis que deux groupes d'armées constituaient d'autres fronts pour protéger la capitale. Mais, en dépit de toutes ces précautions, les troupes d'Eremenko furent prises au dépourvu quand, le 30 septembre au matin, dans la brume automnale, les éléments blindés avancés de Guderian vinrent enfoncer leur flanc sud. Le soleil ne tarda pas, dans le courant de la matinée, à dissiper la brume, créant des conditions parfaites pour l'offensive en cours. Les Allemands, de plus, n'avaient rien à craindre dans le ciel. À ce moment, l'aviation soviétique se trouvait réduite à cinq pour cent de son potentiel en Russie d'Europe.

Durant les premiers jours d'octobre, l'offensive se déroula parfaitement bien pour les Allemands, les blindés et la Deuxième Flotte aérienne du maréchal Kesselring travaillant en étroite collaboration. Eremenko demanda à la *Stavka* l'autorisation de battre en retraite, mais elle lui fut refusée. Le 3 octobre, les unités de pointe de Guderian atteignirent la ville d'Orel, à deux cents kilomètres derrière les lignes de Eremenko. La surprise fut totale. Tandis que les chars de tête dépassaient les tramways dans les rues, les passants faisaient des signes d'amitié et d'encouragement à leurs équipages, les croyant russes. L'Armée rouge n'avait même pas eu le temps de préparer des charges de démolition pour faire sauter les importantes usines d'armement se trouvant dans la ville. Le 6 octobre, Eremenko et son état-major faillirent être capturés, peu après midi, par une colonne blindée allemande. Toutes les communications étaient coupées. Dans le chaos qui régna durant les jours suivants, le maréchal Boudienni, qui était censé commander le troisième front, dit « de réserve », perdit son quartier général, et Eremenko, grièvement blessé à la jambe, dut être évacué par voie aérienne.

Au Kremlin, les dirigeants soviétiques se refusèrent tout d'abord à admettre l'extrême gravité de la menace sur Moscou. Le 5 octobre, un pilote de chasse avait signalé une colonne blindée allemande de près d'une vingtaine de kilomètres de long avançant rapidement vers Youkhnov, à quelque cent soixante kilomètres de la capitale. Mais, même après qu'un autre pilote eut été envoyé en reconnaissance et eut confirmé l'information, la *Stavka* persista à ne pas y croire. Un troisième pilote fut alors expédié, et lui aussi confirma. Beria voulut d'abord faire arrêter et mettre à la question le commandant de l'unité aérienne comme « fauteur de panique », mais, finalement, le Kremlin se décida quand même à se réveiller.

Staline convoqua une réunion extraordinaire du Comité de défense d'État. Il ordonna également le retour immédiat à Moscou du général Joukov, qui était allé galvaniser par les moyens les plus extrêmes la résistance à Leningrad. Joukov ayant pu constater par lui-même le chaos existant autour de la capitale, Staline le chargea de réorganiser les troupes ayant survécu au désastre en un nouveau front occidental. Toutes les unités disponibles furent jetées dans la bataille afin de pouvoir former une sorte de ligne de front en attendant que la *Stavka* puisse déployer ses réserves. Moscou se trouvant directement menacé, plus d'une centaine de milliers d'hommes furent mobilisés dans la milice, tandis qu'un quart de million de civils, dont une majorité de femmes, étaient expédiés aux abords de la ville pour creuser des fossés antichars.

La première neige tomba dans la nuit du 6 octobre. Elle fondit promptement, transformant pendant vingt-quatre heures les routes en d'épais boursiers. Toutefois, les groupes blindés de Bock parvinrent encore à achever deux vastes mouvements d'encerclement, l'un à Briansk et l'autre autour de Viasma, sur la route centrale menant à Moscou. Les Allemands annoncèrent qu'ils avaient ainsi isolé 665 000 soldats de l'Armée rouge et détruit ou capturé 1 242 chars – plus que n'en comportaient les trois groupes blindés de Bock.

« Quelle satisfaction ce doit être pour vous de voir vos plans se réaliser aussi bien ! » écrivit le maréchal von Reichenau au général Paulus, qui avait été son chef d'état-major et devait devenir sous peu son successeur à la tête de la Sixième Armée. Mais des groupes de soldats russes, bien qu'encerclés et privés de tout ravitaillement, continuèrent à combattre presque jusqu'à la fin du mois. « Chaque position doit être prise individuellement, déclara à Paulus le commandant d'une division. Souvent, nous n'arrivons

pas à les en faire sortir, même au lance-flammes, et nous devons faire sauter tout le retranchement. »

Plusieurs divisions blindées allemandes firent également connaissance, durant ces combats, avec une arme d'un genre nouveau et tout à fait inattendu. Leurs tankistes virent soudain des chiens venus des lignes russes courir vers eux, avec, sur le dos, une sorte de selle surmontée d'un paquet d'où émergeait un court bâton. Ils pensèrent d'abord qu'il s'agissait de chiens-sauveteurs destinés à porter secours aux blessés mais ils ne tardèrent pas à comprendre que c'étaient en fait des explosifs – ou parfois une mine antichar – que transportaient ainsi les animaux. Dressés selon les principes pavloviens, ces chiens avaient été habitués à aller chercher leur nourriture sous des véhicules de grandes dimensions. C'était le bâton qui, en heurtant le dessous du char, devait déclencher la charge. La plupart de ces « chiens piégés » furent abattus avant d'avoir atteint leur cible, mais le procédé affectait désagréablement les nerfs des tankistes allemands.

C'était toutefois le temps qui était devenu le principal obstacle à l'avance de la Wehrmacht. La saison des pluies et de la boue, la *raspoutitsa*, vint s'installer vers le milieu d'octobre. De plus en plus souvent, les camions allemands ne purent plus circuler et l'on dut réquisitionner dans les fermes communautaires, à des centaines de kilomètres à la ronde, des charrettes paysannes – les « voitures de *panje* », comme on disait dans l'argot de la Wehrmacht. En certains endroits où l'on ne trouvait plus de troncs de bouleau pour constituer une piste solide, on utilisa des cadavres russes comme « traverses » pour construire des chaussées improvisées. Il arrivait souvent qu'on vît un fantassin allemand perdre une botte, aspirée par la boue où l'on enfonçait parfois

jusqu'au genou. Les motocyclistes devaient fréquemment descendre de leurs machines pour les pousser à la main. C'était à se demander comment on pouvait faire la guerre dans de telles conditions. Mais ce que tous redoutaient le plus, c'était le gel qui n'allait plus tarder. Nul n'oubliait que chaque jour comptait.

Les forces allemandes n'en continuaient pas moins à avancer autant qu'elles le pouvaient. Au centre, la 10^e Division blindée et la Division SS *Das Reich* atteignirent, le 16 octobre, Borodino, où Napoléon avait livré l'une des plus célèbres batailles de sa campagne de Russie. Les deux divisions n'étaient plus qu'à quelque cent dix kilomètres à l'ouest de Moscou. Le même jour, à cent soixante kilomètres au nord-ouest de la capitale, la 1^{re} Division blindée prit la ville de Kalinine, s'emparant ainsi d'un pont important sur la Volga, et coupa la ligne de chemin de fer Moscou-Leningrad. Dans le même temps, sur le flanc sud, les blindés de Guderian dépassaient Toula, venant menacer la capitale soviétique sous un autre angle.

La progression de cette offensive en trident sur Moscou sema la panique chez les dirigeants soviétiques. Dans la nuit du 15 octobre, on enjoignit au personnel diplomatique étranger de se préparer à gagner Kouibitchev, sur la Volga. Beria commença, lui aussi, à évacuer ses locaux moscovites. Le NKVD emmenait avec lui ses prisonniers les plus importants. Il y avait, parmi eux, des officiers supérieurs dont la présence eût été capitale sur le front, mais qu'on battait chaque jour comme plâtre dans l'espoir de leur extorquer une confession. Trois cents autres prisonniers furent exécutés en vagues successives à la Loubianka. Vers la fin du mois, toutefois, Staline enjoignit à Beria de laisser un peu en repos ce qu'il appelait lui-même sa « machine à hacher ». Le dictateur soviétique était tout disposé à fusiller de plus belle « les défaitistes

et les lâches », mais il était provisoirement las de la paranoïa meurtrière du chef du NKVD.

Staline ne cessait de réclamer des rapports exacts et précis sur ce qui se passait sur le front, mais quiconque osait lui dire la vérité était immédiatement accusé de fomenter la panique. Le maître du Kremlin avait, en fait, bien du mal à dissimuler ses propres inquiétudes. Il pensait que Leningrad allait tomber, et son premier souci était maintenant de savoir comment en extraire des troupes qui pourraient contribuer à sauver Moscou. Son indifférence devant les souffrances de la population valait celle d'Hitler.

Le seul élément encourageant pour le Kremlin en cette période était que des divisions de l'Armée rouge venues de la frontière de Mandchourie avaient commencé à se déployer dans la région de Moscou. Deux des premiers régiments d'infanterie sibériens à arriver sur le terrain avaient déjà, en fait, affronté la Division *Das Reich* à Borodino quelques jours plus tôt, mais il allait falloir encore plusieurs semaines pour acheminer le gros des renforts par le Transsibérien. Le principal espion soviétique à Tokyo, Richard Sorge, avait réussi à apprendre que l'intention des Japonais était d'attaquer les Américains dans le Pacifique, et non l'Orient soviétique. Staline ne faisait pas totalement confiance à Sorge, mais, cette fois, des messages interceptés étaient venus confirmer son information.

Entrant dans ses bureaux le matin du 16 octobre, Alexei Kossyguine, le vice-président du Sovnarkom, le Conseil des commissaires du peuple, trouva les locaux abandonnés. Sur le plancher volaient des papiers, balayés par les courants d'air, la plupart des portes étaient restées ouvertes, et les divers téléphones ne cessaient de sonner dans les pièces. Pensant que l'on appelait pour savoir si les dirigeants avaient quitté la capitale,

Kossyguine courait de bureau en bureau, essayant de répondre. Mais même lorsqu'il réussissait à décrocher un appareil à temps, il n'y avait que silence au bout du fil. Seule une importante personnalité osa se nommer. Elle demanda brutalement si Moscou allait être abandonné à l'ennemi.

Staline réunit un comité de crise le 17 octobre au Kremlin, avec la participation de Molotov, de Malenkov, de Beria et d'Alexandre Chtcherbakov, le nouveau chef du service politique de l'Armée rouge. On y étudia divers plans visant à miner les usines, les ponts, les lignes de chemin de fer, les routes et même l'orgueil du régime stalinien : le métro de Moscou. L'évacuation des ministères à Kouibitchev ne fit l'objet d'aucune annonce publique, mais la nouvelle se répandit à une vitesse surprenante si l'on considérait les peines prévues pour « propos défaitistes ». Toutes sortes de rumeurs circulaient dans la capitale. Le bruit courait, par exemple, que Staline avait été arrêté à la suite d'une révolution de palais au Kremlin, que des parachutistes allemands avaient atterri sur la Place Rouge, que des troupes ennemies s'étaient infiltrées dans la ville en uniforme soviétique. La terreur de voir la capitale abandonnée à l'ennemi avait fait se précipiter vers les gares des milliers de gens, qui tentaient de prendre les trains d'assaut. Émeutes devant les magasins d'alimentation, pillage et scènes d'ivresse publique ne pouvaient que rappeler ce qui s'était passé en 1812 avant l'incendie de Moscou.

Staline avait envisagé de partir, mais il avait changé d'avis. Ce fut Alexandre Chtcherbakov, « avec son visage impassible de Bouddha, ses lunettes à grosse monture d'écaille reposant sur son petit nez rond et retroussé », portant « une simple tunique kaki ornée d'une seule décoration, l'Ordre de Lénine », qui annonça à Radio-Moscou la décision de Staline de rester dans la capitale.

L'état de siège fut décrété le 19 octobre. Beria fit venir plusieurs régiments du NKVD en ville pour rétablir l'ordre. Les « fauteurs de panique » étaient exécutés sommairement en compagnie des pillards et même des ivrognes. Mais ce que la masse de la population attendait, pour être fixée quant au sort réservé par le Kremlin à Moscou, c'était de savoir si la parade militaire commémorant la révolution d'Octobre allait ou non avoir lieu sur la Place Rouge.

Staline, avec cet instinct exceptionnel qui le caractérisait parfois, se rendit très vite compte de l'importance symbolique de cette parade, même si la momie de Lénine avait quitté Moscou pour être mise en lieu sûr. Molotov et Beria commencèrent par trouver l'idée folle, la Luftwaffe se trouvant à bonne portée d'intervention, mais Staline ordonna qu'on concentre autour de la capitale toutes les batteries antiaériennes disponibles. En fait, l'astucieux metteur en scène qu'il était s'apprêtait à emprunter au siège de Madrid, durant la guerre d'Espagne, l'un de ses plus beaux effets dramatiques. Celui-ci avait été obtenu le 9 novembre 1936, lorsque la Première Brigade internationale avait défilé sur la Gran Via devant une foule hurlant, avec plus d'enthousiasme que de souci d'exactitude « *Vivan los Rusos !* ». Les volontaires étrangers avaient ensuite traversé la ville pour aller directement affronter les troupes franquistes. Staline décida donc qu'à Moscou, les renforts destinés aux armées de Joukov défileraient sur la Place Rouge, passeraient en grande pompe devant le mausolée de Lénine et, de là, marcheraient droit à l'ennemi. Il savait la valeur qu'allaient prendre les images cinématographiques de l'événement lorsqu'elles seraient distribuées dans le monde entier. Il savait aussi détenir la réponse adéquate aux discours d'Hitler : « S'ils veulent une guerre d'extermination, ils vont l'avoir ! »

La Wehrmacht commençait à être gravement handicapée par le temps. La visibilité plus que réduite gênait considérablement l'« artillerie volante » de la Luftwaffe. Les armées du maréchal von Bock, contraintes de faire halte à la fin d'octobre pour pouvoir recevoir réapprovisionnement et renforts, s'efforçaient désespérément d'achever l'ennemi avant que l'hiver ne commence pour de bon.

Durant la deuxième quinzaine de novembre, les combats furent incessants. De part et d'autre, les régiments étaient réduits à une fraction de leur effectif d'origine. Guderian, ayant vu son avance bloquée par une vive résistance à Toula, au sud de Moscou, obliqua sur la droite. Sur le flanc gauche, les blindés de Hoth fonçaient vers le canal Moskova-Volga. D'un point situé au nord de Moscou, les officiers allemands pouvaient voir à la jumelle les flammes de départ des canons antiaériens entourant le Kremlin. Joukov ordonna à Rokossovski de tenir le front à Krioukovo avec les restes de sa 16^e Armée. « Il ne peut plus y avoir de retraite », proclama-t-il le 25 novembre. Et Rokossovski savait qu'il parlait sérieusement.

La résistance russe était si tenace que les troupes allemandes, affaiblies, durent faire halte. À la fin de novembre, en une ultime tentative, le maréchal von Kluge dépêcha une force importante sur la principale route conduisant à Moscou, la Chaussée de Minsk, qu'avaient empruntée les troupes de Napoléon. Les Allemands réussirent la percée, mais le froid paralysant et la résistance suicidaire des régiments soviétiques finirent par briser leur offensive.

De leur propre initiative, Guderian et Kluge commencèrent à faire se replier leurs régiments les plus exposés. C'est à la maison

de Tolstoï à Iasnaïa-Poliana, non loin de la tombe de l'écrivain recouverte par la neige, que Guderian prit cette décision. Les positions allemandes de part et d'autre de Moscou étaient certes vulnérables, mais les carences multiples que les deux généraux allemands avaient pu constater chez les troupes qu'ils avaient eu à combattre les avaient convaincus que l'ennemi, lui aussi, devait reprendre son souffle. Ils n'imaginaient en aucun cas que l'état-major soviétique massait en secret des troupes fraîches derrière Moscou.

L'hiver était arrivé en force, avec de la neige, des vents glaciaux et des températures descendant à moins vingt degrés centigrades. Les moteurs des chars allemands étaient totalement gelés. Sur le front, les fantassins, épuisés, creusaient autant pour se protéger du froid que pour s'abriter des bombardements ennemis. Le sol était si gelé qu'il fallait y allumer de grands feux avant d'essayer même d'y faire le moindre trou. Les personnels des états-majors et des bases arrière occupaient les maisons des paysans russes après avoir froidement expulsé ceux-ci.

Hitler s'étant refusé à envisager la possibilité d'une campagne d'hiver, ses soldats souffraient terriblement. Leurs uniformes trop minces ne les protégeaient pas contre le froid, et leurs bottes de cuir bien serrées ne faisaient que favoriser les gelures. Ils avaient donc pris l'habitude de voler les vêtements et les bottes des prisonniers et des civils. À certains moments, seuls leurs casques à la forme caractéristique permettaient de les identifier comme des hommes de la Wehrmacht.

L'Opération Typhon avait peut-être infligé d'énormes pertes à l'Armée rouge, mais elle avait également coûté à la Wehrmacht,

aux effectifs plus réduits, bien des officiers et des soldats entraînés. « La division n'est plus la même, notait dans son journal l'aumônier de la 18^e Division blindée. Quand on demande des nouvelles de quelqu'un, la réponse est toujours la même : tué ou blessé. »

Le maréchal von Bock se vit contraint d'admettre au début du mois de décembre qu'il n'y avait plus le moindre espoir d'une « conclusion stratégique ». Ses armées étaient épuisées, et les cas de gelures – qui dépassèrent les 100 000 aux environs de Noël – excédaient rapidement le nombre des blessés. Et, comme la température était tombée à moins vingt-cinq degrés centigrades, l'Armée rouge montra brusquement qu'elle restait, quant à elle, capable d'attaquer.

Les divisions sibériennes, qui comprenaient de nombreux bataillons de skieurs, ne constituaient qu'une partie de la force assemblée en secret par la *Stavka* en vue de la contre-attaque. De nouvelles formations aériennes venues d'Asie avaient été rassemblées sur des aérodromes à l'est de Moscou. Quelque 1 700 chars, pour la plupart des T-34, auxquels leurs chenilles à la largeur inhabituelle permettaient de manœuvrer sur la neige et la glace beaucoup mieux que les blindés allemands, étaient prêts au déploiement. Beaucoup de soldats de l'Armée rouge – mais pas la totalité, tant s'en faut – étaient équipés pour la guerre hivernale. Ils avaient des vestes matelassées et des combinaisons blanches de camouflage, des *ouchanki*, casquettes de fourrure à oreillettes, et des *valenki*, grosses bottes de feutre. Ils avaient également des protections pour les parties mobiles de leurs armes et une huile spéciale pour empêcher qu'elles ne gèlent.

Le 5 décembre, à partir du front de Kalinine, les troupes du général Koniev attaquèrent le saillant nord allemand. Des salves de fusées *Katiouchka* propulsées par ces lanceurs multiples que les Allemands avaient surnommés « orgues de Staline » précédèrent l'assaut. Le lendemain matin, Joukov lança la 1^{re} Armée de choc, la 16^e Armée de Rokossovski et deux autres armées contre l'autre flanc du saillant. Au sud de Moscou, Guderian fut également attaqué de plusieurs directions. En moins de trois jours, ses lignes de communication se trouvèrent gravement menacées. Au centre, des assauts continuels empêchaient le maréchal von Kluge de prélever des troupes pour aller en renfort.

Pour la première fois, l'Armée rouge disposait de la suprématie aérienne. Les régiments d'aviation acheminés vers les aérodromes situés en arrière de Moscou avaient protégé leurs appareils du froid, tandis que la Luftwaffe, déjà affaiblie et opérant à partir de terrains improvisés, devait faire du feu pour dégeler les moteurs. Les Russes tiraient d'autant plus satisfaction de ce retournement de situation qu'ils savaient combien la retraite serait pénible pour des soldats allemands mal équipés luttant contre le froid, la neige et le vent.

Ces contre-attaques étaient appuyées par des coups de main semant le chaos sur les arrières de la Wehrmacht. Des officiers des unités de gardes-frontières du NKVD avaient été envoyés derrière les lignes allemandes et y avaient organisé des détachements de partisans qui débouchaient soudain des forêts et des marécages gelés pour attaquer les troupes ennemies. Celles-ci voyaient surgir tout aussi soudainement les bataillons d'éclaireurs sibériens de la 1^{re} Armée de choc, fantomatiques dans la neige ; seul les annonçait le sifflement de leurs skis sur la croûte blanche du sol. Les

divisions de cavalerie montée de l'Armée rouge opéraient, elles aussi, sur les arrières allemands. On les voyait soudain surgir, par escadrons ou même par régiments entiers, sur leurs incroyables petits chevaux cosaques, à vingt ou trente kilomètres derrière les lignes, chargeant sabre au clair des batteries d'artillerie ou des convois de ravitaillement.

Le plan soviétique d'encerclement devint rapidement évident. En dix jours, les armées de Bock furent contraintes de reculer de quelque cent soixante kilomètres. Moscou était sauvé. C'était maintenant aux armées allemandes, mal équipées contre l'hiver russe, de souffrir.

Ailleurs dans le monde, les événements s'étaient également précipités. Le 7 décembre, au lendemain de la contre-offensive russe, les Japonais avaient attaqué Pearl Harbor. Quatre jours plus tard, Hitler annonçait sous un tonnerre d'acclamations au Reichstag de la Grande Allemagne, réuni à l'Opéra Kroll de Berlin, qu'il avait déclaré la guerre aux États-Unis d'Amérique.

À la mi-décembre, Staline, en proie à une jubilation sauvage, s'était convaincu que les armées allemandes étaient au bord de la désintégration. Les rapports qui lui parvenaient sur la retraite de la Wehrmacht sous la neige, avec canons abandonnés et cadavres gelés jonchant le sol, évoquaient irrésistiblement 1812. On avait également enregistré des scènes de panique sur les arrières allemands. Au sein des unités de soutien logistique, déjà contraintes d'opérer dans de terribles conditions climatiques, les attaques-surprises loin derrière les lignes avaient fait renaître la peur viscérale de la Russie barbare. Les Allemands se sentaient très loin de chez eux.

Staline était obsédé par l'idée de saisir à tout prix cette occasion et il ne tarda pas à commettre la même erreur qu'Hitler,

pensant que le pouvoir de la volonté allait décider de tout et se refusant à prendre en considération les réalités sur le terrain, l'insuffisance du ravitaillement, la médiocrité des moyens de transport et l'épuisement des troupes. Quand il regardait les cartes d'état-major de la *Stavka*, son ambition ne connaissait plus de bornes. Il exigeait beaucoup plus qu'une extension et une intensification des contre-attaques dirigées vers le Groupe d'Armées du Centre allemand. Le 5 janvier 1942, son projet d'offensive généralisée fut exposé en détail à une réunion conjointe de la *Stavka* et du Comité de défense d'État. Staline réclamait des offensives de grande envergure dans le nord, pour couper du gros de leurs armées les troupes allemandes assiégeant Leningrad, et aussi au sud, vers les territoires perdus d'Ukraine et de Crimée. Cette idée reçut la chaude approbation du maréchal Timochenko. Joukov et quelques autres tentèrent de mettre en relief les dangers d'une telle entreprise, mais ce fut en vain.

Le Führer, également agité par les réminiscences de 1812, avait lancé ordre sur ordre pour interdire toute retraite. Il était convaincu que, si les troupes allemandes réussissaient à passer l'hiver, la malédiction historique pesant sur ceux qui tentaient d'envahir la Russie se trouverait conjurée.

Son intervention a fait l'objet d'interminables débats. Certains soutiennent que sa ténacité a sauvé l'Armée allemande de l'annihilation. D'autres estiment que son ordre de tenir le terrain à tout prix a entraîné des pertes humaines aussi terribles qu'inutiles, que l'Allemagne ne pouvait se permettre. La retraite, en fait, n'avait jamais vraiment menacé de tourner à la déroute, ne serait-ce que parce que l'Armée rouge ne disposait pas des lignes de communication, des réserves et des moyens de transport nécessaires à continuer la poursuite. Hitler n'en fut pas moins

convaincu que c'était sa force de volonté face à des généraux défaitistes qui avait sauvé l'*Ostfront*. Portant son obstination jusqu'à un degré maladif, cette conviction devait avoir des conséquences désastreuses l'année suivante à Stalingrad.

L'offensive généralisée de Staline ne tarda pas à dégénérer en une série de combats confus et chaotiques, avec des lignes de front partant dans tous les sens. Ayant percé les lignes allemandes avec des forces d'appui insuffisantes, plusieurs formations soviétiques se retrouvèrent coupées de leurs arrières. Staline avait sous-estimé la capacité de récupération des troupes allemandes. Dans la plupart des cas, celles-ci se battaient pied à pied pour reprendre le terrain perdu. Les officiers rassemblaient sur place des unités improvisées, comprenant souvent du personnel auxiliaire, et renforçaient leurs défenses avec tout l'armement qui leur tombait sous la main, et notamment des canons de DCA.

Au nord-ouest de Moscou, à Kholm, une force de 5 000 hommes commandée par le général Scherer tint contre vents et marées et fut ravitaillée par parachutages. Les 100 000 hommes du plus important *Kessel* de Demiansk furent réapprovisionnés, eux, par des avions de transport Junker 52 camouflés en blanc. Plus de 100 vols par jour, acheminant 60 000 tonnes de vivres et de matériel et évacuant 35 000 blessés, permirent aux défenseurs de tenir soixante-douze jours contre plusieurs armées soviétiques. Les soldats allemands étaient à demi affamés lorsqu'ils furent dégagés à la fin du mois d'avril, mais la situation des civils russes prisonniers dans la poche avait été infiniment pire. Nul ne sait combien d'entre eux périrent. Ils devaient se contenter des entrailles des chevaux abattus pour les soldats. Cependant, cette défense de Demiansk ne fit que renforcer Hitler dans sa conviction que les troupes encerclées

devaient tenir coûte que coûte – avec, à Stalingrad, les conséquences que l'on sait.

Staline, quant à lui, abandonna ignominieusement dans les marécages et les forêts, à quelque cent soixante kilomètres au nord-ouest de Demiansk, la 2^e Armée de choc du général Andreï Vlassov. Après sa reddition, Vlassov, fou de rage, fit cause commune avec les Allemands et accepta de former une armée russe antistalinienne. Par un curieux retour de balancier, le commandant de la force allemande ayant finalement dégagé la poche de Demiansk, le général Walther von Seydlitz-Kurzbach, fait prisonnier à Stalingrad, devait se dresser de façon identique contre Hitler. En septembre 1943, il proposa aux Soviétiques de lever « une petite armée de prisonniers de guerre » allemands devant être expédiés par la voie des airs sur le territoire du Reich pour y fomenter une insurrection. Mais Beria, toujours soupçonneux, ne donna pas suite à cette proposition.

Les troupes allemandes se retrouvant en rase campagne à des températures descendant parfois à moins quarante, ces vêtements d'hiver que, par superstition, Hitler s'était refusé à prévoir devenaient une nécessité vitale. Un appel fut alors lancé à la population, appuyé par des bandes d'actualités cinématographiques montrant des femmes donnant leurs manteaux de fourrure et même des champions de sports d'hiver venant remettre leurs skis pour les combattants de l'*Ostfront*. « Le peuple allemand a entendu mon appel », proclama Hitler à l'issue d'un déjeuner au *Wolfsschanze*. Mais quand les vêtements commencèrent à arriver sur le front, vers la fin du mois de décembre, les soldats les essayèrent avec des sentiments qui

allaient de la simple satisfaction à l'amusement cynique en passant par la sourde nostalgie. Ils étaient tout propres et sentaient parfois la naphthaline. « On imagine presque en les voyant, écrivait un lieutenant, les douillettes maisons, les doux foyers dont ils proviennent. On a l'impression qu'ils nous arrivent d'une autre planète. »

Par ces évocations sentimentales, certains cherchaient à oublier non seulement la crasse et la vermine dans lesquelles vivaient les combattants, mais aussi un climat de brutalité et de violence qui en arrivait à bafouer totalement les notions les plus élémentaires de morale et de décence. Des soldats allemands, dont la plupart étaient sans doute, chez eux, des fils aimants et des pères attentifs, s'adonnaient, en Russie, au plus morbide des tourismes guerriers. Le commandement dut faire circuler une note interdisant formellement de « photographier les exécutions de déserteurs (allemands) » – dont le nombre s'était considérablement accru avec la baisse de moral enregistrée depuis le début de la mauvaise saison. Mais, à en juger par ce qu'on peut voir sur les clichés mêmes, les exécutions de partisans et de juifs en Ukraine attiraient une foule plus grande encore de photographes amateurs.

Un officier allemand racontait combien ses hommes et lui avaient été choqués de voir des civils russes déshabiller joyeusement les cadavres de leurs compatriotes pour s'en approprier les vêtements. Mais, dans le même temps, des soldats allemands prenaient eux-mêmes leurs vêtements et leurs bottes à des civils vivants, les condamnant ainsi, dans la plupart des cas, à périr de froid. Bien souvent, une balle eût été moins cruelle.

Durant leur retraite devant Moscou, les troupes allemandes s'emparèrent de tous les vivres et de tout le bétail sur lesquels

elles purent mettre la main. Dans les maisons, on arrachait les planchers pour voir s'il n'y avait pas des pommes de terre cachées au-dessous. Les meubles, les volets et les poutres étaient utilisés comme bois à brûler. Jamais une population n'avait autant souffert au cours d'une guerre, et ce du fait des deux camps. Le 17 novembre, Staline avait signé une directive à l'intention des unités de l'Armée rouge pouvant frapper les arrières de l'ennemi – aviation, artillerie, skieurs infiltrés et partisans – leur ordonnant de « détruire et de mettre en cendres » toutes les maisons et toutes les fermes jusqu'à soixante-cinq kilomètres derrière les lignes allemandes afin de priver de tout abri les troupes de la Wehrmacht. Le sort des femmes et des enfants russes n'avait pas été pris en considération un seul instant.

S'ajoutant aux désordres nerveux nés du combat, ces horreurs constamment renouvelées avaient fait s'élever de façon frappante le taux de suicide parmi les soldats allemands. Un ordre du jour vint proclamer que « le suicide en campagne équivalait à une désertion ». « La vie d'un soldat appartient à la Patrie », ajoutait le texte. Beaucoup de ces suicides avaient lieu quand le soldat se retrouvait seul, montant la garde.

Mais des textes circulant clandestinement – et retrouvés par des soldats russes sur des cadavres allemands – indiquaient qu'il y avait aussi, au sein de la Wehrmacht, quelques humoristes cultivant une verve passablement cynique. Une fausse circulaire du commandement, par exemple, déclarait : « Noël n'aura pas lieu cette année pour les raisons suivantes : Joseph a été mobilisé, Marie s'est engagée dans la Croix-Rouge, l'Enfant Jésus a été évacué à la campagne avec son école, les Rois Mages n'ont pu obtenir de visas faute d'un certificat d'aryanité, l'étoile a été interdite par la Défense passive, les bergers sont de garde et les

anges sont devenus standardistes. Il ne reste que l'âne, et qui donc voudrait passer Noël avec un âne{3} ? »

Cependant, les autorités militaires craignaient que les soldats retournant chez eux en permission ne démoralisent la population en racontant ce qu'ils avaient vu et vécu sur le front de l'Est. « Vous êtes toujours soumis à la loi militaire, leur rappelait une circulaire impérative, et vous pouvez toujours encourir les sanctions prévues par celle-ci. Ne parlez pas des armes employées, des tactiques utilisées ou des pertes subies. Ne parlez pas d'un mauvais ordinaire ou d'injustices commises. Les services de l'ennemi sont prêts à exploiter tout ce que vous direz. »

Un soldat – ou, plus probablement, un groupe de soldats – réalisa sa propre version des instructions aux permissionnaires, et le contenu de ce pastiche en dit long sur les mœurs régnant sur le front de l'Est. « Vous devez vous rappeler, disait le texte, que vous arrivez dans un pays national-socialiste, où les conditions de vie sont très différentes de celles auxquelles vous avez fini par vous habituer. Vous devez montrer du tact envers les habitants, adopter leurs usages et vous abstenir de traits de comportement que vous en êtes venus à affectionner. *Vivres* : n'arrachez pas systématiquement les parquets, car, ici, on met les pommes de terre ailleurs. *Couvre-feu* : si vous oubliez votre clé, essayez de vous servir de cet instrument arrondi qui s'appelle une poignée de porte. N'utilisez la grenade qu'en cas d'extrême urgence. *Défense contre les partisans* : il n'est pas nécessaire de demander le mot de passe aux civils ni d'ouvrir le feu si la réponse n'est pas satisfaisante. *Défense contre les animaux* : les chiens piégés sont une spécialité de l'Union soviétique. Dans le pire des cas, les chiens allemands mordent, mais ils n'explorent pas. Tirer sur tous les chiens qu'on voit est peut-être à recommander en Union

soviétique, mais cela risque de faire une mauvaise impression ici. *Relations avec la population civile* : en Allemagne, toute personne habillée en femme n'est pas nécessairement un partisan. Mais malgré cela, elle peut être dangereuse pour un permissionnaire. *Remarque d'ordre général* : quand vous serez en permission dans la Mère Patrie, prenez garde à ne pas trop parler de l'existence paradisiaque que vous menez en Union soviétique au cas où tout le monde serait tenté d'y venir et de gâcher un confort idyllique. »

Les décorations elles-mêmes faisaient l'objet de mauvaises plaisanteries. Quand, l'année suivante, on institua une médaille de la campagne d'hiver, elle fut rapidement surnommée « l'Ordre de la Viande Gelée ». Mais la lassitude et le mécontentement s'exprimaient aussi de façon plus directe et plus grave. Peu avant Noël, le commandant en chef de la Sixième Armée, le maréchal von Reichenau, explosa de rage en voyant certaines inscriptions griffonnées sur les murs de ses propres locaux d'état-major : « Nous voulons retourner en Allemagne » ; « Nous en avons marre » ; « Nous sommes couverts de vermine et nous voulons rentrer chez nous » ; « Nous n'avons pas voulu cette guerre ». Reichenau, tout en reconnaissant que « cet état d'esprit » résultait « d'une grande tension et de graves privations », incrimina les officiers et les déclara totalement responsables de « l'état politique et moral de leurs hommes ».

Tandis qu'un petit groupe d'officiers distingués animé par Henning von Tresckow complotait déjà l'assassinat d'Hitler, une cellule communiste au moins était à l'œuvre au sein de la troupe. Dans la capote d'un soldat allemand tué, un Russe trouva, dissimulée dans la doublure, une *Lettre du front N° 3* appelant à la formation de « comités de soldats dans chaque unité, chaque régiment, chaque division ». « Camarades, proclamait ce texte, qui

n'est pas dans la merde jusqu'au cou, ici, sur le front de l'Est ?... C'est une guerre criminelle déclenchée par Hitler, et elle mène l'Allemagne au désastre... Il faut se débarrasser d'Hitler, et nous les soldats, nous pouvons le faire. Le sort de l'Allemagne est entre les mains des gens du front. Notre mot d'ordre doit être "En finir avec Hitler !" Élevons-nous contre le mensonge nazi ! Cette guerre signifie la mort de l'Allemagne. »

Cependant, la dynamique de la guerre totale venait inévitablement renforcer le contrôle de l'État. Toute critique du régime pouvait être assimilée à de la propagande ennemie, et tout opposant considéré comme un traître. L'autorité absolue d'Hitler sur ses généraux ne faisait plus l'objet de la moindre contestation. Ceux qui avaient désapprouvé sa décision de tenir les positions à tout prix en décembre 1941 furent relevés de leurs fonctions. Hitler contraignit Brauchitsch à se retirer et se nomma lui-même commandant en chef.

L'Armée allemande parvint à rétablir une ligne de défense solide à l'est de Smolensk, mais elle était déjà virtuellement condamnée à la destruction finale. Nous pouvons maintenant constater, avec le bénéfice du recul, que l'équilibre de la puissance – géopolitique, industrielle, économique et démographique – s'était inversé au détriment de l'Axe dès le mois de décembre 1941, avec l'échec de l'offensive contre Moscou et l'entrée des États-Unis dans la guerre. Toutefois, le tournant psychologique du conflit n'allait survenir que l'hiver suivant avec la bataille de Stalingrad, bataille qui, peut-être en raison du nom même de la ville, prit les allures d'un duel personnel par masses de troupes interposées.

DEUXIÈME PARTIE

LA RELANCE DE BARBEROUSSE

LA PREMIÈRE BATAILLE DU GÉNÉRAL PAULUS

Ce fut l'amère déception ressentie par Hitler vers la fin de 1941 qui déclencha le processus devant amener finalement le général Friedrich Paulus au commandement de la Sixième Armée. Un an plus tard, un sentiment de frustration analogue devait conduire Paulus et ses divisions au désastre.

En novembre 1941, alors que l'attention du monde entier se concentrait sur les abords de Moscou, la situation en Ukraine avait été sujette à d'étonnantes fluctuations. Au plus fort de l'offensive du Groupe d'Armées du Sud, les divisions de tête du 1^{er} Groupe blindé de Kleist avaient, le 19 novembre, sous la neige tombant en rafales, atteint Rostov-sur-le-Don. Le lendemain, elles avaient pris le pont enjambant le Don, dernière barrière naturelle avant le Caucase. Mais le général soviétique Timochenko sut réagir très vite. Enfonçant l'aile gauche du dispositif avancé allemand, mal protégé par des troupes hongroises, et lançant en même temps des contre-attaques multiples sur le Don gelé, il ne tarda pas à repousser Kleist.

Hitler, qui exultait déjà à la pensée d'avoir à la fois Moscou et les gisements pétroliers du Caucase à portée de la main, en conçut une violente colère. Pire encore, c'était la première fois que l'Armée allemande était repoussée depuis le début de la guerre. Hitler se refusait à croire que le maréchal von Rundstedt ne disposait ni des effectifs ni des ressources qui lui auraient été nécessaires pour tenir, et il se refusait à accepter qu'on ait pu autoriser Kleist à faire se replier ses hommes, dont beaucoup étaient gravement gelés, jusque sur la rivière Mious.

Le 30 novembre, Rundstedt fit savoir que si l'on n'avait plus confiance en ses capacités de commandement, il préférerait être relevé de son poste. Et, très tôt le lendemain matin, Hitler le limogea. Il ordonna à Reichenau de le remplacer et de mettre fin immédiatement au mouvement de retraite. Ce que Reichenau tenta de faire – ou fit mine de tenter de faire. Car, quelques heures plus tard – avec, donc, une rapidité pour le moins surprenante –, il adressa à l'état-major du Führer un message affirmant qu'en dépit de tous les efforts, un repli derrière la Mious était devenu inévitable. Reichenau, un homme au physique brutal et au visage apoplectique, était l'objet du cordial mépris de Rundstedt.

Le 3 décembre, Hitler se rendit personnellement en Ukraine à bord de son avion Focke-Wulf Condor pour découvrir ce qui s'était vraiment passé. Le premier général auquel il parla fut Sepp Dietrich, commandant la division SS *Leibstandarte*. Et, à sa grande surprise, Dietrich approuva la décision de battre en retraite prise par Rundstedt.

Tant Rundstedt que Reichenau avaient leur quartier général à Poltava, là où Charles XII de Suède, le premier envahisseur de la Russie à l'ère moderne, avait été vaincu par Pierre le Grand en 1709. Hitler en profita pour faire la paix avec Rundstedt, qui n'était pas encore parti. Il fut convenu que le maréchal vétérinaire – il était alors âgé de soixante-six ans – retournerait en Allemagne, mais que ce serait officiellement pour un congé de maladie. Neuf jours plus tard, il recevait du Führer, comme cadeau d'anniversaire, un chèque de 250 000 marks.

Hitler, encore un peu suspicieux à l'égard de Reichenau, insista d'abord pour qu'il reste commandant en chef de la Sixième Armée tout en assumant le commandement du Groupe d'Armées du Sud.

Mais Reichenau réussit à soutenir de façon assez convaincante qu'il ne pouvait diriger deux états-majors à la fois. Il proposa que le général Paulus, son ancien chef d'état-major, prenne la Sixième Armée. Hitler l'accepta, encore que sans grand enthousiasme. Ainsi, à la date du 1^{er} janvier 1942, Paulus, qui n'avait jamais commandé un corps d'armée ni même une division, se retrouva catapulté, brûlant les étapes au tableau d'avancement, au grade de général des Troupes blindées. Cinq jours plus tard, il devenait officiellement commandant de la Sixième Armée, alors que Timochenko venait de lancer vers Koursk une offensive de grande envergure mal orchestrée.

Friedrich Wilhelm Paulus était de souche paysanne hessoise. Son père avait réussi, dans sa vie, à passer des fonctions de comptable dans une école correctionnelle à celles de Trésorier principal de Hesse-Nassau. En 1909, le jeune Paulus avait tenté d'entrer dans la Marine impériale, mais il y avait été refusé. Un an plus tard, toutefois, l'expansion connue par l'Armée lui offrit l'occasion d'une carrière militaire. Souffrant presque certainement d'un complexe social dans l'Armée du Kaiser, Paulus s'y montra obsédé par sa tenue et son apparence. Ses camarades l'avaient surnommé « *der Lord* ». En 1912, il épousa la sœur de deux de ses camarades officiers, Elena Rosetti-Solesco, issue d'une famille roumaine aux attaches princières. Ultérieurement, elle détesta les nazis, mais Paulus, qui avait, après 1918, rejoint les Corps-Francis en lutte contre les communistes, partageait probablement l'admiration de Reichenau pour Hitler.

Au 13^e Régiment d'infanterie, le méticuleux Paulus fut considéré comme un commandant de compagnie compétent, mais

sans envergure, comparé à Erwin Rommel, qui se trouvait à la tête de la compagnie de mitrailleuses. Plein de caractère et d'esprit d'initiative, Rommel se montrait prêt, le cas échéant, à ignorer ses supérieurs, alors que Paulus manifestait un respect exagéré de la voie hiérarchique. Ensuite, son travail d'officier d'état-major se révéla toujours consciencieux et même pointilleux. Il aimait à travailler tard la nuit, penché seul sur ses cartes, s'aidant de cigarettes et de café. Sa passion était de reconstituer des cartes retraçant la campagne de Napoléon en Russie. Les camarades de son fils, officier de la 3^e Division blindée, jugeaient que, « comparé à Rommel ou à Model, il ressemblait plus à un scientifique qu'à un général. »

Les bonnes manières de Paulus le faisaient apprécier de ses supérieurs. Il réussit même à s'entendre avec l'illustre muflle qu'était Reichenau lorsqu'il devint son chef d'état-major, en août 1939. Durant la première année de la guerre, leur travail d'équipe fut très remarqué. Ils connurent leur principal moment de gloire en acceptant la reddition du Roi des Belges, Léopold. Peu après l'invasion de la France, le général Halder convoqua Paulus à Berlin pour le charger des études stratégiques à l'état-major général. Dans ce cadre, sa tâche la plus importante concerna la préparation de l'Opération Barberousse. Lorsque celle-ci fut bien en cours, Reichenau demanda à Halder de lui rendre son chef d'état-major.

La fulgurante ascension de Paulus se trouva assombrie, une semaine exactement après sa nomination à la tête de la Sixième Armée, par ce qui arriva à son chef et protecteur, le maréchal von Reichenau. Le 12 janvier 1942, Reichenau, maniaque de l'entraînement physique, alla, à Poltava, effectuer sa course matinale. La température était de vingt degrés au-dessous de zéro. Au cours du déjeuner qui suivit, Reichenau se trouva soudain

indisposé, puis il s'effondra, en proie à une crise cardiaque. Informé, Hitler ordonna au docteur Flade, médecin-chef de la Sixième Armée, de ramener immédiatement le malade en Allemagne. Inconscient, le maréchal fut sanglé dans un fauteuil installé dans le fuselage d'un Dornier.

Le pilote insista pour se poser à Lemberg, afin de refaire le plein de carburant, mais il rata la piste et dut faire un atterrissage forcé à quelque distance. Le docteur Flade, qui avait eu la jambe cassée, dut lancer des fusées de détresse pour demander de l'aide. Le temps que l'on atteigne l'hôpital de Leipzig, Reichenau était mort. « Son bâton de maréchal avait été brisé en deux dans l'atterrissage forcé », devait préciser ensuite à Paulus le docteur Flade. Hitler ordonna des funérailles nationales, mais n'y assista pas lui-même. Il s'y fit représenter par Rundstedt.

Malgré son attitude générale de réserve et même de froideur, Paulus était beaucoup plus sensible que nombre de ses collègues au bien-être de ses soldats. On lui attribue également l'annulation de l'ordre de Reichenau en date du 10 octobre prônant une répression « sévère » à l'encontre des juifs et des partisans. Cependant, quand la Sixième Armée atteignit Stalingrad, sa Feldgendarmérie se vit confier la tâche d'appréhender les activistes communistes et les juifs pour les remettre au Sonderkommando du SD en vue de « mesures punitives ».

Paulus reprenait, à coup sûr, un lourd héritage. Dès le début de l'Opération Barbarousse, les massacres de juifs et de gitans avaient été délibérément mêlés aux exécutions de partisans. L'expression « *jüdische Saboteure* » permettait à la fois de donner une apparence de légalité à l'opération et d'accréditer l'idée d'une

conspiration « judéo-bolchevique ». D'autre part, la définition même du partisan et du saboteur fut vite élargie bien au-delà des limites fixées par les lois de la guerre, qui n'autorisaient la peine de mort qu'après un procès en règle. Or, un ordre en date du 10 juillet 1941 émanant du commandement de la Sixième Armée déclarait que tout homme en civil avec les cheveux coupés à ras était presque certainement un soldat de l'Armée rouge et devait, en conséquence, être fusillé. Devaient également être exécutés les civils ayant un comportement hostile, en particulier ceux qui apportaient à manger aux soldats soviétiques se cachant dans les bois. Les « éléments dangereux », ce qui désignait pratiquement tous les fonctionnaires et employés du gouvernement soviétique, devaient, comme les commissaires politiques et les juifs, être remis à la Feldgendarmerie ou à l'Einsatzkommando du SD. Un autre ordre, diffusé peu après, prévoyait des « mesures collectives » – exécutions ou incendies de villages – pour réprimer les actes de sabotage. Selon le témoignage de l'Obersturmführer SS August Häfner, le maréchal von Reichenau lui-même donna, au début du mois de juillet, ordre que 3 000 juifs soient fusillés à titre de représailles.

Le comportement de nombre de soldats du Groupe d'Armées du Sud se révélait particulièrement repoussant. Le 10 août 1941, l'état-major de la Sixième Armée diffusa une circulaire déclarant : « En divers endroits de la zone occupée par l'Armée, des éléments du SD, de la SS ou de la police ont procédé à la nécessaire exécution de criminels, de bolcheviques et particulièrement de juifs. On a vu des cas de soldats qui n'étaient pas en service se portant volontaires pour aider aux exécutions ou y assistant en spectateurs et prenant des photos. » La circulaire ajoutait qu'il était dorénavant interdit à tout soldat « n'en ayant pas reçu

l'ordre de la part d'un officier supérieur » de participer aux exécutions, d'y assister ou de les photographier. Plus tard, le chef d'état-major du général von Manstein adressa à l'*Offizierkorps* de la Onzième Armée, en Crimée, un messenger déclarant qu'il était « dégradant pour des officiers d'être présents à l'exécution de juifs ».

Confondant une fois de plus la cause et l'effet dans sa curieuse logique, l'Armée n'admettait pas l'idée que ses officiers se soient déjà déshonorés par leur soutien à un régime capable de tels crimes.

Il arrivait qu'occasionnellement on puisse faire obstacle aux atrocités, mais pas pour longtemps. Le 20 août, les aumôniers de la 295^e Division d'infanterie informèrent le chef d'état-major de celle-ci, le lieutenant-colonel Helmuth Groscurth, qu'à Belaïa Tserkov, quatre-vingt-dix orphelins juifs se trouvaient détenus dans d'abominables conditions. Leurs âges s'échelonnaient de quelques mois à sept ans, et ils devaient être massacrés, comme l'avaient été leurs parents. Groscurth, fils de pasteur et antinazi convaincu, était cet officier, alors de l'Abwehr, qui, au printemps précédent, avait secrètement communiqué les consignes illégales concernant l'Opération Barberousse à Ulrich von Hassell. Il alla immédiatement trouver le responsable de secteur et demanda que l'on annule les ordres d'exécution. Puis il entra en contact avec l'état-major de la Sixième Armée, bien que le Standartenführer Paul Blobel, chef du Sonderkommando, l'ait averti qu'il allait signaler son intervention à Himmler. En fin de compte, le maréchal von Reichenau donna raison à Blobel. Les quatre-vingt-dix enfants juifs furent abattus le lendemain soir par des auxiliaires ukrainiens.

Groscurth rédigea un rapport complet sur cette affaire, qu'il

envoya directement à l'état-major du Groupe d'Armées du Sud. Indigné et furieux, il écrivit à sa femme : « Nous ne méritons pas de gagner cette guerre. » À la première occasion, profitant d'une permission à Paris, il alla trouver le maréchal von Witzleben, l'un des principaux animateurs du mouvement anti-hitlérien.

Le massacre des innocents de Belaïa Tserkov fut bientôt éclipsé par une atrocité de bien plus grande envergure. À la suite de la prise de Kiev, 33 771 juifs furent, dans les derniers jours de septembre, raflés pour être massacrés par le Sonderkommando 4a et deux bataillons de gendarmerie dans le ravin de Babi Yar, à quelque distance de la ville. Cela se déroulait de nouveau dans le secteur de la Sixième Armée. Si les soldats désignés pour participer à la rafle avaient pu être abusés par le prétexte officiel d'une « évacuation », Reichenau et ses principaux collaborateurs, qui avaient participé à une conférence de préparation de l'opération, le 27 septembre, devaient savoir, à l'avance, à quoi s'en tenir. Quant aux juifs soviétiques, ils n'imaginaient pas ce qui les attendait. Ils n'avaient pas idée du point auquel les nazis poussaient l'antisémitisme, car, après la conclusion du Pacte Molotov-Ribbentrop, toute critique de la politique national-socialiste avait cessé en URSS. Les affiches apposées dans la ville avaient également de quoi apaiser les soupçons quant à la nature de l'opération. « Vous devez, précisaient-elles, apporter avec vous vos papiers d'identité, votre argent, vos objets de valeur, ainsi que des vêtements chauds. » Les hommes du Sonderkommando, qui s'attendaient à 5 000 à 6 000 juifs, furent stupéfaits d'en voir arriver plus de 30 000.

L'ordre du jour adressé le 10 octobre par Reichenau à la

Sixième Armée et approuvé par Rundstedt fait clairement partager au commandement de la Wehrmacht la responsabilité des atrocités commises contre les juifs et les civils en Ukraine. « Sur ce théâtre d'opérations de l'Est, précisait le texte, le soldat n'est pas seulement un homme combattant conformément aux lois de la guerre, mais aussi l'impitoyable porteur d'un idéal national et le vengeur de toutes les atrocités perpétrées sur les peuples germaniques. Pour cette raison, le soldat doit être pleinement conscient de la nécessité de représailles sévères mais justes à l'encontre de la sous-race juive... afin de libérer à jamais le peuple allemand de la menace judéo-asiatique. »

Les exécutions et les incendies de villages ne cessèrent pas avec la mort de Reichenau et l'arrivée de Paulus. Ainsi, le 29 janvier 1942, quelque trois semaines après l'entrée en fonction du nouveau commandant de la Sixième Armée, les cent cinquante maisons du village de Komsomoslk, près de Kharkov, furent intégralement brûlées. Au cours de cette opération, huit personnes furent abattues et deux enfants périrent dans les flammes, sans doute trop effrayés pour sortir.

Après neuf années de propagande antislave et antisémite, il était fatal que les soldats allemands maltraitent les civils en Russie, même si peu d'entre eux le faisaient en application consciente des principes du nazisme. La nature de la guerre suscitait des réactions et des émotions à la fois primitives et complexes. Certains soldats répugnaient manifestement à procéder aux exécutions qu'on leur ordonnait, mais ce qui l'emportait chez d'autres était une sorte de rage incohérente fondée sur le sentiment que femmes et enfants n'avaient rien à faire dans une zone de combat.

Les officiers préféraient éviter toute réflexion d'ordre moral.

Ils se concentraient sur l'idée que l'ordre militaire devait régner à tout prix. Ceux qui croyaient encore aux lois de la guerre étaient horrifiés par le comportement de leurs soldats, mais les instructions visant à faire respecter les règles n'avaient que peu d'effet. « Les interrogatoires, soulignait pourtant une circulaire de la 371^e Division d'infanterie, doivent se conclure soit par la libération du prisonnier, soit par son envoi dans un camp. Nul ne doit être exécuté sans ordre de l'officier responsable. »

Ces mêmes officiers se désespéraient devant l'ampleur prise par le pillage. Le gouvernement allemand se refusant à leur allouer des rations adéquates, les soldats tendaient à vivre sur l'habitant, et peu se souciaient de payer ce qu'ils prenaient. « Les *Landsers* (fantassins) dévalisent entièrement les potagers, écrivait dans son journal un commandant de compagnie de la 384^e Division d'infanterie durant l'avance vers Stalingrad. Ils vont aussi dans les maisons et y volent les meubles et la vaisselle. C'est un scandale. De sévères interdictions sont publiées, mais le soldat moyen ne peut se retenir. Il est poussé à ce genre de comportement par la faim. » Les effets de ce pillage étaient particulièrement graves dans un pays au climat extrême comme la Russie. Le vol de ses réserves de nourriture condamnait la population civile à mourir de faim quand l'hiver arrivait. On ne parvenait même plus à faire du miel, car le sucre nécessaire au maintien en vie des abeilles durant l'hiver avait disparu.

La terrible vérité, que très peu d'officiers avaient le courage de reconnaître, était que l'acceptation – et même, en certains cas, l'approbation – par l'Armée de la conception nazie d'une « guerre raciale » à l'Est, échappant aux règles militaires normales et au droit international, devait fatalement transformer celle-ci en une organisation semi-criminelle. Le fait que les généraux ne

protestaient pas indiquait chez eux un total manque de sensibilité humaine ou de courage moral. Le courage physique n'était même pas nécessaire en cette occasion. Aux premiers stades de la campagne de Russie, les autorités nazies n'auraient pas osé faire plus à un officier supérieur contestataire que le relever de son commandement.

Hitler, de son côté, savait manipuler les généraux avec une exceptionnelle virtuosité. Bien que la plupart des généraux de la Sixième Armée ne fussent pas des nazis convaincus, ils étaient loyaux à Hitler, ou, à coup sûr, le prétendaient. Par exemple, une lettre écrite le 20 avril portait sous la date la mention « Anniversaire du Führer », et les proclamations se concluaient par « Vive le Führer ! » Mais il était parfaitement possible à un général d'éviter ces constantes déclarations d'allégeance sans que sa carrière en souffre. Le général Karl Strecker, vieux briscard commandant le XI^e Corps, y mettait un point d'honneur. Il terminait ses proclamations à ses troupes par : « En avant avec Dieu ! La victoire est à nous. Salut à mes braves combattants ! » Chose plus importante, il annulait personnellement les ordres illégaux venus du sommet. En une occasion, il se fit même conduire en voiture d'unité en unité pour s'assurer que son contrordre avait bien été enregistré par les officiers. Il choisit comme chef d'état-major Groscurth. Ils devaient commander ensemble la dernière poche de résistance allemande à Stalingrad, fidèles à leur sens du devoir à défaut de l'être au Führer.

Contrairement à toutes les lois de la guerre, la reddition ne garantissait pas la vie sauve aux soldats de l'Armée rouge. Le troisième jour de l'invasion de l'Ukraine, August von Kageneck,

chef d'un peloton de reconnaissance de la 9^e Division blindée, vit de la tourelle de son automitrailleuse « des cadavres gisant bien alignés sous les arbres, au bord d'un chemin de campagne, tous dans la même position – face contre terre ». Il était facile de voir que ces hommes n'avaient pas été tués au combat. En fait, la propagande nazie poussait les soldats allemands à tuer par peur aussi bien que par haine. « Nous avons peur, précisait Kageneck. Peur de tomber aux mains des Russes, sans nul doute assoiffés de revanche après notre attaque-surprise. »

Les officiers cultivant les valeurs traditionnelles étaient encore plus atterrés d'apprendre que certains soldats n'hésitaient pas à tirer sur les colonnes de prisonniers soviétiques cheminant péniblement vers l'arrière, affamés, mourant de soif dans la chaleur accablante, leurs uniformes couverts de poussière. « La plupart sont blessés, écrivait un journaliste italien. Ils n'ont pas de pansements, leurs visages sont incrustés de sang et de poussière, leurs uniformes en lambeaux, leurs mains noircies. Ils avancent lentement, en se soutenant les uns les autres. » Les blessés ne recevaient généralement aucune assistance médicale, et ceux qui n'arrivaient plus à marcher ou qui s'effondraient d'épuisement étaient abattus sur place. On n'admettait pas les soldats soviétiques dans les véhicules militaires allemands, craignant qu'ils n'y répandent vermine, puces et poux. On ne doit pas oublier non plus que 600 prisonniers de guerre soviétiques furent gazés le 3 septembre 1941 à Auschwitz. C'était la première expérimentation du Zyklon B.

Pour ceux qui parvenaient dans les camps de prisonniers, les chances de survie n'étaient que d'une sur trois environ. En tout, un peu plus de trois millions de soldats de l'Armée rouge sur 5 700 000 périrent dans les camps allemands, succombant à la

maladie, à la faim, au froid et aux mauvais traitements. Or, c'était l'Armée allemande elle-même, et non la SS ou une autre organisation proprement nazie, qui était responsable des prisonniers de guerre. Son attitude, en l'occurrence, ne pouvait manquer de rappeler les paroles de Guillaume II en 1914, déclarant qu'on « devrait laisser mourir de faim » les 90 000 soldats russes faits prisonniers à Tannenberg.

À titre d'exemple, un soldat de la 127^e Division de fusiliers, Youri Mikhaïlovitch Maximov, fait prisonnier à l'automne 1941, fut interné à Novo-Alexandrovsk. Ce qu'on appelait le « camp » n'était qu'une étendue de terrain entourée de barbelés, sans le moindre abri. Pour nourrir les 18 000 hommes qui s'y trouvaient, on apportait chaque jour douze chaudrons dans lesquels avaient bouilli divers morceaux de viande de cheval. Quand les gardes donnaient l'ordre d'avancer pour aller chercher la nourriture, ceux qui se mettaient à courir étaient abattus au pistolet-mitrailleur. Leurs cadavres étaient laissés trois jours sur place à titre d'avertissement.

Certains officiers allemands se trouvant sur le front demandaient, pour des raisons pratiques, qu'on traite mieux les prisonniers. « Ils peuvent nous fournir sur les effectifs, l'organisation et les intentions de l'ennemi plus que nos propres services de renseignement », affirmait le responsable du renseignement pour la 96^e Division d'infanterie, ajoutant que les soldats russes répondaient aux interrogatoires « avec naïveté ». Dans le même temps, le service d'information de l'état-major général de la Wehrmacht soulignait que les désertions de soldats soviétiques devaient être encouragées afin de sauver des vies allemandes. Mais les officiers de renseignements opérant sur le front savaient fort bien que cela ne pouvait être réalisé « que si les

promesses faites aux déserteurs étaient tenues ». L'ennui était qu'habituellement, les déserteurs étaient traités tout aussi mal que les autres prisonniers.

L'aversion de Staline pour le droit international et les lois de la guerre avait favorisé le projet de conflit d'anéantissement nourri par Hitler. Et lorsqu'un peu moins d'un mois après le déclenchement de l'Opération Barberousse, l'Union soviétique proposa une adhésion réciproque à la convention de La Haye, sa note resta sans réponse. Staline ne s'encomrait habituellement pas de telles considérations juridiques ou humanitaires, mais la férocité de l'attaque allemande l'avait quelque peu affolé.

Il n'y avait pas, au sein de l'Armée rouge, d'équivalent officiel des instructions spéciales données à la Wehrmacht, mais les membres de la SS et plus tard d'autres catégories de troupes comme la Feldgendarmerie, la police secrète militaire et les gardiens de camps, étaient presque certains d'être exécutés s'ils étaient faits prisonniers. Les pilotes de la Luftwaffe et les équipages de chars risquaient aussi le lynchage, mais, dans l'ensemble, les massacres de prisonniers étaient plutôt spontanés que calculés. Les autorités soviétiques souhaitaient désespérément des prisonniers, et particulièrement des officiers, pour pouvoir les interroger.

Pour les partisans et les commandos de l'Armée rouge, les trains-hôpitaux étaient considérés comme des objectifs parfaitement légitimes, et peu d'aviateurs soviétiques épargnaient les ambulances ou les hôpitaux de campagne. Un médecin de la 22^e Division blindée écrivait : « Mon ambulance a une mitrailleuse montée sur le toit et une croix rouge peinte sur le flanc. En Russie,

la croix rouge n'est qu'une farce, elle ne sert qu'à nous signaler aux nôtres. » La pire atrocité eut lieu le 29 décembre 1941, lorsqu'un hôpital de campagne allemand fut pris par les Russes à Feodosia, sur la côte de Crimée. Les fusiliers marins soviétiques, dont beaucoup, apparemment, étaient ivres, massacrèrent quelque 160 blessés allemands. Ils en jetèrent un certain nombre par les fenêtres. D'autres furent traînés dehors, arrosés d'eau et laissés là afin qu'ils gèlent à mort.

À mesure que la guerre évoluait, les Russes étaient de plus en plus animés par un terrible désir de vengeance, les nouvelles qu'ils avaient du comportement allemand dans les territoires occupés donnant la nette impression d'une tentative de génocide à l'encontre des Slaves.

Le général Paulus ne prenait pas le commandement de la Sixième Armée au moment le plus propice, et il avait certainement été plus ébranlé par la mort subite de Reichenau qu'il ne voulait bien le montrer. Sa prise de fonctions, en janvier 1942, coïncida avec l'offensive générale inconsidérément décidée par Staline après les succès de l'Armée rouge devant Moscou. En fait, c'était une passe difficile pour toutes les armées allemandes du front méridional. En Crimée, la Onzième Armée du général von Manstein n'était pas encore parvenue à s'emparer de Sébastopol, et une attaque-surprise de troupes soviétiques venues du Caucase avait, à la fin du mois de décembre, entraîné la reprise de la péninsule de Kerch. Fou de rage, Hitler avait fait passer en conseil de guerre le commandant du corps d'armée, le général comte von Sponeck.

Paulus transporta l'état-major de la Sixième Armée à Kharkov, objectif du maréchal Timochenko. La température était tombée à trente degrés au-dessous de zéro, et il arrivait qu'elle descendît

plus bas encore. Routes et voies ferrées étaient totalement gelées, et les véhicules hippomobiles ne pouvaient transporter que le strict minimum des rations nécessaires à la survie.

Le plan de Timochenko visait à isoler la région industrielle du Donbas et à prendre Kharkov pour centre et pour cible d'un vaste mouvement d'encerclement. Mais seule l'aile sud de son dispositif réussit à percer les lignes allemandes, y insérant une tête de pont de près de cent kilomètres. Mais l'Armée rouge ne disposait ni des ressources logistiques ni des troupes fraîches nécessaires à la poursuite de l'offensive, et, après deux mois d'âpres combats, celle-ci dut s'interrompre.

La Sixième Armée tint bon, mais le maréchal von Bock, nommé à contrecœur par Hitler au commandement du Groupe d'Armées du Sud, ne cacha pas qu'à son avis, Paulus s'était montré beaucoup trop prudent dans ses contre-attaques. Celui-ci conserva néanmoins son commandement, grâce à l'appui de son protecteur, le général Halder. Ce fut son chef d'état-major, le colonel Ferdinand Heim, qui fut déplacé et remplacé par le colonel Arthur Schmidt, officier issu d'une famille de gros négociants hambourgeois, mince, les traits et la langue également acérés. Très confiant en ses propres capacités, Schmidt ne faisait pas l'unanimité au sein de l'état-major de la Sixième Armée, mais, comme on le verra, Paulus se fiait beaucoup à son jugement.

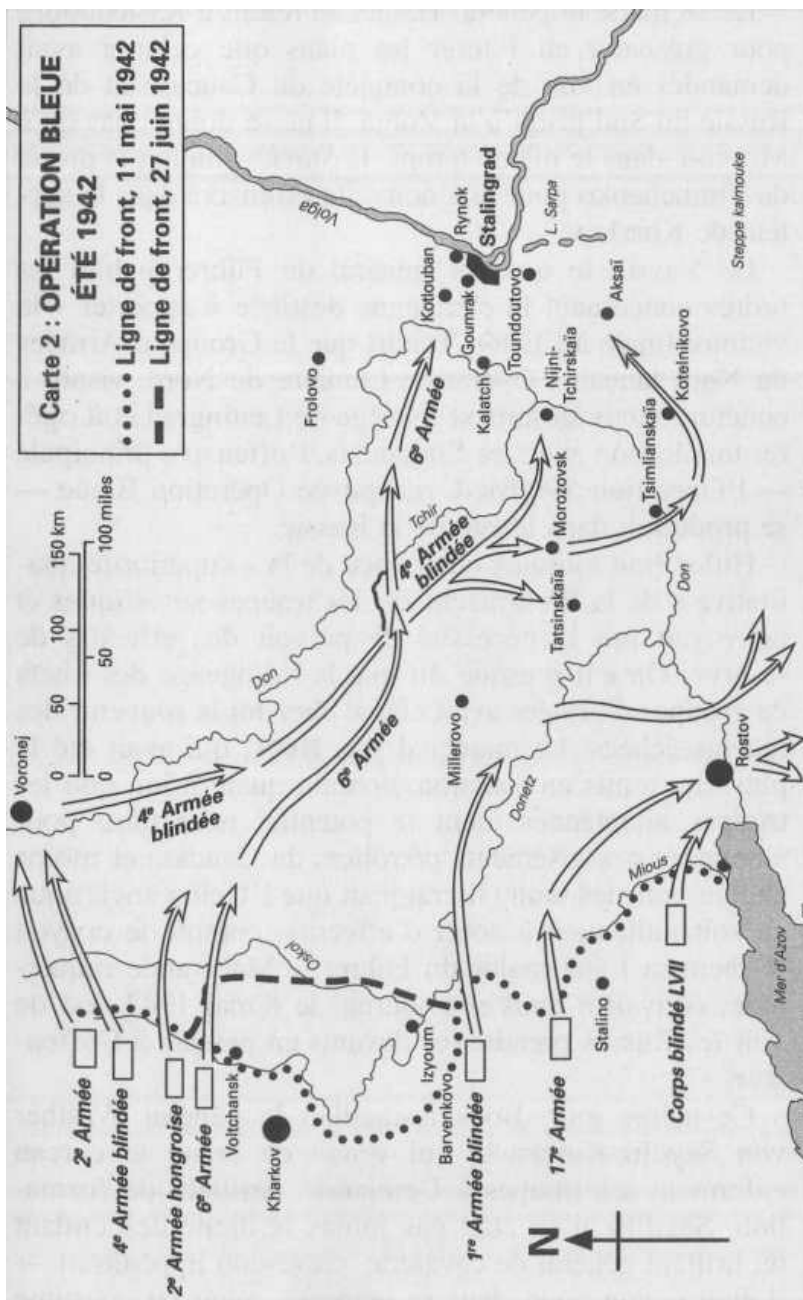
Mais, au début du printemps 1942, les divisions qui devaient périr à Stalingrad se préoccupaient assez peu de remous internes au sein des états-majors. Leur premier souci était de se rééquiper et de se réarmer. Fait qui en dit long sur la solidité morale de l'Armée allemande, les souvenirs de ce terrible hiver semblèrent

pratiquement effacés dès que survint le printemps et qu'arriva le matériel neuf. « Le moral était remonté, déclarait un officier de blindés dont l'escadron venait enfin d'avoir son complément de chars. Nous étions en parfait état. » Nul ne semblait vraiment troublé par le fait que le char Mark III lui-même ne disposait que d'un canon de 50 mm dont les obus ne parvenaient que rarement à percer le blindage des chars soviétiques.

Bien que rien n'eût été officiellement annoncé, tout le monde savait qu'une grande offensive se préparait. En mars, le général Pfeffer, commandant la 297^e Division d'infanterie, déclara, en ne plaisantant qu'à moitié, à un capitaine qui se plaignait d'être renvoyé en France pour un cours d'instruction de chef de bataillon : « Soyez content, au contraire, de prendre un moment de détente. La guerre va durer assez longtemps et être assez terrible pour que vous en ayez votre large part. »

Carte 2 : OPÉRATION BLEUE **ÉTÉ 1942**

..... Ligne de front, 11 mai 1942
— Ligne de front, 27 juin 1942



Le 28 mars, le général Halder se rendit à Rastembourg pour présenter au Führer les plans que celui-ci avait demandés en vue de la conquête du Caucase et de la Russie du Sud jusqu'à la Volga. Il ne se doutait pas qu'à Moscou, dans le même temps, la *Stavka* étudiait le projet de Timochenko pour une nouvelle offensive dans le secteur de Kharkov.

Le 5 avril, le quartier général du Führer publia les ordres concernant la campagne destinée à apporter « la victoire finale à l'Est ». Tandis que le Groupe d'Armées du Nord lançait l'Opération Lumière du Nord, visant à conclure victorieusement le siège de Leningrad et à opérer une liaison avec les Finlandais, l'offensive principale – l'Opération Siegfried, rebaptisée Opération Bleue – se produirait dans le sud de la Russie.

Hitler était toujours convaincu de la « supériorité qualitative » de la Wehrmacht sur les troupes soviétiques et ne voyait pas la nécessité de prévoir des effectifs de réserve. On eût presque dit que le limogeage des chefs de groupes d'armées avait effacé chez lui le souvenir des récents échecs. Le maréchal von Bock, qui avait été le plus vite remis en fonction, doutait, quant à lui, que les troupes allemandes aient le potentiel nécessaire pour s'emparer des gisements pétroliers du Caucase et moins encore pour les tenir. Il craignait que l'Union soviétique ne soit nullement à court d'effectifs, comme le croyait fermement l'état-major du Führer. « Ma grande inquiétude, écrivait-il dans son journal le 8 mai 1942, est de voir les Russes prendre les devants en passant à l'offensive. »

Ce même jour, Bock accueillait le général Walther von Seydlitz-Kurzbach, qui venait de briser le carcan enfermant ses troupes à Demiansk. Artilleur de formation, Seydlitz n'en était pas moins le digne descendant du brillant général de cavalerie, casse-cou

impénitent – il était connu pour, dans sa jeunesse, avoir eu coutume de passer au galop entre les ailes d'un moulin à vent en pleine action – qui, pendant la guerre de Sept Ans, avait remporté la victoire de Rossbach pour le compte de Frédéric le Grand. Seydlitz arrivait de Koenigsberg, où il avait passé quelques jours de permission avec sa femme avant de prendre le commandement du Corps LI sous Paulus. Quand il avait pris congé de son épouse, sur le terrain d'aviation, il n'aurait jamais pu imaginer qu'il lui « disait adieu pour près de quatorze ans ».

Seydlitz gagna Kharkov dès le lendemain. Il se rendit compte que la ville n'avait pas été sérieusement endommagée lorsqu'elle avait été prise. « Les constructions, écrivit-il, datent pour la plupart de l'époque tsariste, à part une université nouvelle en prétentieux style stalinien et une gigantesque usine de tracteurs bâtie par des Américains. Dans le centre, presque tout est en briques, mais, plus à l'extérieur, les maisons sont en bois. » Il découvrit aussi que, dans son corps d'armée, figuraient deux divisions autrichiennes, la 44^e Division d'infanterie et la 297^e Division d'infanterie du général Pfeffer.

Le 10 mai, le général Paulus soumit au maréchal von Bock ses plans en vue de l'Opération Fridericus, qui visait à l'élimination de la tête de pont installée par Timochenko dans le secteur de Barvenkovo, au cours de l'offensive soviétique de janvier. Mais les craintes de Bock quant à une attaque préventive de l'Armée rouge se confirmèrent beaucoup plus tôt qu'il ne l'avait prévu. Timochenko avait, à cette fin, rassemblé 640 000 hommes, 1 200 chars et près d'un millier d'avions. Le 12 mai, six jours avant la date prévue pour le début de l'Opération Fridericus, l'Armée rouge lança deux offensives simultanées, l'une partant du secteur de Volchansk et l'autre de celui de Barvenkovo, en vue

d'isoler Kharkov. Bock enjoignit à Paulus de ne pas contre-attaquer trop précipitamment et sans couverture aérienne, mais des unités blindées soviétiques réussirent à percer le front tenu par le VIII^e Corps du général Walther Heitz. Au soir du 12, les chars russes étaient à une vingtaine de kilomètres de Kharkov.

Le lendemain matin, Bock se rendit compte que la percée ennemie était beaucoup plus grave qu'il ne l'avait cru initialement. La Sixième Armée de Paulus, attaquée de plusieurs directions à la fois, se voyait infliger de lourdes pertes. En soixante-douze heures de combat, se déroulant la plupart du temps sous une pluie battante, seize bataillons furent anéantis. Paulus était convaincu qu'une action de retardement, menée en cédant du terrain quand c'était nécessaire, était la seule solution. Bock, cependant, avait d'autres idées. Il décida le général Halder à s'efforcer de convaincre Hitler qu'une audacieuse contre-attaque de la Première Armée blindée de Kleist pourrait transformer un revers en victoire. Le Führer, qui ne vivait que pour de semblables moments, vit immédiatement l'occasion à saisir. Revendiquant personnellement l'idée, il ordonna à Kleist de faire rapidement prendre position à son armée sur le flanc sud de l'ennemi. Puis il commanda à la Luftwaffe de mobiliser toutes ses formations pour clouer sur place les troupes de Timochenko jusqu'à ce que Kleist soit prêt.

Kleist frappa le flanc sud du saillant de Barvenkovo le 17 mai avant l'aube. Vers midi, son avant-garde avait avancé de plus de quinze kilomètres, bien que ses chars dussent engager les T-34 à très courte portée, sans quoi leurs obus « rebondissaient sur les blindages comme de simples pétards ».

Le soir, Timochenko envoya un message à Moscou suppliant qu'on lui envoie des renforts pour arrêter l'avance de Kleist. Selon

Joukov, Timochenko ne précisa pas que ses armées étaient menacées d'encerclement, mais le principal commissaire politique se trouvant sur ce front, Nikita Khrouchtchev, soutint ensuite que Staline avait obstinément refusé au maréchal l'autorisation de replier ses troupes en péril. (Ce fut l'une des accusations que Khrouchtchev porta contre Staline lors du XX^e congrès du PC de l'URSS en 1956.) Finalement, le 19 mai, Timochenko, avec l'autorisation de Staline, annula ses ordres d'attaque, mais il était trop tard.

Bock décida que le moment était venu pour Paulus d'attaquer en partant du nord, afin de refermer le piège. Les combats qui s'ensuivirent furent acharnés, et, du côté soviétique, des unités inattendues y prirent part. Un adjudant de la 389^e Division d'infanterie racontait comment son régiment avait été attaqué par « un bataillon de femmes-bandits commandé par une rouquine ». « Les méthodes de combat de ces bêtes femelles, ajoutait-il, se sont révélées traîtresses et très dangereuses. Elles se cachent au milieu des meules de paille et nous tirent dans le dos dès que nous les avons dépassées. »

Comme le cercle se refermait sur les forces soviétiques, à la nuit tombante, une partie du 2^e Régiment blindé et quelques éléments d'artillerie mécanisée se retrouvèrent coupés du gros des troupes allemandes, au milieu d'une masse de soldats russes. Le régiment blindé était commandé par le légendaire Hyazinth Graf von Strachwitz, surnommé le *Panzer-Kavallerist*. Âgé de quarante-neuf ans, Strachwitz avait été un célèbre officier de cavalerie de la Première Guerre mondiale – son unité s'était trouvée si en pointe en 1914 qu'il avait, au loin, aperçu Paris – et il conservait la fine moustache noire et le physique avantageux d'un séducteur de cinéma des années vingt. Mais, chose plus

importante, il avait gardé le flair et l'intuition qui avaient contribué à établir sa réputation.

N'ayant aucune idée de la situation exacte alors que la nuit tombait, Strachwitz ordonna une défense en hérisson jusqu'à l'aube. Juste avant les premières lueurs du jour, il emmena au sommet d'une petite colline l'un de ses commandants d'escadron, le capitaine baron von Freytag-Loringhoven, et deux officiers d'artillerie afin d'observer les environs. Comme les quatre officiers s'efforçaient de régler leurs jumelles, Strachwitz saisit soudain Freytag-Loringhoven par le bras et le tira au bas de la pente. Il cria en même temps un avertissement aux deux artilleurs, mais ceux-ci ne furent pas assez prompts. Ils furent tués l'un et l'autre par un obus tiré d'une colline voisine. Ne perdant pas un instant, Strachwitz fit mettre tous les moteurs en route, et les chars et les véhicules d'accompagnement chargèrent d'un seul bloc à travers les lignes russes pour rejoindre le gros de leur division.

Les soldats de l'Armée rouge combattirent avec acharnement pendant plus d'une semaine. Ils lançaient, la nuit, des charges désespérées – montant parfois à l'assaut en se donnant le bras – mais le piège s'était bel et bien refermé sur eux, et les lignes allemandes tenaient bon. Ils se faisaient massacrer par milliers à la lueur blafarde des fusées au magnésium. Les cadavres qui s'empilaient devant les positions allemandes témoignaient de leur bravoure suicidaire. Les survivants se demandaient s'ils sortiraient un jour de la poche dans laquelle ils étaient enfermés et s'ils avaient la moindre chance de revoir ceux qui leur étaient chers.

En fait, moins d'un homme sur dix réussit à sortir du piège. Les 6^e et 57^e Armées soviétiques, prises dans la « souricière de Barvenkovo », furent pratiquement anéanties. Les armées de

Paulus et de Kleist avaient fait plus de 240 000 prisonniers, pris 2 000 canons et l'essentiel des chars de Timochenko. Leurs propres pertes ne dépassaient guère 20 000 hommes. Des félicitations affluaient de toutes parts. Paulus se retrouva encensé par la presse nazie, qui, répugnant toujours à faire l'éloge des aristocrates réactionnaires, mettait largement en avant ses origines familiales modestes. Le Führer lui décerna la Croix de Chevalier et lui adressa un télégramme le félicitant chaleureusement du « succès de la Sixième Armée face à un ennemi jouissant d'une écrasante supériorité numérique ». Schmidt, le chef d'état-major de Paulus, affirma plus tard que l'une des conséquences capitales de cette bataille fut d'influer considérablement sur le jugement de Paulus à l'égard d'Hitler. La décision de celui-ci d'appuyer l'audacieux projet de contre-attaque qui lui était soumis convainquit Paulus du brio et du sens stratégique du Führer.

Par un ironique concours de circonstances, Paulus reçut presque en même temps une lettre exceptionnellement émue du major comte Claus von Stauffenberg, attaché à l'état-major général, qui avait passé une partie de la bataille à ses côtés. « Combien il est rafraîchissant, écrivait Stauffenberg, de sortir de cette atmosphère des états-majors pour se retrouver là où des hommes font de leur mieux sans la moindre arrière-pensée, et donnent leur vie sans un murmure, tandis que les chefs et ceux qui devraient donner l'exemple entretiennent de mesquines querelles de prestige ou n'ont pas le courage de s'exprimer franchement sur un problème qui affecte la vie de milliers de leurs concitoyens. » S'il discerna le message codé inclus dans cette missive, Paulus choisit de l'ignorer.

Paulus, de toute évidence, répugnait à voir et à reconnaître les

défauts et les carences d'Hitler, alors même que la façon dont avaient été, sur simple caprice du Führer, modifiés les plans de l'Opération Barbarousse aurait dû l'éclairer sur le danger qu'ils présentaient pour les chefs militaires se trouvant sur le terrain. Il était en effet évident qu'Hitler, convaincu de sa propre infaillibilité et profitant de communications presque instantanées avec les états-majors, allait dorénavant essayer de contrôler en maître absolu toutes les manœuvres de ses troupes.

« COMBIEN DE TERRE FAUT-IL À UN HOMME ? »

Le 1^{er} juin au matin, Hitler décolla d'un aérodrome proche de Rastenburg à bord de son Focke-Wulf Condor personnel pour gagner le quartier général du Groupe d'Armées du Sud à Poltava. Le sujet de la conférence qui allait s'y dérouler était la grande offensive prévue pour l'été. Le Führer était d'humeur euphorique en s'entretenant avec le maréchal von Bock et ses principaux généraux, dont Paulus, Kleist, commandant la Première Armée blindée, et Hoth, commandant la Quatrième Armée blindée. La Luftwaffe était représentée par le colonel-général baron Wolfram von Richthofen.

Cousin du fameux « Baron rouge » de la Première Guerre mondiale, dont il avait d'ailleurs rejoint l'escadrille en 1917, Richthofen était un homme intelligent mais arrogant et dont la réputation de dureté était tout à fait justifiée. Il avait commandé la Légion Condor en Espagne et avait, à ce titre, présidé au bombardement de Guernica. Ce fut le VIII^e Corps aérien de Richthofen qui, en avril 1941, détruisit Belgrade, tuant 17 000 civils – ce pourquoi le général Alexander Löhr, supérieur du baron, fut exécuté par les Yougoslaves après la guerre. Ce furent aussi les avions de Richthofen qui, au mois de mai, durant l'invasion de la Crète, mirent en miettes La Canée et Heracleion.

Au cours de la conférence, Hitler fit à peine mention de Stalingrad. Son obsession était les gisements de pétrole du Caucase. « Si nous ne parvenons pas à prendre Maïkop et Grozny, déclara-t-il à ses généraux, il me faudra mettre fin à cette

guerre. » À ce stade, une poussée sur Stalingrad n'avait d'autre but que d'éliminer les usines d'armement qui s'y trouvaient et de s'assurer une position sur la Volga. La prise de la ville elle-même n'était pas considérée comme nécessaire.

La première phase de l'Opération Bleue devait consister à prendre Voronej. La deuxième visait à enfermer le gros des forces soviétiques par un vaste mouvement en tenaille à l'ouest du Don. La Sixième Armée devait alors avancer vers Stalingrad afin d'assurer le flanc nord-est, tandis que la Première Armée blindée de Kleist et la Dix-septième Armée occuperaient le Caucase. Lorsque Bock eut achevé son exposé, Hitler prit la parole. À l'écouter, tout était simple. Après les combats de l'hiver, l'Armée rouge avait pratiquement cessé d'exister, et la victoire de Kharkov avait de nouveau confirmé la suprématie allemande. Hitler était si certain du succès dans la campagne du Sud qu'il entendait, dès que Sébastopol serait tombé, envoyer vers le nord la Onzième Armée de Manstein. Il avait même évoqué avec celui-ci la possibilité d'envoyer, par le Caucase, des colonnes blindées jusqu'en Inde et jusqu'au Proche-Orient.

Avant que l'Opération Bleue pût démarrer pour de bon, deux offensives de moindre envergure devaient être lancées pour réaligner le front et préparer les bases de départ, avec des têtes de pont de l'autre côté du Donetz. Dans l'après-midi du 5 juin, ultime faveur avant les combats, de nombreux officiers et soldats de la Sixième Armée se rendirent à une représentation du ballet de Kharkov. Les danseurs, qui n'étaient plus payés, avaient été maintenus en vie durant l'hiver grâce à des rations de la Wehrmacht. Ce jour-là, ils interprétèrent *Le Lac des cygnes*, et le public en feldgrau parut beaucoup apprécier la triste aventure du prince Siegfried et du maléfique Rothbart. (C'était, évidemment,

pure coïncidence si se retrouvaient là deux noms d'opération : Siegfried, première dénomination de l'Opération Bleue, et Rothbart, traduction allemande de Barberousse.) Après la représentation, les spectateurs se hâtèrent de regagner leurs unités. Et, par une chaude nuit sans lune, les éléments de pointe de la Sixième Armée commencèrent à faire mouvement au nord-est, vers le secteur de Volchansk.

Le 10 juin à deux heures du matin, des compagnies de la 297^e Division d'infanterie entreprirent la traversée du Donetz à bord d'embarcations d'assaut. Puis, ayant pris pied sur la rive opposée, des unités du génie entamèrent la construction d'un pont de bateaux d'une soixantaine de mètres. En fin de journée, les chars de la 14^e Division blindée commençaient à franchir le fleuve. Le lendemain matin, un peu plus haut, un pont fut enlevé avant que les troupes soviétiques qui le gardaient aient pu mettre à feu les charges de démolition. Mais il était si étroit que, dans la journée, les embouteillages commencèrent à se multiplier entre les champs de mines, signalés par des rubans blancs, qui encadraient la route. Une subite averse vint transformer celle-ci en un véritable bournier. Puis deux obus vinrent y exploser, soulevant des jets de boue et un nuage de fumée. Les chevaux tirant un chariot s'affolèrent. Ils se cabrèrent, puis foncèrent hors de la route, à travers les rubans blancs. Une mine explosa. L'un des chevaux fut mis en pièces, et l'autre s'effondra, ensanglanté. Le chariot qu'ils tiraient prit feu. Les flammes se communiquèrent au véhicule voisin, qui était chargé de munitions. Cartouches et grenades se mirent à exploser en chaîne.

Toute la journée, des péripéties de ce genre se succédèrent. Se tenant à côté de son général au bord d'une voie ferrée, un major appartenant à l'état-major d'une division souabe fut tué sur le

coup par la balle d'un tireur d'élite russe embusqué dans un bosquet. Le chauffeur des deux officiers fut également touché et blessé à l'épaule gauche. Ayant convoqué l'infanterie et deux canons automoteurs pour régler le compte du tireur soviétique, le général fit embarquer dans sa voiture le cadavre de son subordonné et quitta « cet endroit maudit ». Le soir, en dînant au mess de l'état-major, les officiers se lancèrent dans une grande discussion sur les mérites d'une mort subite, comme celle qu'avait connue le major. Certains la considéraient comme hautement désirable pour un soldat, alors que d'autres estimaient que leur camarade s'était simplement vu voler son existence. Sombre et pensif, le général garda le silence tout au long de cette discussion.

Tandis que la Sixième Armée et la Première Armée blindée s'assuraient leurs bases de départ pour l'Opération Bleue, qui devait commencer le 28 juin, l'effervescence et même la confusion régnaient dans tous les états-majors. Le 19 juin, le major Reichel, chef des opérations pour la 23^e Division blindée, prit un avion léger Fieseler-Storch pour aller inspecter une unité en première ligne. En violation de toutes les consignes de sécurité, il était porteur des ordres détaillés concernant l'ensemble de l'opération. Son avion fut abattu juste en avant des lignes allemandes. On envoya une patrouille chercher les corps des occupants et les documents qu'ils transportaient, mais les Russes étaient déjà passés par là. En apprenant la nouvelle, Hitler entra dans une rage folle. Il exigea que les généraux commandant la division et le corps d'armée passent en conseil de guerre.

L'ironie du sort fit que Staline, mis au courant, décréta immédiatement que les documents saisis sur le cadavre de Reichel étaient des faux destinés à intoxiquer l'état-major soviétique. Revenant à son obsession de l'année précédente, il se refusait à

admettre tout ce qui pouvait contredire sa propre conviction, à savoir qu'Hitler allait de nouveau attaquer en direction de Moscou. Les papiers saisis sur le corps de Reichel avaient été expédiés au Kremlin par avion, mais, lors de sa conférence du 26 juin avec le général Golikov, le responsable du front de Briansk, Staline se mit pratiquement en colère lorsqu'il vit que son interlocuteur ajoutait foi aux documents. Golikov fut réexpédié illico à son quartier général pour préparer une attaque préventive en vue de reprendre Orel. Avec les membres de son état-major, il y travailla toute la journée et une bonne partie de la nuit suivante, mais sans que cela serve à rien. L'offensive allemande fut déclenchée quelques heures plus tard.

Le 28 juin, la Deuxième Armée et la Quatrième Armée blindée allemandes, qui s'étaient déployées non loin de Koursk, attaquèrent vers l'est, en direction de Voronej, et non vers le nord en direction d'Orel et de Moscou, comme l'escomptait Staline. Une liaison permanente était assurée avec la Luftwaffe, dont un officier et deux sous-officiers munis d'un matériel radio dernier cri accompagnaient chaque division blindée de pointe. Les chars de Hoth se mirent à avancer très rapidement, tandis que les Stukas de Richthofen pulvérisaient les principaux obstacles.

La percée de la Quatrième Armée blindée suscita les plus vives inquiétudes à Moscou. Staline accéda à la demande de renforts blindés de Golikov et lui fit envoyer plusieurs brigades prélevées sur la réserve générale de la *Stavka* et sur les troupes de Timochenko. Mais, par suite de la carence des transmissions, leur déploiement ne s'opéra que lentement. L'aviation de reconnaissance allemande repéra les zones de concentration des blindés soviétiques, et, le 4 juillet, le VIII^e Corps aérien de Richthofen frappa de nouveau.

Le 30 juin, la Sixième Armée de Paulus, avec la Deuxième Armée hongroise sur sa gauche et la Première Armée blindée sur sa droite, avait quitté ses positions de départ sur la rive est du Donetz. La résistance qu'elle rencontra était plus forte que prévu. Des T-34 et des canons antichars avaient été enterrés et camouflés de façon à échapper à la fois aux blindés allemands et aux Stukas. Mais cette tactique éminemment statique faisait aussi le jeu des tankistes allemands, plus expérimentés et conservant toute leur liberté de manœuvre. Les équipages de char soviétiques combattaient jusqu'au bout sur leurs emplacements ou ne tentaient d'en sortir qu'au dernier moment. « Les chars russes, remarquait un observateur, quittaient leurs positions comme de grosses tortues et tentaient de s'échapper en zigzaguant. Certains portaient encore leurs filets de camouflage, qui pendaient sur les tourelles comme de vieilles perruques vertes. »

Les divisions allemandes avançaient à travers d'immenses champs de blé ou de tournesols. L'un des principaux dangers qu'elles avaient à affronter venait d'unités de l'Armée rouge, dépassées par cette avance fulgurante mais attaquant de l'arrière ou sur les flancs. Lorsque les Allemands ripostaient, il arrivait souvent que les soldats russes s'effondrent au sol, feignant d'être touchés à mort, et y restent étendus sans bouger. Quand les hommes de la Wehrmacht s'approchaient, les Soviétiques se relevaient, au dernier moment, et « les fusillaient presque à bout portant ».

Malgré le succès initial de l'offensive, l'affaire des documents saisis par les Soviétiques sur le corps du major Reichel continuait à tracasser les membres de l'état-major allemand. Ils craignaient un

piège. Ils se demandaient si l'ennemi rassemblait des troupes de réserve en vue d'une contre-attaque-surprise ou s'il se préparait à se retirer dans l'arrière-pays, contraignant ainsi la Wehrmacht à étirer démesurément ses lignes de communication. Mais, à ce stade, leurs craintes étaient très excessives. Du côté soviétique, le chaos dû à la rupture des communications était tel que les chefs militaires et les officiers d'état-major devaient prendre l'air à bord de vieux biplans, évitant tant bien que mal les Messerschmitt, pour essayer de localiser leurs troupes.

L'affaire Reichel, toutefois, n'a pas fini de hanter les imaginations. L'idée d'un astucieux piège soviétique a été perpétuée et développée par de nombreux survivants de la campagne de Russie et par des historiens allemands de la période de la Guerre froide, résolus à ignorer le fait, pourtant évident, que la plus grande erreur commise par Staline depuis le début de l'invasion avait été de se refuser à laisser ses troupes battre en retraite. Quand l'Armée rouge commença à se retirer devant les Allemands en juillet 1942, ce n'était pas par la mise en application d'un plan diabolique. C'était tout simplement que Staline avait fini par accepter l'idée que ses généraux devaient chercher avant tout à éviter l'encerclement. C'est ce qui rendit sans objet le mouvement de tenaille exécuté par les Allemands à l'ouest du Don.

La *Stavka*, cependant, avait reconnu que Voronej, nœud de communications vital, devait être défendu jusqu'au bout. L'état-major russe était bien conscient du fait que s'il ne tenait pas à ce point précis, empêchant les Allemands de franchir le cours supérieur du Don, tout le dispositif de Timochenko sur le front sud-ouest allait être débordé par le flanc.

Voronej allait être la première bataille importante livrée par la

24^e Division blindée allemande, récemment mécanisée après avoir été jusqu'en 1941 la seule division de cavalerie montée de la Wehrmacht. Flanquée de la division *Grossdeutschland* et de la 16^e Division motorisée, elle chargea littéralement en direction de Voronej. Son infanterie portée atteignit le Don le 3 juillet et établit une tête de pont au-delà du fleuve. Le lendemain, à la suite d'un audacieux coup de main, celle de la *Grossdeutschland* s'empara d'un pont sur la principale route menant à Voronej avant même que les Russes aient compris ce qui arrivait.

Hitler se rendit de nouveau par avion à Poltava le 3 juillet pour des consultations avec le maréchal von Bock. Il jubilait encore de la prise de Sébastopol et venait de faire Manstein maréchal. « Durant la conversation, nota Bock dans son journal, le Führer tourna en dérision les Anglais, qui se débarrassaient de leurs généraux dès que les choses tournaient mal, tuant ainsi tout esprit d'initiative dans leur armée ! » Les généraux présents se sentirent tenus d'émettre des rires approbateurs. Dans le même temps, Hitler était fort soucieux de ne pas voir les armées soviétiques s'échapper du piège, et particulièrement celles qui se trouvaient au sud-est de Voronej, dans les boucles du Don.

Il n'en choisit pas moins une désastreuse solution de compromis. Il laissa Bock poursuivre le combat pour Voronej avec l'unique corps blindé déjà engagé et expédia le reste de l'armée de Hoth vers le sud. Mais les forces allemandes laissées sur place n'avaient plus le potentiel nécessaire à une conclusion rapide. Les défenseurs soviétiques de Voronej entamèrent des combats acharnés, rue après rue, où les Allemands ne se trouvaient plus en position de supériorité.

Plus par un concours de circonstances que par une volonté stratégique bien définie, les combats pour Voronej marquèrent un

tournant pour l'Armée rouge, qui allait commencer à concentrer ses efforts sur la défense de villes, et non plus de lignes arbitraires sur la carte. La nouvelle politique de flexibilité avait permis le retrait des armées de Timochenko, qui avaient évité ainsi l'encerclement, mais elles avaient été si durement étrillées que, le 12 juillet, un nouveau groupe d'armées – celui du secteur de Stalingrad – fut créé sur ordre de la *Stavka*. Bien que personne n'osât, de crainte d'être accusé de défaitisme, suggérer que l'Armée rouge pourrait être repoussée jusqu'à la Volga, on commençait à avoir la nette impression que ce serait sur ce fleuve que serait livrée la bataille décisive. La plus nette indication fut l'envoi, de toute urgence, de la 10^e Division de fusiliers du NKVD, dont les cinq régiments venaient de l'Oural et de Sibérie. Son état-major prit le contrôle de toutes les unités locales du NKVD et de tous les bataillons de milice, mit en place des trains blindés, créa deux bataillons d'instruction de chars et prit aussi le contrôle de la circulation fluviale sur la Volga.

Cependant, les régiments de pointe de la Wehrmacht semblaient vivre d'inoubliables journées. « À perte de vue, écrivait un observateur, véhicules blindés et semi-chenillés roulent dans la steppe. Les fanions flottent et frémissent dans l'air. » Les commandants d'escadron se tenaient tout droits dans la tourelle de leur char, un bras levé pour faire avancer toujours plus loin leur unité. Les chenilles soulevaient d'énormes nuages d'une poussière qui retombait comme de la fumée après le passage des colonnes.

Ces journées étaient tout particulièrement exaltantes pour les jeunes officiers lancés à la reconquête de Rostov-sur-le-Don. Le printemps, l'arrivée du matériel neuf et le grand succès de

Kharkov leur avaient fait oublier le cauchemar de l'hiver précédent. « C'était presque comme si nous avions eu le cerveau divisé en deux, expliquait le comte Clemens von Kagenack, lieutenant à la 3^e Division blindée, qui devait, peu après, se voir décerner la Croix de Chevalier avec Feuilles de Chêne. Nous foncions droit devant nous avec enthousiasme, et, cependant, nous savions que l'ennemi allait attaquer dès l'hiver venu. » Ils avaient à demi oublié, aussi, combien la Russie avait la capacité, avec ses étendues immenses, son climat extrême et ses routes effroyables, d'user et de paralyser leurs modernes mécaniques pour les ramener aux conditions et aux méthodes de la Première Guerre mondiale.

Dans les premiers mois de la campagne, les fantassins avaient soigneusement calculé les distances parcourues par eux depuis qu'ils avaient franchi la frontière, au matin de l'Opération Barberousse. Dorénavant, ils ne s'en souciaient plus. Ils se bornaient à avancer comme ils pouvaient, le visage couvert de sueur et de poussière, au *10-Kilometer-Tempo* – dix kilomètres à l'heure – pour s'efforcer de suivre les formations motorisées. Les chefs des unités blindées semblaient également oublier que, dans la plupart des divisions allemandes, l'artillerie était toujours hippomobile ; souvent, les servants des canons vacillaient de fatigue sur des chevaux aussi épuisés qu'eux. En même temps, les immensités plates que traversaient les troupes offraient au moins un avantage ; les blessés pouvaient être rapidement évacués par les *Sanitäts Ju*, les Junker 52 convertis en avions sanitaires.

L'horizon apparemment sans fin, l'immensité du ciel et peut-être aussi le spectacle des blindés ondulant et tanguant sur la plaine comme des navires saisis par la houle inspiraient aux plus imaginatifs nombre de comparaisons entre la steppe et une mer

inconnue. Dans l'une de ses lettres, le général Strecker évoquait « un océan risquant de noyer l'envahisseur ». Les villages faisaient figure d'îlots. Dans la steppe écrasée de soleil, ils représentaient aussi les points d'eau les plus vraisemblables. Mais, parfois, après s'être repéré au loin sur le clocher en forme de bulbe d'une église de campagne, le chef d'une unité blindée ne trouvait que ruines en arrivant. Le village avait été incendié. Les poutres noircies fumaient encore, et seules les cheminées de brique restaient debout. Les cadavres des chevaux et des vaches gisaient un peu partout, le ventre gonflé et les pattes écartées à un angle grotesque. Souvent, le seul être vivant était un chat égaré miaulant dans les ruines.

Si, en revanche, le village était intact, on pouvait voir apparaître un vieux paysan, qui retirait en hâte sa casquette devant les soldats et se précipitait pour aller leur tirer de l'eau. Pendant ce temps, les femmes du village tentaient d'aller, en toute hâte, dissimuler leurs oies dans un bosquet voisin. Mais, en ce cas, les villageois ne tardaient pas à découvrir que les soldats allemands avaient autant de flair que les fonctionnaires communistes chargés des habituelles réquisitions.

En plus des navets, des oignons et de tous les légumes qu'ils pouvaient trouver dans les champs et les potagers, poulets, oies et canards étaient les proies favorites des soldats, car ils étaient aussi faciles à transporter qu'à faire cuire. Clemens Podewils, un correspondant de guerre attaché à la Sixième Armée, décrivait ainsi l'arrivée d'une unité blindée dans un village après une escarmouche, à la fin du mois de juin : « Des silhouettes noires jaillissent des chars et des chenillettes. Et c'est le massacre des innocents. Traquée, la volaille caquette et bat désespérément des ailes, mais elle est bientôt traînée vers les véhicules. Les hommes

remontent à leur bord, les chenilles mordent le sol, et les blindés s'éloignent. » La seule chose que les soldats allemands laissaient aux habitants étaient leurs graines de tournesol, qu'ils avaient surnommées « les chocolats russes ».

Beaucoup de récits de combattants de cette époque présentent un double aspect assez troublant. Chez certains, une sincère pitié pour les souffrances endurées par les populations cohabitait avec une détermination guerrière farouchement exprimée. Dans l'une de ses lettres, un étudiant en théologie de vingt ans devenu soldat de la Wehrmacht racontait : « Un tout petit garçon apparut devant nous. Il ne mendiait même plus, il murmurait simplement : *Pan* (du pain). Il était extraordinaire et affreux de voir tant de chagrin, de souffrance et de lassitude inscrits sur le visage d'un enfant. » Mais, un peu plus tard, peu avant de se faire tuer, ce même étudiant en théologie écrivait, avec un lyrisme digne du XIX^e siècle romantique : « Allemagne, je n'ai pas encore prononcé ton nom, toi, pays des cœurs fiers et robustes. Tu es ma patrie. Tu mérites qu'on donne sa vie pour toi. »

Quant aux alliés des Allemands, ils se livraient au pillage avec l'idée discutable qu'il devait être moral de voler des communistes. « Nos garçons viennent de voler trois pots de lait, écrivait dans son journal un caporal hongrois. Une femme venait de les descendre dans sa cave quand les nôtres sont apparus avec des grenades et ont fait mine de les lancer. La femme a pris peur et s'est enfuie, laissant le lait. Nous prions Dieu que tout se passe toujours aussi bien dans l'avenir. »

Ce mois de juillet, Hitler s'impatientait de plus en plus des retards dont il était, en fait, le principal responsable. Les divisions

blindées fonçaient, perçaient les lignes ennemies, mais devaient s'arrêter au moment crucial, faute de carburant. Cela paraissait d'autant plus outrageant au Führer qu'il avait les yeux fixés en permanence sur les gisements pétroliers du Caucase.

Cette impatience le poussa au plus désastreux des changements de plan, avec, à la clé, une perte supplémentaire de temps et de carburant. Le stade intermédiaire de l'Opération Bleue consistait en une avance rapide de la Sixième Armée et de la Quatrième Armée blindée vers Stalingrad afin de couper les armées de Timochenko en attendant de lancer une attaque contre Rostov et, au-delà du Don, vers le Caucase. Mais Hitler avait une telle hâte de voir se réaliser cette dernière opération qu'il décida que les deux phases auraient lieu simultanément. Cela eut évidemment pour effet de réduire considérablement la concentration des forces. Contre l'avis formel d'Halder, Hitler détourna vers le sud la Quatrième Armée blindée de Hoth et priva également la Sixième Armée du Corps blindé XL, retardant l'avance vers Stalingrad.

Le maréchal von Bock ne put cacher son exaspération devant cette décision arbitraire. Mais Hitler résolut également de diviser en deux le Groupe d'Armées du Sud. Le maréchal List, un Bavarois, devait emmener le Groupe d'Armées A vers le Caucase, tandis que le maréchal baron von Weichs devait prendre le commandement d'un Groupe d'Armées B ayant la Sixième Armée comme principale formation. Conscient de la désapprobation de Bock, le Führer le limogea en l'accusant d'être responsable du retard devant Voronej. Il avait changé non seulement l'organisation des troupes mais le rythme même de l'Opération Bleue, qui perdait ainsi sa logique initiale. Deux semaines plus tard, il allait élargir le cadre de l'opération tout en réduisant

encore les forces disponibles.

Le Führer comptait sur un grand mouvement d'encerclement emprisonnant les forces de Timochenko sur la steppe au nord de Rostov. Mais le seul encerclement réalisé fut de relativement faible envergure, le 17 juillet à Millerovo. Il fut exécuté par le Corps blindé XL, dont les unités de chars poursuivirent ensuite leur poussée au sud-est, laissant d'autres troupes s'assurer des forces soviétiques prises au piège. Elles atteignirent le lendemain la ville et le centre ferroviaire de Morozovsk et arrivèrent au Don le surlendemain, ayant avancé de près de deux cents kilomètres en un peu plus de trois jours.

Une fois de plus, le sort réservé aux prisonniers soviétiques fut terrible. Stepan Ignatievitch Odiničtchev, un secrétaire de la 60^e Division de cavalerie, figurait parmi les hommes capturés à Millerovo le 17 juillet. Avec des milliers d'autres prisonniers russes, il fut emmené jusqu'à un camp improvisé à Morozovsk, le long de la ligne de chemin de fer allant à l'est vers Stalingrad et à l'ouest vers l'Ukraine. Les prisonniers furent ensuite dispersés dans d'autres camps, également improvisés, et Odiničtchev se retrouva derrière des barbelés près du village de Goloubaiïa. « On nous affamait, raconta-t-il après avoir été retrouvé, trois mois plus tard, par l'Armée rouge. Les jours fastes, nous avions droit à un peu de seigle bouilli dans l'eau. La viande d'un cheval mort était un véritable luxe. On nous frappait constamment à coups de crosse, parfois sans la moindre raison. Chaque jour, des douzaines d'hommes mouraient, victimes de la faim ou des mauvais traitements. » Le NKVD se montrait extrêmement soupçonneux à l'égard de tout soldat de l'Armée rouge ayant été fait prisonnier par les Allemands, mais l'interrogateur d'Odiničtchev crut visiblement à l'histoire que racontait celui-ci. Il inscrivit au crayon

au bas du procès-verbal dactylographié : « Cet homme a l'air d'un squelette recouvert de peau. » L'avance allemande était alors si rapide que, le 19 juillet, Staline ordonna personnellement au Comité de défense de Stalingrad de préparer sur-le-champ la ville au combat. La *Stavka* craignait que Rostov ne tienne plus très longtemps. La Dix-septième Armée allemande s'apprêtait à traverser le Don du côté de la mer Noire, la Première Armée blindée avançait sur la ville en venant du nord, et une partie de la Quatrième Armée blindée était sur le point de franchir le Don à l'est. Le 23 juillet, les 13^e et 22^e Divisions blindées, appuyées par de l'infanterie portée de la Division SS *Wiking*, frappèrent directement au cœur de Rostov, atteignant le principal pont sur le Don. Dans la ville, les combats furent acharnés, et, en particulier, les hommes du NKVD défendirent jusqu'au bout leur quartier général. Mais, le lendemain soir, les dernières poches de résistance avaient été réduites à la suite d'une opération de nettoyage systématique, immeuble par immeuble. Le Führer exultait. Pour lui, la reprise de Rostov avait effacé les mauvais souvenirs de l'hiver précédent.

Hitler était arrivé le 16 juillet à son nouveau quartier général avancé dans la ville ukrainienne de Vinnitsa. Pour faire pendant au *Wolfsschanze* de Rastembourg, ce quartier général avait reçu le nom de code de *Werwolf*. (*Wolf*, ancienne version germanique d'Adolf, en plus de son sens courant de « loup », était un mot qui, de toute évidence, avait le don d'exciter l'imagination du Führer.) On l'avait assuré que Vinnitsa était *Judenrein* (nettoyée des juifs) après les exécutions massives de l'automne précédent. On devait apprendre plus tard que la ville avait également été le cadre d'atrocités staliniennes lorsqu'en 1938, les hommes du NKVD y avaient massacré plus de 10 000 Ukrainiens, mais les Allemands

ne découvrirent pas les tombes des victimes avant 1943.

Werwolf se présentait comme un ensemble de vastes et confortables cabanes en rondins édifiées dans un bois de pins au nord de la ville. Mais Hitler, toujours très soucieux de sa sécurité en territoire ennemi, y disposait également d'un bunker en béton. Interrogé par le SMERSH peu après la fin de la guerre, le garde du corps du Führer, Rattenhuber, décrivit en détail les précautions qui étaient prises à Vinnitsa. Staline, avide de tout ce qui pouvait concerner personnellement Hitler, reçut d'Abakoumov, le chef du SMERSH, un rapport particulier à ce sujet.

Ces précautions n'étaient pas sans évoquer une cour byzantine. Avant l'arrivée du Führer, des équipes de la Gestapo fouillaient les pièces et sondaient les murs, à la recherche de micros cachés ou d'explosifs. Un vaste potager avait été aménagé par l'Organisation Todt sur les directives de la firme d'horticulture Zeidenspinner. Le chef personnel d'Hitler, l'Hauptsturmführer Fater, devait aller lui-même choisir les légumes, qui étaient ensuite extraits et transportés aux cuisines sous surveillance spéciale. Tout ce qui était destiné à l'assiette du Führer était analysé chimiquement avant cuisson et goûté avant d'être servi. L'eau potable faisait l'objet de plusieurs prélèvements dans la journée, et l'eau minérale avait été mise en bouteilles sous l'œil de spécialistes. Le linge même était passé aux rayons X pour vérifier que rien de suspect n'y était dissimulé. Des réservoirs d'oxygène avaient été installés à l'extérieur du bunker, prêts à servir, car Hitler se méfiait des vapeurs dégagées par le béton armé. La Gestapo vérifiait régulièrement l'installation.

Le séjour du Führer pendant la deuxième quinzaine de juillet coïncida avec une véritable vague de chaleur. La température atteignait les quarante degrés. Accablé par la chaleur, Hitler se

montrait d'autant plus impatient de voir se conclure l'opération sur Rostov. Il ne cessait de presser Halder d'accélérer les choses. Il s'était si bien convaincu que l'Armée rouge était au bord de l'effondrement que, le 23 juillet, par sa Directive N° 45, il refit le plan de l'Opération Bleue. « À l'issue d'une campagne ayant duré à peine plus de trois semaines, écrivit-il, les objectifs généraux définis par moi pour le flanc sud du front de l'Est ont été largement atteints. Seules des forces ennemies très réduites ont réussi à échapper à l'encerclement et à atteindre l'autre rive du Don. »

Après avoir ignoré la logique stratégique sur laquelle se fondait l'opération, Hitler en élargissait encore les objectifs d'un trait de plume. La Sixième Armée devait maintenant prendre et occuper Stalingrad et non plus se contenter d'avancer jusqu'à la Volga et de détruire les usines d'armement. Paulus devait ensuite envoyer des groupes motorisés le long du fleuve, jusqu'à Astrakan, sur la mer Caspienne. Quant au Groupe d'Armées B, commandé par le maréchal List, il avait maintenant ordre de s'emparer de toute la rive orientale de la mer Noire et de la majeure partie du Caucase.

Lorsqu'il reçut cet ordre, List n'en crut pas ses yeux. Il ne pouvait en conclure qu'une chose, à savoir que Hitler possédait, sur l'effondrement de l'Armée rouge, des renseignements qu'il n'avait fait partager à personne. Dans le même temps, on apprenait que la Onzième Armée de Manstein, ayant achevé la conquête de la Crimée, était envoyée sur le front de Leningrad, et que les divisions *Grossdeutschland* et *SS Leibstandarte* étaient réexpédiées en France. « Cette constante sous-estimation du potentiel ennemi, écrivit alors Halder dans son journal, tourne progressivement au grotesque et devient dangereuse. »

Hitler s'efforçait de justifier ce pari à haut risque en arguant du

renfort apporté à l'Allemagne par ses alliés. Mais, si persuasif qu'il pût être lorsqu'il usait de son éloquence – ce que Rommel appelait ironiquement son « baume solaire » –, il ne convainquit que peu de ses généraux sur ce point particulier. Quand il parlait en termes glorieusement ampoulés des Troisième et Quatrième Armées roumaines, de la Deuxième Armée hongroise et de la Huitième Armée italienne, les responsables militaires savaient parfaitement bien que celles-ci n'équivalaient pas à un corps d'armée allemand et encore moins à une armée, ne fût-ce que par leur manque de matériel antichar. Certains généraux allemands partageaient aussi l'opinion du maréchal von Rundstedt sur cette « armée digne de la Société des Nations », comprenant des Roumains (dont les officiers et sous-officiers « défiaient toute description »), des Italiens (« épouvantables personnages ») et des Hongrois (« n'aspirant qu'à rentrer chez eux au plus vite »). À l'exception des Slovaques (« combattants de premier ordre ») et des troupes de montagne roumaines, Rundstedt et beaucoup de ses collègues considéraient ces troupes alliées comme mal équipées, mal armées, mal entraînées et totalement impropres à la guerre sur l'*Ostfront*.

Bien qu'exprimées de façon extrêmement arrogantes, les vues de Rundstedt trouvent confirmation dans nombre de témoignages et de documents parvenus jusqu'à nous : journaux, lettres et procès-verbaux d'interrogatoires par les Soviétiques. Dans un journal intime saisi sur son cadavre au bord du Don et envoyé ultérieurement à Moscou, le caporal Istvan Balogh, de la 1^{re} Brigade motorisée hongroise, racontait comment il avait quitté la gare de Budapest le 18 juin « devant une foule silencieuse et au son lugubre des clairons » pour gagner « la terre ensanglantée de Russie », « Mère de Dieu qui veille sur la Hongrie, écrivait-il, priez pour nous et protégez-nous du malheur comme du péché. Amen. »

D'autres, toutefois, étaient partis avec un état d'esprit très différent, ignorant ce qui les attendait. Dans certains trains, on chantait. « Officiers et soldats, déclarait un autre prisonnier hongrois, buvaient et plaisantaient. Nul ne savait ce qu'était en réalité la guerre. »

Dans son journal, Balogh racontait également la traversée en train, cinq jours après son départ de Budapest, des champs de bataille de l'année précédente. « On pouvait encore voir un peu partout des carcasses de chars russes détruits, écrivait-il. Nous les regardions en frémissant à l'idée de ces démons rouges déferlant sur la Hongrie. Dieu merci, on les a arrêtés. Nous sommes fermement convaincus que nous pouvons repousser le péril rouge menaçant l'Europe. » Le 1^{er} juillet, à Ivanovka, le détachement hongrois entend le bruit des canons pour la première fois. « On voit partout les restes de véhicules allemands incendiés. Est-ce que le sort tournerait ? Gardons notre foi en Dieu, de façon que la chance reste avec nous malgré quelques revers. »

La majorité des soldats alliés étaient des appelés, dont la moitié au moins étaient illettrés. Peu familiers des techniques modernes, ils tendaient à être pris de panique s'ils étaient attaqués par des chars ou des avions. Leur solde quotidienne, comme le reconnut, après sa capture par les Soviétiques, un lieutenant de cavalerie roumain, était à peine « suffisante pour acheter un litre de lait ». Quant aux services sanitaires, ils semblaient avoir à peine changé depuis le siècle précédent.

Dans les unités hongroises, le moral n'était guère amélioré par la façon dont les officiers traitaient leurs hommes. Les châtiments, et notamment les sanctions sur le terrain, dans les armées alliées de l'Allemagne, pouvaient être arbitraires et même totalement anarchiques. Le 3 juillet, le caporal Balogh notait dans son journal :

« Un homme est allé au secours de son camarade sans l'autorisation de son chef de détachement. On a d'abord voulu le pendre, puis la punition a été transformée en huit heures de garde de nuit. Puis elle a été ajournée. Mais trois autres soldats ont été pendus. Je dois dire à mon grand regret que tout se passe comme si nous étions toujours au quatorzième siècle. » Les soldats roumains, eux, pouvaient encore être condamnés à la flagellation par leurs officiers. La répression au sein de l'Armée roumaine s'intensifia encore après qu'elle eut perdu 98 000 hommes durant le siège d'Odessa, à la fin de l'été 1941. Peu de soldats roumains, en fait, avaient vu la nécessité de poursuivre l'avance à l'est du Dniepr après que la Bessarabie eut été réoccupée.

Beaucoup de ces soldats d'Europe centrale trouvaient aussi le butin très décevant en Russie. « Les Hongrois comme les Allemands ont le pillage dans le sang », déclara naïvement l'un d'eux à son interrogateur du NKVD.

Il fallut toutefois attendre l'automne pour qu'Hitler puisse mesurer, à défaut de la reconnaître, l'erreur qu'il avait commise en se montrant aussi ambitieux et optimiste. Mais il était alors trop tard pour éviter la catastrophe. Il était clair que le Führer n'avait pas lu, ou en tout cas pas médité, la nouvelle de Tolstoï *Combien de terre faut-il à un homme ?*, écrite en 1886. Elle met en scène un riche paysan nommé Pahom, toujours avide d'accroître ses biens. Il apprend qu'en Bachkirie, au-delà de la Volga, il y a d'excellentes terres qu'il pourrait acquérir à moindre prix, les Bachkirs étant des gens simples et sans malice. Il se rend donc en Bachkirie, et, là, on lui dit que, pour mille roubles, il pourra avoir autant de terre qu'il sera capable d'en parcourir en une journée. Exultant et raillant intérieurement la naïveté de ses interlocuteurs, Pahom se met en route, certain qu'il va pouvoir

ainsi acquérir un immense domaine. Mais il se prend vite au jeu, apercevant, chemin faisant, de multiples endroits qui excitent sa convoitise et l'incitent à aller toujours plus loin. Puis, soudain, il remarque que le soleil commence à se coucher. Se rendant alors compte qu'il risque de tout perdre, il se met à courir de plus en plus vite pour essayer de revenir à temps. « J'en ai voulu trop, se dit-il, et j'ai tout gâché ainsi. » Épuisé par sa course, il meurt en atteignant le but et est enterré sur place. Et Tolstoï de conclure : « Six pieds de la tête aux talons, c'était tout ce dont il avait besoin. » Mais ce n'était pas un seul homme qu'on devait enterrer, près de soixante ans plus tard, dans la steppe, c'étaient des centaines de milliers.

« PLUS UN PAS EN ARRIÈRE ! »

Le 28 juillet 1942, alors qu'Hitler célébrait encore la prise de Rostov, Staline se rendit compte qu'il était arrivé à un tournant capital. Reculant devant la Sixième Armée de Paulus, les forces soviétiques risquaient l'anéantissement à l'ouest du Don. Si les Allemands franchissaient la Volga, soixante-cinq kilomètres plus loin, le pays serait coupé en deux. Le convoi de ravitaillement PQ-17 venait d'être détruit dans la mer de Barents, et la nouvelle ligne de communication anglo-américaine à travers la Perse n'allait pas tarder à être menacée. L'Union soviétique risquait l'asphyxie.

Ce jour-là, écoutant au Kremlin le rapport du général Vassilievski, Staline explosa soudain. « On a oublié mon ordre du mois d'août ! » Cet ordre précisait que « quiconque, au combat, enlève ses insignes pour se rendre doit être considéré comme un méprisable déserteur, dont la famille doit être arrêtée comme celle d'un renégat et d'un traître à la Mère Patrie. » Le texte ajoutait : « De tels déserteurs doivent être fusillés sur place. Ceux qui se retrouvent encerclés... et qui choisissent de se rendre doivent être exterminés par tous les moyens, et leurs familles doivent être privées de toute assistance de l'État. »

« On l'a oublié ! répéta Staline à Vassilievski. Rédigez-en un autre dans les mêmes termes. Dès aujourd'hui. »

Vassilievski revint le soir même avec une première version de l'Ordre N° 227, plus communément connu sous le titre *Plus un pas en arrière*. Staline modifia considérablement le texte, puis le signa. Il devait être lu à toutes les unités de l'Armée rouge. « Les paniquards et les lâches doivent être exterminés sur place,

déclarait notamment ce texte. L'idée de la retraite doit être éliminée de façon décisive. Les chefs militaires ayant permis l'abandon volontaire de positions doivent être privés de leur commandement et déferés immédiatement à un conseil de guerre. » Il était répété que quiconque se rendait était « un traître à la Mère Patrie ». Chaque armée devait créer « trois à cinq détachements bien armés (pouvant comprendre jusqu'à 200 hommes chacun) » pour former une deuxième ligne chargée d'abattre tout soldat tentant de s'enfuir. Joukov, quant à lui, appliqua cette mesure dans les dix jours, sur le front occidental, utilisant des chars montés par des officiers triés sur le volet. Ces blindés suivaient la première vague d'attaques, prêts à « combattre la lâcheté » en ouvrant le feu sur les soldats hésitant à avancer.

Trois camps furent installés pour l'internement et l'interrogatoire de tous ceux qui avaient été prisonniers des Allemands ou encerclés par eux et s'étaient échappés. Les officiers ayant laissé leurs hommes battre en retraite étaient dégradés et envoyés dans des compagnies disciplinaires, dont la première à exister sur le front de Stalingrad fut formée dès le 22 août.

Ces compagnies disciplinaires – ou *chtrafroti* – étaient affectées à des tâches semi-suicidaires comme le déminage dans les zones de combat. En tout, quelque 422 700 hommes de l'Armée rouge devaient « effacer avec leur sang les crimes qu'ils avaient commis contre la Mère Patrie ». L'idée parut si séduisante aux autorités soviétiques que des prisonniers civils furent également transférés du Goulag aux unités disciplinaires. Certains font état d'un million de transferts de ce genre, mais le chiffre est peut-être exagéré. Des promesses de « rédemption par la bravoure » étaient faites à tous, mais, le système bureaucratique

aidant, elles n'étaient pratiquement jamais honorées. Il y eut des exemples plus frappants encore d'un chaos tragique. Ainsi, sur le front de Stalingrad, la 51^e Armée reçut ordre de rassembler tous les officiers ayant échappé à l'encerclement allemand pour les affecter à d'autres unités. Mais le premier groupe ainsi réuni, qui comprenait cinquante-huit officiers, fut expédié directement dans des compagnies disciplinaires sans la moindre explication et sans même un interrogatoire. Quand il apparut, deux mois plus tard, qu'une erreur avait été commise, tous les officiers en question avaient déjà été tués ou blessés.

Les Services Spéciaux du NKVD, rétablis l'année précédente pour s'occuper « des traîtres, des déserteurs et des lâches », virent leurs structures renforcées. Initialement, le système avait été mis en place en 1919 par Lénine et Felix Dzerjinski, le chef de la Tcheka, pour s'assurer un contrôle complet des forces armées. En avril 1943, moins de deux mois après la fin de la bataille de Stalingrad, ces Services Spéciaux, sous la direction de leur chef Victor Abakoumov, devinrent le SMERSH, abréviation de *Smert Shpionam* – « Mort aux Espions ».

Chaque division d'infanterie avait un Service Spécial NKVD pouvant comprendre jusqu'à vingt officiers, avec un « représentant opérationnel » par bataillon, et une « unité de garde » de vingt à trente hommes se chargeant de la surveillance des prisonniers et de l'exécution « des lâches et des traîtres ». Chaque officier du Service Spécial recrutait ses propres agents et indicateurs.

Les membres des Services Spéciaux du NKVD prenaient très au sérieux leur travail. Un de leurs officiers, qui signait Brounni, écrivit au célèbre journaliste et écrivain Ilya Ehrenbourg pour se plaindre de ce que les journaux ne publient pas plus d'éloges de

son service. « Il est très difficile, affirmait-il, de démasquer un espion fasciste expérimenté. Cela réclame beaucoup d'intelligence et de sens de l'observation. Un soldat du NKVD se doit d'être très vigilant et de connaître les règles particulières de ce jeu. La presse publie beaucoup de choses sur les terribles exactions commises par les Allemands, ce qui est nécessaire. Mais il est également important de faire haïr les traîtres par nos soldats. »

La Wehrmacht, de son côté, s'efforçait d'exploiter ces attitudes staliniennes. Une note de service allemande recommandait qu'on avertisse les prisonniers soviétiques « du traitement qui les attendait de la part du NKVD » s'ils parvenaient à s'évader et à rejoindre l'Armée rouge.

Un autre service du NKVD, créé par Beria au cours de l'automne 1939, s'occupait des prisonniers de guerre ennemis. L'un de ses premiers hauts faits avait été le massacre de plus de 4 000 officiers polonais dans la forêt de Katyn. Mais durant l'été 1942, ses membres avaient peu de travail compte tenu du très faible nombre d'Allemands alors faits prisonniers. Un officier féminin, le lieutenant Lepinskaïa, interrogea personnellement tous les membres d'un petit détachement de la 29^e Division motorisée, appartenant à la Quatrième Armée blindée allemande. Avec des résultats décevants pour elle. « La plupart des soldats, dut-elle écrire dans son rapport, veulent se battre jusqu'au bout. Pas de cas de désertion ou de mutilation volontaire. Officiers stricts mais justes. » Elle eut plus de chance avec les prisonniers roumains. Un officier avoua que ses hommes détestaient le maréchal Antonesco parce qu'il avait « vendu leur patrie à l'Allemagne ». Des simples soldats étaient encore plus prolixes. Ils parlèrent à l'interrogatrice soviétique de « rixes avec les Allemands », affirmant même qu'un officier de la Wehrmacht avait été tué après avoir abattu deux de

leurs camarades. Ils déclaraient aussi que leurs propres officiers les maltrahaient. Il y avait eu de nombreux cas d'automutilation, malgré les objurgations des officiers affirmant qu'il s'agissait « d'un péché contre Dieu et la Patrie ». Le lieutenant Lepinskaïa concluait que « l'état moral et politique » des Roumains était pitoyable. Son rapport fut transmis en toute hâte à Moscou.

L'avance à travers les steppes de la région du Don posait de nombreux problèmes à la Sixième Armée. Le général Strecker, commandant le XI^e Corps, trouvait qu'il faisait « aussi chaud qu'en Afrique, avec d'énormes nuages de poussière », et son chef d'état-major, Helmuth Groscurth, nota le 22 juillet que la température avait atteint « 53 degrés au soleil ».

Des pluies soudaines venaient parfois transformer momentanément les routes et les pistes en fondrières mais ne remédiaient que fort peu au manque d'eau qui était alors la préoccupation majeure des fantassins allemands. Avant de battre en retraite, l'Armée rouge pollua les puits et détruisait les installations des fermes collectives, tandis que tracteurs et bétail étaient évacués vers l'arrière. Tout ce qui ne pouvait être emporté à temps était rendu inutilisable ou impropre à la consommation. « Les Russes ont versé du pétrole sur les stocks de blé », constatait, le 10 août, un caporal de la Wehrmacht. « Des avions soviétiques lancent la nuit des bombes au phosphore pour mettre le feu à la steppe », signalait un rapport divisionnaire.

Les artilleurs allemands en short, le torse bronzé et musclé par le constant maniement des obus, ressemblaient à des athlètes sortis d'un film de propagande nazi, mais les conditions sanitaires dans lesquelles vivait la Wehrmacht n'étaient pas aussi bonnes

qu'il pouvait le sembler. Le nombre de cas de dysenterie, de typhoïde et de paratyphoïde avait commencé à augmenter sérieusement. Autour des ambulances comme des cuisines, « les mouches étaient devenues une véritable plaie ». Elles étaient particulièrement redoutables pour tous les blessés ayant des plaies ouvertes. De plus, l'avance constante des troupes rendait très difficiles les soins aux blessés et aux malades. L'évacuation par *Sanitäts-Ju* était, pour eux, le plus grand espoir, mais, pour maintenir le rythme accéléré de l'offensive, presque tous les avions disponibles étaient mobilisés pour apporter du carburant aux divisions blindées en panne sèche.

Pour les soldats de la Sixième Armée, l'été 1942 fut la dernière période à apporter, de la guerre, quelques images quasi idylliques. Dans le pays cosaque du Don, les villages, avec leurs maisonnettes aux toits de chaume et aux murs blanchis à la chaux, leurs cerisaies et leurs prairies bordées de saules, offraient un contraste saisissant avec l'habituelle laideur des constructions groupées autour des fermes collectives. La plupart des civils, restés sur place en dépit des ordres d'évacuation donnés par les autorités soviétiques, avaient une attitude amicale. Beaucoup des plus âgés avaient combattu les bolcheviques durant la guerre civile. Au printemps de l'année précédente, quelques semaines avant le début de l'Opération Barberousse, des Cosaques s'étaient soulevés à Chakhti, au nord de Rostov, et avaient proclamé une République indépendante. Ce soulèvement avait été rapidement réprimé par les troupes du NKVD avec toute la férocité qu'on pouvait prévoir.

Un commandant de compagnie de la 384^e Division d'infanterie fut surpris de constater que les Cosaques conservaient une attitude amicale après que ses hommes eurent pillé leur village. Ils donnèrent spontanément aux soldats allemands des œufs, du lait,

des concombres dans la saumure et même un jambon entier. L'officier s'arrangea alors pour acheter des oies à deux marks la pièce. « Il faut reconnaître honnêtement, écrivit-il dans son journal, que ces gens donnent tout ce qu'ils ont lorsqu'on les traite correctement. Je n'ai jamais autant mangé de ma vie. Nous mangeons du miel à la cuiller à nous en rendre malades, et, le soir, nous avons du jambon bouilli. »

Staline faisait retomber sur ses généraux la responsabilité de l'avance allemande. Il ne cessait de les changer, dans le vain espoir de trouver un homme à poigne qui pourrait galvaniser la résistance et retourner la situation. Il alla jusqu'à limoger le commandant d'une armée par téléphone, en lui disant en même temps d'appeler à l'appareil celui de ses subordonnés qui devait le remplacer. Le sentiment de confiance qui s'était partiellement réinstallé après la bataille pour Moscou s'effritait de nouveau. Subissant toujours les conséquences des offensives prématurées décidées par Staline au début de l'année, l'Armée rouge manquait de soldats entraînés comme d'officiers et de sous-officiers expérimentés. La plupart des conscrits jetés dans la bataille n'avaient derrière eux qu'une douzaine de jours d'entraînement, parfois moins encore. Les jeunes paysans recrutés dans les fermes collectives ignoraient tout de l'armement moderne. Un cavalier, ayant trouvé un tube d'aluminium sur le sol, crut pouvoir s'en servir pour remplacer un manche d'étrille. C'était une bombe incendiaire, qui lui explosa entre les mains.

Les Allemands ne cessaient de s'étonner de la facilité avec laquelle les chefs militaires russes sacrifiaient la vie de leurs hommes. L'un des exemples les plus frappants put être relevé

durant les combats défensifs à l'ouest du Don. Trois bataillons d'élèves-officiers furent envoyés, sans armes ni vivres, contre la 16^e Division blindée allemande. Leur commandant, qui se rendit après un véritable massacre, déclara que lorsqu'il avait protesté « contre cette mission insensée », son général, qui était visiblement ivre, lui avait hurlé de se taire et d'exécuter les ordres.

L'Armée rouge, d'autre part, souffrait toujours de la terreur des initiatives née des purges staliniennes. Mais, les désastres militaires survenus depuis le début de la guerre ayant fini par discréditer les chasseurs de sorcières, une nouvelle race de chefs militaires commençait quand même à émerger – une race d'hommes énergiques, durs, impitoyables et beaucoup moins terrorisés que leurs prédécesseurs par les commissaires politiques et le NKVD. Les résultats obtenus par Joukov avaient donné espoir à nombre d'officiers, furieux des humiliations subies sur le terrain par l'Armée rouge.

Le général Vassili Tchouïkov, qui devait bientôt commander une armée à Stalingrad, était l'un des plus durs de cette nouvelle génération. Ses accès d'humeur étaient comparés à ceux de Joukov. Il avait un physique typiquement russe, avec sa large face paysanne et son épaisse chevelure. Il avait également un robuste sens de l'humour et un gros rire canaille découvrant des dents couronnées d'or. La propagande soviétique devait le présenter ensuite comme le produit idéal de la révolution d'Octobre.

Se trouvant alors en Chine comme attaché militaire accrédité auprès de Tchang Kaï-Chek, Tchouïkov n'avait pas connu les désastres ayant marqué les six premiers mois de la guerre en Russie. Après son rappel, il se vit confier le commandement provisoire d'une armée de réserve près de Toula. Au début de

juillet, bien qu'il souffrît encore d'un accident vertébral, il reçut l'ordre de se porter sur le Don avec ses hommes pour essayer de contenir les Allemands. Ses unités, encore incomplètes, prenaient le nom de 64^e Armée.

Accompagné de son principal commissaire politique, Constantin Kirkovitch Abramov, Tchouïkov arriva le 16 juillet au quartier général du front de Stalingrad. Il y apprit que l'ennemi continuait à avancer rapidement vers le Don, mais nul n'avait d'autres détails. La 62^e Armée s'était déployée le long de la partie supérieure de la boucle du Don, et Tchouïkov devait, avec ses divisions, couvrir la partie inférieure, au sud de la Tchir. Le moral des troupes se trouvant à son flanc l'inquiétait légitimement, car, en allant prendre position, il avait intercepté un plein camion d'officiers qui, ayant chargé des bidons de carburant de réserve à bord du véhicule, fuyaient vers l'arrière sans la moindre autorisation.

Juste à sa droite, au-dessus de la Tchir, des combats acharnés et sans merci se déroulaient entre la 44^e Division d'infanterie autrichienne et trois divisions de la 62^e Armée soviétique. Plus au nord, les Allemands avaient percé les lignes et atteint le Don à Kamenski, coupant plusieurs régiments de leurs arrières.

Le 25 juillet, après des reconnaissances aériennes, les Allemands attaquèrent en force les divisions de pointe de Tchouïkov. La 64^e Armée reçut ainsi un baptême du feu rendu encore plus difficile par des bourrasques de poussière et par le fait que certaines de ses unités de première importance se trouvaient encore bloquées du côté de Toula. Le lendemain matin, les blindés allemands attaquèrent de nouveau, semant la terreur chez les équipages de chars légers T-60, qui tentaient de se réfugier dans les replis de terrain. Cependant, les canons des Panzers se

révélaient inopérants contre les chars lourds soviétiques KV.

« Leurs canons portaient plus loin, expliquait un officier de chars allemand. Nous ne pouvions les attaquer de front. Je faisais donc avancer mes chars en tirant des bords, comme des navires en mer, et j'essayais de les tourner pour les attaquer par l'arrière. » Mais, devant cette manœuvre, les chars lourds soviétiques se dispersèrent, à l'exception de l'un d'eux, qui avait perdu une chenille et dont le mécanisme de tourelle était bloqué. « Nous prîmes position derrière lui, raconta l'officier allemand, et nous ouvîmes le feu. Nous pouvions voir les impacts sur le blindage, mais aucun de nos projectiles ne perçait celui-ci. Puis, l'écouille de la tourelle s'ouvrit. Je compris que l'équipage soviétique voulait se rendre, et j'ordonnai par radio à mon escadron de cesser le feu. Les Russes se décidèrent alors à sortir. » Ils étaient en état de choc et assourdis par les explosions mais aucun d'eux n'était blessé, même légèrement. « Il était déprimant de voir, concluait l'officier de la Wehrmacht, combien nos canons étaient inférieurs. »

L'assaut allemand en direction du Don, venant percuter le flanc droit de la 64^e Armée soviétique, ne tarda pas à créer le chaos au sein de celle-ci. Le 26 juillet, le bruit se répandit dans les échelons arrière que ceux-ci allaient être coupés du reste de l'armée par les chars allemands. Il s'ensuivit une ruée sauvage sur le pont de bateaux franchissant le Don, et la panique se communiqua aux troupes de première ligne. Tchouïkov envoya des officiers de son état-major sur le fleuve pour tenter de rétablir l'ordre, mais l'aviation allemande avait déjà saisi l'occasion qui s'offrait à elle. Vague sur vague des Stukas de Richthofen passèrent à l'attaque, et plusieurs des principaux membres de l'état-major de la 64^e Armée figurèrent parmi les tués.

La 62^e Armée se trouvait dans une situation encore plus grave. La 33^e Division de fusiliers de la Garde, commandée par le colonel Alexandre Outvenko, se trouva bloquée sur la rive occidentale du Don et attaquée par deux divisions allemandes. « Ils nous auraient liquidés très vite si nous ne nous étions pas enterrés profondément », devait raconter peu après Outvenko à l'écrivain Constantin Simonov. Sa division se trouvait ramenée à 3 000 hommes, et il en était réduit à profiter de la nuit pour envoyer ses blessés à l'arrière, sur des charrettes et des chameaux. Mais les Allemands subissaient eux aussi de lourdes pertes. Dans le secteur d'un seul bataillon, on retrouva 513 cadavres d'hommes de la Wehrmacht. Les Russes étaient tellement à court de munitions qu'il leur fallait attaquer à tout prix pour essayer de s'emparer d'armes ennemies avec leurs cartouches, et même de canons avec leurs obus. Les vivres, aussi, leur faisaient tellement défaut qu'ils faisaient bouillir du blé recueilli dans les champs avoisinants. Le 11 août, ce qu'il restait de la division se sépara en petits groupes pour essayer de repasser le Don en se frayant de force un passage à travers le dispositif allemand. « Je dus recharger cinq fois mon pistolet, racontait Outvenko. Plusieurs de mes officiers en furent réduits à se faire sauter la cervelle. Près de 1 000 hommes furent tués, mais ils vendirent chèrement leur peau. À un moment, un soldat sortit un tract de sa poche et se mit à avancer vers les lignes allemandes. Galia, une interprète féminine attachée à notre état-major, hurla : « Regardez-le ! Ce serpent va se rendre ! » Et elle l'abattit d'un coup de pistolet. »

La dernière poche de résistance, à court de munitions antichars, finit par être submergée par les blindés allemands. Outvenko et ceux qui restaient autour de lui sautèrent d'une

petite falaise jusque dans un marécage, mais, en même temps, le colonel fut atteint aux deux pieds par les éclats d'un obus. Ne pouvant plus que ramper, il passa toute la journée du lendemain caché dans un champ de tournesols avec une vingtaine de soldats. La nuit suivante, ils furent rejoints par d'autres survivants et entreprirent de traverser le Don à la nage. Huit d'entre eux se noyèrent. Outvenko fut tiré à travers le fleuve par son aide de camp, un ancien gynécologue nommé Khoudobkine, qui fut saisi d'une crise d'épilepsie peu après qu'ils eurent gagné la rive. Outvenko lui fit remarquer combien il était heureux que cela ne lui soit pas arrivé durant la traversée du fleuve. « Si nous ne mourons pas ici, répondit Khoudobkine, nous sortirons vivants de la guerre. » Il avait, en fait, une raison particulière d'en être convaincu. Sa mère avait reçu officiellement la nouvelle de sa mort en Crimée, où il avait été grièvement blessé, et avait fait dire une messe pour le repos de son âme. Et, selon une vieille croyance russe, si un service funèbre avait lieu pour vous alors que vous étiez encore vivant, l'heure de votre mort s'en trouvait considérablement reculée. Simonov eut manifestement le sentiment, pendant ce désastreux été 1942, que cette idée était également valable pour la patrie tout entière.

Malgré leurs multiples revers et le chaos dû à la carence des transmissions, des unités de l'Armée rouge continuaient à combattre et même à répliquer aux attaques allemandes. Elles opéraient surtout la nuit, car, durant la journée, tout mouvement entraînait une intervention immédiate de la Luftwaffe. Un commandant de compagnie de la 384^e Division d'infanterie allemande notait le 2 août dans son journal : « Les Russes résistent âprement. Ils disposent de troupes fraîches, avec de

jeunes soldats. » Et de nouveau le lendemain : « Les Russes continuent à résister. Ils reçoivent constamment des renforts. L'une de nos compagnies de génie a fui le combat. C'est une véritable honte. » Ses propres soldats commençaient à souffrir de troubles intestinaux peut-être dus à de l'eau contaminée. « C'est terrible, ici, écrivait-il quelques jours plus tard. Les nuits sont terrifiantes. Chacun d'entre nous est tendu à l'extrême. C'est nerveusement intolérable. »

Afin d'essayer de compenser la suprématie aérienne de la Luftwaffe, des régiments d'aviation de l'Armée rouge avaient été transférés en toute hâte des fronts du Centre et du Nord. Atterrissant pour la première fois à sa nouvelle base, un régiment de chasseurs de nuit envoyé en appui du front de Stalingrad découvrit que l'« aérodrome » consistait en fait en un vaste champ planté de melons d'eau et entouré de plantations de tomates. Les paysans continuaient à cueillir celles-ci tandis que les avions décollaient et atterrissaient. Mais le régiment fut vite repéré par un Focke-Wulf de reconnaissance allemand, et quand les Messerschmitt arrivèrent pour mitrailler l'endroit en rase-mottes, ce fut un marché voisin qui écopa le plus durement. Tandis que les rafales venaient déchirer les auvents, massacrant les commerçants au milieu de leurs fruits et de leurs légumes, une effroyable panique se déclencha. Les enfants hurlaient de terreur, et les chevaux, affolés, renversaient leurs charrettes. Le régiment de chasseurs de nuit s'en tira sans dégâts majeurs, mais il ne tarda pas à se voir imposer un tel rythme de sorties que les équipages, n'ayant plus le temps de gagner la cuisine roulante, en bordure de piste, devaient se faire apporter leurs repas dans les avions. Les commissaires politiques imposaient de telles règles de sécurité au personnel au sol, qu'on ne pouvait compter ni les avions

stationnant sur la piste – ni ceux qui se trouvaient manquants au retour d’une mission.

Au cours de l’un des multiples combats qui se déroulèrent durant cette période, le major Kondratchov, commandant le régiment, fut abattu derrière les lignes allemandes. Sa jambe gauche, qui dut être amputée ultérieurement, avait été gravement atteinte, mais une paysanne qui habitait à proximité avait réussi à le tirer des débris de son avion et à l’emmener chez elle. L’endroit où il s’était écrasé avait été repéré par d’autres pilotes du régiment, et, peu après l’aube, deux d’entre eux vinrent se poser près de la maison de la paysanne. On transporta Kondratchov jusqu’à l’un des avions et on l’y amarra sur le siège arrière afin de le transporter à l’hôpital.

Les combats aériens au-dessus du Don étaient suivis attentivement par tous les soldats à terre, qui éclataient en acclamations chaque fois qu’un appareil ennemi était touché et se mettait à tourbillonner dans le ciel bleu, suivi d’un panache de fumée noire, avant d’aller exploser au sol. Les as de la chasse allemande étaient devenus des vedettes aussi bien pour les troupes terrestres qu’au sein de la Luftwaffe elle-même.

Dans cette guerre de mouvement, les états-majors des divisions blindées ou motorisées allemandes ne se souciaient même plus de faire camoufler leurs postes de commandement. Les officiers travaillaient la nuit, sous des tentes plantées à la hâte, et leurs lampes à alcool attiraient beaucoup plus d’insectes que de balles ennemies. Ils s’efforçaient de récupérer le sommeil perdu dans la journée, tout en roulant, leurs têtes oscillant au gré des cahots.

Le général Hans Hube, commandant la 16^e Division blindée, était connu pour sa faculté de piquer un petit somme en pleine

bataille, devant tous ses officiers. Cette habitude ne faisait que renforcer l'impression de force tranquille que dégageait naturellement « Papa Hube », avec son visage aux traits puissants et sa main artificielle gantée de noir – il avait perdu un bras durant la Première Guerre mondiale. Il était, de toute manière, un homme d'habitudes, à l'emploi du temps parfaitement réglé quelles que soient les circonstances. Ainsi, qu'on se batte ou non, il se nourrissait régulièrement toutes les trois heures « avec la quantité requise de calories et de vitamines ». Sans être un intellectuel, il se montrait toujours « brillant et lucide ». Hitler l'admirait beaucoup en tant que soldat, mais tendit, vers la fin de la bataille de Stalingrad, à le trouver « trop pessimiste », le vieux guerrier n'hésitant jamais à dire ce qu'il pensait.

Nombre d'officiers de blindés allemands s'étonnaient de l'incompétence de leurs homologues soviétiques, qui laissaient leurs chars à l'arrêt en terrain découvert, en faisant des cibles parfaites pour les Stukas ou pour les redoutables canons antichars de 88. Ils savaient fort bien que le T-34 était un meilleur engin blindé que tout ce que l'Allemagne avait pu produire, mais le viseur optique de son canon était de médiocre qualité, peu d'officiers russes avaient des jumelles convenables et moins encore disposaient de postes de radio. La plus grande faiblesse de l'Armée rouge demeurait, toutefois, sa médiocrité sur le plan tactique. Ses blindés, en particulier, n'avaient toujours pas appris à utiliser convenablement le terrain et, comme le reconnaissait volontiers Tchouïkov, se révélaient incapables de coordonner leur action avec celle de l'aviation.

Cependant, la conscience de leur supériorité conduisait parfois les Allemands à relâcher leur vigilance. Le 30 juillet, aux premières lueurs de l'aube, un détachement de T-34 ayant

effectué sa progression à la faveur de l'obscurité déclencha une attaque-surprise contre le quartier général de Hube, installé dans un village. Les officiers de l'état-major s'habillaient en toute hâte tandis que les obus commençaient à exploser de toutes parts. Podewils, le correspondant de guerre déjà cité, passa la tête à sa fenêtre. « Ce n'était pas un spectacle encourageant, nota-t-il ultérieurement dans son journal. Des véhicules de toutes sortes démarraient et se doublaient dans le plus grand désordre, tentant de se replier le plus vite possible. » La veille, déjà, les Allemands avaient été surpris par ce que Hube appela un « coup de main à la hussarde ».

Mais, cette fois, la situation fut très vite rétablie. Un escadron du 2^e Régiment blindé allemand arriva, et, peu après, six T-34 étaient en flammes. Un autre lança une attaque suicidaire contre un parc de transport, mais un char allemand « fit littéralement exploser sa tourelle d'un coup tiré presque à bout portant ». Après cet engagement, Hube dit à Podewils : « Vous feriez mieux de monter en première ligne. On est plus en sûreté qu'ici. »

Au quartier général de corps d'armée où il se rendit ensuite, Podewils apprit qu'au cours des huit jours précédents l'Armée rouge avait envoyé près d'un millier de chars au-delà du Don, et que plus de la moitié d'entre eux avaient été détruits. Ces chiffres étaient très exagérés. Le commandement de l'Armée rouge en ce secteur ne disposait que de 550 chars, dont beaucoup ne réussirent jamais à franchir le Don. De façon classique, ces bilans par trop glorieux venaient en bonne part des revendications excessives faites sur le front même. « Chaque fois qu'un char russe était touché, expliquait un tankiste, tous les équipages ayant participé au combat le revendiquaient. » Cependant, le spectacle des carcasses de chars soviétiques un peu partout sur la steppe

impressionnait tous les témoins et amenait beaucoup d'Allemands à la conviction qu'ils se trouvaient proches d'une victoire complète. L'hydre russe, à leurs yeux, ne pouvait continuer beaucoup plus longtemps à voir ses têtes repousser.

De nouveau irrité par le ralentissement de l'offensive, Hitler revint au plan original selon lequel la Quatrième Armée blindée devait assister la Sixième Armée pour la prise de Stalingrad. On ne fit nulle mention de la perte de temps et de carburant qui était intervenue ainsi. Les divisions blindées de Hoth réagirent rapidement. Avancant vers le nord sans rencontrer beaucoup d'opposition, elles ne tardèrent pas à menacer Kotelnikovo, à quelque cent cinquante kilomètres au sud-ouest de Stalingrad. Mais, le 2 août, s'appuyant sur des rapports de reconnaissance aérienne, le général von Richthofen notait dans son journal : « Les Russes envoient de toutes les directions des renforts vers Stalingrad. »

Paulus, dont l'humeur était à l'optimisme si l'on en croit Richthofen, lança une attaque en tenaille soutenue par les Stukas de la Luftwaffe. Les éléments de pointe en étaient les 16^e et 24^e Divisions blindées. Après deux jours de combats, elles réussirent à envelopper huit divisions d'infanterie et toute l'artillerie soviétique restée à l'ouest du Don. L'encerclement fut finalement conclu à Kalatch. D'une éminence dominant le « Don tranquille », les premiers équipages de chars allemands aperçurent soudain la ville dans la lumière violette du couchant : une gare de chemin de fer, quelques ateliers et des maisons de bois primitives. Au-delà, la steppe s'étendait jusqu'à Stalingrad.

Ayant finalement atteint leur but, les tankistes allemands

marquèrent un moment leur joie et leur soulagement par des chants et des rires, mais leurs officiers ne tardèrent pas à leur faire reprendre une position défensive « en hérisson ». Dès le crépuscule, les milliers de soldats russes qui étaient restés bloqués sur la rive occidentale du fleuve passèrent à l'attaque, et, toute la nuit, résonnèrent rafales de mitrailleuses, coups de feu isolés et éclatements sourds de fusées éclairantes.

Le lendemain, les Allemands entreprirent le nettoyage systématique des bois environnants, opération que quelques officiers comparèrent à une vaste battue au sanglier. Parmi les prisonniers faits à cette occasion figurèrent un officier supérieur de transmissions et tout son personnel, composé en majeure partie de femmes. La nuit suivante, de nouveaux combats éclatèrent, au clair de lune, cette fois. Puis, dans la matinée, les Allemands mirent le feu aux broussailles afin de chasser hors des bois les Russes y restant dissimulés. Finalement, le secteur fut déclaré « nettoyé des éléments ennemis ». Peu de soldats soviétiques purent s'en tirer. Sur les 13 000 hommes que comprenait au départ la 81^e Division de fusiliers de la 62^e Armée rouge, seuls 105 réussirent à repasser le Don.

Les combats avaient, en fait, été très durs, et beaucoup de soldats allemands avaient cessé de partager l'optimisme de Paulus et l'avis d'Hitler selon lequel l'ennemi était à genoux. Le premier jour, le bataillon antichar de la 371^e Division d'infanterie avait laissé vingt-trois hommes sur le terrain, et, dans d'autres unités également, les pertes occasionnées par les charges répétées de l'infanterie soviétique avaient été lourdes. Dans une lettre à sa famille, un soldat se disait totalement abattu par le spectacle des

« nombreuses, très nombreuses tombes creusées de la veille ». Au sein de la 76^e Division d'infanterie, on avait dû réunir des effectifs supplémentaires pour creuser les tombes. L'un des soldats choisis pour cette besogne, fait prisonnier un mois plus tard, devait déclarer à son interrogateur soviétique que lui-même et deux de ses camarades avaient dû s'occuper de soixante-douze cadavres en une seule journée. D'un autre côté, un gradé d'artillerie ayant œuvré pendant vingt-neuf heures d'affilée sans un seul moment de répit, ne doutait nullement de la victoire finale de la Wehrmacht. « Les Russes peuvent tirer autant qu'ils veulent, écrivait-il, nous tirerons encore plus. C'est un vrai plaisir quand nous voyons deux ou trois cents Russes nous attaquer. Un seul canon automoteur suffit à les mettre en déroute. »

En récompense de leurs efforts de la journée, les soldats de certaines unités allemandes recevaient, le soir, un supplément de chocolat et de cigarettes. Les combats avaient été épuisants. « La seule consolation, écrivait à sa famille un soldat du génie, est que nous allons pouvoir trouver la paix et la tranquillité à Stalingrad, où nous allons prendre nos quartiers d'hiver. Et là, il y aura espoir d'avoir une permission. »

Jamais la consigne de Staline « Plus un pas en arrière ! » ne prit plus grande valeur que dans la ville qui portait son nom. On y évoqua aussitôt la bataille qui s'y était déroulée durant la guerre civile, alors que la ville s'appelait encore Tsaritsine (nom venu de la Tsaritsa, ou « rivière jaune » en tartare), une légende fabriquée sur mesure voulant que ce combat ait, grâce au talent personnel de Staline, marqué le tournant de la lutte contre les Blancs et sauvé la Révolution bolchevique. Le comité militaire régional prit

aussitôt toutes les mesures imaginables pour transformer la ville en question en une vaste forteresse. La tâche était loin d'être aisée. Stalingrad s'incurvait sur plus de trente kilomètres le long de la rive occidentale de la Volga. Ses défenseurs allaient avoir derrière eux une vaste étendue d'eau sans protection, par laquelle devraient venir tout le ravitaillement et tous les renforts nécessaires.

Dans toute la région, la population était mobilisée. Tous les hommes et toutes les femmes disponibles entre seize ans et cinquante-cinq ans – près de 200 000 au total – formaient des « colonnes de travailleurs » organisées par les comités de quartier du Parti communiste. Comme à Moscou l'année précédente, femmes en fichu et adolescents sortaient de la ville avec des pelles et des paniers pour aller creuser des fossés antichars de six pieds de profondeur dans le sol sablonneux. Dans le même temps, des soldats du génie installaient des mines.

Les écoliers d'âge plus tendre étaient employés à construire des murailles de terre autour des réservoirs de carburant sur les rives de la Volga. Sous la direction de leurs professeurs, ils transportaient la terre sur des civières de bois. Alors qu'une classe de filles s'affairait à cette besogne, un avion allemand apparut et lâcha des bombes. Deux fillettes de quatorze ans furent ensevelies par les explosions. L'une d'elles, Nina Grebennikova, se retrouva paralysée, la colonne vertébrale brisée. Elle fut transportée à l'hôpital par ses condisciples sur l'une des civières de bois.

La défense antiaérienne était considérée comme la plus grande des priorités, mais nombre de canons n'avaient pas encore reçu de munitions. La plupart des batteries antiaériennes étaient servies par des jeunes femmes, appartenant le plus souvent au Komsomol. On les avait recrutées dès le mois d'avril en leur posant cette

question qui ne pouvait comporter qu'une réponse : « Voulez-vous défendre la Mère Patrie ? » Ces batteries avaient été installées sur les deux rives de la Volga afin de pouvoir défendre les points clés, comme la centrale électrique de Beketovka, juste au sud de la ville, et les usines se situant dans la partie nord de celle-ci. Leurs ouvriers, et notamment ceux de la fabrique de tracteurs produisant dorénavant des chars T-34, avaient subi un entraînement militaire rudimentaire.

Le Comité de défense de Stalingrad publiait décret sur décret. Les fermes collectives reçurent l'ordre de livrer leurs réserves de céréales à l'Armée rouge. Des tribunaux se formèrent pour juger ceux qui étaient accusés d'avoir failli à leur devoir patriotique. On encourait une peine de dix ans de prison si l'on ne dénonçait pas un membre de sa famille ayant déserté ou refusé de répondre à un ordre de mobilisation. Un proviseur de lycée qui s'était vu ordonner de conduire au bureau de recrutement militaire soixante-six de ses élèves, âgés de dix-sept ans, passa en jugement parce que trente et un d'entre eux avaient déserté en cours de route.

Les tribunaux jugeaient aussi par défaut les « déserteurs » civils, qui pouvaient être condamnés comme « traîtres au Parti et à l'État soviétique ». Les peines variaient selon le moment et les circonstances. Y.S., une femme qui s'était enfuie lorsque son village avait été bombardé, fut condamnée à six mois de camp de travail pour « avoir déserté son lieu de travail », tandis que A.S., qui avait refusé de quitter sa maison à l'approche des Allemands, fut condamnée comme « traître à la Mère Patrie ». Un minimum de dix ans de Goulag l'attendait.

Les commissaires politiques du front de Stalingrad avaient reçu consigne de prêter « une attention particulière aux conscrits

masculins venant des régions d'Ukraine libérées par l'Armée rouge durant l'hiver 1941-1942 ». Ceux qui s'étaient « refusés à évacuer » leurs villes et villages étaient, par définition, suspects d'« antisoviétisme systématique » et de collaboration avec les Allemands.

Les déclarations faites à Moscou sur la liberté religieuse avaient peu cours dans la région de Stalingrad. Le directeur d'une banque agricole, qui avait envoyé à son frère, officier dans l'Armée rouge, le texte de quelques prières « en lui conseillant de les réciter avant le combat », fut condamné pour « activités anti-Parti ». On devait également se montrer très prudent lorsqu'on commentait la situation militaire ; parler de la rapidité de l'avance allemande ou de l'incompétence du commandement soviétique était dangereux. A.M., ouvrier dans une conserverie de poisson de la Volga, fut accusé de « dégénérescence politique et morale » pour avoir « glorifié les Allemands et diffamé les responsables du Parti, du gouvernement et de l'Armée rouge ».

Averti du climat de panique qui régnait derrière le front, Staline décida une fois de plus de modifier le commandement. Ayant, le 21 juillet, limogé Timochenko pour le remplacer par le général Gordov sous le contrôle de Vassilievski, il ordonna au début du mois d'août que le front soit divisé en deux commandements, la ligne de démarcation se situant sur la Tsaritsa, en plein centre de l'agglomération de Stalingrad. Apprenant sa nomination à la tête du secteur sud, le colonel-général Andrei Eremenko, à peine remis d'une blessure à la jambe, s'éleva contre cette division du front, mais ne réussit, ce faisant, qu'à irriter un peu plus encore son commandant suprême.

Eremenko arriva le 4 août à bord d'un avion de transport Douglas qui se posa sur un petit terrain d'aviation à l'extrémité

nord-ouest de Stalingrad. Il y fut accueilli par Khrouchtchev, qui l'emmena en voiture jusqu'à son nouveau quartier général. D'emblée, Eremenko trouva extrêmement déprimante l'absence totale d'informations sur les mouvements de l'ennemi. Cinq jours plus tard, Staline procéda à une nouvelle réorganisation et nomma Eremenko au commandement des deux secteurs à la fois. Mais, toujours inquiet, il fit procéder à une inspection par Joukov.

Le danger majeur était, comme Eremenko s'en était vite avisé, celui d'une attaque simultanée par la Sixième Armée de Paulus venant de l'ouest et franchissant le Don et la Quatrième Armée blindée de Hoth venant du sud-ouest. Tout le bassin inférieur de la Volga était menacé, et le chaos régnait encore à Astrakan après de massifs bombardements allemands. Les raffineries de pétrole proches de l'estuaire donnant dans la mer Caspienne brûlèrent pendant toute une semaine, émettant une épaisse et âcre fumée noire. La panique causée par les raids successifs fut d'autant plus grande que le port était bondé de réfugiés et les quais encombrés de matériel attendant d'être évacué plus à l'est.

Il y avait peu de forces disponibles pour s'opposer à la progression de Hoth dans la steppe semi-désertique kalmouke, que les Russes du Nord appelaient volontiers « le bout du monde ». Lev Lazarev, qui y commandait un détachement d'infanterie de marine, écrivait : « Ce n'est pas la Russie, c'est l'Asie. Il était difficile de comprendre pourquoi nous nous battons pour un territoire de ce genre, et pourtant nous savions tous que nous devons tenir ou mourir à cet endroit. » N'ayant pas d'unités de l'Armée sous la main, les autorités militaires soviétiques s'étaient tournées vers la Marine. Des brigades entières constituées avec des marins de la Flotte d'Extrême-Orient furent transportées par train à travers la Sibérie. Leurs officiers étaient

des cadets de dix-huit ans venus à l'origine de l'école navale de Leningrad, où ils avaient combattu durant la première partie du siège. En attendant l'arrivée de leurs futurs hommes venus de l'est, ils avaient reçu une formation d'infanterie de trois semaines dans la steppe kalmouke. Ils ne se déshonorèrent nullement au combat, et les pertes qu'ils subirent eux-mêmes furent terribles. Sur les vingt et un cadets de la section de Lazarev, deux seulement étaient encore vivants l'année suivante.

Du côté allemand, cependant, un sentiment de malaise commençait à se développer en dépit des victoires remportées. « Après le Don, notait dans son journal un commandant de compagnie de la 384^e Division d'infanterie, nous allons avancer jusqu'à la Volga. » Mais il pressentait le danger, estimant que l'Allemagne n'avait « pas assez de troupes pour continuer cette poussée sur l'ensemble du front ».

« LA VOLGA EST ATTEINTE ! »

Le 21 août 1942 à l'aube, des compagnies d'infanterie appartenant au Corps LI du général von Seydlitz franchirent le Don à bord de canots pneumatiques. Elles établirent rapidement une tête de pont près du village de Louchinski et furent bientôt renforcées par d'autres unités. Quelques kilomètres plus bas, à Vertiachi, un bataillon entier réussit à traverser le fleuve, échelon par échelon, en moins de soixante-dix minutes.

Les têtes de pont assurées, les bataillons du génie se mirent au travail. Ils entreprirent de construire des ponts de bateaux pour permettre le passage des chars et véhicules d'accompagnement du Corps blindé XIV du général von Wietersheim. Signalons au passage que nombre d'officiers et d'hommes de la Sixième Armée semblaient s'être épris de cette région du Don. Certains rêvaient même d'y acquérir une ferme lorsque la guerre serait finie.

Le 22 août peu avant midi, les ponts étant en place, la 16^e Division blindée du général Hube, « le béliet du corps d'armée », commença à traverser le fleuve, avec ses chars, ses chenillettes, ses engins de reconnaissance, ses canons automoteurs et ses camions.

La nuit qui suivit, dès que la lune se leva, l'aviation russe entreprit de bombarder les assaillants. Sur les deux rives du fleuve, des véhicules furent atteints et se mirent à brûler, illuminant tout le secteur. Malgré cela, les bombes continuèrent à manquer le pont. On signalait des escarmouches un peu partout sur les abords de la tête de pont et on entendait de temps à autre le miaulement sinistre des fusées *Katioucha* tirées par les

« orgues de Staline ». Le bruit était parfaitement déprimant, mais, en fait, les batteries soviétiques tiraient à l'aveuglette. Derrière l'écran protecteur fourni par l'infanterie, les équipages des blindés allemands procédaient aux ultimes vérifications sur leurs véhicules ou profitaient de ce moment de répit pour s'octroyer quelques heures de sommeil. Puis, à quatre heures et demie du matin, alors que le jour commençait à se lever devant elle, à l'est, l'unité commandée par le comte von Strachwitz, du 2^e Régiment blindé, renforcée par quelques compagnies d'infanterie d'accompagnement, fit mouvement vers la Volga. Les tankistes étaient bien conscients du caractère historique du moment qu'ils étaient en train de vivre.

Devenue dure comme une chaussée de pierre dans la chaleur sèche de l'été, la steppe s'étendant entre le Don et la Volga permettait une progression rapide. Debout dans leurs tourelles, les yeux protégés de la poussière par leurs lunettes, les chefs de char devaient toutefois rester vigilants, de façon à pouvoir repérer un talweg ou un ravin dont la présence risquait d'échapper à leurs pilotes. Pendant la première vingtaine de kilomètres, les tankistes n'aperçurent pratiquement pas l'ennemi. L'immense terrain aux faibles ondulations semblait d'un vide presque surnaturel.

Puis, au début de la matinée, après un long échange de communications radio, le général Hube fit faire halte à ses véhicules d'état-major, dont on éteignit même les moteurs afin d'économiser le carburant. Un petit avion de liaison Fieseler-Storch ne tarda pas à apparaître dans le ciel. Il décrivit un cercle, puis vint se poser à côté de la colonne à l'arrêt. Le pilote en descendit et se dirigea à grandes enjambées vers les véhicules d'état-major. C'était le général von Richthofen, dorénavant commandant de la Quatrième Flotte aérienne. Il ne dissimulait

guère son énervement devant la prudence, jugée par lui excessive, de l'Armée de terre, et devant de récentes consignes assignant comme principale mission à la Luftwaffe la destruction des chars ennemis. Pour les pilotes de chasse, l'attaque au sol apparaissait comme un travail mineur et inutilement dangereux. Cela n'avait pas le panache du combat aérien, et, en même temps, on risquait toujours de se faire atteindre, coup de malchance, par l'une des innombrables balles tirées sur les avions par l'infanterie ennemie. En cas d'attaque aérienne, en effet, les fantassins russes se couchaient sur le dos et tiraient à tout hasard au fusil sur les appareils piquant vers eux.

Richthofen, en manches de chemise et la casquette rejetée en arrière sur son crâne rasé, venait informer Hube que, sur ordre du quartier général du Führer, tout ce dont pouvait disposer la Quatrième Flotte aérienne devait être détourné vers le front de Stalingrad « afin de paralyser complètement les Russes ». « Profitez de cette journée ! déclara-t-il au commandant de la 16^e Division blindée. Vous allez être appuyé par 1 200 avions. Demain, je ne puis plus rien vous promettre. »

Dans l'après-midi, les équipages de chars purent voir passer au-dessus de leurs têtes vague sur vague de bombardiers Junker 88 et Heinkel 111, ainsi que des Stukas « en groupes compacts », se dirigeant vers Stalingrad. Les ombres des avions en vol venaient obscurcir la steppe écrasée de soleil. Les tankistes faisaient, du bras, de grands signes enthousiastes aux avions qui passaient. Ils pouvaient déjà voir au loin les colonnes de fumée noire qui s'élevaient de la ville qu'avec des excès de rhétorique sans doute dus à l'exaltation du moment, un bulletin de la Sixième Armée décrivait comme « Stalingrad, la cité de Staline, le point de départ de la Révolution rouge ».

Pour les habitants de Stalingrad, ce 23 août 1942 fut « un jour qui ne sera jamais oublié ». Le jour où la cité modèle dont ils étaient si fiers, avec ses jardins sur les rives escarpées de la Volga et les hauts immeubles blancs qui lui donnaient son aspect moderne et presque cubiste, devint brusquement un enfer.

Les haut-parleurs fixés aux réverbères dans les rues avaient commencé à répéter : « Camarades, une alerte aérienne a été sonnée. Attention, camarades, une alerte aérienne... » Mais les habitants de Stalingrad avaient déjà entendu cette même voix monocorde annoncer tant de fausses alertes que peu de gens, de prime abord, prirent cet avertissement au sérieux. Ce n'est qu'après que les batteries de DCA eurent ouvert le feu que le gros de la population commença à courir aux abris. C'étaient les personnes se trouvant sur le Kourgane de Mamai, la vaste éminence, ancien lieu de sépulture tartare, transformée en parc et dominant le centre de la ville, qui étaient les plus exposées. Et, plus bas, dans les larges artères parallèles à la Volga, les réfugiés des faubourgs ne pouvaient trouver quelque protection que dans les tranchées creusées dans les cours et les jardins.

Les avions de Richthofen se relayaient pour déverser un véritable tapis de bombes, « pas seulement sur les objectifs industriels mais sur l'ensemble de la ville ». Les descriptions généralement faites de ce bombardement rendent difficile d'imaginer comment quiconque ne se trouvant pas au fond d'une cave a pu y survivre. Les bombes incendiaires mirent en cendres toutes les maisons de bois se trouvant à l'extrémité sud-ouest de la ville, ne laissant d'elles que des rangées de cheminées en briques, dressées comme des pierres tombales dans un cimetière surréaliste. Quant aux grands immeubles blancs bordant la Volga,

il n'en restait que la carcasse, l'intérieur s'étant effondré. Beaucoup d'autres constructions étaient éventrées, effondrées ou en flammes. Des mères berçaient des bébés morts, et des enfants tentaient de réveiller des parents tués. Des centaines d'autres familles étaient enterrées vivantes sous les décombres.

Son avion ayant été touché par la DCA, un pilote allemand réussit à s'en éjecter, mais, en s'ouvrant, son parachute le fit dériver directement dans un brasier. Les habitants de Stalingrad qui assistèrent à la scène étaient encore trop hébétés pour manifester le moindre sentiment.

Les immenses réservoirs de carburant installés sur les bords de la Volga furent également atteints. Une boule de flammes jaillit jusqu'à près de cinq cents mètres dans le ciel, suivie, pendant plusieurs jours, d'une colonne de fumée noire visible à des centaines de kilomètres à la ronde. Le pétrole en feu se répandit sur les eaux de la Volga. Le central téléphonique de la ville fut détruit et des conduites d'eau rompues. Des bombes vinrent encadrer le principal hôpital de Stalingrad, pulvérisant les vitres et projetant les malades hors de leurs lits. Parmi ceux-ci se trouvait Nina Grebennikova, la fillette dont la colonne vertébrale avait été rompue lors du bombardement survenu une semaine plus tôt. Certains membres du personnel de l'hôpital furent si terrorisés qu'ils s'enfuirent en abandonnant les malades, dont quelques-uns restèrent cinq jours sans nourriture et sans soins.

Tous les hommes adultes se trouvant mobilisés, ce furent les femmes qui durent faire face à peu près seules aux suites du bombardement. Aidée de son fils Nicolaï, âgé de onze ans, la femme de Victor Gontcharov enterra elle-même son père dans la cour de leur immeuble. « Avant de combler la fosse, raconta ensuite le fils, nous cherchâmes sa tête, mais nous n'arrivâmes pas

à la trouver. » Sa belle-mère, Gontcharova, avait disparu ; elle ne la revit qu'à la fin de la guerre, près de trois ans plus tard. La vieille femme avait réussi à survivre à tout, restant, notamment, cinq mois d'affilée dans un abri souterrain.

Cette attaque aérienne sur Stalingrad, la plus massive effectuée sur l'*Ostfront*, représentait l'opération la plus importante dans la carrière de Richthofen depuis le bombardement de Guernica^{4}. La Quatrième Flotte aérienne fit, ce jour-là, un total de 1 600 sorties et lâcha 1 000 tonnes de bombes en ne perdant que trois appareils. Selon les estimations faites depuis, il y avait près de 600 000 personnes à Stalingrad, et 40 000 d'entre elles furent tuées au cours de la première semaine de bombardements.

Le fait que tant d'habitants et de réfugiés civils soient restés sur la rive ouest de la Volga au lieu d'être évacués plus à l'est, dans les régions toujours tenues par les forces soviétiques, est caractéristique du raisonnement stalinien et des méthodes qu'il entraînait. Le NKVD avait réquisitionné presque toutes les embarcations disponibles, et Staline se refusa à autoriser les habitants de Stalingrad à être évacués au-delà de la Volga. Il entendait ainsi contraindre les troupes se trouvant sur place, et en particulier la milice locale, à défendre la ville avec l'acharnement du désespoir. « Nul, devait déclarer un témoin, qui, petit garçon, s'était ainsi trouvé bloqué avec sa mère, ne se souciait des êtres humains. Nous n'étions, nous aussi, que de la chair à canon. »

Tandis que les bombardiers de Richthofen écrasaient Stalingrad, l'avant-garde de la 16^e Division blindée avait avancé de près d'une cinquantaine de kilomètres à travers la steppe sans pratiquement rencontrer de résistance. « Autour de Goumrak,

relatait le journal de marche de la division, la résistance ennemie est devenue plus intense, et, de l'extrémité nord-ouest de Stalingrad, des canons antiaériens ont commencé à tirer dans le désordre sur nos véhicules blindés. »

Ces tirs venaient de batteries composées de jeunes volontaires féminines à peine sorties du lycée. Peu d'entre elles avaient déjà tiré au canon, faute de munitions d'instruction, et aucune n'avait été entraînée à viser des objectifs terrestres. Néanmoins, en voyant apparaître les blindés allemands, dont les équipages « semblaient penser qu'ils faisaient une simple promenade dominicale », les jeunes filles avaient cessé de tirer sur les bombardiers et mis la hausse à zéro pour tenter d'atteindre leurs nouvelles cibles avec leurs malheureux canons de 37 mm, pâles copies soviétiques des Bofors.

Rapidement revenus de leur surprise, les équipages allemands se déployèrent pour attaquer certaines des batteries. Des Stukas ne tardèrent pas à intervenir contre les autres. Le capitaine Sarkissian, qui commandait un bataillon soviétique de mortiers lourds, raconta ultérieurement à l'écrivain Vassili Grossman avec quelle angoisse il avait suivi ce combat inégal. Chaque fois que les canons antiaériens se taisaient, Sarkissian se disait que les jeunes filles avaient toutes été exterminées. Mais toujours, après un moment de silence, les tirs reprenaient. « Ce fut, écrivit Grossman, la première page de gloire de la défense de Stalingrad. »

L'avant-garde allemande, cependant, poursuivit sa route, et, vers quatre heures de l'après-midi, comme la lumière d'août commençait à s'adoucir un peu, elle atteignit Rynok, au nord de Stalingrad, où « les soldats de la 16^e Division blindée purent voir la Volga, dont le flot s'écoulait juste sous leurs yeux ». Ils pouvaient à

peine y croire. « Nous avons commencé la journée à l'aube sur le Don, racontait l'un des commandants d'escadron de Strachwitz, et nous nous retrouvions tout à coup sur la Volga. » Quelqu'un produisit un appareil photographique, et les tankistes se fixèrent l'un l'autre sur la pellicule, debout sur la plage arrière de leurs chars, fixant à la jumelle la rive opposée du fleuve. Ces photographies devaient figurer dans les archives de la Sixième Armée avec la légende : « La Volga est atteinte ! » Puis l'on prit d'autres photos souvenirs. L'une montrait les colonnes de fumée s'élevant des faubourgs de Stalingrad après les bombardements de la Luftwaffe.

Peu après leur arrivée dans le secteur, l'as de la chasse Kurt Ebener et l'un de ses camarades du groupe aérien Udet survolèrent la Volga juste au nord de Stalingrad. Ils repérèrent les chars et leur infanterie d'accompagnement au-dessous d'eux, et « un formidable sentiment de joie et de soulagement pour les camarades au sol » les poussa à effectuer quelques tonneaux victorieux.

Comme les autres officiers, le capitaine Freytag-Loringhoven s'était mis debout sur son char pour observer à la jumelle l'autre rive du vaste fleuve. « Nous contemplions, devait-il déclarer ultérieurement, l'immense steppe qui semblait se dérouler à l'infini vers l'Asie. J'étais confondu. Mais je ne pus rester très longtemps plongé dans mes pensées car il nous fallut aller attaquer une nouvelle batterie antiaérienne qui venait d'ouvrir le feu sur nous. »

Les filles des batteries tenaient toujours. Selon le capitaine Sarkissian, « elles refusaient de se mettre à l'abri ». L'une d'elles, nommée Macha, fut réputée être « restée à son poste pendant quatre jours sans être relevée » et fut créditée de neuf coups au

but. Ce bilan était peut-être, comme beaucoup à l'époque, exagéré, mais l'héroïsme des femmes-artilleurs de Stalingrad n'était pas niable. Il était d'ailleurs confirmé par les rapports de la 16^e Division blindée allemande. « Jusqu'à la fin de l'après-midi, déclarait l'un de ceux-ci, nous avons dû rendre coup pour coup à trente-sept positions de canons antiaériens servis par des femmes d'une remarquable ténacité. Le combat n'a cessé que lorsqu'elles ont toutes été détruites. »

Les tankistes allemands furent horrifiés lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils avaient tiré sur des femmes. Les Russes, eux, persistent à juger ces scrupules étrangement illogiques, alors que, le même jour, les bombardiers de Richthofen avaient massacré des milliers de femmes et d'enfants. À Stalingrad, de toute manière, les Allemands apprirent rapidement à perdre leurs illusions sur le sexe réputé faible. « Il est complètement faux, écrivit un officier, de parler de "soldats en jupons" pour les femmes russes. Elles ont été préparées de longue date au combat et sont capables d'occuper tous les emplois militaires qu'elles sont physiquement en mesure d'assumer. Les soldats russes les traitent avec la plus grande prudence¹⁵¹. »

Cependant, les défenseurs soviétiques de Stalingrad se trouvaient dans une fort dangereuse position, situation due en bonne partie au fait que le général Eremenko avait consacré l'essentiel de ses forces à essayer de retarder la Quatrième Armée blindée de Hoth, qui avançait vers Stalingrad en venant du sud-ouest. Il n'avait pas imaginé une minute que les troupes de Paulus allaient percer si soudainement et si audacieusement sur sa droite.

Nikita Khrouchtchev rejoignit Eremenko dans le quartier

général souterrain creusé au fond des gorges de la Tsaritsa. La menace à laquelle ils devaient faire face leur paraissait si pressante que lorsque deux officiers du génie vinrent leur annoncer que leurs hommes venaient d'achever la construction d'un pont de bateaux sur la Volga, ils leur donnèrent l'ordre de le détruire immédiatement. Stupéfaits, les deux sapeurs regardèrent avec incrédulité leur commandant en chef, mais celui-ci coupa court à leurs protestations. Il n'était pas difficile d'imaginer la panique qui se serait répandue dans Stalingrad, pour ne pas parler de la réaction de Moscou, si les Allemands avaient poursuivi d'une seule traite leur progression et pu établir une tête de pont sur la rive orientale de la Volga – ce qui avait été, en fait, l'intention de Strachwitz.

Staline entra en fureur lorsqu'il apprit que les troupes allemandes avaient atteint la Volga. Il interdit qu'on mine les usines, qu'on évacue le matériel ou qu'on prenne toute autre mesure « pouvant être interprétée comme menant à une reddition de Stalingrad ». La ville devait être défendue jusqu'à la dernière extrémité. Le Conseil militaire fit placarder dans toute l'agglomération des affiches annonçant la proclamation de l'état de siège et déclarant : « Nous ne rendrons jamais notre ville natale. Barricadons toutes les rues. Transformons chaque quartier, chaque pâté de maisons, chaque immeuble en une forteresse imprenable. » Beaucoup d'hommes furent pris de panique, y compris, même, le secrétaire du Comité du Komsomol de Stalingrad, qui « déserta son poste » et s'enfuit sur la rive orientale de la Volga.

Les ouvriers qui ne travaillaient pas directement à la fabrication d'armes pouvant être immédiatement utilisées furent mobilisés pour former des « brigades spéciales » de la milice sous

l'autorité du commandant de la 10^e Division du NKVD, le colonel Saraïev. On distribua des fusils et des cartouches, mais beaucoup d'hommes ne purent obtenir une arme qu'après qu'un camarade eut été tué à leurs côtés. Dans le faubourg industriel de Spartakovka, au nord de la ville, des bataillons de milice ouvrière médiocrement armés furent expédiés contre des unités de la 16^e Division blindée allemande, avec des résultats qui n'étaient que trop prévisibles.

Situés près de l'usine de tracteurs convertie en fabrique de T-34, les locaux de l'université technique avaient été détruits par les premières vagues de bombardiers allemands. Les étudiants entreprirent alors de creuser des tranchées sur le flanc nord de la ville, et ils poursuivirent leurs travaux sous les tirs directs de la 16^e Division blindée. Les professeurs, eux, formèrent le noyau et les cadres principaux d'un « bataillon cuirassé » de défense locale. Le commissaire politique en était une jeune mécanicienne de l'ex-usine de tracteurs. Là, des volontaires sautaient dans les chars T-34 dès qu'ils arrivaient au bout de la chaîne de production, sans même attendre qu'ils aient été peints. De l'usine, les blindés allaient droit au combat. Leurs canons étaient encore dépourvus de viseurs, et, pour le pointage, le chargeur se contentait de regarder par le tube, culasse ouverte, tandis que le tireur faisait tourner la tourelle.

Hube dépêcha son bataillon motocycliste sur le flanc nord de l'ennemi, afin de sonder le dispositif adverse. « Hier, écrivit ensuite un caporal dans une lettre à sa famille, nous avons atteint la voie de chemin de fer et nous avons pris un train chargé d'armes et de véhicules qui avaient été laissés en place. Nous avons également fait de nombreux prisonniers. Parmi eux, il y avait beaucoup de "soldats en jupons", si repoussantes de visage

qu'on avait peine à les regarder. Si tout va bien, notre opération va se conclure assez rapidement. » Les Allemands avaient, à cette occasion, saisi du matériel américain qu'ils appréciaient fort. Les officiers de la 16^e Division blindée raffolaient, en particulier, des jeeps, qu'ils considéraient comme bien supérieures à leurs équivalents allemands, les Kübelwagen.

Le 24 août, les régiments d'aviation de l'Armée rouge furent également jetés dans la bataille, mais, contre un Messerschmitt 109, un Yak n'avait guère ses chances, et, malgré leur ventre blindé, les chasseurs-bombardiers Chtourmovik se révélaient très vulnérables face à des pilotes compétents. À terre, les soldats allemands applaudissaient quand un pilote de la Luftwaffe expédiait un ennemi *mit Eleganz*, comme si cette bataille aérienne n'avait été qu'une gigantesque course de taureaux.

Le bombardement de Stalingrad se poursuivit avec une nouvelle « attaque aérienne massive » dans l'après-midi du 25 août. La centrale électrique de Beketovka fut gravement endommagée mais assez rapidement réparée, tandis que les formations de la Luftwaffe continuaient à pilonner l'ensemble de la ville. Beaucoup d'habitants y perdirent tout ce qu'ils possédaient, mais, à ce moment, les familles un peu épargnées partageaient spontanément avec les sinistrés ce qu'il pouvait leur rester. Elles savaient bien qu'elles allaient peut-être se retrouver dès le lendemain dans la même situation.

Permission fut enfin donnée aux autorités de Stalingrad de laisser les femmes et les enfants passer sur la rive orientale de la Volga à bord des embarcations réquisitionnées par le NKVD. Mais

celui-ci ne céda à cette fin que quelques bateaux, tous les autres étant employés à évacuer les blessés et à acheminer renforts et munitions. La Luftwaffe attaquant les embarcations qui traversaient le fleuve, le voyage était, de toute manière, fort dangereux. Le port fluvial, un peu plus haut que les gorges de la Tsaritsa, fut de nouveau atteint, et le restaurant qui le surplombait totalement incendié. Les familles effectuant la traversée pouvaient voir des cadavres calcinés flotter sur les eaux du fleuve, où brûlaient encore de vastes flaques de carburant. Le 28 août, néanmoins, les enfants de l'hôpital, parmi lesquels Nina Grebennikova attachée sur une civière, furent transportés vers une infirmerie de campagne sur la rive orientale de la Volga.

Les canons de la 16^e Division blindée s'étaient également mis au travail, commençant par couler un bateau à vapeur et endommager une canonnière avant d'atteindre sérieusement le ferry effectuant la jonction ferroviaire. Dans les jours qui suivirent, ils coulèrent sept autres embarcations, immuablement revendiquées comme « canonnières », mais pouvant aussi bien avoir été des bateaux évacuant des civils.

Le troisième soir, les tankistes allemands coulèrent un bateau à aubes transportant vers l'autre rive du fleuve des femmes et des enfants. Entendant les cris et les appels au secours, les soldats demandèrent au lieutenant qui les commandait s'ils pouvaient emprunter quelques-uns des canots pneumatiques des pionniers pour aller secourir les victimes. Mais le lieutenant refusa, disant à ses hommes : « On sait bien comment ces gens-là, eux, se conduisent. » Comme la nuit tombait, les soldats s'enfouirent la tête dans leurs couvertures pour ne plus entendre les cris montant du fleuve. Quelques femmes réussirent à gagner la rive orientale à la nage, mais la plupart ne parvinrent qu'à un banc de sable où

elles restèrent toute la journée du lendemain. Quand elles furent évacuées, dans la soirée, les Allemands s'abstinrent de tirer.

Derrière les positions les plus avancées de la 16^e Division blindée sur la Volga s'étendait une zone agréablement boisée et partiellement cultivée, avec des chênes, des noyers, des châtaigniers et des lauriers-roses, entourés de plantations de tomates et de melons, de vignobles et d'arbres fruitiers. Le poste de commandement du bataillon de génie divisionnaire était dissimulé sous un gigantesque poirier, et, quand les tirs ennemis se calmaient un peu, officiers et soldats se hâtaient de cueillir les fruits mûrs, dont ils emplissaient leurs casques et leurs calots. Après les semaines passées à parcourir la steppe desséchée, ce paradis de verdure auprès des eaux calmes de la Volga donnait aux hommes de la division l'impression d'être soudain au bout de leur voyage jusqu'à la frontière de l'Europe, la nouvelle frontière orientale du Grand Reich. Il était vraiment dommage que les Russes continuassent à résister. Certains soldats ayant participé aux campagnes balkaniques de l'année précédente disaient que leur première vision de Stalingrad, avec ses hauts immeubles blancs, les avait fait penser à Athènes. Quelques-uns avaient même surnommé la ville l'« Acropole ».

Dans les unités de la Sixième Armée qui attendaient encore de franchir le Don, on était quelque peu jaloux de la gloire récoltée par l'avant-garde et on se montrait impatient de la rejoindre. « Bientôt, écrivait un artilleur à sa famille, nous aurons le droit de chanter que nous montons aussi la garde sur la Volga. »

Beaucoup se montraient convaincus que la victoire ne pouvait plus tarder. « Vous ne pouvez imaginer, écrivait à ses parents un soldat de la 389^e Division d'infanterie, la vitesse à laquelle avancent nos camarades motorisés. Et les vagues successives de

notre Luftwaffe les accompagnent. Quel sentiment de sécurité nous avons quand nos pilotes sont au-dessus de nous ! Nous ne voyons jamais un avion russe, à ce moment. Il y a une petite lueur d'espoir que je voudrais partager avec vous. Dès que Stalingrad sera tombé, notre division aura accompli son devoir. Nous devrions donc, si Dieu le veut, nous revoir dès cette année. Si Stalingrad tombe, l'Armée russe du Sud est détruite. »

Cependant, la position de la division blindée d'Hube était loin d'être sûre. Elle formait une tête de pont de six à sept kilomètres de large, étroit couloir menant à la Volga et vulnérable des deux côtés aux tirs d'artillerie russes. De plus, la 16^e Division blindée se trouvait presque à court de carburant, et avec elle, en fait, le reste du corps d'armée de Wietersheim. En même temps, des coups de téléphone furieux du Kremlin pressaient Eremenko de passer à la contre-attaque.

Le 25 août, Richthofen gagna par avion le quartier général de la 76^e Division d'infanterie pour une conférence d'état-major avec Paulus et le général von Seydlitz. Il remarqua que le commandant en chef de la Sixième Armée était « très nerveux » en évaluant la situation. La tension, chez Paulus, se manifestait par un tic nerveux contractant le côté gauche de son visage. Il souffrait également de dysenterie chronique – ce qu'on appelait « le mal russe » au sein de la Wehrmacht –, ce qui l'empêchait plus encore de se détendre.

Le soir du 25 août, la Luftwaffe tenta de réapprovisionner par parachutages le Corps blindé XIV de Wietersheim, mais presque tous les conteneurs largués tombèrent dans le *no man's land* ou entre les mains de l'ennemi. Le lendemain matin, une

reconnaissance aérienne allemande signala une concentration de blindés soviétiques au nord.

Richthofen estimait, tout comme Hitler, qu'une victoire rapide à Stalingrad résoudrait d'un seul coup tous les problèmes tactiques en entraînant l'effondrement définitif de l'Armée rouge. Le plus grand danger consisterait à ralentir à ce moment, comme un équilibriste interrompant son mouvement. Paulus partageait ce point de vue. Quand, ultérieurement, le général von Wietersheim recommanda une retraite partielle du Corps XIV, Paulus le démit de ses fonctions pour le remplacer par Hube.

Beaucoup dépendait d'une avance rapide de la Quatrième Armée blindée venant du sud, mais Hitler avait obligé Hoth à laisser un corps blindé dans le Caucase, réduisant son armée au Corps blindé XLVIII et au Corps IV. Et, comme l'observa le général Strecker, « plus nous approchions de Stalingrad, moins nous gagnions de terrain chaque jour ». Une résistance plus acharnée encore se préparait. Le Comité de défense de Stalingrad avait publié un nouvel ordre du jour : « Nous n'abandonnerons pas notre ville aux Allemands ! Que tous organisent des brigades, aillent construire des barricades. Il faut barrer toutes les rues... très vite, de façon que les soldats défendant Stalingrad puissent anéantir l'ennemi sans merci ! »

Le 27 août, la pluie se mit à tomber pour la première fois depuis cinq semaines, mais ce ne fut pas là la cause majeure du ralentissement imposé à l'aile droite de Hoth. Celui-ci était surtout dû à la résistance des troupes soviétiques autour du lac Sarpa et près de Toundoutovo, dans la boucle de la Volga située au sud de Stalingrad. Ce jour-là, par exemple, la compagnie disciplinaire attachée à la 91^e Division de fusiliers repoussa de multiples attaques lancées par des forces ennemies supérieures en nombre.

Le service politique du front de Stalingrad présenta à Chtcherbakov un rapport déclarant : « Beaucoup d'hommes ont effacé leurs fautes par leur bravoure. Ils devraient être réhabilités et renvoyés à leurs régiments d'origine. » Mais, une fois de plus, la plupart des hommes en question périrent avant que rien n'ait été fait.

La progression s'accéléra deux jours plus tard, quand Hoth fit subitement passer le Corps blindé XLVIII sur le flanc gauche, dans la steppe kalmouke. Le principal atout dont disposait le commandement allemand résidait dans l'étroite coopération des unités blindées et de la Luftwaffe. Sur un champ de bataille en perpétuel changement, les fantassins allemands déployaient au sol des drapeaux à croix gammée pour éviter d'être bombardés et mitraillés par les avions amis. Mais ce danger était encore plus manifeste pour des blindés manœuvrant à toute allure sur le terrain.

Le lieutenant Max Plakolb était à la tête d'une petite unité de contrôle avancé de la Luftwaffe attachée à l'état-major de la 24^e Division blindée. Au moment où celle-ci, en même temps que la 14^e Division blindée et la 29^e Division d'infanterie motorisée, amorça un mouvement tournant au sud-ouest de Stalingrad, Plakolb mit sa radio en écoute permanente. Les unités de pointe de la 24^e ayant avancé plus rapidement que celles de la division voisine, il entendit soudain un pilote signaler par radio : « Centration de véhicules ennemis. » L'aviateur donna ensuite les coordonnées de la 24^e. Plakolb dut intervenir en toute hâte sur le réseau en donnant le nom de code de l'unité pour éviter une attaque de Stukas.

L'avance du Corps blindé XLVIII fut si rapide que, le 31 août au soir, son avant-garde avait atteint la ligne de chemin de fer

Stalingrad-Morozovsk. Une occasion d'isoler les restes des 62^e et 64^e Armées soviétiques semblait soudain apparaître. Mais les divisions d'infanterie de Paulus cheminant lentement du Don vers l'est n'avaient pas la possibilité de tourner les arrières russes. La seule solution était, comme le recommanda fortement l'état-major du Groupe d'Armées, d'envoyer le Corps blindé XIV refermer le piège. C'était là un pari très risqué, et Paulus se refusa à tenter le sort. Eremenko, alerté, fit sortir de la nasse les troupes qui lui restaient.

Dans certains cas, la retraite fut plus dictée par la panique que par les ordres supérieurs. Au sein de la 64^e Armée, par exemple, les servants de la Batterie 748 d'artillerie antiaérienne s'enfuirent en abandonnant leurs pièces. Ce mouvement de panique fut représenté par les commissaires politiques, toujours enclins à la paranoïa, comme le résultat d'un sinistre complot. On alla jusqu'à affirmer qu'un artilleur de la batterie avait ensuite « guidé un bataillon allemand » dans une attaque contre la 204^e Division de fusiliers.

Sur le flanc nord de Paulus, le Corps blindé XIV n'avait guère chômé, les Soviétiques multipliant les attaques de diversion sur les deux côtés de la tête de pont. Les ripostes du général Hube à ces actions désordonnées furent rapides et couronnées de succès. Le 28 août, le général transféra son poste de commandement dans un ravin où il était mieux protégé des attaques aériennes nocturnes. Il s'assurait de bonnes nuits de sommeil en couchant dans une fosse tapissée de paille sous son char.

Les bombardiers russes commencèrent à attaquer de jour aussi bien que de nuit, volant très bas au-dessus de la Volga. Et, le

28 août, des chasseurs tentèrent également une action contre une nouvelle base de la Luftwaffe près de Kalatch, mais une unité de Messerschmitt 109 les mit en déroute avec des lourdes pertes. Toutefois, au lieu de féliciter les jeunes pilotes allemands, tout fiers de leur victoire, leur austère commandant – surnommé « le Prince » pour sa ressemblance avec certaine statue médiévale – leur communiqua les consignes qui avaient déjà tant irrité Richthofen. « Messieurs, leur déclara-t-il, vous devez cesser maintenant de voler pour le plaisir et pour déterminer qui peut abattre le plus d'avions ennemis. Chaque appareil, chaque goutte de carburant, chaque heure de vol représente un élément irremplaçable. La vie facile que nous menons à terre est futile, et la prolonger dans les airs serait totalement irresponsable. Quand il n'y a pas d'objectif direct en vol, chaque balle doit être consacrée à aider l'infanterie. » Des murmures désapprobateurs accueillirent ces mots.

Comme c'est souvent le cas à la fin du mois d'août, le temps changea très brutalement. Le samedi 29 août, il plut presque toute la journée et toute la nuit. Les soldats étaient trempés et les tranchées remplies d'eau. Dans les lettres envoyées chez eux par les militaires de la Wehrmacht, la région paradisiaque des bords de la Volga redevint subitement « cette Russie de merde ».

Au sein de la 16^e Division blindée, en particulier, dans le secteur de Rynok, le climat était beaucoup moins à l'optimisme. Les vergers où avaient été dissimulés les blindés avaient été ravagés par l'artillerie soviétique, qui avait arraché les arbres et creusé d'énormes cratères dans le sol. Le commandement, de plus, s'inquiétait des concentrations croissantes de troupes ennemies au nord. Et Hube aurait déjà été soumis à plus forte pression encore si, du côté russe, le terminus ferroviaire de Frolovo s'était trouvé

plus près du front. L'infanterie soviétique aurait pu, alors, se déployer beaucoup plus rapidement. En effet, la 24^e Armée soviétique rejoignait la 66^e Armée et la 1^{re} Armée de la Garde en vue d'une contre-offensive. Les troupes étaient acheminées par le train, mais, ensuite, le chaos s'installait. La 221^e Division de fusiliers, par exemple, ne savait même plus à quelle armée elle appartenait, et son commandement ignorait tout des positions ou du potentiel de l'ennemi.

Le 1^{er} septembre, le général commandant cette division envoya, par groupes de dix, la compagnie de reconnaissance à la recherche des Allemands. Montés sur des chevaux réquisitionnés sur place, les soldats de la compagnie se dirigèrent vers le sud, traversant la ligne de chemin de fer Stalingrad-Saratov. Le gros de la division les suivait en formations massives, ce qui ne tarda pas à attirer l'attention d'avions allemands revenant d'un raid sur Stalingrad. Quelques bimoteurs Messerschmitt 110 commencèrent à mitrailler les Soviétiques, tandis que les autres appareils retournaient à leur base pour refaire leur plein de bombes. Mais quand ils revinrent, vers midi, la division soviétique s'était décidée à se déployer, les privant ainsi d'une cible particulièrement tentante.

Lorsque les groupes de reconnaissance russes revinrent se présenter au rapport, ils purent signaler la présence de quelques unités allemandes mais furent incapables de déterminer une ligne de front pour le commandement. De toute manière, « l'inquiétude et la fureur » régnaient parmi les chefs militaires soviétiques se trouvant sur place. Leur infanterie était en état de grande supériorité numérique sur celle de la Wehrmacht, mais ni leurs chars ni leur artillerie n'étaient encore arrivés.

La situation se révéla encore plus désastreuse au sein de

64^e Division de fusiliers, qui se regroupait à l'arrière. Le moral s'effondra sous l'effet des attaques aériennes allemandes, qui, entre autres choses, détruisirent l'hôpital de campagne divisionnaire, tuant une partie des médecins et des infirmières. Les récits horribles faits par les blessés que l'on ramenait à l'arrière semaient la terreur parmi les soldats inexpérimentés attendant d'être expédiés en première ligne. Un par un, puis par groupes entiers, ils commencèrent à désertir. Le général commandant la division fit alors mettre en formation les unités les plus atteintes par ce phénomène. Après avoir harangué les hommes, les couvrant d'insultes pour leur lâcheté, il eut recours à la vieille pratique romaine de la décimation. Pistolet au poing, il parcourait le premier rang de la troupe rassemblée en comptant à haute voix, et il abattait un homme sur dix d'une balle en pleine tête tirée presque à bout portant.

Joukov, qui venait d'être nommé Commandant Suprême Adjoint, ce qui le plaçait en deuxième position directement après Staline, était arrivé le 29 août à Stalingrad pour superviser les opérations. Il ne tarda pas à découvrir que les trois armées désignées pour mener la contre-offensive étaient composées en majorité de réservistes d'âge mûr, mal armés et manquant de munitions comme d'artillerie. Parlementant au téléphone avec Moscou, il réussit à convaincre momentanément Staline que l'attaque devait être retardée d'une semaine. Mais, le 3 septembre, l'avance allemande à l'extrémité ouest de Stalingrad, le corps d'armée de Seydlitz ayant fait sa jonction avec la Quatrième Armée blindée, vint raviver les inquiétudes du maître du Kremlin. Il appela le chef d'état-major, le général Vassilievski, pour exiger un état précis de la situation. Et, dès que Vassilievski eut reconnu que les chars allemands avaient atteint les faubourgs

de la ville, sa fureur contre Joukov et les autres généraux éclata. « Que leur arrive-t-il ? Ne comprennent-ils pas que si nous abandonnons Stalingrad, le sud du pays sera coupé du centre et probablement hors d'état de se défendre ? Ne comprennent-ils pas que ce ne sera pas seulement une catastrophe pour Stalingrad ? Que nous allons perdre aussi notre principale voie fluviale, et bientôt notre carburant ? »

« Nous mettons tout ce qui est en état de combattre aux endroits menacés, répondit Vassilievski aussi calmement que possible. Je pense qu'il y a encore une chance que nous gardions la ville. »

Peu de temps après, Staline l'appela de nouveau et lui dicta un message devant être adressé à Joukov. Il ordonnait que l'attaque ait lieu immédiatement, même si toutes les divisions n'étaient pas encore déployées et même si certaines d'entre elles manquaient encore d'artillerie. « Tout retard en ce moment, insistait-il, est un crime. » À l'issue d'une longue et difficile conversation téléphonique, Joukov finit par le persuader d'attendre encore deux jours.

Il est difficile de savoir qui, de Staline ou de Joukov, avait raison en l'occurrence. Paulus eut le temps de renforcer le Corps blindé XIV, et la Luftwaffe tira plein avantage de sa suprématie aérienne en attaquant des objectifs laissés à découvert dans la steppe. Lorsque les Soviétiques attaquèrent, la 1^{re} Armée de la Garde ne parvint à avancer que de quelques kilomètres, et la 24^e Armée fut refoulée jusqu'à son point de départ. Mais cette offensive avortée eut au moins l'effet d'entamer les réserves de Paulus au moment le plus critique.

Les pertes que les Allemands subirent furent aussi parmi les plus lourdes de l'été. Six chefs de bataillon furent tués en une seule

journée, et un certain nombre de compagnies se trouvèrent réduites à quarante ou cinquante hommes chacune. (Le total des pertes sur l'*Ostfront* venait juste de dépasser le million et demi d'hommes.) Les interrogatoires de prisonniers soviétiques confirmaient aux Allemands la détermination de leurs ennemis. « Sur une compagnie, précisait un rapport, seuls cinq hommes restaient en vie. On leur avait dit que Stalingrad ne devait se rendre à aucun prix. »

Les soldats de l'Armée rouge estimaient avoir largement payé de leur personne durant les premiers jours de la bataille. « Depuis le 23 août, écrivait l'un d'eux à sa famille, nous avons constamment livré de durs combats contre un ennemi retors et cruel. Notre chef de section et notre commissaire ont été grièvement blessés. J'ai dû prendre le commandement. Près de soixante-dix chars arrivaient vers nous. Nous avons discuté la situation entre camarades et décidé de nous battre jusqu'à la dernière goutte de sang. Quand les chars ont commencé à rouler sur les tranchées, nous leur avons lancé des grenades et des bouteilles d'essence. » Très vite, les soldats se trouvant sur place se sentirent extrêmement fiers d'être des combattants de Stalingrad. Ils savaient que les pensées du pays tout entier les accompagnaient. Ils savaient aussi, toutefois, qu'ils allaient livrer une bataille presque désespérée. À ce moment, il y avait à Stalingrad moins de 40 000 hommes pour contenir la Sixième Armée et la Quatrième Armée blindée allemandes. Et nul responsable militaire soviétique n'oubliait que « la Volga était la dernière ligne de défense avant l'Oural ».

Du côté allemand, en revanche, on était plein de confiance durant cette première semaine de septembre. Un soldat, par exemple, écrivait à sa famille que les combats avaient été durs

mais que Stalingrad allait tomber « dans les jours qui viennent ». Un autre, artilleur appartenant à la 305^e Division d'infanterie, affirmait : « D'après ce que nous disent nos officiers, Stalingrad va certainement tomber. » Lorsque, le 3 septembre, l'état-major de la Sixième Armée nota dans son rapport la liaison entre le flanc sud du Corps d'Armée LI et le flanc gauche de la Quatrième Armée blindée, il souligna : « Le cercle autour de Stalingrad sur la rive occidentale de la Volga s'est refermé ! » La Sixième Armée disait avoir, du franchissement du Don le 23 août au 8 septembre, « fait 26 500 prisonniers et détruit 350 canons et 830 chars ».

L'un des officiers d'état-major de Paulus, le colonel Wilhelm Adam, qui se trouvait en permission de convalescence en Allemagne, écrivit à son général pour lui dire combien il regrettait d'être absent en ce moment historique. « Ici, précisait-il à Paulus, tout le monde attend la chute de Stalingrad. On espère que ce sera là le tournant de la guerre. »

Cependant, aux environs mêmes de Stalingrad, les nuits devenaient brusquement plus froides, au point de laisser du givre sur le sol le matin et une pellicule de glace sur l'eau des seaux en toile servant à abreuver les chevaux. L'hiver allait bientôt revenir.

Peu de gens, toutefois, étaient conscients de la pire difficulté qu'allait rencontrer la Sixième Armée. Sans entamer la volonté des défenseurs de Stalingrad, les bombardements massifs effectués par l'aviation de Richthofen avaient transformé la ville en un amas de ruines qui allait fournir aux Russes un parfait champ de bataille.

TROISIÈME PARTIE

CETTE VILLE FATALE

« LE TEMPS C'EST DU SANG » : LES COMBATS DE SEPTEMBRE

Hitler, qui s'était toujours refusé à laisser ses troupes s'engager dans des combats de rue à Moscou ou à Leningrad, décida que tous les moyens devaient être employés pour s'emparer de Stalingrad.

Ce qui s'était passé sur le front du Caucase, auquel il avait accordé primitivement l'essentiel de son attention, avait joué un grand rôle dans cette décision. Le 7 septembre, alors même que Halder enregistrerait « une progression satisfaisante à Stalingrad », l'exaspération d'Hitler devant la façon dont ses troupes piétinaient au Caucase se trouva portée à son comble. Il se refusait à admettre que le maréchal List n'avait pas assez d'effectifs pour mener à bien sa tâche. Au cours d'un dîner, le général Jodl, qui revenait d'une visite à l'état-major de List, fit observer que ce dernier n'avait fait que suivre les ordres du Führer. « C'est un mensonge ! » hurla Hitler avant de sortir avec fracas. Et il donna des instructions immédiates pour qu'on envoie de Berlin à Vinnitsa des sténographes du Reichstag afin que tout ce qui se disait à la conférence quotidienne soit scrupuleusement noté.

Après les triomphes de Pologne, de Scandinavie et de France, Hitler avait souvent tendance à dédaigner les nécessités matérielles, telles que les effectifs et les réserves de carburant, comme s'il avait été dorénavant placé au-dessus des contraintes normales de la guerre. Son explosion à propos de la situation au Caucase pouvait être interprétée comme un symptôme d'un état psychologique devenant, aux yeux de certains, inquiétant.

Revenant après une semaine d'absence, le général Warlimont fut si frappé par ce qu'il voyait qu'il nota : « Cet homme a perdu la face. Il a compris que son pari fatal était perdu, que la Russie soviétique n'allait pas être vaincue ainsi. » Nicolaus von Below, aide de camp du Führer pour la Luftwaffe, parlait aussi d'une « situation totalement nouvelle » à l'état-major hitlérien. « Tout l'entourage d'Hitler, déclara-t-il, donnait une impression parfaitement déprimante. Hitler, soudain, semblait s'être retiré en lui-même. »

Hitler présentait probablement la vérité – il avait, après tout, bel et bien déclaré à ses généraux que si l'on ne prenait pas le Caucase, il faudrait mettre fin à la guerre – mais il ne pouvait encore l'admettre. Les deux objectifs définis pour l'Opération Bleue avaient été atteints : la route fluviale de la Volga avait été coupée et les usines d'armement de Stalingrad pratiquement détruites. Mais ce que voulait maintenant Hitler, c'était s'emparer de la ville portant le nom de Staline, comme si ce seul fait symbolisait la victoire.

Sur le terrain, le succès semblait toujours sourire aux Allemands. Le comte von Strachwitz, chef de corps vedette de la 16^e Division blindée, avait clairement démontré que, dans une bataille de chars, la victoire revenait à qui savait garder la tête froide, viser juste et se déplacer rapidement. C'était en vain que les Russes avaient envoyé contre lui vague après vague de T-34 et de chars livrés par les Américains. Les engins américains, avec leur silhouette plus haute et leur blindage plus mince, se révélaient faciles à détruire. Les tankistes soviétiques ne les appréciaient guère. « Ces chars ne valent rien, déclara à ses interrogateurs allemands un prisonnier. Les soupapes tombent en morceaux, le moteur chauffe et la transmission est mauvaise. »

La tactique utilisée par les unités blindées soviétiques était elle aussi à incriminer. « Les Russes attaquaient en franchissant une crête, racontait Freytag-Loringhoven, et nous nous trouvions sur la pente opposée. Pendant deux jours, ils ont continué à se présenter de cette façon, en se profilant sur le ciel. » Plus d'une centaine de chars russes furent détruits à cette occasion. « À perte de vue, écrivit chez lui un caporal du génie, il y avait des carcasses de chars incendiés. » Strachwitz, déjà titulaire de la Croix de Chevalier, reçut les Feuilles de Chêne. Puis, en raison de son âge – quarante-neuf ans – il fut peu après rappelé en Allemagne. Sa succession fut assurée par Freytag-Loringhoven.

Les attaques russes avaient témoigné jusque-là d'une rare incompétence militaire et s'étaient traduites par un effroyable gaspillage de vies humaines, mais, au moins, elles n'avaient pas laissé de doute sur la détermination des soldats soviétiques à défendre Stalingrad à n'importe quel prix. « L'heure du courage a sonné à l'horloge », proclamait un poème d'Anna Akhmatova publié à ce moment.

Depuis la chute de Rostov, tous les moyens de propagande étaient bons pour animer la résistance. Le 8 septembre, *Stalinskoïe znamia*, le journal du front de Stalingrad, publia un dessin montrant une jeune fille ligotée, l'air terrorisé. « Et si la fille que vous aimez était ligotée ainsi par les fascistes ? disait la légende. Ils la violeraient d'abord, puis ils la jetteraient sous un char. Avancez, vous, les guerriers ! Tirez sur l'ennemi ! Votre devoir est d'empêcher l'agresseur de violer votre bien-aimée. » Le message, reprenant le thème du poème de Constantin Simonov *Tue-le !*, reflétait clairement l'état d'esprit du moment. Un autre

poème, dû à Alexei Sourkov, s'intitulait *Je hais*. Le viol de la Mère Patrie par l'Allemand ne pouvait s'expier que dans le sang^[6]. Le 9 septembre, une unité de pointe de la Quatrième Armée blindée allemande tomba sur un lot d'exemplaires de *L'Étoile rouge* contenant l'appel d'Ilya Ehrenbourg aux soldats soviétiques. Ce texte se terminait ainsi : « Ne comptez pas les jours. Ne comptez pas les kilomètres. Comptez seulement les Allemands que vous avez tués. Tuez les Allemands – c'est votre mère qui vous en supplie. Tuez les Allemands – c'est le cri de votre terre russe. Ne flanchez pas. Ne cédez pas. Tuez. »

Pour Eremenko et Khrouchtchev, la principale décision à prendre en cette heure de crise concernait le choix d'un successeur au général commandant la 62^e Armée, qui, de toute évidence, ne croyait pas que Stalingrad pût tenir. Le 10 septembre, l'armée s'était repliée jusque dans la ville. Elle se trouva coupée de la 64^e Armée vers le sud quand la 29^e Division d'infanterie motorisée allemande réussit à parvenir jusqu'à la Volga en perçant à Kouporosnoïe, à l'extrémité méridionale de Stalingrad. Le 11 septembre, le quartier général d'Eremenko, installé dans les gorges de la Tsaritsa, se trouve pris sous des tirs extrêmement violents. C'est à ce moment qu'arriva Constantin Simonov. En traversant la Volga pour gagner la ville, il fut frappé par « l'odeur sinistre du fer brûlé ». Dans le bunker sans air, Khrouchtchev, « qui avait la mine sombre et ne répondait que par monosyllabes... sortit un paquet de cigarettes et tenta de craquer allumette sur allumette, mais l'aération était si mauvaise que la flamme s'éteignait aussitôt ».

Simonov et l'homme qui l'accompagnait dormirent enveloppés dans leurs pardessus dans un tunnel proche de l'entrée du bunker. Mais quand ils s'éveillèrent, le lendemain matin, l'endroit était

désert. « Plus d'officiers d'état-major, plus de dactylographes, personne. » Ils finirent par apprendre par un technicien des transmissions qui procédait à l'enlèvement des dernières lignes téléphoniques que le quartier général du front de Stalingrad avait été évacué de l'autre côté de la Volga. Arguant du fait que les lignes téléphoniques étaient constamment coupées par les bombardements, Eremenko et Khrouchtchev avaient obtenu de Staline l'autorisation de replier leur poste de commandement au-delà du fleuve. Le seul état-major restant sur la rive occidentale de la Volga était celui de la 62^e Armée.

Le lendemain matin, le général Tchouïkov fut convoqué à Yami, au nouveau siège du conseil militaire conjoint des fronts de Stalingrad et du Sud-Ouest. Il lui fallut toute la journée et une partie de la nuit pour traverser la Volga et trouver sa destination. Mais la lueur provenant des immeubles en feu dans Stalingrad était si intense que, même sur la rive orientale du fleuve, il n'eut pas besoin d'allumer les phares de sa jeep américaine.

Quand Tchouïkov réussit finalement à voir Eremenko et Khrouchtchev, le lendemain matin, ils lui précisèrent la situation. Les Allemands voulaient prendre la ville à tout prix. Il n'était pas question de se rendre et il n'y avait pas de possibilité de repli. Enfin, lui, Tchouïkov, avait été proposé pour prendre le commandement de l'armée de Stalingrad.

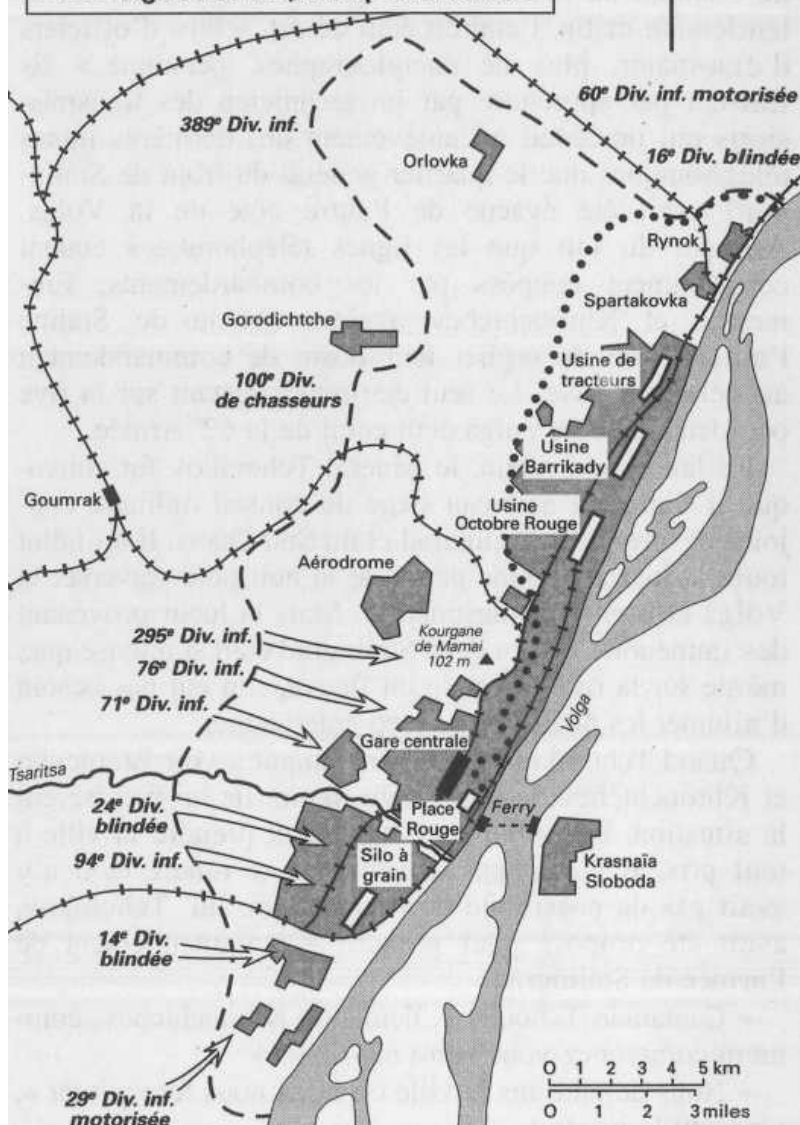
« Camarade Tchouïkov, demanda Khrouchtchev, comment comprenez-vous votre mission ? »

« Nous défendrons la ville ou nous nous ferons tuer », répondit le général.

Carte 3 : L'ASSAUT ALLEMAND SUR STALINGRAD, SEPTEMBRE 1942

— — Ligne de front, 12 septembre 1942

..... Ligne de front, 30 septembre 1942



Eremenko et Khrouchtchev le regardèrent et lui dirent qu'il avait parfaitement compris sa tâche.

Le soir même, Tchouïkov embarqua à Krasnaïa Sloboda avec deux chars T-34 à bord d'un ferry qui le ramena à l'embarcadère de Stalingrad, juste au-dessus des gorges de la Tsaritsa. Lorsque le ferry s'approcha du rivage, des centaines de personnes, pour la plupart des civils espérant être évacués, émergèrent silencieusement des trous d'obus. D'autres se préparaient à transporter des blessés à bord. Tchouïkov, quant à lui, partit à la recherche de son quartier général.

Finalement, après toute une série de fausses indications, le commissaire politique d'une unité du génie le conduisit au Kourgane de Mamai, l'ancienne nécropole tartare plus militairement rebaptisée Cote 102. Là, Tchouïkov finit par découvrir le poste de commandement de la 62^e Armée et faire la connaissance de son chef d'état-major, le général Nicolai Ivanovitch Krylov, homme précis et doué d'un remarquable sens de l'analyse. Les deux personnages étaient tout à fait différents, mais ils tombèrent immédiatement d'accord sur un point : on ne pouvait tenir qu'au prix des plus grands sacrifices humains. « Le temps, c'est du sang », comme devait le déclarer plus tard, avec une brutale simplicité, Tchouïkov.

Appuyé par Krylov et par le commissaire politique de la 62^e Armée, Kouzma Akimovitch Gourov, personnage à la mine terrifiante, avec son crâne rasé et ses énormes sourcils broussailleux, Tchouïkov commença par terroriser systématiquement tout chef d'unité envisageant un seul instant de battre en retraite. Quelques officiers supérieurs avaient commencé à franchir discrètement le fleuve, abandonnant leurs

hommes, dont la plupart, comme Tchouïkov en était bien conscient, n'aspiraient aussi qu'à « passer la Volga aussi vite que possible pour échapper à l'enfer ». Le nouveau commandant de la 62^e fit contrôler toutes les jetées et tous les embarcadères par des troupes du NKVD. Les déserteurs, quel que soit leur grade, risquaient une exécution sommaire.

D'autres rapports inquiétants parvenaient d'un peu partout à l'état-major. Le jour même de la prise de commandement de Tchouïkov, un sous-officier de la 6^e Brigade de chars de la Garde avait tué son commandant d'escadron, puis menacé de son pistolet le pilote et le radio-chargeur du char, les chassant du véhicule, qu'il avait ensuite conduit, avec un drapeau blanc sortant de la tourelle, vers les positions de la 76^e Division d'infanterie allemande. Le fait que ce sous-officier ait eu sous la main un drapeau blanc prêt à servir amena les enquêteurs à conclure à la préméditation, dénonçant l'incident comme le résultat d'un « répugnant complot ». Les deux soldats chassés du char sous la menace du pistolet furent accusés de « lâcheté », déférés à un tribunal militaire et vraisemblablement fusillés.

À ce stade, la 62^e Armée avait vu ses effectifs réduits à quelque 20 000 hommes. Elle ne disposait plus que d'une soixantaine de chars, dont beaucoup se trouvaient immobilisés, ne pouvant plus être utilisés que comme pièces d'artillerie. Tchouïkov, en revanche, avait plus de 700 canons et mortiers de tous calibres. Sa préoccupation la plus immédiate était de limiter les effets de l'écrasante suprématie aérienne de la Luftwaffe. Pour le reste, il avait déjà noté la répugnance des Allemands à engager leurs troupes dans des combats rapprochés, surtout après la tombée de la nuit, et il comptait bien en tirer parti.

En attendant, il avait, alors que les Allemands s'apprêtaient à

lancer leur première grande offensive, à contrôler un mélange de troupes qu'il ne connaissait pas sur des positions qu'il n'avait pas eu le temps d'explorer. Selon Tchouïkov, les installations défensives qu'il découvrit n'étaient guère que des barricades improvisées qu'un camion aurait suffi à déplacer. L'état-major de la Sixième Armée allemande, en revanche, exagérant dans l'autre sens, signalait « un puissant dispositif, avec de profonds bunkers et des installations en béton ». Mais c'étaient en fait, comme on n'allait pas tarder à s'en apercevoir, les amas de ruines de la ville qui constitueraient le véritable obstacle à la progression des assaillants.

Ce même jour, le 12 septembre, Paulus se trouvait au quartier général d'Hitler à Vinnitsa, avec le général Halder et le général von Weichs, commandant en chef du Groupe d'Armées B. Les versions des discussions ayant eu lieu à cette occasion varient. Paulus affirma avoir soulevé le problème posé par l'extension de son flanc gauche le long du Don jusqu'à Voronej et par l'absence d'un « corset » permettant de maintenir dans un dispositif un peu rigide des armées italienne, hongroise et roumaine. Selon Paulus, les plans conçus par Hitler se fondaient sur la conviction que les Russes étaient au bout de leurs ressources et que la ligne du Don serait renforcée par de nouvelles formations alliées. Hitler, qui ne s'intéressait plus qu'à Stalingrad, voulait savoir dans combien de temps la ville allait tomber. Paulus répéta vraisemblablement ce qu'il avait dit à Halder la veille : il faudrait dix jours de combats, « puis quatorze jours de regroupement ».

La première phase de l'assaut allemand commença le

lendemain matin à 4 heures 45, heure allemande, donc 6 heures 45, heure russe. (Hitler insistait encore pour qu'en Russie, la Wehrmacht adopte l'heure de son *Wolfsschanze* de Prusse-Orientale.) Sur le flanc gauche du Corps d'Armée LI, la 295^e Division d'infanterie prit la direction du Kourgane de Mamai et sur le droit, les 71^e et 76^e Divisions d'infanterie attaquèrent en direction de la gare principale et de l'embarcadère central sur la Volga. Les officiers de la 295^e Division avaient réussi à convaincre leurs hommes qu'ils allaient gagner la Volga d'une seule traite.

Cette offensive avait été précédée d'une intense préparation d'artillerie et d'attaques aériennes répétées sur les positions soviétiques. « Une nuée de Stukas était passée au-dessus de nous, écrivit un caporal de la 389^e Division d'infanterie, et après cette attaque, on avait peine à croire qu'il pût y avoir même une souris encore en vie. » Le bombardement se poursuivit toute la journée du 13 septembre. De son poste de commandement du Kourgane, Tchouïkov en observait les effets au périscope. Montant des décombres en un nuage épais, la poussière des pierres fracassées donnait au ciel une curieuse couleur beige. Les explosions ne cessaient de faire vibrer le sol, et, à l'intérieur même du bunker de commandement, du sable fin filtrait à travers les épais rondins qui en formaient le plafond. Officiers d'état-major et soldats des transmissions en étaient couverts. Les obus et les bombes ne cessaient de couper les lignes téléphoniques, et les techniciens qu'on faisait sortir pour réparer les câbles avaient peu de chances de survie. Mais les pannes étaient si fréquentes qu'à la fin, même les jeunes femmes servant de standardistes devaient s'aventurer à l'extérieur. Tchouïkov ne put entrer en communication avec Eremenko qu'une seule fois dans la journée, et, en fin d'après-midi, il avait totalement perdu le contact avec ses divisions sur la

rive occidentales. Il fut obligé d'avoir recours à des estafettes, dont l'espérance de vie en traversant la ville à la course était encore inférieure à celle des réparateurs de lignes téléphoniques.

Bien que les Allemands eussent progressé à l'extrémité occidentale de la ville, s'emparant notamment du petit aérodrome et des casernes, ils se trouvaient tenus en échec vers le centre. Les combats étaient beaucoup plus durs qu'on ne s'y était attendu. Beaucoup de soldats de la Wehrmacht commençaient à se dire en leur for intérieur qu'ils risquaient fort de passer l'hiver à Stalingrad.

Tchouïkov décida de regagner pendant la nuit l'ancien quartier général souterrain des gorges de la Tsaritsa, qui avait une sortie dans la Pouchkinskaïa Oulitsa, une rue proche des berges de la Volga. Les gorges de la Tsaritsa avaient également servi à Paulus et à Hoth de ligne de démarcation entre leurs deux armées. Tandis que les divisions de Seydlitz, au nord, poussaient vers le Kourgane et la gare centrale, les 14^e et 24^e Divisions blindées de Hoth, ainsi que sa 94^e Division d'infanterie, au sud, avançaient vers le grand silo rectangulaire se dressant dans le ciel de Stalingrad.

La nouvelle des progrès faits par la 71^e Division d'infanterie jusque dans le centre de Stalingrad fut accueillie avec jubilation à l'état-major du Führer. Une information parvint aussi au Kremlin dans la soirée. Staline était en train de discuter avec Joukov et Vassilievski de la possibilité d'une contre-offensive de grande envergure à Stalingrad lorsque Poskrebichev, le chef de son secrétariat, vint lui dire qu'Eremenko était au téléphone. Après avoir pris la communication, Staline annonça aux deux généraux : « Eremenko dit que l'ennemi concentre des chars aux abords de la ville. Il s'attend à une attaque demain. » Il se tourna vers Vassilievski et lui dit : « Donnez immédiatement des ordres pour

que la 13^e Division de la Garde de Rodimtsev traverse la Volga, et voyez ce que nous pouvons envoyer d'autre. » Une heure plus tard, Joukov était dans un avion en route pour Stalingrad.

Tchouïkov et son proche état-major gagnèrent le bunker des gorges de la Tsaritsa dans les premières heures du 14 septembre, à bord de deux véhicules. Les rues, encombrées de gravats, étaient à peine praticables, et les arrêts forcés étaient fréquents. Tchouïkov était impatient d'arriver à son nouveau PC, car il venait d'ordonner une contre-attaque. Ses troupes réussirent à surprendre les Allemands en plusieurs endroits, mais elles furent repoussées avec de lourdes pertes à l'aube, quand les formations de Stukas de la Luftwaffe redevinrent opérationnelles. Pour les Soviétiques, la seule nouvelle encourageante de la matinée était que la 13^e Division de fusiliers de la Garde allait traverser la Volga la nuit suivante. Mais l'avance ennemie fut telle durant la journée que beaucoup commencèrent à se demander si les hommes de Rodimtsev allaient pouvoir prendre pied sur la rive occidentale de la Volga.

La 295^e Division d'infanterie allemande parvint jusqu'aux pentes du Kourgane, mais, pour les défenseurs de Stalingrad, la menace la plus immédiate se situait au sud. « Les deux divisions [la 71^e et la 76^e] sont parvenues, affirmait un rapport très optimiste de la Sixième Armée, à midi à la gare centrale et, à 15 heures 15, elles ont atteint le rivage de la Volga. » En fait, la gare centrale avait, au cours de la matinée, changé de mains trois fois en deux heures, et elle avait été reprise dans l'après-midi par un bataillon de fusiliers du NKVD.

Le général Alexandre Rodimtsev avait un uniforme

remarquablement sale lorsqu'il finit par atteindre le PC de Tchouïkov, en début d'après-midi. Depuis qu'il avait posé le pied sur la rive occidentale de la Volga, les constantes attaques aériennes l'avaient obligé à plonger dans tous les cratères d'obus et de bombes qui se présentaient. Rodimtsev ressemblait plus, à première vue, à un intellectuel moscovite qu'à un général de l'Armée rouge, Héros de l'Union soviétique. À trente-sept ans, il avait les cheveux prématurément gris, coupés très court sur les côtés mais se dressant en crête sur le sommet de son crâne, ce qui avait pour effet de lui faire paraître le visage plus allongé encore qu'en réalité. Il avait abondamment prouvé son courage durant la guerre d'Espagne où, sous le pseudonyme de *Pablito*, il avait été l'un des principaux conseillers militaires soviétiques sur le terrain, jouant notamment un rôle clé lors de la bataille de Guadalajara, en 1937. Il était adoré de ses hommes, qui craignaient d'être blessés, disaient-ils, parce qu'on risquait de les changer d'unité à leur sortie de l'hôpital.

Tchouïkov ne cacha pas à Rodimtsev le caractère précaire de la situation. Il venait de mettre en ligne sa toute dernière réserve : les dix-neuf chars constituant le reliquat d'une entière brigade blindée. Il conseilla à Rodimtsev de laisser tout son matériel lourd de l'autre côté de la Volga. Ce qu'il fallait avant tout à ses hommes, c'étaient leurs armes individuelles, des mitrailleuses, des fusils antichars et autant de grenades qu'ils pourraient en porter.

Puis Tchouïkov convoqua le colonel Saraïev, chef de la 10^e Division de fusiliers du NKVD et, en même temps, commandant de la place de Stalingrad. Saraïev, qui était arrivé à Stalingrad en juillet avec cinq régiments du NKVD (un peu plus de 7 500 hommes) avait considérablement accru son empire. Il s'était créé une véritable armée personnelle de plus de

15 000 hommes sur les deux rives de la Volga, et contrôlait aussi bien les embranchements routiers que le trafic fluvial, protégé par son statut de représentant du NKVD. Mais Tchouïkov, qui n'avait rien à perdre en un tel moment, menaça Saraïev d'appeler immédiatement le quartier général du front de Stalingrad si le colonel ne se plaçait pas sous ses ordres. Bien que Beria ait, auparavant, menacé de « casser les reins » à un général qui, au Caucase, s'était simplement permis de suggérer que les soldats du NKVD passent sous l'autorité de l'armée, Saraïev comprit que, dans le cas qui se présentait, il serait plus sage de sa part d'obéir. Le vent du Kremlin commençait à souffler dans le sens du commandement militaire.

Les bataillons de milice se trouvant sous son commandement reçurent ordre d'occuper les bâtiments clés de Stalingrad et de les tenir jusqu'au dernier. Un bataillon régulier du NKVD fut envoyé sur le Kourgane de Mamai, tandis que deux régiments de fusiliers se voyaient ordonner de bloquer l'avance de l'ennemi vers le fleuve. Les hommes de Rodimtsev devaient, à tout prix, pouvoir débarquer. Les soldats du NKVD combattirent avec bravoure, subissant de lourdes pertes. La division devait recevoir ensuite l'Ordre de Lénine et se voir attribuer le nom de *Stalingradski*. Saraïev resta à son poste durant les combats, mais il dut renoncer peu après à son petit royaume. Il fut, au cours de la deuxième semaine d'octobre, remplacé à la tête des unités du NKVD par le major général Rogatine, qui installa son poste de commandement sur la rive orientale de la Volga.

Mais, dans la soirée du 14 septembre, d'autres personnages se faisaient également rappeler à l'ordre. Georgi Malenkov, l'envoyé civil de Staline, avait convoqué à l'état-major du front de Stalingrad les officiers de la 8^e Armée aérienne. Si ceux-ci

s'attendaient à des félicitations ou même à des décorations, ils durent rapidement changer d'avis. Devant Eremenko et Joukov, qui se tenaient provisoirement en retrait, Malenkov – l'homme qui, le premier jour de la guerre, s'était refusé à croire la nouvelle du bombardement de Sébastopol – les prit violemment à partie pour leur inertie et leur manque de résultats, allant jusqu'à prescrire le conseil de guerre pour les chefs de corps. Pour bien montrer son pouvoir personnel, il fit venir à lui un officier, un homme d'assez petite taille aux cheveux noirs coiffés en arrière et à la mine suffisante. « Major Staline, dit-il au fils du maître de toutes les Russies{7}, les performances de vos aviateurs sont révoltantes. Au cours des derniers combats, aucun de vos vingt-quatre chasseurs n'a réussi à abattre un seul avion allemand. Que se passe-t-il ? Vous avez oublié la façon dont on combat ? Comment expliquer cela ? »

Malenkov entreprit ensuite d'humilier publiquement le général Khrioukine, commandant la 8^e Armée aérienne. Seule l'intervention de Joukov mit fin à la scène. Il rappela à tous que la division de Rodimtsev s'apprêtait à franchir la Volga, et que le régiment de chasse assurant sa couverture aérienne avait intérêt à faire correctement son travail. Encore tout secoués par l'algarade qu'ils venaient de subir, les officiers d'aviation se retirèrent en silence.

C'était trois jours auparavant que la *Stavka* avait ordonné l'envoi à Stalingrad de la 13^e Division de fusiliers de la Garde. Elle comprenait plus de 10 000 hommes, mais dix pour cent environ de ceux-ci n'avaient pas d'armes. Afin d'échapper aux avions de reconnaissance allemands, Rodimtsev les avait fait se disperser

sous les peupliers et les saules, au bord du fleuve. Ils venaient d'y arriver, mais, la situation pressant, ils durent repartir presque aussitôt. Une pancarte en forme de flèche clouée sur un arbre et portant simplement le mot « Ferry » leur indiqua leur point d'embarquement. Les soldats pouvaient voir l'autre rive du fleuve enveloppée d'une épaisse fumée noire.

Avant l'embarquement, on leur distribua en toute hâte munitions, grenades et vivres – essentiellement du pain, du saucisson et du sucre. Rodimtsev, après sa rencontre avec Tchouïkov, décida de ne pas attendre que la nuit soit complètement tombée. La première vague prit place à bord de toutes sortes d'embarcations – canonnières appartenant à la flottille de la Volga, remorqueurs, péniches, bateaux de pêche et même bateaux à rames. Ceux qui restaient à attendre leur tour sur la rive orientale s'efforçaient de calculer le temps qu'il allait falloir à tous ces bateaux pour revenir les chercher.

Durant la première partie de la traversée, ce fut au loin, sur la rive opposée, qu'arrivèrent balles et obus. Puis, les canons, les mitrailleuses et les mortiers allemands se trouvant assez près du rivage modifièrent leur visée, et les projectiles commencèrent à tomber dans le fleuve, soulevant des colonnes qui inondaient les occupants des plus petites embarcations. On voyait les ventres argentés des poissons tués ou assommés par les explosions luire à la surface de l'eau. Une canonnière de la flottille fut atteinte de plein fouet, et les vingt soldats qui se trouvaient à son bord furent tués. Quelques-uns des hommes ainsi acheminés vers Stalingrad préféraient regarder l'eau plutôt que la rive vers laquelle ils se dirigeaient. D'autres, au contraire, semblaient fascinés par les immeubles en feu qu'ils découvraient devant eux et rentraient instinctivement la tête dans les épaules. C'était vers un véritable

enfer qu'on les envoyait. À mesure que l'obscurité descendait, la lueur des flammes se faisait plus vive, et l'on voyait partout voltiger des étincelles. À l'approche de la rive, l'odeur des cadavres pourrissant sous les décombres venait se mêler à celle des immeubles calcinés.

La première vague des soldats de Rodimtsev sauta des bateaux et commença à charger sans même avoir mis baïonnette au canon, escaladant la pente sablonneuse de la rive. En un point, les Allemands étaient à moins de cent mètres. Il était superflu de dire aux soldats russes que plus ils s'attardaient, plus ils risquaient de se faire massacrer. Heureusement pour eux, les Allemands n'avaient pas eu le temps de creuser des tranchées ni de fortifier leurs positions. Un bataillon du 42^e Régiment de la Garde, débarquant sur la gauche, vint appuyer les troupes du NKVD pour repousser les Allemands aux alentours de la gare centrale. Sur la droite, le 39^e Régiment de la Garde chargea en direction d'une vaste usine (dont le mur de briques criblé de balles est devenu un monument commémoratif), qu'il nettoya au terme d'un combat acharné, pratiquement au corps à corps. Quand la deuxième vague arriva, le régiment poursuivit sa progression en direction de la voie de chemin de fer passant à la base du Kourgane de Mamai.

Durant les vingt-quatre premières heures de son intervention, la 13^e Division de fusiliers de la Garde perdit quelque trente pour cent de son effectif, mais réussit à préserver le rivage de l'occupation ennemie. Les quelques survivants de la division (dont 320 hommes seulement sur 10 000 restaient vivants à la fin de la bataille de Stalingrad) affirment que leur résolution leur avait été « insufflée par Rodimtsev ». À son exemple, ils s'étaient juré de ne pas céder le terrain.

Les Allemands ne considérèrent tout d'abord le succès de Rodimtsev que comme un revers très provisoire. Ils étaient convaincus que leur avance jusque dans le centre de la ville était irréversible. « Depuis hier, écrivait le 15 septembre un soldat de la 29^e Division d'infanterie motorisée, le drapeau du Troisième Reich flotte sur le centre de Stalingrad. Ce centre et le secteur de la gare sont entre nos mains. Vous ne pouvez imaginer ce que nous avons ressenti en apprenant cela ! » En même temps, précisait-il, les soldats, frissonnant déjà dans le froid, rêvaient « à de bons quartiers d'hiver souterrains, des poêles bien chauds et beaucoup de courrier de nos foyers bien-aimés ».

Des unités d'infanterie allemandes avaient avancé jusque dans les gorges de la Tsaritsa. L'entrée du PC de la 62^e Armée soviétique se trouva directement sous le feu, et son bunker ne tarda pas à se remplir de blessés. L'air, à l'intérieur, était devenu irrespirable, et des officiers d'état-major s'évanouissaient faute d'oxygène. Tchouïkov décida de changer de nouveau l'emplacement de son PC. Pour ce faire, il traversa le fleuve, remonta vers le nord, puis revint sur la rive ouest.

Les combats pour la possession du Kourgane de Mamai étaient devenus acharnés. Si les Allemands s'en emparaient, leur artillerie pourrait contrôler la Volga. L'un des régiments de fusiliers du NKVD réussit à tenir une petite partie de la colline jusqu'au moment où, peu avant l'aube du 16 septembre, il fut renforcé par les restes du 42^e Régiment de fusiliers de la Garde de Rodimtsev, et une partie d'une autre division. Dans la matinée, les nouveaux arrivants partirent à l'assaut du sommet et des pentes principales. Le Kourgane de Mamai ne ressemblait plus en rien à ce parc riant, où, quelques semaines plus tôt, les couples d'amoureux flânaient encore. Partout, le sol était creusé de cratères de bombes et

d'obus, criblé de balles, semé d'éclats des projectiles les plus divers. À l'issue de la contre-attaque soviétique, le garde Kentia accéda à la gloire en arrachant le drapeau allemand hissé au sommet de la colline par les soldats de la 295^e Division d'infanterie et en le piétinant. Mais, à côté d'exploits de ce genre, il y eut quelques faits moins héroïques auxquels moins de publicité fut donnée. Un lieutenant commandant une batterie d'artillerie soviétique sur le Kourgane déserta parce qu'il « craignait d'être accusé de lâcheté ». Des fantassins allemands ayant attaqué la batterie, les servants des pièces avaient été pris de panique et s'étaient enfuis, et l'officier n'avait pas su réagir. Il savait risquer, de ce fait, la peine de mort.

Vers 23 heures le 16 septembre, le lieutenant K., un chef de section de la 112^e Division de fusiliers, à huit kilomètres au nord du Kourgane, s'était aperçu de l'absence de quatre soldats et du sous-officier qui les commandait. « Au lieu de prendre des mesures pour les retrouver et mettre fin à cet acte de trahison, il se borna à rapporter le fait à son commandant de compagnie. » Vers une heure du matin, un commissaire politique nommé Kolabanov se rendit à l'endroit où se trouvait la section pour enquêter. Comme il approchait des tranchées, il entendit une voix qui, venant des positions allemandes, appelait par leurs noms, en russe, des soldats de la section en les invitant à passer les lignes. « Désertez, insistait la voix, vous aurez à manger et vous serez bien traités. Du côté russe, vous mourrez de toute façon. » Le commissaire vit alors plusieurs silhouettes traverser le *no man's land* en direction de la position allemande. À sa grande fureur, les autres soldats de la section soviétique ne tirèrent pas sur elles. Il découvrit ensuite que dix hommes, dont un sergent, étaient partis. Le chef de section fut arrêté et passa en conseil de guerre. Sa condamnation

ne fut pas enregistrée, mais il est plus que vraisemblable qu'il fut fusillé ou expédié dans l'une de ces unités disciplinaires dont on revenait rarement. Dans la même division, on rapporta qu'un capitaine avait tenté de persuader deux autres officiers de désertre avec lui, mais que l'un d'eux avait « protesté et exécuté le traître ». On ne peut toutefois pas être sûr que cette version officielle n'ait pas servi à dissimuler un règlement de comptes personnel.

Les Allemands ne cessèrent de contre-attaquer au cours des jours qui suivirent, mais les gardes de Rodimtsev et les restes du régiment de fusiliers du NKVD réussirent à tenir sur le Kourgane. La 295^e Division d'infanterie allemande ne parvint pas à reprendre la colline. Ses pertes furent si lourdes qu'on dut faire fusionner plusieurs compagnies. Le nombre des officiers mis hors de combat était particulièrement élevé, du fait des tireurs d'élite russes. Au bout de deux semaines à peine sur les lieux, une compagnie d'infanterie en était à son troisième commandant, en l'espèce un jeune lieutenant.

Pendant les deux mois qui suivirent, l'artillerie lourde allemande devait continuer à pilonner les positions soviétiques sur le Kourgane. Les obus de gros calibre projetaient la terre à des hauteurs considérables, et, à ce moment, comme l'observait l'écrivain Vassili Grossman, « ces nuages de terre passaient par le tamis de la gravité, les fragments les plus lourds retombant droit vers le sol, tandis que la poussière continuait à s'élever dans le ciel ». Sur les pentes de la colline, les explosions déterraient les cadavres, puis d'autres venaient les réenterrer. Des années après la guerre, on devait découvrir les corps d'un soldat allemand et d'un soldat russe. Apparemment, ils avaient été enterrés ensemble par l'explosion d'un obus après s'être mutuellement

embrochés à la baïonnette.

Joukov resta délibérément pudique en reconnaissant qu'on vivait « des jours très difficiles à Stalingrad ». À l'ambassade américaine de Moscou, on était certain que la ville était perdue, et au Kremlin, la nervosité la plus extrême régnait. Dans la soirée du 16 septembre, juste après le dîner, Poskrebichev entra silencieusement dans le bureau de Staline et plaça sur la table de celui-ci la transcription d'un message en provenance de Berlin qui venait d'être intercepté : « Stalingrad a été pris par les vaillantes forces allemandes. La Russie a été coupée en deux parties, nord et sud, et va bientôt s'effondrer en des soubresauts d'agonie. » Staline lut le texte à plusieurs reprises, alla vers la fenêtre et y resta quelques instants, silencieux. Puis il dit à Poskrebichev de le mettre en communication avec la *Stavka*. Au téléphone, il dicta un message à Eremenko et à Khrouchtchev : « Veuillez rendre compte avec un peu de cohérence de ce qui se passe à Stalingrad. Est-il vrai que la ville a été prise par les Allemands ? Veuillez donner une réponse claire et précise. J'attends une communication immédiate. »

En fait, le plus gros de la crise était passé, au moins provisoirement. La division de Rodimtsev était arrivée juste à temps. Et, du côté allemand, on voyait déjà des renforts soviétiques traverser le fleuve, comme la 95^e Division de fusiliers de Gorichny et une brigade d'infanterie de marine qui avait été envoyée pour renforcer la 35^e Division de fusiliers de la Garde, durement étrillée au sud de la Tsaritsa. La Luftwaffe constata également que la 8^e Armée aérienne soviétique mettait soudain en ligne beaucoup plus d'appareils, mais, apparemment, une peur

instinctive de l'ennemi continuait à habiter les pilotes russes. « Dès qu'un Me-109 apparaît, signalait un commissaire politique, un véritable ballet s'engage, où chacun cherche à se protéger. »

Mais ce que les aviateurs allemands remarquèrent le plus, ce fut une intensification des tirs antiaériens adverses. « Dès qu'une formation de Stukas apparaissait, nota un officier de liaison, le ciel se couvrait des flocons noirs provenant de l'éclatement des obus de DCA. » Chaque fois que l'un de ces Stukas tant haïs des troupes au sol explosait en plein vol, les soldats soviétiques éclataient en acclamations frénétiques. Les équipages de bombardiers de la Luftwaffe ne connaissaient plus que fort peu de répit. Le 19 septembre, un pilote calcula qu'il avait effectué 228 sorties au cours des trois mois précédents : autant que durant les trois dernières années « en comptant ensemble la Pologne, la France, l'Angleterre, la Yougoslavie et la Russie ». Son équipage et lui volaient quelque six heures par jour.

Leur existence au sol, sur des aérodromes improvisés dans la steppe, se répartissait tant bien que mal en des repas avalés à la hâte, des instants de repos toujours interrompus par la sonnerie aigrette des téléphones de campagne et une étude intensive des cartes et des photographies de reconnaissance sous la tente servant de salle des opérations. Lorsque les équipages reprenaient l'air, c'était pour découvrir que l'identification des objectifs devenait de plus en plus difficile, car ils ne voyaient plus au-dessous d'eux qu'un « invraisemblable chaos de ruines et de foyers d'incendie », et les énormes colonnes de fumée noire et grasse s'élevant des réservoirs de carburant en feu venaient obturer le soleil jusqu'à 3 000 mètres d'altitude.

Les demandes de missions ne cessaient d'affluer, venant des diverses unités de l'armée de terre. « Attaquez carré A II, secteur

nord-ouest. Important groupe d'immeubles, avec forte résistance ennemie. » Les aviateurs de la Luftwaffe, cependant, n'avaient guère l'impression de faire œuvre très utile en continuant à pilonner « un désert de bâtiments carbonisés où aucun mur ne restait debout ».

Il n'y avait pas plus de répit pour les « rampants », mécaniciens, armuriers, artificiers ou électriciens, qui devaient préparer les avions à redécoller « trois, quatre ou cinq fois par jour ». Les « volants » connaissaient leurs rares moments de paix à l'aube et au crépuscule, mais la température ne les incitait déjà plus à flâner en bordure du terrain pour contempler « l'horizon sans limite ». En ce milieu de septembre, le gel se faisait déjà sentir. Le 17 septembre, le thermomètre descendit brusquement, et les hommes durent recommencer à entasser tous les vêtements de laine qu'ils pouvaient trouver sous des uniformes qui, souvent, se désintégraient presque. « Beaucoup de soldats, notait un médecin militaire, avaient des vêtements si usés qu'ils en étaient réduits à porter des pièces d'uniformes russes. »

Tandis que se poursuivaient les âpres combats pour le Kourgane de Mamai, une lutte tout aussi féroce s'était engagée pour la possession de l'énorme silo à grain en béton qui se dressait au bord du fleuve. L'avance rapide du Corps blindé XLVIII de Hoth avait pratiquement isolé cette forteresse naturelle. Les défenseurs soviétiques qui appartenaient à la 35^e Division de la Garde reçurent, le 17 septembre en fin de soirée, le renfort d'une unité d'infanterie de marine commandée par le lieutenant de vaisseau Andrei Khozianov. Ils disposaient, en tout, de deux vieilles mitrailleuses Maxim et de deux fusils antichars à longs

canons, avec lesquels ils ouvrirent le feu sur un char allemand qui s'avancait vers eux avec un officier parlementaire, un interprète et un drapeau blanc à la tourelle pour leur proposer de se rendre. S'ensuivirent de violents tirs d'artillerie allemandes, préparant le terrain pour une attaque de la 94^e Division d'infanterie saxonne.

Durant la journée du 18 septembre, les défenseurs, qui n'étaient plus qu'une cinquantaine, repoussèrent dix assauts en règle. Sachant qu'ils ne pouvaient espérer être ravitaillés, ils devaient ménager constamment eau, vivres et munitions. Ils continuèrent à combattre deux jours encore dans des conditions abominables. Les céréales entreposées dans le silo ayant fini par prendre feu, ils étaient aveuglés et presque étouffés par la fumée et la poussière. Ils n'avaient presque plus rien à boire. Ils n'avaient même plus d'eau pour remplir les tubes refroidisseurs des mitrailleuses Maxim. (Conformément à une technique éprouvée durant la Première Guerre mondiale, ils devaient tout simplement uriner dans les tubes, mais les rapports soviétiques passent pudiquement sur ce genre de détails.)

Lorsque de nouveaux chars allemands vinrent les achever, le 20 septembre, ils avaient épuisé leurs grenades et leurs projectiles antichars. Les deux mitrailleuses furent mises hors d'action. La poussière et la fumée les empêchant de se voir, les défenseurs du silo ne communiquaient plus que par cris, et les Allemands tiraient en se repérant au son et non à la vue. N'ayant plus que quelques cartouches, les défenseurs finirent, au soir du 20, par se replier en abandonnant leurs blessés. Malgré l'importance tactique très limitée de cette victoire pour les Allemands, la férocité des combats amena Paulus à choisir le silo comme symbole de la bataille de Stalingrad dans l'insigne commémoratif qu'il était en train de faire réaliser.

La résistance acharnée d'autres îlots semi-fortifiés dans le centre de la ville coûta beaucoup d'hommes à l'Armée allemande pendant ces quelques jours. Tel fut le cas au grand magasin Univermag de la Place Rouge, tenu par le 1^{er} Bataillon du Régiment de fusiliers de la Garde, ainsi qu'à un petit entrepôt connu comme « la fabrique de clous ». Dans un immeuble de trois étages, non loin de là, les gardes, épuisés et presque asphyxiés par la poussière de briques venant des murs réduits en miettes, tinrent cinq jours. Les blessés périrent dans les caves faute de soins, leur jeune infirmière ayant été frappée à mort. Sur ce qui avait été près d'un bataillon à l'origine, six hommes seulement survivaient lors de l'ultime assaut allemand.

De toutes les conquêtes ainsi réalisées par la Wehrmacht dans le centre de la ville, la plus grave pour l'Armée rouge était celle de l'embarcadère central. Elle permettait aux Allemands, résolus à empêcher les défenseurs de Stalingrad de recevoir vivres, munitions et renforts de l'autre rive du fleuve, de tenir les points de passage nocturne sous le feu direct de leurs canons et de leurs lance-fusées.

Après avoir changé quinze fois de mains en cinq jours, la gare centrale, totalement en ruines, fut également occupée par les Allemands. Conformément à la politique décidée par Tchouïkov, Rodimtsev ordonna que la ligne de front soit maintenue en permanence à moins de cinquante mètres des positions allemandes, afin de rendre extrêmement difficile l'intervention de l'artillerie et de l'aviation ennemies. Chacun des soldats de sa division était fier de son adresse au tir, harcelant constamment les troupes adverses. « Chaque garde, affirmait-on, est un tireur d'élite qui force les Allemands à ramper au lieu de marcher. »

Épuisés, les yeux rouges de fatigue et ayant perdu beaucoup

plus de camarades qu'ils ne s'y attendaient, les soldats allemands, quant à eux, n'étaient plus habités par le sentiment triomphaliste qu'ils avaient connu une semaine auparavant. Tout leur semblait terriblement différent. Ils découvraient, par exemple, que les tirs d'artillerie étaient beaucoup plus redoutables et terrifiants dans une ville qu'en rase campagne. Il n'y avait pas que l'explosion même de l'obus qui se révélait dangereuse. Chaque fois qu'un immeuble était atteint, gravats, pierres et morceaux de béton venaient se joindre aux éclats. Dans ce paysage lunaire, au milieu des décombres, le *Landser* – le fantassin allemand – avait commencé à perdre la notion du temps. Même en plein midi, la lumière tendait à prendre une sorte de qualité fantomatique, tant l'air était, en permanence, chargé de poussière.

Le *Landser* devenait, dans ce monde concentré, plus conscient de la guerre en trois dimensions. Et il n'y avait pas que les tireurs russes embusqués dans les étages supérieurs des immeubles en ruines. Il fallait aussi surveiller le ciel. Quand la Luftwaffe frappait, le soldat allemand se précipitait au sol et se terrait tout comme son ennemi russe. Il y avait toujours le risque que les pilotes des Stukas ne voient pas les drapeaux à croix gammée déployés au sol pour marquer les positions, et, souvent, les unités de la Wehrmacht tiraient également des fusées de repérage pour mieux indiquer leur emplacement. Des bombardiers soviétiques intervenaient aussi, volant si bas que les fantassins distinguaient parfaitement les étoiles rouges marquant leur fuselage. Plus haut, des chasseurs tournoyaient dans le ciel. Au dire d'un observateur, leurs mouvements évoquaient plus ceux de poissons dans un gigantesque aquarium que ceux d'oiseaux en liberté.

Le vacarme était constant, mettant à terrible épreuve les nerfs des combattants. « L'air est rempli, écrivait un officier des troupes

blindées allemandes, du hurlement infernal des Stukas, du tonnerre de l'artillerie, du rugissement des moteurs, du fracas des chenilles de chars, du gémissement des lance-fusées et des orgues de Staline, du crépitement des armes automatiques, et l'on ressent, en même temps, l'oppressante chaleur d'une ville ravagée par les incendies. » Mais c'étaient encore les hurlements des blessés qui affectaient le plus les hommes. « Ce n'est pas un son humain, notait un soldat allemand. C'est comme le cri de souffrance d'un animal sauvage. »

Ces conditions infernales attisaient, chez les soldats allemands, le sentiment de déracinement, la nostalgie du pays natal et du foyer. « C'est maintenant seulement, écrivait l'un d'eux, que nous mesurons combien tout cela était merveilleux. »

Dans le même temps, les soldats russes, à en juger par leur correspondance, ne pensaient pas pouvoir s'offrir le luxe de la nostalgie et se concentraient entièrement sur le combat en cours. « Ma chère Palina, écrivait l'un d'eux à sa femme le 17 septembre. Je suis en bonne santé. Nul ne sait ce qui va arriver, mais qui vivra verra. La guerre est dure. Tu sais par la radio ce qui se passe sur le front. La mission de chaque soldat est simple : détruire autant de Fridolins que possible, puis les repousser vers l'ouest. Tu me manques beaucoup, mais nous n'y pouvons rien puisque plusieurs milliers de kilomètres nous séparent. » Et, le 23 septembre, un autre soldat, nommé Sergei, écrivait simplement à sa femme Liolia : « Les Allemands ne tiendront pas devant nous. »

Le 18 septembre, une nouvelle tentative menée par trois armées soviétiques du front Nord pour attaquer la Sixième Armée allemande sur son flanc gauche échoua. Dans la steppe, en terrain

découvert, la rapidité de redéploiement des unités de la Luftwaffe, associée à une série de contre-attaques du Corps blindé XIV, se révéla beaucoup trop meurtrière pour les Soviétiques. Une tentative analogue échoua également le lendemain. Tout ce que les trois armées russes parvinrent à réaliser, au prix de lourdes pertes, ce fut d'éviter pendant moins de quarante-huit heures à la 62^e Armée les attaques de la Luftwaffe.

Tchouïkov commença à faire traverser la Volga aux Sibériens de la 284^e Division de fusiliers du colonel Batiouk. Il les maintint en réserve au pied du Kourgane pour le cas où les Allemands s'installeraient assez solidement autour de l'embarcadère central pour pouvoir déclencher une poussée au nord le long du fleuve et couper ainsi son armée de ses bases arrière. Puis, au matin du 23 septembre, quelques heures après que ses derniers éléments eurent franchi la Volga, la division fut envoyée à l'attaque pour tenter de déloger les Allemands de l'embarcadère et d'opérer une jonction avec les troupes soviétiques isolées au sud de la Tsaritsa. Mais, bien qu'au prix de lourdes pertes, les Allemands repoussèrent les Sibériens. Et, en ce jour qui se trouvait coïncider avec le cinquante-deuxième anniversaire de Paulus, la Wehrmacht réussit finalement à s'assurer une large bande de terrain coupant effectivement de l'ensemble l'aile gauche de la 62^e Armée soviétique et la cantonnant dans une poche au sud des gorges de la Tsaritsa.

Puis, comme on pouvait le prévoir, les Allemands s'efforcèrent, par des attaques systématiques, d'écraser toute résistance dans ce secteur méridional de Stalingrad, et, deux jours plus tard, ils réalisèrent une percée. Cela sema la panique au sein de deux brigades de milice soviétiques qui se trouvaient déjà pratiquement à court de vivres et de munitions. Dans ces unités, ce fut la tête qui

céda la première, comme le commandement du front de Stalingrad le rapporta à Chtcherbakov à Moscou. Le commandant de la 42^e Brigade spéciale « quitta la ligne de défense en prétendant qu'il allait consulter l'état-major de l'armée ». La même chose se produisit au sein de la 92^e Brigade spéciale, qui avait pourtant été renforcée par des éléments d'infanterie de marine. Le 26 septembre, le commandant militaire et le commissaire politique, accompagnés de leur état-major, abandonnèrent leurs hommes, « en prétendant eux aussi qu'ils allaient discuter la situation avec le commandement ». En fait, ils allèrent chercher refuge sur l'île de Golodni, au milieu de la Volga. Le lendemain matin, « quand les soldats apprirent que leurs chefs les avaient désertés, la plupart se précipitèrent sur la rive de la Volga et s'efforcèrent de se construire des radeaux ». Certains tentèrent de gagner l'île de Golodni sur des troncs d'arbre ou des morceaux de bois à la dérive, tandis que d'autres tentaient leur chance à la nage. Les repérant, les Allemands ouvrirent le feu au canon et au mortier, et tuèrent de nombreux fuyards dans l'eau.

« Quand, poursuit le rapport, le major Iakovlev, commandant le bataillon de mitrailleuses, l'officier le plus élevé en grade resté sur la rive ouest de la Volga, apprit que le chef de la brigade avait déserté, semant ainsi la panique parmi la troupe, il prit le commandement. » Il s'aperçut très vite qu'il n'avait aucun moyen de communiquer avec quiconque, le personnel des transmissions figurant parmi les fuyards. Aidé du lieutenant Soloutsev, il rallia les hommes qui restaient et rétablit une ligne de défense, qui, malgré le manque de soldats et de munitions, résista à sept attaques durant les vingt-quatre heures qui suivirent. Pendant tout ce temps, le commandant en titre de la brigade resta sur son île. Il ne tenta même pas de faire envoyer renforts ou munitions

aux hommes restés sur la rive occidentale, se bornant à adresser des rapports fictifs à l'état-major de la 62^e Armée pour tenter de dissimuler ce qui se passait. Mais l'état-major de Tchouïkov ne tarda pas à avoir des soupçons. L'officier fut arrêté et accusé de « désobéissance criminelle à l'Ordre N° 227 ». Bien que le rapport envoyé à Moscou ne mentionne pas la suite, il est difficile d'imaginer que l'ex-commandant de brigade ait bénéficié de la moindre clémence.

RATTENKRIEG

Au paroxysme de sa déception devant la façon dont ses armées piétinaient tant à Stalingrad qu'au Caucase, Hitler limogea, le 24 septembre, le général Halder, chef de l'état-major général de la Wehrmacht. Les deux hommes, à vrai dire, ne pouvaient plus se supporter. Halder avait été exaspéré par ce qu'il considérait comme les interventions désordonnées et intempestives d'un stratège amateur, tandis que le Führer voyait en toute critique, même implicite, la traduction d'un ressentiment de généraux réactionnaires ne partageant pas sa volonté de vaincre. Au soir de son éviction, Halder nota dans son journal que la principale préoccupation d'Hitler était « la nécessité d'endoctriner et de fanatiser l'état-major général ». Cette entreprise était apparemment devenue une guerre en elle-même, avec les dangereuses conséquences qu'on pouvait imaginer.

À la suite de la querelle avec List et Jodl, Paulus entendit dire qu'il allait être appelé à remplacer ce dernier comme chef d'état-major de la Wehrmacht, le général von Seydlitz devant lui succéder à la tête de la Sixième Armée. Mais, en fin de compte, Hitler décida de conserver autour de lui des têtes connues. Jodl fut réinstallé dans ses fonctions, tandis que le maréchal Keitel restait en place pour assurer le Führer de son génie et travailler à la nazification de l'Armée. Certains officiers de carrière l'avaient surnommé *Lakeitel* ou « l'âne qui hoche la tête », mais il n'était pas le seul officier général à être accusé de lâcheté morale. « L'état-major général court à sa propre perte, écrivait Groscurth au général Beck, futur chef du complot de juillet 1944. On n'y

trouve plus le moindre lambeau d'honneur. » La seule consolation de Groscurth était de constater que son chef, le général Strecker, et les autres officiers de l'état-major du Corps XI pensaient comme lui. « C'est un véritable plaisir, affirmait-il, de se trouver avec de tels hommes. »

Le limogeage d'Halder ne marqua pas seulement la fin de l'indépendance de l'état-major général en tant qu'organe de décision stratégique ; il eut également pour effet de priver Paulus, à un moment critique, du seul protecteur qui lui restait. Paulus, en fait, dut être très affecté de voir lui échapper la chance d'obtenir un nouveau commandement. Celui de la Sixième Armée devenait une position des plus brûlantes dans la mesure où Stalingrad tardait à tomber. Une équipe de cinéastes du ministère de la Propagande attendait, « prête à filmer le défilé des étendards victorieux », et, le propre état-major de Paulus ayant annoncé le 26 septembre que « le drapeau du Reich flottait sur le siège du Parti communiste de la ville », la presse tenait prête sa manchette *Stalingrad gefallen !* À cet égard, Goebbels lui-même avait commencé à craindre que les journaux allemands ne dépeignent les événements « sous un jour un peu trop rose », et avait demandé que l'on mette bien en relief la rudesse et la difficulté des combats. Une semaine plus tard, toutefois, il laissa imprimer que la chute de Stalingrad pouvait « être attendue avec certitude ». Mais trois jours après, il changea de nouveau d'avis et ordonna que d'autres sujets soient mis en valeur.

Selon Groscurth, cette pression constante rendait Paulus « extrêmement nerveux ». La tension avait occasionné une recrudescence de sa dysenterie, et son tic facial s'était encore accentué. Lorsqu'à l'état-major de la Sixième Armée, installé à Goloubinski, un village sur la rive ouest du Don, il regardait une

carte à grande échelle de Stalingrad, il pouvait constater qu'une bonne partie de la ville avait déjà été prise par ses troupes, et ses officiers de renseignement estimaient que les pertes soviétiques équivalaient au double des pertes allemandes. Il ne pouvait qu'espérer, cependant, que, comme le pensait Hitler, l'ennemi allait bientôt se trouver à bout de ressources, car les siennes propres déclinaient rapidement devant l'incroyable ténacité manifestée par les adversaires.

La plupart des critiques qu'on lui adressait se fondaient sur le fait que la Sixième Armée, renforcée par deux corps de la Quatrième Armée blindée, était la plus importante formation de la Wehrmacht, avec presque un tiers de million d'hommes. De l'extérieur, et sans expérience de la guerre qui se livrait, on ne pouvait comprendre le problème auquel se heurtait Paulus. On pouvait toujours soutenir, certes, qu'il aurait pu mieux utiliser les troupes dont il disposait, mais ce que ses détracteurs semblaient oublier, c'est qu'alors que huit de ses divisions se consacraient aux combats dans la ville, onze autres devaient tenir un front de plus de deux cents kilomètres s'étendant le long des boucles du Don et rejoignant la Volga à travers steppe pour aller jusqu'au sud de Stalingrad, devant Beketovka. Seule une division restait en réserve.

Sur le flanc nord, le Corps XI de Strecker, le Corps VIII de Heitz et le Corps blindé XIV de Hube devaient faire face à de constantes attaques de quatre armées soviétiques, qui tentaient de réduire la pression allemande sur la ville de Stalingrad elle-même. Sur la droite, face à la 64^e Armée soviétique du général Choumilov, le Corps d'armée IV du général Jaenecke rejoignait la peu solide Quatrième Armée roumaine pour constituer une ligne de défense exagérément étirée allant jusqu'au nord du Caucase.

Au total, du côté soviétique, Eremenko disposait de la 62^e Armée de Tchouïkov, de la 64^e Armée autour de Beketovka, de la 57^e Armée déployée jusqu'au-delà du lac Sarpa, plus au sud, de la 51^e Armée constituant une ligne de front le long des autres lacs – Tsatsa et Barmantsak, notamment – et de la 28^e Armée s'étirant jusque dans les étendues quasi désertiques de la steppe kalmouke.

Pour les troupes des deux camps, les combats dans la steppe ressemblaient fort à ceux de la Première Guerre mondiale, avec un armement plus perfectionné et l'intervention occasionnelle d'une aviation moderne. L'été finissant, le terrain avait changé de nature et d'aspect. Pour les formations blindées, qui avaient librement chargé sur le sol ferme d'une steppe noyée de soleil, le temps des grandes manœuvres avait pris fin. Les pluies de la *raspoutitsa* engendraient maintenant des conditions de vie misérables. Dans leurs tranchées ou leurs trous individuels, avec bien souvent de l'eau jusqu'aux chevilles, les soldats découvraient le « pied de tranchée » et les misères physiques de l'autre guerre, en regardant des rats trempés s'attaquer aux cadavres répandus dans le *no man's land*. L'activité militaire se réduisait de part et d'autre à des patrouilles de reconnaissance et à des coups de main. De petits groupes gagnaient en rampant les lignes adverses, lançaient des grenades dans les tranchées et se repliaient. La seule action de quelque envergure survint le 25 septembre, lorsque les 51^e et 57^e Armées soviétiques attaquèrent les divisions roumaines le long des lacs Salés, au sud de Stalingrad, et les repoussèrent, mais sans parvenir à détourner de leur tâche les unités allemandes combattant dans la ville.

À Stalingrad, en revanche, la guerre avait un visage totalement différent. Là, les combats les plus acharnés qui se puissent imaginer se déroulaient dans le cadre dévasté d'une vie civile

brutalement interrompue. Là, les rebuts de la guerre – carcasses de char calcinées, douilles d'obus, caisses de grenades vides, fils téléphoniques sectionnés – se mêlaient aux poignants vestiges de foyers ayant volé en éclats – sommiers, lampes et casseroles. On se battait, comme le raconte Vassili Grossman, dans les couloirs et les chambres d'appartements à demi détruits, mais où restaient encore, parfois, ici un vase avec des fleurs à peine fanées, là une table avec un cahier d'écolier ouvert.

Les fantassins allemands détestaient ces combats rapprochés où il fallait conquérir une rue maison par maison, appartement par appartement. Ils avaient du mal à accepter psychologiquement ces affrontements qui dépassaient les dimensions et les normes militaires auxquelles ils étaient habitués. À un point des combats de fin septembre, un vaste entrepôt de briques au bord de la Volga, non loin de l'embouchure de la Tsaritsa, s'était retrouvé transformé en une sorte de tranche napolitaine meurtrière, avec des Allemands au dernier étage, des Russes au-dessous d'eux, et de nouveau des Allemands en bas. Souvent, l'ennemi était impossible à reconnaître, tant les uniformes étaient imprégnés de la même poussière grisâtre.

Apparemment, les généraux allemands n'avaient pas imaginé ce qui attendait leurs troupes dans cette ville en ruine. Ayant perdu l'énorme atout de la *Blitzkrieg*, ils en étaient réduits à revenir à de nombreuses techniques de la Première Guerre mondiale, bien que leurs propres théoriciens eussent affirmé en leur temps que la guerre de tranchées, par exemple, représentait « une aberration de l'art militaire ». Ainsi, pour répondre à la tactique adoptée par les Soviétiques, la Sixième Armée dut réinventer les « unités d'assaut » créées en janvier 1918 : des groupes de dix hommes armés d'une mitrailleuse légère, d'un

mortier de petit calibre et de lance-flammes destinés à nettoyer caves, casemates et égouts.

D'une certaine manière, les combats sauvages de Stalingrad étaient encore plus terrifiants que la boucherie impersonnelle de Verdun. Cette lutte presque au corps à corps dans les ruines, les caves et les tunnels fut très vite surnommée la *Rattenkrieg* – la guerre des rats – par les soldats allemands. Elle affolait presque leurs généraux, qui avaient rapidement eu l'impression de perdre le contrôle des événements. « L'ennemi est invisible, écrivait le général Strecker à l'un de ses amis. Des embuscades tendues dans les caves, derrière les vestiges de murs, dans des abris cachés ou dans les ruines des usines provoquent de lourdes pertes parmi nos troupes. » Les chefs militaires allemands étaient unanimes à reconnaître que les Russes étaient passés maîtres dans l'art du camouflage, mais peu admettaient que c'était leur propre aviation qui avait, en accumulant les ruines dans la ville, créé les conditions idéales pour sa mise en application à Stalingrad. « Il n'y a plus une maison debout, écrivait un lieutenant allemand à sa famille. Ce n'est plus qu'une inextricable accumulation de décombres et de gravats, presque impraticable. » Installé dans la partie sud de la ville l'officier de liaison de la Luftwaffe affecté à la 24^e Division blindée, notait : « Les défenseurs se sont retranchés et enterrés devant nous. Il y a, dissimulés dans les ruines ou dans les caves, des chars ou, parfois, simplement des tourelles de char, ainsi que des canons, qui rendent très difficile la progression de nos blindés. »

Le plan de Tchouïkov consistait à disloquer et à fragmenter les assauts allemands par des « brise-lames » – des retranchements tenus par des fantassins armés de fusils antichars et de mitrailleuses – qui canalisèrent ensuite les assaillants vers des

itinéraires où les attendaient ces canons et ces chars à demi enterrés dans les décombres. Quand les chars allemands étaient appuyés par de l'infanterie, le premier objectif des Russes était de les séparer. Ils utilisaient pour ce faire des mortiers de tranchée, dont ils s'efforçaient d'expédier les projectiles juste derrière les chars, afin de disperser les fantassins, tandis que les canons antichars s'en prenaient aux blindés eux-mêmes. Les itinéraires au milieu des ruines étaient aussi minés à l'avance par des sapeurs, dont les pourcentages de pertes étaient les plus effrayants de toute l'armée. « Une seule erreur et vous serez manquant au repas du soir », était la formule consacrée parmi eux. Revêtus de tenues camouflées – blanches dès que la neige commençait à tomber –, ils allaient la nuit, en rampant, installer les mines antichars. Un sapeur expérimenté pouvait en poser jusqu'à trente en une seule nuit. Une autre de leurs spécialités consistait à surgir d'un trou pour aller déposer une mine devant un char allemand en marche.

Le temps des offensives généralisées semblait passé. La bataille se décomposait de plus en plus en de multiples petits engagements, constants et acharnés. Du côté soviétique, ils étaient souvent menés par des groupes de six à huit hommes issus de ce qui avait été surnommé « l'École de combat de rue de Stalingrad », armés de pistolets-mitrailleurs et de grenades mais aussi de couteaux et de pelles affûtées afin de pouvoir tuer silencieusement. Les pelles étaient si rares que les hommes en arrivaient à graver leur nom sur le manche et à dormir la tête posée sur la lame afin qu'on ne leur vole pas l'instrument. Les groupes d'assaut envoyés dans les égouts étaient également équipés de lance-flammes et appuyés par des sapeurs porteurs de charges explosives. Six sapeurs de la division de Rodimtsev

réussirent ainsi à découvrir un puits sous un retranchement allemand, qu'ils firent sauter à l'aide de 150 kilos d'explosif.

Une tactique générale se développait chez les Soviétiques, fondée sur le fait que les Allemands disposaient de peu de réserves, et visant à les « user ». Tchouïkov ordonna que l'on privilégie les opérations nocturnes, d'abord parce que la Luftwaffe ne pouvait intervenir, mais aussi parce qu'il pensait que les Allemands étaient beaucoup plus facilement angoissés et fatigués la nuit. Les fantassins allemands en vinrent à craindre tout particulièrement les Sibériens du colonel Batiouk, considérés comme des hommes ayant la chasse dans le sang – et prêts à fondre sur n'importe quelle proie. Dans une lettre interceptée par les Soviétiques, un soldat allemand écrivait : « On ne peut comprendre ce qu'est la terreur, ici. Au moindre bruit, au moindre frémissement, je presse la détente de la mitrailleuse et lâche des rafales entières de balles traçantes. » Cette propension à tirer, la nuit, sur tout ce qui bougeait a contribué sans aucun doute à faire dépenser aux Allemands plus de 25 millions de cartouches pour le seul mois de septembre. Les Russes augmentaient également la tension en tirant des fusées éclairantes pour faire croire qu'une attaque était imminente. Et, chaque nuit, l'aviation soviétique, soucieuse, le jour, d'éviter la chasse allemande, harcelait les positions adverses.

Pour ce faire, les Soviétiques utilisaient à la fois leurs bombardiers de nuit bimoteurs, qui attiraient d'abord le feu de toutes les batteries antiaériennes allemandes, et de vastes nombres de petits biplans U-2, très manœuvrables et capables de larguer des bombes de calibre modeste. « Les Ruskofs nous harcèlent d'en haut toute la nuit », écrivait chez lui un caporal du génie. Le plus pénible pour les nerfs des soldats allemands était

sans doute le changement de son qui se produisait lors de ces attaques et que l'oreille en venait à guetter malgré elle. Le bruit qu'il faisait en arrivant au loin avait valu à l'U-2 l'un de ses nombreux surnoms : la « machine à coudre ». Puis, à l'approche de l'objectif, le pilote coupait son moteur et commençait à planer comme un oiseau de proie vers sa cible. On n'entendait plus que le froissement de l'air sur les ailes, puis la bombe tombait. Bien que son chargement de bombes ne fût que de 400 kilos, cet avion était redoutable en tant qu'arme psychologique. « Nous gisions, épuisés, dans nos trous, en les attendant », racontait un autre soldat allemand. À Stalingrad, l'U-2, qui avait atteint le record des sobriquets, était également baptisé « le sergent de semaine » – pour son habitude de surprendre les malheureux soldats en arrivant sans bruit –, « le bombardier de minuit » ou « le moulin à café ». Le commandement de la Sixième Armée en vint à demander à l'état-major du Groupe d'Armées d'ordonner des attaques constantes, de jour et de nuit, de la Luftwaffe sur les terrains d'aviation soviétiques afin de tenter de neutraliser les formations ennemies. « La totale suprématie aérienne des Russes pendant la nuit, soulignait-on, a atteint un niveau intolérable. Nos troupes ne connaissent aucun repos, et leur potentiel de combat est en passe d'être annihilé. »

Dans les dossiers qui subsistent, il n'est pas fait explicitement mention des ébranlements nerveux dus au combat. Les autorités médicales allemandes tendaient à utiliser l'euphémisme « épuisement », comme les Britanniques, mais leur réaction devant cette affection était plus proche de celle, simple et brutale, de l'Armée rouge. L'Armée allemande refusait même de reconnaître l'existence du problème. En 1926, sept ans avant la prise de pouvoir d'Hitler, la névrose due au combat cessa d'exister

en tant qu'affection médicale, en même temps que toute pension d'invalidité pouvant l'accompagner. À partir de ce moment, il n'y avait plus d'excuse à quitter la ligne de front. La dépression s'assimilait à la lâcheté devant l'ennemi et pouvait donc être tenue pour un crime relevant du châtement suprême. Il est, par conséquent, impossible de déterminer, d'un côté ou de l'autre, la proportion de désertions ou d'abandons de poste qui, à Stalingrad, furent occasionnés par des chocs nerveux. Tout ce qu'on peut tenir pour certain, par comparaison avec ce qui se produisit sur d'autres théâtres d'opérations, c'est que le taux de pertes dues à l'épuisement nerveux dut commencer à s'élever très sensiblement au cours du mois de septembre, dès que la guerre de mouvement fit place à un combat d'annihilation pratiquement stationnaire. Il suffit de se reporter aux études faites par les Britanniques à Anzio et en Normandie pour s'en convaincre.

Le principal point de désaccord entre Tchouïkov et de nombreux membres de l'état-major du front de Stalingrad portait sur les positions à faire prendre aux unités d'artillerie, au stade de la division comme à celui de l'armée. Tchouïkov eut finalement gain de cause et put imposer qu'elles restent implantées sur la rive orientale de la Volga, car il n'y avait pas assez de place pour elles sur la rive occidentale, avec les troupes de première ligne. Il eût été également de plus en plus difficile de faire franchir la Volga aux lots de munitions nécessaires, et, à Stalingrad comme ailleurs, « un canon sans obus ne sert à rien ».

« Une maison prise par les Russes, une autre prise par les Allemands, notait Vassili Grossman peu après son arrivée. Comment peut-on utiliser de l'artillerie lourde dans une telle

bataille ? » Il ne tarda pas à obtenir la réponse à sa question. L'artillerie soviétique massée sur la rive orientale de la Volga, conformément aux instructions de Tchouïkov, ne tentait pas de frapper les premières lignes allemandes. Leur objectif était de matraquer les lignes de communication ennemie, et, avant tout, de détruire les unités se regroupant en vue d'une attaque. Afin d'y parvenir, des nuées d'observateurs d'artillerie soviétiques se dissimulaient, tels des tireurs d'élite, au sommet des immeubles en ruines. Pour les Allemands, bien conscients du danger qu'ils représentaient, ils constituaient des cibles prioritaires dès qu'ils étaient repérés.

Lorsqu'une concentration de troupes allemandes était décelée et ses coordonnées transmises, par radio ou téléphone de campagne, aux batteries de l'autre côté du fleuve, un feu dévastateur s'abattait sans tarder. « De l'autre côté de la Volga, écrivait Vassili Grossman, on eût dit que l'univers tout entier était ébranlé par la puissante action des canons lourds. Le sol tremblait. »

La seule artillerie à rester sur la rive occidentale était constituée de lance-fusées *Katioucha* montés sur des camions. Se dissimulant derrière les talus bordant le fleuve, les véhicules allaient en marche arrière jusqu'à l'extrême bord de l'eau, tiraient rapidement leurs seize fusées à la file, puis redémarraient. Ce lanceur multiple était la plus efficace, sur le plan psychologique, des armes à longue portée soviétiques. Ses seize fusées de 130 mm, longues de près d'un mètre cinquante, pouvaient être tirées à très grande vitesse avec un bruit véritablement déchirant. Beaucoup de ceux qui encaissaient pour la première fois une salve de *Katiouchas* avaient l'impression de se trouver sous un bombardement aérien. Le nom, donné par les soldats de l'Armée

rouge, venait de la plus populaire des chansons russes de la guerre. Dans cette chanson, Katioucha promettait à son fiancé, parti défendre la Mère Patrie, de garder intact leur amour.

Les soldats russes affectaient de mépriser la contrepartie allemande de cette arme, le mortier à six canons connu sous le nom de *Nebelwerfer* – lanceur de brouillard. Ils l'appelaient « le bourricot », prétendant que son bruit évoquait un âne en train de braire, ou le *Vanioucha* – diminutif d'Ivan comme Katioucha était le diminutif de Katia. La grande plaisanterie, dans la 62^e Armée soviétique, consistait à se demander ce qui se passerait « si Vanioucha tentait d'épouser Katioucha^[8] ».

Tchouïkov ne tarda pas à déterminer qu'à Stalingrad, les armes clés de l'infanterie allaient être le pistolet-mitrailleur, la grenade et le fusil à lunette. Après avoir subi les assauts dévastateurs des skieurs finlandais, capables de tirer avec efficacité en pleine course, l'Armée rouge avait admis le principe de groupes de combat de huit hommes armés de pistolets-mitrailleurs et pouvant éventuellement être transportés sur la plage arrière d'un char T-34. Dans les combats de rue de Stalingrad, cette formation se révéla idéale. La grenade à main, elle, s'avéra essentielle pour les opérations de nettoyage. Les soldats de l'Armée rouge l'appelaient leur « artillerie de poche ». Elle était également très efficace comme arme défensive. Par ordre de Tchouïkov, des renforcements avaient été creusés au flanc des tranchées pour y stocker des grenades prêtes à servir. Comme il fallait s'y attendre, il y eut ainsi de nombreux accidents provoqués par des soldats à l'entraînement rudimentaire. Le commandant en second d'une compagnie fut tué et plusieurs de ses hommes grièvement blessés

par une grenade maniée par une recrue nouvellement arrivée sur le front. Il y eut également des morts lorsque des soldats originaires d'Asie centrale tentèrent d'adapter à leurs grenades des détonateurs allemands sur lesquels ils avaient fait main basse. « Un supplément d'instruction est nécessaire », signala-t-on alors au conseil militaire du front de Stalingrad.

Une autre arme, souvent aussi dangereuse pour son utilisateur que pour sa cible supposée, était le lance-flammes, aux effets terrifiants dans le nettoyage des tunnels, des caves et des réduits difficilement accessibles. Ceux qui en étaient porteurs savaient que, s'ils étaient repérés par l'ennemi, ils devenaient aussitôt sa première cible.

Certains soldats de l'Armée rouge prenaient grand plaisir à inventer et à bricoler des pièges et des instruments divers pour tuer les Allemands, tous semblant plus ingénieux et plus imprévisibles quant à leurs résultats que les précédents. Furieux de son impuissance devant les attaques de Stukas, un commandant de bataillon, le capitaine Ilgachkine, décida avec l'un de ses soldats, nommé Repa, d'improviser un canon antiaérien. Tous deux attachèrent un fusil antichar aux rayons d'une roue de charrette, montée à son tour sur un grand pieu fiché dans le sol. Ilgachkine se livra à des calculs très compliqués fondés sur la vitesse initiale de l'arme et la vitesse supposée d'un avion en piqué, et il faut reconnaître qu'il y montra quelque talent, car Repa réussit à abattre trois Stukas à l'aide du nouvel engin.

Les véritables batteries de DCA modifièrent également leur façon de procéder. Les Stukas arrivaient à une altitude de 1 200 à 1 500 mètres, puis effectuaient un demi-tonneau avant de piquer à un angle d'environ soixante-dix degrés, avec leur hurlement bien connu. Ils sortaient de leur piqué à un peu moins de

600 mètres. Les servants des pièces antiaériennes soviétiques apprirent à organiser un barrage de façon à frapper les avions, soit au moment où ils commençaient à piquer, soit à celui où ils amorçaient leur remontée. Ils avaient appris que tenter de les atteindre durant le piqué lui-même était une perte de temps et de munitions.

Une autre trouvaille fut faite par Vassili Ivanovitch Zaitsev, qui devait devenir le plus célèbre des tireurs d'élite de l'armée de Stalingrad. Il eut l'idée d'adapter le viseur télescopique de son fusil habituel à un fusil antichar, de façon à pouvoir anéantir les postes de mitrailleuse ennemis en expédiant un obus droit dans leur meurtrière de tir. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que les charges explosives de ces obus antichars produits en masse n'étaient pas assez régulièrement dosées pour permettre un tir de haute précision. Cependant, les armes conventionnelles avaient aussi leurs virtuoses et leurs champions. L'as des tireurs au mortier de la division Batiouk, un certain Bezdiko, était célèbre pour avoir réussi à avoir six obus dans les airs en même temps. Ces histoires étaient largement exploitées pour donner le goût de l'exploit et le culte de l'arme aux soldats. La formule clé de la 62^e Armée était : « Veillez sur votre arme comme sur la prune de vos yeux. »

Les « garnisons » tenant ces immeubles fortifiés si essentiels à la tactique adoptée par Tchouïkov, qui comprenaient nombre de jeunes femmes, infirmières ou téléphonistes, devaient endurer les pires privations lorsqu'elles se trouvaient coupées des jours durant. Il leur fallait supporter la poussière, la fumée, la faim et, pire que tout, la soif. La ville était sans eau courante depuis que la station de pompage avait été détruite par les bombardements, en août. Sachant combien il était dangereux de boire de l'eau polluée,

des soldats fous de soif tiraient sur les gouttières et les tuyaux dans l'espoir de recueillir quelques gouttes.

Ravitailer les positions avancées était un problème constant. Un détachement antichar avait un cuisinier tartare de Kazan qui avait coutume de remplir de soupe ou de thé un énorme thermos qu'il s'attachait sur le dos avant de ramper sous le feu vers les postes de première ligne. Lorsque le thermos était frappé par des balles ou des éclats d'obus, le malheureux cuisinier se trouvait inondé. Plus tard, lorsque le froid s'installa vraiment, la soupe et le thé se mirent à geler, et il lui arriva d'être « couvert de glaçons en arrivant ».

Avec des lignes de front très mal définies et une zone de défense n'excédant pas quelques centaines de mètres en certains endroits, les postes de commandement se trouvaient presque aussi vulnérables que les positions avancées. « Les obus explosant au-dessus de notre PC étaient chose courante, écrivait le colonel Timofei Naoumovitch Vichnevski, commandant l'artillerie de la 62^e Armée. Quand je quittais le bunker, j'entendais des tirs d'armes automatiques légères de tous côtés. Parfois, il nous semblait que les Allemands étaient partout autour de nous. » Un jour, un char allemand arriva jusqu'à l'entrée du bunker, « sa masse bloquant la seule issue ». Vichnevski et ses subordonnés durent creuser désespérément pour parvenir à s'échapper par un fossé de l'autre côté. Le colonel fut très grièvement blessé. « Je suis complètement défiguré, écrivait-il. Les femmes ne vont plus pouvoir même me regarder. »

Les postes de commandement allemands, eux, couraient peu de risques d'être pris d'assaut au cours des mois de septembre et d'octobre, et le mètre de terre réglementaire qui les recouvrait les mettait au moins à l'abri des *Katiouchas*. Le plus grand danger

était un éventuel coup au but de l'artillerie lourde soviétique installée de l'autre côté de la Volga. Au stade du commandement divisionnaire ou même régimentaire, on se préoccupait de confort en même temps que d'efficacité. On voyait souvent un phonographe voisiner avec une caisse de vin ou de cognac rapportée de France. Quelques officiers avaient pris l'habitude de porter des vêtements de sport et même parfois des shorts, car leurs uniformes étaient infestés de vermine.

Le confort était moindre pour leurs soldats, qui, avant d'affronter les dangereuses heures d'obscurité, se souhaitaient une « nuit calme » au lieu d'une « bonne nuit ». Au petit matin, les membres raidis par le froid, ils cherchaient le moindre rayon de soleil parvenant au fond de leurs tranchées. Puis ils se réconfortaient en lançant insultes et menaces aux lignes d'en face. « Ruskofs, vous êtes foutus ! » ou « Hei, Rus, bul-bul, sdavaissa ! », ce qui, dans le jargon qu'ils s'étaient improvisé, voulait dire approximativement : « Rendez-vous, les Russes, ou on va vous noyer ! » L'idée de pousser l'ennemi jusque dans la Volga revenait régulièrement dans ces invectives.

Durant les accalmies qui survenaient entre deux engagements, les Russes eux aussi cherchaient un peu de soleil. Certaines de leurs tranchées finissaient par ressembler à des magasins de brocante, avec des douilles d'obus transformées en lampes à pétrole et des étuis de cartouches en briquet. Le tabac, ou *makhorka* – et, bien souvent, son absence –, était un sujet de constantes préoccupations. Les connaisseurs affirmaient qu'on ne devait rouler les cigarettes que dans des morceaux de journaux et non dans du papier classique. L'encre d'imprimerie était censée donner un goût supplémentaire au tabac. Lorsqu'ils avaient des cigarettes, les soldats russes fumaient constamment au combat.

« Il est permis de fumer en se battant, disait à l'écrivain Constantin Simonov un tireur au fusil antichar. Ce qui n'est pas permis, c'est de rater sa cible. Si on rate une seule fois, on n'aura, de toute manière, plus jamais l'occasion d'allumer une cigarette. »

Plus importante encore que la ration de tabac était la ration d'alcool, théoriquement de 100 grammes par jour. Le silence se faisait instantanément dans toutes les unités lorsqu'était produite la vodka, chacun surveillant de l'œil le niveau des bouteilles. La tension était telle, dans les tranchées, que la ration officielle n'était jamais considérée comme suffisante, et les soldats étaient prêts à tout pour l'accroître un peu. L'alcool à 90 degrés des infirmeries était rarement utilisé à des fins licites. L'on buvait aussi de l'alcool industriel et même de l'antigel après passage dans le filtre de carbone d'un masque à gaz. Beaucoup de soldats s'étaient débarrassés de leurs masques durant les retraits précipitées de l'année précédente, et ceux qui avaient la chance de les avoir gardés se retrouvaient donc en position de force pour négocier avec leurs camarades. Le résultat pouvait être bien pire qu'une simple migraine. La plupart des consommateurs s'en tirèrent parce qu'ils étaient jeunes, robustes et n'avaient pas eu trop souvent l'occasion de jouer à ce genre de jeu, mais certains récidivistes devinrent aveugles.

En hiver, dans la steppe, les soldats arrivaient à boire jusqu'à un litre de vodka par jour. Ils se procuraient ce qui dépassait la ration officielle en omettant de déclarer leurs pertes et en se partageant ce qui revenait aux disparus ou en cédant aux habitants des villages situés derrière les lignes des pièces d'uniforme ou du matériel. Les paysans de la steppe arrivaient à fabriquer de l'alcool « avec tous les ingrédients imaginables, y compris du lait ». Mais ce genre de commerce se révélait plus

dangereux pour les civils que pour les soldats. Ainsi, un tribunal militaire du NKVD condamna deux femmes à dix ans de Goulag chacune pour avoir échangé avec des soldats du tabac et de l'alcool contre de la soie de parachute destinée à leur faire des sous-vêtements.

Le service de santé était rarement considéré comme de première importance par les chefs de l'Armée rouge. Un soldat grièvement blessé était hors de combat, et la principale préoccupation de ses supérieurs était de le remplacer. Mais cette attitude ne découragea pas pour autant le personnel médical du secteur de Stalingrad, principalement composé d'étudiantes ou même de lycéennes n'ayant reçu qu'une rudimentaire formation de secouristes. Certaines de ces jeunes filles et de ces jeunes femmes furent en fait les plus authentiques héroïnes de cette bataille.

La compagnie sanitaire de la 62^e Armée, forte d'une centaine de personnes, était commandée par une étudiante en médecine de dix-huit ans, Zinaïda Georgevna Gavrielova, à qui l'on avait confié cette responsabilité démesurée après qu'elle eut servi avec brio au sein d'un régiment de cavalerie. Ses infirmières, dont peu étaient plus âgées qu'elle, n'hésitaient pas à aller chercher les blessés sous les tirs les plus nourris, à les traîner à l'abri ou même à les porter sur leur dos. Il fallait être « physiquement et spirituellement forte », comme le déclara simplement Zinaïda Gavrielova.

Il n'était pas question, pour le personnel médical, d'être non-combattant. La belle Goulia Koroleva, une jeune femme de vingt ans issue des milieux littéraires de Moscou, avait laissé son bébé dans la capitale pour aller se porter volontaire comme infirmière.

Servant avec la 214^e Division de fusiliers au sein de la 24^e Armée, elle fut citée pour avoir « ramené de la ligne de feu plus d'une centaine de soldats blessés et tué de sa main quinze fascistes ». Elle fut décorée à titre posthume de l'Ordre du Drapeau rouge. Ancienne étudiante en art dramatique à Moscou devenue infirmière d'un régiment de fusiliers de la Garde, Natalia Kachnevskaja ramena vingt blessés en une seule journée et « lança des grenades sur les Allemands ». On cita également – à titre posthume – une autre infirmière nommée Kochnevskaja, qui, bien que blessée à deux reprises, avait réussi à ramener vingt soldats dans les lignes soviétiques{9}.

Les sacrifices faits par ces jeunes femmes étaient souvent sans objet, compte tenu de la façon dont étaient traités ensuite les blessés qu'elles étaient allées chercher au péril de leur vie. Ceux-ci étaient laissés sans soins sur les bords de la Volga jusqu'au moment où, longtemps après la tombée de la nuit, ils étaient chargés comme des sacs de pommes de terre sur les bateaux qui, ayant apporté vivres et munitions, retournaient à vide de l'autre côté du fleuve. Là, ils étaient déchargés et laissés sur place dans des conditions pires encore, comme le découvrit un jour une jeune mécanicienne d'aviation.

Ayant passé, avec ses camarades, la nuit dans des bois non loin de la rive orientale de la Volga, elle fut éveillée à l'aube par des bruits étranges. Intriguée, elle rampa jusqu'au rivage et, là, aperçut « à perte de vue des milliers de blessés » abandonnés sur le sable après avoir franchi le fleuve durant la nuit. Mourant de soif, ils « criaient et hurlaient ». Certains avaient « perdu bras ou jambes ». Les hommes et femmes du régiment d'aviation leur vinrent en aide du mieux qu'ils pouvaient, et la mécanicienne, Klavdia Sterman, qui avait été infirmière dans une maternité de

Moscou, décida qu'elle allait demander sa mutation dans une unité médicale de première ligne.

Même si les blessés parvenaient à atteindre l'un des hôpitaux de campagne dispersés sur la rive orientale de la Volga, leur survie était loin d'être garantie. Malgré la présence de quelques-uns des meilleurs médecins de Russie, ces installations précaires ressemblaient souvent plus à des boucheries en gros qu'à des établissements hospitaliers. L'hôpital de campagne de Balachkov, à une dizaine de kilomètres de Stalingrad, spécialisé dans les opérations des membres, n'avait pas de lits mais des couchettes à trois étages. Une jeune chirurgienne nouvellement arrivée fut frappée par l'état psychologique des blessés autant que par leurs atteintes physiques. « Ils se renfermaient souvent sur eux-mêmes, remarqua-t-elle, et refusaient tout contact avec quelqu'un d'autre. » Elle avait d'abord supposé qu'ayant échappé à l'enfer de Stalingrad, les blessés ne voudraient jamais y retourner. « Bien au contraire, nota-t-elle, il était vite évident qu'officiers et soldats voulaient retourner au front. » Loin de manifester le moindre soulagement, les amputés ou les blessés trop gravement atteints pour être renvoyés en ligne avaient tendance à considérer qu'ils n'étaient plus de vrais hommes.

La nourriture n'était guère de nature à leur faire reprendre des forces ou retrouver le moral. « À l'hôpital, notait Vassili Grossman dans son journal, on donne à chaque blessé un tout petit morceau de hareng salé que les infirmières ont découpé avec le plus grand soin. C'est la misère. » Il n'avait pas encore discerné la vérité : à savoir que l'impitoyable logique soviétique voulait que les meilleures rations aillent aux soldats en état de combattre. Les blessés, quand ils avaient de la chance, recevaient trois portions de bouillie de céréales par jour, et rien de plus. Le hareng salé vu par

Grossman constituait une largesse exceptionnelle.

Pour les transfusions, c'était le personnel médical qui devait bien souvent donner son sang – parfois deux fois de suite dans une soirée – tant et si bien qu'il arrivait à des infirmières ou infirmiers de perdre connaissance. « S'ils ne donnent pas leur sang, expliquait un rapport, des soldats vont mourir. »

Les chargements de blessés expédiés sur la rive orientale de la Volga devaient être régulièrement remplacés par de la « chair à canon fraîche » traversant le fleuve dans l'autre sens. Les nouveaux bataillons envoyés au fur et à mesure à la 62^e Armée par la *Stavka* arrivaient à la tombée de la nuit pour s'embarquer sous la surveillance de détachements du NKVD. Leurs hommes pouvaient voir, de l'autre côté de l'eau, la ville, illuminée par les incendies. Sur le fleuve même, des nappes de carburant brûlaient encore. Il y avait également des unités du NKVD sur la plupart des embarcations, prêtes à tirer sur quiconque plongerait par-dessus bord pour tenter d'échapper à l'enfer qui l'attendait sur l'autre rive. Les obus allemands explosant autour des bateaux avaient de quoi faire perdre la tête à bien des soldats ainsi envoyés en renfort, mais si l'un d'eux était pris d'une crise de panique, un officier ou un sous-officier l'abattait et son corps était poussé à l'eau.

Les bateaux eux-mêmes portaient d'éloquents stigmates. On disait avoir dénombré sur un ancien bateau-pompe requis par la flottille de la Volga 436 impacts après une traversée aller et retour.

Les cibles les plus faciles pour les canons allemands étaient les radeaux utilisés par le génie pour transporter les matériaux lourds, comme le bois destiné à la construction des casemates.

Voyant l'un de ces radeaux arriver vers le rivage, des soldats se précipitèrent pour aller le décharger. Ils trouvèrent à son bord un lieutenant du génie et trois de ses hommes si totalement déchiquetés par les balles de mitrailleuse qu'il semblait « qu'une mâchoire d'acier avait broyé les corps en même temps que les rondins dont était fait le radeau ».

À l'état-major de la Sixième Armée allemande, on savait que, l'hiver approchant, il n'y avait plus de temps à perdre. Et, avant même la prise de la Place Rouge et des silos à grain au sud de la Tsaritsa, on commença à préparer une offensive devant être décisive vers la partie industrielle de la ville, au nord.

À l'aube du 18 septembre, Tchouïkov avait transféré son poste de commandement sur les bords de la Volga, à un peu moins d'un kilomètre au nord de l'usine de métallurgie Octobre Rouge.

De grands efforts avaient été accomplis pour acheminer, la nuit à travers le fleuve, de nouveaux renforts, ainsi que des vivres et des munitions supplémentaires, que l'on débarquait derrière les usines Octobre Rouge et Barrikady. Tout le personnel pouvant trouver meilleure utilisation ailleurs fut évacué. La plupart des batteries de DCA disposées autour de la centrale électrique de Stalingrad avaient été mises hors de combat, et leur dépôt de munitions avait été détruit. Les jeunes femmes ayant survécu furent, le 25 septembre, repliées au-delà de la Volga et affectées à d'autres batteries sur la rive orientale du fleuve.

À six heures, heure allemande, le matin du dimanche 27 septembre, l'offensive s'ouvrit sur un bombardement intensif effectué par des Stukas. Et, sur le terrain, deux divisions blindées et cinq divisions d'infanterie au total commencèrent à avancer

vers le saillant triangulaire qui, partant de la Volga, pointait vers l'ouest.

Avant même la mise en route du gros de l'offensive allemande, la 62^e Armée soviétique lança plusieurs attaques au nord du Kourgane de Mamai. Ces opérations préventives semblaient confirmer dans leurs soupçons quelques officiers d'état-major allemands, convaincus que les Soviétiques avaient infiltré dans leur secteur des techniciens ayant mis leurs lignes téléphoniques sur écoute. Ils ne pouvaient admettre l'idée que les préparatifs de leur offensive avaient été si évidents.

La principale tâche à laquelle s'étaient consacrés les Soviétiques avait consisté à disposer des obstacles antichars et d'épais champs de mines devant les principales usines s'étendant sur près de huit kilomètres au nord du Kourgane – l'usine de produits chimiques Lazur, l'usine métallurgique Octobre Rouge, la fabrique d'armement Barrikady et l'usine de tracteurs de Stalingrad.

Les fantassins allemands, lourdement chargés, commencèrent à s'ébranler durant le bombardement, escaladant les décombres et les accumulations de gravats tout en avançant, essoufflés et la gorge desséchée par l'effort et l'appréhension du combat à venir. Sur la gauche, une partie de la 389^e Division d'infanterie avait pour objectif les logements ouvriers de l'usine Barrikady, « des blocs d'immeubles blancs symétriques et des petites maisons dont les toits de zinc étincelaient aux lueurs de l'aube ». Le bombardement aérien ne tarda pas à y déclencher de violents incendies. Au centre, la 24^e Division blindée poussait vers le petit terrain d'aviation. La 100^e Division de chasseurs, unité autrichienne, attaquait les logements ouvriers d'Octobre Rouge. Mais, dans le même temps, le sommet du Kourgane, qui avait été écrasé par les

bombes et les obus, était repris par la 95^e Division de fusiliers de Gorichny.

L'Armée rouge se révélait une fois de plus sans pitié envers les civils. Durant les combats autour des logements ouvriers de Barrikady, un sergent de la 398^e Division d'infanterie allemande, anciennement brigadier de police à Dannstadt, put constater que « des femmes russes qui sortaient des maisons avec des baluchons en tentant de se réfugier du côté des lignes allemandes étaient abattues de l'arrière par les mitrailleuses russes ».

L'offensive allemande avait été si rude que Tchouïkov reconnut ensuite s'être dit : « Encore une bataille comme celle-là, et nous nous retrouvons dans la Volga ! » Khrouchtchev téléphona du quartier général du front pour s'enquérir du moral et demander à Gourov, le commissaire politique de la 62^e Armée, de faire de plus grands efforts.

Le lendemain matin, lundi 28 septembre, la Luftwaffe concentra ses attaques sur les rives de la Volga et les bateaux se trouvant sur le fleuve, tentant de rompre ainsi la ligne de communication et de ravitaillement de la 62^e Armée. Les canons antiaériens de la flottille de la Volga furent mis, ce jour-là, à telle épreuve que beaucoup n'avaient plus de rayures le soir venu, l'âme devenue lisse à force de tirs répétés. Cinq bateaux de transport sur six furent sérieusement endommagés. Tchouïkov insista pour obtenir un plus grand soutien de la 8^e Armée aérienne contre la Luftwaffe tandis qu'il lançait de nouveaux régiments à la reconquête du Kourgane. Ceux-ci réussirent à repousser les Allemands, mais le sommet de la colline se trouva mué en *no man's land* entre les positions des deux antagonistes. Ce qui était essentiel pour Tchouïkov, c'était d'empêcher les Allemands d'y établir leur artillerie, ce qui leur aurait permis de contrôler le trafic

fluvial et toute la partie nord de Stalingrad en même temps. Son état-major et lui estimèrent, au soir de ce lundi, que le pire avait été évité, mais ils avaient bien conscience de la gravité des pertes infligées aux bateaux. Des milliers de blessés gisaient sur le rivage, sans espoir d'évacuation, et les troupes de première ligne n'allaient pas tarder à être à court de munitions comme de vivres.

Le mardi 29 septembre, les Allemands repartirent à l'assaut. Le village d'Orlovka, à une douzaine de kilomètres au nord-ouest du secteur industriel de Stalingrad, fut attaqué de l'ouest par une partie de la 389^e Division d'infanterie et du nord-est par la 60^e Division d'infanterie motorisée. La résistance des troupes soviétiques, écrasées par le nombre, fut si acharnée qu'un caporal de la 389^e Division devait écrire chez lui : « Vous ne pouvez imaginer comment ils défendent Stalingrad – comme des chiens. »

Le 30 septembre, les armées soviétiques du nord attaquèrent de nouveau le Corps blindé XIV. La 60^e Division d'infanterie motorisée et la 16^e Division blindée revendiquèrent à elles deux soixante-douze chars soviétiques détruits à l'occasion d'une « importante victoire défensive » sur deux divisions d'infanterie et trois brigades blindées de l'Armée rouge. La coûteuse attaque soviétique n'eut pas le succès escompté, mais elle contribua à retarder l'élimination du saillant d'Orlovka, opération qui, finalement, prit près de dix jours aux Allemands.

Cependant, la 24^e Division blindée, la majeure partie de la 389^e Division d'infanterie et la 100^e Division de chasseurs continuaient à avancer vers les usines Octobre Rouge et Barrikady, dont les toits et toutes les fenêtres avaient été pulvérisés par les bombardements et dont les machines n'étaient plus qu'un enchevêtrement de métal tordu. « Déjà, les premiers camarades tombaient, raconta un soldat de la 100^e Division de

chasseurs. Un peu partout, on appelait les brancardiers. Le feu s'intensifia, mais pas seulement en face de nous. Il venait maintenant des deux côtés. »

Le lendemain, pour accélérer l'offensive contre le complexe Octobre Rouge, Paulus fit monter du secteur sud de la ville la 94^e Division d'infanterie et la 14^e Division blindée. Du côté russe, la 62^e Armée, pressée de toutes parts, reçut en renfort la 39^e Division de fusiliers de la Garde, qui franchit la Volga sous les ordres du général Stepan Gouriev. Une autre division neuve, la 308^e Division de fusiliers du colonel Gourtiev, composée en majeure partie de Sibériens, avait également commencé à traverser le fleuve, mais ces renforts compensaient à peine les pertes subies.

Tchouïkov dut bientôt faire face à un danger inattendu. Le 1^{er} octobre, la 295^e Division d'infanterie allemande s'infiltra par des fossés et des ravines sur le flanc droit de Rodimtsev. Les hommes de celui-ci contre-attaquèrent féroceement, engageant les forces ennemies en combat rapproché, au pistolet-mitrailleur et à la grenade. Mais, durant la nuit, un important élément d'infanterie allemand réussit à atteindre la rive de la Volga, tourna vers le sud et s'en alla attaquer les arrières de la division soviétique, pendant qu'un autre élément parvenait à déboucher sur la droite de celle-ci. Rodimtsev réagit très rapidement, engageant dans des contre-attaques surprise toutes les unités dont il pouvait disposer, et réussit à sauver la situation.

Le 2 octobre, les Allemands attaquèrent les réservoirs de carburant installés sur les bords de la Volga, juste au-dessus du quartier général de Tchouïkov. Les bombes et les obus ne tardèrent pas à mettre le feu aux réservoirs, et du pétrole en flammes se mit à dévaler la colline jusqu'au fleuve, à toute

proximité du quartier général. Quand l'état-major du front de Stalingrad demanda par radio « Où êtes-vous ? », la réponse fut : « Là où vous voyez le plus de flammes et de fumée. »

Durant cette première semaine d'octobre, Tchouïkov avait commencé à se demander sérieusement s'il allait pouvoir tenir cette portion de rivage qui allait en se rétrécissant rapidement. Le tout était de savoir si l'on allait pouvoir continuer à traverser la Volga pour acheminer ravitaillement, munitions et renforts. Tchouïkov savait que, durement étrillés eux-mêmes, ses régiments avaient infligé de lourdes pertes aux Allemands. Mais il leur fallait continuer à tenir, et, pour cela, le courage et l'obstination comptaient autant que le potentiel matériel. On devait s'accrocher à la formule qui était devenue la devise de la 62^e Armée : « Pour les défenseurs de Stalingrad, il n'y a pas de place de l'autre côté de la Volga. » Les actes d'héroïsme individuel étaient nombreux. Ainsi, un détachement d'infanterie de marine attaché à la 193^e Division de fusiliers s'étant trouvé à court de grenades antichars au moment où des blindés allemands attaquaient sa position, l'un des hommes, Mikhaïl Panikako, saisit deux bouteilles d'essence pour les lancer sur les chars qui avançaient vers lui. Au moment où il s'apprêtait à lancer la première, une balle la fracassa dans sa main et il se retrouva couvert de flammes. Il courut alors se jeter contre le blindage d'un char en projetant l'autre cocktail Molotov vers la plage arrière du véhicule, là où se trouvait le moteur.

Les responsables militaires allemands sur le terrain s'inquiétaient eux aussi. Leurs hommes étaient épuisés, et le moral en souffrait. Des soldats de la 389^e Division d'infanterie, par exemple, ne se gênaient pas pour exprimer leur espoir de se voir ramener en France en raison des lourdes pertes qu'ils avaient

subies. Derrière les lignes allemandes, les cimetières militaires s'étendaient chaque jour. Mais, dans son discours du 30 septembre au Berliner Sportpalast, Hitler n'en avait pas moins insisté sur le fait que les troupes allemandes tenaient le terrain du Don à la Volga, et, lançant une fois de plus un défi au sort, il avait affirmé : « Nul ne nous en fera bouger. »

TRANSFUGES ET ALLIÉS

« Nous autres Russes étions idéologiquement préparés à la bataille de Stalingrad, affirmait un officier soviétique y ayant participé. Avant tout, nous n'avions pas d'illusions sur ce qu'elle allait nous coûter, et ce prix, nous étions prêts à le payer. » Il serait plus exact de dire que le gouvernement soviétique et, peut-être, une majorité de ses soldats n'avaient guère d'illusions. Mais ce n'est insulter le courage de personne que de se rappeler aussi la minorité qui ne voulait pas, ou ne pouvait pas, supporter l'énorme poids de ce combat.

Les autorités soviétiques se montraient sans pitié. « Dans cette ville en feu, écrivit Tchouïkov, nous ne supportons pas les lâches. Il n'y avait pas de place pour eux. » Staline avait lancé un avertissement aux civils comme aux militaires par une citation de Lénine : « Ceux qui n'assistent pas l'Armée rouge par tous les moyens et ne se conforment pas à son ordre et à sa discipline sont des traîtres et ils doivent être tués sans pitié. » Tout « sentimentalisme » était rejeté. On considérait que, dans une guerre totale, les erreurs judiciaires étaient inévitables et pouvaient se comparer au risque que couraient constamment les soldats de première ligne d'être tués par leur propre artillerie ou leur propre aviation.

Il ne fut pas facile, de prime abord, d'instaurer une discipline rigoureuse. Et ce ne fut pas avant le 8 octobre que le service politique du front de Stalingrad s'estima en mesure d'adresser à Moscou un rapport affirmant que « l'esprit défaitiste était presque éliminé et le nombre des cas de trahison en baisse ». Le fait que le

gouvernement soviétique se montrait presque aussi impitoyable envers ses propres soldats qu'envers l'ennemi est clairement démontré par le total de 13 500 exécutions, judiciaires ou sommaires, enregistré durant la bataille de Stalingrad. Les chefs d'accusation incluaient tout ce que les commissaires politiques désignaient sous le terme d'« activités exceptionnelles » : retraite sans ordre, automutilation, désertion, passage à l'ennemi, corruption, menées antisoviétiques. Les soldats de l'Armée rouge étaient également déclarés coupables s'ils n'avaient pas tiré sur des camarades tentant de fuir ou de se rendre. En une occasion, à la fin du mois de septembre, des chars allemands durent avancer rapidement pour protéger de tirs venant de leurs propres lignes des soldats soviétiques qui se rendaient.

Les unités les plus faibles figurant parmi les troupes dont disposait Tchouïkov étaient les Brigades spéciales de milice, composées principalement d'ouvriers des usines de Stalingrad. Des groupes de volontaires du Komsomol ou des détachements du NKVD solidement armés se plaçaient derrière elles pour les empêcher de se débander ou de battre en retraite. Les commissaires en vestes de cuir, pistolet au poing, rappelaient à l'écrivain Constantin Simonov les Gardes rouges de 1918. Mais, dans le cas de la 124^e Brigade spéciale, qui se retrouva face à la 16^e Division blindée allemande à Rynok, les chiens de garde installés sur les arrières ne firent que contraindre ceux dont les nerfs tendaient à lâcher à fuir vers l'avant et donc à passer à l'ennemi. Le 25 septembre, dix hommes dont deux sous-officiers gagnèrent les lignes allemandes. La nuit suivante, cinq autres les rejoignirent. D'après le procès-verbal d'interrogatoire de ces déserteurs par les Allemands, les effectifs de leur compagnie s'étaient trouvés réduits à cinquante-cinq hommes. « Depuis leur

dernière attaque, le 18 septembre, où ils ont subi de lourdes pertes, précisait le texte, aucune mission ne leur a été confiée. Derrière eux, il y a une deuxième ligne de membres du Parti et du Komsomol armés de mitrailleuses et de pistolets-mitrailleurs. »

Un lieutenant originaire de Smolensk déserta pour une autre raison. Il avait été fait prisonnier par les Allemands au mois d'août sur le Don, mais avait réussi à s'évader peu après. Quand il se présenta dans les lignes soviétiques, « il fut arrêté, conformément aux ordres de Staline, traité en déserteur » et envoyé dans une compagnie disciplinaire dans le secteur de la 149^e Brigade spéciale.

D'autres encore désertaient pour des raisons qui conduisaient les Allemands à un optimisme fallacieux. « Le moral est vraiment mauvais chez les Russes, écrivait à sa famille un sous-officier de la 79^e Division d'infanterie. La plupart des déserteurs sont conduits chez nous par la faim. Il est possible que les Russes connaissent une véritable famine cet hiver. »

Les archives soviétiques sont très révélatrices quant à l'état d'esprit qui régnait à l'époque et aux procédés qu'engendrait cet état d'esprit. Ainsi, quand trois soldats du 178^e Régiment de fusiliers de réserve désertèrent, un lieutenant se vit ordonner d'aller rafler trois autres hommes, civils ou soldats, pour compenser les pertes. Nombreux parmi ceux qui, ensuite, désertaient à leur tour étaient les civils ainsi incorporés de force pour compléter les effectifs. Par exemple, une bonne part des quatre-vingt-treize déserteurs de la 15^e Division de fusiliers de la Garde étaient des « citoyens de Stalingrad évacués vers Krasnoïarmeïsk ». « Ces hommes, reconnaît un rapport envoyé à Moscou, n'avaient reçu aucun entraînement militaire et quelques-

uns n'avaient pas d'uniformes. Dans la hâte de la mobilisation, on n'avait pas retiré leur permis de circuler à nombre d'entre eux. » Ce qui était, d'après le rapport, une grave erreur. « En vêtements civils et en possession de permis de circuler, ils n'ont eu aucun mal à franchir la Volga. Il est impératif de retirer leur permis de circuler à tous les soldats. »

Les rumeurs selon lesquelles les Allemands autorisaient les déserteurs russes et ukrainiens à rentrer chez eux s'ils habitaient dans les territoires occupés rendaient fous les commissaires politiques. « Un manque d'instruction politique, affirmaient-ils, est exploité par les agents allemands, qui accomplissent leur œuvre de corruption en s'efforçant de persuader des soldats instables de désertre, surtout lorsque leurs familles sont restées dans les territoires temporairement occupés par les Allemands. »

Parfois, les déserteurs étaient fusillés publiquement, devant cent ou deux cents soldats de leur division. Mais, le plus souvent, le condamné était emmené dans un endroit isolé derrière les lignes par un détachement du service spécial du NKVD. Là, on lui ordonnait de se déshabiller afin de pouvoir récupérer son uniforme et ses bottes. Il arrivait toutefois que les choses ne se déroulent pas conformément au plan prévu. Après une exécution survenue au sein de la 45^e Division de fusiliers, un infirmier s'aperçut que le poulx de l'homme qu'on venait de fusiller battait encore. Il s'apprêtait à appeler quand survint un tir d'artillerie ennemi. L'exécuté se mit en position assise, puis se leva et partit en titubant vers les lignes allemandes. « Il fut impossible de savoir, précisa le rapport envoyé à Moscou, s'il avait survécu ou non. » Le service spécial du NKVD de cette 45^e Division devait comporter de fort mauvais tireurs – peut-être encouragés par une ration de vodka supplémentaire. En une autre occasion, il reçut l'ordre

d'exécuter un soldat, condamné à mort pour automutilation. L'homme fut, comme à l'habitude, dépouillé de son uniforme, abattu et jeté dans un cratère d'obus. On pelleta un peu de terre sur le corps, puis le peloton d'exécution regagna ses cantonnements. Deux heures plus tard, le fusillé, en sous-vêtements boueux et ensanglantés, revint en chancelant à son bataillon. On dut rappeler le peloton pour l'exécuter de nouveau.

Dans bien des cas, les autorités de la région dont était originaire le déserteur étaient également informées. Conformément à la directive N° 270, la famille du condamné pouvait être poursuivie, à titre de châtiment supplémentaire et, surtout, d'avertissement. Les commissaires politiques et les membres du service spécial NKVD du front de Stalingrad considéraient les représailles sur les familles comme absolument essentielles en tant qu'élément de dissuasion.

Les hommes du NKVD enquêtant sur des cas de désertion faisaient lourdement pression sur tous les suspects afin de les inciter à la délation. Ainsi, un soldat nouvellement arrivé à la 302^e Division de fusiliers, appartenant à la 51^e Armée, fut accusé par un camarade d'avoir dit : « Si je suis envoyé au front, je serai le premier à passer aux Allemands. » « Après interrogatoire », comme le précise un rapport, il aurait avoué avoir persuadé cinq autres soldats de se joindre à lui et aurait « révélé » leurs noms.

Les commissaires politiques imputaient fréquemment les désertions dans une unité à « la négligence et l'excessive indulgence des officiers ». Mais il y eut d'innombrables cas où les officiers usèrent de leur droit de tuer « en tant que mesure extrême à laquelle on ne recourt qu'en service actif, quand un soldat de l'Armée rouge refuse d'exécuter un ordre militaire ou se retire du champ de bataille ». En de rares occasions, même, des

officiers furent jugés trop durs par les autorités. « Durant la nuit du 17 au 18 octobre, signalait par exemple un rapport de la 204^e Division de fusiliers de la 64^e Armée, deux soldats disparurent. Le colonel commandant le régiment et le commissaire politique ordonnèrent au commandant de compagnie de faire exécuter le chef de section des hommes ayant déserté. » Il s'agissait d'un sous-lieutenant de dix-neuf ans qui n'était arrivé au régiment que cinq jours auparavant et connaissait à peine les deux déserteurs. « Le commandant de compagnie obéit à l'ordre qu'il avait reçu. Il se rendit à la tranchée où se trouvait le chef de section et, en présence du commissaire politique, il l'abattit lui-même. »

Il convient de préciser que près de la moitié des soldats de la 62^e Armée soviétique n'étaient pas des Russes ; trente pour cent étaient ukrainiens et un contingent important venait de l'Asie centrale. « Il leur est difficile de comprendre certaines choses, déclarait un lieutenant russe placé à la tête d'une section de mitrailleuses, et il est également très difficile de travailler avec eux. » Leur ignorance de toutes les techniques modernes rendait aussi ces soldats plus susceptibles d'être terrorisés par les attaques aériennes. Les différences linguistiques, favorisant les incertitudes et les malentendus, n'arrangeaient naturellement rien. Une formation, la 196^e Division de fusiliers, qui était composée pour la majeure partie de Kazakhs, d'Ouzbeks et de Tartares, « subit de si lourdes pertes qu'elle dut être retirée du front pour être reconstituée ».

À tout cela, les commissaires politiques ne voulaient connaître qu'un remède, au demeurant prévisible : « Endoctriner les

officiers et les soldats de nationalités non russes et leur enseigner les idéaux les plus nobles et les plus élevés des peuples de l'URSS, leur expliquer le sens de leur serment militaire et la loi punissant toute trahison envers la Mère Patrie. » Apparemment, cet endoctrinement fut loin d'être une totale réussite. Un Tartare de la 284^e Division de fusiliers, incapable de supporter plus longtemps les rigueurs du combat, décida de désertir. Il réussit à quitter sa tranchée sans être vu et se mit à ramper vers l'avant dans le noir, mais il ne tarda pas à se perdre dans le *no man's land*. Sans s'en rendre compte, il revint dans le secteur occupé par le 685^e Régiment de fusiliers, trouva un poste de commandement et y entra. Convaincu d'être arrivé à destination, il supposa que les officiers qui le regardaient d'un air effaré étaient des Allemands déguisés en Russes. « Il leur annonça, précisait un rapport, qu'il était venu se rendre. Le traître a été exécuté. »

Les commissaires politiques devaient faire face à un autre problème, d'ordre administratif. « Il est très difficile de classer et qualifier précisément les agissements exceptionnels, soulignait un rapport du service politique du front de Stalingrad expédié, à Moscou, car, dans bien des cas, nous ne pouvons dire si un soldat a déserté ou s'il est passé à l'ennemi. » Et un autre rapport insistait : « Dans les conditions du combat, il n'est pas toujours possible de déterminer avec certitude ce qui est arrivé à un soldat ou à un groupe de soldats. À la 38^e Division de fusiliers, un sergent et un autre homme qui étaient allés chercher les rations de leur compagnie ont disparu. Personne ne sait ce qui leur est arrivé. Ils peuvent avoir été enterrés par un obus ou ils peuvent avoir déserté. S'il n'y a pas de témoins, nous ne pouvons que soupçonner le pire. »

La situation était encore aggravée par le fait que les officiers

fournissaient souvent des états inexacts de leurs effectifs. Certains absents étaient classés déserteurs alors même qu'ils avaient été évacués vers des hôpitaux de campagne avec des blessures graves. Ils risquaient alors d'être condamnés lorsqu'ils regagnaient leur unité. D'autres officiers truquaient délibérément les chiffres. La pratique consistant à ne pas rapporter la mort de soldats afin de continuer à toucher leurs rations était connue depuis le début des armées organisées.

On doit accueillir avec les plus grandes précautions le total de 446 désertions enregistré par les commissaires politiques du front de Stalingrad pour le mois de septembre. Aucune mention n'est faite des « passages à l'ennemi » – autre catégorie selon la terminologie officielle. D'autres éléments d'information indiquent que les désertions – et même les désertions en groupe – représentaient un gros problème dans le secteur de Stalingrad. On relève, par exemple, qu'après qu'en trois nuits, vingt-trois hommes d'un même bataillon eurent déserté, une « zone de protection » fut « constituée devant la première ligne », avec des officiers « montant la garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre ».

Les blessures volontaires étaient considérées comme équivalant à la désertion. Un soldat de la 13^e Division de fusiliers de la Garde – celle de Rodimtsev –, soupçonné de s'être lui-même tiré dans la main, fut escorté jusqu'à l'infirmerie. Il tenta de profiter d'un tir d'artillerie allemand pour s'enfuir dans l'obscurité, mais il fut rattrapé et traîné devant une commission de médecins qui déclara la blessure volontaire. L'homme fut alors exécuté devant une délégation de soldats de son bataillon. Même des officiers furent accusés de blessure volontaire. Un lieutenant de la 196^e Division de fusiliers, âgé de dix-neuf ans, fut exécuté devant

d'autres officiers de son unité sous l'accusation de s'être tiré une balle de pistolet-mitrailleur dans la paume gauche. Le rapport rédigé sur cette affaire affirme, avec une logique pour le moins curieuse, que la culpabilité était évidente, l'accusé ayant « tenté de dissimuler son crime en s'appliquant un pansement ».

Les simulateurs entraient eux aussi dans la même catégorie. « Onze soldats traités dans un hôpital de campagne, explique un rapport, prétendaient être sourds et muets, mais dès que la commission médicale a estimé qu'ils étaient bons pour le service et que leur dossier a été transmis au tribunal militaire, ils se sont mis à parler. »

L'automutilation ultime était bien sûr le suicide. Comme le commandement de la Wehrmacht, les autorités soviétiques tenaient celui-ci pour « un acte de lâcheté » ou le fait d'un « esprit malsain ». Mais la définition soviétique de la lâcheté pouvait prendre bien des formes. Un pilote, s'étant échappé de son avion en flammes en sautant en parachute, déchira dès l'atterrissage sa carte du Parti communiste car il pensait être tombé dans les lignes allemandes. À son retour à sa base, le commissaire politique l'accusa de lâcheté conformément à la directive N° 270, alors même que la propagande soviétique officielle ne cessait d'affirmer que les Allemands fusillaient sur place tous les membres du Parti communiste faits prisonniers.

Les « activités antisoviétiques », sur lesquelles les commissaires politiques travaillaient en étroite collaboration avec le NKVD, donnaient également lieu aux mises en accusation les plus diverses. Ainsi, « les hommes trouvés avec des tracts allemands sur eux étaient remis au NKVD ». Il était dangereux d'en ramasser, même pour y rouler une cigarette. Un soldat qui se mettait en colère et disait soudain à l'un de ses supérieurs ce qu'il

pensait de lui et de l'Armée pouvait être accusé de « propagande contre-révolutionnaire » ou de « non-croyance en la victoire ». À l'issue d'un incident de ce genre, le caporal K., de la 204^e Division de fusiliers, fut condamné à mort et exécuté pour avoir « discrédité les chefs de l'Armée rouge et émis des menaces de caractère terroriste envers son commandant d'unité ». Ceux qui critiquaient le régime étaient également remis au NKVD, comme le furent deux soldats de la 51^e Armée. L'un avait « répandu une propagande fasciste représentant les travailleurs des fermes collectives comme des esclaves », et l'autre avait dit que « la propagande soviétique mentait pour soutenir le moral de l'armée ».

Ces poursuites pour « activités antisoviétiques » semblent cependant avoir été beaucoup plus rares dans les zones de combat. Là, les officiers paraissaient plutôt enclins à respecter le mot d'ordre officieux de l'Armée russe en 1812 : « Quand les soldats grognent, les officiers ne doivent pas écouter. » Beaucoup se rendaient compte que, quand des hommes devaient faire face quotidiennement à la mort, ils avaient besoin de dire ce qu'ils pensaient. En première ligne, les soldats n'hésitaient pas à critiquer, entre camarades de combat, l'incompétence, la corruption et l'esprit tyrannique des dignitaires et fonctionnaires du Parti communiste. Le risque constant de se faire tuer les incitait à ne plus tant craindre les commissaires politiques et les indicateurs du service spécial. Quelle différence y avait-il entre une balle allemande et l'ultime ration fournie par l'État soviétique : les « neuf grammes de plomb » du NKVD ?

La plupart des cas rapportés le furent derrière les lignes. Les recrues nouvellement arrivées qui se laissaient aller à grogner contre le régime étaient, là, beaucoup plus susceptibles d'être

dénoncées par d'autres conscrits. Un civil de Stalingrad incorporé au Bataillon d'instruction 178 se hasarda à dire que, lorsque l'hiver arriverait, tous allaient geler et souffrir de la famine. Il fut rapidement arrêté « grâce à la conscience politique des conscrits K. et I. ». La paranoïa du NKVD fit également des ravages parmi les unités de transport et du génie du front de Stalingrad, sur la rive orientale de la Volga. Douze soldats et cinq officiers, dont deux de rang supérieur, furent arrêtés en octobre pour « activités antisoviétiques de nature défaitiste ». Le rapport envoyé à ce sujet soulignait que « la plupart des hommes arrêtés étaient originaires des territoires occupés » et affirmait qu'ils projetaient « de trahir la Mère Patrie pour aller se joindre à l'ennemi ».

Les articles de presse proclamant que, dans les tranchées, les *frontoviki* chantaient les louanges du camarade Staline et vantaient la façon dont il menait la lutte pour la Patrie relevaient de la pure propagande, tout comme ceux affirmant que les combattants montaient à l'assaut au cri de « *Za Stalina !* » (« Pour Staline ! »). Un poète soldat, Youri Belach, écrivait, quant à lui :

*Dans les tranchées, pour être honnête,
La dernière chose que nous avons en tête,
C'était Staline.*

Mais la propagande elle-même ne pouvait s'empêcher de trahir le mépris de la personne humaine cultivé par les chefs soviétiques. La presse, ainsi, reprit avec admiration la formule lancée, semble-t-il, par Tchouïkov lors d'une réunion du conseil militaire de Stalingrad : « Chaque homme doit devenir l'une des pierres de la ville. » Sur quoi l'un de ses collaborateurs aurait ajouté que la

62^e Armée avait « cimenté les pierres de la cité de Staline comme un béton vivant ». Le monstrueux monument érigé après la guerre sur le Kourgane de Mamai devait venir confirmer cet état d'esprit.

La politique suivie au jour le jour par l'administration militaire illustre d'ailleurs cette conception de l'homme et du soldat. Les uniformes et les équipements neufs étaient réservés aux unités nouvelles qui se formaient à l'arrière. Pendant ce temps, les hommes qui combattaient en première ligne à Stalingrad devaient se rééquiper sur les cadavres de leurs camarades tués. Rien n'était perdu. On envoyait même des hommes ramper la nuit dans le *no man's land* pour aller déshabiller les corps. Le spectacle de camarades tués gisant à demi nus entre les lignes révoltait beaucoup de soldats, mais nécessité faisait loi. Quand l'hiver survint en force, les tenues de camouflage blanches devinrent des biens particulièrement précieux. Les soldats blessés tentaient souvent de les retirer avant qu'elles ne soient tachées de sang. Certains s'excusaient auprès de leurs camarades lorsqu'ils n'y arrivaient pas.

Vassili Grossman écartait l'idée que l'horreur de ce qu'ils subissaient avait fini par insensibiliser complètement les combattants de Stalingrad. « La vie n'est pas facile pour un Russe, écrivait-il, mais, au fond de son cœur, il n'est pas résigné. Au front, je n'ai observé que deux réactions devant les événements : soit un incroyable optimisme, soit un complet abattement. Nul ne peut supporter l'idée que la guerre va durer longtemps encore, et on ne croit pas ceux qui affirment que seuls des mois et des mois d'efforts vont conduire à la victoire. » La vérité était qu'au cœur d'aussi terribles combats, on ne pouvait penser qu'à la survie immédiate, à la journée ou même à l'heure qui venait. Envisager

quoi que ce fût au-delà ne pouvait être le fait que d'un dangereux rêveur.

Les soldats avaient au moins un but – et des rations qui leur arrivaient de façon presque régulière. Les civils bloqués dans Stalingrad n'avaient pratiquement rien. Le fait que 10 000 d'entre eux, dont un millier d'enfants, aient été encore vivants au milieu des ruines de la ville après plus de cinq mois de combats demeure le phénomène le plus effarant de la bataille de Stalingrad.

Du côté soviétique, on affirma qu'entre le 24 août, lendemain des premiers bombardements aériens, et le 10 septembre, 300 000 civils avaient été évacués sur la rive orientale de la Volga. C'était totalement insuffisant, si l'on considère la façon dont la population de Stalingrad s'était accrue depuis le début des hostilités. Ce qu'on ne voulut pas reconnaître, à ce moment, c'est que plus de 50 000 autres civils étaient restés bloqués sur la rive occidentale, en raison, en bonne partie, du contrôle exercé par le NKVD sur les traversées.

La dernière évacuation officielle se déroula dans le désordre et le drame. La foule qui se pressait sur le rivage était immense. Elle comprenait de nombreuses familles auxquelles on avait refusé jusqu'au dernier moment, souvent sans raison valable, l'autorisation de partir. Le ferry étant déjà dangereusement surchargé, on ne laissa plus monter personne à bord. Ceux qui restaient sur la jetée regardèrent avec désespoir le bateau s'éloigner. Mais, « à cinquante mètres seulement de l'embarcadère, il fut frappé par une bombe ». Il prit feu et sombra sous les yeux des abandonnés.

De nombreux civils ne purent même pas gagner le rivage ; en raison de l'avance rapide des unités de la Sixième Armée, ils s'étaient retrouvés bloqués derrière les lignes allemandes. Le

2 septembre, Hitler avait ordonné qu'on débarrasse Stalingrad des populations civiles, mais le premier exode fut, en fait, plus spontané qu'organisé. Le 14 septembre, une immense colonne de réfugiés, leurs derniers biens entassés sur des charrettes à bras ou plus simplement dans des valises en carton, quitta la ville, se dirigeant vers l'ouest et les territoires occupés par les Allemands. Un correspondant de guerre allemand vit des obus s'abattre subitement sur un groupe de ces civils, les déchiétant instantanément. Une main coupée se retrouva accrochée à des fils télégraphiques.

Ceux, toutefois, qui réussissaient à gagner les territoires occupés par les Allemands avaient peu d'espoir d'y trouver la moindre nourriture. Des détachements de la Sixième Armée étaient déjà à l'œuvre, réquisitionnant toutes les denrées alimentaires pour leur propre usage. Même les fermiers cosaques qui, parfois anciens Gardes blancs, avaient accueilli les Allemands à bras ouverts, se voyaient dépouiller de leur bétail et de leur grain.

La vue de ces réfugiés suscitait un certain trouble moral chez les conquérants, comme le traduit une lettre adressée à sa famille par un sous-officier supérieur de la 295^e Division d'infanterie : « Aujourd'hui, j'ai vu de nombreux réfugiés venant de Stalingrad. Un spectacle d'indescriptible misère. Des enfants, des femmes, des vieillards – aussi âgés que grand-père – gisent là, au bord de la route, insuffisamment vêtus et sans protection contre le froid. Bien qu'ils soient nos ennemis, c'est terriblement choquant. Pour cette raison, nous ne pouvons assez remercier notre Führer et le Bon Dieu que ce terrible malheur ait été jusqu'ici épargné à notre patrie. J'ai déjà vu beaucoup de misère au cours de cette guerre, mais la Russie dépasse tout. Et surtout Stalingrad. Vous ne pouvez

pas vous rendre compte – il faut l’avoir vu. »

Les milliers de femmes et d’enfants restés dans la ville cherchaient abri dans les caves, les égouts et les cavernes creusées dans les rives du fleuve. Il y avait même des civils réfugiés dans des trous d’obus sur le Kourgane au plus fort des combats. Beaucoup, bien sûr, y périrent. Simonov, lors de sa première visite, fut sidéré. « Nous avons traversé, écrivit-il, un pont franchissant l’un de ces ravins qui sillonnent la ville. Je n’oublierai jamais le spectacle qui s’est alors offert à moi. Ce ravin, à ma droite comme à ma gauche, grouillait de vie comme une fourmilière. Des rues entières avaient été creusées de chaque côté. L’entrée des cavernes était protégée par des planches à demi calcinées ou de simples chiffons. Les femmes avaient utilisé tout ce qui pouvait servir. »

Simonov évoquait les souffrances « presque incroyables » de tous, civils ou militaires, à Stalingrad, mais se hâtait de proscrire toute sentimentalité. « On n’y peut rien, écrivait-il. Il s’agit ici d’une lutte à mort. » Il décrivait ensuite le corps d’une noyée rejeté par la Volga, « ses doigts brûlés et déformés » accrochés à un rondin calciné. « Son visage était convulsé, ajoutait-il. Les souffrances qu’elle avait subies avant d’être libérée par la mort avaient dû être insupportables. Cela, les Allemands l’ont fait. Ils l’ont fait sous nos yeux. Qu’ils ne demandent pas de quartier à ceux qui en ont été témoins. Après Stalingrad, nous ne ferons pas de quartier. »

Bien que trouver un abri fût la grande priorité, les civils devaient ensuite faire face à la quasi-impossibilité de se procurer eau et nourriture. Chaque fois que survenait une accalmie dans les bombardements, des femmes et des enfants sortaient de leurs trous pour aller découper un peu de chair sur les chevaux morts

avant que les chiens errants et les rats n'en aient nettoyé les carcasses. Les plus habiles étaient les enfants. Plus jeunes, plus petits et plus agiles, ils offraient des cibles moins considérables. Certains se glissaient la nuit jusqu'aux silos à grain au sud de la Tsaritsa, dont les Allemands avaient fini par s'emparer. Souvent, ils réussissaient à remplir des sacs ou des sacoches de blé à demi calciné et à s'enfuir, mais les sentinelles allemandes gardant les silos abattirent un certain nombre d'entre eux. Ceux qui tentaient de voler les boîtes de ration de l'Armée allemande étaient également abattus sur place s'ils étaient surpris, tant à Stalingrad que sur les arrières.

Des soldats allemands avaient eux-mêmes recours aux orphelins de Stalingrad. De simples tâches quotidiennes, comme le remplissage des bidons à eau, étaient rendues dangereuses par les tireurs d'élite soviétiques, qui guettaient le moindre mouvement. Aussi, contre la promesse d'une croûte de pain, les Allemands envoyaient garçons et filles chercher de l'eau au bord de la Volga. Quand les Soviétiques s'en avisèrent, ils n'hésitèrent pas à tuer les enfants russes se chargeant de cette besogne. On avait déjà pu constater la même férocité au cours des premières phases du siège de Leningrad, où des civils russes avaient été utilisés comme boucliers par les troupes allemandes. Staline avait aussitôt ordonné à l'Armée rouge de tuer tous les civils obéissant aux Allemands, même s'ils y étaient contraints par la force. Ces instructions furent également observées à Stalingrad. « L'ennemi, signala notamment la 37^e Division de fusiliers de la Garde, a poussé des civils en avant pour aller tirer dans ses lignes des soldats et des officiers allemands morts. Nos soldats ont ouvert le feu sur tous ceux, quels qu'ils soient, qui tentaient d'emporter les cadavres fascistes. »

D'autres enfants avaient plus de chance. Ils s'étaient attachés à des unités soviétiques. Beaucoup étaient utilisés comme agents de liaison, éclaireurs ou espions, mais les plus petits, qui n'avaient parfois que quatre ou cinq ans, servaient simplement de mascottes.

Le commandement de la Sixième Armée établit une *Kommandantur* pour le centre et le nord de Stalingrad et une autre pour le secteur situé au sud de la Tsaritsa. Chacune disposait d'une compagnie de Feldgendarmerie, responsable, entre autres choses, de la prévention des actes de sabotage ainsi que de l'enregistrement et de l'évacuation des civils. Les instructions reçues voulaient que toute personne ne se faisant pas enregistrer soit fusillée. Les juifs se virent ordonner le port de l'étoile jaune. La Feldgendarmerie travaillait en étroite collaboration avec la Police secrète de campagne aux ordres du commissaire Wilhelm Moritz. Un officier de la *Kommandantur*, fait prisonnier à l'issue de la bataille, reconnu au cours de son interrogatoire que les tâches de ces unités incluaient aussi la sélection de civils « adéquats » pour le travail forcé en Allemagne et la remise au SD des militants communistes et des juifs. Les Soviétiques affirmèrent après la guerre que les Allemands avaient, à Stalingrad, exécuté plus de 3 000 civils et en avaient envoyé, sur l'ordre d'Hitler, plus de 60 000 en Allemagne comme travailleurs forcés. Le nombre de juifs et de communistes arrêtés et remis au SD par la Sixième Armée n'est pas précisé. Suivant l'avance de la Sixième Armée, le Sonderkommando 4a était arrivé le 25 août à Nijni-Tchirskaïa à la suite du Corps blindé XXIV et avait promptement massacré deux groupes d'enfants, « âgés pour la plupart de six à douze ans ».

Il avait également exécuté un certain nombre de cadres communistes et d'informateurs du NKVD dénoncés par les Cosaques, dont les familles avaient considérablement souffert lors de la persécution engagée par le Kremlin contre les « koulaks ». Le Sonderkommando devait rester dans le secteur de Stalingrad jusqu'à la fin du mois de septembre.

La première évacuation massive de civils eut lieu le 5 octobre, et la dernière au début de novembre. La misère de ces réfugiés n'était que trop évidente. Les plus sages emportaient avec eux toutes les couvertures qu'ils pouvaient transporter afin de pouvoir les échanger éventuellement contre de la nourriture. Ils furent conduits d'abord à un camp improvisé près du village de Voroponovo (maintenant Gorgovski), puis vers d'autres camps à Marinovka, Kalatch et Nijni-Tchirskaïa.

Ils n'étaient pas, à ce stade, aussi mal traités que l'étaient les soldats soviétiques faits prisonniers. Plus de 2 000 de ceux-ci, par exemple, dont beaucoup de membres des milices ouvrières, s'entassaient en septembre entre des barbelés près de Goumrak. Les Allemands laissaient aux officiers soviétiques le soin de faire régner l'ordre, avec leurs poings au besoin, quand la nourriture était jetée par-dessus la clôture. Aucune aide médicale n'était apportée aux détenus. Un médecin soviétique faisait ce qu'il pouvait pour les blessés, mais, « dans les cas désespérés, il ne pouvait qu'abréger leurs souffrances ».

Les autres évacuations forcées de civils furent opérées beaucoup plus brutalement. C'est dans la neige que la « vaste foule noire » des réfugiés fut acheminée à Karpovka et dans d'autres camps. Les conditions qui y régnaient étaient abominables. Le terme de « camp » lui-même était une exagération, car il ne s'agissait en fait que de vastes enceintes de barbelés sans le

moindre baraquement. Ceux qui s'y retrouvaient prisonniers s'efforçaient de creuser des trous dans le sol avec leurs mains afin de s'y abriter, serrés les uns contre les autres, du vent âpre et glacial qui balayait la campagne. Le soir du 7 novembre, anniversaire de la révolution de 1917, ils célébrèrent comme ils le purent l'événement, en chantant doucement en chœur, mais une pluie battante se mit à tomber, et, vers le matin suivant, la température baissa rapidement, provoquant le gel. Beaucoup périrent, frissonnant dans leurs vêtements trempés. Valentina Nefiodorova devait raconter qu'une femme se tenait à côté d'elle, dans le même trou, avec deux bébés sur les genoux, un garçon et une fille. La fille survécut, mais le garçon mourut durant la nuit, dans les bras de sa mère. Une cousine de Valentina, adolescente, mourut également de froid cette nuit-là.

Les gardes de ces camps improvisés étaient pour la plupart des Ukrainiens en uniforme allemand^{10}. Beaucoup étaient des *boulbovitsi*, des nationalistes extrémistes ainsi nommés en souvenir de Tarass Boulba, qui traitaient horriblement les détenus. Mais d'autres se montraient beaucoup moins durs. Certains laissaient même les prisonniers s'échapper moyennant paiement. Mais ceux qui profitaient de ce genre d'occasions étaient ensuite pourchassés à travers la steppe par la Feldgendarmarie. Dans le camp de Morozovsk, toutefois, la famille Gontcharov, qui comprenait la mère, la grand-mère et deux enfants, dut la vie à la bonté d'un médecin allemand qui, à la suite de graves gelures dont souffrait Nicolaï, âgé de onze ans, fit transférer tout le monde dans une ferme voisine.

Sur les milliers de personnes qui réussirent à échapper aux rafles pour rester dans Stalingrad et vivre en troglodytes sous les décombres, subsistaient « on ne sait comment » des gens presque

tous malades, souffrant d'empoisonnement par l'alimentation ou par l'eau polluée. Sur la périphérie de la ville, des enfants partaient, comme des bêtes sauvages, à la recherche de baies ou de racines. Il leur arrivait de survivre trois ou quatre jours sur un morceau de pain rassis donné par un soldat allemand ou russe selon le secteur où ils se trouvaient. Souvent, des femmes étaient contraintes d'offrir leurs corps émaciés pour survivre ou pour pouvoir nourrir un enfant. Il y aurait même eu des bordels improvisés dans les ruines. Il y eut quelques liaisons amoureuses entre des femmes russes et des soldats allemands, mais toutes se terminèrent très mal. La collaboration était, de toute manière, un sport dangereux. Une habitante de Stalingrad fut accusée par les Soviétiques d'avoir « fait des signaux à l'ennemi à l'aide d'un mouchoir blanc » et d'avoir « caché trois fascistes » dans sa cave. Elle fut remise au NKVD, et les trois soldats allemands furent fusillés sur place.

En dehors de la ville, de moins en moins de prisonniers allemands furent abattus dès leur capture à mesure que se perfectionnaient les services de renseignement militaires soviétiques. À partir d'octobre, surtout, la nécessité d'interroger les prisonniers pour tenter d'obtenir d'eux des informations précises se fit pressante, Joukov et son état-major préparant une contre-offensive de grande envergure.

L'interrogatoire en règle, qui avait lieu habituellement le lendemain du jour où le prisonnier avait été pris, suivait un cours presque immuable. Le premier objectif consistait à déterminer à quelle unité appartenait le soldat et évaluer les effectifs et l'état moral et matériel de celle-ci.

D'autres questions, bien sûr, étaient également posées aux prisonniers allemands. Avaient-ils été membres des Jeunesses hitlériennes ? Que savaient-ils des préparatifs de guerre chimique ? Quelles étaient les actions de partisans dont ils avaient été témoins ou dont ils avaient entendu parler ? Quelle était l'efficacité des tracts soviétiques ? Que leurs officiers leur disaient-ils du communisme ? Quel avait été l'itinéraire de leur division depuis juin 1941 ? (Cela afin de déterminer s'ils avaient pu participer à des crimes de guerre signalés.) Si le prisonnier venait d'une famille d'agriculteurs, on lui demandait aussi s'il y avait des prisonniers de guerre russes travaillant à la ferme, et, si tel était le cas, quels étaient leurs noms. Les lettres que recevaient de chez eux les prisonniers étaient confisquées et étudiées soigneusement afin de voir si elles donnaient des indications sur le moral des civils en Allemagne. Les interrogateurs du NKVD, à la fin de l'été et durant l'automne 1942, s'intéressaient tout particulièrement à l'effet produit par les bombardements britanniques. Ensuite, choqués d'apprendre le nombre important de citoyens soviétiques, pour la plupart anciens soldats de l'Armée rouge, travaillant pour les Allemands, ces mêmes interrogateurs cherchèrent à se renseigner plus précisément sur eux.

Mus par le simple instinct de conservation, les prisonniers allemands disaient bien souvent ce qu'à leur avis, les Soviétiques souhaitaient entendre. Dans certains cas, cela se trouvait être la vérité. Vers la mi-septembre, certains reconnaissaient volontiers devant leurs interrogateurs russes qu'eux-mêmes et leurs camarades « redoutaient l'approche de l'hiver ».

Dans le secteur de Stalingrad, beaucoup de ces interrogatoires étaient menés à bien par le capitaine N.D. Diatlenko, du NKVD, qui parlait couramment allemand. En revanche, le lieutenant-colonel

Kaplan, chef adjoint du service de renseignement de la 62^e Armée, devait avoir recours aux services de son interprète, Derkatchev. Kaplan était sans nul doute un homme expéditif. Après qu'un caporal allemand grièvement blessé lui eut révélé que la 24^e Division blindée en était réduite à seize chars, il nota simplement au bas du procès-verbal : « L'interrogatoire n'a pas été terminé car l'homme est mort de ses blessures entre-temps. »

Déjà au fait des tensions entre Allemands et Roumains, Kaplan cherchait également à se renseigner sur les dissensions pouvant exister au sein de la Wehrmacht. Des prisonniers autrichiens, dans l'espoir, peut-être, d'un meilleur traitement, se plaignaient du comportement des officiers allemands à leur égard. Fait prisonnier le 28 septembre, un Tchéque de trente-deux ans se porta même volontaire pour combattre du côté soviétique. Toutefois, la grande priorité pour les services de renseignement de l'Armée rouge à l'époque était de déterminer dans quelle mesure les Allemands dépendaient des divisions alliées sur le front du Don et dans la steppe kalmouke.

Durant la même période, un certain nombre de commandants d'unité allemands se déclaraient horrifiés par le peu de qualité des renforts qui leur étaient envoyés. Un colonel de 14^e Division blindée écrivait que « des mesures très énergiques » allaient être nécessaires pour compenser leur « absence de volonté et de bravoure ».

Mais le véritable point noir demeurait les troupes alliées, représentées comme des armées à part entière sur les états de situation d'Hitler. Le moral des Italiens, des Roumains et des Hongrois avait déjà été ébranlé par les attaques de partisans sur

leurs arrières. Il n'allait pas tarder à souffrir plus gravement encore des attaques aériennes russes, encore que peu de pertes réelles eussent été subies. Et, quand elles durent faire face aux fusées *Katiouchas* tirées par les « orgues de Staline », leurs soldats commencèrent à se demander vraiment ce qu'ils étaient venus faire là.

Les avions soviétiques lançaient des tracts rédigés en hongrois, en italien et en roumain adjurant les soldats de ne pas se faire tuer inutilement pour les Allemands. C'était sur les minorités nationales que cette propagande avait le plus d'effet. Ainsi, les Serbes et les Ruthènes enrôlés dans l'Armée hongroise étaient beaucoup plus enclins que d'autres à désertre. « Comment pouvons-nous faire confiance à ceux qui ne sont pas hongrois ? » écrivait dans son journal le caporal Balogh. Les services de renseignement de l'Armée rouge rapportèrent à Moscou que des petits groupes de soldats avaient formé le projet de désertre ensemble avant même d'avoir atteint le front. Quand les Russes attaquaient, ils se terraient dans leurs tranchées et attendaient.

Un déserteur ruthène déclara à ses interrogateurs du NKVD que ses camarades, tapis dans les tranchées, priaient à longueur de journée Dieu de les laisser en vie. « La majorité des soldats, affirma-t-il, ne veulent pas se battre, mais ils ont peur de désertre car ils croient que, comme le leur ont dit les officiers, les Russes vont les torturer et les fusiller. »

L'un des autres grands problèmes des armées alliées était le désordre qui régnait entre elles. Les unités de première ligne étaient constamment canonnées ou bombardées par leurs propres alliés. « Dieu nous vienne en aide et fasse que cette bataille soit courte, écrivait le caporal Balogh. Tout le monde nous bombarde et nous tire dessus. » Moins d'une semaine plus tard, il insistait :

« Ô mon Dieu, arrêtez cette terrible guerre. Si cela dure encore longtemps, nos nerfs vont craquer... Pourrons-nous, un jour, passer de nouveau un agréable dimanche à la maison ? Aurons-nous la chance de prendre le frais sur le pas de notre porte ? Les nôtres se souviendront-ils de nous ? » Le moral était tombé si bas que les autorités militaires hongroises finirent par interdire aux soldats d'écrire chez eux, de peur que leurs lettres ne provoquent des remous à Budapest. Même les tentatives pour reconquérir les soldats par l'estomac échouaient. Avant une attaque, on les gratifia des « meilleures choses possibles – tablettes de chocolat, conserves, saindoux, sucre et goulasch » –, mais la plupart d'entre eux furent malades ensuite, n'étant plus habitués à consommer ces choses en quantité.

« Les Russes ont de remarquables tireurs d'élite, écrivit Balogh le 15 septembre. Mon Dieu, évitez-moi d'être leur cible ! Nous avons devant nous les meilleures unités de leur armée, des fusiliers sibériens sous les ordres de Timochenko. Nous avons froid, mais ce n'est pas encore l'hiver. Que va-t-il nous arriver quand l'hiver sera vraiment venu si nous sommes toujours là ? Aidez-nous, Vierge bénie, à retourner chez nous ! » Les notes prises le lendemain furent les dernières. Le journal personnel du caporal Balogh fut retrouvé sur son cadavre près du Don, traduit en russe quelques jours plus tard à l'état-major du front du Sud-Ouest et envoyé à Moscou.

La 8^e Armée italienne, qui tenait le front sur le Don entre les Hongrois et la 3^e Armée roumaine, avait été dès la fin du mois d'août un sujet de préoccupation pour le commandement allemand. Le quartier général du Führer avait finalement été

obligé d'admettre que le Corps d'Armée XXIX allemand aille renforcer les défenses italiennes. Le commandement de ce corps avait donné des instructions précises – et éloquentes – aux officiers chargés de la liaison avec les Italiens : « Vous devez les traiter avec courtoisie, et il est nécessaire d'établir une compréhension politique et psychologique... Le climat et l'environnement de son pays d'origine rendent le soldat italien différent du soldat allemand. Les Italiens se fatiguent plus facilement, et, d'autre part, sont plus exubérants. Vous ne devez pas adopter des attitudes de supériorité envers nos alliés italiens qui sont venus ici courageusement, affrontant une situation difficile et peu familière afin de nous aider. Ne les affublez pas de sobriquets insultants et ne faites pas d'esprit à leurs dépens. » Mais ces efforts de compréhension ne rendirent pas les Italiens plus enthousiastes à l'égard de la guerre. Un sergent à qui un interprète soviétique demandait pourquoi tout son bataillon s'était rendu sans tirer un coup de feu, répondit simplement : « Nous n'avons pas riposté parce que nous avons pensé que ce serait une erreur. »

La Sixième Armée allemande avait en son propre sein une unité alliée : le 369^e Régiment croate, attaché à la 100^e Division de chasseurs, à recrutement autrichien. Le 24 septembre, le Poglavnik de Croatie, le docteur Ante Pavelitch, vint par avion inspecter ses troupes et distribuer des décorations. Il fut accueilli par le général Paulus et une garde d'honneur composée de « rampants » de la Luftwaffe.

Stratégiquement, les formations alliées les plus importantes étaient les deux armées roumaines stationnées de part et d'autre de la Sixième Armée de Paulus. Or, en plus d'être mal équipées, elles ne se trouvaient pas à effectifs pleins. Pressé par Hitler de

fournir plus de soldats, le gouvernement roumain avait enrôlé de force plus de 2 000 détenus de droit commun, dont certains condamnés pour viol ou pour meurtre. La moitié d'entre eux constitua un bataillon disciplinaire spécial, mais il y eut tant de désertions à la première rencontre avec l'ennemi que l'unité fut dissoute et les effectifs qui restaient, affectés à la 5^e Division d'infanterie sur le front du Don, faisaient face à Serafimovitch.

Les officiers roumains étaient apparemment obsédés par d'éventuelles « infiltrations ennemies » sur leurs arrières. Les cas de dysenterie eux-mêmes éveillaient chez eux les pires soupçons. « Des agents russes, affirmait une circulaire de la 1^{re} Division d'infanterie roumaine, ont procédé à des empoisonnements massifs dans nos rangs. Ils utilisent pour ce faire de l'arsenic, dont un gramme suffit à tuer dix personnes. » Le poison était, selon la circulaire, généralement dissimulé dans des boîtes d'allumettes, et les nouveaux émules des Borgia étaient principalement « des femmes affectées aux cuisines et à l'approvisionnement ».

Les Allemands de tous grades qui se trouvaient en contact avec les troupes alliées étaient souvent effarés de la façon dont les officiers roumains traitaient leurs hommes. Les rapports étaient ceux « de seigneurs à serfs ». Un aristocrate autrichien, le lieutenant comte Stolberg considérait tous les officiers roumains comme « sans valeur ». « Ils n'accordent aucun intérêt à leurs hommes », ajoutait-il. Un caporal pionnier de la 305^e Division d'infanterie allemande avait remarqué que les cuisines roumaines préparaient toujours trois sortes de repas, « pour les officiers, pour les sous-officiers et pour les hommes, qui avaient fort peu à manger ».

Les relations entre les deux alliés conduisaient à de fréquentes rixes. « Pour éviter, à l'avenir, la répétition de lamentables

incidents et de malentendus entre soldats allemands et roumains, dont l'amitié a été scellée par le sang versé sur le champ de bataille pour une cause commune », le commandant en chef de la Troisième Armée roumaine recommandait l'organisation de « visites, dîners, réceptions et petites fêtes, de façon que se crée un plus grand lien spirituel entre unités roumaines et allemandes ».

En ce début d'automne 1942, les services de renseignement de l'Armée rouge n'avaient qu'une faible notion de l'importance prise, pour la Wehrmacht, par les « Hiwis » – abréviation de *Hilfwillige*, ou auxiliaire volontaire. Certains étaient d'authentiques volontaires, mais la plupart étaient des prisonniers de guerre soviétiques recrutés dans les camps pour compenser le manque de main-d'œuvre au front. Ils étaient avant tout employés comme travailleurs, mais certains, de plus en plus, se voyaient confier des affectations réellement militaires.

Le colonel Groscurth écrivait à ce sujet au général Beck : « Il est troublant que nous soyons obligés de faire renforcer nos unités combattantes par des prisonniers de guerre russes, dont certains sont déjà transformés en artilleurs. Il est étrange de voir ces “bêtes” que nous avons combattues vivre maintenant en complète harmonie avec nous. »

La Sixième Armée avait plus de 50 000 auxiliaires russes attachés à ses divisions de première ligne, ce qui représentait un quart de leur effectif total. La 71^e et la 76^e Division d'infanterie comptaient plus de 8 000 Hiwis chacune, à peu près le même effectif, vers la mi-novembre, que celui de leurs troupes allemandes. (Aucun chiffre n'est fourni pour le reste de la Sixième

Armée, mais le nombre des auxiliaires attachés à ces unités de l'arrière pourrait aisément porter le total à 70 000 hommes.)

« Les Russes dans l'Armée allemande, déclara à son interrogateur du NKVD un Hiwi fait prisonnier, peuvent se diviser en trois catégories. D'abord, il y a les soldats mobilisés par les Allemands, les soi-disant sections cosaques, qui sont directement attachées aux divisions de la Wehrmacht. Deuxièmement, il y a les gens du cru ou les prisonniers qui se portent volontaires et les soldats de l'Armée rouge ayant déserté pour rejoindre les Allemands. Ceux-là portent l'uniforme allemand complet, avec écussons et insignes de grade. Ils mangent comme des soldats allemands et sont affectés à des régiments allemands. Troisièmement, il y a les prisonniers russes préposés aux basses besognes, cuisines, écuries et le reste. Ces trois catégories sont traitées de façon différente, le meilleur sort étant naturellement réservé aux volontaires. Les soldats ordinaires nous traitaient généralement bien, mais, dans une division autrichienne, ce n'était le cas ni des officiers ni des sous-officiers. »

Le Hiwi en question appartenait à un groupe de onze prisonniers russes prélevé dans le camp de Novo-Alexandrovsk à la fin du mois de novembre 1941 pour travailler pour l'Armée allemande. Huit d'entre eux avaient été abattus parce que la faim les avait fait s'effondrer au cours d'une marche. L'homme interrogé, lui, avait été affecté à l'une des cuisines roulantes d'un régiment d'infanterie, où il était essentiellement chargé d'éplucher les pommes de terre. Puis il avait été transféré aux écuries.

Beaucoup des unités en principe « cosaques » formées pour la lutte contre les partisans comportaient en fait une forte proportion de Russes et d'Ukrainiens. Hitler répugnait à voir des *Untermenschen* slaves porter l'uniforme allemand. On les

qualifiait donc de Cosaques, ce qui était considéré comme racialement acceptable. Cela reflétait le désaccord fondamental existant entre la hiérarchie nazie, acharnée à la totale subjugation du Slave, et les officiers de carrière de la Wehrmacht, qui estimaient que leur seul espoir était de se présenter en libérateurs des Russes opprimés par le communisme. Dès l'automne 1941, les services de renseignement militaires allemands en étaient arrivés à la conclusion que la Wehrmacht ne pourrait gagner en Russie qu'en faisant prolonger l'invasion par une guerre civile.

Les Hiwis qui avaient été incités par des promesses diverses à se porter volontaires dans les camps de prisonniers ne tardaient pas à déchanter. Ils avaient cru, pour la plupart, qu'ils pourraient ainsi rentrer chez eux, mais ils se retrouvaient en uniforme allemand, encadrés par des officiers allemands et soumis à une implacable discipline. Ils pouvaient être abattus « pour la moindre faute ». Et ils se retrouvaient pris entre deux feux. « Que pouvons-nous faire ? disaient certains. Si nous retournons chez les Russes, nous serons considérés et traités comme des traîtres. Et si nous refusons de combattre, nous serons fusillés par les Allemands. »

Dans la plupart des unités allemandes de première ligne, toutefois, on semble avoir traité correctement les Hiwis, encore qu'avec une nuance d'affectueux mépris. Les soldats d'un groupe antichar de la 22^e Division blindée avaient pris l'habitude de donner à leur Hiwi – qu'ils appelaient, bien sûr, « Ivan » – une capote et un fusil en lui demandant de garder leur canon pendant qu'ils allaient boire au village voisin. Un jour, toutefois, ils durent revenir au pas de course pour le tirer des griffes d'un groupe de soldats roumains, qui, ayant découvert son identité, voulaient l'abattre.

L'idée que d'anciens soldats de l'Armée rouge puissent servir avec la Wehrmacht troublait fort les dirigeants soviétiques. Ils en conclurent immédiatement que les purges et le travail de répression des services spéciaux n'avaient pas été suffisants. Le service politique et le NKVD du front de Stalingrad étaient véritablement obsédés par la crainte de voir des Hiwis s'infiltrer dans les lignes russes. « En certaines parties du front, signala-t-on à Moscou, il y a eu des cas d'anciens Russes remettant des uniformes de l'Armée rouge pour pénétrer nos lignes afin d'y opérer des reconnaissances et d'y faire des prisonniers susceptibles d'être interrogés. Durant la soirée du 22 septembre, dans le secteur de la 38^e Division de fusiliers, appartenant à la 64^e Armée, une patrouille soviétique s'était heurtée à une patrouille allemande. Les soldats de l'Armée rouge avaient rapporté à leur retour qu'il y avait au moins un « ancien Russe » avec les Allemands.

La formule « ancien Russe » devait être utilisée lors de centaines de milliers de condamnations à mort durant les trois années qui allaient suivre. En dépouillant sommairement opposants et transfuges de leur identité nationale, les autorités soviétiques s'efforçaient d'effacer toute trace de désaccord ou de désaffection à l'égard de la Grande Guerre Patriotique.

DES FORTERESSES DE DÉCOMBRES

« Stalingrad va-t-il devenir un second Verdun ? écrivait le 4 octobre le colonel Groscurth. C'est ce qu'on se demande ici avec la plus grande inquiétude. » Après le discours d'Hitler au Sportpalast de Berlin quatre jours plus tôt, Groscurth et les autres officiers se trouvant sur place sentaient que la Sixième Armée ne serait jamais autorisée à se replier, quelles qu'en soient les conséquences. « C'est devenu une question de prestige entre Hitler et Staline. »

Le grand assaut allemand du 27 septembre contre le secteur des usines avait bien commencé, mais, à la fin de la deuxième journée, les assaillants savaient qu'ils allaient devoir faire face aux plus rudes combats qu'ils aient connus jusque-là. L'ensemble Octobre Rouge et l'usine d'armement Barrikady avaient été transformés en des forteresses aussi redoutables que celles de Verdun, et plus riches en pièges, car les unités soviétiques y étaient parfaitement dissimulées.

Arrivant à l'usine Barrikady et à la ligne de chemin de fer qui la desservait, des officiers de la 308^e Division de fusiliers sibérienne commandée par Gourtiev aperçurent « l'imposante masse sombre des ateliers de réparation, les rails humides et luisants, déjà un peu marqués par la rouille en certains endroits, l'enchevêtrement de wagons éventrés et fracassés, les amas de poutrelles métalliques répandus dans une cour aussi vaste que la grand-place d'une ville d'honnêtes dimensions, les tas de charbon et de braises, les puissantes cheminées percées en maintes places par les obus allemands ».

Gourtiev désigna deux régiments pour défendre l'usine et un troisième pour tenir le flanc. Celui-ci comprenait le profond ravin courant de la cité ouvrière, déjà en flammes, jusqu'à la Volga. Il n'allait pas tarder à être surnommé le « Ravin de la Mort ». Les Sibériens ne perdirent pas de temps. « Dans un lourd silence, ils se mirent à creuser à la pioche le sol pierreux, ils taillèrent des meurtrières dans les murs des ateliers, aménagèrent des trous individuels, des bunkers et des tranchées de communication. » Un poste de commandement fut installé dans un abri bétonné sous les hangars. Gourtiev était connu pour mener rudement ses hommes. Tandis qu'en réserve de l'autre côté de la Volga, ils attendaient d'entrer en action, il leur avait fait creuser de profondes tranchées, sur lesquelles il avait ensuite fait rouler des chars – pour apprendre aux soldats à creuser profondément.

Heureusement pour les Sibériens, leurs tranchées étaient prêtes quand les Stukas arrivèrent. Les avions, que les Russes avaient surnommés les « miaumeurs » ou les « musiciens » en raison du bruit de sirène qu'ils faisaient en piquant vers le sol, se révélèrent moins meurtriers qu'à l'habitude. Les Sibériens avaient creusé leurs tranchées étroites, afin d'être moins exposés aux éclats de bombe, mais l'onde de choc continuelle créée par le bombardement faisait vibrer la terre comme lors d'un séisme et serrait l'estomac de tous, provoquant en même temps une surdité temporaire. Parfois, ces ondes étaient si puissantes qu'elles faisaient se briser le verre et déréglaient les postes de radio.

Ces attaques aériennes préparatoires, dites « de chauffage », durèrent une bonne partie de la journée. Le lendemain matin, l'ensemble Barrikady fut massivement bombardé par des formations de Heinkel 111 et matraqué de nouveau par l'artillerie et les mortiers. Puis, soudain, les canons allemands cessèrent de

tirer. Sans même que l'ordre en ait été donné, les Sibériens se préparèrent à faire face à l'attaque ennemie, sachant bien ce que signifiait cette accalmie très provisoire. Quelques instants plus tard, ils commencèrent à entendre le grincement des chenilles de char sur les gravats.

Durant les jours qui suivirent, les Allemands eurent l'occasion de s'apercevoir que la division sibérienne de Gourtiev ne se bornait pas à les attendre passivement. « Les Russes lancent des attaques tous les jours, à l'aube et au crépuscule », notait un sous-officier de la 100^e Division de chasseurs. La politique horriblement coûteuse de contre-attaques répétées adoptée par Tchouïkov effarait les généraux allemands, mais ils devaient reconnaître qu'elle avait pour effet d'user régulièrement leurs forces. Toutefois, la défense la plus efficace était encore fournie par les canons lourds installés sur la rive orientale de la Volga, quand ils réussissaient à établir un plan de tir correct.

Dans ce qui restait d'Octobre Rouge, des détachements de la 414^e Division antichar avaient dissimulé leurs canons de 45 et de 96 dans les décombres, en utilisant des morceaux de fer au rebut pour se camoufler et se protéger. Leurs pièces étaient réglées pour une portée de 150 mètres ou moins. À l'aube du 28 septembre, deux régiments de la 193^e Division de fusiliers traversèrent, à leur tour la Volga et prirent rapidement position. Un « chauffage » en règle fut effectué le lendemain par de massives attaques de Stukas. L'avance allemande rendant impératif l'envoi de renforts, on fit traverser la 39^e Division de fusiliers de la Garde bien qu'elle ne fût qu'au tiers de son effectif normal.

Les attaques allemandes se firent plus violentes et plus massives au début du mois d'octobre, surtout lorsque les éléments de la Wehrmacht sur place se trouvèrent renforcés par la

94^e Division d'infanterie, la 14^e Division blindée et cinq bataillons du génie arrivés spécialement par avion. Du côté soviétique, les unités étaient complètement fragmentées, avec des transmissions souvent hors d'usage, mais groupes et individus continuaient à combattre sans ordres. Dans le secteur de Barrikady, un sapeur nommé Kossichenko et un pilote de char dont le nom ne fut pas précisé, ayant chacun un bras arraché, lançaient encore des grenades de l'autre main après en avoir arraché la goupille avec les dents. La nuit, des sapeurs ne cessaient de courir vers l'avant avec des mines antichars. Ils en portaient deux à la fois, « sous leurs bras, comme des miches de pain », et allaient les enterrer sous les gravats. Les attaques allemandes, écrivit Grossman, furent finalement tenues en échec par « la rude obstination sibérienne ». Au cours d'une seule attaque, un bataillon de pionniers allemand subit quarante pour cent de pertes.

Cependant, les divisions de Tchouïkov étaient décimées, épuisées et presque à court de munitions. Et, le 5 octobre, l'adjoint d'Eremenko, le général Golikov, traversa la Volga pour apporter un ordre de Staline aux termes duquel la ville devait être tenue à tout prix et les parties occupées par les Allemands reprises. Tchouïkov décida d'ignorer cette dernière consigne, totalement impraticable. Il savait que sa seule chance de tenir était liée à de massifs tirs d'artillerie de l'autre côté du fleuve. Les Allemands ne tardèrent pas à venir infliger un nouveau démenti aux instructions d'Eremenko. Le 6 octobre, au terme d'une journée relativement tranquille, ils lancèrent une attaque massive contre l'usine de tracteurs de Stalingrad, avec la 14^e Division blindée venant du sud-ouest, et la 60^e Division motorisée venant de l'ouest. L'un des bataillons de la 60^e Division fut pratiquement anéanti par des salves de *Katiouchas* tirées à la portée maximum, les camions

portant les lanceurs ayant reculé jusqu'à l'extrême bord de la Volga. Mais, pendant ce temps, une partie de la 16^e Division blindée attaquait, au nord, le faubourg industriel de Spartakovka, repoussant devant elle les restes de la 112^e Division de fusiliers et de la 124^e Brigade spéciale. Les Soviétiques, n'occupant plus qu'une surface de plus en plus réduite sur la rive occidentale, avaient l'impression d'être irrésistiblement poussés dans le fleuve.

Cette réduction dramatique du glacis occupé par la 62^e Armée rendait la traversée de la Volga de plus en plus difficile et dangereuse. Les canons allemands et même les mitrailleuses pouvaient maintenant atteindre les points d'embarquement et de débarquement en tir direct. Un étroit pont de bateaux reliant l'île de Zaitsevski à la rive occidentale avait été construit par un bataillon de bateliers de la Volga de Yaroslavl. Il permettait, la nuit tombée, à un flot constant de porteurs de passer à pied, sous le couvert de l'obscurité, en apportant rations et munitions. Pour ces porteurs titubant de fatigue sur le sol mouvant du pont, les obus explosant de part et d'autre d'eux dans le fleuve rendaient chaque voyage terrifiant. Des bateaux restaient nécessaires pour transporter le matériel lourd, ainsi que pour évacuer les blessés. Les chars de remplacement transitaient par péniches. « Dès que le jour tombe, écrivait Vassili Grossman, les hommes responsables des traversées sortent de leurs trous, de leurs bunkers, de leurs tranchées, de leurs abris secrets. »

Sur la rive orientale du fleuve, près des débarcadères, il y avait, installées sous terre, des boulangeries de campagne et des cuisines fournissant de la nourriture chaude dans des conteneurs thermiques. Il y avait même des bains. Mais, malgré ces éléments

de confort relatif, la vie sur la rive orientale était presque aussi dure que dans la ville elle-même. Les équipages fluviaux, officiellement incorporés à la 71^e Compagnie de service spécial, étaient placés sous l'autorité directe du général major Rogatine, le nouveau chef du NKVD dans le secteur.

Les pertes que subissaient ces équipages équivalaient à celles des bataillons de première ligne. Par exemple, le vapeur *Lastochka* (« Hirondelle »), qui évacuait des blessés, encaissa dix coups au but en une seule traversée. Les membres survivants de l'équipage bouchèrent les trous dans la journée, et se retrouvèrent prêts à repartir la nuit suivante. La pression constante à laquelle étaient soumis les bateliers conduisait également à des accidents tragiques. Le 6 octobre, un bateau surchargé chavira, et, sur les vingt-deux hommes qui se trouvaient à son bord, seize furent noyés. Peu après, une autre embarcation toucha terre, dans le noir, au mauvais endroit, et trente-quatre personnes trouvèrent la mort dans un champ de mines.

Cette tension amenait aussi les hommes à chercher l'oubli dans l'alcool dès que l'occasion s'en présentait. Le 12 octobre, une patrouille du NKVD fouillant le village de Toumak à la recherche de déserteurs tomba sur « un honteux spectacle ». Selon le rapport qui en résulta, un capitaine, un commissaire politique, un sergent fourrier, un caporal de la flottille de la Volga et le secrétaire local du Parti communiste avaient « bu jusqu'à en perdre conscience » et gisaient sur le sol « endormis avec des femmes ». Dans le même état d'ébriété plus qu'avancée, ils furent traînés devant le général Rogatine.

L'alcoolisme, il faut le dire, faisait aussi des ravages dans d'autres unités. Le 11 octobre, au plus fort des combats pour l'usine de tracteurs de Stalingrad, des T-34 de la 84^e Brigade de

chars, avec des soldats de la 37^e Division de fusiliers de la Garde sur la plage arrière, contre-attaquèrent la 14^e Division blindée allemande sur le côté sud-ouest de l'ensemble industriel. Les deux unités soviétiques étaient nouvellement arrivées sur la rive occidentale de la Volga, et leurs hommes ne connaissaient pas le terrain. N'ayant pu repérer un cratère d'obus par son épiscopes, un pilote de char y précipita son engin. Selon le rapport envoyé ensuite, « le chef du groupe d'infanterie monté sur le char, qui était ivre », fut pris d'une folle crise de rage et sauta à terre. « Il courut, ajoute le rapport, jusqu'à l'avant du char, ouvrit la trappe et tua le pilote de deux coups de feu. »

Durant cette deuxième semaine d'octobre, une accalmie intervint dans les combats. Tchouïkov supposa alors, à juste titre, que les Allemands préparaient une offensive plus puissante encore, en bénéficiant probablement de renforts.

Paulus subissait de la part d'Hitler des pressions égales à celles que Staline exerçait sur Tchouïkov. Le 8 octobre, sur des instructions émanant de l'état-major du Führer, le commandement du Groupe d'Armées B avait ordonné à la Sixième Armée de préparer une nouvelle offensive de grande envergure contre le secteur nord de Stalingrad, opération devant commencer le 14 octobre au plus tard. Cependant, Paulus et ses adjoints étaient effarés des pertes déjà subies par leurs troupes. Un officier de l'état-major de la Sixième Armée nota que la 94^e Division d'infanterie ne comportait plus que 535 combattants de première ligne, « ce qui implique un potentiel combattant moyen par bataillon d'infanterie de trois officiers, onze sous-officiers et soixante-deux hommes ». Il considérait également la 76^e Division

d'infanterie comme « usée par le combat ». Seule la 305^e Division d'infanterie, recrutée sur les rives de lac de Constance, se trouvait, selon lui, en état d'aller renforcer les unités déjà engagées dans Stalingrad.

Répandant des tracts et multipliant les défis, les Allemands ne faisaient nullement mystère de leurs préparatifs. Pour les Soviétiques, le problème était de déterminer les objectifs précis de la future offensive. Des unités de reconnaissance sortaient chaque nuit pour s'efforcer de capturer le plus de « langues » possible. De malheureux factionnaires ou porteurs de rations étaient ensuite soumis à des interrogatoires intensifs. Terrorisés d'avance par ce qu'on leur avait dit sur les méthodes soviétiques, ils ne se faisaient généralement pas prier pour parler. Les services de renseignement de la 62^e Armée ne tardèrent pas à conclure, en combinant les informations reçues, que la poussée principale se produirait en direction de l'usine de tracteurs. Les ouvriers restant dans celle-ci ou à l'usine d'armement Barrikady, qui s'étaient chargés tout au long des combats de la réparation des blindés et des armes antichars, furent incorporés dans des bataillons de première ligne, ou, lorsqu'il s'agissait de spécialistes, évacués de l'autre côté de la Volga.

Heureusement pour la 62^e Armée, cette analyse de renseignements se révéla juste. L'objectif des Allemands était de nettoyer l'usine de tracteurs et ses environs avant de pousser vers la rive de la Volga. La décision de Tchouïkov d'amener vers le secteur nord les régiments du Kourgane s'avéra un pari gagnant. Mais Tchouïkov eut, en même temps, la terrible surprise d'apprendre que la *Stavka* avait réduit l'allocation de munitions d'artillerie du front de Stalingrad. Ce fut le premier élément tendant à indiquer qu'une contre-offensive de grande envergure

était en préparation. Tchouïkov comprit alors, avec des sentiments très mitigés, que Stalingrad était devenu l'appât d'un gigantesque piège.

Le lundi 14 octobre, à six heures du matin, heure allemande, la Sixième Armée passa à l'attaque sur un front assez étroit, avec un soutien aérien mobilisant tous les Stukas disponibles au sein de la Quatrième Flotte aérienne du général von Richthofen. « Le ciel tout entier était rempli d'avions, écrivit un soldat de la 389^e Division d'infanterie en attendant d'attaquer. Avec toutes les pièces de DCA tirant, les bombes qui tombaient en rugissant, les avions qui s'écrasaient, c'était un formidable spectacle, que, de nos tranchées, nous suivions avec des sentiments très mêlés. » Pour corser encore ce spectacle, les obus au phosphore tirés par l'artillerie allemande mettaient le feu à tout ce qui pouvait encore brûler.

« Les combats prirent des proportions monstrueuses, incommensurables, écrivit l'un des officiers d'état-major de Tchouïkov. Les hommes, dans les tranchées de liaison, trébuchaient et tombaient, comme sur le pont d'un navire pris dans la tempête. » Les commissaires politiques eux-mêmes se prenaient à être lyriques. « Ceux qui ont vu le sombre ciel de Stalingrad à ce moment, écrivait Dobronine à Chtcherbakov à Moscou, ne l'oublieront jamais. Il est sévère et menaçant, d'un noir que viennent lécher des flammes pourpres. »

La bataille s'ouvrit par une attaque partie du sud-ouest en direction de l'usine de tracteurs. Vers midi, une partie du Corps blindé XIV reprit son mouvement offensif en partant du nord. Tchouïkov n'hésita pas. Il lança sa principale force blindée, la

84^e Brigade de chars, pour tenter de bloquer l'assaut mené par trois divisions d'infanterie allemandes suivant la 14^e Division blindée. « Notre appui était exceptionnellement puissant, précisait un sous-officier de la 305^e Division d'infanterie. Plusieurs batteries de lance-fusées, des Stukas constamment en action et des canons automoteurs en quantités encore jamais vues, tout cela bombardait les Russes, qui, fanatisés, nous opposaient une formidable résistance. »

« C'était une bataille terrible, épuisante, notait un officier de la 14^e Division blindée, à la surface et sous terre, dans les ruines, les caves et les égouts de l'usine. Les chars escaladaient les monceaux de gravats, leurs chenilles crissant sur les débris à mesure qu'ils avançaient en cahotant entre les pans de mur des ateliers en ruines, et tiraient à bout portant dans les cours intérieures. Les explosions des mines antichars les faisaient trembler sur place ou simplement éclater. » Les obus des chars venant frapper les poutres métalliques des ateliers faisaient jaillir des gerbes d'étincelles au milieu de la fumée et de la poussière.

L'énergie des soldats soviétiques semblait incroyable, mais ils ne purent pourtant soutenir le choc au point central de l'attaque. Au cours de la première matinée, les blindés allemands réussirent à percer, coupant du gros des forces soviétiques la 37^e Division de la Garde du général Joloudev et la 112^e Division de fusiliers. Le général Joloudev lui-même fut enterré vivant dans son bunker par une explosion. Des soldats le déterrèrent et le transportèrent au poste de commandement de l'armée. Certains s'emparaient des armes des morts pour continuer le combat. Les chars allemands, couverts de poussière, entraient dans les vastes hangars de l'usine de tracteurs en se dandinant comme des monstres préhistoriques, répandant autour d'eux les rafales de mitrailleuse et écrasant sous

leurs chenilles les éclats tombés des verrières en miettes. Durant les combats rapprochés qui suivirent, les lignes n'existaient plus. Dépassés par l'avance allemande, des groupes de fantassins soviétiques surgissaient de nulle part pour attaquer. Dans cette confusion, un médecin militaire allemand avait jugé plus sage d'installer son poste de secours avancé à l'intérieur d'un fourneau éteint.

Le deuxième jour de l'offensive, le 15 octobre, le commandement de la Sixième Armée signala : « La majeure partie de l'usine de tracteurs est entre nos mains. Il n'y a plus que quelques poches de résistance derrière nos lignes. » La 305^e Division d'infanterie avait également repoussé les Russes jusqu'au-delà de la voie ferrée. Le soir, après que la 14^e Division blindée eut fait son entrée dans l'usine de tracteurs, son 103^e Régiment d'infanterie portée, par un audacieux mouvement, gagna la rive de la Volga du côté des réservoirs de pétrole, harcelé par l'infanterie soviétique, qui sortait des fossés et des ravins pour l'attaquer. Heureusement pour la 62^e Armée, Tchouïkov s'était laissé convaincre, les transmissions devenant de plus en plus précaires, de transférer son poste de commandement. L'intensité des combats avait à peine diminué durant la journée et la soirée. La 84^e Brigade de chars prétendait avoir détruit « plus de trente chars moyens et lourds fascistes » en n'en perdant que dix-huit de son côté. Quand ce rapport fut envoyé, deux jours plus tard, il y était précisé que les pertes humaines étaient « encore en train d'être calculées ». Si le bilan des chars allemands détruits paraît certainement optimiste, le courage déployé par les hommes de la brigade, et en particulier les jeunes officiers, n'est pas contestable.

Le commissaire politique d'un régiment d'artillerie légère, un certain Babachenko, fut fait Héros de l'Union soviétique pour la

bravoure qu'il avait montrée lorsque la batterie avec laquelle il se trouvait avait été coupée du reste. Un message d'adieu reçu au quartier général déclarait : « Canons détruits. Batterie encerclée. Continuons à combattre et ne nous rendrons pas. Amitiés à tous. » Cependant, armés de pistolets-mitrailleurs, de fusils et de grenades, les artilleurs réussirent à rompre l'encerclement et à reprendre leur place en ligne.

Il y eut d'innombrables cas non répertoriés d'actes de bravoure de la part de simples soldats – « un véritable héroïsme de masse », comme le déclara un commissaire politique. D'autres, en revanche, furent entourés d'une intense publicité, comme l'action d'un commandant de compagnie de la 37^e Division de fusiliers de la Garde, le lieutenant Gonichar, qui, avec quatre hommes seulement et une mitrailleuse prise à l'ennemi, parvint à disperser au moment le plus critique une force allemande supérieure. Nul ne sut combien de soldats de l'Armée rouge étaient morts ce jour-là, mais 3 500 blessés furent évacués sur l'autre rive de la Volga durant la nuit. Les brancardiers avaient subi tant de pertes que beaucoup de ces blessés durent ramper seuls jusqu'au rivage.

Les commandants des unités allemandes stationnées dans la steppe se renseignaient en permanence sur ce qui était en train de se dérouler dans la ville. « Les murs des usines, les chaînes de montage, toutes les superstructures s'effondrent sous une avalanche de bombes, écrivait le général Strecker à un ami, mais l'ennemi réapparaît comme par enchantement et utilise ces nouvelles ruines pour fortifier ses positions défensives. » Certains bataillons allemands se trouvaient réduits à cinquante hommes. Les survivants attendaient la nuit pour expédier vers l'arrière les

corps de leurs camarades afin qu'on les enterre. Inévitablement, un peu de mauvais esprit se manifestait parfois. « Notre général, écrivait chez lui un soldat de la 389^e Division d'infanterie, qui s'appelle Jeneke [Jaenecke], a reçu la Croix de Chevalier avant-hier. Maintenant, il a ce qu'il voulait. »

Durant les six jours de combats qui suivirent le 14 octobre, les avions de la Luftwaffe continuèrent à se relayer pour attaquer les troupes au sol et les embarcations tentant de traverser le fleuve. Il n'y avait guère de moment où le ciel était dégagé. « L'aide de notre aviation de chasse serait nécessaire », écrivit à Moscou le service politique du front de Stalingrad, avec une nuance de reproche implicite à l'égard des aviateurs de l'Armée rouge. Mais, en fait, la 8^e Armée aérienne ne comportait plus que 200 appareils des types les plus divers, dont à peine deux douzaines de chasseurs. Cependant, les pilotes de la Luftwaffe eux-mêmes commençaient à partager les doutes de leurs camarades de l'Armée de terre sur l'issue des opérations et leur impression que les défenseurs russes de Stalingrad risquaient de se révéler invincibles. « Je ne puis comprendre, écrivait l'un d'eux à sa famille, comment des hommes peuvent survivre dans un tel enfer, et, cependant, les Russes tiennent bon dans les ruines, les trous, les caves et ces squelettes d'acier qui étaient naguère des usines. » Ces pilotes savaient aussi que leur efficacité allait rapidement décroître, à mesure que les jours raccourcissaient et que le temps se détériorait.

La poussée allemande jusqu'à la Volga, juste au-dessous de l'usine de tracteurs, avait eu pour effet de couper entièrement les restes de la 112^e Division de fusiliers et des brigades de milice qui

avaient fait face au Corps blindé XIV au nord et à l'ouest. Tandis que des unités encerclées de la 37^e Division de fusiliers de la Garde de Joloudev continuaient à combattre à l'intérieur de l'usine de tracteurs, les restes d'autres formations étaient repoussés vers le sud.

Le nouveau poste de commandement de Tchouïkov était constamment en danger, et son groupe de défense rapprochée était fréquemment contraint au combat. Les défaillances de son système de transmissions devenant trop fréquentes, Tchouïkov demanda l'autorisation d'installer une partie de son état-major de l'autre côté du fleuve. Eremenko et Khrouchtchev, prévoyant ce que serait la réaction de Staline, refusèrent catégoriquement.

Le 16 octobre également, les Allemands tentèrent de pousser de l'usine de tracteurs jusqu'à l'usine Barrikady, mais leurs attaques successives furent brisées par les tirs des chars russes enterrés dans les décombres et des salves de fusées *Katioucha* venues des rives du fleuve. Durant la nuit suivante, le reste de la 138^e Division de fusiliers de Lioudnikov traversa la Volga. Lorsque ses soldats débarquèrent sur la rive occidentale, ils durent enjambrer « des centaines de blessés rampant vers l'embarcadère ». Ces renforts prirent position en oblique juste au nord de l'usine Barrikady.

Le général Eremenko traversa lui aussi le fleuve cette nuit-là pour aller se rendre compte lui-même de la situation. Boitant encore à la suite de ses blessures de l'année précédente, il gagna en s'appuyant lourdement sur une canne les bunkers bondés abritant le poste de commandement de la 62^e Armée. Les dégâts causés par les tirs d'artillerie n'étaient que trop évidents, et tout, hommes et objets, était recouvert en permanence de cendres et de poussière. Le général Joloudev ne put retenir ses larmes en

racontant l'anéantissement de sa division dans l'usine de tracteurs. Cependant, le lendemain même, alors qu'Eremenko venait de regagner son propre PC, le quartier général du front avertissait Tchouïkov que son contingent de munitions allait encore être réduit.

Isolés par l'attaque allemande au nord de l'usine de tracteurs et coupés du gros des forces soviétiques, le commandement de la 112^e Division de fusiliers et celui de la 115^e Brigade spéciale demandèrent à Tchouïkov l'autorisation de se replier de l'autre côté de la Volga, en soutenant, de façon apparemment mensongère, qu'elles avaient été presque anéanties. Cette requête, assimilable à une trahison selon les instructions de Staline, fut rejetée. Profitant d'une accalmie dans les combats, quelques jours plus tard, Tchouïkov envoya le colonel Kaminine vérifier l'état dans lequel se trouvaient vraiment les deux unités. Le colonel découvrit que la 112^e Division de fusiliers comportait encore 598 hommes et que la 115^e Brigade spéciale en comptait 890. Selon le rapport envoyé, le principal commissaire politique, « au lieu d'organiser une défense active... resta dans son bunker et tenta, pris de panique, de convaincre le commandant d'unité de se retirer de l'autre côté de la Volga ». Pour « leur trahison » et leur « exceptionnelle lâcheté », les officiers supérieurs et commissaires politiques furent jugés ensuite par le Conseil de guerre de la 62^e Armée. Leur sort ne fut pas précisé, mais il est peu probable qu'ils aient bénéficié de la moindre clémence de la part de Tchouïkov.

Des attaques de diversion furent lancées le 19 octobre par les unités du front du Don au nord-ouest et par la 64^e Armée au sud.

Elles ne parvinrent à alléger la pression subie par la 62^e Armée que pendant quelques jours, mais cela permit le repli au-delà de la Volga de régiments décimés, qui étaient reformés à l'aide de troupes fraîches. C'est à ce moment qu'une aide psychologique survint, de façon étrange. Le bruit se répandit que le camarade Staline lui-même avait été vu à Stalingrad. Un vieux bolchevique qui avait participé au siège de Tsaritsine durant la guerre civile affirma même que le Petit Père des Peuples était apparu à son ancien quartier général. Cette apparition, qui rappelait quelque peu celle de saint Jacques aux armées espagnoles combattant les Maures, relevait de la pure légende.

Une importante personnalité civile, dans le même temps, brûlait de se rendre sur la rive occidentale de la Volga. Il s'agissait de Dimitri Manouïlsky, responsable des affaires allemandes pour le Komintern, qui avait tenté, en octobre 1923 avec Karl Radek, d'organiser une deuxième révolution en Allemagne. Bien qu'Ukrainien lui-même, il avait poussé Staline à ravager l'Ukraine en 1933. Il portait, comme il devait le révéler plus tard, un intérêt particulier à Stalingrad, mais Tchouïkov se refusa fermement à le laisser venir sur la rive occidentale de la Volga.

À Berlin, pendant ce temps, Joseph Goebbels semblait osciller entre la conviction que la chute de Stalingrad était imminente – il ordonna le 19 octobre que tous les titulaires de la Croix de Chevalier soient ramenés en Allemagne pour des interviews de presse – et des accès de grande prudence. Craignant que les Allemands ne soient déçus de voir leurs armées piétiner, il avait décidé de leur rappeler en permanence les avances qui avaient été réalisées en seize mois à peine. Il donna ordre que, dans toutes les

localités d'Allemagne, on installe des panneaux indiquant la distance séparant cette agglomération de Stalingrad. Il avait en même temps ordonné que des noms tels qu'Octobre Rouge et Barricade Rouge soient omis des communiqués afin de ne pas encourager « les milieux contaminés par le communisme ».

Cependant, les combats les plus acharnés se poursuivaient, de rue en rue et de maison en maison, dans le secteur industriel de Stalingrad. L'un des épisodes les plus fameux de cette bataille fut la défense de la « maison Pavlov », qui dura cinquante-huit jours.

À la fin du mois de septembre, une section du 42^e Régiment de la Garde avait occupé un immeuble de quatre étages dominant une place, à trois cents mètres environ de la rive du fleuve. Le chef de section, le lieutenant Afanashev, perdit la vue peu après, et le sergent Jacob Pavlov prit le commandement. Les hommes de la section découvrirent dans les sous-sols de l'immeuble plusieurs civils, qui devaient rester là jusqu'à la fin des combats. L'un de ces civils, Maria Oulianova, prit d'ailleurs une part active à la défense de la maison. Les hommes de Pavlov abattirent des cloisons dans les caves pour faciliter leurs communications et creusèrent des meurtrières dans les murs extérieurs pour y installer leurs mitrailleuses et leurs fusils antichars. Quand des blindés allemands approchaient, ils se dispersaient dans l'immeuble, et gagnaient soit les caves, soit l'étage supérieur. De là, ils pouvaient tenir l'ennemi à courte portée et à un angle lui interdisant l'usage de ses armes de bord. (Jacob Pavlov, couvert de louanges par Tchouïkov, fut fait Héros de l'Union soviétique. Il devint ultérieurement l'archimandrite Cyrille, du monastère de Sergievo – anciennement Zagorsk –, entouré d'une foule de fidèles à qui la gloire récoltée à Stalingrad importait peu.)

Un autre cas fut particulièrement mis en valeur par la

propagande soviétique de l'époque. Il reposait essentiellement sur un échange de lettres entre le lieutenant Tcharnossov, un officier observateur du 384^e Régiment d'artillerie, et son épouse Alexandra. Tcharnossov avait son poste d'observation, d'où il dirigeait les tirs de son unité, en haut d'un immeuble en ruines. Dans sa dernière lettre, il écrivait : « Ma chère Choura, j'embrasse nos deux petits oiseaux, Slavij et Lydousia. Je suis en bonne santé. J'ai été blessé deux fois mais il s'agit d'égratignures, et je parviens fort bien à diriger le tir de ma batterie. Le moment des combats les plus rudes est arrivé, dans la ville de notre chef bien-aimé, la ville de Staline. Durant ces journées de combats acharnés, je venge Smolensk, ma bien-aimée ville natale, mais, le soir, je redescends dans la cave, où deux petits enfants blonds s'installent sur mes genoux. Ils me rappellent Slavik et Lydia. » On devait trouver sur son cadavre la lettre précédente de sa femme. « Je suis très heureuse, écrivait celle-ci, que tu te battes si bien et qu'on t'ait donné une décoration. Combats jusqu'à la dernière goutte de ton sang, et ne te laisse pas faire prisonnier, car le camp est pire que la mort. »

Ces lettres sont peut-être bien authentiques, mais, comme beaucoup d'autres à cette époque, elles ne reflètent qu'une vérité très partielle. Quand les soldats s'installaient dans un coin de tranchée ou dans une cave mal éclairée pour écrire chez eux, ils avaient souvent beaucoup de mal à s'exprimer. L'unique feuille de papier, qui serait ensuite pliée en triangle car il n'y avait pas d'enveloppes, leur paraissait à la fois trop grande et trop petite pour dire ce qu'ils avaient à dire. La lettre qui en résultait s'en tenait donc à trois thèmes essentiels : sort de la famille (« Allez-vous tous bien ?), volonté de rassurer sur soi-même (« Je vais bien ») et poursuite du combat (« Nous ne cessons de leur tuer des

hommes et de leur détruire du matériel. De jour ou de nuit, nous ne leur laissons pas un instant de répit »). Les soldats de l'Armée rouge, à Stalingrad, étaient bien conscients du fait que les regards du pays tout entier étaient braqués sur eux, mais beaucoup, aussi, rédigeaient leurs lettres en sachant que les services politiques des divers états-majors censuraient soigneusement le courrier.

Dans une missive typique, un certain Kolia écrivait à une certaine Maria : « Je pense que tu te souviens de la dernière soirée que nous avons passée ensemble. Car, à cette minute précise, il y a exactement un an que nous nous sommes quittés. Et il m'a été très difficile de te faire mes adieux. C'était très triste, mais il fallait que nous nous séparions, car c'était l'ordre de la Mère Patrie. Nous exécutons cet ordre du mieux que nous le pouvons. La Mère Patrie exige de ceux d'entre nous qui défendent cette ville de résister jusqu'au bout. Et cet ordre, nous allons y obéir. »

La majorité des soldats russes semblaient avoir sacrifié leurs sentiments personnels à la cause de la Grande Guerre Patriotique. Il se peut qu'ils aient plus craint les censeurs officiels que ne les craignaient leurs adversaires allemands. Il se peut aussi qu'ils aient été plus efficacement intoxiqués par la propagande stalinienne que les Allemands ne l'étaient par la propagande hitlérienne. Mais, chez eux, l'idée du sacrifice apparaît comme beaucoup plus que le résultat d'un endoctrinement. Elle apparaît comme presque atavique, comme une réaction spontanée face à l'envahisseur. « Si elles lisaient cette lettre, écrivait un lieutenant de Stalingrad à la jeune femme qu'il avait épousée quelques semaines plus tôt, certaines personnes pourraient me reprocher de dire que je combats pour toi. Mais je ne puis voir où tu finis et où commence la Mère Patrie. Elle et toi représentez la même

chose pour moi. »

En même temps, les lettres envoyées de Stalingrad par des soldats ou des officiers allemands avaient souvent un ton un peu désabusé et laissaient percer des notes d'incrédulité ou même d'effarement devant la tournure prise par les événements, comme si la guerre n'était plus celle dans laquelle ils s'étaient engagés à l'origine. « Je me demande souvent, écrivait un lieutenant à sa femme, à quoi riment toutes ces souffrances. L'humanité serait-elle devenue folle ? Ces terribles moments marqueront à jamais beaucoup d'entre nous. » Et, malgré la propagande optimiste répandue en Allemagne quant à l'imminence de la victoire, beaucoup de femmes devinaient la vérité. « Je ne puis cesser de m'inquiéter, écrivait l'une d'elles. Je sais que tu combats constamment. Je serai toujours ta fidèle épouse. Ma vie vous appartient, à toi et à notre monde. »

Il y avait aussi un nombre assez surprenant de soldats russes mécontents, qui oubliaient que leurs lettres passaient à la censure ou qui étaient si déprimés qu'ils ne s'en souciaient même plus. Beaucoup se plaignaient de n'être pas nourris. « Tante Liouba, écrivait un jeune soldat, peux-tu m'envoyer un peu de nourriture. J'ai honte de te demander cela, mais c'est la faim qui m'y pousse. » Beaucoup reconnaissaient qu'ils en étaient réduits à fouiller les ordures pour tenter de subsister. D'autres disaient à leurs familles que « la mauvaise alimentation et des conditions d'hygiène pires encore » répandaient les maladies. Un soldat souffrant de dysenterie affirmait : « Si cela continue comme cela, nous ne pourrons éviter une épidémie. Nous sommes, aussi, couverts de poux, ce qui est la première source de nombreuses maladies. » Cette prédiction ne devait pas tarder à se réaliser. À l'Hôpital 4169, des cas de typhus furent rapidement isolés. Les

médecins déclarèrent que « les blessés avaient attrapé le typhus au sein des populations locales alors qu'ils étaient transportés à l'hôpital ».

En plus des plaintes et des récriminations concernant la nourriture et les conditions de vie, de fortes traces de défaitisme continuaient à apparaître, éveillant immédiatement l'inquiétude des commissaires politiques. « Dans la première quinzaine d'octobre, pour la 62^e Armée seulement, signalait à Moscou le service politique du front de Stalingrad, des secrets militaires se trouvaient divulgués dans 12 747 lettres. Certaines contenaient des déclarations ouvertement antisoviétiques, faisant la louange de l'armée fasciste et exprimant des doutes sur la victoire de l'Armée rouge. » Quelques exemples étaient cités dans le rapport. « Des centaines et des milliers de gens meurent chaque jour, écrivait un soldat à sa femme. C'est devenu si dur que je ne vois pas d'issue. Nous pouvons d'ores et déjà considérer que Stalingrad a capitulé. » À un moment où la plupart des civils russes en étaient réduits à se nourrir de soupes d'orties ou d'herbes diverses, un soldat du 245^e Régiment de fusiliers écrivit à sa famille : « À l'arrière on doit constamment rabâcher que tout doit être pour le front, mais, au front, nous n'avons rien. La nourriture est exécration et il y en a peu. Ce qu'on vous dit n'est pas vrai. » En fait, toute forme d'honnêteté exprimée dans une lettre pouvait être fatale. Un lieutenant ayant affirmé que les avions allemands étaient « très bons » et que la DCA soviétique n'en abattait « que très peu » fut tenu pour un traître.

Le danger ne venait pas que des censeurs. Un jeune et naïf Ukrainien de dix-huit ans, mobilisé dans la division de Rodimtsev, déclara à ses camarades qu'ils ne devaient pas croire tout ce qu'on leur disait sur l'ennemi. « J'ai mon père et ma sœur dans les

territoires occupés, dit-il, et les Allemands ne tuent ni ne dévalisent personne. Ils traitent les gens correctement. Ma sœur a travaillé pour les Allemands. » Les autres soldats l'arrêterent sur place.

À d'autres égards, pourtant, un effort était fait pour atténuer les pressions politiques dans l'Armée rouge. Staline avait déjà annoncé, afin de faire remonter le moral, la création de décorations ayant un parfum incontestablement réactionnaire, comme l'Ordre de Koutouzov et l'Ordre de Souvorov. Mais sa plus importante réforme, annoncée le 9 octobre, fut représentée par le décret 307 restaurant le commandement unique dans les unités militaires. Les commissaires politiques n'avaient plus qu'un rôle consultatif et « éducatif ».

Lesdits commissaires politiques furent alors effarés de découvrir combien les officiers de l'Armée rouge les détestaient et les méprisaient. Dans les régiments d'aviation, ils furent tout particulièrement insultés. Le service politique du front de Stalingrad se plaignit amèrement de « l'attitude absolument incorrecte » qui avait été adoptée. Le colonel commandant un régiment dit à son commissaire politique : « Sans mon autorisation, vous n'avez plus le droit d'entrer et de me parler. » D'autres commissaires se retrouvèrent soudain « contraints de manger avec les soldats ». Certains officiers subalternes osaient déclarer qu'ils ne voyaient pas pourquoi les commissaires politiques devaient continuer à percevoir des soldes d'officiers : « Puisqu'ils ne sont plus responsables de rien, affirmaient-ils, ils vont tout simplement aller se coucher avec un journal. » Les services politiques étaient dorénavant considérés comme « un appendice inutile ». Visiblement à la recherche d'un soutien, Dobronine écrivit à Chtcherbakov pour souligner que ces propos

revenaient à « des déclarations contre-révolutionnaires ». Dobronine avait déjà dévoilé ses sentiments lorsque, auparavant, il avait rapporté, sans restriction ni critique, le propos d'un soldat déclarant : « Ils ont inventé les Ordres de Koutouzov et de Souvorov. Maintenant, on va avoir aussi les croix de Saint-Nicolas et de Saint-Georges, et ce sera la fin de l'Union soviétique. »

Les principales distinctions communistes – Héros de l'Union soviétique, Ordre du Drapeau rouge, Ordre de l'Étoile rouge – étaient toujours, bien sûr, portées très haut par le pouvoir politique, encore que le Drapeau rouge eût pris l'allure d'une prime au rendement, attribuée à tout homme détruisant un char allemand. Quand, dans la nuit du 26 octobre, le chef du service des effectifs de la 64^e Armée perdit, alors qu'il attendait un ferry pour traverser la Volga, une mallette contenant quarante médailles de l'Ordre du Drapeau rouge, ce fut la consternation. On aurait presque pu croire que c'était l'ensemble des plans de défense de Stalingrad qui avait disparu. La mallette fut finalement retrouvée le lendemain, à cinq kilomètres de l'embarcadère. Seule une décoration manquait. Peut-être un soldat s'estimant insuffisamment récompensé avait-il mis la main dessus. Le chef du service des effectifs fut jugé pour « négligence criminelle ».

Les soldats, eux, avaient une attitude beaucoup plus désinvolte envers ces symboles de bravoure. Quand l'un d'eux recevait une décoration, ses camarades laissaient tomber la médaille au fond d'un bol de vodka. Il devait ensuite vider celui-ci d'un trait, en attrapant la médaille avec ses dents.

Les véritables vedettes du rendement, les stakhanovistes de la mort, à la 62^e Armée, n'étaient pas les destructeurs de chars mais

les tireurs d'élite, abattant individuellement les soldats ennemis. Un véritable culte s'organisa, et, à l'approche du 25^e anniversaire de la révolution d'Octobre, la propagande à ce sujet devint frénétique, faisant état d'une « nouvelle vague de compétition socialiste pour le record des Fritz tués ». Lorsqu'il atteignait les quarante victimes, le soldat recevait la médaille « Pour la Bravoure » et le titre de « noble tireur ».

Le plus célèbre de tous ces tireurs d'élite, bien que n'étant pas celui ayant le bilan le plus élevé, était un taciturne berger de l'Oural nommé Zaitsev et servant dans la division Batiouk. Durant les fêtes de la révolution d'Octobre, il arriva à 149 Allemands tués.

Il s'était promis d'atteindre les 150 et ne manqua son objectif que d'une unité. Le bilan le plus élevé, en fait, fut atteint par un tireur seulement connu comme « Zikan », avec 224 Allemands tués à la date du 20 novembre. Mais Zaitsev, dont le nom voulait dire « lièvre » en russe, n'en demeurait pas moins le héros et la légende de la 62^e Armée. Il fut préposé à l'instruction des jeunes tireurs, que l'on ne tarda pas à appeler *zaitchata* – les « levrauts ». Après la 62^e Armée, les Armées du Don et du front du Sud-Ouest furent gagnées par la fièvre et produisirent quelques vedettes, comme le sergent Passar, de la 21^e Armée, crédité de 103 tirs au but et connu pour viser à la tête.

Des tireurs d'élite non russes furent également mis à l'honneur, comme Koucherenko, un Ukrainien qui tua dix-neuf Allemands, et un Ouzbek de la 169^e Division de fusiliers, qui en abattit cinq en trois jours. Au sein de la 64^e Armée, un autre tireur nommé Kovbassa – ce qui veut dire « saucisse » en ukrainien – était connu pour travailler à partir de trois tranchées reliées entre elles : une pour dormir et deux pour tirer. Il creusait de plus, à côté de son repaire, de fausses tranchées où il installait des

drapeaux blancs attachés à des leviers qu'il pouvait actionner à distance par un système de ficelles. Il prétendait que lorsqu'un Allemand voyait s'agiter l'un de ces drapeaux blancs, il ne pouvait résister à la tentation de se dresser dans sa propre tranchée en criant : « *Rus, komm, komm !* » À ce moment, Kovbassa l'abattait. Danielov, du 161^e Régiment de fusiliers, creusa également une fausse tranchée, où il plaça des mannequins improvisés avec des morceaux d'uniforme de l'Armée rouge. Il attendait que des soldats allemands inexpérimentés se mettent à tirer pour les abattre eux-mêmes. Il en tua ainsi quatre.

D'autres exerçaient plus simplement leurs talents. Installé dans un grenier, le sergent-chef Dolimine, de la 13^e Division de fusiliers de la Garde, élimina tous les servants d'une mitrailleuse et d'un canon de campagne. Toutefois, les cibles les plus recherchées demeuraient les observateurs d'artillerie allemand. Le caporal Stoudentov resta deux jours à l'affût d'un officier observateur avant de l'abattre du premier coup de feu. Stoudentov, qui en était à 124 victimes, s'était juré d'atteindre les 170 pour l'anniversaire de la Révolution.

Chaque tireur d'élite avait sa propre technique et ses emplacements de tir favoris. Crédité de « 185 *Fritz* », Iline, commissaire politique d'un régiment de fusiliers de la Garde opérant dans le secteur de l'usine Octobre Rouge, se dissimulait habituellement dans un vieux baril ou dans un gros conduit. « Les fascistes, proclamait-il, doivent apprendre à connaître la puissance des armes entre les mains des surhommes soviétiques. »

On affirmait, du côté soviétique, que les Allemands avaient fait venir leur principal instructeur de tir pour abattre Zaitsev, mais que ce dernier avait déjoué tous les pièges et, après plusieurs jours de jeu de cache-cache, repéré son adversaire dissimulé derrière

une plaque de fer. Il l'avait alors tué net. Un viseur télescopique censé être celui du tireur allemand malheureux est toujours exposé au Musée des forces armées, à Moscou, mais l'histoire demeure peu convaincante. Il faut remarquer, d'ailleurs, qu'il n'en est fait nulle mention dans les rapports adressés à Chtcherbakov, pourtant pleins des exploits des divers tireurs d'élite.

Vassili Grossman éprouva une sorte de fascination à l'égard de ces tireurs, dont il voulut découvrir la personnalité et la vie. Il fit ainsi la connaissance de Zaitsev et de plusieurs autres, dont Anatoli Tchekov. Tchekov avait travaillé avec son père, alcoolique notoire, dans une usine de produits chimiques. Il avait appris dès l'enfance « les côtés sombres de la vie », mais il s'était découvert aussi une passion pour la géographie. Durant les longues heures et les longues journées qu'il passait caché, à attendre une victime, il rêvait de pays lointains. Il s'était révélé l'un de ces tueurs naturellement doués que les guerres font toujours apparaître. Il avait fait merveille à l'instruction, et, se retrouvant à vingt ans à Stalingrad, il semblait imperméable à la peur, « comme un aigle ne craint pas l'altitude ». Il possédait un rare talent pour se dissimuler en haut des immeubles les plus élevés. Pour éviter de se faire repérer par l'éclair du coup de feu, il s'était improvisé un cache-flamme, qu'il avait adapté à l'extrémité de son canon et tentait toujours de prendre position devant un mur blanc. Il ne tirait qu'à coup sûr, et avec l'éclairage adéquat.

Un jour, il emmena Grossman avec lui. Les cibles les plus faciles et les plus courantes étaient les soldats transportant les rations jusqu'aux premières lignes. Il ne fallut pas longtemps pour que l'un d'eux apparaisse. Tchekov visa cinq centimètres au-dessus du nez de l'homme et pressa la queue de détente. Le soldat allemand tomba en arrière, lâchant la grosse gamelle collective qu'il

transportait. Tchekov frissonna d'excitation. Un deuxième soldat apparut, et Tchekov l'abattit à son tour. Puis un troisième Allemand apparut en rampant. Tchekov le tua également. « Trois », murmura-t-il pour lui-même. Son record avait été de dix-sept tués en deux jours. Il expliquait qu'abattre un homme porteur de bidons d'eau avait une valeur accrue, car cela forçait en même temps ses camarades à boire de l'eau polluée. Grossman se posait, avec apparence de sérieux, la question de savoir si ce garçon, qui rêvait de pays lointains et « n'aurait pas fait de mal à une mouche », n'était pas « un saint de la Guerre Patriotique{11} ».

Le fusil à lunette, toutefois, n'était pas toujours l'instrument de l'exploit. D'autres armes entraient également en jeu. Un certain Manenkov, appartenant à la 95^e Division de fusiliers, conquît la gloire avec le long et malaisé fusil antichar. Il fut fait Héros de l'Union soviétique après avoir détruit six chars dans les combats de l'usine Barrikady. Le lieutenant Vinogradov, de la 149^e Division d'artillerie, devint célèbre comme lanceur de grenades. Quand lui et vingt-six de ses hommes furent coupés pendant trois jours du reste de la troupe sans rien à manger, le premier message qu'il réussit à faire passer demandait des grenades, et non des vivres. Même lorsqu'il fut blessé et rendu sourd par une déflagration, Vinogradov « restait le meilleur des chasseurs de *Fritz* ». Il réussit un jour à tuer un commandant de compagnie allemand en s'emparant des papiers qu'il portait sur lui.

Comme les divisions allemandes parties de l'usine de tracteurs continuaient à pousser vers le sud, en direction de l'usine Barrikady, Tchouïkov, le soir du 17 octobre, déplaça encore son

poste de commandement. Il termina sur la rive de la Volga, à hauteur du Kourgane. Le lendemain, un fort détachement allemand parvint à percer jusqu'au fleuve, mais il fut repoussé à la suite d'une contre-attaque.

Les seules nouvelles réconfortantes pour le général soviétique venaient du colonel Kaminine, qu'il avait envoyé rejoindre la poche de résistance subsistant au nord de l'usine de tracteurs, à Rynok et Spartakovka. La situation y avait été redressée, et les troupes, dans l'ensemble, combattaient courageusement. Il restait toutefois des problèmes avec les brigades de milice ouvrière. Durant la nuit du 25 octobre, toute une partie de la 124^e Brigade spéciale, composée « d'anciens ouvriers de l'usine de tracteurs de Stalingrad », quitta ses positions pour aller se rendre aux Allemands. Seul un factionnaire s'était montré hostile à cette idée, mais, menacé, il avait fini par accepter de se joindre aux autres. Pendant que tous traversaient le *no man's land*, le factionnaire récalcitrant fit mine d'avoir un problème avec les bandages qui entouraient son pied, et s'arrêta. Puis, échappant aux autres, il avait couru regagner les lignes russes. Les déserteurs lui avaient tiré dessus, mais sans l'atteindre. Ce factionnaire, le soldat D., rejoignit son unité, mais il fut arrêté et jugé « pour n'avoir pas pris de mesures décisives afin d'informer ses chefs du crime qui allait se commettre et empêcher les traîtres de désertir ».

Les combats d'usure se poursuivaient autour des usines Barrikady et Octobre Rouge, avec attaques et contre-attaques. Le poste de commandement d'un bataillon de 305^e Division d'infanterie allemande se retrouva « si près de l'ennemi que lorsqu'il appelait le colonel commandant le régiment, celui-ci pouvait entendre au téléphone les "Hourrah !" des Russes en train de charger ». Quant au commandant d'un régiment soviétique, il

était en plein milieu de la zone de combat. Quand son PC fut envahi par l'ennemi, il demanda par radio un tir de *Katiouchas* sur sa propre position.

Les soldats allemands devaient reconnaître que « les chiens se battaient comme des lions ». Leurs propres pertes augmentaient rapidement. Les cris de « *Sani ! Hilfe !* » – « Brancardiers ! Au secours ! » – retentissaient de toutes parts au milieu des explosions et du bruit des balles venant ricocher sur les décombres. Cependant, les positions de la 62^e Armée sur la rive occidentale de la Volga étaient réduites à quelques têtes de pont, dont nulle n'avait plus de quelques centaines de mètres de profondeur. Des rues entières étaient prises par les Allemands, les Soviétiques étaient de plus en plus repoussés vers le fleuve et l'usine d'armement Barrikady partiellement envahie. Le dernier point de passage de la 62^e Armée sur la Volga se trouvait directement sous le feu des mitrailleuses, et tous les renforts devaient être expédiés dans ce secteur pour tenter de sauver cette position vitale. Les divisions soviétiques ne comptaient plus que quelques centaines d'hommes chacune, mais, dès la tombée de la nuit, elles passaient à la contre-attaque. « Nous nous sentions à l'aise dans l'obscurité », devait écrire Tchouïkov.

« Père, disait dans une lettre un caporal allemand, tu me répétais : “Sois fidèle à ton drapeau, et tu vaincras.” Mais le moment est venu pour tout homme raisonnable, en Allemagne, de maudire la folie de cette guerre. Il est impossible de décrire ce qui se passe ici. Tous ceux qui, à Stalingrad, ont encore une tête et des mains, les femmes comme les hommes, continuent à combattre. » Un autre soldat allemand écrivait à sa famille : « Ne vous inquiétez pas, ne vous lamentez pas, car plus tôt je serai sous terre, moins je souffrirai. Nous pensons souvent que les Russes devraient

capituler, mais ces gens incultes sont trop stupides pour le comprendre. » Un troisième correspondant évoquait les ruines qui l'entouraient en disant : « Il y a un passage de l'Évangile qui me vient souvent à l'esprit : Il ne restera plus pierre sur pierre, en vérité je vous le dis. »

L'ASSAUT FINAL DE PAULUS

Dans la steppe, les divisions allemandes se trouvaient dans un monde totalement différent de celui où vivaient les unités combattant dans la ville. Il y avait des lignes de défense à tenir et des attaques, souvent en forme de coups de sonde, à repousser, mais la vie restait beaucoup plus normale et mieux réglée, surtout à quelque distance du front. Le dimanche 25 octobre, les officiers d'un régiment bavarois de la 376^e Division d'infanterie invitèrent, à l'occasion de la traditionnelle *Oktoberfest*, leur commandant divisionnaire, le général Edler von Daniels, à un concours de tir.

La grande préoccupation était la préparation de quartiers d'hiver à peu près confortables. « Le paysage n'est pas engageant, par ici, écrivait à sa famille un soldat de la 113^e Division d'infanterie. À perte de vue, il n'y a ni villages ni forêts ni même arbre ou broussaille, et pas une goutte d'eau. » Les prisonniers russes et les Hiwis avaient été mis au travail pour creuser des tranchées et des casemates. « Nous devons vraiment tirer le meilleur parti de ces hommes, déclarait un sous-officier, car nous sommes terriblement à court de main-d'œuvre. » Dans cette steppe sans arbres, les unités allemandes étaient contraintes d'envoyer des camions et des hommes de corvée à Stalingrad pour extraire des décombres les poutres destinées à supporter le toit de leurs abris souterrains. Au sud de Stalingrad, la 297^e Division d'infanterie utilisa des cavernes pour abriter étables, magasins et, finalement, un hôpital de campagne complet, dont l'équipement était arrivé d'Allemagne par la voie ferrée. Les Allemands profitèrent de l'été indien du début d'octobre pour accélérer leurs

préparatifs. Même les plus jeunes recrues se rendaient compte de la nécessité de s'enterrer au plus vite. Tous savaient qu'il y avait maintenant tout l'hiver à passer.

Hitler fit savoir qu'il attendait de ses troupes, durant cet hivernage, « une défensive extrêmement active » et « un sentiment victorieux ». Les chars devaient, primitivement, être mis à l'abri du froid et des bombardements dans des bunkers de béton spécialement construits à cet effet, mais les matériaux nécessaires ne furent jamais acheminés, et les engins blindés restèrent à l'air libre.

À l'état-major de la Sixième Armée aussi, on se livrait à de savants préparatifs d'hivernage. On avait même commandé un film documentaire finlandais, *Comment construire un sauna en rase campagne*, mais quelque scepticisme entourait quand même tout cela. « Le Führer, écrivait le colonel Groscurth, nous a ordonné de défendre nos positions jusqu'au dernier, ce que nous aurions fait de notre propre chef, car la perte de nos positions n'améliorerait guère notre situation. Nous savons ce que cela représenterait de se retrouver bloqué sans abri dans la steppe. »

Le quartier général du Führer avait également décidé que la plupart des animaux de trait de la Sixième Armée seraient envoyés à cent cinquante kilomètres à l'arrière, ce qui éviterait le transport en train jusqu'aux premières lignes d'énormes quantités de fourrage. Au total, quelque 150 000 chevaux et un nombre important de bœufs et de chameaux s'étaient retrouvés entre le Don et la Volga. Des unités de transport automobile et des ateliers de réparation étaient également repliés vers l'arrière. Cette décision était parfaitement compréhensible d'un point de vue purement logistique, mais elle risquait de se révéler très dangereuse en cas de difficulté. La Sixième Armée dépendait

presque entièrement des chevaux pour assurer sa mobilité, surtout en ce qui concernait l'artillerie et les unités médicales.

Le moral, selon un sergent-major de 371^e Division d'infanterie, « fluctuait selon la quantité de courrier reçue ». Presque tous semblaient succomber au mal du pays. « Ici, écrivait un sous-officier supérieur de la 60^e Division d'infanterie motorisée, chacun doit devenir une personne entièrement différente, et cela n'est pas si facile. C'est exactement comme si nous vivions dans un autre monde. Quand le courrier arrive, tout le monde sort de son trou – et il n'est pas question de retenir quelqu'un à ce moment-là. Pour l'instant, je dois me contenter de regarder tout cela avec un sourire indulgent. »

Bien des pensées se tournaient déjà vers Noël, « le plus beau moment de toute l'année ». Les soldats échangeaient des lettres entières à ce sujet avec leurs familles. Dès le 3 novembre, une division passa ses « commandes d'instruments de musique, de jeux, de bougies et de décorations de Noël ».

Un tableau de permissions fut mis au point, sujet qui suscitait plus d'espoirs et de déceptions que tout autre. Paulus insista pour que priorité soit donnée aux soldats « s'étant trouvés sans interruption sur le front de l'Est depuis juin 1941 ». Pour ceux qui avaient effectivement la chance d'aller en permission, le temps s'écoulait dans une dimension irréelle. La vie à la maison semblait appartenir à un rêve venu d'une existence antérieure. Au sein de leur famille, les soldats découvraient soudain qu'il leur était impossible de relater leurs expériences. Beaucoup étaient déconcertés de voir combien peu de civils avaient idée de ce qui se passait. Et il semblait inutilement cruel de les éclairer, car ils n'en seraient que plus torturés par l'inquiétude ensuite. La seule réalité, dorénavant, semblait être cette existence de cauchemar à

laquelle ils ne pouvaient échapper. Il était humain d'être tenté par des idées de désertion, mais peu y donnaient suite. Le souvenir le plus vif qu'ils rapportaient de leur permission était celui du moment des adieux. Pour beaucoup, ces adieux étaient les derniers, et ils le pressentaient. Ils savaient qu'ils retournaient en enfer, et le panneau qu'ils voyaient sur la route menant à Stalingrad ne faisait que le confirmer : « Entrée dans la ville interdite. Les curieux mettent en danger leur vie et celle de leurs camarades. » Il était difficile de savoir s'il s'agissait ou non d'une plaisanterie.

À la fin d'octobre, on commença à distribuer les nouvelles tenues d'hiver. « C'est de la fabrication typiquement allemande, remarqua un officier. Avec pantalon et veste réversibles, feldgrau et blanc. » Mais, dans cette steppe sans eau, les soldats étaient de plus en plus assaillis par la vermine. « Pour le moment, écrivait l'un d'eux, inutile de penser même à se laver. Aujourd'hui, j'ai tué mon premier lot de huit poux. » Les plaisanteries sur les « petits partisans » semblèrent rapidement dépassées et de mauvais goût. Quelques Hiwis enseignèrent à leurs camarades allemands un remède de bonne femme pour se débarrasser des poux. Il consistait à enterrer chaque pièce de vêtement en n'en laissant hors du sol qu'un coin. Les poux allaient s'y rassembler et il ne restait plus qu'à les brûler.

Les médecins régimentaires s'inquiétaient de plus en plus de l'état de santé général des troupes. Ils constataient, au sein de la Sixième Armée, une augmentation vertigineuse des décès dus à des maladies infectieuses : dysenterie, typhus, paratyphoïde^{12}. Cette *Fieberkurve* avait été rapidement ascendante depuis le début du mois de juillet. Le nombre total des malades était à peu près le même que celui de l'année précédente, mais cinq fois plus

de soldats succombaient à ces affections.

Quand, au mois de janvier suivant à Berlin, fut étudiée la situation médicale de la Sixième Armée, les médecins chargés d'analyser celle-ci attribuèrent le phénomène à « une moindre résistance des hommes », due à la combinaison de la fatigue et de la malnutrition. Les sujets les plus vulnérables semblaient avoir été les très jeunes soldats, de dix-sept à vingt-deux ans. Cette classe d'âge comptait en effet pour cinquante-cinq pour cent des décès.

Cependant, tandis que la Sixième Armée se préparait comme elle le pouvait à l'hiver, l'Armée rouge ne désarmait pas. La 64^e Armée soviétique multipliait les attaques, la 57^e Armée s'était emparée d'une importante hauteur entre les 2^e et 20^e Divisions d'infanterie roumaines, et, plus loin, dans la steppe kalmouke, la 51^e Armée organisait des raids en profondeur dans le territoire tenu par les Roumains. Une nuit, le lieutenant Alexandre Nevski et sa compagnie légère infiltrèrent les lignes adverses pour aller attaquer le poste de commandement de la 1^{re} Division d'infanterie roumaine, installé dans un village à l'arrière. Ils y semèrent un chaos total. Nevski fut grièvement blessé à deux reprises. Le service politique du front de Stalingrad, appliquant les nouvelles consignes du Parti sur le culte des grandes figures historiques russes, décida que le lieutenant était, de toute évidence, un descendant du grand Alexandre Nevski. Cet « officier sans peur, héritier de toute la gloire de son ancêtre » se vit attribuer l'Ordre du Drapeau rouge.

Dans la ville, la grande offensive allemande avait commencé à se ralentir à la fin d'octobre, par épuisement et manque de

munitions. La dernière attaque de la 79^e Division d'infanterie contre l'usine Octobre Rouge, le 1^{er} novembre, échoua sous les violents tirs d'artillerie venus de l'autre côté de la Volga. « Les tirs concentrés de l'artillerie ennemie ont affaibli de façon décisive le potentiel offensif de la division », nota l'état-major de la Sixième Armée. Attaquant la poche de résistance du nord, à Spartakovka, la 94^e Division d'infanterie fut également tenue en échec.

« Au cours de ces deux derniers jours, devait souligner un rapport adressé à Moscou, l'ennemi a changé de tactique. En raison, probablement, des lourdes pertes de ces trois dernières semaines, il a cessé d'utiliser de grandes formations. » Le rapport ajoutait que, dans le secteur d'Octobre Rouge, les Allemands avaient dorénavant recours à « des opérations de reconnaissance en force pour essayer de trouver les points faibles entre nos régiments », mais que ces « attaques soudaines » n'obtenaient pas plus de résultats que les autres.

Durant la première semaine de novembre, les Allemands commencèrent aussi à installer des filets antigrenades aux fenêtres et aux diverses ouvertures des maisons en ruines qu'ils avaient transformées en fortins. Sur quoi les soldats soviétiques entreprirent de munir leurs grenades de crochets leur permettant de rester prises dans les filets et d'y exploser.

En ce début de mois de novembre, les forces soviétiques s'efforçaient de riposter par tous les moyens. Les canonnières de la Flottille de la Volga, dont certaines avaient une tourelle de T-34 montée à l'avant, bombardaient la 16^e Division blindée allemande à Rynok, et de « violentes attaques aériennes nocturnes » continuaient à user la résistance physique et nerveuse des soldats de la Wehrmacht.

« Tout au long du front oriental, écrivit le colonel Groscurth à son frère le 7 novembre, nous nous attendons aujourd'hui à une offensive générale à l'occasion de l'anniversaire de la révolution d'Octobre. » Mais ce vingt-cinquième anniversaire ne se traduisit en fait, du côté soviétique, que par des consignes renouvelées de tuer, « en compétition socialiste », le plus d'Allemands possible. Les membres du Komsomol, en particulier, étaient invités à tenir le bilan exact de leurs exploits en ce domaine. Ainsi, le principal commissaire politique de la 57^e Armée signala que, « sur 1 697 membres du Komsomol, 678 n'avaient pas encore tué d'Allemands ». On peut supposer que ces médiocres sujets subirent les conséquences de leur mauvais rendement.

Certaines façons de célébrer la révolution d'Octobre ne furent pas de nature à recevoir l'approbation des autorités. Affectés en renfort avec leurs hommes à la 45^e Division de fusiliers, un chef de bataillon et son adjoint « s'enivrèrent » et restèrent « manquants pendant treize heures ». Pendant ce temps, leur bataillon errait, sans but, sur la rive orientale de la Volga. En revanche, nombre de divisions du secteur de Stalingrad n'eurent guère de quoi fêter l'événement, leur ration spéciale de vodka ne leur étant pas parvenue ou étant arrivée trop tard. Plusieurs unités ne reçurent même pas, ce jour-là, leur ration normale de vivres.

Privés de vodka, beaucoup de soldats eurent recours à des solutions de remplacement pour le moins dangereuses. Dans le pire des cas qui furent enregistrés, les effets ne furent pas immédiatement apparents, mais se révélèrent carrément meurtriers. Le soir qui suivit l'anniversaire de la Révolution, vingt-huit soldats de la 248^e Division de fusiliers moururent au cours d'une marche dans la steppe. Aucune assistance médicale n'avait été demandée et personne n'avoua ensuite savoir ce qui

avait causé ces trépas. Les officiers déclarèrent que leurs hommes avaient succombé au froid et à l'épuisement durant la marche. Mais le service spécial du NKVD se montra soupçonneux, et des autopsies furent réalisées sur vingt-quatre des corps, révélant que la mort avait été causée par une absorption excessive de « liquide anti-chimique ». En fait, les soldats avaient bu de grandes quantités d'une solution destinée à être prise en doses infimes dans le cas d'une attaque par les gaz. Apparemment, ce dangereux liquide contenait un peu d'alcool. Interrogé à l'hôpital, un survivant déclara que quelqu'un avait affirmé qu'il s'agissait d'une « sorte de vin ». Le NKVD, toutefois, ne voulut pas admettre qu'il puisse s'agir là d'un simple cas d'ivrognerie. Il proclama que l'affaire résultait d'un « acte de sabotage visant à empoisonner les soldats ».

Le 8 novembre, Hitler fit devant les « Vieux Combattants » du Parti nazi, à la Bürgerbraukeller de Munich, un long discours qui fut entendu à la radio par de nombreux hommes de la Sixième Armée.

« Je voulais, déclara-t-il, atteindre la Volga à un endroit précis, en une ville précise. Par chance, cette ville porte le nom de Staline lui-même. Mais ne croyez pas que je m'y sois rendu juste pour cette raison. C'était parce qu'elle occupe une position très importante... Je voulais prendre cette ville, et, vous devez le savoir, nous sommes tout à fait satisfaits, car c'est pratiquement chose faite ! Il ne reste qu'un ou deux petits morceaux à prendre. Certains demandent : "Pourquoi ne vont-ils pas plus vite ?" C'est parce que je ne veux pas un deuxième Verdun, et préfère faire exécuter le travail par de petits groupes d'assaut. Le temps n'a

pas d'importance. Il n'y a plus de navires qui remontent la Volga. Et c'est là l'essentiel ! »

Ce discours constituait un modèle d'aberration historique. L'Afrika Korps de Rommel était déjà en train de se replier d'El Alamein vers la Libye, et les forces anglo-américaines venaient de débarquer en Afrique du Nord. Ribbentrop, quant à lui, avait suggéré une démarche auprès de Staline par l'intermédiaire de l'ambassade soviétique à Stockholm. « Hitler, nota son aide de camp pour la Luftwaffe, refusa tout de go. Il déclara que ce n'était pas lorsqu'on se trouvait en position de faiblesse qu'il fallait traiter avec l'ennemi. » Les vantardises au sujet de Stalingrad n'étaient pas seulement des défis au sort ; elles allaient amener Hitler à prendre le chemin de la catastrophe. Le chef militaire se retrouvait prisonnier du politicien démagogue. Les pires craintes de Ribbentrop à la veille de l'Opération Barberousse n'allaient pas tarder à se confirmer.

À Stalingrad, le véritable hiver arriva le lendemain, avec une température tombant à moins dix-huit degrés centigrades. La Volga, qui, en raison de sa taille, était l'un des derniers cours d'eau de Russie à geler, commençait à devenir impraticable. « Les blocs de glace s'entrechoquent et frottent les uns contre les autres, notait Vassili Grossman, et le son qui en résulte, analogue à celui de sables en mouvement, s'entend à bonne distance de la rive. » Pour les soldats bloqués dans la ville, c'était un bruit passablement sinistre.

C'était la période que Tchouïkov avait redoutée, celle, pour reprendre son expression, de la guerre sur deux fronts, avec la Volga hostile derrière lui et, en face, l'ennemi attaquant les

étroites bandes de terrain qui lui restaient. Connaissant les problèmes auxquels devaient faire face les Russes, les unités de la Sixième Armée concentraient leurs tirs sur les embarcations tentant de traverser la Volga. Un vapeur de la Flottille de la Volga transportant armes et munitions fut touché et alla s'échouer sur un banc de sable. Un autre bateau vint à sa hauteur, et toute la cargaison fut transférée à son bord sous un feu nourri. Les marins travaillant dans l'eau glaciale risquaient le sort tragique des pontonniers dans la Berezina plus d'un siècle auparavant.

Bateaux et péniches devaient dorénavant fendre la glace, et certaines coques craquaient sous la pression de celle-ci. Traverser le fleuve était devenu « comme une expédition polaire ».

Durant les dix premiers jours de novembre, la pression allemande ne se relâcha pas, constamment entretenue par des attaques de modeste envergure, parfois menées avec des chars. Les combats étaient toujours aussi acharnés. Lorsqu'elle se trouva débordée par l'adversaire, le 6 novembre, une compagnie du 347^e Régiment de fusiliers, enterrée à quelque 200 mètres de la Volga, était réduite à neuf soldats. Son chef, le lieutenant Andreïev, n'en contre-attaqua pas moins. Des renforts arrivèrent juste à temps pour sauver la position la plus au nord de la 62^e Armée.

Les Russes étudiaient soigneusement le système allemand de signalisation par fusées, et ils réussirent à le tourner parfois à leur avantage. En utilisant des fusées prises à l'ennemi, ils réussirent en au moins une occasion à amener l'artillerie allemande à tirer sur ses propres troupes.

Il y avait maintenant des cas de soldats allemands tentant de désertre en passant de l'autre côté. Ainsi, dans le secteur tenu par la 13^e Division de fusiliers de la Garde, un Allemand s'échappa

d'une maison fortifiée pour se diriger vers un immeuble tenu par les Russes. Il avait, de toute évidence, l'appui, en cette affaire, de quelques-uns de ses camarades, car plusieurs voix crièrent « *Rus ! Ne tirez pas !* » Mais, alors que l'homme était arrivé à mi-chemin dans le *no man's land*, un soldat soviétique nouvellement arrivé ouvrit le feu d'une fenêtre du deuxième étage et le toucha. L'Allemand blessé se mit à ramper, en criant lui aussi : « *Rus ! Ne tirez pas !* » Le jeune soldat soviétique tira de nouveau et, cette fois, tua l'Allemand, dont le corps resta dans le *no man's land* pendant tout le reste de la journée. La nuit venue, une patrouille soviétique rampa jusqu'au cadavre, mais seulement pour découvrir que les Allemands avaient déjà, à la faveur de l'obscurité, récupéré l'arme et les papiers du mort. Devant ce genre d'incidents, les autorités soviétiques décidèrent que « plus de travail explicatoire » était nécessaire « pour persuader les soldats qu'ils ne devaient pas immédiatement tirer sur les déserteurs ennemis ». On rappela alors aux hommes la directive N° 55 visant à encourager les désertions chez l'adversaire. Dans le même secteur, on remarqua que « des soldats allemands levaient les mains hors de leur tranchée afin de se faire blesser ».

Le 11 novembre, juste avant l'aube, commença l'ultime assaut des troupes allemandes. De nouveaux groupes de combat formés à partir des 71^e, 79^e, 100^e, 295^e, 305^e et 389^e Divisions d'infanterie, renforcés par quatre bataillons de pionniers, attaquèrent les dernières poches de résistance soviétiques. Bien que les effectifs de la plupart des unités aient été sévèrement réduits par les récents combats, la concentration demeurait impressionnante.

Une fois de plus, les Stukas du VIII^e Corps aérien préparèrent

le terrain, mais le général von Richthofen était visiblement excédé par ce qu'il appelait les « méthodes conventionnelles de l'armée ». Dans les premiers jours du mois, au cours d'une réunion avec Paulus et Seydlitz, il s'était plaint que « l'artillerie ne tire pas » et que l'infanterie « ne tire pas parti de nos bombardements ». Le 11 novembre, la Luftwaffe réussit à abattre les cheminées d'usine restant debout à Stalingrad, mais ne parvint pas à anéantir la 62^e Armée tapie dans les tranchées, les casemates et les caves.

Les Sibériens de Batiouk combattaient avec l'énergie du désespoir pour conserver leurs positions sur le Kourgane de Mamai. L'axe principal de l'offensive allemande se passait à un peu moins d'un kilomètre au nord, dans la direction de l'usine de produits chimiques Lazur et de ce que l'on avait surnommé « la raquette de tennis », un nœud ferroviaire ayant effectivement cette forme. Au centre de cette attaque se trouvaient la 305^e Division d'infanterie et le gros des bataillons de pionniers. Au cours de combats acharnés, les principaux immeubles furent pris par les Allemands, puis repris par les Russes. L'attaque prit fin le lendemain.

Plus au nord, les hommes de la 138^e Division de fusiliers de Lioudnikov, coupés du reste des troupes derrière l'usine Barrikady, avec le dos à la Volga, résistaient farouchement, eux aussi. Ils en étaient réduits à une moyenne de trente cartouches par arme individuelle, fusil ou pistolet-mitrailleur, et à une ration quotidienne de moins de cinquante grammes de pain sec. La nuit, des biplans U-2 tentèrent de larguer des munitions et des vivres, mais les cartouches étaient souvent endommagées par le choc à l'atterrissage et enrayaient ensuite les armes.

Dans la nuit du 11 novembre, la 62^e Armée lança diverses contre-attaques, dont une menée par la 95^e Division de fusiliers au

sud-est de l'usine Barrikady. Le but en était, selon le rapport envoyé à Moscou le 15 novembre, d'empêcher les Allemands de replier des troupes pour protéger leurs flancs. Ce rapport semble contredire la version donnée dans ses Mémoires par Tchouïkov, affirmant que ni lui ni aucun membre de son état-major n'avait connaissance de la contre-offensive générale devant être lancée le 19 novembre avant d'en être informés le 18 au soir par le commandement du front de Stalingrad.

Toutefois, les Soviétiques qui s'efforçaient de contre-attaquer dans la nuit du 11 au 12 novembre furent presque immédiatement bloqués dans leur élan par de violents tirs d'artillerie allemands, qui les contraignirent à se mettre à couvert. À cinq heures du matin, le 12 novembre, en particulier, se déclencha « un déluge de feu », qui dura une heure et demie. Puis une forte troupe d'infanterie allemande attaqua, réussissant à s'enfoncer comme un coin entre deux des régiments de fusiliers russes. À 9 heures 50, d'autres troupes de la Wehrmacht intervinrent, dont une partie avança vers les réservoirs de carburant au bord de la Volga. L'un des régiments de fusiliers soviétiques réussit à tenir face à la première. Des groupes avancés allemands qui s'étaient infiltrés furent anéantis et trois chars furent détruits. Cependant, le premier bataillon du régiment soviétique se trouva réduit à quinze hommes, qui réussirent malgré tout à tenir une ligne de défense à soixante-dix mètres environ devant la rive de la Volga jusqu'à l'arrivée en renfort d'un autre bataillon.

De l'unité d'infanterie de marine gardant le poste de commandement régimentaire, un seul homme survécut. La main droite en bouillie, il ne pouvait plus tirer. Il descendit dans le bunker et emplut son calot de grenades. « Celles-là, je peux les lancer de la main gauche », expliqua-t-il. Non loin de là, une

section d'un autre régiment combattit jusqu'au moment où elle ne comptait plus que quatre survivants à court de munitions. Un blessé fut envoyé vers l'arrière avec le message suivant : « Commencez à canonner notre position. Il y a une importante troupe fasciste devant nous. Adieu, camarades, nous n'avons pas reculé. »

Le ravitaillement de la 62^e Armée devenait de plus en plus difficile en raison des blocs de glace qui descendaient la Volga. Des brise-glace étaient dorénavant nécessaires près du rivage, où l'eau du fleuve gelait en premier. Le 14 novembre, le vapeur *Spartakovets* réussit à débarquer 400 soldats et 40 tonnes de vivres et de matériel sur la rive occidentale, juste derrière l'usine Octobre Rouge et à ramener 350 blessés à son voyage de retour, sous le feu ennemi, mais peu d'autres bateaux passèrent. Des équipes de secours étaient en permanence sur le qui-vive, prêtes à venir en aide à toute embarcation se trouvant prise dans les glaces et devenant ainsi une cible facile pour les canons allemands. « Si l'Armée ne réussit pas à finir son travail quand la Volga est gelée et les Russes de Stalingrad privés de ravitaillement, notait Richthofen, c'est qu'elle n'y arrivera jamais. En plus, les jours raccourcissent constamment et le temps se dégrade. »

Paulus était soumis à une intense pression. Son médecin l'avait averti qu'il allait à un effondrement physique et nerveux s'il ne prenait pas un peu de repos. « Hitler était obsédé par le symbole représenté par Stalingrad, remarquait l'un des officiers d'état-major de la Sixième Armée. Il avait ordonné que même les pilotes de char soient transformés en fantassins pour nettoyer les dernières poches de résistance soviétiques. » Les officiers des troupes blindées avaient été horrifiés par ce gâchis, mais ils n'avaient pu obtenir de Paulus qu'il annule la consigne. En fin de

compte, ils avaient dû eux-mêmes mobiliser tout leur personnel auxiliaire – cuisiniers, infirmiers ou gardes-magasins – pour maintenir leurs unités en situation opérationnelle. Les pertes dans les régiments blindés n’allaient pas tarder à se révéler graves, si ce n’est catastrophiques.

Le général von Seydlitz s’inquiétait lui aussi. Vers le milieu de novembre, le commandement de la Sixième Armée estimait que quarante-deux pour cent de ses bataillons devaient « être considérés comme “usés” par le combat ». La plupart des compagnies d’infanterie, comptant moins de cinquante hommes, devaient être regroupées. Seydlitz se préoccupait également des 14^e et 24^e Divisions blindées, qui avaient grand besoin d’être remises en état de combattre avant l’inévitable offensive hivernale des Soviétiques. À son avis, on avait trop prolongé les opérations militaires. Hitler lui-même avait admis, au cours d’un déjeuner à Rastenbourg, que les troupes allemandes devaient se préparer dès le début d’octobre à « toutes les épreuves d’un hiver russe ». Mais il avait été bien spécifié ensuite que ces instructions ne s’appliquaient pas aux troupes se trouvant à Stalingrad – bien qu’Hitler eût déclaré à Munich que le temps n’avait aucune importance.

Les pertes les plus graves affectaient les officiers et sous-officiers expérimentés. Dans un camp comme dans l’autre, seule une petite minorité des combattants d’origine demeurait. « Les Allemands qui se trouvaient en face de nous, devait remarquer ultérieurement un militaire soviétique, étaient différents de ceux que nous avons combattus en août. Et nous aussi étions différents. » Les combattants de première ligne des deux armées semblaient considérer que c’étaient toujours les meilleurs et les plus braves qui étaient les premiers à périr.

Les officiers d'état-major allemands s'inquiétaient aussi du printemps suivant. Les calculs les plus simples montraient que l'Allemagne ne pourrait plus supporter très longtemps des pertes comme celles qu'elle avait subies. L'idée d'une héroïque aventure en Russie avait cédé la place à de sinistres pressentiments. Cependant, de l'autre côté, l'esprit de revanche était symbolisé par une nouvelle pratique de l'Armée rouge consistant à saluer la mort d'un chef militaire par une salve tirée « non pas en l'air mais en direction des Allemands ».

« TOUT POUR LE FRONT ! »

Le plan de l'Opération Uranus, la grande contre-offensive soviétique face à la Sixième Armée allemande, connut une gestation d'une longueur inhabituelle si l'on se souvient de la désastreuse impatience manifestée par Staline l'hiver précédent. Cette fois, sa volonté de bien assurer sa revanche l'avait conduit à se maîtriser.

La conception première remontait au samedi 12 septembre – le jour où Paulus avait été reçu par Hitler à Vinnitsa, mais le jour, aussi, où Joukov avait été convoqué au Kremlin après l'échec des attaques soviétiques contre le flanc nord de la Sixième Armée. Dans le bureau de Staline, où l'on avait tout récemment accroché les portraits de Souvorov et de Koutouzov, Joukov dut expliquer les raisons de ce revers. Il insista sur le fait que les trois armées participant à l'offensive, outre le fait qu'elles n'étaient pas à leur effectif normal, avaient manqué d'artillerie et de chars.

Staline voulut alors savoir ce qui était nécessaire pour repasser à l'attaque. Joukov répondit qu'il faudrait une autre armée, à effectifs pleins, soutenue par un corps blindé, trois brigades cuirassées et au moins quatre cents pièces d'artillerie, le tout ayant l'appui d'une armée aérienne. Vassilievski, le chef d'état-major général, qui était également présent, approuva. Staline, quant à lui, ne dit rien. Il s'empara d'une carte sur laquelle figuraient toutes les réserves dont disposait la *Stavka* et commença à l'étudier seul. Joukov et Vassilievski se retirèrent dans un coin de la pièce et se mirent à discuter le problème à voix basse. Ils s'accordèrent sur le fait qu'une autre solution devait être

trouvée.

Mais Staline avait l'ouïe plus fine qu'ils ne l'avaient imaginé. Il leur demanda à brûle-pourpoint ce que voulait dire « une autre solution ». Les deux généraux furent pris de court. « Retournez à l'état-major général, leur dit Staline, et réfléchissez de façon approfondie à ce qui doit être fait dans le secteur de Stalingrad. »

Joukov et Vassilievski revinrent le lendemain soir, et Staline leur demanda immédiatement :

— Eh bien, quelles sont vos conclusions ? Qui se charge de l'exposé ?

— N'importe lequel, répondit Vassilievski. Nous sommes du même avis.

Les deux généraux avaient passé toute la journée, à la *Stavka*, à étudier les possibilités de formation de nouvelles armées et de nouveaux corps blindés dans les deux mois qui venaient. Plus ils regardaient, d'autre part, la carte montrant le saillant occupé par l'armée allemande, avec deux flancs vulnérables, plus ils se convainquaient que la seule solution valable était celle qui aboutirait à « modifier de façon décisive la situation stratégique dans le sud ». Joukov soulignait qu'à Stalingrad, on devait simplement poursuivre une bataille d'usure, avec juste assez de troupes pour l'entretenir. Aucune unité ne devait être gaspillée en des contre-attaques limitées, à moins qu'elles ne soient nécessaires pour empêcher l'ennemi de s'emparer de la totalité de la rive occidentale de la Volga. Puis, tandis que les Allemands se concentreraient tout entiers sur la prise de la ville, la *Stavka* assemblerait en secret derrière les lignes des armées nouvelles en vue d'un grand mouvement d'encerclement.

Staline ne montra tout d'abord que peu d'enthousiasme. Il craignait de perdre Stalingrad et de subir ainsi un revers

particulièrement humiliant si quelque chose n'était pas fait immédiatement. Il suggéra une solution de compromis, avec des points d'attaque beaucoup plus proches de la ville, mais Joukov souligna qu'en ce cas, la Sixième Armée allemande serait elle aussi beaucoup plus proche, et pourrait se redéployer rapidement contre les forces assaillantes. Staline finit par voir les avantages d'une opération beaucoup plus large.

Le grand avantage qu'avait Staline sur Hitler était son absence totale de vergogne dans le reniement. Après les désastres de 1941, il n'avait pas paru le moins du monde gêné de reprendre les thèses militaires des années vingt et trente, qu'il avait si véhémentement condamnées auparavant. La théorie des « opérations en profondeur », avec « troupes de choc mécanisées » pour détruire les forces n'était soudain plus hérétique. En ce soir du 13 septembre, Staline donna sa pleine approbation au plan présenté par Joukov et Vassilievski, mais il ordonna à ceux-ci d'instaurer « un régime de secret absolu ». « Nul en dehors de nous trois, leur déclara-t-il, ne doit être au courant pour le moment. » L'offensive devait s'appeler Opération Uranus.

Joukov n'était pas seulement doué pour dresser des plans d'opération ; il n'avait pas son pareil pour les mettre en application. Staline lui-même était impressionné par l'implacable rigueur avec laquelle il poursuivait son but. Joukov ne voulait pas répéter l'erreur majeure commise lors des attaques au nord de Stalingrad, au début du mois de septembre, en utilisant des troupes mal équipées et mal entraînées. L'entraînement des nouvelles armées se révélait une énorme tâche. Joukov et Vassilievski expédiaient les divisions dès qu'elles étaient formées dans les secteurs relativement tranquilles du front, en vue d'une instruction sous le feu. Cette opération avait également l'avantage

imprévu de semer le trouble au sein des services de renseignement militaires allemands. Le colonel Reinhard Gehlen, chef du *Fremde Heere Ost* – et futur directeur du service de renseignement d'Allemagne fédérale – commença à soupçonner l'Armée rouge de préparer une vaste offensive de diversion contre le Groupe d'Armées du Centre.

Les comptes rendus de reconnaissance et les interrogatoires de prisonniers semblaient confirmer la première impression, selon laquelle l'opération en préparation allait viser les secteurs tenus par les Roumains sur chaque flanc de la Sixième Armée.

Au cours de la troisième semaine de septembre, Joukov s'en alla inspecter dans le plus grand secret le flanc nord du saillant allemand. C'est ainsi qu'Alexandre Glichov, lieutenant dans la compagnie de reconnaissance de la 221^e Division de fusiliers, se vit convoquer un soir au PC divisionnaire. Deux véhicules d'état-major Willys y étaient garés. Un colonel accueillit Glichov et lui dit de laisser là son pistolet-mitrailleur et de monter à l'avant d'une des deux voitures. Son rôle allait être de servir de guide à un officier supérieur le long du front.

Glichov attendit jusqu'à minuit, puis vit apparaître un homme trapu, paraissant presque petit entre ses gigantesques gardes du corps, qui monta sans un mot à l'arrière de la voiture. Suivant les instructions, Glichov guida la voiture de poste de commandement en poste de commandement tout au long du front tenu par sa division. Quand ils revinrent, peu avant l'aube, on lui rendit son pistolet-mitrailleur et on le renvoya à son unité en lui disant que sa mission était accomplie. Ce ne fut que bien des années après la guerre qu'il apprit que l'officier qu'il avait escorté cette nuit-là, à parfois moins de deux cents mètres des lignes allemandes, n'était autre que Joukov. Il n'était peut-être pas nécessaire, pour le

numéro deux des forces armées soviétiques, d'aller personnellement interroger chaque commandant d'unité sur le terrain, « mais Joukov était Joukov ».

Tandis que celui-ci effectuait sa tournée d'inspection secrète sur le flanc nord, Vassilievski rendait visite aux 64^e, 57^e et 51^e Armées au sud de Stalingrad. Il insista pour que celles-ci avancent juste au-delà de la ligne des lacs Salés, dans la steppe. Il n'indiqua bien sûr pas la véritable raison de ce mouvement, qui était d'établir une aire de regroupement bien protégée pour l'Opération Uranus.

Le secret et quelques opérations d'intoxication étaient essentiels au camouflage des préparatifs de l'offensive, mais, de toute manière, l'Armée rouge avait déjà pour elle deux avantages encore plus importants. Le premier était le fait qu'Hitler se refusait à croire que l'Union soviétique disposait d'armées en réserve, et encore moins de grandes formations blindées permettant des opérations en profondeur. Le second était encore plus important, bien que Joukov n'ait jamais voulu l'admettre. Toutes les attaques avortées et inefficaces lancées contre le Corps blindé XIV, sur le flanc nord, avaient donné la claire impression que l'Armée rouge était incapable de monter, dans ce secteur, une offensive sérieuse, et encore moins d'organiser un encerclement rapide de la Sixième Armée tout entière.

Durant l'été, alors que l'Allemagne produisait environ 500 chars par mois, le général Halder avait dit à Hitler que l'Union soviétique en fabriquait 1 200. Le Führer avait riposté avec colère que c'était tout simplement impossible. Et pourtant ce chiffre était encore trop modeste. En 1942, la production soviétique de chars

était passée de 11 000 durant les six premiers mois de l'année à 13 600 au cours du deuxième semestre, soit une moyenne de 2 200 unités par mois. La production d'avions était passée, quant à elle, de 9 600 appareils durant le premier semestre à 15 800 au cours du second.

Le simple fait de suggérer que l'Union soviétique, privée de certaines de ses principales zones industrielles, pourrait produire plus que le Reich soulevait l'incrédulité rageuse d'Hitler. Les chefs nazis s'étaient toujours refusés à reconnaître la force du sentiment patriotique russe. De la même façon, ils sous-estimaient les effets de l'impitoyable programme soviétique d'évacuation des industries vers l'Oural et ceux de la militarisation de la main-d'œuvre ouvrière. Plus de 1 500 usines avaient été transférées des régions occidentales d'URSS jusque derrière la Volga, et en particulier dans l'Oural, et remontées par des armées de techniciens contraints de travailler comme des bêtes de somme durant l'hiver. Peu de ces usines disposaient du moindre chauffage. Beaucoup n'avaient, au moins au début, de vitres ou de toit digne de ce nom. Lorsque les chaînes de montage avaient été mises en route, elles ne s'arrêtaient plus un instant, sauf en cas de panne, de coupure de courant ou de manque de pièces. La main-d'œuvre n'était pas un problème. Les autorités soviétiques avaient tout simplement mobilisé des couches de population entièrement nouvelles, dont on sacrifiait le temps et risquait la vie dans d'innombrables accidents du travail avec autant d'indifférence et de mépris de l'individu que ceux manifestés à l'égard des soldats. Et, quoi qu'il en soit, ce sacrifice collectif donnait des résultats terriblement impressionnants.

À un moment où Hitler se refusait encore à l'idée de voir les femmes allemandes travailler dans les usines, la production

industrielle soviétique dépendait déjà de la mobilisation massive des mères comme des filles. C'étaient en bonne partie elles qui montaient les tourelles de char, tournaient les obus et assemblaient les avions, conscientes d'aider ainsi les hommes au combat. Des affiches ne cessaient de leur rappeler ce rôle.

Tcheliabinsk, grand centre des industries d'armement dans l'Oural, avait été rapidement surnommé Tankograd. Bientôt, des centres d'instruction pour tankistes furent installés à proximité des usines, le Parti organisant la liaison entre ouvriers et soldats, tandis que, parmi les travailleurs, on faisait des quêtes pour payer la construction de nouveaux chars. Un tireur sur T-34 nommé Minakov écrivit un poème qui connut un énorme succès dans les usines de l'Oural :

*Pour la mort des ennemis,
Pour la joie des amis,
Rien ne saurait battre
Le T-34.*

Quelqu'un proposa, un peu plus tard, le recrutement parmi les ouvriers d'un « Premier régiment de chars volontaire de l'Oural ». Les organisateurs se targuèrent d'avoir reçu, moins de trente-six heures après l'apparition de la première affiche, « 4 365 candidatures pour le régiment de chars, dont 1 253 émanant de femmes ».

Même dans les camps de travail forcé, où l'on se consacrait surtout à la fabrication des munitions, on atteignait des productions supérieures à celles enregistrées en Allemagne. Il y avait aussi moins de cas de sabotage. Les prisonniers du Goulag croyaient encore à la nécessité de vaincre l'envahisseur.

Pour des raisons de propagande, l'aide matérielle apportée par les Alliés est rarement mentionnée dans les rapports soviétiques, mais elle n'en contribua pas moins puissamment à maintenir l'Armée rouge en état de combattre durant cet automne 1942. Staline se plaignait à Joukov de la qualité des chasseurs Hurricane fournis par la Grande-Bretagne, et les chars britanniques et américains livrés à l'armée soviétique ne pouvaient se comparer au T-34. Les soldats russes affectaient de mépriser les capotes et les souliers livrés par les Britanniques comme insuffisants pour l'hiver, mais il est certain que les véhicules américains – particulièrement les camions et les jeeps Ford, Willys et Studebaker –, les millions de tonnes de blé et les innombrables boîtes de corned-beef livrés par les États-Unis jouèrent un énorme rôle dans la capacité de résistance de l'Union soviétique.

Joukov savait combien il était important, pour une guerre mécanisée, d'avoir les chefs militaires adéquats. À la fin du mois de septembre, il réussit à convaincre Staline de nommer le général Constantin Rokossovski, ancienne victime du NKVD de Beria, au commandement du front du Don, qui s'étendait de l'extrémité nord de Stalingrad jusqu'à Kletskaïa, juste au-delà de la grande boucle du Don. Dans le même temps, le lieutenant général Nicolas Vatoutine prenait la responsabilité du nouveau front Sud-Ouest, sur le flanc droit de Rokossovski, qui faisait face à la Troisième Armée roumaine.

Le 17 octobre, le commandement du front du Don décréta que tous les civils se trouvant « à moins de trente kilomètres de la ligne de front » devaient être évacués avant le 29 octobre. Outre qu'elles préféreraient ne pas avoir de témoins pour les préparatifs

de l'offensive, les autorités militaires voulaient pouvoir dissimuler des troupes dans les villages durant la journée en les acheminant vers leurs positions de départ. Cette évacuation représentait une opération considérable, car les évacués devaient emmener avec eux « leur bétail, leurs moutons, leurs porcs et leurs poules et prendre des vivres pour un mois ». Les vaches devaient servir d'animaux de trait, et toutes les machines agricoles des fermes collectives devaient également être repliées. En même temps, plus de 100 000 civils étaient mobilisés dans un corps de travaux publics chargé de remettre en état les routes et les ponts sur l'itinéraire Saratov-Kamichine-Stalingrad et tous les axes menant au front.

Partant de la nouvelle voie ferrée Saratov-Astrakan, des lignes secondaires allaient jusqu'à des gares-terminus dans la steppe, où les troupes de réserve quittaient les trains pour gagner les zones de regroupement derrière le front. L'effort imposé au réseau ferroviaire soviétique, avec 1 300 wagons en mouvement chaque jour, était énorme. La confusion était inévitable. Ainsi, une division entière fut laissée parquée pendant deux jours et demi dans des trains à l'arrêt sur une voie de garage, en Ouzbékistan.

Le plan de l'Opération Uranus était simple dans son principe, mais extrêmement ambitieux dans ses dimensions. L'assaut principal, sur une étendue de cent soixante kilomètres à l'ouest de Stalingrad, devait être lancé vers le sud-est de la tête de pont de Serafimovitch, secteur de quelque soixante-cinq kilomètres de profondeur au sud du Don, que la Troisième Armée roumaine n'était pas parvenue à occuper. Ce point d'attaque se situait si loin sur les arrières de la Sixième Armée que les forces mécanisées

allemandes se trouvant dans Stalingrad ou autour de la ville ne seraient pas en mesure d'intervenir assez vite pour peser dans la bataille. En même temps, une autre attaque serait déclenchée à partir d'une deuxième tête de pont située à Kletskaja, au sud du Don, sur les arrières du Corps d'Armée XI du général Strecker, déployé le long des courbes moyennes et inférieures du fleuve. Et finalement, du sud de Stalingrad, une troisième force blindée attaquerait vers le nord-ouest pour tenter de faire sa jonction avec la force d'assaut principale aux environs de Kalatch. Si cette manœuvre était réussie, elle se traduirait par l'encerclement de la Sixième Armée de Paulus et d'une partie de la Quatrième Armée blindée de Hoth. Environ soixante pour cent de tout le potentiel blindé de l'Armée rouge avait été affecté à l'Opération Uranus.

Le secret fut, du côté soviétique, beaucoup mieux préservé qu'on aurait pu s'y attendre, compte tenu du nombre de prisonniers et de déserteurs de l'Armée rouge passant chaque jour entre les mains des Allemands. Ceux-ci ne s'étaient pas avisés de la formation de cinq nouvelles armées blindées (chacune équivalant à peu près à un corps d'armée blindé de la Wehrmacht) et quinze corps blindés (chacun équivalant à une forte division blindée allemande). Plus le moment de l'offensive approchait, plus les Soviétiques s'attachaient à la *maskirovka*, terme recouvrant d'une façon générale la sécurité opérationnelle, le camouflage et l'intoxication. Le trafic radio avait été considérablement réduit. Les ordres étaient donnés oralement, sans trace écrite. Les opérations d'intoxication incluaient une recrudescence de l'activité aux alentours de Moscou. Les Allemands finirent ainsi par déterminer que le saillant de Rjev était le secteur le plus probable pour une offensive soviétique en novembre. En même temps, au sud, les divisions de première ligne des secteurs effectivement

prévus pour l'Opération Uranus recevaient ordre de construire des retranchements défensifs, pour le seul bénéfice des avions de reconnaissance allemands. Sur le front de Voronej, qui n'était nullement inclus dans les plans, on avait instruction de préparer ostensiblement du matériel de génie, ponts mobiles et pontons, comme en vue d'une offensive.

Dans d'autres secteurs, les mouvements de troupes se dissimulaient derrière la mise en place de dispositifs apparemment défensifs. Les véritables déplacements en vue de l'Opération Uranus s'opéraient la nuit, les troupes restant dissimulées durant la journée. C'était chose difficile sur une steppe à peu près nue, mais les techniques de camouflage de l'Armée rouge étaient remarquablement efficaces. Dix-sept faux ponts furent construits sur le Don afin de détourner l'attention de la Luftwaffe des cinq vrais, sur lesquels la 5^e Armée blindée, le 4^e Corps blindé, deux corps de cavalerie et de nombreuses divisions d'infanterie franchirent le fleuve.

Au sud de Stalingrad, le 13^e Corps mécanisé, le 4^e Corps mécanisé, le 4^e Corps de cavalerie et leurs formations d'appui – en tout plus de 160 000 hommes, 430 chars, 550 canons, 14 000 véhicules divers et plus de 10 000 chevaux – furent acheminés de nuit sur l'autre rive de la Volga par des péniches, opération délicate et dangereuse, avec les blocs de glace qui descendaient le fleuve. Toutes ces troupes et tout ce matériel devaient, en plus, être camouflés dès l'aube. L'Armée rouge ne pouvait évidemment espérer dissimuler entièrement la préparation d'une attaque, mais, comme le souligna un historien, « son plus grand exploit fut de cacher l'envergure de l'offensive ».

En ce début d'automne 1942, la plupart des généraux allemands, sans partager la conviction d'Hitler voyant l'Armée rouge déjà morte, la considéraient certainement comme proche de l'épuisement. Certains officiers d'état-major, toutefois, tendaient à se montrer beaucoup plus sceptiques. Quand le capitaine Winrich Behr, un officier très décoré venu de l'Afrika Korps, arriva à l'état-major de la Sixième Armée, le lieutenant-colonel Niemeyer, chef du service de renseignement, lui déclara : « Mon cher ami, venez voir la carte. Les Russes commencent à se concentrer ici au nord, et ici au sud. » Niemeyer estimait que les chefs d'unité allemands, bien que préoccupés de voir leurs lignes de communication éventuellement menacées, ne prenaient pas assez au sérieux le danger d'encerclement.

Paulus et Schmidt, qui avaient tous les rapports de Niemeyer entre les mains, trouvaient ses inquiétudes exagérées. Tous deux s'attendaient, certes, à de violentes attaques avec chars et artillerie, mais non à une vaste offensive en profondeur sur leurs arrières, utilisant la tactique allemande du *Schwerpunkt*. (Paulus semble avoir, après coup, succombé à cette faiblesse bien humaine consistant à se convaincre soi-même qu'on avait vu le véritable péril dès le début. Mais Schmidt, lui, devait franchement reconnaître qu'ils avaient l'un et l'autre gravement sous-estimé l'ennemi.) Il semble, cependant, que le général Hoth ait eu une vue beaucoup plus claire de la menace présentée par une attaque venant du sud.

En Allemagne, la plupart des officiers généraux estimaient l'Union soviétique incapable de mener à bien deux offensives simultanées, et les analyses du colonel Gehlen, encore que délibérément sibyllines de façon à parer à toute éventualité, continuaient à présenter une attaque contre le Groupe d'Armées

du Centre comme l'hypothèse la plus vraisemblable. Ses services n'avaient pas détecté la présence de la 5^e Armée blindée sur le front du Don, face aux Roumains. Seul un message intercepté peu avant l'offensive devait donner une indication en ce sens.

Le plus frappant, en ces circonstances, était le fait que Paulus et Schmidt semblaient partir du principe que, dès que l'état-major de la Sixième Armée avait fait parvenir leurs rapports et analyses au commandement suprême, rien ne leur restait plus à faire, les secteurs éventuellement menacés se trouvant hors de leur zone de responsabilité. Cette passivité était totalement contraire à la pensée traditionnelle prussienne, selon laquelle l'inactivité, le fait d'attendre les ordres sans exercer son jugement personnel et sans prendre d'initiatives étaient impardonnables pour un chef militaire. Hitler, bien sûr, avait tendu à éliminer cette indépendance d'esprit et d'action chez ses généraux, et Paulus, qui était, par nature, plus un officier d'état-major qu'un homme de terrain, avait accepté cette situation.

On a souvent reproché à Paulus de n'avoir pas désobéi à Hitler plus tard, quand l'étendue du désastre était devenue évidente, mais sa véritable faute en tant que responsable militaire avait en fait consisté à ne pas se préparer à affronter la menace qui se présentait à lui. Tout ce qu'il avait à faire était de retirer la plupart de ses chars du coûteux combat d'épuisement qui se poursuivait dans la ville afin de se constituer une robuste force mécanisée prête à réagir rapidement aux initiatives ennemies. Des dépôts de vivres, de matériel de rechange, de carburant et de munitions auraient dû être constitués ou reconstitués pour que les blindés soient prêts à faire mouvement au premier signal. Ces dispositions relativement modestes – et qui n'auraient représenté qu'une légère désobéissance à l'état-major du Führer – auraient mis la

Sixième Armée en état de se défendre efficacement au moment crucial.

Dans une directive en date du 30 juin, Hitler avait interdit les liaisons entre grandes unités voisines. Néanmoins, certains membres de l'état-major du général Schmidt avaient persuadé celui-ci d'ignorer la consigne. Un officier de la Sixième Armée muni d'un poste de radio, le lieutenant Gerhard Stock, qui avait remporté la médaille d'or du lancement du javelot aux Jeux Olympiques de Berlin en 1936, avait été envoyé chez les Roumains, au nord-ouest. Le général Strecker y avait également expédié un officier de liaison du Corps XI.

Les premières indications d'une concentration ennemie sur le flanc du Don étaient venues à la fin d'octobre. Le général Domitresco, commandant la Troisième Armée roumaine, avait depuis longtemps souligné que son secteur ne pouvait être véritablement défendu que si l'on tenait toute la rive du Don, utilisant le fleuve lui-même comme principal obstacle antichar. Il avait, à la fin de septembre, demandé que l'on s'empare du reste de la rive sud, mais l'état-major du Groupe d'Armées B, tout en reconnaissant la validité de ses arguments, lui avait expliqué que toutes les troupes disponibles devaient être concentrées sur Stalingrad, dont la prise était toujours considérée comme imminente.

Quand les Roumains commencèrent à s'aviser de la concentration soviétique, leurs inquiétudes ne firent que s'accroître. Chacune de leurs divisions, seulement forte de sept bataillons, devait couvrir un front d'une vingtaine de kilomètres. Leur grande faiblesse était leur manque d'armes antichars

efficaces. Elles ne disposaient que de quelques canons antichars de 37 mm hippomobiles, que les Russes avaient surnommés « frappe-à-la-porte », parce que leurs obus n'arrivaient pas à percer le blindage des T-34. Les batteries roumaines, de plus, manquaient gravement de munitions, car priorité avait été donnée, à cet égard, à la Sixième Armée.

Le 29 octobre, l'état-major de Domitresco exprima toute son inquiétude au commandement du Groupe d'Armées, et le chef d'État roumain, le maréchal Antonesco, attira également l'attention d'Hitler sur la dangereuse situation dans laquelle se trouvaient ses troupes. Mais Hitler, tout en attendant toujours d'un moment à l'autre la nouvelle de la prise définitive de Stalingrad, avait d'autres grands sujets de préoccupation. La retraite de Rommel à El Alamein avait été suivie par l'annonce d'un débarquement anglo-américain imminent en Afrique du Nord. Ce débarquement ayant été effectué victorieusement le 8 novembre, les forces allemandes avaient, le 11, envahi la zone sud en France – au moment précis où Paulus lançait son ultime assaut à Stalingrad.

Cependant, le 7 novembre, l'un des officiers de liaison allemands auprès de la Troisième Armée roumaine avait rapporté que celle-ci s'attendait à « une forte attaque ennemie appuyée de chars le 8 novembre dans le secteur Kletskaïa-Raspopinskaïa ». Le seul ennui était que les Roumains annonçaient à chaque fois que l'offensive ennemie allait commencer dans les vingt-quatre heures qui venaient, et, quand rien ne se passait, ils se retrouvaient dans la position du petit garçon qui a trop crié au loup.

Le général von Richthofen, toutefois, était de plus en plus convaincu par les résultats de ses reconnaissances aériennes qu'un mauvais coup se préparait. Même durant l'attaque lancée par

Paulus à Stalingrad le 11 novembre, il détourna une partie des appareils du VIII^e Corps aérien pour les envoyer attaquer les concentrations russes face à la Troisième Armée roumaine. Le lendemain, il écrivait dans son journal : « Sur le Don, les Russes poursuivent résolument leurs préparatifs en vue d'une offensive contre les Roumains. Le VIII^e Corps aérien, l'ensemble de la Quatrième Flotte aérienne et l'aviation roumaine les attaquent continuellement. Leurs réserves ont maintenant été regroupées. Je me demande quand l'attaque va survenir. »

Le 14 novembre, il notait : « Les conditions météorologiques se dégradent rapidement, avec des brouillards givrants et des tempêtes de pluie glaciales. Tout est calme sur le front de Stalingrad. Nos bombardiers ont mené à bien des raids sur les voies ferrées à l'est de Stalingrad, interrompant l'acheminement de renforts et de ravitaillement. Chasseurs et chasseurs-bombardiers se sont consacrés à frapper les unités russes en marche vers le Don. »

Les raids aériens allemands sur les arrières soviétiques surprirent la 5^e Armée blindée alors qu'elle traversait le Don et faillirent faire deux victimes de poids. En effet, Eremenko et Khrouchtchev se trouvèrent presque sous le feu à Svetli-Yar, où ils accueillaient une délégation d'Ouzbékistan venue apporter des cadeaux aux défenseurs de Stalingrad : trente-sept wagons de chemin de fer chargés de vin, de cigarettes, de fruits, de riz et de viande.

On peut dire que la réaction des divers échelons de commandement allemands – états-majors du Führer, du Groupe d'Armées B et de la Sixième Armée – à la menace se traduisit simplement par « trop peu, trop tard ». Les illusions malheureusement contagieuses que persistait à entretenir Hitler

pesèrent aussi leur poids. Il ordonna qu'on renforce les positions roumaines avec des troupes allemandes et de nouveaux champs de mines, mais il se refusait à admettre qu'on ne disposait ni des ressources ni des effectifs suffisants.

Tout ce qui pouvait être consacré au renforcement du flanc nord menacé, c'était le Corps blindé XXXXVIII, commandé par le lieutenant général Ferdinand Heim, l'ancien chef d'état-major de Paulus. Sur le papier, cette formation semblait puissante, avec la 14^e Division blindée, la 22^e Division blindée, la 1^{re} Division blindée roumaine, un bataillon antichar et un bataillon d'artillerie autopropulsée, mais, à y regarder d'un peu plus près, la situation était moins brillante.

La 14^e Division blindée, qui avait été dangereusement utilisée par les combats de Stalingrad, n'avait pas eu l'occasion de se reconstituer véritablement. La division roumaine était équipée de chars légers Skoda venus de Tchécoslovaquie qui ne pouvaient tenir devant des T-34. La 22^e Division blindée, formation de réserve, avait connu, faute de carburant, une si longue période d'immobilité que des souris s'étaient nichées dans les véhicules et en avaient parfois rongé les câbles électriques. De plus, ses unités étaient constamment fragmentées pour pouvoir répondre aux perpétuels cris d'alarme lancés par les Roumains. Des patrouilles de deux chars et deux canons automoteurs étaient ainsi envoyées d'un secteur à l'autre pour apaiser les craintes alliées, perdant leur temps, leur essence et leur énergie.

Au sud de Stalingrad, la seule formation de réserve se trouvant derrière le VI^e Corps roumain était la 29^e Division d'infanterie motorisée, mais, le 10 novembre, elle fut avertie qu'à « la réception du mot de code *“Hubertusjagd”*, elle devait gagner dans les meilleurs délais Perelazovski, dans le secteur de la Troisième

Armée roumaine ». Malgré tous les avertissements du général Hoth, la menace pesant sur le flanc sud n'était toujours pas prise au sérieux.

Durant la première quinzaine de novembre, le temps rendit difficile la progression des unités soviétiques. La pluie glaciale était suivie de gels brutaux. Dans la précipitation occasionnée par la mise sur pied de l'Opération Uranus, beaucoup d'unités n'avaient pas reçu leurs tenues d'hiver. Il leur manquait non seulement les bonnets et les gants, mais aussi des pièces d'accoutrement de base, comme les bandages de pied remplaçant habituellement les chaussettes.

Le 7 novembre, alors que la 81^e Division de cavalerie traversait la steppe kalmouke, quatorze soldats, principalement des Ouzbeks et des Turcomans, qui n'avaient pas perçu de tenues d'hiver, moururent de froid « en raison de l'attitude d'irresponsabilité de certains de leurs chefs ». Les officiers chevauchaient en tête, ignorants de ce qui se passait derrière eux. Des soldats gelés tombaient de leur cheval, incapables de rester en selle, et des sous-officiers, ne sachant que faire, les entassaient dans des charrettes où ils gelaient à mort. Dans un seul escadron, on perdit trente-cinq chevaux. Certains soldats cherchaient à se dérober aux combats qui les attendaient. Au sein de la 93^e Division de fusiliers, durant la marche vers le front, il y eut sept cas de blessures volontaires et l'on reprit deux déserteurs. « Dans les quelques jours qui viennent, précisait un rapport adressé à Moscou, d'autres traîtres seront également jugés, parmi lesquels un membre du Parti communiste qui, étant de garde, s'est tiré un coup de feu dans la main droite. »

L'atmosphère, au Kremlin, était devenue de plus en plus électrique depuis que Joukov avait eu la peu enviable tâche d'avertir Staline que l'Opération Uranus allait devoir être retardée de dix jours et reportée au 19 novembre. En raison de difficultés de transport principalement dues au manque de camions, les unités attaquantes n'avaient pas encore pu faire leur plein de carburant et de munitions. Bien que craignant que l'ennemi finisse par avoir vent de ce qui se préparait, Staline ne pouvait que s'incliner devant les faits. Il harcelait la *Stavka* pour savoir si le moindre changement était intervenu dans le dispositif de la Sixième Armée. Puis, le 11 novembre, il exprima son inquiétude quant au potentiel aérien soviétique face à la Luftwaffe. Mais l'envergure et la précision du plan mis au point par Joukov finirent par le rassurer. Il pensait que, cette fois, l'heure de la revanche avait sonné.

Joukov et Vassilievski se rendirent par avion à Moscou le 13 novembre pour le mettre au courant des derniers développements. « On pouvait voir qu'il était satisfait, écrivit ensuite Joukov. Il tirait calmement sur sa pipe, lissait sa moustache et nous écoutait sans nous interrompre. »

Les services de renseignement de l'Armée rouge avaient, pour la première fois, fait un véritable effort de coordination. C'était, pour eux, la première occasion de prouver leur efficacité depuis les précédents fiascos, largement dus, d'ailleurs, aux obsessions personnelles de Staline, qui les conduisaient à écarter péremptoirement des informations parfaitement exactes^{[13](#)}. La plupart des renseignements recueillis provenaient de « langues » capturées sur le terrain, de reconnaissances en profondeur et d'observations aériennes. On avait pu ainsi identifier et situer de nombreuses unités allemandes, et dresser également une carte

relativement précise des champs de mines, amis et ennemis. Le principal problème était le brouillard givrant, dont se plaignait aussi, d'ailleurs, le général von Richthofen.

La première grosse chute de neige, le 12 novembre, coïncida avec une grande activité de patrouilles. Dans les rangs soviétiques, des tenues de camouflage blanches furent distribuées, et de petits détachements furent chargés d'aller chercher des prisonniers dans les lignes ennemies et d'essayer de déterminer si de nouvelles unités allemandes étaient arrivées dans les secteurs sur lesquels devait porter l'offensive. La compagnie de reconnaissance de la 173^e Division de fusiliers constata que, pour la première fois, les Allemands construisaient des abris bétonnés. Mais le témoignage de prisonniers faits le même jour permit d'établir que ces travaux n'étaient liés à aucune arrivée d'unités nouvelles. Sur le front tenu par la Troisième Armée roumaine, en fait, les officiers supérieurs avaient monopolisé le béton disponible pour faire construire leurs quartiers à l'arrière, ne laissant rien pour des installations de première ligne.

Le grand souci à Moscou, à ce moment, était le manque d'informations sur le moral de la Sixième Armée. Durant les combats qui s'étaient déroulés jusque-là à Stalingrad, aucun poste de commandement important n'avait été pris, et les archives saisies se limitaient à quelques lettres et circulaires sans importance réelle. Le 9 novembre, enfin, un document émanant de la 384^e Division d'infanterie de la Wehrmacht, principalement composée de Saxons et d'Autrichiens, fut transmis au major général Ratov, l'un des responsables du renseignement au sein de l'Armée rouge, qui le fit traduire et en expédia aussitôt des copies à Staline, Beria, Molotov, Malenkov, Vorochilov, Vassilievski, Joukov et Alexandrov, directeur du service d'Agit-Prop. Ratov

pouvait être sûr que ce document allait faire la joie du maître du Kremlin.

Dans un texte adressé à tous les chefs d'unité de la 384^e Division d'infanterie, le général baron von Gablenz écrivait : « Je suis bien conscient de l'état dans lequel se trouve la division. Je sais qu'elle est à bout de forces. Ce n'est pas surprenant, et je ferai tous les efforts possibles pour y remédier, mais le combat est cruel, et il se fait plus cruel chaque jour. Il est impossible de changer la situation. Il faut dissiper la léthargie qui a saisi la majorité des soldats par un commandement plus énergique. Les chefs d'unité doivent se montrer plus sévères. Dans mon ordre du jour du 3 septembre 1942, N° 187-42, j'ai précisé que tous ceux qui abandonnaient leur poste seraient jugés... J'agirai avec toute la rigueur qu'exige la loi. Ceux qui s'endorment à leur poste en première ligne doivent être punis de mort. Il ne doit pas subsister de doute à ce sujet. Dans la même catégorie se range la désobéissance... s'exprimant par la négligence dans l'entretien des armes, des corps, des vêtements, des chevaux et du matériel mécanique. »

Le texte invitait également les officiers à prévenir leurs hommes qu'ils devaient « compter rester en Russie la totalité de l'hiver ».

Les formations mécanisées soviétiques, qui étaient restées jusque-là camouflées bien à l'arrière des lignes, commencèrent à faire mouvement vers leurs positions d'attaque. Des écrans de fumée les couvraient lorsqu'elles franchirent le Don, et, immédiatement à l'arrière, les haut-parleurs des compagnies de propagande diffusaient à pleine puissance musique et slogans

politiques pour couvrir le bruit des moteurs.

Sur les trois fronts de « l'axe de Stalingrad », plus d'un million d'hommes étaient maintenant rassemblés. Le général Smirnov, chef des services de santé, tenait prêts 119 hôpitaux de campagne disposant de 62 000 lits. Les ordres furent distribués trois heures avant l'attaque. Ils mentionnaient un raid de grande envergure sur les arrières de l'ennemi, mais aucune allusion n'était faite à l'encerclement. Les soldats étaient très excités à la pensée que les Allemands ne savaient pas ce qui allait leur tomber dessus. C'était le début de la riposte. On vérifiait et revérifiait les véhicules, qui allaient avoir des distances impressionnantes à couvrir. On écoutait les moteurs « comme un médecin écouterait un cœur ». Le moment d'écrire des lettres, de se raser, de laver son linge ou de jouer aux échecs ou aux dominos était passé. « Les officiers et les hommes, précise un rapport, avaient reçu consigne de se reposer, mais ils étaient trop tendus pour le faire. Tout le monde vérifiait mentalement si tous les préparatifs de rigueur avaient bien été accomplis. »

Chez les Allemands, en revanche, rien n'indiquait que demain serait différent. Le rapport quotidien de la Sixième Armée était lapidaire : « Aucun changement majeur sur l'ensemble du front. Moins de glace à la dérive sur la Volga qu'hier. » Un soldat écrivait à sa famille, épilquant sur le fait qu'il se trouvait « à 3285 kilomètres de la frontière allemande ».

QUATRIÈME PARTIE

LE PIÈGE DE JOUKOV

OPÉRATION URANUS

Peu après cinq heures, le matin du jeudi 19 novembre, le téléphone se mit à sonner au quartier général de la Sixième Armée, à Goloubinski, un gros village cosaque sur la rive droite du Don. Dehors, il avait commencé à neiger, ce qui, venant se combiner au brouillard givrant qui régnait déjà, empêchait les sentinelles d'y voir à plus de quelques mètres.

L'appel venait du lieutenant Stock, l'ancien champion du javelot assurant la liaison avec le IV^e Corps d'Armée roumain, dans le secteur de Kletskaïa. Son message figure encore dans le journal de marche : « Selon les déclarations d'un officier russe fait prisonnier dans le secteur de la 1^{re} Division de cavalerie roumaine, l'attaque attendue devrait se déclencher aujourd'hui à cinq heures. » Comme il n'y avait aucun autre signe d'une offensive et qu'il était déjà plus de cinq heures, l'officier de permanence n'alla pas réveiller le chef d'état-major. Le général Schmidt était furieux lorsqu'on le dérangeait pour une fausse alerte, et, en de nombreuses occasions déjà, les Roumains avaient tiré sans motif réel la sonnette d'alarme.

En fait, durant toute la nuit, des sapeurs soviétiques en tenue de camouflage blanche avaient rampé dans la neige pour aller déminer le terrain sur lequel allait s'amorcer l'offensive. À 7 heures 20, heure russe, et 5 heures 20, heure allemande, sur réception du mot-code « Sirène », les servants des batteries de canons et de mortiers russes entreprirent de charger leurs pièces. Selon un général soviétique, la brume blanche et glaciale était « épaisse comme du lait ». Le commandement envisagea un

moment, devant l'absence de visibilité, un nouvel ajournement de l'offensive, mais il décida finalement de maintenir les consignes d'attaque. Dix minutes plus tard, les régiments d'artillerie recevaient l'ordre de se préparer à ouvrir le feu, ordre relayé par des sonneries de trompette qui furent clairement entendues par les soldats roumains, juste en face.

À l'état-major de la Sixième Armée, le téléphone se remit à sonner. En peu de mots, le lieutenant Stock dit au capitaine Behr, qui avait décroché, que des sonneries de trompette avaient donné le signal d'un barrage d'artillerie massif. « J'ai l'impression, ajouta-t-il, que les Roumains ne seront pas capables de résister, mais je vous tiendrai au courant. » Cette fois, Behr n'hésita pas à réveiller le général Schmidt.

Devant les deux principaux secteurs choisis pour l'offensive devant partir du nord, quelque 3 500 canons et mortiers lourds avaient été concentrés afin d'ouvrir la voie à douze divisions d'infanterie, trois corps blindés et deux corps de cavalerie. La première salve déchira l'air comme un énorme et soudain coup de tonnerre. Tirant dans une brume impénétrable pour leurs officiers observateurs, les artilleurs des batteries de canons et de *Katiouchas* ne pouvaient évidemment opérer aucune correction, mais, le réglage ayant été fait quelques jours auparavant, ils restaient quand même assez précis.

La terre s'était mise à trembler comme sous l'effet d'un séisme. La glace recouvrant les flaques d'eau craquait sous l'effet de chocs répétés. Le bombardement était si intense qu'à cinquante kilomètres au sud, le personnel médical de la 22^e Division blindée allemande fut tiré de son sommeil. Médecins et infirmiers n'attendirent même pas les ordres. « Ce qui se passait était clair. » Ils chargèrent leurs véhicules, prêts à partir pour le front.

Les soldats russes des fronts du Don et de Stalingrad entendaient eux aussi le sourd grondement de l'artillerie au loin et demandaient ce qui se passait à leurs officiers. Ceux-ci devaient répondre qu'ils ne savaient pas. L'obsession du secret était telle qu'aucune annonce officielle ne fut faite avant que l'issue de la bataille fût devenue évidente. La plupart des hommes, bien sûr, devinaient ce qui arrivait et pouvaient à peine contenir leur excitation. Staline, parlant douze jours plus tôt, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la révolution d'Octobre, avait fait allusion à une contre-offensive de grande envergure, en affirmant : « Nous aurons, nous aussi, quelque chose à fêter. »

Au bout d'une heure, les divisions de fusiliers soviétiques commencèrent à avancer, sans le soutien des chars. Les batteries de canons et de lance-fusées, tirant toujours à l'aveuglette, augmentèrent leur portée, de façon à atteindre les deuxième lignes et l'artillerie roumaines. Bien que mal équipée et ébranlée par le bombardement massif qu'elle venait de subir, l'infanterie roumaine émergea de ses tranchées et, combattant avec bravoure, repoussa l'attaque soviétique. Un deuxième assaut, soutenu, cette fois, par des chars, fut également mis en échec. Puis, brusquement, les canons russes cessèrent de tirer. La brume semblait rendre encore plus profond le silence qui s'installa alors. Et, soudain, les Roumains purent entendre le bruit des moteurs de char.

Venant labourer le sol, la neige et la boue, la massive préparation d'artillerie n'avait guère amélioré le terrain devant les T-34. La pluie d'obus avait également brouillé les itinéraires délimités à travers les champs de mines. Les sapeurs installés sur la plage arrière des chars se trouvant en deuxième ou troisième position dans chaque colonne, pour le cas où le premier sauterait

sur une mine, ne tardèrent pas à recevoir l'ordre de sauter à terre. Sous le feu de l'infanterie roumaine, ils allèrent déminer et jalonner de nouveaux itinéraires.

Les soldats roumains résistèrent courageusement à plusieurs vagues d'infanterie soviétique et réussirent à mettre hors de combat un certain nombre de chars, mais, sans armes antichars suffisantes, ils étaient condamnés d'avance. Plusieurs groupes de chars se détachèrent des colonnes et attaquèrent latéralement. Résolus à ne plus perdre de temps avec des attaques d'infanterie, les généraux soviétiques lancèrent leurs formations blindées en masse contre les lignes roumaines, et, vers midi, le front fut rompu. Le 4^e Corps blindé et le 3^e Corps de cavalerie de la Garde culbutèrent le IV^e Corps roumain dans le secteur de Kletskaïa et prirent la direction du sud. Montés sur leurs petits chevaux cosaques au poil hirsute, le pistolet-mitrailleur en bandoulière, les cavaliers soviétiques avançaient presque aussi vite que les chars dans le paysage enneigé.

Une demi-heure plus tard, à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest, la 5^e Armée blindée du général Romanenko enfonçait les défenses du 11^e Corps roumain. Les chenilles des T-34 écrasaient les barbelés et faisaient s'effondrer les parapets des tranchées. Le 8^e Corps de cavalerie ne tarda pas à suivre. Sa mission était de protéger le flanc droit de l'armée et d'étendre vers l'ouest la manœuvre d'encerclement.

Vers le milieu de la matinée, le vent avait quelque peu dissipé le brouillard, et quelques avions des 2^e, 16^e et 17^e Armées aériennes soviétiques vinrent appuyer l'attaque. Une visibilité encore moindre devait exister au-dessus des bases de la Luftwaffe – à moins que leurs contrôleurs aériens n'aient été moins disposés à prendre des risques que leurs homologues

soviétiques. « Une fois de plus, nota Richthofen le soir même, les Russes ont usé en maîtres du mauvais temps. Chez nous, la pluie, la neige et les brouillards givrants ont empêché pratiquement tout vol. Le VIII^e Corps aérien a réussi avec les plus grandes difficultés à faire décoller un ou deux avions. Bloquer par bombardement les traversées du Don n'est pas possible. »

L'état-major de la Sixième Armée ne fut pas officiellement informé de l'offensive avant 9 heures 45, et ses premières réactions semblent indiquer que, si la menace fut prise au sérieux, elle ne fut certainement pas considérée comme fatale. Les opérations dans Stalingrad, et même celles impliquant les divisions blindées, se poursuivirent.

À 11 heures 05, le général von Sodenstern, chef d'état-major du Groupe d'Armées B, téléphona au général Schmidt pour l'informer que le Corps blindé XXXXVIII du général Heim avait été envoyé à Bolchoï, vers le nord, pour appuyer les Roumains. (En fait, le corps se dirigeait vers le secteur de Kletskaïa quand, à la grande fureur de Heim, des ordres donnés par Hitler en Bavière et relayés jusqu'en Russie avaient imposé un changement de direction.) Sodenstern suggérait au commandement de la Sixième Armée que le Corps XI du général Strecker envoie des troupes renforcer les défenses à l'est de Kletskaïa, où la 1^{re} Division de cavalerie roumaine faisait face à une attaque ennemie. Les premiers rapports, toutefois, ne faisaient état que d'une vingtaine de chars aperçus – « une attaque de faible envergure jusqu'à présent », précisaient-ils. À onze heures et demie, un régiment de la 44^e Division d'infanterie autrichienne reçut ordre de faire mouvement vers l'ouest dans la soirée à venir. C'était l'amorce

d'un processus qui allait aboutir à bloquer une partie de la Sixième Armée dans la boucle du Don, compromettant gravement sa liberté d'action.

Malgré les officiers de liaison et les lignes téléphoniques nouvellement installées, peu de renseignements détaillés parvenaient au quartier général. Les premières informations tendant à indiquer que la situation pourrait être plus périlleuse qu'on ne l'avait d'abord pensé n'arrivèrent que deux heures après la percée soviétique. On apprit alors qu'une « colonne blindée ennemie » (en fait le 4^e Corps blindé du major général Kravchenko) avait forcé son passage dans les lignes tenues par la 13^e Division d'infanterie roumaine et avancé de dix kilomètres, atteignant ainsi Gromki. Cette nouvelle avait déjà semé la panique dans plusieurs postes de commandement roumains, où « dossiers et bagages personnels » avaient été précipitamment chargés dans des camions, tandis que le personnel s'enfuyait. On avait encore moins de renseignements sur la façon dont évoluait l'attaque menée par la 5^e Armée blindée de Romanenko, plus à l'ouest.

Sur le papier, l'envoi d'un corps blindé – le Corps XXXXVIII – à la rescousse pouvait sembler une mesure suffisante. Au plein de ses effectifs et disposant de tout son potentiel offensif, un corps blindé allemand pouvait sans crainte se mesurer à une armée blindée soviétique. Mais, en l'occurrence, la réalité, que semblait vouloir ignorer l'état-major, était différente ; le Corps XXXXVIII n'avait même plus, en chars, le potentiel normal d'une division. La 22^e Division blindée, par exemple, ne disposait plus que d'une trentaine de chars en état de marche, et elle se trouvait si à court de carburant qu'elle dut en emprunter aux Roumains. Quant aux plaisanteries qui avaient longtemps circulé sur les souris rongant les fils électriques, elles ne faisaient plus rire personne, leur base

de réalité étant devenue évidente.

Les changements d'ordres n'arrangeaient pas les choses. Ainsi, la 1^{re} Division blindée roumaine reçut un contrordre alors qu'elle était déjà en mouvement pour rejoindre le corps d'armée de Heim, comme il avait été primitivement prévu. Cette fragmentation des forces devait conduire à des catastrophes. Une attaque-surprise soviétique sur le quartier général de la division roumaine aboutit à la destruction du poste de radio de son officier de liaison allemand, seul moyen de communication avec l'état-major de Heim, et tout contact fut perdu pendant quelques jours.

Le plus étonnant fut sans doute l'absence de réaction du général Paulus. Il n'avait pas pris l'initiative d'organiser une force de riposte mécanisée avant l'offensive, et il continua à ne rien faire après le déclenchement de celle-ci. Les 16^e et 24^e Divisions blindées furent laissées dans Stalingrad, à s'épuiser dans les combats de rue, sans même être ravitaillées en carburant et en munitions.

Durant l'après-midi du 19 novembre, les chars soviétiques continuèrent à avancer en colonnes vers le sud au milieu du brouillard givrant. Il y avait si peu de points de repère dans cette immensité couverte de neige que des civils locaux avaient été requis comme guides pour les unités de pointe. Mais cela même n'était pas suffisant ; la visibilité était si réduite que les chefs d'unité devaient se diriger à la boussole.

L'avance était rendue doublement dangereuse par les éléments. La neige, balayée par le vent, dissimulait de profonds fossés et parfois même des ravins. En certains endroits, les hautes herbes de la steppe, solidifiées par le gel, se dressaient au-dessus

de la neige, qui, un peu loin, s'étendait en couches à la mollesse trompeuse. À l'intérieur des chars, les équipages étaient constamment projetés d'une paroi sur l'autre avec une telle violence que seuls leurs casques rembourrés empêchaient certains hommes d'être assommés net. Beaucoup finirent par avoir des membres fracturés, mais les colonnes blindées ne s'arrêtaient pour personne. Derrière les chars, l'infanterie achevait de nettoyer les deux premières lignes de tranchées roumaines.

Cependant, les commandants d'unité du 4^e Corps blindé avançant vers le sud au-delà de Kletskaïa surveillaient anxieusement leur flanc gauche, redoutant une contre-attaque des Allemands. Ils savaient que les Roumains n'en avaient pas le potentiel. Le blizzard s'intensifiant, la neige bloquait les viseurs et les épiscopes, s'infiltrait dans les tourelles par les meurtrières des mitrailleuses coaxiales. Quand la nuit commença à tomber, vers 15 heures 30, les chefs d'escadron donnèrent l'ordre d'allumer les projecteurs. Il n'y avait pas d'autre solution si l'on voulait continuer à avancer.

Attaquant à l'ouest, pendant ce temps, les hommes du 26^e Corps blindé du général Rodine aperçurent des incendies devant eux. C'étaient les bâtiments d'une ferme collective auxquels les Allemands avaient mis le feu avant de les abandonner. De toute évidence, l'adversaire était conscient de ce qui se passait. Les chars éteignirent leurs lumières quand l'artillerie allemande ouvrit le feu.

Ce fut finalement le 1^{er} Corps blindé du général Boutkov qui se heurta à un Corps blindé XXXXVIII considérablement affaibli et handicapé par de nombreux problèmes techniques. Les combats, dans la nuit qui tombait, furent extrêmement confus. Les Allemands avaient perdu cette coordination et cette maîtrise

tactique qui faisaient habituellement leur force.

L'ordre du quartier général du Groupe d'Armées B de combler la brèche ouverte près de Kletskaja avec une partie du Corps XI et de la 14^e Division blindée fut donné beaucoup trop tard. Le commandement du Groupe d'Armées B et celui de la Sixième Armée étaient paralysés par l'absence d'informations précises. « Il n'est même pas possible, écrivit dans son journal le général von Richthofen, d'obtenir un état de la situation par la reconnaissance aérienne. » Les Russes avaient réussi à brouiller encore plus les cartes en lançant des attaques dans presque tous les secteurs tenus par la Sixième Armée.

À 17 heures, alors que le 4^e Corps blindé du général Kravchenko avait déjà avancé de plus de trente kilomètres, le Corps XI du général Strecker reçut ordre de former une nouvelle ligne de défense orientée vers le sud afin de protéger les arrières de la Sixième Armée. Mais les chefs militaires allemands, Richthofen compris, n'avaient pas encore deviné l'objectif réel de l'Armée rouge. « Il faut espérer, écrivait Richthofen, que les Russes n'atteindront pas la ligne de chemin de fer, qui représente notre principale voie de ravitaillement. » Nul ne pouvait encore imaginer que les Soviétiques tentaient un encerclement complet de la Sixième Armée.

À 18 heures, l'état-major du général von Seydlitz reçut des instructions selon lesquelles les unités de la 24^e Division blindée qui ne se trouvaient pas engagées dans les combats de Stalingrad devaient gagner le secteur de Peskovatka et de Vertiachy, près du Don. Mais ce ne fut pas avant 22 heures – soit dix-sept heures après le début de l'offensive soviétique – que la Sixième Armée reçut l'ordre formel du colonel-général von Weichs de rompre le combat à Stalingrad. « Un changement de situation dans le secteur

de la Troisième Armée roumaine, déclarait l'ordre, contraint à des mesures radicales visant à un déplacement de forces aussi rapide que possible pour couvrir le flanc arrière de la Sixième Armée et protéger les lignes de communication. » Des unités blindées et motorisées devaient être envoyées vers l'ouest aussi vite qu'on le pouvait, mais le manque total de préparation fit que ce mouvement ne s'opéra pas aussi rapidement qu'on aurait pu l'espérer. De plus, comme on pouvait s'y attendre, la 62^e Armée de Tchouïkov lança de violentes attaques pour empêcher le retrait des troupes allemandes.

La 16^e Division blindée, « dans les rangs de laquelle de nombreux Hiwis russes avaient été mobilisés pour combler les brèches », reçut également l'ordre de se diriger vers le Don, à l'ouest. Comme la 24^e Division blindée, il allait lui falloir refaire le plein en chemin, utilisant les dépôts de réserve, car il n'y avait pas assez de carburant à proximité immédiate de Stalingrad. Mais, avant tout, la division devait s'extraire des combats se déroulant autour de Rynok. Et, si une partie de la division commença à faire route vers l'ouest le soir suivant, certains des chars du 2^e Régiment blindé ne reçurent l'ordre de « dégager » que vers trois heures du matin le 21 novembre, soit quarante-six heures après le début de l'offensive soviétique.

Les attaques ayant lieu derrière le secteur de la Sixième Armée et donc hors de sa zone de responsabilité, Paulus avait attendu des ordres supérieurs. Dans le même temps, l'état-major du Groupe d'Armées B avait à interpréter les consignes venues du Führer à Berchtesgaden. L'obstination d'Hitler à contrôler les événements avait, dans la pratique, conduit à l'immobilisme alors que la plus grande rapidité était requise. Apparemment, nul ne se préoccupa de déterminer les intentions de l'ennemi. En envoyant le gros des

régiments blindés de la Sixième Armée au-delà du Don afin de protéger son flanc arrière gauche, on perdait toute souplesse. Et, pire, on laissait le flanc sud à découvert.

Sur le front tenu par la Quatrième Armée blindée allemande au sud de Stalingrad, on entendit, le 19 novembre au matin, le barrage d'artillerie qui se déclenchait à une centaine de kilomètres au nord-ouest. Les officiers et les hommes devinèrent alors que la grande offensive soviétique avait commencé, mais nul ne leur expliqua ce qui se passait au juste. Le commandant d'un bataillon de la 297^e Division d'infanterie, qui avait sur son flanc droit la Quatrième Armée roumaine, le major Bruno Gebele, devait préciser qu'il n'avait pas ressenti d'« inquiétudes particulières ». Le secteur resta calme durant toute la journée.

Le sol était entièrement gelé, et la steppe semblait particulièrement lugubre, avec le vent du sud qui balayait une neige fine comme de la poussière. Les hommes de la 371^e Division d'infanterie, plus à gauche, entendaient les blocs de glace s'entrechoquer dans les eaux de la Volga. Le soir, l'état-major divisionnaire apprit que toutes les opérations offensives de la Sixième Armée dans Stalingrad avaient été suspendues.

Le lendemain matin, le brouillard givrant était de nouveau très dense. En dépit d'appels téléphoniques plus que pressants de Moscou, Eremenko décida de retarder le déclenchement du bombardement. Puis, finalement, à 10 heures du matin, les canons et les *Katiouchas* ouvrirent le feu. Trois quarts d'heure plus tard, les troupes commencèrent leur progression par les itinéraires nettoyés durant la nuit par les sapeurs au milieu des champs de mines. Au sud de Betekovka, le 13^e Corps mécanisé ouvrait la voie

aux 64^e et 57^e Armées. À quarante kilomètres au sud, près des lacs Sarpa et Tsatsa, la 51^e Armée était précédée du 4^e Corps mécanisé et du 4^e Corps de cavalerie.

Les soldats allemands se trouvant au voisinage de la 20^e Division d'infanterie roumaine virent « des masses de chars soviétiques et des vagues successives d'infanterie avancer contre les Roumains ». Le major Gebele avait été en contact avec le commandant du régiment roumain voisin, le colonel Gross, qui avait servi dans l'armée austro-hongroise et parlait bien allemand. Les hommes de Gross ne disposaient que d'un canon antichar de 37 mm hippomobile pour tout le secteur. Néanmoins, les soldats roumains se battirent avec un grand courage, surtout si l'on considère qu'ils avaient été abandonnés par la plupart de leurs officiers et sous-officiers, occupés à festoyer à l'arrière. L'armement dont disposaient les malheureux Roumains fut grossièrement surestimé dans les rapports soviétiques. Selon ceux-ci, le premier char de la 13^e Brigade blindée à avoir traversé les lignes avait écrasé quatre canons antichars sous ses chenilles et détruit trois autres pièces.

Ayant suivi les événements de son poste d'observation, le major Gebele devait écrire : « Les Roumains ont combattu bravement, mais contre les vagues d'attaque soviétiques, ils n'avaient aucune chance de résister longtemps. »

Cependant, les Soviétiques avaient eux aussi leurs problèmes. Les unités attaquant au sud de Stalingrad étaient désespérément à court de ravitaillement, le franchissement de la Volga presque prise dans les glaces restant extrêmement difficile. Certaines divisions commencèrent à manquer de vivres dès le deuxième jour de l'offensive. Le troisième jour, la 157^e Division de fusiliers n'avait plus ni viande ni pain. Devant ce problème, tous les véhicules de la

64^e Armée, y compris ceux qui servaient d'ambulances, furent réquisitionnés pour ravitailler les troupes participant à l'offensive. Les blessés étaient tout simplement abandonnés dans la neige.

Néanmoins, l'enthousiasme de la plupart des soldats participant à l'offensive était tout à fait évident. Ils avaient conscience de vivre un moment historique. On ne peut même douter de la véracité du rapport du service politique du front de Stalingrad faisant état de la joie manifestée par les hommes en pensant « que l'heure était venue où les défenseurs de Stalingrad allaient faire expier à l'ennemi le sang de nos femmes, de nos enfants, de nos soldats et de nos officiers ». Pour ceux qui se trouvaient là, c'était, selon le rapport, « le jour le plus heureux de toute la guerre ».

Les soldats soviétiques, donc, avaient le sentiment que la Mère Patrie était enfin vengée, mais, en attendant, c'étaient les Roumains et non les Allemands qui faisaient essentiellement les frais de l'opération. Et, selon le chef d'état-major du général Hoth, beaucoup de fantassins roumains avaient la terreur des blindés. À en croire les rapports soviétiques, nombre d'entre eux, à l'apparition des chars, jetaient leurs armes et levaient les mains en criant : « *Antonesco kaputt !* » Toujours d'après les Soviétiques, certains s'étaient tiré un coup de feu dans la main gauche et avaient ensuite pansé la blessure avec du pain pour éviter l'infection. Les soldats roumains étaient alors formés en colonnes pour être conduits vers des camps de prisonniers, mais bon nombre d'entre eux furent abattus sur place par des hommes de l'Armée rouge agissant de leur propre chef. Le bruit avait couru qu'on avait retrouvé dans un poste de commandement roumain les corps mutilés d'officiers soviétiques, mais ce ne fut apparemment pas cela qui déclencha les tueries.

Bien qu'au sud-est, la percée eût été effectuée rapidement, l'offensive ne s'y déroula pas conformément au plan prévu. On constata « des cas de chaos dans les unités de pointe », en raison « d'ordres contradictoires ». Cela ferait presque figure d'euphémisme, compte tenu du désordre complet dans lequel avait avancé vers l'ouest le 4^e Corps mécanisé du major général Volski{14}.

Un peu plus au nord, le 13^e Corps mécanisé, provisoirement commandé par le colonel Tanachtchichine, connaissait également de graves problèmes, occasionnés à l'origine par un manque de camions l'empêchant de faire avancer l'infanterie au même rythme que les chars. Mais, rapidement, Tanachtchichine devait se heurter à une opposition beaucoup plus dure que celle offerte par les Roumains. La seule unité de réserve allemande dans cette partie du front, la 29^e Division d'infanterie motorisée du général Leyser, avait avancé et intercepté le corps d'armée soviétique à une quinzaine de kilomètres au sud de Beketovka, le bloquant sur place. Mais le général Hoth avait reçu ensuite ordre de replier la division afin de protéger le flanc sud de la Sixième Armée. Le VI^e Corps d'Armée roumain s'étant pratiquement débandé, il était alors devenu pratiquement impossible d'établir une nouvelle ligne de défense, et le propre quartier général de Hoth se trouvait menacé. Tout ce qui restait entre les unités blindées soviétiques et le Don était le 6^e Régiment de cavalerie roumain.

Le succès de la contre-attaque du général Leyser tend à suggérer que si Paulus avait, avant l'offensive, réuni une force de réserve mobile assez puissante, il aurait pu frapper au sud, à quelque vingt-cinq kilomètres de sa base de départ, et anéantir les unités formant le bras inférieur du dispositif d'encerclement. Il aurait pu ensuite faire remonter sa formation vers le nord-ouest,

en direction de Kalatch, pour affronter la principale force assaillante. Mais tout cela supposait une claire appréciation du danger véritable, ce que n'avaient ni Paulus ni Schmidt.

Le matin du vendredi 20 novembre, à l'heure approximative où commençait le pilonnage d'artillerie au sud de Stalingrad, le 4^e Corps blindé de Kravchenko, qui se trouvait déjà à près de quarante kilomètres à l'arrière du Corps XI allemand du général Strecker, bifurqua vers le sud-est, poursuivant son avance. Dans le même temps, le 3^e Corps de cavalerie de la Garde s'apprêtait à attaquer le XI^e Corps par l'arrière. Strecker s'efforçait d'établir une ligne de défense au sud de la grande boucle du Don pour combler la brèche qui s'était ouverte derrière la Sixième Armée, mais le gros de ses troupes devait cependant faire face à la 65^e Armée soviétique, qui maintenait sa pression par des attaques renouvelées.

Les Roumains « fuyant en désordre, en abandonnant, pour la plupart, leurs armes », la 376^e Division d'infanterie allemande dut faire volte-face vers l'ouest, tout en tentant d'établir le contact avec une partie de la 14^e Division blindée, au sud. La 44^e Division d'infanterie dut aussi se redéployer, mais « en perdant beaucoup de matériel, qui ne put être bougé faute de carburant ».

Plus au sud, le régiment de chars de la 14^e Division blindée n'avait pas encore une claire indication de la direction dans laquelle l'ennemi approchait. Ayant avancé d'une vingtaine de kilomètres vers l'ouest, il se replia dans l'après-midi sur Verkhne-Bouzinovka. En chemin, il se heurta à un régiment d'appui du 3^e Corps de cavalerie de la Garde qu'il anéantit pratiquement. Au cours des deux premiers jours, le régiment allemand détruisit

trente-cinq chars soviétiques. En revanche, une batterie antiaérienne isolée qui utilisait ses pièces de 88 comme canons antichars ne survécut pas à une attaque russe.

Le manque de carburant continuait à gêner les mouvements des autres unités blindées ou motorisées qui, de Stalingrad, commençaient à faire mouvement vers l'ouest pour renforcer le nouveau front. Elles souffraient également d'un manque de tankistes expérimentés à la suite de l'ordre d'Hitler commandant que tous les hommes disponibles soient envoyés comme fantassins dans Stalingrad. Une autre décision regrettable et regrettée avait été le repli des chevaux de la Sixième Armée vers l'ouest. Sa conséquence principale fut que la guerre de mouvement soudain imposée par les Russes contraignit les divisions d'infanterie allemandes à abandonner leur artillerie.

L'effondrement des positions roumaines s'accélérait à mesure que les unités de pointe soviétiques avançaient. Peu des troupes auxiliaires de l'armée roumaine avaient été entraînées au combat, et les officiers d'état-major fuyaient les quartiers généraux. « La route est semée de cadavres ennemis, écrivait un journaliste soviétique accompagnant les chars de tête. Des canons abandonnés sont tournés du mauvais côté. Des chevaux rôdent à la recherche de nourriture, traînant leurs harnais rompus. Des colonnes de fumée grise s'élèvent des camions détruits par les tirs d'artillerie. Des casques, des grenades et des cartouches jonchent la chaussée. » Des groupes isolés de soldats roumains avaient continué à résister sur l'ancienne ligne de front, mais les divisions d'infanterie soviétiques de la 5^e Armée blindée et de la 21^e Armée n'avaient pas tardé à les écraser. À Perelazovski, selon le général Rodine, le quartier général d'un corps d'armée roumain avait été si précipitamment abandonné que « des papiers officiels étaient

éparpillés sur le sol et que les manteaux doublés de fourrure des officiers restaient pendus à leurs patères ». Plus important pour la colonne motorisée soviétique, le dépôt de carburant avait été laissé intact.

Cependant, la 22^e Division blindée allemande, incapable de résister aux T-34 du 1^{er} Corps blindé soviétique, avait dû battre en retraite. Elle tenta de réattaquer vers le nord-est le lendemain, mais se retrouva vite encerclée. Réduite à l'équivalent d'un escadron de chars, elle se replia en combattant vers le sud-ouest, harcelée par le 8^e Corps de cavalerie soviétique.

Le 26^e Corps blindé du général Rodine, ayant anéanti une partie de la 1^{re} Division blindée roumaine, qui se trouvait sur son passage, commença à avancer vers le sud-est à travers la steppe. Les commandants des colonnes blindées soviétiques avaient reçu pour instructions d'oublier les formations ennemies qu'ils dépassaient afin de se concentrer sur leurs objectifs. Si les avions de reconnaissance de la Luftwaffe avaient pu repérer les itinéraires à peu près parallèles poursuivis par les trois corps blindés durant l'après-midi du 20 novembre, le commandement de la Sixième Armée se serait peut-être avisé plus tôt de ce qui se passait et du danger qui le menaçait.

La principale des formations roumaines continuant à combattre effectivement à ce moment était le « Groupe Lascar ». Il comprenait des vestiges du V^e Corps d'Armée réunis par l'intrépide lieutenant-colonel Mihail Lascar. Lascar, qui s'était vu décerner la Croix de Chevalier à Sébastopol, était l'un des rares officiers supérieurs roumains réellement respectés par les Allemands. Il résista stoïquement aux Soviétiques, ce 20 novembre, en pensant que le Corps blindé XXXXVIII allait venir le dégager.

Le commandement de la Sixième Armée, installé à Goloubinski, à une vingtaine de kilomètres au nord de Kalatch, semble avoir entamé la matinée du samedi 21 novembre dans un climat de relatif optimisme. À 7 heures 40, « une évaluation de la situation qui n'était pas défavorable » fut envoyée au Groupe d'Armées B. Paulus et Schmidt, qui considéraient encore les attaques du 3^e Corps de cavalerie sur le flanc gauche de Strecker comme constituant la menace principale, pensaient, de toute évidence, que les unités envoyées de Stalingrad vers l'ouest allaient suffire à retourner la situation.

Mais, au cours de la matinée, les mauvaises surprises se succédèrent pour les deux généraux. Tous les messages reçus allaient dans le même sens. Le commandement du Groupe d'Armées B les informait que, sur son flanc sud, la Sixième Armée était maintenant menacée de deux côtés. On signalait une importante colonne blindée (il s'agissait en fait d'une partie du 4^e Corps blindé de Kravchenko) à moins d'une trentaine de kilomètres à l'ouest. Elle se dirigeait vers la chaussée surélevée du Don, construite à grands frais par les unités du génie allemand sur la rive ouest du fleuve et reliant entre eux la plupart des ponts. La Sixième Armée n'avait pas, dans ce secteur, de troupes en mesure de faire face à la menace, et beaucoup de ses dépôts et de ses ateliers de réparation se trouvaient exposés. Paulus et Schmidt finirent par se rendre compte que l'ennemi tentait un encerclement complet. Les poussées soviétiques en diagonale partant du nord-ouest et du sud-est visaient presque certainement le pont de Kalatch.

Les désastreuses réactions allemandes devant le déclenchement de l'Opération Uranus ne trouvaient pas

seulement leur source dans la conviction d'Hitler que les Russes n'avaient plus de réserves mais aussi dans les estimations par trop optimistes de la plupart des généraux. « Paulus et Schmidt, devait expliquer un officier d'état-major de la Sixième Armée, s'attendaient à une attaque, mais pas à une attaque de cette envergure. C'était la première fois que les Russes utilisaient les chars comme nous avons coutume de le faire. » Même Richthofen le reconnaissait implicitement en écrivant qu'il considérait personnellement l'offensive ennemie comme « une percée étonnamment réussie ». En revanche, le maréchal von Manstein estima (mais c'était là une vue rétrospective) que le commandement de la Sixième Armée avait été beaucoup trop lent à réagir et avait eu entièrement tort en ne s'avisant pas de la menace évidente pesant sur Kalatch.

Peu après midi, la majeure partie du personnel de l'état-major de Paulus fut évacué vers l'est, jusqu'à l'embranchement ferroviaire de Goumrak, à une douzaine de kilomètres de Stalingrad, de façon à se trouver plus près du gros de la Sixième Armée. Pendant ce temps, Paulus et Schmidt, à bord de deux avions légers Fieseler-Storch séparés, gagnaient Nijni-Tchirskaïa, où ils furent rejoints le lendemain par le général Hoth pour une conférence d'état-major. En quittant Goloubinski, ils pouvaient voir s'élever des colonnes de fumée. On brûlait les archives, certaines réserves et plusieurs avions de reconnaissance hors d'usage. Leur départ précipité leur fit manquer un « ordre du jour du Führer » transmis à 15 heures 25 par le quartier général du Groupe d'Armées B. Il commençait par ces mots : « La Sixième Armée tient bon en dépit d'un danger d'encerclement temporaire. »

En fait, en cet après-midi du 21 novembre, il restait peu

d'espoir de tenir les positions prévues. Les retards successifs connus par le régiment de chars de la 16^e Division blindée avaient laissé un trou entre le corps d'Armée XI de Strecker et les autres éléments tentant de former une nouvelle ligne de défense. Cette situation fut rapidement exploitée par le 3^e Corps de cavalerie de la Garde et le 4^e Corps mécanisé soviétiques. Menacées à la fois au nord et au nord-est, les divisions de Strecker durent commencer à se replier vers le Don.

Kalatch, objectif principal de trois corps blindés soviétiques, était l'un des points les plus vulnérables de tout le dispositif. Il n'y avait pas de défense organisée, mais un simple rassemblement d'unités du service auxiliaire, essentiellement de l'intendance, un petit détachement de Feldgendarmerie et une batterie de DCA de la Luftwaffe.

La compagnie de transport et de réparation de la 16^e Division blindée, qui faisait partie des unités auxiliaires citées plus haut, avait déjà installé ses quartiers d'hiver. « Les premières nouvelles du changement de situation » ne lui parvinrent qu'à 10 heures du matin le 21 novembre. Les hommes de la compagnie apprirent ensuite que des colonnes de chars russes avaient rompu le front roumain au nord-ouest et avançaient vers eux. Vers 17 heures, ils entendirent parler pour la première fois de la percée au sud de Stalingrad. Ils ignoraient encore que le corps mécanisé de Volski, après des hésitations qui avaient fait enrager Eremenko, approchait de l'ancien quartier général de la Quatrième Armée blindée allemande, à cinquante kilomètres seulement à leur sud-est.

Les défenses de Kalatch, en fait, se limitaient à quatre pièces

antiaériennes de la Luftwaffe sur la rive ouest du Don et deux autres sur la rive est. Seul un groupe de vingt-cinq hommes de l'Organisation Todt assurait la sécurité immédiate du pont, tandis que le bataillon improvisé à l'aide des unités auxiliaires restait dans la ville, sur la rive est.

Le général Rodine, commandant le 26^e Corps blindé soviétique, confia au lieutenant-colonel Filippov, commandant la 19^e Brigade de chars, la tâche de s'emparer du pont de Kalatch. Quittant Ostrov à minuit, la colonne commandée par Filippov prit la direction de l'est et arriva à Kalatch dans les premières heures du 22 novembre. À 6 heures 15, deux chars et un véhicule de reconnaissance pris aux Allemands, leurs phares allumés pour apaiser les soupçons, traversèrent le pont provisoire jeté sur le Don et ouvrirent le feu sur les hommes qui le gardaient. Ils étaient couverts par seize autres chars soviétiques ayant pris position sur les hauteurs dominant le fleuve.

Plusieurs chars russes furent détruits, mais le coup d'audace de Filippov avait quand même payé. Le détachement allemand gardant le pont dut se replier sans parvenir à faire sauter l'ouvrage. L'infanterie motorisée soviétique apparut sur les hauteurs, bientôt suivie d'un autre détachement de chars. Vers le milieu de la matinée, après deux attaques successives soutenues par l'artillerie, l'infanterie soviétique finit par entrer dans la ville. La confusion la plus complète régnait dans les rues encombrées de traînards roumains séparés de leurs unités. Les quelques armes lourdes dont disposaient les Allemands du bataillon improvisé ne tardèrent pas à se trouver à court de munitions ou hors d'état de fonctionner. Ayant fait sauter dépôts et ateliers, les hommes se replièrent et embarquèrent dans des camions pour essayer d'aller retrouver leur division à Stalingrad. Le terrain se trouvait dégagé

pour une jonction, le lendemain, entre les 4^e et 26^e Corps blindés soviétiques, venus du flanc nord, et le 4^e Corps mécanisé de Volski, venant du sud de Stalingrad.

Guidées l'une vers l'autre par des fusées vertes tirées à intervalles réguliers, les deux avant-gardes russes se rencontrèrent dans la steppe, près de Sovietski, avec des embrassades qui furent pieusement reconstituées quelques jours plus tard devant les caméras des services de propagande.

Du côté allemand, la nouvelle commença à circuler rapidement : « Nous sommes encerclés ! » Ce dimanche 22 novembre était, pour les protestants germaniques, la fête des trépassés. « Sombre Jour des Morts 1942, écrivit Kurt Reuber, un pasteur servant comme médecin à la 16^e Division blindée. Inquiétude, peur et horreur. » Beaucoup de soldats, toutefois, ne s'inquiétèrent pas trop de prime abord ; des encerclements s'étaient déjà produits l'hiver précédent, et ils avaient toujours été rompus. Mais des officiers, mieux informés, se rendaient compte que, cette fois, il n'y avait plus de troupes de réserve pour leur venir en aide. « Nous commençâmes, devait écrire Freytag-Loringhoven, à prendre très clairement conscience du danger que nous courions à nous retrouver coupés de notre armée si loin en Russie, aux limites de l'Asie. »

À soixante-cinq kilomètres à l'ouest, la dernière poche de résistance roumaine connaissait ses derniers moments. Dans les premières heures de la matinée, le général Lascar avait repoussé l'ultimatum de l'Armée rouge en déclarant : « Nous continuerons le combat sans esprit de reddition. » Mais ses hommes, bien que continuant à résister avec bravoure, étaient pratiquement à court de vivres et de munitions.

La traversée du Don par les Soviétiques à Kalatch avait mis immédiatement le Corps d'Armée XI, au nord, en grave danger. Il menait déjà un combat défensif sur trois fronts, au milieu d'un chaos total et d'une incertitude que venaient encore renforcer les rumeurs les plus diverses. Des fragments de journal trouvés sur le cadavre d'un officier d'artillerie allemand en témoignent :

« 20 novembre. L'offensive s'arrêterait-elle ? Changement de position vers le nord. Il ne nous reste qu'un canon. Tous les autres sont hors d'usage.

« Samedi, 21 novembre. Chars ennemis apparaissent très tôt... Changement de position vers l'arrière. Russes déjà extrêmement près. Notre infanterie (motocyclistes et pionniers) appelée en protection rapprochée. Aujourd'hui, de plus en plus de Roumains passent sans s'arrêter. Nous nous replions. Déjà sous pression des Russes de deux côtés. Nouvelle position de tir. Un court moment, puis nouveau changement de position en arrière. Construisons un abri.

« Dimanche, 22 novembre. Alerte à trois heures et demie du matin. Ordre d'intervenir comme fantassins ! Les Russes approchent. Les Roumains battent en retraite. Nous ne pouvons tenir cette position par nos propres moyens. Attendons anxieusement ordre de changer encore d'emplacement. »

Durant cette retraite, les divisions d'infanterie allemandes se retrouvèrent en train de combattre la cavalerie en rase campagne « comme si on avait été en 1870 », ainsi que le déclara un officier. Le principal problème qui se posait à elles était celui du transport, en raison, surtout, du manque de chevaux. Dans certains cas, la solution trouvée était d'une brutale simplicité. Un sous-officier réquisitionnait, derrière les barbelés, quelques prisonniers russes aux trois quarts morts de faim pour les transformer en bêtes de

trait. « Quand la retraite commença, le 20 novembre, devait raconter l'un d'eux, on nous mit à la place des chevaux pour tirer les charrettes chargées de vivres et de munitions. Les prisonniers qui n'arrivaient pas à avancer aussi vite que le voulait le Feldwebel étaient abattus sur place. Nous fûmes ainsi contraints de tirer les charrettes pendant quatre jours, presque sans un instant de repos. Au camp de Vertiachy, les Allemands sélectionnaient les prisonniers les moins épuisés pour les emmener avec eux. » Les autres furent laissés sur place à périr dans la neige, car il n'y avait aucun abri à l'intérieur de l'enceinte de barbelés. « Seuls deux sur quatre-vingt-dix huit étaient encore en vie », quand l'avant-garde de la 65^e Armée soviétique arriva. Des photographes furent convoqués sur les lieux, et le gouvernement soviétique accusa les Allemands de crime de guerre.

La 376^e Division d'infanterie allemande, qui ne comportait plus que 4 200 hommes, était la plus directement exposée. Selon son chef, le général Edler von Daniels, l'attaque soviétique survint « avec une extraordinaire rapidité ». Le 22 novembre, la division dut se replier vers le sud-est, et, deux jours plus tard, elle franchit le Don à Vertiachy.

Cependant, le régiment de chars de la 16^e Division blindée, ayant finalement traversé le Don durant la nuit du 22 novembre pour aller appuyer le Corps XI, poursuivait son avance. En chemin, il avait réussi à s'adjoindre quelques chars neufs ou fraîchement réparés aux ateliers de Peskovatka. Le 23 novembre, dans un épais brouillard, il tenta une contre-attaque en direction de Soutchanov, mais tomba dans une vaste embuscade tendue par des éléments d'infanterie soviétiques munis d'armes antichars et revêtus de tenues de camouflage blanches. Presque à court de carburant et devant l'intense pression de l'ennemi, la 16^e Division

blindée reçut finalement l'ordre de se replier. Elle prit position en couverture, mais les transmissions étaient si mauvaises que presque tous les messages devaient être acheminés par porteurs.

Cette retraite des troupes allemandes vers Stalingrad fut à bien des égards plus difficile et plus pénible que celle opérée devant Moscou au cours du mois de décembre précédent. Les soldats, dont, malgré les cruelles expériences de l'année d'avant, beaucoup n'avaient pas encore reçu leurs tenues d'hiver, n'arrivaient pas à échapper au vent glacial qui balayait la steppe, perçant les vêtements et coupant les visages. Sur leur itinéraire, le sol était jonché d'armes et de pièces d'équipement abandonnées. La plupart des soldats roumains n'avaient guère que leurs uniformes réglementaires kaki pour se protéger du froid. Ils avaient jeté jusqu'à leurs casques. Les mieux lotis, des officiers pour la plupart, avaient des bonnets de fourrure. Les carcasses des véhicules canonnés ou carbonisés avaient été écartées de la route et poussées sur les bas-côtés. En un endroit, un canon antiaérien avait explosé et son tube s'était ouvert en pétales métalliques évoquant quelque étrange fleur exotique. Aux abords des ponts enjambant le Don s'étaient produits d'effroyables embouteillages où camions et voitures d'état-major se mêlaient à des carrioles et parfois même à des canons de campagne tirés par des chevaux épuisés et sous-alimentés. Des estafettes motocyclistes tentaient de se frayer un passage dans ce chaos. De temps à autre, des cris annonçant l'arrivée des chars russes déclenchaient des accès de panique. Le 16^e Corps blindé soviétique, dépassant les positions de la 76^e Division d'infanterie, attaquait en direction de Vertiachy et menaçait de couper les unités allemandes restées à l'ouest du Don.

Quelques-unes des scènes les plus affreuses eurent lieu aux abords du pont d'Akimovski, où les soldats se battirent

littéralement pour tenter de gagner la rive orientale du fleuve. Les blessés et les plus faibles furent piétinés. Les officiers se menaçaient parfois entre eux pour essayer de faire passer leurs hommes les premiers. Un détachement de Feldgendarmérie armé de pistolets-mitrailleurs se trouvait dans l'impossibilité de rétablir un semblant d'ordre. De nombreux soldats tentèrent, pour éviter les encombrements qui bloquaient le pont, de traverser à pied le Don gelé. Or, si la glace était épaisse et solide près des rives, elle était parfois mince et fragile vers le centre. Ceux qui passaient au travers étaient condamnés. Nul ne pensait même à leur venir en aide. Les comparaisons avec ce qu'avaient connu les soldats de Napoléon au passage de la Berezina venaient immédiatement à l'esprit.

Occasionnellement, un officier, aussi hâve et dépenaillé que les hommes l'entourant, décidait qu'il était de son devoir de mettre fin à la débandade. Il tirait son pistolet et regroupait, sous la menace, quelques traînards, puis, le petit détachement faisant boule de neige, recrutait des servants d'armes lourdes pour constituer un groupe de combat improvisé. Celui-ci, avec plus ou moins d'ardeur guerrière, prenait alors position pour attendre les chars ou la cavalerie soviétiques.

De l'autre côté du Don, sur la rive orientale, tous les villages étaient bondés de soldats allemands ayant perdu leurs unités, cherchant à se nourrir et à s'abriter du terrible froid. Ils ne témoignaient que fort peu de sympathie aux Roumains qui battaient en retraite depuis plus d'une semaine déjà, épuisés et à demi morts de faim. « Les Roumains, devait noter un officier, étaient contraints de bivouaquer à l'extérieur. » Les itinéraires de retraite passaient par les dépôts de ravitaillement, mais cela ne faisait qu'ajouter au chaos général. À Peskovatka, par exemple, un

officier de chars signalait « le comportement frénétique d'une unité de DCA de la Luftwaffe » brûlant et faisant sauter « dans une folie complète » les réserves de vivres et de matériel. D'une façon générale, les soldats pillaient tous les dépôts qu'ils rencontraient. Ils remplissaient leurs sacs et leurs poches de boîtes de conserve. Ils en ouvraient d'autres avec leurs baïonnettes sans savoir ce qu'elles pouvaient contenir. S'ils en découvraient une pleine de grains de café, ils écrasaient ceux-ci dans un casque avec le manche d'une baïonnette en guise de pilon. Des soldats n'ayant pas reçu de tenues d'hiver et voyant les hommes de l'intendance en brûler par paquets entiers se précipitaient dans les flammes pour aller les récupérer. Dans le même temps, le Feldpostamt mettait au feu des piles de lettres et des colis dont beaucoup contenaient des vivres envoyés d'Allemagne.

Plus épouvantable encore était ce qui se déroulait dans les hôpitaux de campagne. « Ici, tout déborde, racontait un sous-officier atteint d'une grave jaunisse. Les malades et les hommes légèrement blessés doivent se trouver un gîte eux-mêmes. » Il devait, pour sa part, passer la nuit dans la neige. D'autres souffraient beaucoup plus encore. Des camions restaient parqués dans la boue devant l'hôpital, encore chargés de blessés couverts de pansements, avec, au milieu d'eux, des cadavres que nul ne s'était soucié de faire enlever. Les chauffeurs avaient disparu, médecins et infirmiers étaient trop occupés à l'intérieur, et les soldats qui passaient à proximité ignoraient les appels à l'aide de ces hommes à qui personne n'avait donné à boire ou à manger. Les pseudo-malades ou même les blessés en état de marcher qui tentaient de se faire admettre à l'hôpital étaient directement expédiés à un sous-officier chargé de reformer des unités

combattantes de fortune. Les hommes atteints de gelures étaient, sauf cas très grave, pansés et renvoyés au front.

À l'intérieur de l'hôpital, les patients sommeillaient dans un air raréfié et humide. Ils avaient du mal à respirer, mais, au moins, une certaine chaleur régnait. Les infirmiers ôtaient les pansements mis sur le terrain, dont beaucoup grouillaient déjà de vermine, nettoyaient les plaies et les pansaient de nouveau, après une piqûre antitétanique. Les chances de survie d'un homme dépendaient moins du type de projectile qui l'avait frappé que de l'emplacement de sa blessure. Le triage s'opérait immédiatement. Les hommes souffrant de blessures graves à la tête ou à l'abdomen étaient mis de côté et abandonnés à leur sort, car, pour eux, une opération eût exigé une équipe chirurgicale complète et une heure et demie à deux heures, avec seulement une chance sur deux de survie. Priorité était donnée aux blessés qui pouvaient être renvoyés au combat à brève échéance. Un traitement expéditif était également réservé aux membres abîmés. Travaillant en équipes de deux, des chirurgiens en tablier de caoutchouc, armés de scies et de scalpels, pratiquaient des amputations ultra-rapides sur des patients que maintenaient solidement les infirmiers. Les doses d'éther étaient réduites pour raison d'économie. Les membres coupés étaient simplement jetés dans des seaux. Sous la table d'opération, le sol était glissant et luisant de sang, malgré les coups de serpillière qu'on y passait de temps à autre. D'écœurantes odeurs venaient dominer celle des désinfectants. Les opérations semblaient se succéder à la chaîne.

Les soldats allemands restant encore sur la rive occidentale du Don se demandaient s'ils allaient parvenir à s'échapper. « Droit

sur le Don ! notait dans son journal un officier d'artillerie. Mais est-ce que tout va bien se passer ? Est-ce que nous arriverons à rejoindre la poche de résistance principale ? Est-ce que le pont est encore debout ? Des heures entières d'incertitude et d'angoisse. Des sections de protection des deux côtés de la route. Souvent, c'est précisément la route qui forme la ligne de front. Enfin le Don ! Pont intact. Un poids de moins sur la poitrine ! Il faut prendre une position de tir de l'autre côté. Les Russes sont déjà là. Leur cavalerie a traversé le Don au sud de nous. »

« On a dû faire sauter un certain nombre de chars, écrivait un caporal, parce que nous n'avons pas reçu le carburant à temps. » La 14^e Division blindée ne comptait plus que vingt-quatre chars réparables. Les équipages des autres furent reformés en une compagnie d'infanterie armée de carabines et de pistolets-mitrailleurs. Certains officiers supérieurs étaient au bord du désespoir. Le matin du 25 novembre, le prince zu Dohna-Schlobitten, officier de renseignement du Corps blindé XIV, surprit une conversation entre le général Hube et son chef d'état-major, le colonel Thunert, où les deux hommes parlaient de « dernier recours » et de « balle dans la tête ».

La température s'était abaissée de façon dramatique. La dureté du sol gelé rendait plus meurtriers encore les éclats des obus de mortier, mais c'était le gel de l'eau qui demeurerait le plus lourd de conséquences. Il voulait dire que le Don n'allait pas tarder à pouvoir être franchi par l'ennemi. Et, de fait, au cours de la nuit suivante, l'infanterie soviétique réussit à passer le fleuve non loin de Peskovatka. Le lendemain à l'aube, les tirs de mortier et de mitrailleuse réveillèrent les patients de l'hôpital de campagne. « Tous couraient comme des poulets auxquels on venait de couper la tête, devait raconter le sous-officier atteint de jaunisse, qui avait

survécu à sa nuit passée en plein air. Sur la route, il y avait une longue file de véhicules, que les obus de mortier venaient encadrer. De temps à autre, l'un était touché et prenait feu. Les blessés les plus gravement atteints ne pouvaient être évacués faute de camions. Une compagnie constituée à la hâte par des soldats de diverses unités réussit à repousser les Russes avant qu'ils n'atteignent l'hôpital de campagne. »

Le soir, le personnel d'état-major du Corps blindé XIV reçut ordre de détruire « tout le matériel, toutes les archives et tous les véhicules n'étant pas absolument nécessaires », avant de traverser le Don pour se replier vers Stalingrad. Le lendemain, 26 novembre, la 16^e Division blindée et une partie de la 44^e Division d'infanterie figuraient parmi les derniers éléments de la Sixième Armée restant à l'ouest du Don. Ces troupes finirent par franchir le fleuve dans la soirée par le pont de Louchinski – ce même pont qu'elles avaient passé quatre mois plus tôt pour aller attaquer Stalingrad.

Une compagnie du 64^e Régiment d'infanterie portée aux ordres du lieutenant von Mutius couvrit la retraite. Elle avait mission de défendre le pont, long de trois cents mètres, jusqu'à trois heures et demie du matin. À trois heures dix, Mutius, jeune et ardent, déclara à son sous-officier adjoint, l'Oberfeldwebel Wallrawe, qu'il était « très fier d'être le dernier officier de la Wehrmacht à avoir traversé le pont ». Vingt minutes plus tard, la compagnie s'étant repliée de l'autre côté du Don, les sapeurs firent sauter l'ouvrage. La Sixième Armée se retrouvait dorénavant prise entre le Don et la Volga.

Le triomphe ne vint pas adoucir les sentiments des hommes de

l'Armée rouge envers leurs ennemis. « Je me sens beaucoup mieux maintenant que nous avons commencé à anéantir les Allemands, écrivait à sa femme, le 26 novembre, un soldat soviétique. Nous avons pris le dessus sur ces serpents. Nous en capturons en grand nombre. Nous avons à peine le temps de les expédier vers les camps de prisonniers, à l'arrière. Maintenant, ils commencent à payer pour le sang qu'ils ont versé, pour les larmes de notre peuple, pour leurs insultes et leur brigandage. J'ai reçu ma tenue d'hiver, alors ne t'inquiète pas pour moi. Tout va bien ici. Je vais bientôt revenir, après la victoire. Je t'envoie 500 roubles. » Certains blessés se trouvant à l'hôpital regrettaient amèrement de ne pas participer aux combats. « Les batailles tournent bien, maintenant, écrivait l'un d'eux, et je suis couché là, manquant tout cela. »

Bien des affirmations soviétiques quant aux atrocités allemandes sont difficiles à confirmer ou à infirmer. Certaines étaient manifestement le produit d'exagérations ou d'inventions pures et simples à des fins de propagande, alors que d'autres reposaient sur une forte base de réalité. Les troupes soviétiques rencontraient, à mesure qu'elles avançaient, des femmes, des enfants et des vieillards chassés de leurs maisons par les Allemands, ayant été contraints de fuir avec leurs maigres biens entassés sur des traîneaux. Beaucoup avaient été dépouillés de leurs vêtements d'hiver. Vassili Grossman raconte, d'autre part, la fureur de soldats de l'Armée rouge fouillant des prisonniers allemands et trouvant sur eux le pathétique produit de pillages divers – « foulards de vieilles femmes, linge, jupes, boucles d'oreilles, corsages et langes de bébés ». « Un soldat, précise-t-il, avait vingt-deux paires de bas de laine en sa possession. » Des civils décharnés racontaient leurs souffrances. Toutes les vaches,

les poules et les sacs de grain qui avaient été trouvés avaient été saisis. On avait fouetté des vieillards pour leur faire révéler où était dissimulé le produit de leur récolte. Des maisons avaient été brûlées et leurs habitants envoyés dans des équipes de travail forcés ou abandonnés sur place. Souvent, de petits groupes de soldats russes en tiraient vengeance, surtout lorsqu'ils étaient ivres, sur les premiers soldats allemands qui leur tombaient sous la main. Dans le même temps, les équipes du NKVD s'abattaient sur les villages libérés, pour arrêter les « collaborateurs ». La plus grande rafle devait avoir lieu un mois plus tard à Nijni-Tchirskaïa, où des Cosaques avaient dénoncé des agents du NKVD à la police militaire allemande. Près de 400 gardiens de camp, dont 300 Ukrainiens, furent aussi exécutés.

Grossman évoquait également les longs cortèges de prisonniers allemands. Beaucoup avaient des couvertures en loques drapées sur les épaules en guise de capotes, et des morceaux de ficelle ou de fil de fer à la place de ceintures. « Sur cette steppe immense et plate, écrivait Grossman, on les voit de très loin. Ils passent devant nous en colonnes de deux à trois cents hommes, ou en plus petits groupes de vingt à cinquante. Une colonne de plusieurs kilomètres de long avance lentement, épousant fidèlement toutes les courbes et tous les méandres de la route. Certains des Allemands parlent quelques mots de russe. “Nous ne voulons pas la guerre !” crient-ils. “Nous voulons rentrer chez nous. Au diable Hitler !” Les soldats qui les gardent disent d'un ton sarcastique : “Maintenant que nos chars les ont isolés, ils prétendent ne pas vouloir la guerre, mais, avant, cela ne leur était jamais venu à l'esprit !” » Les prisonniers étaient ensuite expédiés de l'autre côté de la Volga dans des péniches tirées par des remorqueurs. « Ils se tiennent sur le pont, poursuivait Grossman, serrés les uns contre

les autres, dans leurs capotes vert-de-gris déchirées, frappant du pied et soufflant dans leurs doigts gelés. Un marin, les regardant avec une amère satisfaction, leur dit : “Maintenant, vous pouvez voir la Volga.” »

À Abganerovo, l’infanterie soviétique trouva une voie ferrée embouteillée par des wagons de marchandises qui, à en juger par les inscriptions qu’ils portaient, avaient été réquisitionnés dans plusieurs pays d’Europe occupée. De même, des automobiles fabriquées en France, en Belgique ou en Pologne mais portant toutes l’aigle à croix gammée s’entassaient là.

Pour les Russes, les wagons pleins de denrées diverses firent l’effet d’un énorme cadeau de Noël, mais réveillèrent aussi un alcoolisme toujours latent. Le commandant, le commandant en second et dix-huit soldats d’une compagnie durent ainsi être hospitalisés pour avoir bu une bonne part d’un chargement d’antigel allemand. Trois en moururent. Sur le front nord, un officier russe fait prisonnier par des Allemands déclara lors de son interrogatoire au prince Dohna que lorsque son bataillon, presque affamé, s’était emparé d’un dépôt de vivres roumain, 150 hommes avaient péri d’indigestion.

Cependant, à Stalingrad même, la 62^e Armée soviétique se retrouvait dans une curieuse position. Bien que formant une partie du dispositif d’encerclement de la Sixième Armée allemande, elle restait isolée sur la rive occidentale de la Volga, à court de vivres et de matériel et incapable d’évacuer ses blessés. Chaque fois qu’un bateau tentait la traversée, au milieu des glaces dérivant sur le fleuve, l’artillerie allemande ouvrait le feu. Pourtant, le climat général avait changé depuis que les attaquants étaient devenus les assiégés. Les hommes de la 62^e Armée n’arrivaient pas encore à croire que la situation s’était retournée, mais tout optimisme avait

déserté les Allemands.

L'OBSESSION D'HITLER

La tâche d'informer le Führer de la grande percée soviétique du 19 novembre incombait au chef d'état-major de l'Armée, le général Zeitzler, qui était resté en Prusse-Orientale. Hitler se trouvait au Berghof, au-dessus de Berchtesgaden, là où il avait reçu, en août 1939, la nouvelle de la signature du Pacte germano-soviétique. À cette occasion, en plein dîner, il avait tapé sur la table en s'exclamant : « Je les ai eus ! Je les ai eus ! » En cette fin de novembre 1942, sa réaction fut fort différente, la colère se substituant à l'euphorie.

Le rôle quotidien de l'Oberkommando de la Wehrmacht faisait simplement état, quant à lui, de « nouvelles alarmantes de l'offensive russe attendue depuis longtemps par le Führer ». La réaction d'Hitler à l'échec de la contre-offensive lancée par le Corps blindé XXXXVIII fut encore plus significative. Cherchant un bouc émissaire, il ordonna l'arrestation du général Heim.

Tout en ne l'admettant pas ouvertement, Hitler était conscient du fait que l'ensemble du dispositif allemand dans le sud de la Russie était maintenant en péril. Le deuxième jour de l'offensive, il ordonna au maréchal von Manstein, le stratège le plus apprécié de l'armée allemande, de revenir de Vitebsk vers le sud pour former un nouveau Groupe d'Armées du Don.

En l'absence matérielle du Führer, le commandement suprême de la Wehrmacht se trouvait paralysé. Durant la journée du 21 novembre, alors que Paulus et Schmidt abandonnaient leur quartier général de Goloubinski, menacé par l'avance des chars soviétiques, le principal aide de camp d'Hitler, le général

Schmundt, se préoccupait des « modifications à apporter aux uniformes des officiers et cadres de la Wehrmacht ».

L'ordre du Führer enjoignant à la Sixième Armée de tenir ses positions malgré la menace d'un « encerclement temporaire » parvint finalement à Paulus au moment où il arrivait à Nijni-Tchirskaïa. Paulus se voyait également ordonner de prendre le commandement de toutes les troupes de Hoth au sud de Stalingrad et des restes du VI^e Corps d'Armée roumain. Un passage essentiel de ces instructions précisait : « Gardez les lignes de chemin de fer opérationnelles aussi longtemps que possible. Ordres suivent quant au ravitaillement par voie aérienne. » Paulus, dont la réaction instinctive eût été d'envisager un repli de la Volga pour rejoindre le reste du Groupe d'Armées B, répugnait fortement à réagir à ces ordres avant d'avoir acquis une meilleure vue de la situation d'ensemble.

Il avait gagné Nijni-Tchirskaïa par avion, car le poste de commandement qui y avait été aménagé pour l'hiver possédait des moyens de communication sûrs avec le Groupe d'Armées B et le *Wolfsschanze* de Rastembourg. Mais, apprenant son arrivée, Hitler soupçonna le général de vouloir échapper aux Russes et lui ordonna d'aller rejoindre aussitôt le reste de son état-major à Goumrak, au cœur de la zone encerclée. Quand le général Hoth arriva, au matin du 22 novembre, il trouva Paulus furieux et bouleversé à l'idée qu'Hitler ait pu le soupçonner d'avoir abandonné ses hommes. Son chef d'état-major, le général Schmidt, était au téléphone avec le général Martin Fiebig, commandant le VIII^e Corps aérien. Schmidt insistait une fois de plus sur le fait que la Sixième Armée avait besoin de toute urgence de munitions et de carburant si elle voulait tenter une percée, et Fiebig ne faisait que répéter ce qu'il avait déjà dit la veille : « Il est

impossible de ravitailler par voie aérienne une armée entière. La Luftwaffe n'a pas assez d'avions de transport. »

Les trois généraux passèrent l'essentiel de la matinée à examiner les problèmes se posant à la Sixième Armée. Ce fut surtout Schmidt qui parla. Il avait été en contact la veille au soir avec le général von Sodenstern au Groupe d'Armées B, qui l'avait renseigné de façon détaillée sur la progression vers le sud-est des troupes soviétiques parties du secteur de Perelazovski. Sodenstern avait conclu en lui déclarant carrément : « Nous n'avons rien pour les arrêter. Il vous faut vous débrouiller tout seuls. »

Au cours de la discussion, le major général Wolfgang Pickert, commandant la 9^e Division de DCA de la Luftwaffe, entra dans la pièce. Schmidt, qui s'était trouvé à l'école d'état-major avec lui, l'interpella en lui lançant la formule favorite d'un de leurs instructeurs de l'époque : « Décision avec motifs, s'il vous plaît ! » Pickert répondit qu'il entendait faire se replier immédiatement sa division.

« Nous voulons nous aussi en sortir, répliqua Schmidt, mais, d'abord, il nous faut constituer une ligne de défense sur le flanc sud, là où les Russes attaquent. » Il poursuivit en soulignant qu'on ne pouvait abandonner les divisions qui se trouvaient sur la rive occidentale du Don, et que la Sixième Armée ne serait pas en mesure de tenter une percée avant cinq ou six jours. Et pour que l'opération ait une chance de succès, ajouta-t-il, « il faut que la Luftwaffe nous achemine munitions et carburant ». Le général Hube avait déjà fait savoir par radio que ses chars allaient devoir s'arrêter, à bout de ressources.

« Cela ne change rien à la question », répondit Pickert. Il expliqua qu'il n'avait aucune intention de perdre une division de

DCA tout entière avec toutes ses armes. « La Sixième Armée, ajouta-t-il, ne pourra jamais être ravitaillée par voie aérienne si nous ne bougeons pas. » Schmidt ne le contredit pas sur ce point, mais souligna que, pour le moment, ils n'avaient pas d'idée exacte de la situation d'ensemble et ne savaient pas de quelles réserves on disposait à l'échelon supérieur. Il insista sur le fait que, sans carburant ni chevaux, « plus de 10 000 blessés et le plus gros des armes lourdes et des véhicules devraient être abandonnés ». « Ce serait une fin napoléonienne », ajouta-t-il.

Ayant longuement étudié la campagne de 1812, Paulus était évidemment hanté par la crainte de voir son armée se désagréger, taillée en pièces en tentant de s'échapper par la steppe enneigée. Il ne voulait pas rester dans l'histoire comme le général responsable de la plus grande catastrophe militaire de tous les temps. Pour Paulus, qui n'avait jamais été connu pour son esprit d'initiative, il avait dû naturellement être tentant de différer les décisions politiquement et stratégiquement dangereuses en apprenant que le maréchal von Manstein était sur le point de prendre le commandement. Mais Manstein, que le temps empêchait d'arriver par la voie des airs, était bloqué dans son train spécial, dont l'action des partisans russes retardait la progression.

Paulus avait les réactions instinctives d'un officier d'état-major, et non celles d'un chef de guerre sur le terrain. Il ne pouvait concevoir une percée en force que si elle avait été méticuleusement pensée et préparée et si elle s'inscrivait dans le cadre d'un plan d'ensemble dûment approuvé par le commandement suprême. Ni lui ni Schmidt ne semblent s'être rendu compte que la vitesse était le facteur décisif. Ils avaient totalement omis de mettre en place la force mobile qui aurait représenté, pour eux, le seul espoir de briser l'encerclement avant

qu'il ne soit devenu total. Et ils persistaient à ne pas voir que lorsque l'Armée rouge aurait consolidé ses positions, presque tout, à commencer par le mauvais temps, allait jouer de plus en plus contre eux.

On avait déjà perdu un temps considérable en envoyant les régiments de chars vers l'arrière, au-delà du Don. Ayant reçu confirmation dans la matinée de la perte de Kalatch, il fallait à Paulus et à Schmidt commander au Corps d'Armée XI de Strecker et au Corps blindé XIV de Hube de se préparer à un repli sur la rive orientale du fleuve afin de rejoindre le reste de la Sixième Armée. Vers la fin de la matinée, Schmidt fit transmettre des instructions en ce sens à Hube et au colonel Groscurth, le chef d'état-major de Strecker.

À 14 heures, Paulus et Schmidt regagnèrent par avion leur nouveau quartier général de Goumrak, dans le *Kessel* – la zone encerclée. Paulus emportait avec lui une bonne provision de vins de prix et de champagne – ce qui pouvait paraître curieux pour quelqu'un se préparant à un mouvement rapide. Dès son arrivée, il commença à prendre contact avec ses commandants d'unité. Il souhaitait avoir leur avis sur l'ordre du Führer, renouvelé dans la soirée, d'adopter un dispositif de défense « en hérisson » et d'attendre des instructions ultérieures. « Tous, devait écrire plus tard Schmidt, partageaient notre opinion, à savoir qu'une percée vers le sud était nécessaire. » Le plus catégorique était le général von Seydlitz, dont le poste de commandement n'était qu'à une centaine de mètres.

Le message envoyé à 19 heures par Paulus à l'état-major suprême dressait un sombre tableau de la situation. Il commençait

par les mots « armée encerclée », alors que le bouclage n'était pas encore achevé. Mais le texte était vague et mal construit. Il ne respectait pas les normes prescrites, et, surtout, Paulus s'y abstenait de proposer une action précise. Il demandait simplement « liberté de manœuvre s'il se révélait impossible d'organiser une défense globale sur le flanc sud ».

À 22 heures 15 le même soir, Paulus reçut du Führer un message radio déclarant : « La Sixième Armée est temporairement encerclée par les forces russes. Je connais la Sixième Armée et son commandant en chef et ne doute nullement qu'en cette situation difficile, ils tiendront courageusement. La Sixième Armée doit savoir que je fais tout pour lui venir en aide. J'enverrai mes instructions en temps utile. Adolf Hitler. » Paulus et Schmidt, convaincus, malgré la teneur de ce message, qu'Hitler ne tarderait pas à entendre raison, commencèrent à dresser des plans en vue d'une percée vers le sud-ouest.

Au cours de cette soirée du 22 novembre, Hitler, accompagné de Keitel et de Jodl, quittait Berchtesgaden par train spécial à destination de Leipzig. De là, un avion devait l'amener à Rastenburg. Durant ce voyage, le Führer fit arrêter régulièrement le train pour s'entretenir avec Zeitzler. Il voulait s'assurer qu'on ne donnerait pas à Paulus l'autorisation de se replier. Au cours de l'une de ces conversations, il affirma à Zeitzler : « Nous avons trouvé une autre solution. » Il ne précisa pas qu'il était aussi entré en contact avec le général Hans Jeschonnek, chef d'état-major de la Luftwaffe, qui lui avait déjà indiqué, malgré les avertissements de Richthofen, qu'un pont aérien destiné à ravitailler la Sixième Armée était du domaine des possibilités, au moins sur une base temporaire.

Apprenant ce que souhaitait le Führer, le Reichsmarschall

Goering réunit immédiatement les officiers de la Luftwaffe responsables du transport. Il leur dit qu'ils allaient devoir acheminer 500 tonnes par jour – ignorant le chiffre de 700 tonnes par jour avancé par la Sixième Armée. Ils répondirent que le maximum possible se situait à 350 tonnes, et ce pour une courte période seulement. Sur quoi Goering, avec une incroyable légèreté, se hâta d'affirmer à Hitler que la Luftwaffe était en mesure d'assurer l'approvisionnement de la Sixième Armée par voie aérienne. Même dans l'hypothèse la plus basse, il n'était tenu aucun compte du mauvais temps, des difficultés d'entretien des appareils ou de l'action ennemie.

Le lendemain 24 novembre au matin, les généraux responsables de la Sixième Armée devaient renoncer à tout espoir de voir Hitler changer d'avis. Une nouvelle décision du Führer était parvenue à 8 heures du matin au quartier général de Paulus. Hitler y définissait clairement l'emplacement et les limites de ce qu'il appelait dorénavant la « Forteresse Stalingrad ». Le front sur la Volga devait être tenu « quelles que soient les circonstances ».

Il montrait ainsi qu'à ses yeux, l'opinion de tous les généraux responsables des opérations à Stalingrad ne comptait pas. Le sentiment de ceux-ci se trouva résumé par Richthofen lorsqu'il écrivit dans son journal que tous étaient devenus « à peine plus que des sous-officiers très bien payés ». L'idée que se faisait Hitler de la puissance de la volonté n'avait plus rien à faire avec la logique militaire. Il était obsédé par la conviction que si la Sixième Armée se retirait de Stalingrad, la Wehrmacht n'y reviendrait jamais. Il avait senti qu'il s'agissait là d'un tournant dans l'histoire du Troisième Reich. De plus, son orgueil personnel était en jeu après le discours de la Bierkeller de Munich, moins de deux semaines plus tôt.

Un tel concours de circonstances ne pouvait manquer de produire quelques situations pour le moins inattendues. Juste avant que soit connue la décision du Führer, le général von Seydlitz, commandant le Corps LI à Stalingrad, avait décidé de passer à l'action sans plus tarder. Il trouvait « totalement impensable » qu'une armée forte de vingt-deux divisions « doive se consacrer entièrement à la défense et se prive ainsi de toute liberté de mouvement ». Il prépara un long mémorandum sur le sujet à l'intention de l'état-major de la Sixième Armée. « Déjà, y soulignait-il, les combats défensifs mineurs de ces derniers jours ont usé nos réserves de munitions. » Devant cette situation, il estimait de son devoir d'ignorer les ordres visant à le maintenir sur place.

Le soir du 23 novembre, Seydlitz ordonna à la 60^e Division d'infanterie motorisée et à la 94^e Division d'infanterie de brûler leurs magasins et de faire sauter leurs retranchements avant de se retirer. « Sur des milliers de brasiers allumés à la hâte, écrivit l'intendant de la 94^e Division d'infanterie, nous brûlâmes capotes, uniformes, bottes, documents, cartes et machines à écrire en même temps que les vivres de réserve. Le général brûla lui-même ses affaires personnelles. » L'Armée rouge, alertée par les incendies et les explosions, attaqua la division déjà affaiblie comme elle se retirait de Spartakovka à découvert et mit près d'un million d'hommes hors de combat. La formation voisine, en l'occurrence la 389^e Division d'infanterie, souffrit également dans la confusion.

Hitler, furieux d'apprendre ce repli, en fit porter la responsabilité à Paulus. Afin de prévenir toute autre désobéissance à ses ordres, il prit l'extraordinaire décision de scinder en deux le commandement du *Kessel*. Le général von Seydlitz, que le Führer prenait pour un fanatique de la

résistance, fut désigné comme commandant en chef de la partie nord-est du *Kessel*, qui comprenait la ville de Stalingrad elle-même. Le message arriva le 25 novembre à six heures du matin. Un peu plus tard dans la matinée, Paulus, accompagné du capitaine Behr, s'en alla rendre visite à Seydlitz, au quartier général de celui-ci. Il lui remit le message qu'avait relayé le Groupe d'Armées du Don, et lui dit : « Maintenant que vous avez votre propre commandement, vous allez pouvoir faire votre percée. » Seydlitz ne put dissimuler son embarras. Ultérieurement, Manstein, qui trouvait catastrophique l'idée de scinder le commandement, réussit à imposer des formules un peu plus raisonnables.

La rencontre de Paulus avec Seydlitz ne fut pas la seule entrevue difficile résultant de l'encerclement de Stalingrad. Au *Wolfsschanze*, le maréchal Antonesco fut pris à partie par Hitler, qui tentait de rejeter sur les armées roumaines la responsabilité du désastre. Bien que le plus loyal des alliés d'Hitler, Antonesco s'emporta à son tour. Mais les deux hommes ne tardèrent pas à se calmer ; tous deux avaient conscience de la nécessité de maintenir leur entente. Cette nécessité d'apaisement, toutefois, n'était pas pareillement comprise au sein de leurs troupes.

Nombre d'officiers roumains étaient furieux que le haut commandement allemand ait ignoré leurs avertissements, surtout en ce qui concernait l'absence de défenses antichars sérieuses dans des secteurs entiers. Dans le même temps, certains Allemands, ignorants des pertes subies par les Roumains, accusaient leurs alliés d'avoir provoqué le désastre en s'enfuyant. Des incidents déplaisants se multipliaient entre soldats des deux armées. À telle

enseigne qu'après son entrevue avec Antonesco, Hitler dut se rendre compte qu'un effort devait être fait pour rétablir des relations correctes entre alliés. L'état-major de la Sixième Armée adressa à ses chefs de corps une circulaire déclarant : « Conformément à un décret du Führer, les critiques à l'égard des officiers et des soldats roumains doivent cesser. » De leur côté, les Soviétiques, qui n'avaient guère eu de mal à deviner la tension existant entre Allemands et Roumains, larguèrent par avion 150 000 tracts à l'intention de ces derniers.

Le ressentiment d'Hitler à l'égard du général Heim, le commandant du Corps blindé XXXXVIII, demeurait intact. « Le Führer, nota dans son journal le général Schmudt, a ordonné que le général Heim soit immédiatement relevé de son commandement. Il décidera lui-même des mesures disciplinaires à prendre ultérieurement. »

De nombreux officiers supérieurs, cependant, soupçonnaient Hitler de ne pas vouloir seulement Heim comme bouc émissaire, mais bien toute la hiérarchie de la Wehrmacht. Des antinazis convaincus comme Groscurth et Henning von Tresckow en étaient venus à mépriser l'état-major général de l'Armée pour sa plate soumission au Führer, mais ils devaient reconnaître que le corps des officiers demeurait le seul groupe capable de s'opposer à l'État totalitaire.

Tresckow pensait qu'un désastre spectaculaire pourrait provoquer une réaction salutaire à condition que l'Armée dispose, à une position clé, d'un chef largement respecté et prêt à tenir tête à Hitler. Le maréchal von Manstein était, à coup sûr, entouré du respect nécessaire, et Tresckow, dès que l'occasion s'en présenta, lui fit affecter comme aide de camp son jeune cousin, Alexander Stahlberg. Celui-ci entra en fonction le 18 novembre, deux jours

avant que Manstein ne soit désigné par Hitler comme commandant en chef du nouveau Groupe d'Armées du Don.

L'intelligence et les qualités militaires de Manstein étaient indéniables, mais, en dépit d'apparences encourageantes, ses sentiments politiques étaient plus difficiles à déchiffrer. Il méprisait Goering et détestait Hitler. À ceux en qui il avait entière confiance, il admettait avoir des antécédents juifs. Il était également capable de tourner Hitler en dérision ; il avait ainsi dressé son chien Knirps à lever la patte au commandement de « *Heil Hitler !* » Sa femme, en revanche, était une grande admiratrice du Führer, et, comme il a déjà été souligné ici, il avait adressé à ses troupes un ordre du jour soulignant « la nécessité de mesures sévères contre la juiverie ».

Le luxueux train spécial abritant l'état-major de Manstein – dont le wagon-salon avait appartenu à la reine de Yougoslavie – fit halte à Smolensk. Là, le commandant en chef du Groupe d'Armées du Centre, le maréchal Hans Günther von Kluge, monta à bord pour mettre officieusement Manstein au courant de la situation dans le sud de la Russie. Influencé par Tresckow, Kluge était l'un des rares maréchaux en activité prêts à s'associer à un complot contre Hitler. Il déclara à Manstein, cartes à l'appui, que le Führer avait placé la Sixième Armée dans une position intenable.

Kluge tenta ensuite de convaincre son collègue que les tentatives faites par Hitler pour contrôler tous les mouvements de troupes, même à l'échelon du bataillon, devaient être mises en échec dès le départ. « Et ne vous faites pas d'illusion, ajouta Kluge. Le Führer attribue la survie de l'armée durant la grande crise de l'hiver dernier non pas au moral de nos soldats et à tout le dur travail que nous avons accompli, mais uniquement à son propre talent. »

Peu après cette rencontre, l'Armée rouge lança une offensive contre le Groupe d'Armées du Centre afin d'empêcher le commandement allemand de dégager des troupes pour rompre l'encerclement de Stalingrad.

Tandis que le train poursuivait son périple à travers la campagne russe enneigée, Manstein et ses officiers d'état-major jouaient aux échecs et au bridge, discutaient musique, relations communes et littérature, mais n'abordaient la politique que par allusions. Apprenant que Manstein était apparenté au défunt maréchal-président Hindenburg, le lieutenant Stahlberg en profita pour se demander à haute voix lequel des maréchaux de cette nouvelle guerre pourrait devenir le « sauveur de la Patrie » dans l'éventualité d'une défaite totale. « Certainement pas moi », répliqua vivement Manstein.

L'anniversaire du maréchal, qui atteignait les cinquante-cinq ans, tombait le 24 novembre, jour de son arrivée au quartier général du Groupe d'Armées B. Montrant à Manstein la carte des opérations dûment remise à jour, le général von Weichs ne lui dissimula pas la gravité de la situation. Le message de l'état-major du Führer ordonnant à la Sixième Armée de maintenir la « Forteresse Stalingrad » et d'attendre un ravitaillement par voie aérienne venait juste d'arriver. Néanmoins, Manstein semblait, selon son aide de camp, d'un surprenant optimisme. Même la brèche de 240 kilomètres existant entre les troupes allemandes garnissant le flanc sud du *Kessel* de Stalingrad et le Groupe d'Armées A, installé au Caucase, ne le dissuada pas de choisir Novotcherkask, la vieille capitale des Cosaques du Don, pour y installer son état-major. Il en fit d'ailleurs garder l'entrée principale par des Cosaques en uniforme de la Wehrmacht, mais coiffés de la *papakha* de fourrure traditionnelle. « Quand nous

entrions ou sorties, devait raconter son aide de camp, ils bombaient le torse et se tenaient au garde-à-vous comme pour Sa Majesté Impériale le Tsar. »

Hitler avait donné des ordres stricts pour que la nouvelle de l'encerclement de Stalingrad soit dissimulée au peuple allemand. Le 22 novembre, le communiqué officiel quotidien avait reconnu qu'une attaque s'était produite sur le front Nord. Mais le lendemain, juste après le complet encerclement de la Sixième Armée, seules les contre-attaques et les pertes ennemies furent mentionnées. Un bulletin ultérieur était de nature à laisser croire que les Soviétiques avaient été repoussés avec de lourdes pertes. Finalement, le 8 décembre, trois semaines après l'événement, il fut reconnu qu'une attaque avait eu lieu au sud de Stalingrad, mais il n'était nullement mentionné que la Sixième Armée avait été isolée. La fiction fut maintenue jusqu'au mois de janvier, grâce à la formule, pour le moins vague, « Les troupes dans le secteur de Stalingrad ».

Mais, bien sûr, les autorités ne pouvaient empêcher la rumeur de se répandre rapidement, surtout au sein de l'armée. Un soldat soigné dans un hôpital de campagne entendit presque immédiatement un aumônier déclarer : « Toute la Sixième Armée est encerclée. C'est le commencement de la fin. » Les tentatives pour réduire officiers et soldats au silence à grands coups de mesures disciplinaires échouèrent, et le sentiment de malaise ne fit que croître en Allemagne. Quelques jours seulement après l'encerclement, des civils écrivaient à des soldats au front pour leur demander si les rumeurs qui circulaient étaient fondées.

Les autorités nazies avaient pensé qu'elles pourraient tout

étouffer jusqu'à ce qu'une force de secours soit prête à percer jusqu'à Stalingrad. Paulus était probablement très sceptique devant la promesse de Goering de ravitailler la Sixième Armée par voie aérienne, mais il ne trouvait rien à opposer aux arguments de son propre chef d'état-major le poussant à tenir au moins jusqu'au début du mois de décembre, période où Hitler avait promis une percée visant à les dégager.

Paulus devait affronter ce que Strecker appela « le plus difficile cas de conscience auquel un soldat ait à faire face : savoir s'il faut désobéir aux ordres supérieurs afin de réagir à une situation de la façon qu'on estime la meilleure ». Des officiers qui détestaient le régime et méprisaient le *GRÖFAZ* (« le Plus Grand Chef Militaire de Tous les Temps »), comme ils appelaient Hitler en privé, espéraient que Paulus allait se rebeller et déclencher ainsi une réaction dans toute l'armée^{15}. Ils évoquaient l'attitude du général Hans Yorck von Wartenburg à Tauroggen, en décembre 1812, refusant de continuer à combattre sous Napoléon et suscitant ainsi une vague de patriotisme dans tous les États allemands. Apparemment, le général von Seydlitz en fit état au cours d'une conversation avec Paulus, en s'efforçant de convaincre celui-ci de tenter, malgré les ordres du Führer, une percée. Le colonel Selle, responsable du Génie à la Sixième Armée, fit de même. Schmidt, de son côté, considérait qu'« une telle initiative en violation des ordres deviendrait une mutinerie à implications politiques ».

La réponse de Paulus à Selle fut empreinte d'un incontestable fatalisme. « Je sais, lui dit-il, que l'histoire de la guerre s'est déjà prononcée contre moi. » Paulus, en même temps, n'avait pas tort, de refuser la comparaison entre sa situation et celle de Yorck à Tauroggen. Sans moyens de communication, et donc de

vérification, ce dernier pouvait prétendre parler au nom du roi de Prusse et conserver son commandement. Mais à une époque où tout quartier général était en contact constant, par radio ou par téléphone, avec l'autorité supérieure, le désaveu et l'ordre d'arrêter le chef rebelle auraient eu tôt fait d'arriver. En fait, comme l'avaient déjà déterminé Tresckow et Stauffenberg, le seul acteur du drame capable de jouer le rôle de Yorck était Manstein, et ils ne devaient pas tarder à découvrir que celui-ci n'avait aucune intention d'accepter un rôle aussi dangereux. « Les maréchaux prussiens ne se mutinent pas », devait-il déclarer l'année suivante, en réponse à un émissaire du Groupe d'Armées du Centre.

De nombreux historiens ont, d'autre part, donné l'impression que presque tous les officiers de la Sixième Armée estimaient qu'une percée devait être tentée immédiatement pour essayer de rompre l'encerclement russe. C'est là une vision trompeuse des choses. Des commandants de corps d'armée ou de division, ainsi que des officiers d'état-major, étaient totalement en faveur d'un tel mouvement, mais, surtout dans l'infanterie, des commandants de régiment ou de bataillon étaient beaucoup moins convaincus. Leurs troupes, et particulièrement celles qui s'étaient déjà enterrées dans des retranchements, ne tenaient pas à abandonner leurs positions et leurs armes lourdes pour « s'en aller marcher dans la neige », où, à découvert, elles se seraient trouvées exposées aux attaques russes. Les soldats étaient d'autant plus réticents pour bouger qu'ils croyaient aux promesses d'une contre-attaque venant les dégager. L'ordre du jour de Paulus en date du 27 novembre se terminait par « Tenez bon ! Le Führer nous sortira de là ! », et la formule s'était révélée efficace. (Schmidt devait nier, ultérieurement, qu'elle soit venue de l'état-

major de la Sixième Armée, affirmant même qu'elle avait été inventée par quelque commandant d'unité.)

En tout cas, à l'intérieur du *Kessel*, bien des soldats tendaient à prendre ce slogan pour une ferme promesse. De nombreux officiers étaient aussi dans ce cas, mais d'autres pressentaient instinctivement ce qui était en train de se passer. L'un d'eux devait se souvenir de l'un de ses camarades, également lieutenant d'infanterie portée, qui, après la publication de l'ordre du jour, lui avait fait signe de venir lui parler discrètement.

« Nous n'allons jamais nous en sortir, lui avait-il dit. C'est, pour les Russes, une occasion unique qu'ils ne vont pas laisser passer. »

« Tu es vraiment un pessimiste, avait répondu le premier officier. Je crois en Hitler. Ce qu'il a dit, il le fera. »

« LA FORTERESSE SANS TOIT »

Durant la première semaine de décembre, les Soviétiques multiplièrent les attaques pour essayer de disloquer le dispositif défensif de la Sixième Armée. Celle-ci perdit, au cours de ces combats, près de la moitié des 140 chars qui lui restaient. Ses unités blindées étaient lourdement handicapées par la pénurie de carburant et de munitions. Le 6 décembre, une compagnie portée de la 16^e Division blindée dut contre-attaquer à pied, car il n'y avait plus d'essence pour ses véhicules semi-chenillés. L'officier en second de cette unité était le lieutenant von Mutius, qui avait été si fier d'être le dernier homme de la Wehrmacht à se replier de l'autre côté du Don.

L'objectif de la compagnie était une colline au nord de Barboukine, dont elle parvint à s'emparer. Mais, brusquement, apparurent des chars russes soutenus par des éléments d'infanterie. Le commandant de compagnie donna alors l'ordre de battre en retraite. « Un repli en bon ordre était impossible, devait raconter un sergent-chef. Ce fut chacun pour soi. L'ennemi faisait feu sur nous de toutes ses armes. La moitié de la compagnie fut anéantie. Le lieutenant von Mutius fut grièvement blessé. Pour éviter des pertes encore plus lourdes, il continuait à crier : « Dispersez-vous ! » De l'avis du sous-officier, le lieutenant, qui restait étendu au sol sans pouvoir bouger, avait sauvé ainsi de nombreuses vies. « Un véritable héros », déclara-t-il.

Après de multiples attaques, les chefs militaires soviétiques se rendirent compte que les assiégés étaient loin d'être battus. Dans le secteur crucial du sud-ouest, la 57^e Armée russe avait subi de

lourdes pertes. Il était intéressant de lire entre les lignes des rapports soviétiques tentant de justifier ces échecs. L'un d'eux, par exemple, avançait que « l'interaction de l'artillerie et de l'infanterie n'avait pas été entièrement satisfaisante lors de l'assaut contre la ligne de défense ennemie » – ce qui voulait manifestement dire que l'artillerie avait tiré sur l'infanterie amie. Un autre soulignait que « les soldats n'étaient pas assez informés de la nécessité de creuser des tranchées », ce qui avait conduit à « des pertes irréparables infligées par les chars et les avions allemands ». Il n'était mentionné nulle part que le sol était durci par le gel et que les outils de tranchée manquaient cruellement.

Derrière les lignes, les équipes du NKVD se relayaient jusqu'à des heures avancées pour interroger les prisonniers allemands, parmi lesquels les premiers déserteurs et les « langues » capturées par les patrouilles soviétiques. « Les Bolcheviques faisaient souvent des prisonniers parmi ses hommes », remarquait un lieutenant de la 44^e Division d'infanterie Hoch und Deutschmeister, à recrutement autrichien. Les services de renseignement soviétiques s'efforçaient d'identifier les unités enclines à la démoralisation afin de concentrer les efforts sur elles.

Ainsi, ils avaient vite remarqué que les 44^e et 376^e Divisions d'infanterie, qui avaient toutes deux battu en retraite en traversant le Don, n'avaient pu se creuser des retranchements convenables. Alors que le temps passait du gel à la pluie, puis de nouveau au gel, la plupart de leurs hommes devaient s'abriter tant bien que mal dans de simples trous recouverts de bâches. Le NKVD, d'autre part, se montrait attentif aux moindres traces de ressentiment national. « On a dit des soldats autrichiens qu'ils ne se battaient pas bien, déclarait, le 10 décembre, à son interrogateur russe le capitaine Diatlenko, un certain lieutenant

Heinrich Boberg. Il y a là une part de vérité, mais les Autrichiens ont des raisons historiques de se montrer moins rigides que les Prussiens. Et parce qu'ils sont habitués à cohabiter avec d'autres nationalités, leur orgueil national est moins développé. »

Après que les attaques de grande envergure du début décembre eurent cessé, les Soviétiques maintinrent la pression sur la 44^e Division par des raids aériens, principalement exécutés par des avions Chtourmovik d'appui-sol. Cependant, le moral de la Sixième Armée demeurait, dans l'ensemble, remarquablement élevé. Selon un lieutenant de la 16^e Division blindée, « les doutes quant à une issue positive de la bataille n'apparaissaient simplement pas ». Quant aux fantassins, et particulièrement ceux qui se trouvaient à découvert dans la steppe couverte de neige, ils plaisantaient sur « la forteresse sans toit ». Les plus jeunes, élevés sous un régime totalitaire, ne s'attendaient nullement à ce qu'on leur indique les raisons de leur présence. L'assurance du Führer leur suffisait.

Les rations ne tardèrent pas à être sévèrement réduites, mais officiers et sous-officiers affirmaient à leurs hommes que cette situation n'allait pas durer. Selon eux, la Luftwaffe allait apporter à tous ce dont ils avaient besoin, puis une force importante conduite par le maréchal von Manstein allait venir du sud-ouest pour rompre l'encerclement. Beaucoup de soldats s'étaient convaincus, ou s'étaient laissé convaincre par des officiers, qu'ils en seraient sortis pour Noël. « Depuis le 22 novembre, nous nous sommes trouvés encerclés, écrivait à sa famille un soldat de la 376^e Division d'infanterie. Le plus dur est passé. Nous espérons tous être sortis du *Kessel* avant Noël... Lorsque cette bataille d'encerclement aura pris fin, la guerre en Russie sera terminée. » Quelques-uns étaient persuadés qu'on leur donnerait immédiatement une permission et

qu'ils passeraient ainsi Noël en famille.

Cependant, ceux qui étaient chargés des opérations de ravitaillement étaient beaucoup moins optimistes. Le 7 décembre, l'intendant principal de la Sixième Armée signalait : « Rations réduites d'un tiers à la moitié afin que l'armée puisse tenir jusqu'au 18 décembre. Le manque de fourrage va obliger à abattre la plupart des chevaux vers la mi-janvier. »

Issus de la 9^e Division de DCA de la Luftwaffe, les officiers responsables de la base aérienne de Pitomnik étaient également sans illusions. Ils savaient qu'un minimum de 300 vols par jour aurait été nécessaire pour rendre à la Sixième Armée son potentiel offensif, et que la chose était hors de question. De toute manière, l'aviation de l'Armée rouge, renforcée et devenue plus hardie, représentait, de même que les batteries antiaériennes entourant le *Kessel*, une grande menace pour les trimoteurs Junker 52 constituant le gros de l'aviation de transport allemande. De plus, Jeschonnek et Goering n'avaient pas envisagé le fait que les terrains d'aviation pourraient se trouver à portée de l'artillerie lourde soviétique, et, pire encore, ils n'avaient tenu aucun compte, dans leurs prévisions, des conditions météorologiques, même après les expériences de l'hiver précédent. Il allait y avoir bien des jours où la visibilité serait à zéro, et bien des jours aussi où la température serait si basse qu'il serait presque impossible de faire tourner les moteurs, même en allumant des feux au-dessous. Mais, à l'exception de Richthofen, les officiers de la Luftwaffe, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur du *Kessel*, n'osaient protester. « Si on exprimait des doutes, devait déclarer l'un d'eux, c'était considéré comme du défaitisme. »

En plus d'acheminer carburant, vivres et munitions – à raison, théoriquement, de deux tonnes par Junker 52 et d'un peu moins

par Heinkel 111 – les avions devaient procéder à l'évacuation des blessés de l'hôpital de campagne situé près de l'aérodrome de Pitomnik. À cet égard, le pessimisme inavoué du commandement se traduisit par la décision, prise de façon secrète, d'évacuer, avant même une partie des blessés, toutes les infirmières allemandes pour qu'elles ne risquent sous aucun prétexte de tomber aux mains des Russes. Malgré tous les efforts de discrétion déployés à ce sujet, des officiers du 369^e Régiment d'infanterie croate eurent vent de la chose et firent le siège d'un lieutenant de la Luftwaffe pour qu'on évacue leurs maîtresses déguisées en infirmières. Le lieutenant, qui admirait les qualités de combattants des Croates, promit son aide, mais son colonel eut une vue radicalement différente des choses. « Mais, insista le lieutenant, il importe peu, au fond, qu'il s'agisse de putains croates, d'infirmières ou de toute autre catégorie de femmes. De toute manière, on doit les faire échapper aux Russes. » Le colonel n'en persista pas moins dans son refus. Il semble toutefois qu'en fin de compte, les Croates aient réussi à caser discrètement leurs femmes à bord des avions.

Entouré de toutes parts de tentes et de casemates abritant les services d'état-major les plus divers, l'aérodrome de Pitomnik devint vite la cible principale de l'aviation soviétique. Durant les journées des 10, 11 et 12 décembre, les avions russes l'attaquèrent à quarante-deux reprises.

Malgré leurs reconnaissances aériennes persistantes au-dessus du *Kessel*, les Soviétiques ne s'étaient pas encore rendu compte de l'importance des troupes qu'ils avaient encerclées. Le colonel Vinogradov, chef des services de renseignement de l'état-major du front du Don, estimait à 86 000 le nombre des hommes pris au piège par l'Opération Uranus. Le total probable, en comprenant les troupes alliées et les Hiwis, était supérieur de près de trois fois

et demie : proche de 290 000 hommes. Parmi les alliés figuraient les vestiges de deux divisions roumaines, le régiment croate servant au sein de la 100^e Division de chasseurs et un groupe de transport motorisé italien qui avait très mal choisi son moment pour venir chercher du bois dans les ruines de Stalingrad^{16}.

Durant les combats qui s'étaient déroulés à l'ouest du Don et sur le flanc nord, c'était le Corps XI de Strecker qui avait le plus souffert. La 44^e Division d'infanterie autrichienne avait perdu près de 2 000 hommes, la 376^e Division d'infanterie 1 600 et la 384^e plus de 900. Les officiers passaient de longues et pénibles soirées à écrire aux familles des tués et des disparus.

La Sixième Armée était revenue à des conditions très semblables à celles qui existaient dans les tranchées de la Première Guerre mondiale, et ses soldats retrouvaient tout naturellement un humour noir voisin de celui qu'avaient cultivé leurs aînés. On parlait du « Général Boue », précédant de peu le « Général Hiver » ; un semblant de dégel étant intervenu vers la mi-novembre, les tranchées avaient été envahies par la boue, et, pour les soldats, le seul moyen d'en nettoyer leurs mains était souvent d'uriner sur celles-ci.

L'installation des tranchées et des retranchements variait selon le sort qu'avait connu chaque division. Celles qui avaient été contraintes de se replier et d'adopter de nouvelles positions se retrouvaient avec une lourde besogne en perspective, encore que le plus gros du travail fût souvent laissé aux Hiwis ou aux autres prisonniers russes. Les Allemands avaient tiré les enseignements des combats de rue qu'ils avaient connus dans Stalingrad. Ils avaient appris, par exemple, à creuser des abris sous les carcasses de char et à utiliser au mieux les accidents de terrain. Toutefois, durant les quelques jours ayant suivi l'encerclement, le sol était

encore gelé, et même en allumant des feux pour l'amollir, on avait du mal à le creuser. Sur la steppe, ce qui manquait le plus était le bois, tant pour faire du feu que pour étayer les casemates. Les maisons paysannes qui se trouvaient là, et dont les habitants avaient été vite chassés, n'avaient pas tardé à disparaître, les soldats y prélevant planches, poutres, portes et volets pour construire leurs abris.

Ayant ainsi démoli les maisons civiles, les soldats s'efforçaient de transformer leurs logements improvisés en un semblant de foyer. Ils allaient jusqu'à confectionner des cadres pour y placer des cartes postales de leur pays d'origine ou des photographies de leur famille. C'était une chose que tous respectaient. Nul ne se serait avisé de toucher aux photos de la femme ou des enfants d'un camarade. Les officiers apportaient un soin tout particulier à l'aménagement de leurs abris. Le général Edler von Daniels, commandant la 376^e Division d'infanterie, avait fait creuser le sien conformément à des plans architecturaux impeccables tracés par un membre de son état-major. Un chef de corps de la 16^e Division blindée avait fait prévoir son logement souterrain avec des dimensions lui permettant d'y installer un piano abandonné par une autre unité. Et, sous terre, il jouait sans cesse du Bach, du Haendel, du Mozart et du Beethoven – en particulier la *Pathétique*. Il continuait à jouer, avec une grande virtuosité, « alors même que le bombardement faisait trembler les parois de l'abri et que la terre en ruisselait ». Ses officiers venaient au rapport sans qu'il interrompît son récital.

Certaines unités avaient la chance de rester sur leurs positions. Au sud de Stalingrad, les hommes de la 297^e Division d'infanterie avaient craint un moment de devoir abandonner l'hôpital souterrain qu'ils s'étaient installé, avec du matériel, des lits et

même de la vaisselle venus d'Allemagne. Mais, à leur grand soulagement, leur hôpital se retrouva, lorsque les limites du *Kessel* furent définies, à plusieurs kilomètres derrière la ligne de front.

Beaucoup de soldats n'avaient pas encore reçu de vêtements d'hiver convenables lorsque survint l'encerclement et avaient donc dû improviser, avec des fortunes très diverses. Ils étaient de plus en plus nombreux à porter sous leurs uniformes allemands des pièces d'habillement soviétiques – blouses sans boutons, pantalons et vestes matelassés. Par grand froid, le casque d'acier gelait les têtes, aussi les soldats s'entouraient-ils le crâne d'écharpes et parfois même de chaussettes russes. Il leur arrivait, pour se procurer des gants fourrés, de tuer des chiens errants et de les écorcher. Certains tentaient même de se tailler de grossières tuniques dans la peau de chevaux abattus, mais ces vêtements improvisés ne devenaient à peu près confortables que si l'on pouvait soudoyer un ancien cordonnier ou un ancien tanneur pour travailler un peu le cuir brut.

Les conditions d'hygiène les plus déplorables régnaient dans les unités ayant dû prendre position à l'extrémité ouest du *Kessel*, dans la steppe. « Horriblement gelés la nuit, notait dans son journal un officier d'artillerie. Combien de temps veut-on que nous dormions en plein air ? Le corps ne peut en supporter beaucoup plus. Et, pour couronner le tout, il y a la crasse et la vermine !!! » Les soldats n'avaient eu le temps de creuser ni tranchées de communication ni latrines. Ils dormaient, entassés comme des sardines, dans de simples trous recouverts de bâches. Dans ces conditions, les maladies infectieuses se répandaient rapidement. La dysenterie avait un effet particulièrement débilitant et démoralisant. Pour se soulager, les soldats, affaiblis, s'accroupissaient dans leurs tranchées au-dessus d'une pelle dont

ils jetaient ensuite le contenu au-dessus du parapet. Dans leurs lettres, ils s'appliquaient généralement à épargner à leurs proches les détails les plus sordides de leur existence.

« Nous sommes tous accroupis ensemble, écrivait Kurt Reuber, un pasteur servant comme médecin à la 16^e Division blindée, dans un trou creusé au flanc d'un petit ravin dans la steppe. L'abri le plus précaire et le plus mal équipé qu'on puisse imaginer. De la boue et de la glaise. On ne peut rien en faire. À peine assez de bois pour consolider un peu. Nous sommes entourés d'un triste paysage, monotone et sinistre. Temps d'hiver avec tous les degrés de froid. Neige, pluie battante, gel, puis brusquement dégel. La nuit, nous avons des souris qui nous courent sur le visage. »

« Les poux étaient un épouvantable fléau, notait un caporal, car nous n'avions aucune possibilité de nous laver, de changer de vêtements ou de chasser la vermine. Dans mon casque, j'ai trouvé près de 200 de ces fidèles petites bêtes. »

Un soldat resté inconnu avait été amené à écrire une version nouvelle de *Lili Marlène* :

*Devant la caserne,
Quand le jour s'enfuit,
Seul sous la lanterne,
Je chasse les poux la nuit...*

Dans ces circonstances, toutes les conversations étaient empreintes de nostalgie. Les soldats de la 376^e Division d'infanterie ne cessaient de pleurer Angoulême, les cafés, le vin à bon marché et les filles faciles. On évoquait aussi, en remontant un peu plus loin dans le temps, le retour triomphal en Allemagne durant l'été 1940, sous le soleil et les acclamations de foules en

délires. Presque tous, alors, avaient été convaincus d'avoir vu la fin heureuse des combats, au terme d'une campagne courte et glorieuse.

Interrogations et rumeurs sans fondement circulaient de toutes parts. Les officiers eux-mêmes ignoraient en bonne part la véritable situation. Bien des soldats ne se cachaient pas d'aspirer à la « bonne » blessure – la blessure bien propre, pas trop douloureuse, n'entraînant pas d'infirmité mais permettant d'être évacué. On évoquait avec envie les camarades partis en permission juste avant l'encerclement, et l'on raillait avec une involontaire cruauté ceux qui étaient revenus juste à temps pour se retrouver pris au piège. C'était le cas de Kurt Reuber, mais lui ne plaignait pas ; il savait qu'on aurait sous peu besoin de ses services, comme médecin ou comme prêtre.

Les Allemands assiégés s'imaginaient que les soldats de l'Armée rouge qui les entouraient ne manquaient de rien, mais, sur ce point, ils se trompaient. « En raison de mauvaises communications, déclarait un rapport de l'état-major du front du Don, les vivres ne parviennent pas à temps aux soldats se trouvant en première ligne. » Et un autre proclamait que, « les officiers et les commissaires politiques » n'ayant pas prévu d'abris suffisants pour les soldats, nombre de ceux-ci avaient dû « être envoyés à l'hôpital avec des gelures, surtout aux pieds ».

Les mieux équipés de tous les soldats soviétiques étaient les tireurs d'élite. On ne leur refusait presque rien. Dans la steppe couverte de neige, ils opéraient par équipes de deux, en tenue de camouflage blanche. L'un était muni d'un télescope, et l'autre d'un fusil à longue portée. Rampant la nuit jusque dans le *no man's*

land, ils s'y installaient dans des trous creusés dans la neige. Leur taux de pertes était beaucoup plus élevé qu'en ville, car ils avaient moins de cachettes et de voies de repli possibles. Mais le prestige de la fonction continuait à attirer plus de volontaires qu'on ne pouvait en employer.

Cependant, les autorités soviétiques manifestaient toujours la même indifférence à l'égard de la personne humaine. Leur obsession du secret avait fait, notamment, que les soldats n'étant pas directement impliqués dans l'Opération Uranus n'avaient été informés de celle-ci que cinq jours *après* son déclenchement. Cette discrétion explique le nombre de déserteurs de l'Armée rouge qui, en pleine période de triomphe, continuaient à passer chez les Allemands, entrant ainsi dans un inextricable piège. Comme le déclara un distingué officier du NKVD, le colonel Toulpanov : « Ces Russes étaient stupéfaits d'apprendre de la bouche des Allemands ce qu'ils avaient pensé être de la propagande. Ils n'avaient pas cru que les Allemands étaient encerclés. »

Pourtant, lorsqu'ils apprirent l'encerclement de la Sixième Armée, les soldats soviétiques exultèrent véritablement, faisant, selon l'expression de Joukov, « l'expérience de la victoire ». « Jamais le moral des soldats n'a été si élevé », remarquait Vassili Grossman.

Les hommes de l'Armée rouge prenaient un plaisir bien prévisible à narguer à leur tour ceux qui les avaient tant raillés dans le passé. Certaines unités étaient allées installer la nuit dans le *no man's land* des mannequins en forme d'épouvantails figurant Hitler avec des pancartes invitant les soldats allemands à tirer sur eux. Ces mannequins étaient généralement piégés à l'aide d'une ou deux grenades pour le cas où les Allemands tenteraient de venir les retirer la nuit suivante.

De leur côté, les compagnies de propagande du NKVD avaient braqué leurs haut-parleurs vers les positions ennemies. Pendant des heures, ceux-ci diffusaient des tangos, musique jugée suffisamment mélancolique pour assombrir l'humeur des soldats allemands, avec, à intervalles réguliers, des messages soulignant la situation désespérée dans laquelle se trouvait la Sixième Armée. Au début, cela n'eut que fort peu d'effet, mais, quand les espoirs des troupes allemandes commencèrent à baisser, ce harcèlement sonore vint ajouter au pessimisme ambiant.

Conscients du fait que les Allemands devaient économiser leurs obus, lourds à transporter par avion, les Soviétiques tentaient de provoquer des tirs d'artillerie, en multipliant, notamment, les patrouilles offensives. Leurs compagnies de reconnaissance divisionnaires étaient, en conséquence, constamment sur la brèche. « Nous étions comme des romanichels, devait raconter l'un des cinq survivants d'une compagnie de 114 hommes, un jour ici et le lendemain là. » Des patrouilles de cinq à six hommes, en tenue blanche, s'infiltraient dans le *Kessel* et se dissimulaient auprès des routes pour observer les mouvements de troupes. Sur le chemin du retour, elles s'efforçaient de s'emparer d'une « langue » aux fins d'interrogatoire.

Cette activité de patrouilles était particulièrement intense sur les flancs sud-ouest du *Kessel*. Les Soviétiques s'étaient persuadés que les Allemands allaient tenter une sortie de ce côté, et ils tenaient à en être avertis à l'avance. Facilement balayée par les mitrailleuses, la steppe plate et enneigée était, toutefois, un terrain peu propice aux opérations de reconnaissance. Parfois, quand des patrouilles russes et allemandes se croisaient dans le *no man's land*, elles feignaient de ne pas se voir. Les unes et les autres avaient ordre de ne pas se laisser détourner de leur tâche

essentielle par de vaines escarmouches. Mais, si deux groupes butaient l'un sur l'autre, le combat qui s'ensuivait était aussi silencieux que féroce, au couteau et à la baïonnette. « La première fois que j'ai tué un Allemand au couteau, racontait un chef de patrouille de l'infanterie de marine russe, je l'ai revu en rêve durant les trois semaines qui ont suivi. » L'un des grands risques que couraient ces petits groupes était de regagner leurs lignes là où on ne les attendait pas.

Après le succès de l'Opération Uranus, les troupes soviétiques avaient fini par recevoir les équipements d'hiver qui, jusque-là, avaient fait défaut à nombre de soldats : gants fourrés de peau de lapin, vestes matelassées, vareuses et bonnets en peau de mouton.

Un flot constant de nouvelles recrues avait redonné à la plupart des divisions leur effectif normal. Pour un « bleu », se joindre à une unité de combattants éprouvés était toujours une expérience un peu effrayante, mais il avait une meilleure chance de survie en profitant de l'expérience de ces vétérans qu'en se retrouvant parmi des soldats n'ayant pas encore connu le baptême du feu. Et, lorsque la nouvelle recrue avait accepté l'idée que la survie était une notion relative plutôt qu'absolue et avait appris à vivre pour l'instant présent, la tension nerveuse initiale se dissipait.

Pour un jeune citoyen soviétique moyen, le plus choquant, dans ce qu'il entendait, n'était pas la trivialité du langage militaire mais le franc-parler des *frontoviki* sur les sujets touchant à la politique. Bien des vétérans s'exprimaient d'une façon qui conduisait les nouveaux à regarder autour d'eux avec affolement. Ils proclamaient sans se gêner qu'après la terrible expérience de la guerre, beaucoup de choses devraient changer, que la condition de ceux qui travaillaient dans les usines ou dans les fermes collectives devrait être améliorée, que les privilèges de la *nomenklatura*

devraient être réduits.

À ce stade de la guerre, le danger d'être dénoncé pour propos subversifs quand on se trouvait sur le front était minime. Comme le soulignait un vétéran : « Le soldat pensait qu'ayant payé de son sang, il avait le droit de s'exprimer librement. » Ce même soldat devait se montrer beaucoup plus prudent s'il était évacué vers un hôpital de campagne, où indicateurs et commissaires politiques restaient vigilants. (Le danger revint dans la zone de front au moment de l'avance de l'Armée rouge en Allemagne, vers la fin de la guerre ; l'armée ayant pratiquement joué son rôle, les Services Spéciaux du NKVD, devenus le SMERSH, se hâtèrent de réimposer la terreur stalinienne.)

Si parler était possible, écrire chez soi était « très difficile », comme le reconnaissait un lieutenant d'infanterie de marine. Il était « impossible » de dire la vérité. « Les soldats au front, précisait l'officier, n'envoyaient jamais de mauvaises nouvelles à leur famille. » Ses parents ayant conservé toutes ses lettres, il découvrit en les relisant après la guerre qu'elles ne contenaient pas la moindre information. En général, les lettres du front commençaient par des propos rassurants – « Je vais bien et la nourriture est bonne » – dont l'effet était d'ailleurs vite dissipé par des passages où le signataire se déclarait prêt à mourir sur le champ pour la Mère Patrie.

Entre les hommes du front, de multiples plaisanteries et railleries étaient échangées, mais elles étaient rarement cruelles, au moins pour les soldats de même rang. Il régnait aussi une surprenante forme de pudeur dans le propos. Les soldats ne parlaient de femmes que « lorsqu'ils se trouvaient dans un état d'esprit particulier » – c'est-à-dire, le plus souvent, dans un climat de sentimentalité encouragé par la vodka ou par un certain type

de chansons. Chaque compagnie était censée avoir un accordéon pour soutenir le moral. Durant ces dernières semaines de 1942, la chanson favorite des unités de l'Armée rouge autour de Stalingrad était *Zemlianka (L'abri)*, contrepartie russe de *Lili Marlène*, à la mélodie également obsédante. Écrite l'hiver précédent par Alexei Sourkov, elle avait été initialement condamnée pour « pessimisme excessif », mais s'était révélée si populaire parmi les combattants que les commissaires politiques avaient dû capituler.

En face, dans le *Kessel*, la Sixième Armée maintenait sa discipline de façon rigide. Hitler, de son côté, s'efforçait d'encourager la loyauté en distribuant de façon plus généreuse promotions et décorations. Ainsi, Paulus fut fait colonel-général.

Pour les soldats, la principale source de réconfort était la promesse du Führer de tout faire pour les dégager. Le général Strecker était ainsi convaincu que si les hommes s'étaient remarquablement peu plaints de la sévère réduction de leurs rations, c'était parce qu'ils étaient convaincus d'être secourus sous peu. Il racontait que, durant l'une de ses visites en première ligne, une sentinelle, entendant un tir d'artillerie au loin, avait levé la main et lui avait dit : « Écoutez, mon général, ce doit être la colonne de secours qui approche. » Strecker en avait été extrêmement touché. « La foi du soldat allemand moyen est réconfortante », avait-il noté dans son journal.

Les officiers antinazis eux-mêmes ne pensaient pas qu'Hitler oserait abandonner la Sixième Armée, compte tenu des répercussions que cela risquerait d'avoir sur le moral national. Et l'approche de Noël et du Nouvel An venait renforcer le climat général d'optimisme. Groscurth lui-même écrivait : « Les

perspectives semblent légèrement moins sombres, et on peut maintenant espérer que nous allons nous en tirer. » Mais il persistait à appeler Stalingrad la *Schicksalstadt* – la « ville du destin ».

« DER MANSTEIN KOMMT ! »

À la fin de la première semaine de décembre, la neige commença à tomber en abondance. Poussée par le vent, elle envahissait les *balkas*, jetant hors de leurs abris tous ceux qui vivaient dans des trous creusés à flanc de ravin. Il y avait fort peu de carburant, et les chevaux tirant les charrettes de ravitaillement étaient si affamés qu'il fallait constamment ménager leurs forces. Ayant pris place à bord de l'une de ces voitures, le pasteur Altmann, aumônier de la 113^e Division d'infanterie, déclara : « Je ne puis rester, le cheval est tellement sous-alimenté qu'il ne pourrait supporter le plus léger effort supplémentaire. » Altmann était frappé avant tout par la pathétique jeunesse des soldats auxquels il rendait visite. Leur première question était généralement : « Quand allons-nous avoir un peu plus à manger ? » Le prêtre remarqua aussi que, bien qu'on ne fût encore qu'à la deuxième semaine de décembre, « leurs misérables abris en plein milieu de cette steppe désolée avaient déjà des décorations de Noël ». Alors qu'il revenait au PC d'un bataillon après l'une de ces visites, il reçut un appel téléphonique d'une tout autre nature. « Demain matin à l'aube, dut-il noter, exécution d'un soldat allemand (dix-neuf ans, blessure volontaire). »

Bien que souffrant de la faim, la plupart des soldats n'avaient encore aucune idée de l'importance des problèmes de ravitaillement de la Sixième Armée. Hitler avait initialement promis à Paulus qu'une centaine de Junker 52 allaient participer en permanence au pont aérien. Mais, durant la première semaine de l'opération, amorcée le 23 novembre, la moyenne des vols ne

fut pas même de trente par jour. Vingt-deux avions de transport furent perdus le 24 novembre, et neuf de plus abattus le lendemain. On dut mobiliser des Heinkel 111, normalement affectés aux missions de bombardement, pour boucher les trous. Richthofen appela Jeschonnek à trois reprises pour tenter de le convaincre que la Luftwaffe n'avait pas assez d'avions pour ravitailler la Sixième Armée par la voie aérienne. Goering ne pouvait être joint. Il était parti pour Paris.

Le pont aérien était très loin d'acheminer le minimum prévu de 300 tonnes par jour. Il n'y eut que 350 tonnes transportées durant toute la première semaine, et, sur ce total, il n'y eut que 14 tonnes de vivres à répartir théoriquement en 275 000 rations. Les trois quarts du chargement consistaient en du carburant, dont une part était destinée à la Luftwaffe elle-même pour protéger ses avions de transport contre les chasseurs russes. Et, même ainsi, les pilotes de chasse allemands de la base de Pitomnik devaient faire face à une épouvantable situation, créée à la fois par les conditions météorologiques et par la supériorité numérique de l'adversaire. Un pilote de Messerschmitt 109 capturé devait raconter à son interrogateur du NKVD comment, séparé du reste de son groupe, il avait été attaqué simultanément par six appareils soviétiques.

Durant la deuxième semaine, une moyenne de 44 vols par jour permit d'acheminer 512 tonnes – moins d'un quart du strict minimum prévu. Sur ce total, il n'y avait que 24 tonnes de vivres. On devait abattre de plus en plus d'animaux de trait pour essayer de combler le déficit. Les soldats voyaient leurs rations diminuer rapidement, mais ils se disaient que cette situation n'allait pas durer. Ils admiraient la bravoure des équipages de la Luftwaffe, et ils s'étaient pris d'affection pour l'avion qu'ils avaient surnommé

« Tante Ju » – ce trimoteur Junker qui évacuait leurs camarades blessés et emportait leurs lettres en Allemagne. Des lettres où ils s'efforçaient de rassurer leurs familles : « Ne vous inquiétez pas pour moi ; je vais bien et je serai à la maison bientôt. » Ils espéraient toujours voir un miracle se produire pour Noël.

Staline, de son côté, s'était attendu à un deuxième coup décisif immédiatement après l'encerclement de la Sixième Armée. L'Opération Uranus avait été considérée à la *Stavka* comme le premier mouvement d'une vaste et définitive manœuvre stratégique. La deuxième phase, et la plus ambitieuse, devait être l'Opération Saturne. Elle supposait une brusque offensive des armées du front du Sud-Ouest et du front de Voronej, bousculant la Huitième Armée italienne pour avancer vers le sud jusqu'à Rostov. Le but poursuivi était d'isoler le reste du Groupe d'Armées du Don et de prendre au piège la Première Armée blindée et la Dix-Septième Armée dans le Caucase.

Avant même que la Sixième Armée ait commencé à s'enterrer dans la steppe entre le Don et la Volga, Vassilievski avait étudié ce deuxième stade des opérations avec les commandants en chef du front du Sud-Ouest et du front de Voronej. Il avait soumis son projet initial à Staline dans la soirée du 26 novembre. La date approximative pour le début de l'Opération Saturne avait été fixée, compte tenu des nécessités de redéploiement et de renforcement des troupes, au 10 décembre. Staline donna le feu vert. Mais il fallait d'abord faire face à un autre problème, plus immédiat : celui de savoir ce que Manstein allait faire pour essayer de sauver la Sixième Armée.

Staline, sur ce, commença à être en proie à l'une de ces crises

d'impatience dont il était coutumier. Il aurait voulu que tout arrive à la fois – l'Opération Saturne et la destruction de la Sixième Armée. Il avait déjà donné des ordres pour que la 2^e Armée de la Garde, la plus puissante unité militaire de l'Armée rouge, se déploie à l'ouest de Stalingrad, prête à attaquer en direction de Rostov. Mais, comme Vassilievski put s'en rendre compte durant la première semaine de décembre, même avec sept armées soviétiques déployées contre elles, les divisions de Paulus allaient être beaucoup plus difficiles à anéantir qu'on ne se l'était imaginé.

Le 28 novembre, Staline demanda à Joukov une évaluation des intentions ennemies. Joukov lui adressa dès le lendemain un rapport déclarant : « Il est peu probable que les troupes allemandes encerclées tentent une percée sans l'aide d'une force de secours venue de la direction de Nijni-Tchirskaïa et de Kotelnikovo. » La prévision devait se confirmer ; elle était à peu près la seule que l'on pût avancer après étude attentive de la situation. Joukov discuta ensuite celle-ci avec Vassilievski, qui avait maintenant reçu ordre de Staline de concentrer tous ses efforts sur la destruction de la Sixième Armée. Les deux généraux convinrent entre eux qu'ils allaient probablement devoir ajourner l'Opération Saturne et envisager à sa place une « Opération Petite Saturne ». Son objectif serait d'enfoncer les flancs arrière et gauche du Groupe d'Armées du Don commandé par Manstein, ce qui étoufferait dans l'œuf toute tentative pour aller dégager la Sixième Armée à Stalingrad.

Cependant, le plan de sauvetage de la Sixième Armée – « Opération Orage d'Hiver » – était mis au point par Manstein en totale coopération avec l'état-major du Führer. Il visait à opérer

une percée jusqu'aux positions tenues par les troupes de Paulus et à établir un couloir qui permettrait de ravitailler et de renforcer celles-ci afin qu'elles puissent, selon les directives mêmes d'Hitler, conserver leur « position clé » sur la Volga « en vue d'opérations en 1943 ». Manstein, conscient du fait que la Sixième Armée ne pourrait survivre à l'hiver dans ces conditions, avait toutefois fait établir par son état-major un plan de rechange pour le cas où Hitler finirait par entendre raison. Cette deuxième opération, baptisée « Coup de Tonnerre », prévoyait, dans le cas d'une première phase victorieuse, l'éclatement de la Sixième Armée et la réincorporation de ses unités dans le Groupe d'Armées du Don.

Ainsi que Joukov l'avait pensé, Orage d'Hiver était conçue à l'origine comme une offensive sur deux axes. Une poussée devait partir du secteur de Kotelnikovo, à quelque cent soixante kilomètres au sud des positions de la Sixième Armée. L'autre attaque aurait dû démarrer du front de la Tchir, à l'ouest du Don. Ce front se situait à moins de soixante-cinq kilomètres des limites du *Kessel*, mais les attaques continuelles de la Cinquième Armée blindée soviétique commandée par Romanenko contre les détachements allemands alignés sur la Tchir firent écarter cette solution. Cela laissait au Corps blindé LVII, déployé autour de Kotelnikovo et soutenu par les restes de la Quatrième Armée blindée de Hoth, le soin de tenter de dégager Paulus.

Le Corps blindé LVII, que commandait le général Friedrich Kirchner, avait, à l'origine, un potentiel insuffisant. Il ne comprenait, en effet, que deux divisions de cavalerie roumaines et la 23^e Division blindée, qui n'avait pas plus de trente chars en état de marche. Elle fut renforcée par la 6^e Division blindée, arrivant de France avec un potentiel intact, mais dont officiers et soldats n'eurent pas une excellente impression en débarquant sur le front

russe. Le commandant autrichien de la division, le général Erhard Raus, fut, le 24 novembre, convoqué en gare de Kharkov par Manstein, qui, dans son wagon de commandement, le mit au courant de la situation, qu'il décrivit « en des termes très sombres ». Et, trois jours plus tard, quand le premier train transportant les hommes de la division arriva en gare de Kotelnikovo, il fut accueilli par « une grêle d'obus » tirés par les batteries soviétiques. « Vifs comme l'éclair, devait raconter Raus, les fantassins portés sautèrent des wagons. Mais, déjà, l'ennemi attaquait la gare en criant "Hourra !" »

Complètement reformée en Bretagne, la 6^e Division blindée était à effectif plein et comprenait 160 chars Mark IV et quarante canons automoteurs. L'occasion d'essayer son nouveau matériel n'allait guère se faire attendre. Le 3 décembre, la division se trouva engagée dans un combat acharné avec le 4^e Corps de cavalerie soviétique près du village de Pakhlebine, à une douzaine de kilomètres au nord-ouest de Kotelnikovo. Chargeant avec enthousiasme dans la neige, les équipages de char allemands réussirent à isoler la 81^e Division de cavalerie russe, lui infligeant de lourdes pertes.

L'arrivée de la division de Raus eut pour effet de confirmer Eremenko dans sa conviction que les Allemands étaient sur le point d'attaquer vers le nord-est à partir de Kotelnikovo, mais Staline n'en persista pas moins dans son refus d'envoyer des réserves dans le secteur menacé.

Le 3 décembre, le général Hoth fit connaître ses propositions pour l'Opération Orage d'Hiver, commençant par « Intention : Relève de la Sixième Armée par la Quatrième Armée blindée. » Mais un temps précieux fut perdu. La 17^e Division blindée, qui devait compléter la force d'assaut, fut retenue, sur ordre du

quartier général du Führer, comme troupe de couverture derrière la Huitième Armée italienne. Elle ne rejoignit finalement la force de Hoth que quatre jours après le déclenchement de l'offensive. Hitler, dans le même temps, insistait pour qu'on attaque sans plus tarder. Il était, entre autres choses, curieux de voir comment allait se comporter le nouveau char Tigre, équipé d'un canon de 88 mm. Le tout premier bataillon à en être doté avait été expédié de toute urgence sur le front de l'Est et adjoint à la force de Kirchner. Dans la soirée du 10 décembre, les commandants d'unité reçurent l'« Ordre d'attaque pour le dégagement de Stalingrad ».

Le 12 décembre, après une brève préparation d'artillerie, les blindés de Hoth attaquèrent vers le nord. À l'intérieur du *Kessel*, les soldats allemands écoutaient, pleins d'espoir, les bruits du combat qui se livrait au loin. Une grande rumeur parcourait la Sixième Armée tout entière : « Manstein arrive ! » Pour les fidèles d'Hitler, le bruit des canons au loin était une preuve de plus que le Führer tenait toujours ses promesses.

Hitler, cependant, n'avait pas la moindre intention de laisser la Sixième Armée sortir de Stalingrad. Au cours d'une conférence au *Wolfsschanze*, il déclara à Zeitzler qu'il était impossible de se retirer de la ville, car cela reviendrait à nier « tout le sens de la campagne ». Il ajouta que trop de sang avait été répandu pour qu'on puisse renoncer. Comme Kluge en avait averti Manstein, il était encore obsédé par les événements de l'hiver précédent. « Dès qu'une unité a commencé à fuir, dit-il au chef d'état-major, l'ordre et la discipline se dissipent rapidement. »

Les responsables militaires soviétiques ne s'étaient pas attendus à voir l'offensive de Manstein se déclencher aussi tôt.

Eremenko eut immédiatement des craintes pour la 57^e Armée, qui couvrait l'angle sud-ouest du *Kessel*. Vassilievski, lui, se trouvait avec Khrouchtchev au quartier général de la 51^e Armée lorsqu'il fut informé par radio de l'attaque allemande. Il tenta d'alerter par téléphone Staline à Moscou, mais ne put le joindre. Soucieux de ne pas perdre de temps, il entra en communication avec le général Rokossovski, commandant le front du Don, et lui dit qu'il voulait faire passer la 2^e Armée de la Garde, aux ordres du général Rodion Malinovski, sous l'autorité du front de Stalingrad afin de bloquer l'offensive de Manstein. Rokossovski protesta vivement, et lorsque Vassilievski finit par joindre le Kremlin dans la soirée, il eut la mauvaise surprise de trouver au bout du fil un Staline furieux de ce qu'il considérait comme une tentative pour lui forcer la main. Staline refusa de donner une réponse immédiate, et contraignit ainsi Vassilievski à passer la nuit dans les pires inquiétudes.

Pendant ce temps, Eremenko avait ordonné au 4^e Corps mécanisé et au 13^e Corps de chars de bloquer l'avance des blindés allemands. Néanmoins, la 6^e Division blindée de la Wehrmacht progressa d'une bonne cinquantaine de kilomètres durant les premières vingt-quatre heures, franchissant la rivière Aksaï. Finalement, après des discussions qui se prolongèrent jusque dans les premières heures de la matinée et de nouveaux appels téléphoniques de Vassilievski, Staline accepta le transfert de la 2^e Armée de la Garde sous délai de quarante-huit heures.

Le deuxième jour de l'offensive, la 6^e Division blindée atteignit le village de Verkhne-Koumski. Un bref dégel était intervenu et la pluie avait pris le relais de la neige. Sur les hauteurs entourant le village se déroula ce que le général Raus devait appeler « un gigantesque match de lutte ». Cette « bataille tournante » de trois

jours se révéla rapidement fort coûteuse. Elle se traduisit par un succès local des Allemands – les divisions de Hoth atteignant la Michkova et Richthofen fournissant un appui aérien maximum –, mais elle ne devait pas avoir de portée effective sur le sort de la Sixième Armée. Celui-ci se décidait à plus de 300 kilomètres au nord-ouest.

Staline avait rapidement compris que Joukov et Vassilievski avaient eu raison. Le moyen le plus efficace de mettre en échec l'offensive allemande était de bloquer l'avance de Hoth sur la Michkova, tout en portant le coup décisif ailleurs. Le maître du Kremlin accepta donc la modification de l'Opération Saturne. Dès le premier jour des combats à Verkhne-Koumski, des instructions furent mises au point, commandant aux responsables du front de Voronej et du front du Sud-Ouest de préparer la mise en route de l'Opération Petite Saturne. Le plan consistait à percer à travers la Huitième Armée italienne pour attaquer le Groupe d'Armées du Don sur ses arrières plutôt que de frapper à Rostov. En trois jours, les armées soviétiques furent prêtes à attaquer.

Eremenko était toujours nerveux. Le Corps blindé de Hoth ayant atteint la ligne de la Michkova, la 6^e Division blindée se trouvait à moins de soixante-cinq kilomètres de l'extrémité du *Kessel*, et la 2^e Armée de la Garde, retardée par de nouvelles tempêtes de neige, n'allait pas être en position de contre-attaquer avant le 19 décembre. Eremenko s'attendait à voir les blindés de la Sixième Armée tenter, à tout moment, une percée au sud-ouest du *Kessel* ; il ne pouvait savoir qu'Hitler refusait toujours son autorisation à un mouvement de ce genre et que les soixante-dix chars qui restaient à Paulus n'avaient de carburant que pour une vingtaine de kilomètres.

Le 19 décembre, le maréchal von Manstein envoya son officier

de renseignement, le major Eismann, dans le *Kessel* par la voie des airs. Manstein devait affirmer ensuite que la mission du major consistait à demander à Paulus et à Schmidt de préparer la Sixième Armée en vue de l'Opération Coup de Tonnerre. Différentes versions furent données de l'entretien et des propos tenus par les uns et par les autres, et il est bien difficile de trancher entre elles. Ce qui est clair, toutefois, c'est que Manstein se refusait toujours à prendre la responsabilité d'une désobéissance aux ordres d'Hitler. Il ne fit tenir à Paulus aucune instruction vraiment précise, et se refusa – pour des raisons de sécurité parfaitement valables au demeurant – de se rendre lui-même dans le *Kessel* pour discuter la situation face à face avec le commandant de la Sixième Armée. Or, Manstein devait savoir depuis le début que Paulus, épris de discipline et toujours respectueux de la voie hiérarchique, ne bougerait jamais sans un ordre formel venu d'en haut. Les efforts faits par le maréchal, dans ses Mémoires, pour s'exonérer de toute responsabilité dans le sort final de la Sixième Armée semblent curieusement excessifs, et injustes pour Paulus, d'autant que personne ne reprochait rien à Manstein à ce sujet.

Le 16 décembre, quatre jours après le début de l'offensive de Hoth, les 1^{re} et 3^e Armées de la Garde, ainsi que la 6^e Armée soviétique, installée un peu plus haut sur le Don, attaquèrent en direction du sud. L'opération, gênée par la neige et le brouillard givrant, ne commença pas très bien pour les Soviétiques, mais, au bout de deux jours, la Huitième Armée italienne finit par céder devant eux, après quelques actes de bravoure incontestables. La 17^e Division blindée allemande s'étant jointe à l'offensive de Hoth sur le Don, il ne restait plus de réserves en état de contre-

attaquer, et les colonnes de chars russes débouchèrent dans la steppe, sur les arrières du Groupe d'Armées du Don. Les troupes blindées soviétiques s'emparèrent ainsi de plusieurs gares et embranchements ferroviaires, après que les Allemands eurent mis le feu à des convois entiers de matériel.

L'opération la plus menaçante pour les Allemands avait été la poussée de 340 kilomètres opérée par la 24^e Corps blindé du major-général Vassili Badanov. Dans l'après-midi du 23 décembre, cette unité s'empara de Skassirskaïa, juste au nord de Tatsinskaïa, la principale base de Junker 52 préposés au ravitaillement de Stalingrad. Un ordre émanant du quartier général du Führer avait précisé au général Fiebig que ses avions ne devaient évacuer le terrain que si celui-ci était pris sous des tirs d'artillerie. Nul ne semblait avoir envisagé la possibilité d'une colonne blindée arrivant à l'extrémité du terrain et ouvrant directement le feu.

Fiebig et ses officiers étaient furieux. On pouvait toujours reprendre un aérodrome, mais si les avions de transport étaient perdus, et il allait rapidement en être de même de la Sixième Armée, les aviateurs ne disposaient pas d'unités de défense terrestres. Tout ce qu'ils parvinrent à faire fut de mettre en batterie sept pièces antiaériennes pour couvrir la route et de préparer tous les avions en état de voler à décoller dès les premières heures de la matinée. Il y en avait un tel nombre que ce ne fut guère facile. « Autour de la piste, cela semblait être le chaos, nota le chef d'état-major de Richthofen, qui se trouvait présent. Avec les moteurs qui tournaient, on pouvait à peine comprendre un mot. » Pour rendre la situation pire encore, il y avait un brouillard assez épais, la couche nuageuse était à moins de 50 mètres et une neige légère tombait.

À 5 heures 20 du matin, les premiers obus commencèrent à

exploser. Le gros des chars soviétiques était passé en rase campagne, sans emprunter la route. En raison du bruit et du désordre qui régnait sur le terrain, nombre de pilotes ne comprirent pas immédiatement ce qui se passait, même quand deux Junker 52 prirent feu. Fiebig lui-même lança, par radio, l'ordre de décollage : « Tous en l'air, direction Novotcherkask ! » Les pilotes ne perdirent pas de temps. La « fuite de Tatsinskaïa » était commencée. Considérant la confusion qui avait sévi auparavant, elle s'opéra de façon relativement ordonnée. Malgré des pertes nombreuses, les avions décollaient très régulièrement. Pour les T-34 russes, cela semblait un exercice de tir aux pigeons. Certains des chars s'avançaient en tirant à travers la neige. L'un d'eux alla même emboutir un trimoteur qui s'apprêtait à décoller. Les deux engins prirent feu et explosèrent ensemble. D'autres avions se catapultèrent sur la piste ou furent touchés par les obus. La visibilité se réduisait de minute en minute, et les avions qui décollaient devaient, sur la piste, éviter les carcasses des appareils détruits. Finalement, à 6 heures 15, l'avion du général Fiebig prit l'air parmi les derniers. En tout, 108 trimoteurs Ju-52 et 16 appareils d'entraînement Ju-86 furent sauvés, mais la Luftwaffe avait perdu 72 avions représentant à peu près dix pour cent de l'ensemble de sa flotte de transport.

À la suite de cet audacieux coup de main, Badanov se retrouva coupé pendant cinq jours du gros des forces soviétiques, à court de munitions et devant panser de sérieuses plaies. Les éloges de Staline furent sans réserves. L'unité fut rebaptisée 2^e Corps blindé de la Garde, et Badanov lui-même fut le premier à recevoir l'Ordre de Souvorov. Les services de propagande de l'Armée rouge prétendirent que ses chars avaient détruit 431 avions, mais il s'agissait évidemment là d'une grossière exagération. Il n'en

demeurait pas moins que la base de Tatsinskaïa ne pouvait plus être utilisée par la Luftwaffe, qui avait dû se replier sur un terrain improvisé.

L'issue de l'opération de sauvetage menée par Hoth était déjà scellée. La menace dirigée vers le flanc gauche du Groupe d'Armées du Don et la possibilité d'une percée en direction de Rostov (apparemment confirmée par l'interrogatoire du chef d'état-major de la 3^e Armée de la Garde, fait prisonnier le 20 décembre) avaient forcé Manstein à reconsidérer tout son dispositif. Les divisions blindées opérant sur la Michkova avaient également été mises à très rude épreuve, la 6^e Division blindée perdant 1 100 hommes en une seule journée. Le soir du 23 décembre, le corps blindé de Hoth reçut l'ordre de se replier sans un mot d'explication. « Pour tout le monde jusqu'au plus novice des soldats, devait écrire le général Raus, il était clair que cela voulait dire la défaite à Stalingrad. Personne ne connaissait encore les raisons ayant entraîné cet ordre, mais officiers et soldats se disaient qu'un drame avait dû se produire. »

Ce même soir, Manstein et Paulus discutèrent la situation, au cours d'une conférence menée par téléscripteur. Manstein souligna que la Quatrième Armée blindée s'était heurtée à une très forte résistance et que, sur le flanc nord, les troupes italiennes avaient cédé. Paulus demanda si la Sixième Armée était maintenant autorisée à tenter une percée. Manstein répondit qu'il n'avait pas encore obtenu l'accord du commandement suprême. Il n'entra pas dans les détails. Si Paulus avait bénéficié d'informations plus complètes, il aurait pu voir que la Sixième Armée ne pouvait plus être secourue.

Le 16 décembre, un vent âpre et glacial avait commencé à souffler du nord-est. Le gel recouvrait toutes choses, les fils télégraphiques, les troncs d'arbre et les ruines. Le sol était si gelé que les pas y rendaient un son métallique. Dès que la nuit tombait, après un crépuscule couleur de sang, le paysage tout blanc tournait presque instantanément au bleu arctique. Les combattants russes de Stalingrad accueillaient le froid comme un phénomène naturel et salulaire. « Hier et aujourd'hui, écrivait l'un d'eux à sa femme, l'hiver a vraiment commencé. Un bon froid. Je vais bien, mais je n'ai pas de lettres de toi. »

Nul ne se trouvait plus heureux que les soldats de la 62^e Armée de Tchouïkov, qui avaient passé cinq semaines à écouter le grincement des blocs de la glace sur une Volga presque impraticable et à subsister sur une ultime réserve de douze tonnes de chocolat et quelques provisions larguées par les biplans U-2. Durant la nuit du 16 décembre, le fleuve se décida à geler entièrement. Un premier passage put être ménagé avec des planches sur la glace devenue solide et homogène. Puis on créa des chaussées pouvant être empruntées par les véhicules. On posait, pour cela, sur la glace des rangées de branchages qu'on arrosait d'eau. Celle-ci gelait et soudait ainsi les branches ensemble. Durant les sept semaines qui suivirent, 18 000 camions et 17 000 autres véhicules, dont certains chenillés, purent passer le fleuve. Les blessés pouvaient maintenant être transportés directement à l'hôpital de campagne. Des canons furent ensuite acheminés jusqu'à la rive occidentale de la Volga, parmi lesquels un obusier de 122 mm qui devait servir à atteindre une conclusion dans les combats de l'usine Octobre Rouge. À hausse minimale, il fut utilisé pour détruire le principal bâtiment administratif, que les

Allemands avaient transformé en forteresse.

La grande chance dont bénéficiait dorénavant la 62^e Armée était que la pénurie d'obus dont souffrait l'artillerie allemande lui interdisait le bombardement systématique des points de passage sur la Volga. Devenu presque paisible, le rivage du fleuve s'était mis à ressembler à quelque village minier de la ruée vers l'or, avec ses cabanes improvisées et ses abris recouverts de bâches. Des soldats coupaient tranquillement du bois tandis que d'autres circulaient avec des chaudrons fumants destinés aux positions avancées. Certains des hommes se trouvant en première ligne pouvaient maintenant, par groupes, gagner en marchant sur la glace les bains de vapeur installés sur la rive orientale et venir reprendre leurs postes, nettoyés et débarrassés de leurs poux.

Le 19 décembre, le général Tchouïkov traversa pour la première fois depuis le mois d'octobre. Il passa à pied sur la glace pour se rendre à une fête donnée par le chef du NKVD, le major général Rogatine, à l'occasion du vingt-quatrième anniversaire de la fondation du Service Spécial de la Tcheka. Au retour, Tchouïkov, dans un état d'ébriété avancée, tomba dans un trou en traversant le fleuve et dut être tiré de l'eau glacée, échappant de peu à une fin qui eût certainement manqué de panache.

Si les Russes se réjouissaient des basses températures, les médecins de la Sixième Armée les redoutaient pour de multiples raisons. Elles faisaient décliner la résistance de leurs patients, qu'il s'agisse des malades ou des blessés. Le gel sur une plaie ouverte pouvait rapidement se révéler mortel, et la dureté du sol sur lequel venaient exploser obus et fusées *Katioucha* semblait à la base du nombre croissant de blessures au ventre qu'on devait traiter. À partir du milieu du mois de décembre, on put constater aussi « un accroissement régulier du nombre des cas de gelures

graves ». Les pieds ainsi gelés devenaient noirs et potentiellement gangreneux, exigeant souvent une amputation d'urgence.

Dès la deuxième semaine de décembre, enfin, les médecins avaient commencé à constater un phénomène nouveau et troublant. Un nombre croissant de soldats décédaient subitement, « sans avoir reçu de blessure et sans souffrir d'une maladie possible à diagnostiquer ». Les rations, à ce moment, avaient été dramatiquement réduites, mais aucun des quelque 600 médecins opérant dans le *Kessel* ne se hasarda à avancer l'hypothèse de morts par inanition. Dans son rapport, le premier médecin-légiste, appelé à se pencher sur le phénomène, parla d'« épuisement », d'« exposition aux intempéries » et d'un « mal encore non identifié ».

Le 15 décembre, le docteur Girgensohn, le principal médecin-légiste de la Sixième Armée, qui travaillait alors dans un hôpital proche du terrain d'aviation de Tatsinskaïa, reçut ordre de gagner le *Kessel* par avion dès le lendemain. « Malheureusement, nous n'avons pas de parachute pour vous », lui déclara le pilote quand, à l'aube, il se présenta sur le terrain. Cette fois, ils durent rebrousser chemin, mais finalement, le 17, ils purent atterrir à l'intérieur du *Kessel*.

Girgensohn trouva le médecin général Renoldi, médecin-chef de la Sixième Armée, installé dans un wagon de chemin de fer enterré en bordure du terrain d'aviation de Pitomnik. Renoldi prétendit d'abord ne rien savoir de la mission de Girgensohn et considérer toute l'affaire comme exagérément grossière^{17}. De Pitomnik, Girgensohn fut emmené à l'hôpital de campagne installé près de la gare de Goumrak, à deux pas du quartier général de Paulus. On mit à sa disposition un abri renforcé de poutres creusé au flanc d'une *balka*. L'installation pouvait être considérée comme

« luxueuse », car l'abri contenait un poêle en fonte et deux couchettes doubles, avec, ô surprise, des draps frais. Non loin de là, les blessés étaient installés sous des tentes, par des températures tombant souvent à moins vingt.

Après des discussions préliminaires avec les médecins se trouvant sur place, Girgensohn entreprit de faire le tour du *Kessel* en pratiquant des autopsies sur les corps des soldats morts pour des causes indéterminées. Il effectuait ces opérations là où il le pouvait : sous des tentes, dans des bunkers souterrains, dans des isbas et même dans des wagons de chemin de fer. Le froid avait maintenu les cadavres en bon état de conservation, mais certains étaient littéralement congelés. Le combustible manquant cruellement, il était parfois difficile de les dégeler. Un infirmier devait passer la nuit à tourner et à retourner les corps à proximité d'un poêle. Une nuit, l'un d'eux s'endormit, et le résultat fut « un corps gelé d'un côté et calciné de l'autre. »

Le froid était tel que Girgensohn arrivait à peine à enfiler ses gants de caoutchouc pour opérer. Chaque soir, il dactylographiait, à la lueur d'une bougie, ses constatations. En dépit de toutes les difficultés – qui incluaient les tirs d'artillerie et les bombardements aériens soviétiques – il réussit à effectuer cinquante autopsies durant les deux dernières semaines de décembre. Dans la moitié des cas exactement, il découvrit de clairs indices de décès par inanition : atrophie du cœur et du foie, absence totale de tissu adipeux, grave atrophie des muscles.

Pour essayer de compenser la carence en calories du régime imposé aux hommes de la Sixième Armée, qui comprenait essentiellement du pain et de la *Wassersuppe* (soupe à l'eau) avec quelques bribes de viande de cheval, le commandement du Groupe d'Armées du Don fit acheminer par avion aux assiégés de

petites boîtes de pâte de viande à haute teneur en graisse, mais le résultat de cette initiative se révéla souvent catastrophique. Des soldats affamés se jetaient sur la pâte de viande, la consommaient inconsidérément et en mouraient presque sur l'heure.

Le taux le plus élevé de morts par inanition fut constaté au sein de la 113^e Division d'infanterie, mais là, Girgensohn put trouver une explication évidente. L'intendant de la division avait pris l'initiative de réduire les rations dès avant l'encerclement, afin de constituer des réserves en prévision des pluies d'automne. En conséquence, les soldats s'étaient trouvés sous-alimentés dès la mi-novembre. Puis, après que plusieurs divisions eurent perdu la totalité de leur stock de vivres durant la retraite, le commandement de la Sixième Armée avait centralisé toutes les réserves qui subsistaient afin de les répartir également entre les unités. La prévoyance de l'intendant s'était ainsi retournée contre lui.

Girgensohn, qui passa sept ans dans les camps de travail soviétiques après la reddition de la Sixième Armée, ne cessa jamais de s'intéresser au sujet. Il contesta toujours vigoureusement la thèse de « l'épuisement » comme explication de nombre de ces morts inexplicables, bien que de récentes études, montrant que des rats privés de sommeil meurent en trois semaines, suggèrent que la résistance d'humains placés dans des conditions identiques décline rapidement. Il reconnaît que les constantes attaques nocturnes des Russes, ne laissant aucun répit aux soldats allemands, avaient un effet complémentaire. Mais son explication, après bien des années, est plus complexe. Il est convaincu que la combinaison de l'épuisement, de la tension nerveuse et du froid avait bouleversé le métabolisme de la plupart des soldats. Ce qui voulait dire que même s'ils recevaient

l'équivalent, par exemple, de 500 calories par jour, leurs corps n'en absorbaient qu'une fraction, ce qui entraînait un processus accéléré d'inanition.

La malnutrition avait également pour effet de diminuer gravement la faculté de résistance du sujet à des maladies infectieuses, comme l'hépatite et la dysenterie dans les premières phases de l'encerclement, puis la typhoïde et le typhus vers la fin. Les problèmes d'hygiène étaient aussi à prendre en considération. Dans la steppe, il n'y avait pas d'eau pour se laver – et encore moins pour laver ses vêtements – parce qu'il n'y avait pas assez de combustible pour faire fondre la neige et la glace. « Rien de nouveau ici, écrivait, par exemple, un lieutenant de la 29^e Division d'infanterie motorisée. Le seul fait saillant est que nous sommes chaque jour plus infestés de poux. Les poux sont comme les Russes. On en tue un, et on en voit dix apparaître à sa place. » Les poux, de fait, furent les principaux porteurs des épidémies qui décimèrent les combattants de Stalingrad.

Mais, sur place et sur le moment, l'attention des médecins se concentrait plutôt sur la faiblesse due au manque de nourriture. « Lentement, nos braves combattants entrent dans un état de décrépitude », écrivait un médecin auxiliaire. Il racontait une amputation de la jambe qu'il avait effectuée dans un abri, à la lueur d'une torche électrique, sans l'aide du moindre anesthésique. « On se trouve, ajoutait-il, dans un état d'apathie totale. La seule chose à laquelle on peut penser est la nourriture. »

Le besoin d'espoir des soldats allemands se mêlait à une haine de l'ennemi bolchevique et à un désir de revanche. En proie à ce qu'ils appelaient la *Kesselfieber* (la fièvre du *Kessel*), ils rêvaient d'un corps blindé qui viendrait culbuter les armées russes et les secourir, renversant ainsi la situation et transformant l'échec en

victoire. Certains se remontaient le moral en écoutant avidement les discours de Goebbels, ou en chantant le chant de la Sixième Armée, *Das Wolgalied*, sur un air de Franz Lehar : « *Sur les rives de la Volga se tient un soldat, montant la garde pour la Patrie.* »

Dans le même temps, les services de propagande du commandement soviétique, assistés de leurs collaborateurs communistes allemands, ne chômaient pas. Les Allemands travaillant ainsi pour le NKVD comprenaient Walter Ulbricht, futur président de la RDA, le poète Erich Weinert, l'écrivain Willi Bredel et une poignée de prisonniers de guerre – quatre officiers et un simple soldat – recrutés sur le tas. Ils préparaient les textes que les « crieurs » devaient aller réciter auprès des lignes allemandes à l'aide de mégaphones. Ces « crieurs », qui devaient ramper à travers le *no man's land* avec leurs appareils pour délivrer leur message, étaient des soldats de l'Armée rouge dont fort peu, en fait, savaient l'allemand. La plupart furent tués.

Mais l'activité maîtresse des services de propagande soviétiques consistait en la préparation et l'enregistrement sur des disques de phonographe de programmes de vingt à trente minutes comprenant musique, poèmes, chansons, informations soigneusement sélectionnées et textes de propagande. Ces programmes étaient diffusés par des haut-parleurs montés sur des camions ou, parfois, installés sur des traîneaux que l'on poussait vers les positions allemandes. Ces diffusions entraînaient généralement, au début, des tirs de mortier immédiats, mais, au cours du mois de décembre, la pénurie de munitions rendit plus rare ce genre de réaction.

D'autres procédés sonores étaient utilisés, comme « un bruit de pendule régulier et lancinant », ponctué par une phrase affirmant que, toutes les sept secondes, un Allemand mourait sur le front de

l'Est. Une voix ajoutait alors : « Stalingrad, tombeau de l'armée d'Hitler ! » Retentissaient ensuite les accents d'un tango particulièrement funèbre.

Depuis qu'ils étaient écrits par des Allemands, la qualité des tracts soviétiques s'était considérablement accrue. Des prisonniers interrogés avaient confirmé que « ceux qui avaient le plus d'effet étaient ceux qui évoquaient le foyer, la femme, les enfants, la famille ». « Les soldats, reconnaissait un prisonnier, lisent avidement les tracts russes, même s'ils n'en croient pas le contenu. » On ajoutait que certains « avaient pleuré devant un tract représentant le cadavre d'un soldat allemand avec un jeune enfant en larmes à ses côtés ». Au revers figurait un poème d'Erich Weinert intitulé *Pense à ton enfant !* Les soldats de la Wehrmacht n'imaginaient sans doute pas que l'auteur, travaillant pour le commandement du front du Don, était tout près.

Mais la grande tâche des services soviétiques était de persuader les soldats allemands qu'ils ne seraient pas fusillés s'ils étaient faits prisonniers, ainsi que leur avaient affirmé beaucoup de leurs officiers. Un tract se terminait par un extrait de la directive N° 55 de Staline affirmant : « Si des soldats ou des officiers allemands se rendent, l'Armée rouge doit les faire prisonniers et leur laisser la vie sauve. »

Le drame vécu par l'armée allemande à Stalingrad a suscité au fil des ans de multiples controverses. De nombreux témoins et historiens allemands ont blâmé Paulus pour n'avoir pas désobéi aux ordres supérieurs et tenté la sortie. Mais il manquait à Paulus des informations essentielles, et celui qui aurait pu les lui donner n'était autre que son supérieur immédiat, le maréchal

von Manstein.

« Peut-on servir deux maîtres ? » se demanda le général Strecker quand Hitler rejeta l'Opération Coup de Tonnerre, le plan de percée qui devait suivre Orage d'Hiver. Mais, en fait, l'Armée allemande n'avait qu'un seul maître. L'abdication de ses officiers généraux devant le pouvoir politique depuis 1933 l'avait discréditée et rendue impuissante sur le plan de la décision. Et le désastre de Stalingrad fut, en réalité, le prix qu'elle eut à payer pour les faveurs qu'elle avait acceptées du régime national-socialiste. Elle n'avait plus le choix de son maître, à moins de rejoindre les quelques réfractaires groupés autour d'Henning von Tresckow et de Stauffenberg.

On a beaucoup discuté sur le point de savoir si une percée était encore réalisable au cours de la deuxième quinzaine de décembre. À l'époque, néanmoins, les officiers de blindés eux-mêmes reconnaissaient que « les chances d'une percée diminuaient chaque semaine ». Les fantassins avaient encore moins d'illusions. « Nous, les survivants, écrivait à sa famille un caporal, pouvons à peine continuer à tenir, tant nous sommes faibles et affamés. » Le docteur Alois Beck s'élevait à bon droit contre « la légende selon laquelle une percée aurait réussi ». Il estimait que les Soviétiques auraient abattu « comme des lapins les soldats à demi gelés », qui n'auraient, dans leur état, eu aucune chance de pouvoir avancer avec armes et munitions dans trente centimètres de neige, avec une croûte de glace à la surface. « Chaque pas était épuisant, constatait un officier d'état-major de la Sixième Armée. Cela aurait été la Berezina. »

Le débat, de toute façon, ne pouvait être que purement académique, et il est probable qu'avec sa très grande intelligence, Manstein s'en était déjà rendu compte. Il avait très

ostensiblement envoyé, le 19 décembre, son officier de renseignement, le major Eismann, dans le *Kessel* afin de discuter avec le commandement de la Sixième Armée de l'Opération Coup de Tonnerre, mais il savait dès ce moment qu'Hitler, qui venait de réaffirmer sa détermination de rester sur la Volga, ne changerait jamais d'avis.

Manstein devait avoir également compris que toute tentative de percée était dorénavant vouée à l'échec. Avant même que le gros de la 2^e Armée de la Garde de Malinovski se soit déployé, les divisions blindées de Hoth avaient été bloquées sur la Michkova avec de lourdes pertes. La Sixième Armée, avec ses troupes épuisées et moins de soixante-dix chars presque à court de carburant, n'avait aucune chance de bousculer la 57^e Armée soviétique. Plus important encore, Manstein savait dès le 19 décembre que l'Opération Petite Saturne, lançant trois armées russes supplémentaires sur ses arrières, venait changer encore les données du problème.

Mais, très simplement, il avait senti que, vis-à-vis de l'Histoire comme vis-à-vis de la Wehrmacht, il devait apparaître comme un homme ayant fait tout son possible, et cela même s'il était convaincu, à bon droit, que la seule chance de se sauver avait, pour la Sixième Armée, disparu depuis près d'un mois. Son apparente mauvaise conscience après l'événement était probablement due au fait que, compte tenu du refus d'Hitler de se retirer du Caucase, il avait également utilisé la Sixième Armée pour fixer les sept armées soviétiques qui l'encerclaient. Et, d'autre part, si Paulus avait pu sortir du piège, il lui serait resté trop peu d'hommes, et en trop piètre état, pour être de la moindre utilité militaire ultérieurement.

« NOËL À L'ALLEMANDE »

Durant la deuxième quinzaine de décembre, tout débat stratégique fut, curieusement, relégué au second plan par un phénomène psychologique très particulier. Noël arrivait. Et nulle formation de la Wehrmacht ne fut plus accaparée par cette perspective que la Sixième Armée. L'état léthargique dû à la malnutrition et le désir d'évasion, ainsi que la fièvre obsidionale qu'Hitler contribuait à entretenir, jouèrent sans aucun doute leur rôle, mais aucun de ces facteurs ne peut expliquer seul la frénésie presque obsessionnelle que la venue de Noël avait suscitée chez les assiégés.

Les préparatifs avaient commencé bien avant l'avance des divisions blindées de Hoth en direction de la Michkova et ne s'étaient pas ralentis, même lorsque le bruit du canon était venu semer espoir et excitation parmi les soldats. Dès le début du mois de décembre, les hommes avaient commencé à mettre de côté quelques vivres, si modestes qu'en puissent être les quantités, non en vue d'une offensive mais en vue d'un repas de Noël. Une unité de la 297^e Division d'infanterie abattit prématurément un animal de trait pour faire du « saucisson de cheval » à cette occasion. Des couronnes étaient confectionnées avec les herbes jaunes de la steppe, et de petites répliques d'arbres de Noël étaient taillées dans du bois pour « rappeler le pays ».

Les soldats n'étaient pas seuls à succomber à la sentimentalité. Le général Edler von Daniels avait décoré son nouvel abri souterrain d'un arbre de Noël sous lequel il avait placé, dans un berceau, une photographie de son « bébé du *Kessel* », né peu

après l'encerclement de la Sixième Armée. Il avait écrit à sa jeune épouse qu'il allait célébrer Noël « à l'allemande, bien qu'au fond de la Russie ».

Pour les soldats, les camarades remplaçaient, de toute évidence, la famille. « Chaque homme cherchait à apporter un peu de joie à un autre, écrivit le général von Daniels après une tournée des abris. Il était vraiment exaltant de voir s'exercer la vraie camaraderie du front. » Une banderole proclamait d'ailleurs « La camaraderie à travers le fer et le sang ».

Le docteur Kurt Reuber, pasteur, théologien et ami d'Albert Schweitzer, devenu médecin à la 16^e Division blindée, était aussi un artiste très doué. Il transforma en atelier son abri, situé dans la steppe, au nord-ouest de Stalingrad et entreprit de dessiner au dos d'une carte d'état-major russe – le plus grand papier dont il pouvait disposer – une Vierge à l'Enfant, avec les mots de saint Jean l'Évangéliste : « Lumière, Vie, Amour. » Il accrocha le dessin – cette « Madone de la Forteresse » qui se trouve maintenant dans l'église du Kaiser Wilhelm à Berlin – dans son abri. Tous ceux qui y entraient semblaient fascinés, et beaucoup se mettaient à pleurer. À la grande gêne de Reuber, qui était certainement l'artiste le plus modeste qui se puisse imaginer, son bunker devint une sorte de lieu de pèlerinage.

Ce Noël d'assiégés fut l'occasion d'un incontestable élan de générosité. Un lieutenant sacrifia toutes ses cigarettes, son papier à lettres et sa ration de pain pour faire des cadeaux à ses hommes. « Il ne me restait rien pour moi, écrivit-il à sa famille, mais ce fut l'un de mes plus beaux Noël, et je ne l'oublierai jamais. » D'autres hommes aussi donnaient leurs cigarettes et, plus précieux encore, leur pain. D'autres taillaient des objets en bois ou confectionnaient des étagères pour leurs camarades.

Durant la veillée de Noël, le chef de bataillon pianiste de Reuber sacrifia sa dernière bouteille de vin mousseux pour les soldats se trouvant à l'infirmerie. Mais, comme tous les quarts venaient d'être remplis, quatre bombes explosèrent juste à l'extérieur. Tous se jetèrent à terre, renversant leur vin. Le médecin saisit sa trousse et se précipita au-dehors. Il y avait un tué et trois blessés. Le mort avait été atteint alors qu'il chantait *O du fröhliche*. Ces bombes mirent fin aux réjouissances. De toute manière, la 16^e Division blindée et la 60^e Division d'infanterie motorisée ne tardèrent pas à se retrouver en butte à de violentes attaques soviétiques dans les premières heures de Noël.

Un peu partout dans les abris, on chantait *Stille Nacht, heilige Nacht* « d'une voix enrouée », à la lueur de bougies qui avaient été soigneusement mises de côté en prévision de l'événement. Ayant fait le tour des positions avancées, le général Strecker était manifestement ému. « C'est une *stille Nacht* au milieu du fracas de la guerre, devait-il écrire. Un Noël qui montre l'authentique fraternité des soldats. » Les visites des officiers supérieurs avaient aussi, pour les hommes, leurs petits avantages matériels. « Le général commandant la division, rapportait un sous-officier des troupes blindées, nous a donné un coup à boire et une tablette de chocolat. »

Sur les positions qui n'étaient pas attaquées, les hommes se groupaient dans les abris disposant d'un poste de radio pour écouter « l'émission de Noël de la Grossdeutsche Rundfunk ». À leur total étonnement, ils entendirent une voix annonçant : « Ici, Stalingrad ! », puis un chœur – censé se trouver sur les bords de la Volga – chantant *Stille Nacht*. Certains estimèrent la duperie nécessaire, compte tenu des circonstances, mais d'autres se sentirent furieux. Ils jugeaient qu'ainsi, on trompait non

seulement leurs familles, mais le peuple allemand tout entier.

À sept heures, le matin de Noël, on nota dans le journal de la Sixième Armée : « Aucun vol de ravitaillement au cours des dernières quarante-huit heures (c'était une légère exagération). Les réserves de vivres et de carburant arrivent à épuisement. » Et, dans la journée, Paulus adressa à l'état-major du Groupe d'Armées du Don un message à transmettre au général Zeitzler : « Si nous ne recevons pas des envois de vivres accrus dans les quelques jours qui viennent, nous devons nous attendre à une hausse considérable du taux de mortalité par épuisement. »

Les membres de l'état-major de la Sixième Armée se rendaient bien compte que les tempêtes de neige de la veille devaient avoir affecté les vols, mais ils n'avaient pas été informés de l'attaque du terrain de Tatsinskaïa par les chars de Badanov. L'état-major de Manstein n'avait même pas jugé utile de leur faire part de la contre-attaque soviétique contre les blindés de Hoth sur la Michkova. Quand finalement, le 26 décembre, arrivèrent 108 tonnes, les responsables de la Sixième Armée constatèrent qu'on leur avait envoyé dix tonnes de sucreries pour Noël, mais pas de carburant.

Dans leurs lettres de Noël à leurs familles, les hommes de la Sixième Armée livraient évidemment leurs sentiments, leurs aspirations et leurs espoirs. « Du fond de nos cœurs, écrivait un médecin de la 44^e Division d'infanterie, nous persistons à espérer que tout va changer. » Ce sentiment était partagé par beaucoup, mais Paulus, quant à lui, montrait plus de lucidité. « Ce Noël, écrivait-il à sa femme, n'a naturellement pas été très joyeux. À de tels moments, mieux vaut éviter les festivités... On ne doit pas, je

pense, trop compter sur la chance. »

Comme on pouvait le prévoir, la différence de ton entre la correspondance des soldats allemands et celle des soldats soviétiques était encore plus marquée qu'auparavant. Alors que les Allemands se montraient sentimentaux et enclins à la nostalgie et au mal du pays, les Soviétiques cultivaient ostensiblement le patriotisme. « Ma chérie, écrivait l'un de ces derniers à sa femme la veille de Noël, nous repoussons les serpents là d'où ils sont venus. Notre avance victorieuse rapproche le moment où nous nous reverrons. » « Chère Maria, disait dans sa lettre un certain Kolia, cela fait trois mois que je suis ici, à combattre pour notre belle (un mot supprimé par la censure). Nous avons commencé à exercer une sérieuse pression sur l'ennemi. Maintenant, nous avons encerclé les Allemands. Chaque semaine, des milliers sont faits prisonniers et des milliers sont anéantis sur le champ de bataille. Il ne reste que les SS les plus obstinés. Ils se sont retranchés dans leurs casemates et les défendent féroceement. Et maintenant, je vais faire sauter l'une de ces casemates. Au revoir. »

Le jour de Noël, la température descendit à moins vingt-cinq. L'eau était complètement gelée dans les cratères d'obus, si profonds qu'ils puissent être. Les aumôniers disaient la messe dans la neige, tandis que le vent glacial agitait au-dessus d'eux bâches et toiles de tente. Dans certains cas, spiritualité et justification idéologique venaient se mêler, lorsqu'était évoquée l'Allemagne chrétienne contre la Russie athée.

Même à l'intérieur du *Kessel*, l'esprit de Noël ne régnait pas partout. Ainsi, le médecin-général Renoldi interdit l'évacuation par air des hommes atteints de gelures, sous le prétexte qu'ils avaient pu s'exposer volontairement au froid pour éviter d'aller au

combat. Et, pire encore, aucune nourriture, en dehors d'un peu de blé pourri venant du grand silo de Stalingrad, n'avait été donnée aux 3 500 prisonniers de guerre russes des camps de Voroponovo et de Goumrak, car ils ne figuraient sur aucun état d'intendance. Cette atrocité, d'origine partiellement bureaucratique, avait fait monter le total des décès à vingt par jour au moment de Noël, et ce nombre ne cessait de s'accroître. L'intendant responsable de ces prisonniers prétendit que le typhus en était la cause, mais quand un officier de l'état-major de la Sixième Armée lui demanda s'il y avait eu des morts par malnutrition, il devint très évasif. « Après avoir réfléchi un moment, il le nia, nota l'officier. Je savais ce que cela voulait dire. Parmi nos propres troupes, on commençait à voir des choses semblables. » Ce qui représentait une échappatoire pire encore. Même quand certains prisonniers, poussés à bout par la faim, eurent recours au cannibalisme, rien ne fut fait pour améliorer leur sort, car cela aurait « retiré de la nourriture aux soldats allemands ».

La nuit de Noël était « une belle nuit étoilée », et le thermomètre descendit plus bas encore. Le matin suivant, néanmoins, les combats se poursuivirent dans le secteur nord-est du *Kessel*, tenu par la 16^e Division blindée et la 60^e Division d'infanterie motorisée. « Ainsi, raconta ultérieurement l'aumônier de celle-ci, une douzaine de nos unités furent envoyées à la contre-attaque dans des vents glaciaux et par moins trente-cinq degrés. » Malgré ces affreuses conditions et la pénurie de munitions, les deux divisions parvinrent à détruire soixante-dix chars soviétiques.

Ce même matin du 26 décembre, Paulus adressa à Manstein un nouveau message commençant par : « Des pertes très lourdes, le froid et un ravitaillement insuffisant ont gravement réduit la

capacité de combat des divisions. » Il ajoutait que si les Russes redéployaient contre la Sixième Armée les forces qu'ils avaient employées à combattre les divisions blindées de Hoth, « il ne serait pas possible de leur résister longtemps ».

Une occasion inattendue se présenta alors. Le général Hube, commandant le Corps blindé XIV, reçut ordre de quitter le *Kessel* par avion le 28 décembre pour gagner l'état-major de Manstein à Novotcherkask. De là, un autre avion devait l'emmener en Prusse-Orientale pour qu'il y reçoive la Croix de Chevalier avec Feuilles de Chêne des mains d'Hitler en personne. Paulus demanda à Schmidt de donner à Hube « tous les documents nécessaires » sur la pénurie de carburant comme de matériel médical. Il se trouvait qu'Hube, le vétéran manchot au franc-parler, était l'un des rares généraux que le Führer respectait. Et les membres de l'état-major de Paulus ne pouvaient toujours pas croire qu'Hitler « abandonnerait la Sixième Armée ».

Hitler s'était sans nul doute convaincu qu'il faisait tout pour sauver la Sixième Armée, mais il était de plus en plus éloigné des réalités. Ce même jour, son quartier général envoya à celui du Groupe d'Armées du Don un message promettant, en dépit des difficultés de transport, « 372 chars et canons automoteurs ». Manstein savait qu'il s'agissait là d'un vœu pieux.

Cependant, dans la ville de Stalingrad, les restes des divisions de Seydlitz se trouvaient sur la défensive. Les soldats devaient conserver leurs munitions pour repousser les attaques. Ils trouvaient refuge au plus profond des caves et des bunkers, cherchant à s'abriter du froid comme de l'artillerie soviétique. « Ils sont là comme des sauvages hirsutes dans des cavernes

préhistoriques, écrivait Grossman, dévorant de la viande de cheval dans la fumée et la pénombre, au milieu des ruines de cette magnifique cité qu'ils ont détruite. »

La formule « forte activité des troupes d'assaut ennemies » revenait fréquemment dans le journal de marche de la Sixième Armée. Hans Urban, un ancien brigadier de police de Darmstadt servant à la 389^e Division d'infanterie, devait fournir ultérieurement une description détaillée de ce genre de combats dans le secteur nord de Stalingrad, à la fin du mois de décembre.

« L'ennemi, écrivait-il, avait coutume d'attaquer à l'aube et au crépuscule, après une intense préparation d'artillerie et des tirs de mortier. S'il nous prenait deux ou trois retranchements, nous nous efforcions de les reprendre ensuite. Le 30 décembre, après de nombreuses attaques de ce genre, je reçus ordre de me porter en avant avec mon groupe. Mes neuf hommes, avec leurs mitrailleuses, réussirent à mettre en échec l'attaque suivante, menée par 300 hommes venus de Spartakovka. Les vingt fantassins qui étaient restés sur la position étaient si épuisés par toutes les attaques subies qu'ils ne purent être d'un grand secours. Beaucoup étaient prêts à abandonner leurs positions. Je n'avais pas de champ de tir dégagé pour mes deux mitrailleuses. L'ennemi utilisait le terrain et les ruines. Nous devions le laisser approcher jusqu'à une vingtaine de mètres avant d'ouvrir le feu. Vingt-deux cadavres au moins restèrent devant nos positions. Les Russes survivant tentèrent de nous débusquer à la grenade. L'ennemi attaqua de nouveau dans ce même secteur à l'aube du 1^{er} janvier, avec trois compagnies. Il était difficile de dénombrer exactement les assaillants, car ils tiraient de trous dans le sol, de derrière des pans de mur en ruines ou des piles de gravats. Nous les primes en tir croisé avec les deux mitrailleuses et ils subirent de lourdes

pertes. Un tireur au mortier fut touché, et, bien que n'ayant jamais subi d'instruction avec cette arme, nous réussîmes à utiliser leurs propres munitions contre eux. Quand tout fut fini, nous étions si faibles et épuisés et il y avait tant de cadavres gisant autour de nous, que nous ne pûmes pas même enterrer nos propres camarades. »

En frappant contraste avec ses communications très pessimistes à l'état-major du Groupe d'Armées du Don et avec la lettre adressée à sa femme, Paulus signa un vibrant message de Nouvel An à l'intention de la Sixième Armée : « Notre volonté d'obtenir la victoire est intacte, et la Nouvelle Année verra certainement notre libération. Quand cela se produira, je ne puis encore le dire. Mais le Führer n'est jamais revenu sur sa parole, et ce ne sera pas différent cette fois. »

Hitler insistant sur le maintien des zones horaires, le Nouvel An russe arriva deux heures plus tôt que le Nouvel An allemand. C'est donc à vingt-deux heures que la partie de cartes du général Edler von Daniels fut interrompue par « un énorme feu d'artifice » ; l'artillerie soviétique envoyait ses « vœux de Nouvel An ».

Daniels était assez euphorique à ce moment. Il venait d'être nommé lieutenant-général et de recevoir la Croix de Chevalier. Il avait également reçu une bouteille de veuve-cliquot comme cadeau de Nouvel An de Paulus. Certains des généraux de Stalingrad semblaient encore se préoccuper plus de promotions et de décorations que du sort de la Sixième Armée.

Quand il fut minuit à l'heure allemande, on ne tira que quelques obus éclairants. On ne pouvait se permettre de gaspiller des projectiles explosifs. Dans le *Kessel*, on ouvrit les dernières

bouteilles pour le toast traditionnel « *Prosit, Neujahr !* » Les Soviétiques, en revanche, n'avaient à se priver ni de munitions ni d'alcool. « Le Nouvel An a été bien célébré, écrivait Victor Barsov, un soldat d'infanterie de marine. J'ai bu 250 grammes de vodka dans la soirée. La nourriture n'était pas mauvaise non plus. Dans la matinée, j'ai bu encore 200 grammes pour éviter d'avoir mal à la tête. »

De nombreux soldats allemands s'accrochaient à l'idée que les choses allaient s'améliorer avec la venue de la nouvelle année. « Mes chers parents, écrivait l'un d'eux. Je vais bien. Malheureusement, je vais devoir monter de nouveau la garde ce soir. J'espère qu'en cette nouvelle année 1943, je ne connaîtrai pas autant de déceptions qu'en 1942. »

L'optimisme était entretenu par le message de Nouvel An adressé par Hitler à Paulus et à la Sixième Armée. Seuls les plus sceptiques s'étaient avisés que ce texte ne constituait pas une ferme garantie. « Au nom du peuple allemand, déclarait-il, je vous adresse à vous et à votre vaillante armée mes vœux les plus chaleureux pour la Nouvelle Année. Je suis conscient de la difficulté de votre périlleuse situation. L'attitude héroïque de vos troupes commande mon plus grand respect. Mais vous et vos soldats devez entamer l'Année Nouvelle avec l'inébranlable conviction que moi-même et la Wehrmacht tout entière ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour dégager les défenseurs de Stalingrad, et que de votre fermeté naîtra le plus glorieux fait d'armes de l'histoire militaire allemande. Adolf Hitler. »

« Mein Führer, répondit immédiatement Paulus. Les paroles de confiance que vous avez eues à l'occasion de la Nouvelle Année ont été accueillies ici avec le plus grand enthousiasme. Nous justifierons votre confiance. Vous pouvez être certain que nous

tous, du plus vieux général au plus jeune grenadier, tiendrons, inspirés par une volonté fanatique, et contribuerons ainsi à la victoire finale. »

Les lettres de Nouvel An de beaucoup d'hommes de la Sixième Armée reflétaient également une détermination renouvelée. « Nous ne nous laissons pas abattre, écrivait un capitaine. Nous croyons en la parole du Führer. » De même, un sous-officier proclamait : « Nous gardons toute notre confiance au Führer, une confiance inébranlable jusqu'à la victoire finale. » « Le Führer, disait un simple soldat, connaît nos soucis et nos besoins. Il tentera toujours, j'en suis certain, de nous venir en aide aussi vite que possible. » Même un sceptique comme le général Strecker semblait avoir été touché par le message. « De nouveaux espoirs surgissent, écrivit-il, et un peu d'optimisme règne quant au présent et à l'avenir immédiat. »

Paulus, d'un autre côté, était préoccupé par le succès croissant rencontré par la propagande soviétique. Le 7^e Service de l'état-major du front du Don, chargé de la « propagande opérationnelle », avait identifié, on l'a vu, la 44^e Division d'infanterie et la 376^e Division d'infanterie du général Edler von Daniels comme les unités sur lesquelles il devait intensifier ses efforts.

Tôt le matin du 3 janvier, Paulus rendit visite à la 44^e Division d'infanterie « à la suite d'émissions de radio faites par des prisonniers ayant appartenu à cette division ». Ces prisonniers avaient évoqué la pénurie de vivres et de munitions, ainsi que les lourdes pertes subies. « Le commandant en chef, précisa, au sujet de la visite de Paulus, le rapport de la Sixième Armée, voulait que des avertissements soient donnés quant aux conséquences d'une participation à de telles émissions. Tout soldat se mettant dans ce

cas doit comprendre que son nom sera connu et qu'il sera passible du conseil de guerre. » Le rapport ajoutait que, durant la rencontre de Paulus avec le général Deboi, commandant la division, on avait enregistré « une violente attaque appuyée par des chars ».

Le matin suivant, Paulus s'en alla voir le commandant roumain dans le « secteur de la Forteresse », où les cas de gelures graves étaient extrêmement nombreux en raison du manque de vêtements convenables, « en particulier de bottes, de pantalons et de chaussettes ». Le nombre croissant de désertions amena Paulus à conclure qu'un « effort de contre-propagande était nécessaire contre les tracts russes imprimés en roumain ».

Bataillons et compagnies se trouvaient à effectifs si réduits que ces désignations n'avaient plus guère de sens. D'autre part, sur les quelque 150 000 soldats restant dans le *Kessel*, moins d'un sur cinq était un combattant de première ligne. De nombreuses compagnies ne comptaient plus qu'une douzaine d'hommes valides. De plus en plus souvent, par conséquent, des fragments d'unité étaient amalgamés pour former des groupes de combat. Ainsi, les survivants de la compagnie d'infanterie portée du sergent-major Wallrawe se retrouvèrent mêlés « à des hommes de la Luftwaffe et des Cosaques » et envoyés défendre une position près de Karpovka. Ce n'était pas le meilleur endroit où se trouver. Un simple coup d'œil à la carte indiquait que le « nez » qui formait l'extrémité sud-ouest du *Kessel* serait le premier objectif des Russes lorsqu'ils décideraient d'en finir avec la Sixième Armée.

La nouvelle année commença par quelques jours d'un temps humide et relativement doux. Les soldats russes détestaient cette sorte de dégel. « Je n'aime pas le temps de Stalingrad, écrivait

Victor Barsov. Il change souvent et fait se rouiller les fusils. Quand il se réchauffe, la neige se met à tomber. Tout devient moite. Les bottes de feutre s'humidifient et on ne peut rien faire sécher. » Ses camarades et lui se réjouirent sans doute quand, le 5 janvier, la température tomba à moins trente-cinq.

Les Soviétiques s'appliquaient à utiliser autant qu'ils le pouvaient leur supériorité en équipements d'hiver. « Les Russes ont commencé à pousser des pointes offensives, constatait un officier de liaison de la Luftwaffe. S'ils réussissent à percer les lignes, nul de nos hommes n'est en état de creuser de nouvelles tranchées. Les hommes sont physiquement trop épuisés par le manque de nourriture, et le sol est durci par le gel. » À découvert dans la steppe, de plus en plus de soldats périssaient. Le 6 janvier, Paulus envoya au général Zeitzler un message déclarant : « Armée affamée et morte de froid. N'avons plus de munitions et ne pouvons plus faire se mouvoir les chars. » Le même jour, Hitler décerna au général Schmidt la Croix de Chevalier.

Maintenant que le sort de la Sixième Armée était scellé, des journalistes soviétiques furent invités au quartier général du front du Don, à Zavarikino. Une délégation d'écrivains vint de la capitale pour visiter la 173^e Division de fusiliers, qui avait été recrutée dans le quartier Kievski, à Moscou, et comprenait d'assez nombreux intellectuels. Un rapport devait préciser que, « du poste de commandement de la 65^e Armée, les écrivains Alexandre Korneitchouk et Wanda Vassilievskaja » avaient assisté à l'attaque par la division du Kourgane de Kazatchy, une ancienne nécropole tartare au nord-ouest du *Kessel*.

Avant même l'échec de l'offensive de Hoth sur la Michkova,

Staline avait commencé à presser sans relâche ses généraux de lui fournir des plans pour l'annihilation de la Sixième Armée. Le matin du 19 décembre, il avait téléphoné à Voronov, le représentant de la *Stavka* chargé de superviser l'Opération Petite Saturne, pour lui ordonner de se transporter au quartier général du front du Don, qui s'étendait sur les villages voisins de Zavarikino et de Medvedevo. Chaque général ou chaque service y disposait d'une isba en rondins et des voitures d'état-major Willys y circulaient constamment.

S'étant installé non loin de l'isba de Rokossovski, Voronov rassembla rapidement une petite équipe pour étudier les options qui s'offraient aux troupes soviétiques. Il insista, bien que harcelé par Staline, qui voulait ses conclusions dans les deux jours, pour inspecter lui-même le terrain avant de se prononcer. Visitant le quartier général de la 57^e Armée, il put voir, à quelque 2 700 mètres au-dessus de lui, un groupe de transports Ju-52 passer sans la moindre escorte de chasseurs. Les batteries de DCA soviétiques ouvrirent le feu trop tard, et la chasse russe intervint aussi trop tard. Aucun Junker ne fut abattu. Voronov fut encore plus furieux quand il découvrit combien il y avait peu de coordination entre les observateurs au sol, les batteries antiaériennes et les escadrilles de chasse.

De retour à Zavarikino, il examina de nouveau les données et les chiffres qui lui avaient été fournis. En dépit de la forte résistance allemande rencontrée au début du mois de décembre, le colonel Vinogradov, principal officier de renseignement de l'état-major du front du Don, n'avait que très peu modifié son estimation du nombre de soldats se trouvant dans le *Kessel*. Quand on lui demandait d'être précis, il l'évaluait à 86 000 hommes. Ce chiffre devait devenir une grave source d'embarras pour le Service de

renseignement militaire quand il se trouvait ultérieurement rappelé – et ce surtout par les rivaux du NKVD.

Le plan de l'Opération Cercle fut enfin achevé le 27 décembre et envoyé aussitôt à Moscou. Le lendemain, Voronov se vit enjoindre de le revoir. Staline insistait pour que la première phase de l'offensive, concentrée sur le « nez » de Karpovka-Marinovka au sud-ouest, parte du nord-ouest et soit coordonnée avec une autre opération vers le coin opposé du *Kessel*, isolant le secteur des usines de Stalingrad et les faubourgs du nord.

À une réunion du Comité d'État de défense, Staline déclara que le problème de la rivalité entre Eremenko, le commandant du front de Stalingrad, et Rokossovski, le commandant du front du Don, devait être résolu avant le début de l'opération à venir. « Qui désignerons-nous comme responsable de la liquidation finale de l'ennemi ? » demanda-t-il.

Quelqu'un avança alors le nom de Rokossovski. Staline demanda à Joukov ce qu'il en pensait.

« Eremenko va être très blessé », fit remarquer Joukov.

« Nous ne sommes pas des écolières, répliqua Staline. Nous sommes des Bolcheviques, et nous devons choisir les chefs qui conviennent. » On laissa à Joukov le soin d'annoncer la mauvaise nouvelle à Eremenko.

Rokossovski se fit allouer, pour donner le coup de grâce à la Sixième Armée, 47 divisions, 5 610 canons de campagne et mortiers lourds et 169 chars. Cette force de 218 000 hommes devait être appuyée par 300 avions. Mais, à la grande fureur d'un Staline de plus en plus impatient, des difficultés de transport vinrent retarder l'acheminement des renforts et du matériel nécessaires. Voronov sollicita un nouveau délai de quatre jours. Staline se fit alors sarcastique : « Vous allez rester là jusqu'à ce

que les Allemands vous fassent prisonniers, Rokossovski et vous ! » Avec une extrême réticence, il accepta que la date de l'opération soit reportée au 10 janvier.

À l'extérieur du *Kessel*, les officiers allemands se demandaient ce qui allait se passer. Après une longue conversation avec Richthofen, le général Fiebig, commandant le VIII^e Corps aérien, demanda : « Pourquoi les Russes n'écrasent-ils pas le *Kessel* comme un fruit trop mûr ? » Les officiers soviétiques du front du Don étaient également surpris du retard apporté à l'offensive, et ils se demandaient combien de temps encore ils allaient devoir attendre leurs ordres d'attaquer. Mais Voronov, dans le même temps, avait reçu un nouveau message téléphonique de Moscou lui ordonnant de préparer un ultimatum pour la Sixième Armée.

Durant la première semaine de janvier 1943, Voronov s'appliqua à rédiger un projet de texte s'adressant personnellement à Paulus. Il devait constamment téléphoner à Moscou pour enregistrer les amendements de Staline. Quand il fut finalement approuvé, le texte fut traduit au quartier général du front du Don par « des Allemands antifascistes du groupe dirigé par Walter Ulbricht ». Pendant ce temps, des représentants du NKVD et le colonel Vinogradov, responsable du service de renseignement militaire, toujours en rivalité, avaient commencé à rechercher des officiers pouvant servir de parlementaires. Le 7 janvier en fin d'après-midi, ils aboutirent à un compromis : le major Alexandre Mikhaïlovitch Smislov, du service de renseignement militaire, et le capitaine Nicolas Dimitrievitch Diatlenko, du NKVD, furent choisis pour opérer ensemble. Interrogeant Diatlenko, Vinogradov lui demanda soudain : « Vous

êtes un *khokhol* (un “huppé”) ? » C’était là le nom que les Russes donnaient avec mépris et dérision aux Ukrainiens en raison de la coupe de cheveux très particulière qu’arboraient autrefois nombre d’entre eux. « Non, camarade colonel, répondit Diatlenko d’un ton pincé, je suis un Ukrainien. » Vinogradov se mit à rire et dit : « Bien répondu. Vous ferez l’affaire pour représenter l’Armée rouge face aux fascistes. »

Smislov et Diatlenko reçurent ensuite leurs instructions du général Malinine, le chef d’état-major, et de Voronov lui-même. Ceux-ci leur demandèrent à maintes reprises, au cours de l’entretien, s’ils comprenaient bien les consignes données par Moscou pour la rencontre. En fait, personne n’avait une idée très claire des règles et du protocole gouvernant un envoi de parlementaires. Diatlenko reconnut que tout ce qu’il en savait venait de la pièce de Soloviov *Maréchal Koutousov*.

Malinine, en tout cas, ordonna au service d’intendance de procurer aux deux officiers les uniformes les plus élégants dont on pouvait disposer. Il fallait impressionner les Allemands. L’intendant promit d’habiller Smislov et Diatlenko « comme des jeunes mariés ». Avec l’aval de Voronov, il convoqua tous les aides de camp de l’état-major et les fit se déshabiller afin que les deux futurs parlementaires puissent essayer leurs uniformes et leurs bottes. Puis les « jeunes mariés » se retrouvèrent dans une Willys avec le colonel Vinogradov. On leur apprit que leur destination était la gare de Kotlouban, dans le secteur de la 24^e Armée.

Les troupes soviétiques, dans cette partie du front, avaient reçu l’ordre de cesser le feu au crépuscule. Puis, durant toute la nuit, des haut-parleurs avaient diffusé un message préparé par l’équipe d’Ulbricht demandant aux Allemands de se préparer à recevoir une délégation de parlementaires. À l’aube du 8 janvier,

le feu avait cessé des deux côtés. Smislov et Diatlenko étaient accompagnés d'un caporal de haute taille muni d'un drapeau blanc et d'une trompette à trois notes. « Un calme inhabituel régnait sur la plaine couverte de neige » lorsqu'ils avancèrent jusqu'aux tranchées de première ligne. Le caporal sonna de la trompette. Ils avancèrent encore d'une centaine de mètres, puis une fusillade éclata. Les trois hommes durent plonger derrière un parapet taillé dans la neige. Les uniformes de « jeunes mariés » semblaient soudain beaucoup moins élégants, et ils n'offraient qu'une protection minime contre le froid glacial qui sévissait.

Quand la fusillade se fut calmée, Smislov et Diatlenko, ainsi que leur caporal, se remirent sur pied et reprirent prudemment leur marche. Le caporal agitait son drapeau blanc et sonnait de la trompette. Les Allemands ouvrirent de nouveau le feu, mais en s'abstenant de tirer directement sur les trois hommes. Il était clair qu'ils voulaient forcer les parlementaires à rebrousser chemin. Après plusieurs tentatives du même genre, Vinogradov, furieux, envoya un message annulant une mission qui devenait dangereuse^{18}.

Smislov et Diatlenko retournèrent au quartier général tout penauds, mais Voronov leur dit : « Pourquoi baissez-vous le nez ainsi, camarades ? La situation est telle que ce n'est pas nous qui devrions leur demander d'accepter nos propositions mais le contraire. Nous allons les arroser un tout petit peu, et ils viendront eux-mêmes nous supplier. » Durant la nuit, des avions soviétiques survolèrent les positions allemandes en lâchant des tracts qui comportaient l'ultimatum à Paulus et un message signé de Voronov et de Rokossovski adressé aux « *Deutsche Offiziere, Unteroffiziere und Mannschaften* ». Ces lâchers de tracts furent accompagnés d'un bombardement en règle. Les stations de radio

de l'Armée rouge diffusèrent également ce même texte, lu par Erich Weinert, sur les fréquences les plus utilisées par les Allemands, et certains opérateurs en accusèrent même réception. Les tracts furent certainement lus par les soldats allemands. Un capitaine de la 305^e Division d'infanterie reconnut même, après sa capture par les Russes, que les officiers aussi les avaient lus en secret, poussés par « l'attrait du fruit défendu ». Certains montraient les tracts rédigés en russe aux Hiwis en leur demandant de les traduire. « Tout le monde était au courant de l'ultimatum », précisait le même capitaine.

Smislov et Diatlenko furent réveillés vers minuit, après avoir dormi deux heures seulement au quartier général du front. Une voiture les attendait au-dehors. Ils remirent leurs uniformes habituels – les aides de camp ayant récupéré leur bien – et gagnèrent le local abritant le service de renseignement. Là, ils apprirent tout d'abord que le colonel Vinogradov avait été promu au rang de major général et avait reçu l'Ordre de l'Étoile rouge. Plaisantant, Vinogradov leur déclara qu'il devait cela « au nombre de pantalons qu'il avait usés dans sa carrière en restant assis derrière un bureau », et qu'eux-mêmes recevraient une décoration beaucoup plus prestigieuse encore si, à la deuxième tentative, ils menaient à bien leur mission.

Les deux parlementaires prirent place à bord d'une voiture d'état-major avec Vinogradov et l'officier – également promu général – désigné pour le remplacer à la tête du service de renseignement du front. Tandis que la voiture cahotait entre les vastes ornières gelées, les deux généraux nouvellement promus échangeaient de lourdes plaisanteries et chantaient à tue-tête. Bien que, dans sa relation de l'affaire, Diatlenko ait pudiquement évité de le préciser, ils devaient avoir abondamment fêté leurs

nominations.

La voiture effectua un long parcours le long du flanc sud du *Kessel*, traversa le Don vers l'ouest, puis retraversa à Kalatch en se dirigeant vers le secteur tenu par la 21^e Armée. Peu avant l'aube, elle atteignit le quartier général de la 96^e Division de fusiliers, à quelques kilomètres à l'ouest de Marinovka.

Comme on le fait habituellement pour les condamnés, on servit à Smislov et à Diatlenko un copieux petit déjeuner « avec des rations de ministre ». Puis Vinogradov dit aux deux officiers de se préparer. C'est alors qu'ils se rappelèrent qu'ils avaient rendu à l'intendant du front leur drapeau blanc de parlementaires. On dut en confectionner en toute hâte un autre, utilisant pour ce faire l'un des draps du général commandant la division, cloué tant bien que mal sur une branche d'acacia.

La voiture d'état-major conduisit ensuite Smislov et Diatlenko vers la ligne de front et se gara dans une *balka* pendant que ses occupants continuaient à pied. Ils furent rejoints par un vieil adjudant muni d'une trompette, qui se présenta comme « chef de musique ». Un lieutenant surgit également et proposa aux deux parlementaires de les guider à travers les champs de mines, « car, déclara-t-il, ma vie n'a pas la valeur de la vôtre ».

Ayant revêtu des tenues blanches de camouflage, ils entreprirent de traverser, dans une brume épaisse, la vaste étendue couverte de neige du *no man's land*. Ils découvrirent devant eux une vingtaine ou une trentaine de bosses qui n'étaient autres que des cadavres gelés. Le général Vinogradov, son successeur et le général commandant la division s'étaient installés dans la tourelle d'un char brûlé pour suivre les événements. L'adjudant chef de musique se mit à sonner de la trompette.

En approchant des lignes allemandes, les parlementaires y

distinguerent une certaine agitation. On devait renforcer les effectifs dans les tranchées et les postes avancés. L'adjudant agita le drapeau blanc et sonna de nouveau de la trompette avec insistance. « Que voulez-vous ? » demanda un sous-officier allemand.

« Nous sommes des parlementaires envoyés par le commandement de l'Armée rouge, cria Diatlenko en allemand. Nous avons un message pour votre commandant en chef. Nous vous demandons de nous accueillir conformément aux conventions internationales. »

« Approchez », dit alors l'Allemand. Plusieurs autres têtes sortirent des tranchées, et des fusils furent braqués en direction du petit groupe soviétique. Diatlenko se refusa à avancer avant qu'on ait appelé des officiers. Durant la longue période d'attente qui suivit, une évidente nervosité gagna les deux côtés. Finalement, le sous-officier allemand se mit en route pour aller chercher son commandant de compagnie. Dès qu'il fut parti, des soldats allemands se levèrent à leur tour et commencèrent à interpeller les parlementaires : « *Rus ! Komm, komm !* » Un petit homme empaqueté dans des haillons monta sur le parapet de sa tranchée et se mit à faire le pitre, clamant avec des gestes de chanteur d'opéra : « *Ich bin ein Offizier !* »

« Je vois le genre d'officier que tu es », répondit Diatlenko. Les soldats allemands se mirent à rire et, saisissant leur camarade aux chevilles, le tirèrent dans la tranchée. Smislov et Diatlenko riaient avec eux.

Finalement, le sous-officier revint avec trois officiers. Le plus élevé en grade demanda poliment aux parlementaires ce qu'ils voulaient. Diatlenko s'expliqua et demanda que lui et son camarade fussent reçus conformément aux conventions

internationales, avec des garanties quant à leur sécurité. S'ensuivirent de longues et complexes discussions sur les détails – sur le point de savoir, par exemple, si Smislov et Diatlenko devaient retirer leurs tenues de camouflage ou avoir les yeux bandés avant d'aller plus loin. Après qu'on se fut mis à peu près d'accord et que les officiers des deux camps eurent échangé les saluts réglementaires, Smislov produisit le paquet sous enveloppe étanche adressé au colonel général Paulus. Les officiers allemands se concertèrent alors à voix basse. Puis le lieutenant qui était le plus élevé en grade accepta de conduire les parlementaires soviétiques jusqu'au PC régimentaire. Les bandeaux noirs prévus à l'origine avaient été rendus à l'intendant du front en même temps que le drapeau blanc. On dut donc improviser de nouveaux bandeaux avec des mouchoirs et des ceintures de flanelle. Tout ce que l'« adjudant chef de musique trouva à s'enrouler autour de la tête fut le haut de sa tenue de camouflage blanche. Et, en le voyant ainsi affublé, les Allemands qui l'entouraient éclatèrent de rire en criant : « Bédouin ! Bédouin ! »

Le lieutenant allemand guidait par la main Diatlenko, les yeux bandés. Au bout de quelques pas, il demanda « d'un ton un peu amusé » ce qu'il y avait dans le message adressé à Paulus. « Vous nous proposez de nous rendre ? »

« Je ne suis pas habilité à le savoir », répondit Diatlenko, en utilisant une vieille formule de l'armée tsariste. Ils changèrent de sujet.

« Dites-moi, s'il vous plaît, demanda le lieutenant, s'il est vrai qu'un écrivain allemand nommé Willi Bredel s'est trouvé à Platonovski ? Il s'est adressé par radio à mes soldats pendant dix ou quinze jours. Il les invitait à se rendre en leur jurant qu'ils auraient la vie sauve. Bien sûr, cela faisait rire mes soldats. Mais

l'homme était-il vraiment là ? Il était clair, d'après son accent, qu'il était de Hambourg. Était-ce vraiment lui ou un enregistrement de sa voix ? »

Diatlenko fut tenté de répondre. Bredel était l'un des Allemands travaillant pour son service, et il s'entendait bien avec lui. Mais s'il l'avait révélé, le lieutenant aurait compris immédiatement quel était son « véritable travail ». De toute manière, un incident imprévu vint détourner l'attention de tous. Diatlenko glissa sur la glace et tomba, renversant le lieutenant. Entendant le fracas, Smislov poussa un cri d'alarme. Diatlenko le rassura et présenta ses excuses au lieutenant. Il ne connut pas un instant de peur. « Près d'un millier de prisonniers de guerre étaient déjà passés entre mes mains, devait-il écrire ultérieurement. Je connaissais donc assez leur psychologie pour savoir que nul ne me ferait de mal. »

Les soldats allemands qui vinrent relever les deux hommes glissèrent à leur tour et s'affalèrent en tas sur eux. Cela rappela à Diatlenko un jeu auquel jouaient les enfants ukrainiens.

Quand ils se remirent en route, le lieutenant se remit à questionner sur Bredel un Diatlenko qui se montra beaucoup plus prudent que franc. Il se borna à déclarer que le nom était connu de lui et qu'il avait même lu quelques-uns des livres de Bredel. Puis le lieutenant l'avertit qu'il y avait quelques marches à descendre.

Quand ils purent retirer leurs bandeaux, les parlementaires soviétiques se retrouvèrent dans un vaste bunker aux parois de rondins. Diatlenko y remarqua deux sacs de grain moisi qu'on avait mis à sécher. « Bien fait pour vous, bande de reptiles ! pensa-t-il. Vous avez brûlé le silo de Stalingrad, et maintenant il vous faut fouiller sous la neige pour y trouver de quoi vous nourrir. » Il remarqua aussi que les décorations de Noël étaient

toujours en place.

Un officier supérieur allemand demanda par qui ils étaient accrédités. « Par la *Stavka* de l'Armée rouge », répondit Diatlenko. Le colonel quitta alors le bunker, sans doute pour aller téléphoner. Durant son absence, les officiers allemands et Diatlenko parlèrent un moment des fêtes de Noël. Puis ils se mirent à parler armes, et les Allemands admirèrent le pistolet Tokarev de Diatlenko. Il le leur remit en toute hâte, se souvenant avec gêne que, conformément aux conventions internationales, Smislov, l'adjudant et lui-même auraient dû laisser derrière eux leurs armes personnelles.

Afin d'entretenir un climat assez cordial, l'adjudant, qui s'appelait Siderov, ouvrit un paquet de cigarettes « Lux », qui lui avait été spécialement remis pour impressionner les officiers allemands. « Avec beaucoup de dignité, devait raconter Diatlenko, Siderov proposa le paquet aux Allemands, comme s'il avait toujours fumé du tabac fin et non du *makhorka*. » Il demanda en même temps à Diatlenko d'informer leurs interlocuteurs qu'il en était, quant à lui, à sa troisième guerre, « ayant combattu dans la Guerre impérialiste, la Guerre civile et enfin la Grande Guerre Patriotique ». Diatlenko s'attendait à l'entendre ajouter « contre l'envahisseur fasciste », mais, en fait, Siderov sourit et ajouta : « Et, au cours de ces trois guerres, je n'ai jamais eu l'occasion de discuter aussi paisiblement avec l'ennemi. » Les Allemands approuvèrent, mais, ensuite, la conversation s'interrompit. Dans le silence qui suivit, on entendit soudain une violente canonnade. Les Russes furent horrifiés. L'un des Allemands se précipita hors du bunker pour aller voir ce qui se passait. Il revint et dit aux Soviétiques d'un air accusateur : « C'étaient vos gens. » Heureusement, la canonnade ne tarda pas à se calmer. (Les

parlementaires devaient découvrir ultérieurement qu'ayant été survolés par des avions de transport allemands, les servants de batteries antiaériennes soviétiques n'avaient pu résister à la tentation d'ouvrir le feu sur eux.)

Durant la longue attente qui précéda le retour du colonel allemand, la tension monta. Et quand l'officier supérieur revint, ce ne fut pas pour annoncer, comme les assistants s'y attendaient, qu'une voiture avait été envoyée du quartier général de la Sixième Armée. Le colonel avait, selon Diatlenko, « une expression très différente, un air de chien battu ». Les autres officiers allemands, devinant ce qui s'était passé, se dressèrent tous ensemble « comme si on allait leur lire leur sentence de mort ».

« J'ai reçu ordre, annonça le colonel aux Russes, de ne vous emmener ni de ne vous accompagner nulle part, de ne rien accepter de vous, mais simplement de vous faire de nouveau bander les yeux, de vous faire reconduire, de vous rendre vos pistolets et de garantir votre sécurité. »

Diatlenko protesta abondamment. Il offrit, bien que ce ne fût pas conforme aux instructions qu'il avait reçues, de remettre le pli dont il était porteur à un officier dûment accrédité, en échange d'un reçu.

« J'ai ordre de ne rien accepter de vous », répliqua le colonel allemand.

« Alors, dit Diatlenko, nous allons vous demander d'écrire sur le pli que, conformément aux ordres reçus de votre haut commandement, vous refusez d'accepter la lettre adressée au chef de votre armée. »

Mais le colonel se refusa à même toucher le pli. Smislov et Diatlenko en conclurent qu'il ne restait plus rien à faire d'autre que se laisser bander de nouveau les yeux et reconduire dans

leurs lignes. Ce fut le même lieutenant qui s'en chargea.

— Quel âge avez-vous ? lui demanda Diatlenko à voix basse.

— Vingt-quatre ans, répondit-il.

Ils n'avaient que quelques années de différence.

— Cette guerre entre nos deux peuples est une erreur tragique, reprit Diatlenko après un court silence. Elle finira tôt ou tard, et, à ce moment, cela me ferait plaisir de vous revoir.

— Je n'ai pas d'illusions, fit alors le lieutenant allemand. Avant un mois, nous serons tous deux morts, vous et moi.

— Vous ne pensiez pas sérieusement, vous, les Allemands, dit Diatlenko, que l'Armée russe allait vous laisser passer l'hiver paisiblement dans vos abris ?

— Non, répondit l'Allemand. L'expérience de l'hiver dernier nous permettait de supposer que vous alliez lancer une offensive. Mais personne ne l'attendait sur une telle échelle.

— Vous m'avez dit tout à l'heure que les appels de Willi Bredel faisaient rire vos soldats. Mais est-ce qu'il n'avait quand même pas raison de dire votre situation désespérée ?

— Tout ce qu'il disait était juste, reconnut le lieutenant. Mais n'oubliez pas une chose. Quand ce sont deux visions du monde qui s'affrontent dans une guerre, ce n'est pas avec des paroles lancées d'une ligne à l'autre que l'on peut convaincre les soldats ennemis.

À l'arrivée dans les tranchées, on retira leurs bandeaux aux trois Russes, et on leur rendit leurs pistolets et leurs tenues de camouflage. Puis les deux groupes se firent face et se saluèrent. Siderov ayant repris en main son drapeau blanc, les Russes traversèrent le *no man's land* enneigé pour rejoindre le général Vinogradov, qui attendait toujours près de la carcasse de char.

Vinogradov guida ensuite les parlementaires vers la *balka*, et là

l'un des officiers de la division ne perdit pas de temps. Il demanda à Siderov de lui tracer rapidement un plan des défenses allemandes, ce que l'autre fit avec une remarquable exactitude, au grand étonnement des deux parlementaires qu'il avait accompagnés. « Je ne sais pas, écrivit ensuite Diatlenko, si on lui avait confié cette mission depuis le début, ou si c'était l'inspiration du moment, mais il apparut qu'il avait tout enregistré. » Diatlenko et Smislov retournèrent ensuite avec les deux généraux au quartier général du front du Don, « las et tristes », car leur mission s'était soldée par un échec, et qu'ils en mesuraient les conséquences en vies humaines.

CINQUIÈME PARTIE

LA FIN DE LA SIXIÈME ARMÉE

LE PONT AÉRIEN

Le terme de « pont aérien » était rarement utilisé sur le théâtre même des opérations. L'idée d'une liaison régulière et permanente entre le *Kessel* et l'arrière par-dessus la tête des Soviétiques était fort satisfaisante pour ceux qui se bornaient à regarder les cartes à Berlin ou à Rastembourg. La réalité était moins rose, et les constantes demandes de renseignements d'Hitler, poussant les généraux et officiers d'état-major à de douteuses acrobaties statistiques, ne venaient rien arranger. Les généraux de la Luftwaffe en poste en Allemagne s'étaient précipités pour obéir à tout prix aux instructions impératives données par le Führer quant au ravitaillement de la Sixième Armée par voie aérienne, allant jusqu'à affecter à l'opération, pour faire nombre, un appareil d'entraînement tout à fait inapproprié comme le Junker 86. On envisagea même d'utiliser des planeurs, jusqu'au moment où quelqu'un fit remarquer qu'ils seraient quand même une proie trop facile pour les chasseurs russes.

Les commandants des bases aériennes de l'arrière causèrent aussi de graves perturbations en envoyant des Ju-52 qui n'avaient pas encore été équipés pour les opérations hivernales, afin de prouver qu'ils réagissaient avec la plus grande rapidité aux ordres émanant d'Hitler. La masse d'avions arrivant sans préavis avait déjà suscité un véritable chaos, aucune nouvelle unité de contrôle des opérations aériennes n'étant encore en place. À la fin du mois de novembre, le général Fiebig et l'état-major du VIII^e Corps aérien prirent l'affaire en main, et la situation s'améliora considérablement, même si ses erreurs fondamentales de

conception condamnaient l'opération dès le départ.

Le général von Richthofen avait d'emblée averti le commandement qu'on avait besoin, pour mener les choses à bien, de six aérodromes de taille normale à l'intérieur du *Kessel* au lieu d'un seul, ainsi que de personnel spécialisé au sol. Ses craintes se révélèrent amplement justifiées dès que le temps commença à se détériorer. La meilleure journée fut celle du 19 décembre, où 154 avions réussirent à se poser avec 289 tonnes de chargement, mais ces occasions furent rares. Et le temps n'était pas le seul problème. Le terrain de Pitomnik retenait toute l'attention de l'ennemi, et les carcasses d'appareils détruits rendaient par intermittence la piste impraticable. Régulièrement, ces carcasses étaient repoussées dans la neige, de part et d'autre de la piste, pour aller rejoindre « un vaste cimetière d'appareils ». Atterrir de nuit était doublement dangereux. Les batteries antiaériennes de Pitomnik avaient besoin d'utiliser leurs projecteurs pour détecter les bombardiers de nuit soviétiques, mais, en même temps, l'artillerie ennemie pouvait régler ses tirs sur la base de leurs faisceaux.

La résistance physique et morale des équipages de la Luftwaffe était mise à rude épreuve. Et « les aviateurs jeunes et inexpérimentés étaient durement ébranlés » par les spectacles qui les accueillait à Pitomnik, et avant tout celui des blessés attendant, souvent en effroyable état, l'évacuation et celui des amoncellements de cadavres gelés, laissés ainsi parce que le sol était trop dur pour qu'on puisse les enterrer.

Mais, quelle que fût la gratitude des hommes de la Sixième Armée à l'égard de la Luftwaffe, il y avait d'inévitables sujets d'exaspération. Quand on ouvrit un ballot fraîchement arrivé pour n'y découvrir que du poivre et de la marjolaine, l'intendant de la

Sixième Armée, le lieutenant-colonel Werner von Kunowski, explosa : « Quel est l'imbécile responsable de ce chargement ? » Un officier qui se trouvait là fit remarquer en plaisantant que le poivre, au moins, pouvait être utile en combat rapproché.

Après l'attaque soviétique sur Tatsinskaïa, la flotte d'avions de transport disponibles se trouva considérablement réduite. De plus, la nouvelle base de Ju-52, installée à Salsk, à plus de 260 kilomètres de Pitomnik, était à la limite du rayon d'action effectif des appareils. On mit en service quelques-uns des plus gros quadrimoteurs dont disposait la Luftwaffe – le Focke-Wulf 200 Condor, qui pouvait emporter jusqu'à six tonnes, et le Junker 290, capable d'enlever dix tonnes –, mais ils étaient très vulnérables et n'avaient pas la solidité du bon vieux trimoteur « Tante Ju ». Lorsque Salsk fut également menacé, vers la mi-janvier, les Ju-52 qui restaient durent se transporter au nord-ouest, à Zverevo, au nord de Chakhti. Le nouvel aérodrome se résumait à une piste en neige battue sur des champs labourés. Le personnel, navigants et rampants, devait vivre sous des tentes ou dans des igloos.

Le givrage était devenu un gros problème tant en l'air qu'à terre, et les moteurs avaient de plus en plus de mal à se mettre en route. Il y avait peu de défenses antiaériennes à Zverevo, et, le 18 janvier, chasseurs et bombardiers soviétiques, attaquant en dix-huit vagues consécutives, réussirent à détruire au sol une cinquantaine de Ju-52. Ce fut l'une des rares opérations réellement efficaces de l'aviation de l'Armée rouge, dont les pilotes continuaient à manquer d'audace et d'assurance.

Richthofen et Fiebig avaient été conscients dès le début de l'impossibilité de la tâche qui leur était demandée. Ils attendaient fort peu des autorités supérieures. « Ma confiance en notre

commandement suprême est rapidement tombée au-dessous de zéro », avait carrément déclaré, le 12 décembre, Richthofen au général Jeschonnek, le chef d'état-major de la Luftwaffe. Une semaine plus tard, apprenant que Goering avait affirmé à Hitler que le ravitaillement aérien de Stalingrad ne s'opérait « pas si mal », le même Richthofen avait écrit dans son journal : « En dehors du fait qu'un petit séjour dans le *Kessel* ferait le plus grand bien au tour de taille de Goering, je puis seulement supposer que mes rapports ne sont pas lus ou peut-être pas crus. »

Si Goering ne faisait rien pour modérer son légendaire appétit, le général Zeitzler, en signe de solidarité avec les soldats affamés de Stalingrad, avait réduit ses rations au niveau des leurs. Selon Albert Speer, il perdit ainsi une douzaine de kilos en deux semaines. Informé du fait par Martin Bormann, Hitler ordonna à Zeitzler de reprendre son régime normal. Le Führer se borna à proscrire champagne et cognac à son quartier général « en l'honneur des héros de Stalingrad ».

En Allemagne, la vaste majorité des civils n'avaient aucune idée de la situation pratiquement désespérée dans laquelle se trouvait la Sixième Armée. « J'espère que vous allez bientôt briser l'encerclement, écrivait vers la mi-janvier une jeune femme à son filleul de guerre, et qu'alors, vous aurez immédiatement une permission. » Le responsable du Parti nazi de Bielefeld lui-même écrivit vers la mi-janvier au général Edler von Daniels pour le féliciter à l'occasion de la naissance de sa fille, de sa promotion et de sa Croix de Chevalier en lui disant qu'il comptait bien le voir « de retour sous peu ».

L'inconscience semblait régner jusque dans les plus hautes sphères berlinoises. Speer, gravement préoccupé par la situation à Stalingrad, accompagna sa femme, « qui, comme tous les autres,

ne se doutait de rien », à une représentation de *La Flûte enchantée*, à l'Opéra de Berlin. « Mais, devait-il écrire, installé dans notre loge, dans l'un de ces fauteuils douillettement capitonnés, au milieu de toutes ces élégances, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il y avait le même genre de public à l'Opéra de Paris pendant la retraite de Russie et je ne pouvais qu'évoquer les souffrances, maintenant semblables, de nos propres soldats. » Il se replia vers son ministère, cherchant l'oubli dans le travail et tentant de chasser les « horribles sentiments de culpabilité » qui l'assaillaient au sujet de son frère, simple soldat dans la Sixième Armée à Stalingrad.

Les parents de Speer lui avaient tout récemment téléphoné, affolés. Ils venaient d'apprendre que leur plus jeune fils, Ernst, croupissait dans « un hôpital de campagne primitif », installé dans une étable « partiellement couverte et sans murs », souffrant de jaunisse, avec fièvre, enflure des jambes et douleurs rénales. « Tu ne peux pas lui faire cela », sanglotait la mère de Speer au téléphone. Et son père ajoutait : « Il est impossible que toi, toi entre tous, tu ne puisses pas faire quelque chose pour l'en sortir. » Le sentiment d'impuissance et de culpabilité de Speer se trouvait aggravé par le fait que l'année précédente, respectant la consigne d'Hitler commandant que les hauts personnages du régime n'usent pas de leur influence pour favoriser des parents ou amis, il avait éconduit son frère avec une simple promesse de le faire transférer en France lorsque la campagne serait terminée. Or, dans la dernière lettre qu'il avait envoyée de Stalingrad, Ernst Speer déclarait qu'il ne pouvait plus supporter de voir mourir ses camarades dans l'hôpital de campagne. Malgré son état, il avait rejoint son unité au front.

À l'intérieur du *Kessel*, alors que la Sixième Armée attendait l'offensive finale des Soviétiques, toutes sortes de rumeurs circulaient. On ne parlait pas seulement de l'arrivée d'un Corps blindé SS, ce qu'Hitler avait promis pour la mi-février, mais aussi d'une division transportée par voie aérienne pour venir renforcer les défenses.

D'autres bruits étaient plus fous encore. Certains affirmaient que la Quatrième Armée blindée était parvenue à moins d'une vingtaine de kilomètres de leurs lignes, mais que Paulus avait enjoint au général Hoth de s'arrêter là. Quelques-uns s'étaient même convaincus que Paulus les avait trahis et avait passé un accord secret avec les Russes. Selon d'autres, les Soviétiques avaient « donné consigne que quiconque tuait un pilote allemand (fait prisonnier) soit sévèrement châtié, car, faute d'équipages russes en nombre suffisant, on avait besoin des prisonniers pour assurer les vols de transport dans les régions les plus reculées ».

Les rumeurs ne pouvaient qu'être reines dans les étranges communautés qui s'étaient créées, soit sous la tente autour des aérodromes, soit dans les abris creusés dans les *balkas* de la steppe, à l'imitation de villages troglodytes. Les hommes y dormaient souvent à deux par couchette, une couverture sur la tête, tentant désespérément de partager leur chaleur corporelle. Mais celle-ci ne faisait que réveiller la vermine envahissant tout, et, se nourrissant sur les chevaux morts et les cadavres humains, rats et souris proliféraient rapidement et se faisaient de plus en plus agressifs. Un soldat signala que des souris avaient « dévoré deux de ses orteils gelés » pendant qu'il dormait.

Quand les rations arrivaient, sur un traîneau tiré par un poney à demi-mort de faim, d'étranges silhouettes, enveloppées de haillons, émergeaient de la neige pour venir aux nouvelles. Il n'y

avait pas de combustible pour faire fondre la neige ou la glace et pouvoir ainsi se laver et se raser. Des barbes rachitiques, en raison du manque de calcium, poussaient sur des visages décharnés. De tout jeunes hommes avaient des cous étiques et plissés de vieillards. Leurs corps grouillaient de poux. Un bain et des sous-vêtements propres représentaient des rêves aussi lointains qu'un repas décent. La ration de pain était descendue à moins de 200 grammes par jour, souvent à peine plus de 100 grammes. La viande de cheval qu'on ajoutait à la *Wassersuppe* provenait des réserves locales. Le froid intense permettait la conservation des carcasses, mais la température était en fait si basse que la viande ne pouvait être découpée avec des couteaux. Il fallait recourir à des scies de pionnier.

Le froid et la famine qui régnaient partout faisaient que les soldats, lorsqu'ils n'étaient pas de garde, restaient prostrés dans leurs abris, s'efforçant de conserver un peu de forces. Ils pouvaient à peine se résoudre à sortir. Ils avaient souvent des passages à vide, le refroidissement du sang aboutissant à un ralentissement de l'activité physique et mentale. Les livres s'étaient, auparavant, sans cesse échangés, jusqu'à en tomber en lambeaux, mais, à la fin, peu avaient encore l'énergie de lire. De même, à la base de Pitomnik, les officiers de la Luftwaffe avaient abandonné les échecs pour des jeux de cartes élémentaires, car un véritable effort de concentration était dorénavant hors de leur portée. Dans bien des cas aussi, la sous-alimentation ne conduisait pas à l'apathie, mais à de redoutables aberrations mentales.

Il est impossible d'évaluer le nombre de suicides ou de morts dus à la tension ou à la dépression résultant du combat. L'exemple d'autres armées montre, comme nous l'avons déjà souligné, que ce nombre s'élève toujours de façon spectaculaire lorsque des soldats

se trouvent isolés et coupés du reste, et aucune troupe ne fut jamais plus isolée que la Sixième Armée à Stalingrad. Certains soldats déliraient ou hurlaient sans cesse sur leurs couchettes. D'autres, devenant frénétiques, devaient être maîtrisés ou même assommés par leurs camarades. Quelques-uns redoutaient et fuyaient le délire et la folie des autres comme s'il s'était agi de maladies contagieuses. Mais ce qui provoquait la plus grande angoisse, c'était de voir brusquement un camarade malade avec les narines dilatées, les lèvres noircies et le blanc des yeux devenant rose. La terreur du typhus semblait presque atavique et quasi superstitieuse.

Le sentiment de la mort qui s'approchait rendait également plus aiguë, chez beaucoup de combattants, la conscience de ce qu'ils allaient perdre. On rêvait plus encore du foyer perdu, et on pouvait voir des hommes endurcis pleurer silencieusement à l'idée de ne plus jamais revoir femme et enfants. D'autres, plus portés à la vie intérieure, s'efforçaient de rassembler et de revivre leurs souvenirs de jours meilleurs. D'autres encore étudiaient le monde les entourant, et particulièrement leurs camarades, avec un intérêt renouvelé. Certains conservaient même assez de sensibilité pour s'apitoyer sur les souffrances des chevaux affamés, réduits à tenter de ronger des morceaux de bois.

En ce début de mois de janvier, avant le déclenchement de l'offensive soviétique, les soldats s'efforçaient de dissimuler, dans les lettres qu'ils envoyaient chez eux, l'étendue de leur misère. « Pour le Nouvel An, écrivait un certain Willy à ses parents, dans une lettre qui ne leur parvint jamais, j'ai reçu un quart de litre de vodka et treize cigarettes, mais, pour ce qui est de la nourriture, il ne me reste qu'un morceau de pain. Jamais vous ne m'avez autant manqué qu'aujourd'hui, lorsque nous chantions la *Wolgalied*. Je

suis dans une cage, mais celle-ci n'a pas de barreaux en or – elle est constituée par l'encerclement russe. » Beaucoup de soldats embellissaient encore plus la réalité. « Nous espérons que le printemps ne va tarder, écrivait chez lui un nommé Seppel. Il fait encore mauvais, mais le principal est d'être en bonne santé et de disposer d'un bon poêle. Les fêtes de Noël se sont bien passées. » Quelques-uns, toutefois, ne tentaient pas de cacher leurs sentiments. « La seule chose que je puisse encore faire, c'est penser à vous trois », disait un soldat à sa femme et à ses enfants.

Voulant s'échapper à tout prix, certains allaient jusqu'à envisager la blessure volontaire. Mais ceux qui y avaient recours ne risquaient pas seulement d'être fusillés s'ils étaient percés à jour. Même s'ils échappaient aux soupçons, ils pouvaient fort bien mourir des suites de leur acte. Une blessure légère et sans complications ne suffisait pas à faire gagner un billet d'avion hors du *Kessel*. Se tirer un coup de feu dans la main droite était trop évident, mais, avec la pénurie croissante d'hommes en état de combattre, seule une blessure vraiment paralysante pouvait faire l'affaire. Mais, dès que l'offensive soviétique finale eut commencé, « une blessure même légère gênant le mouvement signifiait, dans la pratique, la mort ».

Dès le début de janvier, des soldats allemands en nombre croissant commencèrent à se rendre sans résistance ou même à désertre vers les lignes ennemies. Il s'agissait surtout de fantassins se trouvant sur la ligne de front, et qui avaient donc plus d'occasions de passer de l'autre côté. Il y avait aussi, en revanche, d'assez nombreux cas d'officiers et de soldats refusant l'évacuation, par bravoure et par un sens suraigu du devoir. Le lieutenant Löbbecke, commandant un escadron de chars au sein de la 16^e Division blindée, avait perdu un bras au combat. Il n'en

continua pas moins à se battre sans s'être fait convenablement soigner. Le général commandant la division n'ayant pas réussi à le convaincre de se laisser évacuer, le général Strecker dut s'en mêler personnellement.

« Je sollicite l'autorisation de rester avec mes hommes, protesta immédiatement Löbbecke. Je ne puis les laisser maintenant que les combats sont devenus si acharnés. » Strecker s'aperçut néanmoins, sans doute à l'odeur, que le moignon du lieutenant était en pleine putréfaction, et le mit de force sur un avion quittant le *Kessel* pour un hôpital de l'arrière.

Pour les blessés réellement incapables de marcher, les seuls moyens d'évacuation vers un hôpital de campagne étaient le traîneau ou l'ambulance. Les conducteurs d'ambulance avaient été surnommés « les héros du volant », en raison de l'importance de leurs pertes. Tout véhicule en mouvement – et les ambulances figuraient parmi les très rares engins auxquels on allouait du carburant – attirait immédiatement les tirs ou les attaques aériennes soviétiques.

Les blessés et les malades en état de marcher gagnaient l'arrière par leurs propres moyens, au milieu de la neige. Beaucoup devaient s'arrêter pour se reposer et ne se relevaient jamais. D'autres réussissaient à arriver à destination malgré d'effrayantes blessures ou des gelures extrêmement avancées. « Un jour, devait raconter un lieutenant de la Luftwaffe attaché à la base de Pitomnik, on frappa à la porte de notre abri. Dehors se tenait un homme relativement âgé, un membre de l'Organisation Todt affecté à la réparation des routes. Il avait les deux mains gelées et si gonflées qu'il en perdit l'usage. »

L'arrivée à l'hôpital installé près du terrain d'aviation était loin d'être une garantie d'évacuation ou même de traitement dans les

vastes tentes où le froid pénétrait de partout. Les médecins étaient submergés. Outre les blessures et les gelures, il y avait les innombrables cas de jaunisse, de dysenterie et autres maladies rendues pires encore par la sous-alimentation et souvent, même, par la déshydratation, le manque de combustible empêchant de faire fondre la neige. Dans cet hôpital, blessés et malades se trouvaient, d'autre part, beaucoup plus exposés encore au feu des Soviétiques qu'ils ne l'avaient été au front. « Toutes les demi-heures, devait raconter un caporal, des avions russes attaquaient le terrain d'aviation. Bien des camarades qui, ayant déjà été chargés dans les avions, étaient sur le point d'être sauvés, ont ainsi péri au tout dernier moment. »

L'évacuation par la voie des airs des blessés et des malades était tout aussi imprévisible que les arrivées de vols de ravitaillement. En trois occasions, les 19 et 20 décembre et le 4 janvier, on put évacuer un millier d'hommes par jour, mais la moyenne générale des évacuations entre le 23 novembre et le 20 janvier, en comprenant les journées où aucun vol n'était possible, fut de 417 évacués par jour.

La gravité des blessures n'était pas le seul critère pour l'évacuation aérienne. L'aménagement de l'espace disponible jouait également son rôle. « C'était, devait raconter un officier assurant régulièrement la liaison, les hommes légèrement blessés et restés mobiles qui avaient le plus de chances de s'en tirer. Dans la carlingue d'un Heinkel, il n'y avait place que pour quatre civières, mais on pouvait entasser vingt blessés debout. En conséquence, si vous étiez très grièvement blessé ou trop malade pour pouvoir bouger, vous étiez pratiquement mort. » La chance, toutefois, pouvait encore jouer. En usant de son autorité, un officier réussit à faire porter à bord de son avion un sous-officier

d'infanterie qui gisait depuis trois jours en bordure du terrain, avec une balle dans le dos. « Je ne sais pas comment cet homme avait réussi à arriver jusque-là », déclara-t-il. Il fit charger aussi un autre sous-officier, un homme d'âge mûr, qui souffrait d'une très forte fièvre.

Les hommes de la Feldgendarmérie, haïs par les soldats, qui les avaient surnommés les « chiens à chaîne » en raison de la plaque métallique accrochée par une chaînette à leur cou, gardaient les accès à la piste et vérifiaient les papiers. À partir du mois de janvier, ils durent de plus en plus opérer en usant de la menace de leurs pistolets-mitrailleurs.

Les quadrimoteurs Focke-Wulf Condor, dont quelques-uns furent mis en service à partir de la deuxième semaine de janvier, pouvaient accueillir des blessés bien plus nombreux. Ils étaient, toutefois, extrêmement vulnérables lorsqu'ils étaient surchargés. Un sergent de la 9^e Division de DCA assista ainsi à la fin d'un Condor à bord duquel deux de ses camarades blessés venaient d'être chargés. Comme l'avion gagnait de l'altitude après le décollage, sa malheureuse cargaison humaine dut glisser vers le bas, car la queue de l'appareil s'abaissa soudain. Les moteurs se mirent à hurler, tandis que le nez de l'avion pointait presque à la verticale vers le ciel. Puis l'appareil retomba vers le sol, juste au-delà des limites de la base, se transforma en une boule de feu et explosa « avec un bruit terrifiant ».

Un peu plus loin, sur le flanc ouest du *Kessel*, les soldats pouvaient voir s'écraser de même des transports Junker 52 qu'ils savaient être bondés de leurs camarades blessés. « Souvent, déclara un témoin, ces avions n'arrivaient pas à prendre de l'altitude assez vite et se retrouvaient au milieu d'intenses tirs de DCA, connaissant ainsi une fin terrible. J'y assistai plusieurs fois de

ma tranchée et en fus horriblement, horriblement abattu. »

Mais les avions qui tentaient ainsi d'évacuer les blessés continuaient en même temps à acheminer jusqu'au *Kessel* quelques officiers et soldats qui s'étaient trouvés en permission lorsque l'encerclement soviétique s'était achevé. En raison du silence imposé en Allemagne sur ce qui se passait vraiment à Stalingrad, beaucoup d'entre eux n'avaient, avant d'arriver à Kharkov par le train, aucune idée de ce qui s'était produit en leur absence. L'aide de camp de Manstein, Alexander Stahlberg, devait décrire ultérieurement l'arrivée, le 2 janvier, au quartier général du Groupe d'Armées du Don à Novotcherkask, de son cousin par alliance Gottfried von Bismarck, âgé de vingt et un ans, qui venait de passer une permission chez lui, en Poméranie. Il avait reçu ordre de gagner le *Kessel* par avion pour rejoindre la 76^e Division d'infanterie. L'apprenant, Manstein l'invita à dîner à sa table, et Stahlberg et lui ne purent s'empêcher d'admirer la façon dont le jeune homme, sans un mot de récrimination, faisant honneur à la tradition du 9^e Régiment d'infanterie de Potsdam, retournait livrer une bataille perdue, non pour l'amour d'Hitler mais par sens traditionnel du devoir. Bismarck lui-même formula la chose en termes simples : « J'étais un soldat, j'avais reçu un ordre, et j'étais bien obligé d'en accepter les conséquences. »

Quand il regagna le *Kessel* le 9 janvier, à la veille de l'offensive soviétique, le général Hube informa Paulus et Schmidt qu'Hitler se refusait tout simplement à envisager la possibilité d'une défaite à Stalingrad. Il n'avait pas écouté une seconde la description faite par Hube de la situation régnant dans le *Kessel*, et il avait, au contraire, essayé de le convaincre qu'une deuxième tentative de

dégagement de la Sixième Armée pouvait fort bien être entreprise.

Certains des collaborateurs d'Hube avaient été fort déprimés de voir que leur patron, malgré toute son expérience, semblait avoir été retourné par le magnétisme d'Hitler et sa force de conviction dans l'optimisme – par la « cure de rayons solaires », comme certains l'appelaient. « J'étais profondément déçu, devait expliquer ultérieurement l'officier de renseignement d'Hube, le prince Dohna, de voir avec quelle facilité un soldat brave et droit pouvait se laisser convaincre. » D'autres, cependant, recueillaient une rumeur différente, selon laquelle Hube aurait même eu l'audace de « conseiller à Hitler de mettre fin à la guerre ». Tant et si bien que lorsque le général Hube fut tué dans un accident d'avion l'année suivante, le bruit courut que le Führer y était peut-être pour quelque chose. En fait, ces deux rumeurs apparemment contradictoires avaient l'une et l'autre leur fondement. Quand Hube avait fait halte à l'état-major du Groupe d'Armées du Don avant de gagner le *Kessel*, Manstein avait bel et bien eu l'impression que le général s'était laissé prendre aux manifestations d'optimisme d'Hitler. Mais il n'avait pas tardé à apprendre qu'en même temps, Hube avait osé suggérer au Führer de céder le commandement suprême à un général, de façon à ce que sa réputation ne soit pas atteinte si la Sixième Armée était anéantie.

Hube avait toujours été l'un des favoris du Führer parmi les chefs militaires, mais le fait de le voir ainsi convaincu que la Sixième Armée était condamnée ne fit que confirmer Hitler dans son impression que tous les officiers généraux avaient été contaminés par un pessimisme destructeur. Paulus s'en avisa, et en vint à la conclusion que seul un jeune guerrier très décoré

pourrait, en flattant les élans romantiques d'Hitler, l'amener peut-être à entendre la vérité.

Paulus avait un candidat évident pour une telle mission en la personne du capitaine Winrich Behr, qui, arborant la Croix de Chevalier (gagnée en Afrique du Nord) sur son uniforme noir d'officier de Panzers, produirait certainement sur Hitler l'impression requise. De plus, Behr, chargé de la mise à jour des cartes opérationnelles, des états statistiques et des rapports de situation à son état-major, était à coup sûr l'un des officiers les mieux renseignés de la Sixième Armée.

Pour entreprendre cette mission, le 12 janvier, deux jours après le déclenchement de l'offensive soviétique, Behr disposa d'un si faible préavis qu'il n'eut même pas le temps de proposer à ses camarades d'emporter leurs lettres personnelles en Allemagne. Il glissa dans ses bagages le journal de marche de la Sixième Armée afin de pouvoir aller le mettre en lieu sûr et gagna en toute hâte la base aérienne de Pitomnik. La piste était déjà sous le feu de canons et de mortiers lourds. Comme Behr courait vers le Heinkel 111 chargé de blessés, les Feldgendarmes, armés de pistolets-mitrailleurs, devaient péniblement contenir des centaines d'hommes tentant de se précipiter, ou parfois même de ramper, jusqu'à l'avion.

Le vol vers Taganrog prit une heure et demie. À la grande surprise de Behr, il faisait encore plus froid en bordure de la mer d'Azov qu'à Stalingrad. Une voiture d'état-major l'attendait près du terrain pour l'emmener au quartier général du maréchal von Manstein. Celui-ci rassembla quelques-uns de ses officiers et demanda à Behr un rapport de situation. Behr fit une description complète : la famine, le taux des pertes, l'épuisement des soldats, les blessés gisant dans la neige en attendant une hypothétique

évacuation, l'épouvantable pénurie de vivres, de carburant et de munitions. Quand il eut fini, Manstein lui dit : « Faites exactement à Hitler le tableau que vous venez de me faire. » Un avion devait décoller le lendemain matin pour emmener Behr à Rastenburg. Le Führer l'attendait.

Le lendemain matin, il faisait toujours aussi froid, malgré l'impression trompeuse donnée par un soleil brillant. L'officier de la Luftwaffe chargé de piloter l'avion jusqu'en Prusse-Orientale ne s'était pas donné la peine de mettre ses gants pour aller vérifier ses moteurs. Quand il revint, il n'avait plus de peau sur les mains, ayant touché le métal gelé. Il fallut trouver un autre pilote.

Behr atteignit finalement le *Wolfsschanze* en début de soirée. On lui prit son pistolet et son ceinturon au poste de garde, et, de là, on l'escorta jusqu'à la salle des opérations – cette même salle où, dix-huit mois plus tard, Stauffenberg allait apporter sa serviette bourrée d'explosif. Il y avait vingt à vingt-cinq officiers supérieurs présents. Au bout de dix minutes, les portes s'ouvrirent et Hitler fit son entrée. Il salua le jeune capitaine.

« *Heil, Herr Hauptmann !* »

« *Heil, mein Führer !* » répondit Behr, figé dans un garde à vous rigide, la Croix de Chevalier au cou.

Behr connaissait déjà, par son beau-frère Nicolaus von Below, aide de camp d'Hitler pour la Luftwaffe, les tactiques qu'employait le Führer quand un « Cassandre » apportait de mauvaises nouvelles. Le Führer essayait toujours de contrôler la conversation, imposant sa propre version des événements et écrasant son interlocuteur, qui ne connaissait généralement qu'un seul secteur du front, par une impressionnante évocation de la situation d'ensemble. Ce fut exactement ce qui se produisit.

Quand Hitler eut fini de détailler ses plans pour l'Opération

Dietrich, prévoyant une contre-attaque de grande envergure par des divisions blindées SS chargées de transformer la défaite en victoire, il dit à Behr : « *Herr Hauptmann*, quand vous irez retrouver le général Paulus, vous lui direz tout cela et vous lui assurerez que tout mon cœur et tous mes espoirs sont avec lui et avec son armée. » Mais Behr, bien lucide sur le procédé, savait qu'il ne devait pas se laisser réduire au silence.

« *Mein Führer*, répondit-il, mon commandant en chef m'a donné ordre de vous mettre au courant de la situation. Permettez-moi de faire maintenant mon rapport. » Devant tant de témoins, Hitler ne pouvait refuser.

Behr commença à parler, et Hitler, à sa surprise, ne tenta aucunement de l'interrompre. Le jeune officier n'épargna à son auditoire aucun détail, pas même le nombre croissant de soldats allemands désertant pour gagner les lignes russes. De derrière le dos d'Hitler, le maréchal Keitel, hors de lui, faisait des signes menaçants à Behr pour essayer de lui imposer silence. Mais Behr poursuivait implacablement son effrayante description. Il avait en tête tous les chiffres concernant le ravitaillement aérien. Hitler lui demanda s'il était bien sûr de certains, et lorsqu'il répondit par l'affirmative, le Führer se tourna vers un général de la Luftwaffe et l'invita à expliquer les anomalies statistiques.

« *Mein Führer*, affirma le général, j'ai ici la liste complète des avions et des cargaisons expédiés chaque jour. »

« Mais, *mein Führer*, intervint alors Behr, ce qui est important pour la Sixième Armée, ce n'est pas le nombre d'avions envoyés, c'est ce que nous recevons effectivement. Nous ne sommes pas en train de critiquer la Luftwaffe. Ses pilotes sont véritablement des héros, mais nous n'avons reçu que ce qu'indiquent les chiffres dont je viens de vous faire part. Peut-être quelques unités ont-elles

récolté quelques conteneurs de-ci, de-là, sans les signaler à l'échelon supérieur, mais cela ne fait guère de différence. »

Quelques officiers supérieurs tentèrent alors de désamorcer les critiques de Behr en posant « des questions stupides », mais Hitler se révéla étonnamment compréhensif, sans doute parce qu'il voulait apparaître comme le défenseur des combattants de Stalingrad face à l'état-major général. Toutefois, lorsque Behr en vint à la situation à laquelle devait faire face la Sixième Armée, il revint, comme si rien n'y avait changé, à la grande carte piquée de petits drapeaux. Behr savait que ces drapeaux, « les mêmes depuis des mois », représentaient en fait « des divisions ne comportant plus que quelques centaines d'hommes ». Néanmoins, Hitler s'employa, selon son procédé habituel, à retourner la situation, ou tout au moins le tableau qui en était présenté. Il alla jusqu'à affirmer qu'une armée blindée SS tout entière se groupait déjà autour de Kharkov, prête à frapper en direction de Stalingrad. Behr savait par le maréchal von Manstein qu'il faudrait encore plusieurs semaines aux formations SS envoyées vers l'est pour se mettre en place. « Je vis alors, devait-il raconter, qu'il avait perdu contact avec la réalité. Il vivait dans un monde imaginaire de cartes et de petits drapeaux. » Pour Behr, qui était « un jeune officier allemand nationaliste et enthousiaste », cette révélation fut un choc. « C'était, déclara-t-il, la fin de toutes mes illusions sur Hitler. J'étais dorénavant convaincu que nous allions perdre la guerre. »

Behr ne fut pas renvoyé directement au *Kessel*, comme il avait été primitivement prévu. Il revit Hitler le lendemain à midi, avec le maréchal Milch, qui reçut ordre d'intensifier les efforts de la Luftwaffe pour secourir Stalingrad. Behr fut ensuite convoqué par le principal collaborateur militaire d'Hitler, le général Schmudt,

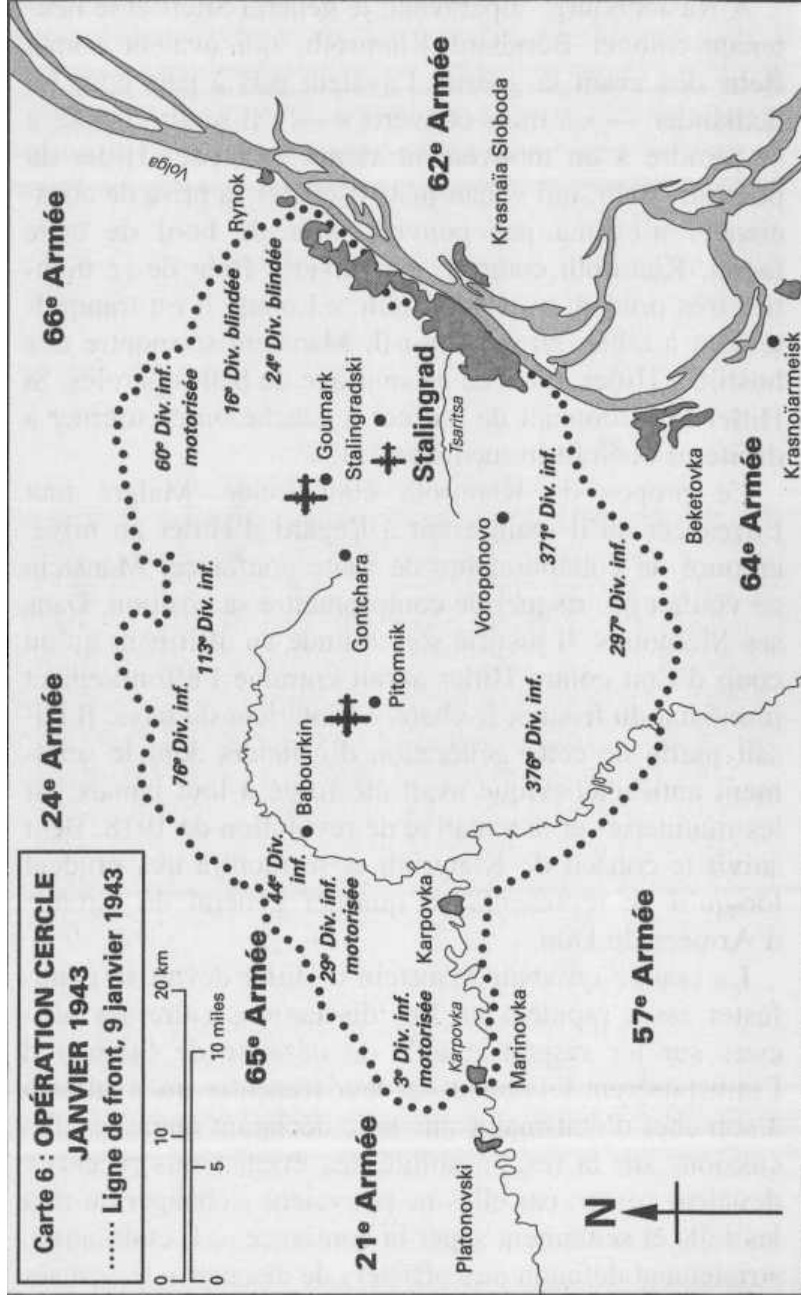
et soumis à un interrogatoire long et détaillé, encore que mené sur un ton fort amical. Schmundt, l'un des soutiens les plus fidèles d'Hitler – qui devait périr dix-huit mois plus tard des blessures reçues lors de l'attentat de Stauffenberg –, ne tarda pas à sentir que le jeune capitaine de blindés avait perdu la foi. Behr, d'ailleurs, le reconnut franchement lorsque la question lui fut posée. Schmundt décida, en conséquence, de ne pas le renvoyer auprès de Paulus, de crainte qu'il ne communique à celui-ci ses impressions pessimistes. Behr fut expédié à Melitopol, sur la côte de la mer Noire, pour faire partie d'un nouvel « état-major spécial », chargé, sous l'autorité du maréchal Milch, d'aider la « Forteresse Stalingrad » à tenir jusqu'au bout.

À Rastembourg, auparavant, le général Stieff et le lieutenant-colonel Bernhard Klamroth, qui avaient connu Behr dès avant la guerre, l'avaient pris à part pour lui demander – « à mots couverts » – s'il serait disposé à se joindre à un mouvement visant à chasser Hitler du pouvoir. Behr, qui venait juste d'opérer sa prise de conscience, n'estima pas pouvoir virer de bord de cette façon. Klamroth comprit, mais avertit Behr de se montrer très prudent avec Manstein. « Lorsqu'il est tranquillement à table, lui déclara-t-il, Manstein se montre très hostile à Hitler, mais ce ne sont que de belles paroles. Si Hitler lui ordonnait de tourner à gauche ou de tourner à droite, il obéirait immédiatement. »

Le propos de Klamroth était fondé. Malgré tout l'irrespect qu'il manifestait à l'égard d'Hitler en privé, entouré de collaborateurs de toute confiance, Manstein ne voulait pas risquer de compromettre sa position. Dans ses Mémoires, il justifia son attitude en affirmant qu'un coup d'État contre Hitler aurait entraîné l'effondrement immédiat du front et le chaos à l'intérieur du pays. Il faisait partie de cette génération d'officiers dont le

sentiment anti-bolchevique avait été forgé à tout jamais par les mutineries et la tentative de révolution de 1918. Behr suivit le conseil de Klamroth et se montra très prudent lorsqu'il se représenta au quartier général du Groupe d'Armées du Don.

La crainte qu'avait Manstein d'Hitler devait se manifester assez rapidement. Les discussions entre ses officiers sur les responsabilités du désastre de Stalingrad l'indisposèrent tellement par leur franchise qu'il adressa à son chef d'état-major une note déclarant que « les discussions sur la responsabilité des événements récents » devaient cesser, car elles ne pouvaient « changer en rien les faits et seulement saper la confiance ». Il était, aussi, strictement défendu aux officiers de discuter « les causes de la destruction de la Sixième Armée » dans leur correspondance personnelle.



Hitler voulait que, quelle que fût l'issue de la bataille, Stalingrad représente un exemple d'héroïsme pour le peuple allemand. Il décerna les Feuilles de Chêne à Paulus, déjà titulaire de la Croix de Chevalier, et 178 décorations importantes à d'autres membres de la Sixième Armée. À ce moment encore, peu se rendaient compte que ces distinctions étaient un cadeau empoisonné.

Manstein, tout en désapprouvant l'attitude d'Hitler, savait qu'il avait lui aussi intérêt à prolonger l'agonie de la Sixième Armée. Chaque jour que gagnait celle-ci lui donnait un peu plus de temps pour replier les deux armées du Caucase sur des positions pouvant être défendues. Et Hitler, par l'une de ces acrobaties intellectuelles dont il était coutumier, se trouvait ainsi en mesure de justifier sa décision de maintenir Paulus là où il était.

Le 9 janvier, Max Plakolb, l'officier de la Luftwaffe chargé des transmissions radio à la base de Pitomnik, reçut ordre de quitter le *Kessel* par avion avec l'un des membres de son équipe. « Prendre congé de ceux qui restaient était dur, raconta-t-il ensuite. Chacun écrivit une lettre à sa famille, que nous emportâmes avec nous. » Comme presque tous ceux qui purent s'échapper du *Kessel* de Stalingrad à ce moment-là, il eut pratiquement l'impression de renaître. « C'est ainsi, déclara-t-il, que le 9 janvier devint mon deuxième anniversaire. » Mais aucun de ces rescapés de la dernière heure ne pouvait échapper à un certain sentiment de culpabilité. « Nous n'eûmes plus aucune nouvelle, devait préciser Plakolb, des camarades que nous avions laissés derrière nous. »

Tous ceux qui en avaient l'occasion confiaient d'ultimes missives, des souvenirs ou des objets chers aux camarades s'étant vu attribuer une place sur un avion. Le chef de bataillon pianiste de la 16^e Division blindée étant tombé malade et devant être évacué, le docteur Kurt Reuber lui confia sa fameuse « Madone de

la Forteresse ». Et, l'avion ayant été retardé de vingt-quatre heures en raison du mauvais temps, Reuber eut le temps de terminer un autre dessin destiné à sa femme, qu'il remit au chef de bataillon en même temps qu'une dernière lettre. Il s'y montrait franc et disait à son épouse : « Il reste à peine une lueur d'espoir autre que céleste... » Il se passa un certain temps avant que les soldats ne comprennent que le courrier de Noël, qui leur avait été délivré le 22 décembre, était sans doute le dernier qui leur parviendrait du monde extérieur. Quelques brassées de lettres arrivèrent encore de façon irrégulière jusqu'au 18 janvier, mais la *Luftpost* cessa effectivement de fonctionner le 13, jour où l'on informa les soldats qu'ils pouvaient une dernière fois écrire chez eux. Beaucoup précisèrent dans leur lettre qu'ils avaient juste le temps « d'écrire quelques lignes ». Un médecin disait à son père : « Les sentiments, ici, sont très divers. Certains prennent très mal la situation, d'autres avec une humeur égale. Il y a là une intéressante étude de caractères. »

La principale différence apparaissant dans ces lettres se situe entre ceux qui usaient d'une terminologie patriotique pour évoquer leur mort prochaine, et ceux chez qui l'amour dominait. Beaucoup tentaient de ménager leur famille de prime abord, commençant leur missive par des formules comme : « Peut-être cette lettre sera-t-elle la dernière que vous recevrez avant longtemps. »

Un certain major von R. écrivait à sa femme : « Tu es toujours ma première et ma dernière pensée. Je n'abandonne certes pas l'espoir. Mais la situation est si grave que nul ne sait quand nous nous reverrons. Nos hommes ont fait et font toujours l'impossible. Nous ne pouvons être moins braves qu'eux. »

Le mot « sort » revenait fréquemment. « Chers parents,

écrivait un caporal, le sort en a décidé contre nous. Si vous deviez apprendre que je suis tombé pour la Grande Allemagne, soyez courageux. Je confie ma femme et mes enfants à votre amour. »

Les plus dévoués au régime parlaient d'honneur national et de « combat tragique pour la nation allemande », tout en persistant à affirmer : « Nos armes et notre commandement restent les meilleurs du monde. » Ils se réconfortaient à l'idée que les générations futures verraient en eux les défenseurs de l'Europe contre le bolchevisme asiatique. « C'est une lutte héroïque, écrivait un sergent, comme le monde n'en a jamais connu par de telles températures. Les héros allemands garantissent l'avenir de l'Allemagne. »

Ces lettres ne furent jamais remises à leurs destinataires. Le capitaine comte von Zedtwitz, responsable de la censure postale de la Quatrième Armée blindée, avait reçu ordre de les dépouiller et les étudier afin d'établir un rapport sur le moral des troupes du *Kessel* et leurs sentiments envers le régime. Et il semble que Goebbels ait ordonné que ce dernier envoi de lettres soit retenu et finalement détruit. Les citations faites ici proviennent d'extraits recopiés par Heinz Schröter, un officier chargé par le ministère de la Propagande de préparer un récit épique de la bataille{19}.

D'autres lettres avaient déjà été interceptées de façon très différente. À la date du 1^{er} janvier, le général Voronov notait : « Nous avons appris dans la soirée qu'un avion de transport allemand avait été abattu au-dessus de nos positions. Près de 1 200 lettres ont été découvertes dans l'épave de l'appareil. »

Au quartier général du front du Don, le service dirigé par le capitaine Zabachtanski et le capitaine Diatlenko travailla pendant trois jours consécutifs, avec tous les interprètes et tous les « antifascistes » allemands disponibles sur le contenu des sacs

postaux. Celui-ci comportait notamment les lettres en forme de journal quotidien du général Edler von Daniels à sa femme. Selon Voronov et Diatlenko, la dernière lettre, en date du 30 décembre, révélait beaucoup des faiblesses des positions de la 376^e Division d'infanterie, sur le flanc sud-ouest du *Kessel*, informations qui recoupaient celles que les interrogateurs du NKVD avaient réussi à tirer de certains prisonniers.

Jusqu'au déclenchement de l'offensive soviétique, le 10 janvier, la préoccupation principale des hommes de la Sixième Armée demeura la même. « Notre ennemi numéro un est et demeure la faim », déclarait un médecin. « Mes chers parents, écrivait un caporal, si cela vous est possible, envoyez-moi un peu de nourriture. J'ai terriblement honte d'écrire cela, mais la faim est insupportable. »

Les soldats allemands s'étaient mis à prendre les plus grands risques, rampant dans le *no man's land* afin d'aller fouiller les cadavres russes, pour une croûte de pain ou un sachet de pois secs. La plus grande trouvaille possible était un peu de ce sel dont leurs organismes manquaient terriblement.

Si les soldats allemands étaient travaillés en permanence par la faim, d'autres souffraient encore plus. Les 3 500 prisonniers de guerre russes des camps de Voroponovo et de Goumrak mouraient à un rythme sans cesse accéléré. Plusieurs officiers allemands furent profondément choqués de découvrir, au cours du mois de janvier, que ces prisonniers en étaient réduits au cannibalisme pour survivre. Quand les troupes russes arrivèrent jusqu'aux camps, à la fin de janvier, les autorités soviétiques affirmèrent que, sur les 3 500 qu'ils étaient à l'origine, seuls vingt

prisonniers étaient encore vivants.

À en juger par les images prises par les caméras dépêchées en toute hâte sur les lieux, le spectacle qui accueillit alors les soldats russes était à peu près aussi épouvantable que celui présenté ultérieurement par les camps de concentration. À Goumrak, Erich Weinert écrivit : « Dans un fossé, nous trouvâmes un amas de cadavres de prisonniers russes, nus et maigres comme des squelettes. » Ces scènes contribuèrent certainement à exacerber la haine des hommes de l'Armée rouge envers les vaincus.

Les milliers de Hiwis toujours attachés aux divisions allemandes étaient, eux aussi, affamés. Après avoir autopsié le cadavre de l'un d'eux, le docteur Girgensohn déclara à l'officier allemand commandant son unité que l'homme était mort de faim. Cette constatation laissa l'officier « totalement abasourdi ». Il affirma que ses Hiwis recevaient les mêmes rations que les soldats allemands.

De fait, beaucoup de Hiwis étaient fort bien traités par leurs chefs allemands, et il est de nombreux exemples de confiance mutuelle au cours des derniers combats. Mais les Russes sous uniforme savaient déjà qu'ils étaient condamnés. Il n'y avait pas place pour eux à bord des avions quittant le *Kessel*, et ils n'avaient pas de quartier à attendre des armées soviétiques qui les encerclaient.

« HORS DE QUESTION DE SE RENDRE »

Dans la steppe, le front avait été relativement calme durant la première semaine de janvier. La plupart du temps, on n'entendait guère que le coup de feu isolé d'un tireur d'élite, une brève rafale de mitrailleuse ou, la nuit, le sifflement d'une fusée éclairante montant dans l'air – ce qu'un lieutenant appelait « la mélodie habituelle du front ». Après les envois de tracts et le message radio du 9 janvier diffusant l'ultimatum soviétique, les soldats allemands savaient l'offensive imminente. Les sentinelles, grelottant de façon incontrôlable, avaient une raison supplémentaire de rester éveillées.

À un aumônier faisant sa dernière tournée avant l'offensive, un soldat déclarait : « Juste encore un peu de pain, Herr Pfarrer, et puis advienne que pourra ! » Mais la ration de pain venait justement d'être réduite à soixante-quinze grammes. Tous savaient qu'il allait leur falloir affronter l'assaut des Soviétiques affaiblis par la faim et la maladie, et avec fort peu de munitions.

Avec le fatalisme – « On parlait de la mort comme si on parlait d'une formalité » – cohabitait la volonté de croire et d'espérer. Les soldats croyaient aux rumeurs répandues sur l'arrivée prochaine d'un corps blindé SS ou sur les renforts débarquant par avion. Au sein de la 297^e Division d'infanterie, on continuait à parler de « la force qui a déjà atteint Kalatch... la *Grossdeutschland* et la *Leibstandarte*... » Un obus éclairant tiré à l'ouest devenait un signal venant de ces deux divisions. Les officiers subalternes eux-mêmes étaient entretenus dans ces fallacieux espoirs par leurs supérieurs, à ce que déclara un lieutenant à son interrogateur du

NKVD. Durant la première semaine de janvier, son chef de corps au sein de la 371^e Division d'infanterie, continuait à lui dire, ainsi qu'à ses camarades : « Les secours arrivent. » Ils eurent un grave choc en apprenant « de source officieuse » – vraisemblablement par des hommes de la Luftwaffe – que la tentative faite pour les dégager avait échoué et que le Groupe d'Armées du Don se repliait vers l'ouest.

Mais le NKVD fut tout aussi ébranlé d'apprendre le nombre de Russes combattant en première ligne pour les Allemands à Stalingrad. Les documents allemands semblent effectivement indiquer qu'une proportion considérable des Hiwis attachés aux divisions de la Sixième Armée dans le *Kessel* étaient devenus des combattants à part entière. De nombreux officiers rendirent hommage à leur courage et à leur loyauté. « Les Tartares étaient particulièrement braves, déclarait l'un d'eux, opérant dans le secteur industriel de Stalingrad. Servants d'un canon antichar pris aux Russes, ils étaient fiers de chaque blindé détruit. Ces gaillards étaient fantastiques. » Le groupe de combat du lieutenant-colonel Mäder, constitué des restes de deux régiments de grenadiers de la 297^e Division d'infanterie et opérant à la pointe sud du *Kessel*, ne comportait pas moins de 780 « Russes volontaires pour se battre », soit près de la moitié de son effectif. La compagnie de mitrailleuses comptait douze Ukrainiens « qui se conduisirent vraiment bien ». Le plus grand problème qui se posait à ce groupe de combat, en plus de la pénurie de nourriture, était le manque de munitions. Les neuf canons de campagne qu'il comptait se rationnaient à une moyenne d'un obus et demi par pièce et par jour.

L'Opération « Koltso » ou « Cercle » commença à l'aube du dimanche 10 janvier. Rokossovski et Voronov se trouvaient au quartier général de la 65^e Armée quand l'ordre d'ouvrir le feu fut donné par radio à 6 heures 05. Et, pendant cinquante-cinq minutes, 7 000 canons, mortiers et lance-fusées entretenaient ce que Voronov appela « un incessant roulement de tonnerre ».

Tandis que les fusées *Katioucha* zébraient le ciel avec de longs panaches de fusées, les obus faisaient jaillir d'immenses gerbes noires sur la blancheur de la steppe enneigée. Le bombardement était si intense qu'un officier d'artillerie soviétique, le colonel Ignatov, déclara : « Il n'y a que deux façons de sortir d'un déchaînement de ce genre : mort ou fou. » Tentant jusqu'au bout de persifler, le général Edler von Daniels décrivit, dans une lettre à sa femme, cette journée comme « un dimanche fort peu paisible ». En position avancée, le régiment de grenadiers de sa division prenait les choses moins légèrement. « Les réserves de munitions de l'ennemi, écrivit son colonel, semblaient si inépuisables que nous n'avions jamais rien subi de comparable. »

La pointe sud-ouest du *Kessel*, le « nez de Marinovka », défendue par la 44^e Division d'infanterie, les 29^e et 3^e Divisions d'infanterie motorisée, fut renforcée au dernier moment par la 376^e Division d'infanterie. Chaque régiment avait des effectifs terriblement inférieurs à la normale. La 44^e Division d'infanterie, notamment, avait dû être renforcée par des artilleurs et même par des hommes des bataillons de construction. Plusieurs chars et armes lourdes avaient été alloués au secteur. Juste derrière la position occupée par le bataillon de pionniers avaient pris position deux canons d'assaut automoteurs et un canon antichar de 88 mm. Mais, durant le bombardement, les pionniers virent soudain leur PC de bataillon voler en éclats. « Personne ne s'en

sortit », devait préciser l'un d'eux. « Pendant une heure, écrivit un lieutenant, des orgues de Staline et une centaine de canons de divers calibres ne cessèrent de tirer. Notre abri semblait osciller sous l'effet du bombardement. Puis les bolcheviques attaquèrent en masses effrayantes. Trois vagues entières d'hommes roulaient vers l'avant, sans jamais faiblir. On voyait les drapeaux rouges flotter. Tous les cinquante ou cent mètres, il y avait un char. »

De leurs trous individuels, les fantassins allemands, les doigts si enflés par les engelures qu'ils arrivaient à peine à les glisser entre la queue de détente et le pontet de leurs armes, tiraient comme ils le pouvaient sur les Russes avançant, baïonnette au canon, dans les champs de neige. Les T-34, auxquels s'accrochaient souvent des fantassins, comme des singes sur le dos d'un éléphant, se dandinaient à travers la steppe. Le sol, sur lequel le vent venait balayer la neige, était si dur que les obus de mortier y rebondissaient, explosant en l'air et faisant ainsi encore plus de victimes, par les éclats qu'ils projetaient tout alentour. Les défenses de la 44^e Division furent bientôt anéanties, laissant les survivants de l'unité à la merci de l'ennemi autant que des éléments.

Durant l'après-midi, dans la principale protubérance du « nez », les 29^e et 3^e Divisions d'infanterie motorisée commencèrent à être débordées sur leur flanc. Au sein de la 3^e Division, les soldats envoyés en complément étaient apathiques. « Certains d'entre eux, écrivit un officier, étaient si épuisés et malades qu'ils ne pensaient plus qu'à se faufiler vers l'arrière à la faveur de la nuit. Je ne pouvais les faire rester sur leurs positions que pistolet au poing. » Nul ne sait combien d'exécutions sommaires furent opérées à ce stade de la bataille.

La compagnie du sergent-major Wallrawe, improvisée à l'aide

de fantassins portés, d'hommes de la Luftwaffe et de « Cosaques », tint jusqu'à 22 heures le premier soir, puis reçut ordre de se replier, car elle avait été débordée par l'ennemi. Elle parvint à prendre position au nord de la gare de Karpovka, mais fut de nouveau repoussée. « De ce moment, nous n'avons plus connu ni abri ni nourriture chaude ni une minute de tranquillité », précisa Wallrawe.

Ces divisions affaiblies, manquant de munitions, n'avaient aucune chance de tenir contre les attaques massives des 21^e et 65^e Armées soviétiques, soutenues par les avions d'appui au sol de la 16^e Armée aérienne. Les Allemands avaient fortifié Marinovka et Karpovka sur le côté sud du « nez » en y installant des casemates et des emplacements d'artillerie, mais ce fut de peu d'utilité contre les principales poussées ennemies. Les tentatives faites par les Allemands pour contre-attaquer avec les quelques chars qui leur restaient et une infanterie terriblement affaiblie étaient vouées à l'échec. Les Russes s'appliquaient à séparer l'infanterie des chars par d'intenses tirs de mortier, puis exterminaient les survivants en terrain découvert. Le service politique du front du Don ne cessait de répéter : « Si l'ennemi ne se rend pas, il doit être détruit ! »

Tandis que, ce premier jour, les 65^e et 21^e Armées attaquaient le « nez de Karpovka », la 66^e Armée passait à l'offensive contre la 16^e Division blindée et la 60^e Division d'infanterie motorisée, dans les collines marquant l'extrémité nord du *Kessel*. Là, les derniers chars restant au 2^e Régiment blindé réussirent à marquer de multiples coups au but au sein des vagues de T-34 déferlant vers eux, et forcèrent les autres engins soviétiques à battre en retraite.

Pendant ce temps, dans le secteur sud, la 64^e Armée soviétique avait entrepris de bombarder la 297^e Division d'infanterie et le

82^e Régiment roumain qui lui était attaché. Peu après le début de ce bombardement, le lieutenant-colonel Mäder reçut un appel de l'état-major divisionnaire : « Ces cochons de Roumains ont fichu le camp ! » Un bataillon entier avait battu en retraite, laissant un vide de près d'un kilomètre sur le flanc du groupe de combat de Mäder. Saisissant l'occasion, les Russes y avaient fait s'engouffrer des chars. Les positions de la division tout entière étaient menacées, mais son bataillon de pionniers, mené par le major Götzelmann en une contre-attaque quasi suicidaire, avait réussi à fermer provisoirement la brèche.

Cette 297^e Division d'infanterie, à recrutement partiellement autrichien et qui n'avait pas connu toutes les épreuves subies par les unités ayant dû se replier en traversant le Don, se défendit avec une extrême vigueur. Durant les deux jours qui suivirent, elle continua à tenir en échec la 36^e Division de fusiliers de la Garde, la 422^e Division de fusiliers, deux brigades d'infanterie de marine et une partie du 13^e Corps blindé. Quand un soldat « titulaire de condamnations antérieures » tenta de désertir en gagnant les lignes russes, il fut abattu en chemin par ses propres camarades. Quelques jours plus tard, toutefois, après une intense offensive de propagande de l'ennemi, plus d'une quarantaine d'hommes avaient déserté.

C'était sur l'offensive partie de l'ouest que les Soviétiques concentraient le principal de leurs efforts. Vers la fin de la deuxième matinée, celle du 11 janvier, Marinovka et Karpovka étaient tombées. Les vainqueurs avaient dénombré 1 600 cadavres allemands.

Des scènes étranges suivirent la prise des deux localités. On vit

ainsi, alors que le combat venait tout juste de prendre fin, des paysannes surgir de nulle part et se précipiter vers les tranchées allemandes pour y faire main basse sur des couvertures, soit pour leur usage personnel, soit comme future monnaie d'échange. Erich Weinert, accompagnant les troupes soviétiques, vit des soldats russes juchés sur des camions pris à un poste de commandement et jetant à terre les dossiers et archives qui s'y trouvaient de façon à pouvoir utiliser eux-mêmes les véhicules. « Karpovka, écrivit-il, ressemblait à une gigantesque foire d'empoigne. » Mais on pouvait également y voir les traces du terrible bombardement qui avait marqué le début de l'offensive. « Les cadavres gisent, racontait Weinert, en de grotesques contorsions, les bouches et les yeux encore grand ouverts d'horreur, raidis par le gel, les crânes éventrés et les entrailles sorties du corps... »

La résistance de la Sixième Armée, si l'on considère son état de faiblesse physique et matérielle, fut extraordinaire. La démonstration éloquente est à trouver dans le total des pertes qu'elle infligea à l'ennemi au cours des trois premiers jours de l'offensive. Les armées soviétiques du front du Don perdirent 26 000 hommes et plus de la moitié de leurs chars. Les généraux soviétiques, il est vrai, firent peu d'efforts pour limiter leurs pertes humaines. Avancant en ligne, leurs hommes offraient des cibles faciles, et, rapidement, des cadavres kakis (les tenues blanches étant surtout réservées aux unités de reconnaissance et aux tireurs d'élite) ne tardèrent pas à joncher la steppe couverte de neige. Les officiers et soldats russes se vengeaient ensuite sur leurs prisonniers allemands, squelettiques, chancelants et couverts de vermine. Certains étaient abattus sur place. D'autres étaient conduits un peu plus loin en petites colonnes et mitraillés. On vit le commandant d'une compagnie disciplinaire soviétique, blessé,

contraindre un officier allemand à s'agenouiller dans la neige, l'insulter puis le tuer d'un coup de pistolet.

Durant les premières heures du 12 janvier, les 21^e et 65^e Armées soviétiques atteignirent la rive occidentale de la rivière Rossochka gelée, éliminant ainsi le « nez de Karpovka ». Les troupes allemandes qui se repliaient, décidées à continuer le combat, devaient traîner manuellement leurs canons antichars avec elles. Dans certains cas, des prisonniers russes étaient utilisés comme animaux de trait, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Le général Strecker nota qu'il faisait si froid et que le sol était devenu si dur qu'au lieu « de creuser des tranchées, les soldats se construisaient des parapets de protection en neige ». L'infanterie portée de la 14^e Division blindée, devait-il préciser, « résista âprement, bien que n'ayant pratiquement plus de munitions et se trouvant à découvert dans la steppe glacée ».

Peu d'hommes de la Sixième Armée se sentaient d'humeur à célébrer, ce jour-là, le cinquantième anniversaire de Goering. La pénurie de carburant et de munitions était catastrophique. L'état-major de la Sixième Armée n'exagérait nullement dans le message qu'elle envoya le lendemain matin au général Zeitzler : « Munitions arrivant à leur terme. » Quand la compagnie de Wallrawe, occupant d'anciennes tranchées russes creusées l'été précédent, dut de nouveau faire face à une violente offensive, elle ne put ouvrir le feu « qu'à bout portant en raison du manque de munitions ».

Le manque de carburant rendait l'évacuation des blessés encore plus difficile. Les camions les transportant devaient parfois s'arrêter définitivement en rase campagne, les laissant geler à mort. Les « soldats au visage bleu-noir » qui réussissaient à atteindre l'aérodrome de Pitomnik n'étaient pas sortis pour autant

de l'horreur. « L'aérodrome, notait un jeune officier, est en état de chaos total : des monceaux de cadavres qu'on a sortis des tentes abritant les blessés et jetés là, les attaques russes, les bombardements, les Junker qui atterrissent... »

Des blessés en état de marcher et un certain nombre de simulateurs, enveloppés de haillons comme une troupe de mendiants, tentaient de prendre d'assaut les avions dès qu'ils atterrissaient. Les cargaisons étaient jetées ou pillées. Dans les hordes qui se précipitaient, les plus faibles étaient foulés aux pieds. La Feldgendarmarie, perdant tout contrôle de la situation, dut maintes fois ouvrir le feu. Ceux qui étaient grièvement blessés et dont l'évacuation était normalement prévue doutaient de pouvoir sortir de cet enfer.

Le sergent-major Wallrawe avait reçu une balle dans l'estomac. Normalement, dans le *Kessel*, ce genre de blessure équivalait à une condamnation à mort, mais Wallrawe fut finalement sauvé par sa volonté et sa force de caractère. Deux de ses caporaux réussirent à le transporter jusqu'à un camion chargé de blessés, qui se dirigea tout droit vers l'aérodrome de Pitomnik. Mais, à trois kilomètres environ de celui-ci, le véhicule tomba en panne sèche. Le chauffeur avait ordre, en ces circonstances, de détruire son camion en « laissant les blessés à leur sort ». Wallrawe savait que s'il n'arrivait pas à se traîner jusqu'à un avion, malgré les souffrances que lui infligeait sa blessure, il allait périr. « Je dus ramper tout le reste du chemin jusqu'à l'aérodrome, devait-il raconter. Quand je suis arrivé, la nuit était tombée. Je reçus quelques soins sous une immense tente. Soudain, les tentes et les abris constituant l'hôpital furent bombardés et en partie détruits. » Dans le chaos qui s'ensuivit, Wallrawe réussit à embarquer, vers trois heures du matin, sur un Junker qui quittait

la base.

À Pitomnik, un concours de circonstances pouvait sauver la vie d'un homme, tandis que des centaines d'autres restaient à agoniser dans la neige. Alois Dorner, un artilleur servant avec la 44^e Division d'infanterie, blessé à la main et à la cuisse gauches par des éclats d'obus, racontait : « C'est le pire spectacle de misère que j'ai connu de toute ma vie, accompagné par les gémissements sans fin d'hommes blessés ou mourants dont la plupart n'avaient rien eu à manger depuis des jours. On ne nourrissait plus les blessés. Les vivres étaient réservés aux hommes en état de combattre. » (Il est difficile de déterminer jusqu'à quel point cette politique résultait d'une consigne officielle. Des officiers supérieurs de la Sixième Armée l'ont formellement nié, mais quelques chefs d'unité semblent en avoir décidé ainsi de leur propre autorité.) Dorner, qui n'avait rien mangé depuis le 9 janvier, paraissait également condamné, quand, durant la soirée du 13, le pilote autrichien d'un Heinkel 111 passa à côté de lui et se trouva lui demander d'où il venait. « Je suis des environs d'Amstetten », répondit-il. Son compatriote appela alors à l'aide un membre de son équipage, et, à deux, ils transportèrent Dorner jusqu'à leur avion.

Sur le flanc nord du *Kessel*, la 16^e Division blindée et la 60^e Division d'infanterie motorisée avaient dû se replier, laissant une brèche dans ce secteur, tandis que dans Stalingrad même, la 62^e Armée de Tchouïkov était passée à l'attaque contre la 100^e Division de chasseurs et la 305^e Division d'infanterie, reprenant plusieurs pâtés de maisons. Pendant ce temps, la principale poussée soviétique, venue de l'ouest, se poursuivait

sous de violentes chutes de neige. La 29^e Division d'infanterie motorisée fut pratiquement anéantie. Le manque de carburant contraignit la 3^e Division d'infanterie motorisée à abandonner ses véhicules et ses armes lourdes pour battre en retraite à pied dans la neige. Les soldats n'ayant plus la force de creuser le sol gelé, il y avait fort peu d'espoir d'établir une nouvelle ligne de défense dans la steppe.

Les 65^e et 21^e Armées soviétiques continuèrent à pousser en direction de Pitomnik, aidées par les percées des 57^e et 64^e Armées sur le flanc sud, où la 297^e Division d'infanterie allemande, qui comprenait notamment le groupe de combat de Mäder, fut contrainte de se replier. Sur la droite, la 376^e Division d'infanterie d'Edler von Daniels se trouva coupée du reste. Le 14 janvier en début d'après-midi, le quartier général de la Sixième Armée : « 376^e Division d'infanterie détruite. Il est probable que l'aérodrome de Pitomnik ne sera utilisable que jusqu'au 15 janvier. »

La nouvelle des attaques de chars soviétiques causait maintenant une certaine panique dans les rangs allemands, où l'on n'avait presque plus de canons antichars en état de tirer et encore moins de munitions. Nul n'avait le loisir de se rappeler que c'était exactement pour cette raison que les Roumains s'étaient tant fait mépriser deux mois auparavant.

À ce dernier stade de la bataille, Hitler décida qu'on devait apporter une aide supplémentaire à la Sixième Armée. Ses mobiles étaient certainement divers. Il avait sans doute été choqué d'apprendre, de la bouche du capitaine Behr, le peu de secours reçu jusque-là par le *Kessel*, mais peut-être voulait-il

aussi s'assurer que Paulus n'aurait pas de prétexte pour se rendre. Sa solution, on l'a vu, consista à créer, sous l'autorité du maréchal von Milch, l'« état-major spécial » devant superviser et contrôler l'aide à la Sixième Armée.

Albert Speer accompagna jusqu'au terrain d'aviation le maréchal von Milch lorsqu'il alla prendre ses fonctions, Milch lui promit de tout faire pour retrouver son jeune frère et le faire évacuer, mais il ne réussit à localiser ni Ernst Speer ni même les restes de son unité. Seule parvint à Albert Speer une lettre qu'il décrivit comme « désespérée quant à la vie, furieuse contre la mort et amère à mon égard, moi, son frère ».

Milch et son état-major arrivèrent à Taganrog, convaincus qu'ils allaient pouvoir faire œuvre utile, mais, comme l'écrivit un officier supérieur de la Luftwaffe, « un simple coup d'œil à la situation réelle suffit à les convaincre que rien de plus ne pouvait être réalisé avec les ressources inadéquates qui étaient disponibles ».

Leur première journée de travail, le 15 janvier, ne commença pas sous les meilleurs auspices. Milch reçut d'abord un coup de téléphone du Führer exigeant que le pont aérien avec Stalingrad soit immédiatement intensifié. Puis, vers midi, Goering l'appela pour lui interdire de se rendre personnellement dans le *Kessel*. Enfin, le général Fiebig lui affirma que l'aérodrome de Pitomnik était tombé aux mains des Russes (ce qui était un peu prématuré) et que les balises radio de Goumrak n'avaient pas encore été installées, ce qui interdisait d'y envoyer des avions de transport.

Les derniers chasseurs Messerschmitt 109 décollèrent de Pitomnik le lendemain, peu après l'aube, alors que les premiers éléments soviétiques étaient déjà en vue. Ceux qui avaient été détournés vers Goumrak trouvèrent, en atterrissant, une piste

recouverte d'une épaisse couche de neige n'ayant pu être déblayée. Vers midi, Goumrak se trouva prise sous de violents tirs d'artillerie, et, sur ordre de Richthofen, Messerschmitt et Stukas quittèrent définitivement le *Kessel*. Paulus protesta en vain.

Ce même jour, un bataillon de la 295^e Division d'infanterie se rendit en bloc aux Russes. Les tracts de Voronov promettant un traitement convenable aux prisonniers semblaient avoir fait quelque effet. Interrogé par le capitaine Diatlenko, le chef du bataillon déclara : « Fuir était dépourvu de sens. J'ai dit à mes hommes que nous allions nous rendre afin de sauver des vies humaines. » Il ajouta : « Je me sens plein de honte, car c'est la première fois que tout un bataillon de soldats allemands se rend. »

Un autre chef de bataillon, de la 305^e Division d'infanterie celui-là, qui se rendit ultérieurement dans Stalingrad, devait parler des « intolérables conditions de vie » de son unité. « Je ne pouvais rien faire pour mes hommes, déclara-t-il, et je n'osais plus les regarder en face. Partout dans notre régiment, j'entendais les soldats parler de leurs souffrances par la faim et par le froid.

Chaque jour, notre médecin devait accueillir des douzaines d'hommes aux membres gelés. La situation était si catastrophique que j'ai considéré que la reddition était la meilleure solution. »

L'aérodrome de Pitomnik et son hôpital de campagne furent abandonnés au milieu des plus grandes souffrances. Les blessés qui ne pouvaient être bougés furent laissés sur place, à la garde d'un médecin et d'un infirmier, ce qui constituait la règle dans le cas d'une retraite. Les autres boitillèrent, rampèrent ou furent hissés sur des traîneaux pour parcourir la douzaine de kilomètres de route gelée qui les séparaient de Goumrak. Cette route était

déjà encombrée de soldats battant en retraite, épuisés, « les pieds et les mains enveloppés dans des lambeaux de couvertures » et de « traînards de diverses armes, censés avoir perdu contact avec leurs unités et mendiant un peu de nourriture ou un abri ».

À certains moments, le ciel se dégageait entièrement, et le soleil, se réverbérant sur la neige, devenait aveuglant. Comme le soir descendait, les ombres devenaient d'un bleu d'acier, tandis que le soleil était rouge vif à l'horizon. Les soldats, même lorsqu'ils n'étaient pas blessés, claudiquaient sur des pieds partiellement gelés. Ils avaient les lèvres fendues par le froid, le visage cireux, comme si la vie s'échappait déjà d'eux. Des hommes épuisés s'effondraient dans la neige pour ne plus jamais se relever. D'autres dépouillaient les cadavres aussi vite qu'ils le pouvaient, car lorsque les corps gelaient, ils devenaient impossibles à déshabiller.

Les divisions soviétiques n'étaient pas loin derrière. Les accompagnant, Vassili Grossman notait : « Il fait terriblement froid. La neige et l'air glacé viennent geler nos narines. Les dents nous font mal. Il y a des Allemands gelés, le corps intact, tout au long de la route. Ce n'est pas nous qui les avons tués. C'est le froid. Ils ont des bottes et des vêtements de mauvaise qualité. Leurs tuniques sont minces comme du papier... Il y a des traces de pas partout dans la neige. Elles nous indiquent que les Allemands ont quitté les villages pour les routes et les routes pour les ravins, en jetant leurs armes. » Erich Weinert, qui se trouvait avec une autre unité, vit des corbeaux tourner dans le ciel, atterrir et s'attaquer aux yeux des cadavres.

À un certain moment, en approchant de Pitomnik, les officiers soviétiques entreprirent de revérifier leur position. Ils avaient, en effet, aperçu au loin ce qui paraissait un village alors qu'aucun ne

figurait sur les cartes. En approchant, ils s'aperçurent qu'il s'agissait d'une sorte d'immense dépôt de ferraille, où s'entassaient toutes sortes de véhicules ou de pièces de matériel détruits ou endommagés : blindés, camions, tracteurs et canons automoteurs. Mais les soldats soviétiques éprouvèrent encore plus de satisfaction en découvrant, à Pitomnik, les restes de nombreux avions, dont quelques gigantesques quadrimoteurs Focke-Wulf Condor.

À ce stade de la retraite, la plupart des hommes de la Sixième Armée avaient abandonné tout espoir de se voir secourus par des divisions blindées SS ou des forces débarquées par avion. Les officiers, quant à eux, savaient que l'armée tout entière était condamnée. « Plusieurs, écrivit un médecin, vinrent nous demander du poison pour se suicider. » Certains médecins étaient également tentés par cette solution, mais ils savaient que leur devoir était de rester avec les blessés. Sur les 600 médecins de la Sixième Armée, aucun ne se déroba à ses obligations.

En cette période, les stations de secours étaient si bondées que les blessés devaient partager leurs couchettes. Souvent, quand un homme très grièvement atteint arrivait, porté par ses camarades, le médecin renvoyait ceux-ci, car il avait déjà trop de cas désespérés à traiter. « Devant tant de souffrances, racontait un sergent de la Luftwaffe, tant d'hommes en proie à d'atroces douleurs, tant de morts, convaincus qu'il n'y avait rien à faire, nous remmenâmes sans un mot notre lieutenant avec nous. Nul ne saura jamais les noms de tous ces malheureux, qui blottis les uns contre les autres sur le sol, perdant leur sang, gelés, moururent finalement parce qu'on ne pouvait leur porter secours. » Le

manque de plâtre faisait que certains médecins devaient maintenir des membres fracturés avec du papier. Le nombre de décès par choc postopératoire s'élevait régulièrement, de même que celui des cas de diphtérie. La vermine et les poux grouillaient sur les blessés. « Sur la table d'opération, déclarait un médecin, nous devions gratter la vermine sur les uniformes et la peau avec une spatule avant de la jeter au feu. Nous devions également retirer les poux des sourcils et des barbes, où ils se trouvaient en grappes. »

Submergé par les blessés et les malades le « prétendu hôpital » de Goumrak était encore pire que celui de Pitomnik. « C'était un aperçu de l'enfer, raconta un officier blessé venant du "nez de Karpovka". Les cadavres s'entassaient tout au long de la route, là où les hommes étaient tombés et avaient péri. Plus personne ne s'en souciait. Il n'y avait plus de pansements. Le terrain d'aviation était soumis à un bombardement constant, et quarante hommes s'entassaient dans un abri creusé pour dix, qui tremblait à chaque explosion. »

L'aumônier catholique de l'hôpital avait été surnommé « le roi de la Mort de Goumrak », car il donnait l'extrême-onction à plus de 200 hommes par jour. Après avoir fermé les yeux des morts, les aumôniers détachaient la partie inférieure de leur plaque d'identité métallique afin de conserver la preuve officielle de leur décès. Ils avaient rapidement les poches lourdes.

Les médecins étaient aussi au travail dans les « ravins de la mort », où les blessés gisaient dans des abris primitivement creusés pour les chevaux. Un médecin avait surnommé l'un de ces endroits, surmonté d'un cimetière, « le Golgotha ». Il dut finalement être abandonné, ainsi que les blessés les plus grièvement atteints. Quand les Soviétiques arrivèrent, quelques

jours plus tard, ils mitraillèrent la plupart de ces moribonds enveloppés de pansements. Un interprète divisionnaire nommé Ranke, blessé à la tête, se leva et se mit à invectiver les soldats soviétiques en russe. Stupéfaits, ils cessèrent de tirer et amenèrent l'interprète à leur commissaire politique. Celui-ci obligea alors Ranke à suivre les Allemands battant en retraite pour demander leur reddition.

Si les soldats russes étaient avides de revanche, le spectacle des corps gelés de leurs compatriotes dans les camps de prisonniers ne pouvait qu'attiser leur fureur meurtrière. Les prisonniers russes survivants étaient si totalement affamés que, lorsque leurs libérateurs leur donnèrent un peu de pain et de saucisson, la plupart en moururent sur-le-champ.

Le *Kessel* se serait effondré beaucoup plus rapidement si un certain nombre de combattants allemands n'avaient pas conservé jusqu'au bout leur conviction. Un sergent de la Luftwaffe, appartenant à la 9^e Division de DCA, écrivit à sa famille : « Je suis fier de pouvoir me compter parmi les défenseurs de Stalingrad. Quand viendra pour moi le moment de mourir, j'aurai la satisfaction de m'être trouvé à la pointe la plus extrême de la grande bataille qui se déroulait sur la Volga pour la défense de ma patrie et d'avoir donné ma vie pour notre Führer et pour la liberté de notre nation. »

Même à ce dernier stade, la plupart des unités combattantes continuaient à résister avec acharnement. Il y avait des exemples d'exceptionnelle bravoure. Le général Jaenecke rapportait ainsi : « Une attaque menée par vingt-huit chars russes près de la gare de Bassagino a été bloquée par un lieutenant nommé Hirschmann,

servant entièrement seul un canon antichar. Il a détruit, au cours de cet engagement, quinze T-34. » En ces dernières phases de la bataille, l'autorité des chefs comptait plus que jamais. L'apathie et l'apitoiement sur soi-même représentaient les plus grands dangers, tant sur le plan militaire que sur le plan personnel.

Dans les secteurs qui tenaient encore, les hommes, affamés, n'avaient même plus la force de sortir des abris pour dissimuler leurs larmes à leurs camarades. « Je pense à toi et à notre fils, écrivait à sa femme un soldat anonyme dans une lettre qui n'arriva jamais à destination. La seule ressource qui me reste est de penser à toi. Je suis indifférent à tout le reste. Et penser à toi me brise le cœur. » Dans les tranchées de première ligne, les soldats avaient si froid et étaient si faibles que leurs mouvements lents et mal coordonnés donnaient l'impression qu'ils étaient drogués. Mais de bons sous-officiers arrivaient quand même à les tenir en main, à s'assurer que les armes étaient toujours nettoyées et les grenades prêtes à servir.

Le 16 janvier, juste après la prise de Pitomnik par les Soviétiques, le commandement de la Sixième Armée envoya un message pour se plaindre du fait que la Luftwaffe limitait dorénavant son action à des parachutages. « Pourquoi rien n'a-t-il été débarqué ce soir à Goumrak ? » demandait Paulus. Le général Fiebig répondit que les balises et les installations de radio au sol ne fonctionnaient pas. Paulus ne semblait pas se rendre compte du chaos qui régnait sur le terrain. Les hommes requis pour le déchargement des avions étaient trop affaiblis pour faire leur travail, et « complètement apathiques », selon les officiers de la Luftwaffe. La discipline s'était effondrée, et les traînards et les

déserteurs se mêlaient aux blessés pour envahir le terrain. Les « chiens à chaîne » de la Feldgendarmerie commençaient à perdre le contrôle de la situation, débordés par des hordes de soldats affamés et désespérés, parmi lesquels on reconnaissait de nombreux Roumains.

Le 17 janvier, la Sixième Armée se retrouva acculée dans la moitié orientale du *Kessel*. Les combats se ralentirent considérablement durant les quatre jours qui suivirent, Rokossovski étant occupé à redéployer ses armées en vue de la poussée finale. Alors que la plupart des unités allemandes de première ligne continuaient à tenir et à obéir aux ordres, la désintégration s'accélérait à l'arrière. Le service d'intendance de la Sixième Armée signala qu'il n'était « plus en mesure de ravitailler les troupes ». Presque tous les chevaux avaient été mangés. Il ne restait que fort peu de pain, et celui-ci était si durci par le gel qu'il avait été surnommé *Eisbrot* – « pain de glace ». Dans le même temps, des intendants par trop zélés conservaient jalousement des entrepôts pleins de vivres dont les Soviétiques s'emparèrent intacts. Quelques personnages en position d'autorité abusaient aussi de leur situation. Un médecin devait raconter comment il avait vu l'un de ses supérieurs donner à son chien des tartines copieusement beurrées, « alors qu'il n'y avait pas un gramme de corps gras disponible pour les hommes de l'infirmerie ».

Convaincu que la fin était proche, Paulus avait envoyé le 16 janvier un message au général Zeitzler demandant que les unités encore en état de combattre soient autorisées à tenter une percée vers le sud, car rester dans le *Kessel* ne pouvait plus signifier que la capture ou la mort, par la faim et par le froid. En l'absence d'une réponse immédiate de Zeitzler, des instructions préalables furent données. Le 17 janvier au soir, un officier d'état-

major de la 371^e Division d'infanterie dit au lieutenant-colonel Mäder que, « au signal donné par le mot de code “Lion”, toutes les forces du *Kessel* devaient tenter la percée de tous côtés ». Il ajoutait que « les chefs de corps devaient réunir des groupes de combat constitués d'environ deux cents de leurs meilleurs hommes, informer le reste de la troupe de l'axe de marche, et attaquer ».

Un certain nombre d'officiers étudiaient déjà personnellement « les moyens d'échapper à la captivité chez les Russes, qui leur semblait pire que la mort ». Le capitaine von Freytag-Loringhoven, de la 16^e Division blindée, eut l'idée d'utiliser quelques-unes des jeeps américaines prises aux Soviétiques et des uniformes de l'Armée rouge, en s'assurant aussi le concours d'un certain nombre de Hiwis dignes de confiance, soucieux d'échapper à la vengeance du NKVD, et de tenter de franchir ainsi les lignes ennemies. Cette idée fut envisagée par l'état-major de la division et par le commandant de celle-ci, le général Angern. Le chef du corps d'armée lui-même, le général Strecker, fut brièvement tenté par ce projet, mais étant un officier fortement imbu des valeurs traditionnelles, il ne pouvait envisager d'abandonner ses soldats. Un groupe du Corps XI devait ultérieurement tenter l'aventure, et, durant les derniers jours de résistance du *Kessel*, un certain nombre de petits détachements, dont quelques-uns à ski, percèrent vers le sud-ouest. Deux officiers de l'état-major de la Sixième Armée, le colonel Elchlepp et le lieutenant-colonel Niemeyer, le chef du service de renseignement, trouvèrent ainsi la mort dans la steppe.

De toute évidence, Paulus lui-même n'envisagea jamais d'abandonner ses troupes. Le 18 janvier, il envoya à sa femme, par un officier qui quittait le *Kessel* par avion, une simple ligne d'adieu.

Il confia également à l'officier ses décorations, son alliance et sa chevalière, mais tout cela fut, apparemment, saisi un peu plus tard par la Gestapo.

Le général Hube reçut ordre de quitter Goumrak le 19 au matin à bord d'un Focke-Wulf Condor afin de rejoindre l'état-major spécial du maréchal Milch. À son arrivée, le 20 janvier, il soumit à celui-ci une liste d'officiers de confiance à récupérer également. Il se trouva, de façon peut-être peu surprenante, que la majorité de ces officiers n'étaient nullement des spécialistes de l'intendance ou des transports aériens, mais des tankistes de son corps blindé, et plus particulièrement de son ancienne division. Hube interprétait ainsi à sa manière les instructions de l'état-major de la Sixième Armée stipulant que les spécialistes des blindés figuraient parmi les personnels habilités à être évacués par voie aérienne.

Parmi les évacués figuraient également des officiers ayant reçu une formation d'état-major et un encore plus bizarre échantillonnage d'hommes. Le sergent-major Philipp Westrich, de la 100^e Division de chasseurs, carreleur dans le civil, « fut évacué par avion du *Kessel* le 22 janvier 1943 conformément aux consignes de la Sixième Armée prévoyant la sortie d'un homme par division ». Pour la 297^e Division d'infanterie, on choisit le lieutenant-colonel Mäder et deux sous-officiers. La sélection se poursuivait ainsi, division par division.

En fait, Hitler, tenant pour morte la Sixième Armée de Paulus, envisageait déjà de reconstruire entièrement une autre Sixième Armée, tel le Phénix renaissant de ses cendres. Le 25 janvier, cette idée devint un projet précis. Le général Schmundt nota en effet : « Le Führer a décrété la reconstitution de la Sixième Armée avec un potentiel de vingt divisions. »

Les officiers de liaison sortant du *Kessel* avec des documents essentiels étaient parfois choisis pour des raisons humanitaires. Le prince zu Dohna-Schlobitten, qui s'envola le 17 janvier, avait été sélectionné par l'état-major du Corps blindé XIV non parce qu'il était le principal officier de renseignement mais parce qu'il était l'officier ayant le plus d'enfants. Mais, peu après, le commandement de la Sixième Armée ordonna que les officiers évacués comme spécialistes assurent en même temps le travail de liaison. C'est ainsi que le capitaine von Freytag-Loringhoven, d'abord choisi pour ses états de service en tant que chef d'unité blindée, reçut consigne d'aller chercher au quartier général de l'Armée les dépêches et documents à transmettre. Là, il vit Paulus, qui lui « sembla absolument écrasé sous les responsabilités ».

À l'aérodrome de Goumrak, après une longue attente, il gagna, escorté par la Feldgendarmérie qui écartait malades et blessés en les menaçant de ses armes, l'un des cinq bombardiers Heinkel stationnant sur la piste. En quittant le *Kessel*, il avait évidemment des sentiments très mêlés. « Quitter mes camarades me faisait mal au cœur, déclara-t-il. D'un autre côté, c'était une chance de survivre. » Il avait tenté d'emmener avec lui le comte Dohna – cousin éloigné du prince Dohna – mais celui-ci était trop malade. Installé dans l'avion avec une dizaine de soldats blessés, Freytag-Loringhoven ne tarda pas à constater qu'il ne se trouvait pas hors de danger pour autant. Son Heinkel resta sur la piste alors que les quatre autres décollaient. Une pompe s'était bloquée alors qu'on faisait le plein de l'appareil. Sur ce, des obus commencèrent à s'abattre sur la piste, de plus en plus près. Le pilote abandonna la pompe et se précipita vers son avion. L'appareil, surchargé, décolla lentement et péniblement sous un plafond nuageux très

bas. Vers 1 800 mètres, le Heinkel finit par émerger des nuages « dans un merveilleux soleil », et Freytag-Loringhoven eut l'impression de « renaître ».

Quand l'avion se posa à Melitopol, des ambulances attendaient les blessés et une voiture conduisit Freytag-Loringhoven à l'état-major du maréchal von Manstein. Le capitaine n'avait guère d'illusion sur son apparence. Il était « en très mauvais état ». Bien qu'il fût grand et bien bâti, son poids était tombé à 52 kilos. Il avait les joues creuses, et, comme tout le monde dans le *Kessel*, il ne s'était pas rasé depuis de longs jours. Sa combinaison de char noire était sale et déchirée, ses bottes entourées de chiffons afin de tenter de se protéger du froid. Stahlberg, l'aide de camp de Manstein, impeccable dans son uniforme vert-de-gris, fut visiblement surpris. « Stahlberg, devait raconter Freytag-Loringhoven, me regarda et je vis qu'il se demandait certainement si j'avais des poux – j'en avais effectivement – et c'est avec beaucoup de prudence qu'il me serra la main. »

Stahlberg l'emmena immédiatement voir Manstein, qui lui réserva l'accueil le plus cordial. Il se leva, fit le tour de son bureau et lui serra la main sans craintes apparentes, avant de l'interroger longuement sur la situation dans le *Kessel*. Freytag-Loringhoven eut néanmoins l'impression d'un « homme froid ».

Manstein informa Freytag-Loringhoven qu'il allait être attaché à l'état-major spécial du maréchal Milch, institué, comme on l'a vu, pour améliorer le ravitaillement par voie aérienne du *Kessel*. Le jeune capitaine alla d'abord se présenter au général von Richthofen, qui prit bonne note de sa présence mais se déclara trop occupé pour le recevoir. Le maréchal Milch, en revanche, « un vieux nazi » que Freytag-Loringhoven ne s'était pas attendu à apprécier, s'avéra « beaucoup plus humain ».

Il fut horrifié par la mine du capitaine. « Mon Dieu ! s'exclama-t-il. Vous êtes dans un état ! » Puis, après s'être enquis des conditions de vie à Stalingrad, il déclara : « Maintenant, il faut vous nourrir. »

Milch donna aussitôt des ordres pour que des rations spéciales de viande, de beurre et même de miel soient attribuées à Freytag-Loringhoven. Puis, épuisé, le jeune officier fut conduit à l'un des wagons-lits du train abritant l'état-major. « C'était la première fois depuis neuf mois que je voyais un lit, raconta-t-il ensuite. Mes poux m'importaient peu. Je me jetai entre les draps blancs et décidai de reporter au lendemain matin ma visite au centre d'épouillage. Le confort et la chaleur qui régnaient dans le compartiment – alors qu'il faisait moins vingt-cinq à l'extérieur – contrastaient incroyablement avec tout ce que je venais de connaître. »

Tous les officiers venant travailler à l'état-major spécial de Milch étaient de prime abord désorientés de se retrouver transportés dans un monde où les privations avaient cessé d'exister. Mais ils n'avaient pas encore d'idées précises sur ce qu'on pouvait attendre ou ne pas attendre d'un pont aérien. L'une des questions posées par Hube lors de sa première rencontre avec Milch fut : « Est-il possible d'acheminer des chars un par un ? »

Milch lui-même, comme tous ceux qui n'avaient jamais mis les pieds dans le *Kessel*, n'arrivait toujours pas à comprendre à quel point les conditions de vie y étaient terribles. Recevant, le 18 janvier, un message de Paulus déclarant que la Sixième Armée ne serait pas en mesure de tenir plus de quelques jours encore car elle était à court de carburant et de munitions, il dit au téléphone à

Goering : « Les gens de la Forteresse paraissent avoir perdu courage. » Et il ajouta que Manstein était du même avis.

Le soin de décider comment traiter et présenter le désastre imminent était laissé au quartier général du Führer et au ministère de la Propagande, à Berlin. « Le blocus de Stalingrad approche de sa fin, avait déclaré Goebbels au cours de sa conférence ministérielle, trois jours plus tôt. La presse allemande doit se préparer à traiter comme il convient l'issue victorieuse de cette grande bataille dans la cité de Staline – avec des suppléments spéciaux si nécessaire. » Le caractère symbolique de cette « victoire » devait être souligné.

Groscurth, toujours actif dans son opposition au régime à l'intérieur du *Kessel*, était décidé à ce que les officiers supérieurs se trouvant à l'extérieur soient informés de la réalité du désastre, dans l'espoir que cela les pousserait à agir. Il assura la sortie d'un officier de toute confiance, le major comte Alfred von Waldersee. Celui-ci devait se rendre tout droit à l'état-major de la Wehrmacht, Bendlerstrasse, à Berlin, pour voir le général Olbricht, l'un des principaux membres de l'opposition militaire, avant d'aller trouver le général Beck, alors en disponibilité. Le message qu'il apportait était que « seule une action immédiate contre Hitler » pouvait dorénavant sauver la Sixième Armée. Beck demanda à Waldersee d'aller aussitôt à Paris voir le général von Stülpnagel et le maréchal von Rundstedt. Mais la réponse de Rundstedt fut « si déprimante » que Waldersee perdit tout espoir d'arriver à un résultat.

Groscurth envoya une dernière lettre à son frère le 20 janvier, anniversaire de sa fille Susi. « Bientôt, écrivit-il, elle n'aura plus de père, comme des milliers d'autres enfants. L'agonie se poursuit, et elle devient pire d'heure en heure. Nous nous trouvons repoussés

dans la zone la plus étroite. Nous combattons, toutefois, jusqu'à la dernière cartouche, comme nous en avons reçu l'ordre, d'autant qu'on nous a dit que les Russes tuaient tous les prisonniers, ce dont je doute... Les gens n'ont pas idée de ce qui se passe ici. Pas une seule promesse n'est tenue. »

Le commandement de la Sixième Armée se rendait bien compte que l'état-major de Milch ne comprenait pas le caractère dramatique de la situation. « Il n'y a plus un homme en bonne santé sur le front, soulignait un rapport ce même 20 janvier. Tout le monde souffre au moins de gelures. Au cours d'une visite aux premières lignes, hier, le général commandant la 76^e Division d'infanterie a découvert de nombreux soldats ayant gelé à mort. »

L'offensive soviétique reprit avec une force renouvelée au matin du 20 janvier. La 65^e Armée perça au nord-ouest de Gontchara, localité qui fut prise dans la soirée. Le principal objectif était Goumrak, à quelques kilomètres seulement.

L'évacuation de l'aérodrome et du quartier général installé à proximité, le lendemain soir, fut particulièrement chaotique, sous les tirs de *Katioucha*. Ce soir-là, l'état-major de Milch reçut du commandement de la Sixième Armée le message suivant : « Aérodrome de Goumrak inutilisable à partir du 22 janvier à quatre heures. À ce moment, le nouveau terrain de Stalingradski sera opérationnel. » C'était là une vue optimiste des choses. Le terrain de Stalingradski ne pouvait accueillir les gros avions. À ce moment, le général Paulus était devenu complètement apathique et souffrait presque certainement d'une profonde dépression. Un major de la Luftwaffe venant de revenir du *Kessel* rapporta au maréchal Milch que Paulus lui avait dit : « Quelle que soit l'aide qui nous arrive maintenant, elle viendra trop tard. Nous sommes finis. Nos hommes n'ont plus de force. » Et quand le major avait

tenté de l'informer de la situation générale du Groupe d'Armées du Don, il lui avait répondu : « Les morts ne s'intéressent plus à l'histoire militaire. »

En raison du manque de carburant, quelque 500 blessés avaient été laissés à l'hôpital de campagne de Goumrak. Comme le jour se levait le matin du 22 janvier, on put voir venir à distance l'infanterie russe qui avançait en ligne « comme pour une battue au lièvre ». Comme l'ennemi arrivait à portée de fusil, les derniers officiers de la 9^e Division de DCA, qui avait été responsable de la garde du terrain, s'entassèrent dans le seul véhicule leur restant, une voiture d'état-major. Une centaine de mètres plus loin, sur la route, ils trouvèrent un blessé de l'hôpital de campagne dont les deux jambes avaient été amputées et qui tentait d'avancer sur une sorte de luge. Les officiers de la Luftwaffe s'arrêtèrent et attachèrent la luge à l'arrière de leur voiture, mais elle se retourna dès qu'ils redémarrèrent. Comme il n'y avait pas de place dans la voiture, un lieutenant suggéra que le blessé s'accroche au capot de celle-ci. Mais le blessé se refusa à les retarder plus longtemps ; ils étaient alors à portée de l'infanterie soviétique. « Laissez-moi ! cria l'amputé. De toute manière, je n'ai aucune chance. » Les officiers savaient qu'il disait vrai. En ces circonstances, quiconque ne pouvait marcher était condamné d'avance. Ils démarrèrent, et le blessé resta dans la neige, au bord de la route gelée, à attendre que les Russes arrivent et l'achèvent.

Bien des blessés furent ainsi abattus. L'écrivain communiste Erich Weinert tenta de prétendre que « des infirmes abandonnés » tentant de rejoindre leurs camarades s'étaient ainsi trouvés par hasard « dans le champ de tir de l'Armée rouge en progression ». La vérité est que l'Armée rouge, comme la Wehrmacht, estimait n'avoir pas de temps à perdre avec les

blessés ennemis. Toutefois, les informations selon lesquelles les 500 blessés laissés à l'hôpital de campagne de Goumrak à la garde de deux infirmiers eux-mêmes malades et d'un aumônier divisionnaire avaient été massacrés étaient inexactes. Les Soviétiques se bornèrent à les laisser à eux-mêmes, et les survivants furent transférés au camp de Beketovka dix jours plus tard.

Plus les soldats battant en retraite approchaient de Stalingrad, plus le spectacle de la défaite devenait terrible. « Aussi loin que pouvait porter le regard, gisaient des soldats écrasés par les chars, des blessés gémissant désespérément, des cadavres gelés, des véhicules abandonnés faute de carburant, des canons éclatés et les pièces de matériel les plus diverses. » Les flancs des chevaux morts au bord de la route avaient été hachés et arrachés pour en récupérer la chair. Le rêve de la plupart des hommes était de tomber sur un conteneur parachuté plein, mais aucun ne restait.

Bien que la poussée centrale de l'ennemi ne pût être endiguée, les groupes de combat allemands ne se repliaient, dans de nombreux secteurs, qu'en continuant à combattre avec acharnement. Le matin du 22 janvier, les restes de la 297^e Division d'infanterie furent repoussés du secteur de Voroponovo jusqu'aux faubourgs méridionaux de Stalingrad. Là, le major Bruno Gebele et les survivants de son bataillon attendirent le prochain assaut. Leur seul appui d'artillerie était fourni par quelques obusiers de montagne sous le commandement d'un sergent, qui reçut ordre de n'ouvrir le feu que lorsque les Soviétiques se trouveraient à 200 ou 250 mètres. Peu avant sept heures, une sentinelle donna l'alerte : « *Herr Major, Sie kommen !* »

Les soldats de Gebele n'eurent que le temps de se mettre en place. Une masse de fantassins russes en tenue blanche fonçait vers eux en hurlant « Hourra ! Hourra ! » La première vague ne se trouvait plus qu'à une quarantaine de mètres lorsque les Allemands ouvrirent le feu à la mitrailleuse légère, au fusil et au pistolet-mitrailleur. Les Soviétiques subirent de terribles pertes. « La première vague fut tuée et laissée sur le terrain, la deuxième également, puis vint une troisième, devait raconter un survivant. Devant notre position, les morts soviétiques s'entassaient et formaient une sorte de mur de protection pour nous. »

Les Soviétiques ne renoncèrent pas à attaquer. Ils changèrent simplement de direction et se concentrèrent sur les flancs du dispositif ennemi. À neuf heures et demie, ils percèrent les lignes roumaines sur la gauche. Un obus antichar vint atteindre l'officier adjoint de Gebele, qui se tenait à côté de lui, le tuant instantanément. Puis Gebele lui-même ressentit un coup très violent à l'épaule gauche. Une balle venant de la même rafale de mitrailleuse avait tué son fourrier, le Feldwebel Schmidt, traversant directement son casque d'acier. Fou de rage, Gebele, appuyant sa carabine sur le parapet de neige qui se trouvait devant lui, continua à tirer quelque temps malgré son épaule blessée.

Une autre vague d'infanterie soviétique arriva. Gebele hurla à ses hommes d'ouvrir de nouveau le feu. Un sergent-chef tenta d'utiliser un mortier léger, mais à si courte portée qu'un vent violent renvoya deux obus sur sa propre position. Finalement, après avoir tenu pendant sept heures, Gebele vit un drapeau rouge apparaître au sommet d'un château d'eau sur leurs arrières. Sa position avait été tournée. Il rassembla les derniers survivants de son unité et les fit se replier vers le centre de Stalingrad.

Entrant en ville, ils furent profondément choqués par le spectacle de désolation qui les y attendait. « Il faisait terriblement froid, écrivit l'un d'eux. Et, entouré par le chaos, on avait une impression de fin du monde. »

Le 22 janvier, la Sixième Armée reçut d'Hitler le message qui scellait son destin : « Reddition hors de question. Troupes combattent jusqu'au bout. Si possible, tenir Forteresse réduite avec troupes encore en état de combattre. Bravoure et ténacité hommes de la Forteresse ont donné occasion d'établir nouveau front et de lancer contre-attaques. Sixième Armée a ainsi apporté sa contribution historique au plus grand passage de l'histoire allemande. »

**« UN MARÉCHAL ALLEMAND NE SE SUICIDE
PAS AVEC UNE PAIRE DE CISEAUX À
ONGLES ! »**

Chaque fois qu'un avion de la Luftwaffe les survolait, les hommes levaient la tête, fascinés et le cœur serré, et continuaient à contempler le ciel bien après que le petit point eut disparu à l'horizon. « Le cœur lourd, écrivit un soldat, nous suivions des yeux les avions allemands et pensions combien il serait merveilleux de pouvoir nous envoler hors de cet enfer où l'on nous avait abandonnés. » Après la prise de l'aérodrome de Goumrak par les Soviétiques, le matin du 22 janvier, seuls quelques avions avaient réussi à atterrir sur le petit terrain de Stalingradski. Le pont aérien s'était effondré, coupant ainsi la dernière voie d'évasion du *Kessel*.

Le ravitaillement ne pouvait plus s'opérer que par parachutage, et ce système connaissait de multiples défaillances. Le VIII^e Corps aérien avait perdu tout contact radio avec le quartier général de la Sixième Armée dès le 24 janvier, et peu d'unités au sol disposaient encore de panneaux d'identification aérienne. Le général Hube avait dû faire larguer dans les ruines de Stalingrad un message disant aux soldats que, lorsqu'ils entendaient les moteurs des avions, ils devaient s'étendre sur le sol, dans la neige, en formant une croix pour indiquer leur présence aux aviateurs. Quand la visibilité était mauvaise, les troupes allemandes tiraient des fusées pour diriger les appareils, mais, rapidement, les Soviétiques se mirent à faire de même pour égarer les pilotes. Il arrivait aussi que des vents violents fassent

tomber les conteneurs parachutés chez l'ennemi, surtout à la cadence où les positions changeaient de mains. Certains soldats allemands étaient si affamés et si démunis qu'ils prenaient des risques démesurés pour essayer d'aller chercher les conteneurs tombés dans le *no man's land*. Ils devenaient alors une proie facile pour les tireurs russes.

La chute de Goumrak avait imposé un nouveau parcours d'horreur aux blessés, dont beaucoup avaient déjà été transférés de Pitomnik, faute d'avoir pu y trouver place à bord d'un avion. « Des blessés épuisés, racontait un témoin, se traînaient dans les ruines de la ville, rampant à quatre pattes comme des animaux sauvages, dans l'espoir de trouver quelque secours. »

Dans les hôpitaux improvisés de Stalingrad, les conditions étaient encore plus épouvantables qu'à Goumrak. Quelque 20 000 blessés s'entassaient dans des caves, sous les ruines de la ville, et les malades portaient ce total à 40 000 personnes environ. Près de 600 blessés grièvement atteints emplissaient le sous-sol du théâtre de Stalingrad, sans lumière ni installations sanitaires. « Les gémissements, les appels à l'aide et les prières, écrivait un médecin de la 60^e Division d'infanterie motorisée, venaient se mêler au tonnerre du bombardement. Une odeur pénétrante de fumée, de sang et de chair en décomposition emplissait l'endroit. » Il n'y avait plus ni bandages ni médicaments ni eau potable.

Un certain nombre de médecins d'unités de première ligne reçurent ordre d'aller renforcer les équipes au travail dans le réseau de tunnels des gorges de la Tsaritsa. Ces tunnels, ressemblant aux galeries d'une mine, abritaient plus de 3 000 blessés ou malades se trouvant tous dans un état grave. Arrivant pour y prendre son service, le docteur Hermann Achleitner ne put s'empêcher de se rappeler la fameuse formule :

« Toi qui entres ici, abandonne tout espoir. » Des cadavres congelés s'entassaient en piles à l'extérieur. À l'intérieur, la faible lueur des lampes à pétrole rendait le spectacle plus sinistre encore. L'air fétide était presque irrespirable. Achleitner fut accueilli par des cris pitoyables : « Donnez-nous à manger ! » Les blessés et les malades ne recevaient qu'une mince tranche de pain rassis par jour. Les médecins en faisaient une sorte de soupe, qui avait au moins le mérite d'être chaude et donnait l'impression de durer un peu plus longtemps. Le manque de bandages était particulièrement grave pour les cas de gelures. « Souvent, nota Achleitner des doigts et des orteils restaient dans les vieux pansements sales que nous retirions. » Épouiller les patients était presque impossible. En défaisant les pansements, les infirmiers se retrouvaient soudain avec une masse de poux ayant sauté des membres du patient sur leurs propres bras. Quand un homme mourait, on pouvait voir la vermine quitter son corps en cortège, à la recherche de chair vivante. Les médecins faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour isoler les cas de typhus dès qu'ils étaient diagnostiqués, mais ils savaient qu'ils n'allaient pas tarder à avoir une épidémie sur les bras. Constatant l'atroce misère qui l'entourait, un jeune soldat murmura : « Faites qu'ils ne sachent jamais, chez nous, ce qui se passe ici. »

La retraite des troupes se trouvant précédemment dans la steppe porta à plus de 100 000 hommes le nombre des Allemands concentrés dans les ruines de la ville. Beaucoup, si ce n'est la plupart d'entre eux, souffraient de dysenterie, de jaunisse ou d'autres maladies diverses. Bien des visages avaient pris des teintes d'un jaune verdâtre.

Les réactions des civils de Stalingrad à leur égard n'étaient pas toujours hostiles, comme le découvrirent des blessés et des

malades de la 297^e Division d'infanterie. « Deux femmes de Stalingrad, devait raconter un officier, m'ont frotté les jambes pendant une heure pour prévenir les effets du gel. De temps à autre, elles me regardaient avec compassion en disant : "Si jeune, et le voilà déjà en train de mourir !"... » Un groupe de soldats découvrit dans les ruines d'une maison plusieurs femmes russes qui venaient de faire cuire du pain. Elles acceptèrent sans difficulté d'en échanger une miche contre un morceau de viande de cheval gelée.

Les désignations de régiment ou de division étaient devenues totalement dépourvues de sens. La 14^e Division blindée, par exemple, comptait moins de quatre-vingts hommes en état de combattre. Il restait à peine un char ou un canon avec les munitions correspondantes. Dans une telle situation, la discipline commençait à se désagréger. On continuait souvent à résister par simple crainte de tomber aux mains des Russes, après le rejet par Paulus de l'ultimatum soviétique.

Délivrés de la menace des canons antichars, les T-34 écrasaient sous leurs chenilles les emplacements de tir allemands et les artilleurs qui s'y trouvaient encore. Bunkers et immeubles fortifiés étaient détruits par des canons tirant presque à bout portant. Les soldats allemands connaissaient maintenant un terrible sentiment d'impuissance, incapables de rien faire pour leurs camarades blessés ni pour eux-mêmes. Leur inexorable avance de l'été précédent semblait s'être déroulée dans un monde entièrement différent. Le 25 janvier, Paulus et un membre important de son état-major, le colonel Wilhelm Adam, furent légèrement blessés à la tête par l'explosion d'une bombe. À cinq kilomètres au sud-ouest de l'embouchure de la Tsaritsa, le général Moritz von Drebber se rendit avec une partie de la 297^e Division

d'infanterie. Selon un récit diffusé deux jours plus tard à la radio soviétique par un autre communiste allemand de « l'émigration moscovite », le romancier Theodor Plievier, le colonel soviétique recevant la reddition de Drebbler lui aurait demandé : « Où sont vos régiments ? » Sur quoi, regardant la poignée d'hommes épuisés qui l'entourait, Drebbler aurait répondu : « Dois-je vraiment vous expliquer, colonel, où sont mes régiments ? »

Le médecin chef de la Sixième Armée, le général Renoldi, fut l'un des premiers officiers généraux à se rendre. D'autres, toutefois, eurent une attitude très différente. Le successeur d'Hube, le général Schlömer, fut blessé d'une balle dans la cuisse, et le général von Hartmann, de la 71^e Division d'infanterie, fut tué d'une balle dans la tête. Le général Stempel, commandant la 371^e Division d'infanterie, se fit sauter la cervelle, de même qu'un certain nombre d'autres officiers, quand l'ennemi s'empara du secteur sud de Stalingrad.

Le 26 janvier à l'aube, les chars de la 21^e Armée soviétique opérèrent leur jonction avec la 13^e Division de fusiliers de la Garde de Rodimtsev au nord du Kourgane de Mamai, près des logements ouvriers d'Octobre Rouge. Cette rencontre donna lieu, comme il était à prévoir, à des manifestations d'émotion, surtout de la part des soldats de la 62^e Armée de Tchouïkov, qui s'étaient battus seuls pendant cinq mois. « Des larmes de joie emplissaient les yeux de soldats endurcis », écrivit Tchouïkov lui-même. De part et d'autre, on s'échangeait des bouteilles de vodka.

Le *Kessel* de Stalingrad se trouvait coupé en deux. Paulus et la plupart des officiers supérieurs étaient bloqués dans la plus petite poche de résistance, au sud, tandis que le Corps XI du général Strecker occupait encore le secteur nord, autour de l'usine de tracteurs de Stalingrad. Son seul moyen de liaison avec le monde

extérieur était le poste de radio de la 24^e Division blindée.

Durant les deux jours qui suivirent, tous, traînards allemands ou roumains, blessés et hommes encore en état de combattre, se replièrent dans la poche, qui se réduisait progressivement mais où Paulus et Schmidt avaient établi un nouveau quartier général, sous le grand magasin Univermag de la Place rouge. Dernier symbole de l'occupation allemande, un drapeau à croix gammée était accroché à une hampe improvisée au balcon surplombant l'entrée du magasin. Les restes du 194^e Régiment de grenadiers du colonel Roske assuraient la protection de l'immeuble. Roske fut, en outre, promu général et désigné comme nouveau commandant d'une 71^e Division d'infanterie qui, en fait, n'existait plus.

Le nombre croissant d'officiers supérieurs se rendant faisait que le 7^e Service de l'état-major du front du Don était plus occupé que jamais. On lui amenait tant de prisonniers pour interrogatoire qu'il était devenu difficile de trier « les plus intéressants ».

Le capitaine Diatlenko reçut, ainsi, un message lui ordonnant de revenir de toute urgence à son bureau, car on venait d'y amener un nouveau général allemand. Diatlenko sut immédiatement qu'il n'allait pas perdre son temps car il s'agissait du général Edler von Daniels. Les lettres que celui-ci avait régulièrement écrites à sa femme avaient été retrouvées au début du mois par les Soviétiques dans les sacs postaux que transportait un Ju-52 abattu. Comme la plupart des hommes venant d'être faits prisonniers, Edler von Daniels se trouvait en état de moindre résistance psychologique, et Diatlenko, en interrogateur expérimenté, provoqua un choc immédiat en produisant devant lui des lettres qu'il pensait être en Allemagne depuis longtemps.

Après quoi, il lui déclara, si l'on en croit son propre récit : « *Herr General*, reprenez donc vos papiers. Ils sont votre propriété et vous pourrez les faire figurer dans vos archives familiales quand vous rentrerez chez vous après la guerre. » Daniels aurait alors été éperdu de gratitude, aurait accepté thé, biscuits et cigarettes et « répondu aux questions ». Diatlenko aurait poursuivi l'interrogatoire jusqu'à minuit, avec une pause pour le dîner.

En bien des occasions, des méthodes aussi subtiles n'étaient pas nécessaires. Le choc psychologique de la défaite et la colère d'avoir été abandonnés conduisaient de nombreux officiers à parler volontiers. Ils se sentaient personnellement trahis, et, en même temps, coupables envers leurs hommes pour leur avoir garanti les promesses d'aide du Führer. Au cours des interrogatoires, ils tenaient souvent des propos plus que désobligeants envers Hitler et les autres dignitaires du régime, traitant Goebbels de « canard boiteux » et regrettant que l'obèse Goering n'ait pas subi « une cure de Stalingrad ». Mais il apparaissait assez clairement aux interrogateurs soviétiques que ces généraux ne s'étaient avisés du véritable caractère de leur Führer qu'après qu'il eut abandonné à son sort la Sixième Armée. Auparavant, lors de la campagne victorieuse en Russie, bien peu semblaient s'être émus de la politique du régime ou des atrocités qui étaient commises à l'arrière des lignes.

De ces interrogatoires, les membres de l'état-major du front du Don retirèrent l'impression que Paulus « était dans un état de grande tension, jouant un rôle qui lui avait été imposé ». Ils étaient de plus en plus convaincus qu'il était pratiquement prisonnier dans son propre quartier général, gardé par son chef d'état-major. Diatlenko considérait en effet Schmidt comme « les yeux et la main du Parti nazi » au sein de la Sixième Armée. Certains

officiers allemands capturés lui avaient affirmé que « Schmidt commandait l'Armée et même Paulus ».

Lorsqu'il fut interrogé ultérieurement par Diatlenko, le colonel Adam lui dit que c'était Schmidt, en fait, qui avait donné ordre qu'on renvoie avec une fin de non-recevoir les parlementaires soviétiques. (Diatlenko ne lui révéla pas qu'il était l'un d'eux.) Les principaux officiers de l'état-major de la Sixième Armée savaient apparemment fort bien ce que contenait le message apporté par ces parlementaires. Le matin du 9 janvier, alors que Diatlenko et Smislov attendaient, ils avaient lu ensemble au petit déjeuner les tracts largués par les avions russes comportant le texte de l'ultimatum. Ce même matin du 9 janvier, le général Hube avait regagné le *Kessel* par avion après une visite à Hitler. Il en avait rapporté l'ordre selon lequel toute reddition était exclue, ce qui, selon Adam, avait considérablement renforcé la position intransigeante de Schmidt au sein de l'état-major de la Sixième Armée.

Le 29 janvier, à la veille du dixième anniversaire de l'accession d'Hitler au pouvoir, le commandement de la Sixième Armée adressa à celui-ci, du fond de son PC souterrain, un message de félicitations : « Au Führer ! La Sixième Armée salue son Führer à l'occasion de l'anniversaire de sa prise de pouvoir. Le drapeau à croix gammée flotte toujours sur Stalingrad. Puisse notre combat être un exemple pour les générations présentes et futures de ne jamais se rendre dans des situations désespérées afin que l'Allemagne soit finalement victorieuse. *Heil mein Führer ! Paulus.* »

Ce message grandiloquent semble avoir été plus probablement

rédigé par Schmidt que par Paulus lui-même. Celui-ci était, à ce moment, tараudé par la dysenterie et démoralisé par les événements, et il n'est pas difficile de l'imaginer approuvant simplement d'un signe de tête las la prose de son chef d'état-major. Dans une lettre envoyée peu avant, Groscurth avait affirmé : « Paulus est dans un état de désintégration physique et morale. »

Le jour même de l'anniversaire, le 30 janvier, Goering fit, du ministère de l'Air, une allocution radiodiffusée où il comparait la Sixième Armée aux Spartiates des Thermopyles. Capté à Stalingrad, ce discours fut fort mal accueilli dans l'ensemble. Pour les soldats, le fait que ce fût Goering, entre tous, qui prononçât leur « oraison funèbre » revenait à ajouter l'injure à l'insulte. Dans les caves du théâtre, bondées de blessées, on reconnut immédiatement la voix du Reichsmarschall. « Montez le son ! » cria quelqu'un. « Éteignez cela ! » hurlèrent aussitôt d'autres. L'émission se termina sur la Cinquième Symphonie de Bruckner. Quelques officiers échangèrent d'amères plaisanteries, disant notamment que « le suicide des juifs » à Massada aurait sans doute été une comparaison plus appropriée que les Thermopyles. Ils ne savaient pas si bien dire. Tout porte à croire qu'Hitler escomptait un suicide massif, en particulier de la part des officiers supérieurs.

Le discours personnel d'Hitler fut diffusé un peu plus tard par Goebbels, ayant été retardé par un bombardement de la RAF. Il consacrait une seule phrase à Stalingrad : « La lutte héroïque de nos soldats sur les bords de la Volga doit exhorter chacun à faire le maximum dans le combat pour la liberté de l'Allemagne, l'avenir de notre nation, et, à une plus vaste échelle, la préservation de l'ensemble de l'Europe. » Pour la première fois, le Führer semblait

reconnaître implicitement que le combat de la Wehrmacht était devenu défensif.

Le lendemain, Hitler ne créa pas moins de quatre maréchaux nouveaux, dont Paulus. C'était la plus importante vague de promotions de ce genre depuis la victoire en France. Quand il apprit la sienne, Paulus eut immédiatement le sentiment qu'on venait de lui présenter une coupe de ciguë. En pleine conférence d'état-major, il dit au général Pfeffer : « Je n'ai aucune intention de me faire sauter la cervelle pour ce caporal bohémien. » Un autre général allemand devait dire à son interrogateur du NKVD que Paulus avait aussi déclaré : « Cela ressemble fort à une invitation à se suicider, mais je ne lui ferai pas cette faveur. » D'instinct, Paulus désapprouvait le suicide. Quand il apprit que certains de ses hommes choisissaient cette voie à leur manière – en se mettant debout sur le parapet de leur tranchée pour se faire abattre par l'ennemi – il fit diffuser des ordres pour interdire cette pratique.

Sauver des vies humaines intéressait beaucoup moins Hitler que créer des mythes. Sans doute encouragé par la nouvelle des trépas des généraux von Hartmann et Stempel, il espérait de toute évidence que nombre d'officiers généraux ou supérieurs allaient suivre l'exemple de l'amiral Lütjens sur le *Bismarck*.

La réduction de la poche sud de Stalingrad se poursuivait rapidement. Le 30 janvier, les troupes soviétiques avaient atteint le centre même de la ville. Dans les caves où s'étaient réfugiés la plupart des soldats allemands régnaient le désespoir et la peur. La vue d'un drapeau à croix rouge à l'entrée de l'ancien siège du NKVD, totalement en ruine, enragea un officier d'infanterie, qui

crut y voir un signe de reddition. Il descendit au sous-sol, où les médecins continuaient à opérer à la lueur d'une lampe à gaz, et les menaça de son pistolet-mitrailleur. « Que se passe-t-il ici ? clama-t-il. Personne ne se rendra ! La guerre continue ! » Le docteur Markstein, un médecin de Dantzig qui avait la responsabilité des lieux, se borna à hausser les épaules. « C'est une infirmerie », dit-il. L'officier abaissa son pistolet-mitrailleur et disparut sans un mot.

Quand le général von Seydlitz décida, le 25 janvier au même endroit, de laisser ses commandants de division libres de se rendre ou non, Paulus le releva de son commandement. Il plaça toutes les divisions de Seydlitz sous l'autorité du général Walter Heitz, le commandant du Corps VIII, et celui-ci donna ordre de tirer sur toute personne tentant de se rendre. Lorsque Seydlitz et plus d'une douzaine d'autres officiers – dont les généraux Pfeffer, Korfes et Sanne – allèrent se rendre aux Russes, des rafales de mitrailleuse furent tirées sur eux des lignes allemandes. Seydlitz affirma ensuite que deux officiers allemands avaient été mortellement blessés « à la suite de l'ordre apocalyptique de Heitz ».

Mais, après avoir proclamé « Nous combattons jusqu'à la dernière balle sauf une », Heitz ne parut pas décidé, non plus que son état-major, à suivre sa propre consigne. Ses proches collaborateurs avaient, selon un officier, déjà préparé des drapeaux blancs, et ce n'était certainement pas à son insu.

Certains commandants d'unité continuaient à user, eux aussi, de la rhétorique conforme aux vœux du régime. Le 30 janvier au soir, le colonel Rosenfeld, commandant le 104^e Régiment de DCA de la Luftwaffe, envoya un message déclarant : « Le drapeau à croix gammée flotte au-dessus de nos têtes. L'ordre de notre

commandant suprême sera suivi jusqu'au bout. Vive le Führer ! » Au cours de la même soirée, le quartier général de la Sixième Armée expédia un message signalant que certains commandants d'unité se rendaient, car leurs hommes n'avaient plus de munitions, mais se terminant quand même en affirmant que les soldats « écoutaient une dernière fois, le bras tendu, l'hymne national ». Cette prose, là encore, ressemblait plus à celle de Schmidt qu'à celle de Paulus. Quoi qu'il en soit, les soldats n'avaient généralement plus le cœur ni la force de se livrer à ce genre de manifestations : « Durant cette soirée du 30 janvier, racontait un sergent, chaque homme était absorbé par ses propres pensées, hanté par une incertitude qui le rongait, par la douleur due à ses blessures ou à ses engelures, par la pensée de son foyer et de sa famille, par le sort probable qui l'attendait. » Les officiers plus encore que les autres s'attendaient à être exécutés. Beaucoup retiraient leurs insignes de grade.

Au milieu de cette même nuit, dans son isba du quartier général du front du Don, le général Voronov se réveilla en sursaut, soudain pris de panique. L'idée venait brusquement de lui venir que Paulus pouvait s'échapper à bord d'un avion ayant atterri sur la glace qui recouvrait la Volga. La réaction de Staline, si l'on laissait échapper une telle prise, n'était que trop facile à imaginer. Voronov bondit aussitôt hors de son lit et donna par téléphone des ordres pour que les canons de la rive orientale soient braqués sur le fleuve, à titre de précaution.

Au matin du lendemain, 31 janvier 1943, la 64^e Armée de Choumilov s'était assuré pratiquement tout le centre de Stalingrad. Les ruines et les caves avaient été nettoyées à la grenade et au lance-flammes. La Place rouge fut soumise à un intense bombardement au canon et au mortier avant que les

fantassins soviétiques gagnent le magasin Univermag, dans les caves duquel Paulus avait installé son état-major. Au rez-de-chaussée, les derniers grenadiers restant à Roske finirent par déposer les armes. À 7 heures 35, à l'état-major de Milch, le capitaine Behr reçut le message suivant : « Russes à la porte. Nous préparons à nous rendre. » Dix minutes plus tard, alors que le lieutenant soviétique Fedor Iltchenko descendait dans le sous-sol bondé, un autre message suivit : « Nous nous rendons. » Behr transmet la nouvelle à Manstein, à l'état-major du Groupe d'Armées du Don. Dans le même temps, en Allemagne, le communiqué officiel proclamait : « À Stalingrad, la situation est inchangée. Le moral des défenseurs est intact. »

Des officiers de l'état-major du général Choumilov arrivèrent pour discuter des conditions de la reddition avec le général Schmidt. Paulus resta dans la pièce voisine, régulièrement informé par le colonel Adam de l'évolution des négociations. Il est difficile de déterminer s'il s'agissait là d'une astuce de Paulus pour prendre ses distances vis-à-vis de la capitulation ou si Schmidt avait une fois de plus pris les choses en main parce que son supérieur n'était pas en état d'agir. Finalement, deux heures plus tard, le général Laskine arriva pour recevoir la reddition officielle du chef de la Sixième Armée. Puis Paulus, Schmidt et Adam furent emmenés au quartier général de Choumilov. Ils y furent conduits, apparemment sur l'insistance du général Roske, à bord d'une voiture d'état-major. Bien que le visage moins cadavérique que ceux de leurs soldats, les trois hommes étaient hâves et mal rasés. Des opérateurs de cinéma avaient été convoqués par les Soviétiques pour enregistrer l'événement.

Les soldats allemands qui se trouvaient encore dans les caves du centre de la ville commencèrent à se rendre les uns après les autres aux hommes de l'Armée rouge. Après avoir jeté leurs armes, ils se préparaient à la captivité en enroulant autour de leurs bottes des lambeaux d'uniforme. Quelques soldats criaient « *Hitler, kaputt !* » en signe de bonne volonté. Certains Russes répondaient « *Kameraden ! Krieg kaputt ! Paulus kapitukiert !* », mais la plupart hurlaient « *Faschist !* » ou « *Fritz ! Komm, komm !* »

Quand les Soviétiques arrivèrent dans les caves du théâtre, transformées en hôpital, ils ordonnèrent à tous ceux qui pouvaient marcher de sortir, afin d'être acheminés vers un camp de prisonniers. Ceux qui obéirent pensaient que l'on allait prendre soin des blessés qu'ils laissaient derrière eux. Ils ne découvrirent que plus tard que le principe de l'Armée rouge était de se débarrasser des prisonniers hors d'état de marcher.

Dans l'ancien immeuble du NKVD, un officier allemand qui avait dissimulé un pistolet sur lui abattit à bout portant un major soviétique. Tous les prisonniers s'attendaient à être fusillés en représailles, mais, par miracle, après un moment de rage, les Russes se calmèrent et rien ne se passa.

D'autres événements totalement imprévisibles accompagnèrent la reddition. Des soldats soviétiques, soit par accident soit à dessein, mirent le feu à un hôpital improvisé plein de blessés près du terrain d'aviation. Deux officiers de la Luftwaffe qui avaient été conduits par des soldats soviétiques dans une pièce située au premier étage, les insignes rouges de leur col laissant supposer à leurs gardiens qu'ils étaient des personnages importants, s'échappèrent en sautant par une fenêtre. Ils atterrirent dans des latrines, où des Soviétiques s'apprêtaient à les

abattre quand l'un d'eux eut l'idée de baisser son pantalon en disant à son compagnon de faire de même. Les Russes éclatèrent de rire et ne tirèrent pas.

Des équipes du Service Spécial du NKVD pourchassaient les Hiwis et les « chiens fascistes », terme qui, pour elles, recouvrait « les SS, la Gestapo, les troupes blindées et la Feldgendarmerie ». Un certain nombre de soldats allemands, identifiés à tort comme des SS, furent ainsi poussés de côté et abattus au pistolet-mitrailleur.

Mais c'était sur les Hiwis que le NKVD s'acharnait tout particulièrement. Tout homme ne portant pas un uniforme allemand complet risquait d'être abattu sur place, comme le découvrit un chef de bataillon de la 297^e Division d'infanterie. « Des soldats soviétiques, devait-il raconter, nous arrêtaient brusquement et, comme je n'étais pas en tenue, voulurent me fusiller comme Hiwi. Seul le fait qu'un médecin parlait russe m'a sauvé. »

Beaucoup de Hiwis restèrent fidèles aux Allemands jusqu'à la fin. Dans les ruines de Stalingrad, juste avant la reddition, quelques soldats de la 305^e Division d'infanterie mouraient de faim. Les Hiwis qui les accompagnaient disparurent soudain, et les Allemands crurent qu'ils s'étaient tout simplement enfuis. Mais les Hiwis revinrent en leur apportant de quoi manger. Ils se refusèrent à dire où ils avaient trouvé ces vivres. La loyauté de ces auxiliaires russes n'était toutefois pas toujours payée de retour. Peu avant la capitulation, un adjudant demanda à son chef de section : « Que devons-nous faire de nos huit Hiwis ? Faut-il que je les abatte ? » Horrifié, le lieutenant refusa. Il dit aux Hiwis de se cacher ou de s'éclipser du mieux qu'ils le pouvaient.

Le sort des Hiwis capturés par les Soviétiques à la fin de la

bataille de Stalingrad n'est toujours pas connu de façon précise, en partie parce que les dossiers de la 10^e Division du NKVD demeurent hermétiquement clos. Il n'est aucun moyen de savoir combien périrent durant les dix semaines d'encerclement et durant les trois dernières semaines d'intenses combats. Certains furent abattus dès leur capture, quelques-uns furent utilisés comme interprètes ou indicateurs mais presque certainement tués ensuite, et la plupart furent emmenés par le NKVD vers une destination inconnue. Même les membres des services de renseignement de l'Armée rouge ne purent savoir ce qui leur était arrivé ensuite. Il se peut fort bien qu'ils aient été massacrés – on devait entendre parler ultérieurement de Hiwis tués à coups de gourdin plutôt que fusillés, afin d'économiser les munitions – mais, en ce début d'année 1943, le gouvernement soviétique souhaitait aussi accroître sa main d'œuvre forcée, d'autant qu'il avait dû transférer nombre de prisonniers des camps de travail aux compagnies disciplinaires. Et faire travailler les Hiwis jusqu'à ce que mort s'ensuive dans les conditions atroces du Goulag pouvait sembler une vengeance encore plus terrible que la tuerie immédiate. D'autre part, la paranoïa de Staline et de Beria, leur obsession de la trahison, étaient telles qu'ils ont fort bien pu opter pour une mise à mort immédiate.

Durant les derniers jours de la bataille, les Soviétiques étaient devenus particulièrement soucieux d'empêcher de petits groupes de soldats allemands d'échapper à l'encerclement de Stalingrad. Le 27 janvier, trois officiers allemands, dont un lieutenant-colonel, furent ainsi capturés en uniforme de l'Armée rouge. Un lieutenant russe fut blessé en interceptant deux autres. De neuf ou dix groupes à avoir tenté l'aventure, nul, apparemment, ne put passer

et rejoindre les lignes allemandes. Il est vrai qu'à ce moment, le Groupe d'Armées du Don avait été repoussé jusqu'au-delà du Donetz, à plus de 300 kilomètres du *Kessel*. On racontait, toutefois, l'histoire non confirmée d'un soldat, qui, ayant réussi à le rejoindre, fut tué le lendemain quand une bombe d'avion vint frapper l'hôpital de campagne où il était traité pour épuisement et gelures. D'autres auraient tenté de s'échapper vers le sud, dans la steppe, pour chercher refuge auprès des Kalmouks, qui avaient toujours manifesté des sentiments amicaux. Mais les Kalmouks eux-mêmes, comme beaucoup d'autres peuples des régions méridionales de l'Union soviétique, ne tardèrent pas à s'attirer les foudres du NKVD de Beria.

Il semble que, dans l'ensemble, les soldats russes des unités de première ligne, et particulièrement des divisions de la Garde, aient plus correctement traité les prisonniers que ceux des unités de l'arrière. Il n'empêche que, même dans les formations réputées d'élite, des soldats ivres abattirent des Allemands qui s'étaient rendus et dépouillèrent les captifs de leurs montres, de leurs bagues et des gamelles réglementaires en aluminium de la Wehrmacht, fort recherchées au sein des troupes soviétiques. Beaucoup des objets ainsi volés étaient ensuite échangés contre de la vodka. Si un prisonnier portait encore une paire de bottes décentes, on les lui ôtait pour lui jeter à la place des bottes russes complètement usées. Un médecin se vit arracher une petite édition de luxe de *Faust*, reliée de cuir et imprimée sur papier bible, par un soldat soviétique qui voulait utiliser le papier pour rouler ses cigarettes. Des couvertures étaient également arrachées des épaules des captifs, parfois par pure malignité et d'autres fois pour venger les civils russes qu'on avait fréquemment dépouillés, dans un passé récent, de leurs vêtements chauds.

Beaucoup des Allemands qui sortaient, les bras levés, des caves et des abris trébuchaient et titubaient. Certains arrivaient à peine à marcher. Presque tous avaient perdu des ongles, quand ce n'étaient pas des orteils entiers. Des officiers soviétiques observèrent que les Roumains étaient en pire état encore que les Allemands. Apparemment, leurs rations avaient été réduites plus tôt.

Tandis que les prisonniers, le regard baissé, défilaient entre leurs gardes et les civils décharnés qui étaient soudain sortis des ruines en nombre ahurissant, on entendait de temps à autre des détonations isolées. Nul ne savait si le coup de feu qu'on venait de percevoir marquait la fin d'un soldat ayant encore tenté de résister ou le coup de grâce donné à un blessé hors d'état de bouger.

Les captifs, frissonnant, étaient formés en longues colonnes qui se mettaient lentement en marche. Croisant un groupe de survivants de la 297^e Division d'infanterie, un officier soviétique montra les ruines alentour et leur hurla : « Voilà à quoi Berlin va ressembler ! »

Accompagné par le lieutenant Lev Beziminski, du Service de renseignement de l'Armée rouge, le maréchal Paulus fut conduit à bord de sa propre voiture d'état-major du quartier général de la 64^e Armée à celui du front du Don, à côté de Zavarykino, à quelque quatre-vingts kilomètres de Stalingrad. Schmidt et Adam suivaient dans une autre voiture. On les conduisit au local qui leur avait été affecté, une isba de forme pentagonale. Un détachement de gardes sous les ordres du lieutenant Bogomolov les y attendait. Les autres « généraux de Stalingrad » furent amenés à une isba

voisine, gardée par une section que commandait le lieutenant Spektor.

Paulus dut courber sa haute taille pour pénétrer dans la première isba. Comme le colonel Adam, il avait échangé sa casquette d'uniforme contre un bonnet de fourrure. Bien qu'ayant été nommé maréchal, il portait toujours la tenue de colonel-général. Il était suivi de Schmidt et d'Adam, qui surprit les gardes soviétiques par « son assez bonne maîtrise du russe ». Le chauffeur de Paulus, portant de lourdes valises, fermait la marche. La Mercedes d'état-major qui avait amené Paulus fut promptement confisquée par le général Kazakov, commandant l'artillerie du front du Don.

Dans l'isba, Paulus et Schmidt occupèrent la pièce du fond, tandis que le colonel et les hommes de garde s'installaient dans la première pièce. Ils y furent rejoints par deux agents du NKVD envoyés de Moscou par Beria. Tard dans la soirée, le général Malinine, chef d'état-major du front du Don, et l'un de ses adjoints, le colonel Akimovitch, arrivèrent à leur tour. Beziminski, servant d'interprète, informa Paulus et Schmidt qu'on devait fouiller leurs bagages pour y prélever les « articles interdits », et notamment tout objet métallique pointu ou tranchant. Schmidt explosa. « Un maréchal allemand, hurla-t-il, ne se suicide pas avec une paire de ciseaux à ongles ! » Mais, épuisé, Paulus lui fit signe de la main de se calmer et tendit son nécessaire de toilette aux gardiens.

Peu avant minuit, Paulus fut informé que les principaux responsables de l'Armée rouge dans le secteur étaient maintenant rassemblés et attendaient de l'interroger. Le lieutenant Evgeni Tarabrine, l'officier-interprète du NKVD chargé d'escorter le maréchal allemand, entendit celui-ci murmurer à Schmidt, qui l'aidait à enfiler sa capote : « Que dois-je leur dire ? »

« Rappelle-toi que tu es un maréchal allemand », aurait chuchoté Schmidt en réponse. L'officier soviétique devait soutenir que, de façon très surprenante et jugée très significative par ses supérieurs, Schmidt avait utilisé le tutoiement pour s'adresser à Paulus{20}.

Une demi-heure avant la rencontre, le capitaine Diatlenko fut convoqué à l'isba occupée par Voronov, qui venait juste d'être promu maréchal par Staline. « Capitaine, lui dit celui-ci d'un ton cordial, vous vous rappelez sans nul doute l'époque où le vieux Paulus ne voulait pas vous recevoir. Eh bien, voilà qu'il est venu nous voir de lui-même. Et vous allez le recevoir. »

Voronov était assis derrière une table en compagnie du général Rokossovski et du général Telegine, le commissaire politique du front du Don. Apparut un photographe portant une veste fourrée d'aviateur, qui, à la grande surprise de Diatlenko, traita Voronov avec une aimable familiarité. Il apparut ensuite que ce photographe était en fait le célèbre réalisateur de documentaires Roman Karmen, qui était devenu très ami avec Voronov durant la guerre d'Espagne. Karmen disposa lui-même la chaise destinée à Paulus pour avoir, de la chambre à coucher de Voronov, l'angle qu'il souhaitait exactement. Il était bien conscient du fait que la photo qu'il allait prendre devait symboliser aux yeux du monde la plus grande victoire de l'Union soviétique{21}.

L'atmosphère était tendue dans l'isba de Voronov lorsque « l'invité » arriva. Grand, maigre et voûté, Paulus semblait gris de la tête aux pieds, le visage de la couleur de son uniforme. Ses cheveux tournaient au poivre et sel, et sa barbe de quelques jours au noir et blanc. Quand il s'approcha de la table, Voronov lui indiqua la chaise vide et lui dit en russe : « Asseyez-vous, s'il vous plaît. » Diatlenko se leva d'un bond pour traduire. Paulus inclina le

buste, puis s'assit. Diatlenko présenta alors les deux chefs militaires soviétiques : « Le représentant de la *Stavka*, maréchal d'artillerie Voronov. Le commandant en chef du front du Don, colonel-général Rokossovski. » Paulus se leva et salua chacun des deux hommes d'une inclinaison du buste.

Voronov prit la parole, en s'interrompant à chaque phrase pour permettre à Diatlenko de traduire. « *Herr Colonel General*, il est assez tard et vous devez être fatigué. Nous-mêmes avons eu beaucoup de travail ces derniers jours. C'est pourquoi nous ne discuterons qu'un seul problème, qui est urgent. »

« Excusez-moi, intervint alors Paulus, mais je ne suis pas colonel-général. Avant-hier, mon état-major a reçu un message l'informant que j'avais été élevé au rang de maréchal. Cette promotion figure également sur mes papiers d'identité militaires. Il ne m'a toutefois pas été possible, compte tenu des circonstances, de changer d'uniforme. »

Voronov et Rokossovski échangèrent des regards amusés. Le général Choumilov les avait déjà informés de la nomination de dernière minute de Paulus.

« Donc, *Herr General Feld Marschall*, reprit Voronov, nous vous demandons de signer l'ordre adressé à la partie de votre armée qui résiste encore lui enjoignant de se rendre pour éviter des pertes humaines inutiles. »

« Ce serait indigne d'un soldat ! » explosa Paulus, avant même que Diatlenko eût fini de traduire la phrase.

« Est-il possible de dire, demanda alors Voronov, que sauver la vie de ses subordonnés est indigne d'un soldat quand le chef lui-même s'est rendu ? »

« Je ne me suis pas rendu, répliqua Paulus. J'ai été pris par surprise. »

Cet argument un peu spécieux n'impressionna pas Voronov, qui continua :

« Nous parlons là d'un geste humanitaire. Il ne nous faudra qu'un ou deux jours, peut-être même quelques heures, pour détruire celles de vos troupes qui poursuivent la lutte. Cette résistance est sans objet. Elle ne fera que causer inutilement la mort de milliers de soldats. Votre devoir en tant que chef d'armée est de leur sauver la vie, et ce d'autant plus que vous avez vous-même sauvé votre vie en vous rendant. »

Jouant nerveusement avec le paquet de cigarettes et le cendrier qui avaient été posés sur la table, devant lui, Paulus chercha encore à gagner du temps.

« Même si je signalais un tel ordre, déclara-t-il, les hommes n'y obéiraient pas. Si je me suis rendu, je cesse automatiquement d'être leur commandant en chef. »

« Mais vous l'étiez il y a quelques heures », objecta Voronov.

« Mes troupes s'étant divisées en groupes, insista Paulus, je ne commandais l'autre poche de résistance qu'en théorie. Les ordres venaient séparément du quartier général du Führer, et chaque groupe était commandé par un général différent. »

La discussion continua « à tourner en rond ». Le tic nerveux de Paulus s'était accentué, et Voronov lui aussi, sachant que Staline attendait impatiemment, au Kremlin, le résultat de l'entrevue, commençait à donner des signes de tension. À la suite d'un accident d'automobile en Biélorussie, il avait la lèvre supérieure qui tendait à se contracter en cas de fatigue ou d'énervement.

S'accrochant à sa politique d'atерmoieement, Paulus affirma même que s'il signalait l'ordre proposé, celui-ci serait considéré comme un faux. Voronov répondit qu'en ce cas, on pouvait faire amener l'un des propres généraux de Paulus pour servir de

témoin lors de la signature, et que ce général serait ensuite envoyé dans le *Kessel* nord avec le papier. Mais Paulus persistait dans son refus de signer, et Voronov dut finalement renoncer.

« Je dois vous informer, *Herr General Feld Marschall*, fit-il traduire par Diatlenko, que, par votre refus de sauver les vies de vos subordonnés, vous prenez une lourde responsabilité devant le peuple allemand et quant à l'avenir de l'Allemagne. » Paulus resta immobile et silencieux, le regard fixé sur le mur d'en face.

Voronov mit fin à l'entrevue en demandant à son ancien adversaire si son logement était satisfaisant et si son état de santé requérait un régime spécial. « La seule chose que je voudrais demander, répondit Paulus, c'est qu'on nourrisse les soldats prisonniers et qu'on leur apporte les soins médicaux dont ils ont besoin. » Voronov expliqua alors que « la situation sur le front rendait difficile de s'occuper d'une telle masse de prisonniers », mais qu'on allait faire tout ce que l'on pouvait. Paulus le remercia, se leva et prit congé d'une nouvelle inclinaison du buste.

Lorsque Hitler apprit la nouvelle, au *Wolfsschanze*, il ne s'emporta pas, ne frappa pas sur la table, mais contempla en silence l'assiette de potage posée devant lui.

Sa colère se manifesta le lendemain, lorsque le maréchal Keitel et les généraux Jeschonnek, Jodl et Zeitzler furent convoqués à la conférence de midi. « Ils se sont rendus officiellement et totalement, déclara Hitler avec rage. Ils auraient pu serrer les rangs, se constituer en hérisson et se tuer avec leur dernière balle. Quand on considère qu'une femme peut avoir la fierté de s'enfermer chez elle et de se faire sauter la cervelle parce qu'elle a entendu des propos insultants, je ne puis avoir le moindre respect

pour un soldat qui, par peur, préfère choisir la captivité. »

« Je ne comprends pas non plus, renchérit Zeitzler, qui avait pourtant passé son temps à affirmer à Manstein et à d'autres qu'il tentait de faire saisir au Führer la situation dans laquelle se trouvait véritablement la Sixième Armée. Je persiste à penser que ce n'est peut-être pas vrai. Peut-être Paulus gît-il quelque part, grièvement blessé. »

Mais Hitler ne cessait de revenir sur le fait que Paulus ne s'était pas suicidé. « Si cela me blesse autant, expliquait-il, c'est parce que l'héroïsme de tant de soldats se trouve ainsi réduit à néant par la faiblesse et le manque de caractère d'un seul homme... Qu'est-ce que la Vie ? La Vie, c'est la Nation. L'individu est de toute façon mortel... Ce qui me blesse le plus, personnellement, c'est de l'avoir nommé maréchal. Je voulais lui donner cette satisfaction finale. Il aurait pu se libérer de tout chagrin terrestre, entrer dans l'éternité et l'immortalité nationale, mais il préfère aller à Moscou. »

La poche du nord, formée par les vestiges des six divisions aux ordres du général Strecker, tenait toujours. Strecker, qui avait installé le quartier général du Corps XI dans les ruines de l'usine de tracteurs de Stalingrad, envoya le message suivant : « Troupes combattent sans armes lourdes ni ravitaillement. Hommes s'effondrent d'épuisement. Gèlent à mort les armes à la main. Strecker. » Le ton du message était plus que vigoureux, mais évitait l'habituelle terminologie nazie. Hitler répondit en fin d'après-midi : « Je compte que les hommes du *Kessel* nord tiendront jusqu'au dernier. » Et, pour bien souligner le propos, il fit diffuser peu après une « directive du Führer » déclarant : « Le Corps d'Armée XI doit résister jusqu'au dernier afin d'immobiliser le plus d'effectifs ennemis possibles pour faciliter les opérations

sur d'autres fronts. »

Les quatre armées soviétiques s'étaient redéployées rapidement pour écraser cette ultime poche de résistance. Avec une concentration de 300 canons de campagne sur moins de huit cents mètres, le secteur des usines fut de nouveau pulvérisé. Les bunkers qui restaient furent détruits au lance-flammes ou au canon, tirant souvent à bout portant.

Strecker estimait que continuer à combattre pour aider le plus possible Manstein avait un intérêt militaire, mais il rejetait énergiquement toute idée d'autodestruction à des fins de propagande idéologique. Il n'avait aucun doute quant aux vrais devoirs d'un officier, ainsi que le montra très vite une conversation avec l'un d'eux.

— Quand le moment viendra, lui affirma celui-ci, nous nous suiciderons.

— Vous vous suiciderez ? s'exclama Strecker.

— Oui, *Herr General* ! Mon colonel se suicidera lui aussi. Il pense que nous ne devons pas nous laisser faire prisonniers.

— Eh bien, laissez-moi, lui déclara Strecker, vous dire quelque chose. Vous ne vous suiciderez pas, et votre colonel non plus. Vous irez en captivité avec vos hommes, et vous ferez tout ce qui est en votre pouvoir pour leur donner un bon exemple.

— Vous voulez dire, fit le jeune officier, l'air soulagé, que je n'ai pas à me tuer ?

Strecker passa la plus grande partie de la nuit du 1^{er} février au PC régimentaire d'un vieil ami, le colonel Julius Müller, parlant des combats récents, des camarades d'antan et de la captivité en perspective à la lueur d'une bougie. « Nul n'évoque toutes les souffrances subies, devait noter Strecker. Nul n'exprime la moindre amertume. »

Vers l'aube, Strecker se leva et dit : « Müller, il faut que j'y aille. Dieu vous accompagne, tes hommes et toi. »

« Nous ferons notre devoir, *Herr General* », répondit Müller en lui serrant la main.

Strecker avait déjà rejeté les requêtes de ses commandants de division demandant l'autorisation de se rendre. Mais, le 2 février à quatre heures du matin, les généraux von Lenski et Lattmann revinrent à la charge. Strecker refusa de nouveau. Lenski lui dit alors que l'un de ses officiers était déjà parti négocier avec les Russes. Strecker ne vit plus l'utilité de continuer. Groscurth et lui rédigèrent leur dernier message : « Le Corps d'Armée XI a, avec ses six divisions, accompli son devoir jusqu'au dernier homme tout au long de violents combats. Vive l'Allemagne ! » Ce message fut reçu par l'état-major du Groupe d'Armées du Don. Strecker devait affirmer plus tard que Groscurth et lui en avaient délibérément omis tout salut à Hitler, mais la version qui en fut officiellement enregistrée et envoyée au *Wolfsschanze* se terminait par « Longue vie au Führer ». Quelqu'un avait dû, en cours de route, considérer cet ajout comme de bonne politique.

Quand deux soldats russes s'approchèrent, un peu hésitants, de l'entrée du bunker de commandement, Groscurth leur cria d'aller chercher un général. À ce moment, selon Strecker, bien des hommes du Corps d'Armée XI n'étaient « plus qu'à peine en vie ».

Quelques jours plus tard, les Soviétiques firent faire à un groupe de journalistes étrangers le tour du secteur des usines. « Nul ne pouvait, écrivit ensuite le journaliste britannique Alexander Werth, dire ce qu'avait été la configuration normale du terrain. On ne cessait de monter et de redescendre, sans savoir si

l'on suivait une pente naturelle ou si l'on gravissait le flanc d'une douzaine de cratères de bombes qui avaient fini par n'en plus faire qu'un seul. Les tranchées traversaient les cours des usines et même les ateliers, et, au fond, on pouvait distinguer des corps gelés verts qui étaient allemands et des corps gelés gris qui étaient russes, des casques des deux armées à demi pleins de neige, au milieu de débris de toutes sortes. Il y avait partout des fils de fer barbelés, des mines à moitié déterrées, des douilles d'obus, des gravats et des fragments de mur, des morceaux de charpente métallique rouillés et enchevêtrés. Il était difficile d'imaginer comment quiconque avait pu survivre en cet endroit. »

Le matin du 2 février se leva dans un épais brouillard que vinrent ensuite disperser le soleil et un vent faisant voler de toutes parts la neige poudreuse. Comme la nouvelle de la reddition finale se répandait au sein de la 62^e Armée, des fusées de signalisation commencèrent à être lancées spontanément en signe de joie, venant sillonner le ciel en tous sens. Des marins de la Flottille de la Volga et des soldats venus de la rive gauche du fleuve traversèrent celui-ci sur la glace, apportant des miches de pain et des boîtes de conserve pour les civils restés pris au piège pendant cinq mois dans les ruines et les caves de Stalingrad.

Un peu partout dans les décombres, des gens s'embrassaient, mais on ne se parlait qu'à voix presque basse, et un étrange silence régnait sur la ville morte. Ce qui venait de se produire n'était certes pas inattendu, mais les Russes avaient encore du mal à croire que la bataille de Stalingrad avait pris fin. Ils avaient peine à croire, aussi, qu'ils y avaient survécu.

De chacune des divisions envoyées au-delà de la Volga, à peine

quelques centaines d'hommes étaient encore vivants. Dans l'ensemble de la campagne pour Stalingrad, l'Armée rouge avait perdu 1 100 000 hommes, dont 485 751 tués.

Vassili Grossman revenait par la plume sur les cinq mois qui venaient de s'écouler. « Je pensais, écrivit-il, à la large route de terre menant au village des pêcheurs, sur la rive de la Volga – une route de gloire et de mort – et aux colonnes silencieuses l'ayant parcourue, dans l'étouffante poussière d'août, dans les nuits de septembre éclairées par la lune, sous les pluies torrentielles d'octobre, dans les neiges de novembre. Elles avançaient d'un pas lourd – artilleurs, mitrailleurs, simples fantassins – dans un sombre et solennel silence. Les seuls sons qui montaient de leurs rangs étaient le cliquetis de leurs armes et le bruit de leur pas mesuré. »

On ne reconnaissait plus que très peu de la ville qui s'était dressée là lorsque les bombardiers de Richthofen y étaient arrivés, par un après-midi d'août. Stalingrad n'était plus guère qu'une coquille vide, qu'un squelette déchiqueté et calciné. Seule, ou à peu près, restait la fontaine entourée de statues d'enfants. Cela semblait d'autant plus étrange après que tant de milliers de ceux-ci eurent péri dans les ruines alentour.

« ARRÊTEZ DE DANSER ! STALINGRAD EST TOMBÉ ! »

Le 2 février vers midi, un avion de reconnaissance de la Luftwaffe vint tourner au-dessus de la ville. Le message radio envoyé par le pilote fut aussitôt transmis au maréchal Milch : « Plus de signes de combats dans Stalingrad. »

Après la première entrevue de Voronov et de Rokossovski avec Paulus, le capitaine Diatlenko entreprit d'interroger les autres généraux allemands faits prisonniers. Contrairement à toutes ses attentes, tous avaient des réactions très différentes. Le général Schlömer, qui avait succédé au général Hube au commandement du Corps blindé XIV, arriva en boitant, appuyé sur une canne et portant une veste matelassée de l'Armée rouge. Il ne tarda pas à conquérir son interrogateur par son charme naturel et ses remarques sur « le caporal ignare en matière militaire » et « les carriéristes sans talent de son entourage ». En revanche, le général Walther von Seydlitz, dont le NKVD « découvrit plus tard qu'il avait été le plus énergique avocat de la désobéissance au Führer durant l'encerclement », se comporta « d'une manière très réservée. »

Pour Staline, 91 000 prisonniers, dont vingt-deux généraux allemands, représentaient des trophées beaucoup plus importants que des drapeaux ou des canons. Paulus, toujours en état de choc, commença par refuser de se présenter devant les journalistes amenés de Moscou. « Nous avons nos règles, lui déclara le colonel Akimovitch. Vous devez faire ce que l'on vous dit. » On trouva, toutefois, un compromis. Paulus n'aurait pas à répondre aux

questions des journalistes. Il se montrerait seulement, afin de bien prouver qu'il ne s'était pas suicidé.

Les journalistes étrangers furent assez surpris par l'apparence des généraux allemands. « Ils semblaient en bonne santé et pas le moins du monde sous-alimentés, écrivit Alexander Werth. De toute évidence, durant l'agonie de Stalingrad, alors que leurs soldats mouraient de faim, ils continuaient à prendre des repas plus ou moins réguliers. Le seul qui semblait en mauvais état était Paulus lui-même. Il semblait pâle et souffrant, et un tic nerveux contractait sa joue gauche. »

Les tentatives faites pour poser des questions aux généraux n'eurent pas grand succès. « On avait presque l'impression d'être au zoo, affirma Werth, avec quelques animaux manifestant de l'intérêt envers le public, tandis que d'autres boudaient. » Le général Deboi entraîna clairement dans la première catégorie. Il commença par préciser aux journalistes étrangers – « comme s'il voulait les rassurer » – qu'il était autrichien. Le général Schlömer était, une fois de plus, celui qui avait l'air le plus détendu. À un moment, il se tourna vers l'un des officiers soviétiques présents et, tapotant de la main ses larges épaulettes – qui venaient d'être réintroduites dans l'Armée rouge sur ordre de Staline –, s'exclama d'un air de fausse surprise : « C'est nouveau, cela ? »

Le général von Arnim, lui, était surtout préoccupé par le sort de ses bagages et l'opinion qu'il en retirait des soldats de l'Armée rouge. « Les officiers se conduisent très correctement, proclama-t-il. Mais les soldats sont d'impudents voleurs ! »

La tension nerveuse qui régnait généralement joua certainement son rôle dans quelques incidents déplaisants qui se produisirent dans les isbas abritant les généraux prisonniers, à Zavarykino. Un matin, le colonel Adam provoqua délibérément le

lieutenant Bogomolov en le gratifiant d'un salut nazi accompagné d'un « *Heil Hitler !* » retentissant. Mais le général Schmidt demeurait l'officier le plus détesté des Russes. Lors d'un déjeuner, Bogomolov le contraignit à présenter ses excuses à une serveuse de mess qu'il avait fait fondre en larmes. Quelques jours plus tard, le même Bogomolov dut intervenir pour mettre fin à une rixe ridicule ayant éclaté entre un général allemand et un général roumain. Le Roumain accusait l'Allemand d'avoir tenté de lui voler ses couverts.

Des inimitiés latentes entre certains généraux étaient apparues au grand jour à la faveur de la captivité. Heitz et Seydlitz, par exemple, se détestaient d'autant que Seydlitz avait autorisé ses commandants de division à décider eux-mêmes s'ils devaient se rendre ou non. Heitz, après avoir ordonné à ses soldats de combattre « jusqu'à la dernière cartouche moins une », s'était lui-même rendu, et avait ensuite accepté l'hospitalité à dîner et à coucher du général Choumilov au quartier général de la 64^e Armée. Lorsqu'il était finalement venu rejoindre les autres généraux prisonniers à Zavarykino, il avait provoqué un tollé en arrivant avec plusieurs valises visiblement préparées avec le plus grand soin. Interpellé à propos de son ordre de combattre jusqu'à la mort, il avait répondu qu'il avait voulu, personnellement, se suicider, mais que son chef d'état-major l'en avait empêché.

Pour la Wehrmacht et pour la Luftwaffe, le moment était venu de faire le compte des pertes subies. L'état-major du maréchal Milch estimait que, durant le pont aérien, la Luftwaffe avait perdu 488 avions de transport et 1 000 aviateurs. La 9^e Division de DCA avait été anéantie, de même que bien d'autres unités au sol, sans parler des pertes de la Quatrième Flotte aérienne en chasseurs, bombardiers et Stukas durant l'ensemble de la campagne.

Le montant exact des pertes de l'armée de terre demeure impossible à préciser, mais il est hors de doute que la bataille de Stalingrad s'est conclue sur la plus catastrophique défaite connue jusque-là dans l'histoire militaire allemande. La Sixième Armée et la Quatrième Armée blindée avaient été effectivement détruites. Dans le *Kessel* seul, quelque 60 000 hommes avaient péri depuis le début de l'Opération Uranus et 130 000 environ avaient été faits prisonniers. (Là encore, les incertitudes des statistiques semblent dues en bonne part au nombre de Russes servant sous l'uniforme allemand.) Ces chiffres, en tout cas, ne tiennent pas compte des pertes subies dans Stalingrad et autour de Stalingrad entre août et novembre, de la destruction de quatre armées alliées, de l'échec de la tentative de percée de Manstein et des pertes infligées par l'Opération Petite Saturne. En tout, les forces de l'Axe ont dû laisser plus d'un demi-million d'hommes dans l'affaire.

Présenter une telle catastrophe au peuple constituait, pour Goebbels, une épreuve exigeant la mobilisation de toute son énergie et de tout son savoir-faire dans la manipulation des faits. Le gouvernement nazi n'avait pas admis l'encerclement de la Sixième Armée avant le 16 janvier, date à laquelle avaient été mentionnées « nos troupes qui, depuis plusieurs semaines, combattent héroïquement des offensives ennemies de tous côtés ». Goebbels prit une position radicalement différente après la défaite, soutenant que pas un homme n'avait survécu.

Il mobilisa toutes les stations de radio et les organes de presse pour unir le pays dans un deuil martial. Ses instructions étaient abondantes et précises. On devait se souvenir que chaque mot prononcé ou écrit à cette occasion était destiné à entrer dans l'Histoire. On devait toujours employer, notamment, le terme

« Bolchevique » et non le mot « Russe ». « L'ensemble de la propagande allemande, soulignait-on, doit créer, à partir de l'héroïsme déployé à Stalingrad, un mythe qui doit devenir l'une des possessions les plus précieuses de l'histoire d'Allemagne. » On ajoutait que le communiqué de la Wehrmacht, en particulier, devait « toucher les cœurs pour les siècles à venir », se hisser au rang des adresses à leurs troupes de César, de Frédéric le Grand et de Napoléon.

Le communiqué fut diffusé à la radio sous forme d'une émission spéciale vingt-quatre heures après la reddition de Strecker. « Du quartier général du Führer, le 3 février 1943. Le commandement suprême de la Wehrmacht annonce que la bataille de Stalingrad a pris fin. Fidèle à son serment, la Sixième Armée, sous le commandement exemplaire du maréchal Paulus, a été annihilée par l'écrasante supériorité numérique de l'ennemi... Le sacrifice de la Sixième Armée n'a pas été vain. Pivot de notre mission historique européenne, elle a tenu contre l'assaut de six armées soviétiques... Ses hommes sont morts pour que l'Allemagne puisse vivre. »

Toutefois, les contrevérités que tentait d'imposer le régime ne tardèrent pas à se retourner contre lui, surtout le mythe du trépas de tous les soldats de la Sixième Armée. Les Soviétiques avaient déjà publiquement revendiqué leurs 91 000 prisonniers, et la nouvelle avait fait le tour du monde. N'en voyant pas trace chez eux, beaucoup plus d'Allemands qu'à l'habitude se mirent à l'écoute de radios étrangères.

Une période de deuil national de trois jours fut ordonnée, avec fermeture de tous les lieux de divertissement et musique de circonstance sur toutes les stations de radio. Cependant, on interdit aux journaux les pages encadrées de noir et l'on ne mit

pas les drapeaux en berne.

Le Service de sécurité de la SS ne mésestima pas l'effet produit par tout cela sur le moral des civils. On y était conscient, en particulier, que les lettres venues du *Kessel* et décrivant l'horreur de la vie qu'on y menait, contredisaient dès le départ les mythes héroïques que s'efforçait de répandre le régime. « Les lettres d'adieu des combattants de Stalingrad, précisait un rapport, ont semé une grande détresse spirituelle non seulement dans les familles de ces soldats mais aussi dans une plus large tranche de la population, d'autant que le contenu en a été répandu rapidement. La description des souffrances endurées durant les dernières semaines de combats continue à hanter jour et nuit les parents des soldats. »

Goebbels avait, en fait, prévu le problème depuis un certain temps, et décidé dès le mois de décembre d'intercepter les cartes postales envoyées par les soldats faits prisonniers, car elles ouvraient « la porte de l'Allemagne à la propagande bolchevique ».

Mais les efforts des Soviétiques en ce domaine se révélèrent impossibles à neutraliser complètement. Les autorités NKVD des camps de prisonniers fournissaient les cartes postales, et, comme les services allemands bloquaient celles-ci, les Soviétiques en imprimaient le contenu en petits caractères sur des tracts qui étaient ensuite largués dans les lignes adverses. Malgré la menace de châtiments exemplaires, des soldats allemands se trouvant sur le front ramassaient les tracts et adressaient des lettres anonymes aux familles mentionnées pour leur dire que leur mari, leur fils ou leur frère était vivant. Parfois, au grand scandale des autorités, les familles recevaient même copie du tract soviétique et entraient en contact avec d'autres personnes se trouvant dans la même situation.

Paulus lui-même semble avoir pressenti que les dignitaires nazis risquaient, en réutilisant le vieux mythe du « coup de poignard dans le dos », de faire porter la responsabilité du drame de Stalingrad à des boucs émissaires. Et que, cette fois, ces boucs émissaires ne seraient pas les juifs et les communistes, mais bien la caste militaire – incarnée par l'état-major général – et l'aristocratie, toujours étroitement associées dans l'imagination populaire. Tous ceux qui allaient se trouver ainsi pris dans le collimateur de Goebbels et de ses collaborateurs purent voir venir au moins partiellement le coup.

Otto, prince von Bismarck, ministre à l'ambassade d'Allemagne à Rome, s'éclipsa avec sa femme à la fin du mois de janvier pour de brèves vacances à Saint-Moritz, afin d'éviter les fêtes officielles devant marquer le dixième anniversaire du régime nazi. Comme la plupart des diplomates allemands ne se trouvant pas à Berlin, il n'avait guère idée de ce qui se passait vraiment à Stalingrad. Durant la soirée du 31 janvier, il se trouvait au Palace Hotel de Saint-Moritz lorsque lui parvint un appel téléphonique urgent de l'ambassadeur d'Allemagne à Berne : « Arrêtez de danser ! Stalingrad est tombé. » Saint-Moritz étant devenu le lieu de villégiature favori de nombre d'officiers supérieurs SS, le message se passait de commentaire.

La campagne de Goebbels ne tarda pas à se mettre en route. Le 18 février, il organisa au Sportpalast de Berlin un rassemblement de masse sur le thème « Guerre totale – guerre plus courte ! » Et une immense banderole reproduisait l'appel de 1812 : « Que notre cri de guerre soit : Que Maintenant le Peuple se Lève et l'Orage se Déchaîne ! »

« Voulez-vous la guerre totale ? » cria Goebbels de la tribune.

Son public hurla sa réponse. « Êtes-vous résolu à suivre le Führer et à lutter pour la victoire quel qu'en soit le coût ? » De nouveau, une clameur lui répondit.

Ce fut Goebbels qui, durant les semaines qui suivirent Stalingrad, prit les initiatives. Il exigea la fin des demi-mesures et la mobilisation de tous – mais avec un constant souci du spectaculaire et du symbolique. Le revêtement de cuivre de la Porte de Brandebourg fut retiré en grande pompe pour servir à l'industrie de guerre. On interdit les manifestations sportives professionnelles. Les magasins de luxe, bijouteries comprises, furent fermés. Tous les magazines de mode durent cesser de paraître. Goebbels voulut même lancer une campagne contre la mode elle-même, partant du principe que les femmes n'avaient pas besoin de faire d'efforts vestimentaires, car « en haillons, elles plairaient autant aux soldats revenant vainqueurs ». Le bruit courut qu'on allait interdire les permanentes dans les salons de coiffure. Mais Hitler, passionnément convaincu qu'il était du devoir des femmes d'être séduisantes, intervint, et Goebbels dut faire machine arrière.

Des cabarets et des restaurants de luxe comme Horcher, le Quartier Latin, le Neva Grill, Peltzers Atelier et le Tuskulum, dans la Kurfürstendamm, furent fermés. Lorsqu'ils rouvrirent, les clients y furent invités à se limiter au *Felküchengerichte* – « l'ordinaire de la cuisine roulante » – par solidarité avec les soldats combattant en Russie. L'idée avait été probablement inspirée par le jeûne spontané – et interdit – de Zeitzler. Goering, toutefois, s'arrangea pour que Horcher, son restaurant favori, rouvre sous la forme d'un mess des officiers de la Luftwaffe.

De nombreuses mesures et initiatives plus ou moins discrètes visaient à faire passer le message selon lequel la caste des

généraux, snobs et corrompus, avait trahi l'idéal nazi. On ne tarda pas à ordonner, ainsi, à tous les membres des familles royales allemandes servant dans les forces armées d'en démissionner. On cessa même de monter à cheval au Tiergarten.

Des slogans de propagande nazie apparaissaient de plus en plus nombreux sur les murs, mais ils étaient parfois accompagnés de certains graffitis dus à de mauvais esprits berlinois, comme : « Profitez bien de la guerre. La paix risque d'être pire. » La crainte de voir les Russes chercher à exercer une terrible vengeance commençait à se faire jour dans certains esprits. Un aubergiste de la Forêt Noire en permission du front de l'Est déclara ainsi à Christabel Bielenberg : « Si l'on nous fait payer le quart de ce que nous faisons en Russie et en Pologne, *Frau Doktor*, nous allons souffrir, et nous mériterons de souffrir. »

Les Allemands ne baignant pas dans l'admiration du nazisme n'étaient que trop conscients de la situation tragiquement paradoxale qui s'était installée. L'invasion de l'Union soviétique avait forcé les Russes à défendre le stalinisme, et, maintenant, la menace de la défaite et de ses conséquences contraignait les Allemands à défendre le régime hitlérien. La différence était que les Russes avaient disposé d'une terre immense sur laquelle battre en retraite, alors que l'Allemagne devait faire face à une guerre sur deux fronts, à des bombardements massifs et à un blocus. Pire encore, Roosevelt et Churchill avaient proclamé, à Casablanca, leur intention de combattre jusqu'à la reddition sans conditions des pays de l'Axe. Cela renforçait incroyablement la position de Goebbels.

L'opposition, pour toute une série de raisons allant de l'irrésolution et des désaccords internes à la simple malchance, n'était pas parvenue à agir à temps. Il était maintenant beaucoup

trop tard pour convaincre les Alliés qu'il existait une alternative démocratique au régime nazi, quelque chose de plus qu'une révolution de palais due à des généraux redoutant la défaite. Bien qu'en étant conscients, les opposants persistaient à espérer que Stalingrad fournirait au moins le détonateur d'une révolte, mais aucun chef d'armée n'apparaissait prêt à bouger. Moins élevés en grade mais beaucoup plus résolus, certains officiers étaient prêts à prendre d'énormes risques, à laisser, si nécessaire, leurs vies dans l'affaire, mais Hitler, qui semblait posséder un véritable sixième sens pour flairer le danger, était trop bien gardé et s'appliquait toujours à changer ses emplois du temps et ses itinéraires au dernier moment.

La seule opposition active consécutive à la chute de Stalingrad vint d'un petit groupe d'étudiants de Munich connu comme « la Rose Blanche ». Ses idées gagnèrent d'autres groupes estudiantins à Hambourg, à Berlin, à Stuttgart et à Vienne. Le 18 février, à la suite d'une campagne de tracts et de slogans demandant l'élimination du régime nazi, deux des animateurs de la Rose Blanche, Sophie Scholl et son frère Hans, furent arrêtés à Munich. Torturés par la Gestapo, puis condamnés à mort en session extraordinaire par le Tribunal populaire de Munich, ils furent tous deux décapités. Un certain nombre d'autres membres du groupe, dont le professeur de philosophie Kurt Huber, subirent le même sort.

Peu après la reddition définitive de Stalingrad, Hitler reçut le maréchal von Manstein, l'officier général le plus important hors de son entourage personnel. Manstein lui fit part des mesures qu'il avait dû prendre pour éviter un effondrement complet dans le sud

de la Russie. Une fois de plus, Hitler voulait lui ordonner de ne plus se replier d'un seul pas, mais Manstein savait qu'en les circonstances, c'était lui qui se trouvait en mesure d'imposer ses vues. Au cours de leur discussion, Hitler commença par revendiquer pour lui seul la responsabilité de Stalingrad, puis il modifia quelque peu le propos en ajoutant qu'il lui serait fort possible de faire endosser une partie des torts à Goering, mais qu'ayant désigné celui-ci comme son successeur officiel, il s'en abstiendrait. Il ne fit nulle mention de ses propres et intempestives interventions stratégiques. C'était à Paulus qu'il continuait à réserver la plus grande part de ses reproches. Il avait dit à Goebbels son intention de faire passer Paulus et ses généraux en cour martiale après la guerre pour n'avoir pas exécuté son ordre de résister jusqu'à la dernière cartouche.

Hitler ne tenait plus que rarement table ouverte, comme il en avait eu l'habitude. Il préférait dorénavant manger seul. Guderian le trouva considérablement changé. « Sa main gauche tremblait, remarqua-t-il, son dos était voûté, son regard était fixe, ses yeux saillaient mais avaient perdu leur éclat, ses joues étaient couperosées. » Mais, rencontrant Milch, le Führer n'eut pas un mot de regret pour les immenses pertes humaines de Stalingrad. Il n'envisageait, au contraire, que de mettre encore plus de vies en jeu. « Nous allons terminer la guerre cette année, affirma-t-il. J'ai donc décidé une gigantesque mobilisation de tout le potentiel humain allemand. »

En Russie, les vastes réjouissances saluant la victoire étaient spontanées aussi bien qu'orchestrées. Les cloches du Kremlin se mirent à sonner pour saluer la reddition de Paulus. Des musiques

martiales furent diffusées à la radio, tandis que les bulletins de victoire accaparaient la « une » de tous les journaux. Ils vantaient « la sévère leçon d'histoire » infligée aux « aventuriers de l'état-major général allemand » par les Hannibal de l'Armée rouge lors de cette moderne bataille de Cannes. Staline était représenté comme le chef infaillible et l'architecte de la victoire.

Le moral, en Union soviétique, se porta incontestablement au beau fixe. « On ne peut arrêter une armée qui a fait Stalingrad », se répétait-on. Et on tournait en dérision les vaincus. « Quelle impression cela fait-il d'être un maréchal pris dans une cave ? » demandait-on. « Après Stalingrad, déclarait un officier blessé au cours de la bataille, plus un seul soldat n'avait le moindre doute quant à l'issue de la guerre. » Les divisions ayant combattu à Stalingrad furent d'ailleurs réparties entre diverses armées et divers fronts pour y relever le moral des troupes.

Staline eut tôt fait de se faire nommer Maréchal de l'Union soviétique par le Soviet Suprême de l'URSS. L'histoire de la guerre fut soudain réécrite. On y fit apparaître les désastres de 1941 comme faisant partie d'un plan diaboliquement astucieux conçu par Staline. Le nom et le portrait de celui-ci avaient été soigneusement maintenus à l'écart des colonnes de presse durant toute la période noire, mais, maintenant, « le grand capitaine du peuple soviétique », « le génial organisateur de nos victoires », avait repris la vedette. Tout comme on blâmait l'entourage du souverain aux époques tsaristes, toutes les fautes et les revers étaient attribués à d'autres. « Le peuple a besoin de croire », affirmait avec une belle impudence Ilya Ehrenbourg. Des prisonniers du Goulag eux-mêmes écrivaient au Petit Père des Peuples, convaincus qu'il allait intervenir pour effacer une injustice impensable sous un régime communiste.

Les généraux de l'Armée rouge étaient très ostensiblement récompensés, et la qualité d'« officier » réintroduite en grande pompe, après de longues années d'euphémismes et de faux-semblants. Les épaulettes, considérées depuis 1917 comme un symbole de l'oppression et des privilèges, furent, comme on l'a vu, rétablies. Les tresses dorées nécessaires à leur fabrication avaient été secrètement commandées en Grande-Bretagne. Un soldat d'une division de la Garde apprit la nouvelle d'un vieil homme cirant les bottes dans une gare de chemin de fer. « Ils remettent les épaulettes d'or, dit le vieillard avec amertume. Juste comme dans les Armées blanches. » L'apprenant, les soldats que transportait le train eurent une réaction analogue, mais ces protestations et ces murmures étaient ignorés. On distribuait aussi aux officiers supérieurs les nouveaux ordres de Souvorov et de Koutouzov.

Cependant, ce triomphe de propagande débordait largement les frontières de l'Union soviétique. L'histoire du sacrifice et de la victoire de l'Armée rouge à Stalingrad eut des répercussions dans le monde entier, et particulièrement en Europe occupée. Son effet sur les mouvements de résistance et, par conséquent, son influence sur la vie politique de l'après-guerre, renforçant le prestige des Partis communistes européens et attirant vers eux des nuées de « compagnons de route », furent des plus considérables.

Même les conservateurs se trouvaient contraints de rendre hommage à l'héroïsme de l'Armée rouge. En Grande-Bretagne, le roi George VI fit forger une Épée de Stalingrad devant être remise à la ville. Chacun savait, également, que c'étaient les Russes qui avaient essuyé et encaissé le plus gros de l'assaut allemand, et que le front de l'Est saignait à blanc la Wehrmacht plus que tout autre

théâtre d'opération.

LA CITÉ DES MORTS

Le silence qui s'était abattu le 2 février 1943 sur les ruines de Stalingrad avait de quoi sembler quasi surnaturel à tous ceux qui avaient fini par considérer le déchaînement du bruit et de la fureur comme un état naturel. Cette fois, c'était bel et bien la mort qui s'était emparée de la ville et y régnait en silencieuse maîtresse.

Quelque 3 500 civils avaient été mis au travail pour enterrer les cadavres que l'on retrouvait de toutes parts. Ils entassaient comme des rondins de bois, au bord de la route, les corps allemands gelés, et, bien que disposant de quelques arrabas tirées par des chameaux, ils devaient en évacuer la plupart à l'aide de luges ou de charrettes à bras. Les cadavres étaient ensuite basculés dans des fosses, des abris souterrains ou dans l'immense fossé antichar creusé l'été précédent.

Plus tard, 1 200 prisonniers allemands furent affectés à la même tâche, utilisant des charrettes où les humains remplaçaient les chevaux entre les brancards. « Presque tous les membres de ces équipes, rapporta un prisonnier de guerre, ne tardèrent pas à mourir du typhus. » D'autres – « des douzaines chaque jour », si l'on en croit un officier du NKVD du camp de Beketovka – furent abattus en se rendant au travail par les hommes qui les escortaient.

Les sinistres traces des combats ne disparurent ni rapidement ni facilement. Lors du dégel de la Volga, au printemps, une sorte de pellicule noire subsista sur la rive. Quand il fit halte à Stalingrad en se rendant à Moscou, en décembre 1944, le général de Gaulle fut surpris de voir qu'on déterrât encore des corps, mais il allait

en continuer ainsi pendant plusieurs dizaines d'années. Presque chaque excavation pratiquée dans la ville mettait au jour des restes humains.

Mais plus étonnante encore que le nombre des morts était la démonstration faite à Stalingrad de la capacité de survie humaine. D'après un recensement effectué presque sur-le-champ par le Comité du Parti communiste local, au moins 9 796 civils avaient survécu dans les ruines de la ville durant la totalité des combats. Parmi eux se trouvaient 994 enfants, dont neuf seulement furent réunis avec leurs parents. La plupart furent envoyés dans des orphelinats ou embauchés pour le déblaiement des ruines. « La plupart de ces enfants, écrivit une assistante sociale américaine venue distribuer des vêtements peu après la fin des combats, avaient vécu sous terre pendant quatre ou cinq mois d'hiver. Leurs corps étaient enflés par la famine. Ils se recroquevillaient dans les coins, ayant peur de parler, ayant peur, même, de regarder les gens en face. »

Mais le Comité du Parti communiste de Stalingrad avait, à son avis, d'autres priorités. « Les autorités soviétiques, signala-t-il à Moscou, ont été immédiatement réinstallées dans tous les quartiers de la ville. » Le 4 février, les commissaires politiques de l'Armée rouge organisèrent une réunion politique destinée aux civils et aux militaires « de l'ensemble de la ville ». Cette réunion, émaillée de longs discours à la gloire du Camarade Staline et de sa géniale conduite des opérations militaires, représentait apparemment l'équivalent soviétique d'un service d'actions de grâce.

Les autorités ne permirent pas immédiatement aux civils s'étant échappés sur la rive orientale de la Volga de regagner leurs domiciles, en raison des mines et des obus non explosés. Mais

beaucoup réussirent, sans autorisation, à se faufiler jusque chez eux en traversant la Volga encore gelée. Des messages personnels ne tardèrent pas à apparaître, écrits à la craie sur les pans de mur : « Maman. Nous allons tous bien. Tu nous trouveras à Beketovka. Klava. » Mais beaucoup de gens ne surent si les membres de leur famille étaient ou non en vie qu'après la fin de la guerre.

Un vaste contingent de prisonniers allemands, dont beaucoup étaient trop affaiblis pour rester debout, fut contraint d'assister à une réunion politique tenue au centre de Stalingrad et à écouter de longues harangues de trois responsables communistes allemands parmi les principaux : Walter Ulbricht, Erich Weinert et Wilhelm Pieck.

L'état de la plupart des soldats allemands au moment de la reddition était si pitoyable qu'il fallait s'attendre à un taux de mortalité considérable dans les semaines et les mois qui allaient suivre. Ce qui est impossible à déterminer exactement, c'est la mesure dans laquelle il a été accru par les mauvais traitements systématiques, la brutalité ordinaire et les déficiences logistiques. Le fait demeure que, des 91 000 hommes faits prisonniers à la fin de la bataille de Stalingrad, près de la moitié étaient morts au printemps. L'Armée rouge elle-même reconnut, dans des rapports ultérieurs, que les instructions données pour le traitement des prisonniers avaient été ignorées, et qu'il était impossible de dire combien de soldats allemands avaient été abattus lors de leur reddition ou peu après.

Dans les prétendus hôpitaux qui leur étaient destinés, le taux de mortalité était terrifiant. Le réseau de tunnels des gorges de la

Tsaritsa, rebaptisé « Hôpital de Prisonniers de guerre N° 1 », était à la fois le plus vaste et le plus épouvantable de ces établissements. Il n'y existait aucune protection contre le froid, les murs ruisselaient d'eau, l'air n'était qu'un fétide recyclage d'haleines humaines mêlées, contenant si peu d'oxygène que les quelques lampes à pétrole primitives, fabriquées avec des boîtes de conserve, ne cessaient de clignoter et de s'éteindre, laissant les galeries dans l'obscurité. Celles-ci étaient juste assez larges pour qu'on puisse y allonger malades et blessés côte à côte sur le sol en terre battue, et lorsqu'on y passait, il était fort difficile de ne pas trébucher sur un pied déjà à demi gelé, arrachant un cri de souffrance au patient. Beaucoup de ces hommes aux membres gelés moururent de gangrène, car les chirurgiens étaient débordés. Savoir si, dans leur état, ils auraient pu survivre à une amputation pratiquée sans anesthésique est un autre problème.

Les médecins chargés de s'occuper des 4 000 hommes entassés là n'avaient presque plus de bandages et plus de médicaments. Ulcérations et engelures éclatées constituaient des voies d'accès faciles pour le tétanos, dans la crasse qui régnait partout. Les installations sanitaires – ou ce qui en tenait lieu – étaient innombrables. Elles consistaient essentiellement en un seau hygiénique pour plusieurs dizaines d'hommes atteints de dysenterie. La nuit, il n'y avait pas de lampes. Beaucoup d'hommes étaient trop faibles pour se soulever de terre, et il n'y avait pas assez d'infirmiers pour répondre aux constants appels à l'aide. L'eau, polluée, devait être apportée de la Tsaritsa.

Les médecins ne disposaient même pas d'une liste exacte des patients et encore moins de notes sur les cas. Les hommes des troupes auxiliaires russes leur avaient volé leur matériel médical et leur pharmacie, à commencer par les analgésiques. L'aumônier

protestant de la 297^e Division d'infanterie avait reçu une balle dans la nuque, tirée par un major soviétique alors qu'il se penchait sur un blessé.

Les médecins russes eux-mêmes étaient épouvantés par ce qu'ils voyaient. Certains adoptaient une attitude sympathique, comme un commandant qui partageait ses cigarettes avec les médecins allemands, mais d'autres membres du personnel médical soviétique ne songeaient qu'à échanger du pain contre les montres allemandes ayant échappé au pillage des premières heures. On vit ainsi une robuste femme médecin russe, aux joues rouges et rebondies de paysanne, donner une demi-miche de pain à un jeune soldat autrichien en échange d'une montre de gousset en argent, visiblement un héritage de famille. Le jeune homme répartit la demi-miche entre ses camarades, ne gardant que le plus petit morceau pour lui-même.

La misère et la détresse physique faisaient aussi jaillir le pire en certains prisonniers, qui exploitaient de façon éhontée la situation d'anciens camarades. Des voleurs dépouillaient à la fois les cadavres et les patients les plus faibles, leur arrachant dans l'obscurité montres, bijoux et même alliances. Mais la nature se vengeait en exerçant une sorte de justice poétique. La vermine infestant leur butin donnait rapidement le typhus aux voleurs. Ainsi, un interprète détrousseur de cadavres et de malades mourut sur un sac plein d'anneaux en or.

Au début, les autorités soviétiques ne fournirent pas la moindre ration aux prisonniers. Les dossiers du NKVD et de l'Armée rouge indiquent maintenant que, bien qu'on sût la reddition des troupes allemandes imminente, on n'avait pratiquement pas fait de

préparatifs pour garder les prisonniers et encore moins pour les nourrir. Le communiste allemand Erich Weinert affirma, bien sûr, que d'abondantes chutes de neige étaient venues compromettre l'acheminement des vivres, mais il est difficile d'être convaincu par cette explication. Le véritable problème résidait en un mélange d'indifférence au sort des hommes et d'incompétence bureaucratique, ainsi qu'en un manque de coordination entre l'armée et le NKVD.

On pouvait également constater une répugnance profonde à allouer des rations aux prisonniers allemands alors que l'Union soviétique était aussi désespérément à court de ravitaillement. Bien des soldats de l'Armée rouge étaient terriblement sous-alimentés, pour ne pas parler des civils, et l'idée de nourrir les envahisseurs qui avaient pillé le pays semblait presque inadmissible à beaucoup. Les rations ne commencèrent à arriver qu'au bout de trois ou quatre jours. À ce moment, beaucoup de prisonniers n'avaient pratiquement rien mangé depuis près de deux semaines. Même pour les malades, il n'y avait guère plus d'une miche de pain pour dix hommes, avec, en plus, un peu de soupe faite d'eau à laquelle on ajoutait quelques grains de millet et un peu de poisson salé. Il aurait été, toutefois, peu réaliste d'attendre mieux si l'on considérait la façon dont la Wehrmacht avait, quant à elle, traité les prisonniers russes, militaires ou civils.

La grande crainte des médecins pour leurs patients n'était pas, toutefois, la mort par sous-alimentation mais le déclenchement d'une épidémie de typhus. Beaucoup d'entre eux l'avait déjà redoutée dans le *Kessel*, où les premiers cas étaient apparus, mais n'avaient pas voulu exprimer leurs inquiétudes de peur de provoquer une panique. En captivité, ils continuèrent à isoler systématiquement les malades atteints de typhus ou de diphtérie.

Ils supplièrent les autorités soviétiques de leur fournir les moyens de débarrasser les malades de leurs poux, mais bien des soldats de l'Armée rouge et presque tous les civils de la région étaient eux-mêmes couverts de vermine.

Beaucoup de prisonniers, de plus, se laissaient simplement mourir. Il ne semblait plus guère y avoir de raisons de lutter pour la vie. L'espoir de revoir les familles était mince. L'Allemagne était si lointaine qu'elle semblait un autre monde, un monde qui paraissait dorénavant presque imaginaire. La mort représentait une libération des souffrances terrestres, le glissement vers un état d'apesanteur presque bienheureux. Ceux qui avaient le plus de chances de survivre étaient, bien sûr, ceux qui luttèrent contre ce sentiment, soit par foi religieuse, soit par refus obstiné de mourir dans des conditions aussi sordides, soit par volonté de ne pas abandonner leur famille.

La volonté de vivre jouait un rôle tout aussi important chez ceux que l'on emmenait à marches forcées vers les camps d'internement. Chacun de ceux que Weinert décrivait comme « des fantômes en haillons boitant et traînant les pieds » se bornait à suivre le dos de l'homme qui le précédait. Dès que l'effort de la marche lui réchauffait le corps, il pouvait sentir la vermine qui le rongait se réveiller et devenir plus active encore. Certains civils arrachaient les couvertures du dos des prisonniers, leur crachaient au visage et leur lançaient des pierres. Il valait mieux rester proche de la tête de la colonne, ou, mieux, à côté de l'un des hommes d'escorte. Quelques soldats soviétiques tiraient, contrairement aux ordres supérieurs, sur les colonnes de prisonniers, tout comme certains Allemands l'avaient fait en 1941.

Les prisonniers les plus chanceux étaient conduits tout droit vers l'un des camps de regroupement improvisés dans la région même, encore qu'à des distances variables. Les hommes de la poche de résistance nord, par exemple, durent parcourir vingt kilomètres pour gagner Doubovka, au nord de Stalingrad, ce qui leur prit deux jours.

Mais des milliers durent effectuer ce que l'on ne peut appeler autrement que des marches de la mort. Le pire de ces parcours, à accomplir sans rien à manger ni à boire par des températures de moins vingt-cinq à moins trente, suivait un itinéraire en zigzag partant des gorges de la Tsaritsa, passant par Goumrak et Gorodichtche, et aboutissant, le cinquième jour, à Beketovka. De temps à autre, un coup de feu retentissait dans l'air glacial. Cela voulait dire qu'un prisonnier de plus s'était effondré dans la neige, incapable d'aller plus loin. La soif tenaillait les hommes encore plus, peut-être, que la faim. Bien qu'environné de neige, ils savaient qu'ils mourraient s'ils succombaient à la tentation d'en consommer.

Il était rarement possible de trouver le moindre abri la nuit, et les prisonniers dormaient serrés les uns contre les autres dans la neige. Beaucoup trouvaient, en s'éveillant, un camarade mort, gelé, à leur côté. Pour essayer de l'empêcher, les groupes désignaient généralement un veilleur, qui devait réveiller ses camarades au bout d'une demi-heure. Les hommes effectuaient alors des mouvements destinés à réactiver leur circulation. D'autres n'osaient même pas s'étendre. Espérant dormir debout, comme les chevaux, ils se groupaient et s'appuyaient les uns contre les autres, avec une couverture posée sur leurs têtes afin de ne pas gaspiller la chaleur de leur haleine.

Le matin n'apportait pas un soulagement, mais un autre

cauchemar : celui de la marche forcée. « Les Russes, remarquait un lieutenant qui avait survécu à l'épreuve, avaient des méthodes très simples. Ceux qui pouvaient marcher étaient poussés en avant. Ceux qui ne le pouvaient pas, que ce soit par blessures ou par maladie, étaient abattus ou abandonnés sans nourriture. » Ayant rapidement compris le système, il n'hésita pas lui-même à échanger, à l'étape du soir, son chandail de laine contre du pain et du lait avec une paysanne russe.

Il savait qu'autrement, il allait tomber de faiblesse le lendemain.

« Nous partîmes à 1 200, raconta un soldat de la 305^e Division d'infanterie, et nous n'étions plus que 120 vivants, un dixième de l'effectif, en arrivant à Beketovka. »

L'entrée du camp principal, à Beketovka, aurait mérité de porter l'inscription déjà citée : « Vous qui entrez ici, abandonnez tout espoir. »

À l'arrivée, les gardes fouillaient une fois de plus les prisonniers, à la recherche de tout objet de valeur que ceux-ci auraient pu conserver, puis les faisaient attendre dans le froid leur « enregistrement ». Les détenus n'allaient d'ailleurs pas tarder à découvrir que les attentes durant des heures et des heures, dans le vent glacial, pour des appels et contre-appels allaient être leur lot quotidien au camp. Le premier jour, après que le NKVD eut fini son recensement initial, les prisonniers furent conduits à des baraques en bois, où ils furent entassés, à quarante ou cinquante par chambrée, « comme des harengs dans un baril », ainsi que le déclara un survivant.

Le 4 février, un officier du NKVD se plaignit auprès du quartier

général du front du Don, affirmant que la situation était « extrêmement critique ». Les camps de Beketovka avaient reçu un total de 50 000 prisonniers, « y compris des malades et des blessés ».

Les hommes du NKVD chargés de s'occuper des camps étaient débordés. Ils ne disposaient d'aucun moyen de transport motorisé et en étaient réduits à supplier l'Armée rouge de leur prêter au moins un camion. De l'eau fut finalement apportée au camp principal dans des fûts métalliques, sur des charrettes tirées par des chameaux.

Un médecin autrichien prisonnier nota ainsi ses premières impressions : « Rien à manger et rien à boire. De la neige sale et de la glace couleur d'urine sont les seuls moyens de lutter contre une soif insupportable... Tous les matins, de nouveaux cadavres. » Au bout de deux jours, les Russes fournirent une « soupe », qui n'était rien de plus que le contenu d'un sac de son précipité dans de l'eau chaude. La fureur conduisit certains prisonniers à récolter sur leurs propres corps des poignées de poux afin de les lancer sur leurs gardiens. Ceux-ci ripostèrent par des exécutions sommaires.

Dès le départ, les autorités soviétiques s'employèrent à diviser les prisonniers, d'abord selon des critères nationaux, puis selon des critères politiques. On accorda aux prisonniers roumains, italiens et croates le privilège de travailler aux cuisines, où les Roumains, en particulier, entreprirent de se venger de leurs anciens alliés. Ils accusaient les Allemands non seulement de les avoir entraînés dans cet enfer, mais aussi d'avoir, dans le *Kessel*, réduit leurs rations pour arrondir les leurs. Des bandes de Roumains se mirent à attaquer les prisonniers allemands qui venaient, seuls, chercher la nourriture de leur baraquement. Les Allemands réagirent en fournissant des escortes vigilantes à leurs

hommes de corvée.

« Puis vint un autre choc, devait écrire un sergent-major de la Luftwaffe. Nos camarades autrichiens cessèrent brusquement d'être des Allemands. Ils se faisaient appeler *Austritsi*, dans l'espoir de s'assurer un meilleur traitement – ce qui arriva bel et bien. » Les Allemands « restés allemands » en furent d'autant plus amers que, dans leur ardeur nouvelle, les Autrichiens tendaient à attribuer l'origine de leurs malheurs aux généraux prussiens et non à leur compatriote d'origine Adolf Hitler.

La lutte pour la simple survie demeurait au premier plan de toutes les préoccupations. « Chaque matin, écrivit un officier de blindés, les morts étaient alignés devant les baraquements. » Les corps nus et gelés étaient ensuite entassés par des hommes de corvée sur l'un des côtés du camp, en une sorte de muraille chaque jour prolongée, dont, à Beketovka, un médecin estima les dimensions à « une centaine de mètres de longueur et un mètre quatre-vingts de hauteur ». Selon le sous-officier de la Luftwaffe déjà cité, cinquante à soixante hommes au moins mouraient chaque jour. « Nous n'avions plus la force de les pleurer », écrivit-il. Un autre prisonnier, employé comme interprète par les Russes, réussit à jeter un coup d'œil, un peu plus tard, au registre officiel des décès et nota qu'à la date du 21 octobre 1943, à Beketovka seulement, 45 200 détenus avaient péri. Un rapport du NKVD reconnaît qu'au 15 avril déjà, 55 228 prisonniers étaient morts dans l'ensemble des camps du secteur de Stalingrad, mais nul ne sait combien avaient été capturés entre l'Opération Uranus et la reddition finale.

« La faim, observa le docteur Dibold, modifiait le psychisme et le caractère, de façon visible à travers les modes de comportement, et de façon invisible dans la pensée des hommes. »

Des soldats allemands aussi bien que des soldats roumains eurent recours au cannibalisme pour rester en vie. De minces tranches de chair découpées sur des cadavres gelés étaient mises à bouillir. Le résultat était ensuite proposé comme de la « viande de chameau ». Ceux qui en consommaient étaient rapidement reconnaissables, car leur teint se colorait d'un soupçon de rouge, contrastant avec le gris verdâtre de la majorité des visages. Des cas furent signalés dans plusieurs camps de la région de Stalingrad, et même dans l'un de ceux occupés par des hommes capturés lors de l'Opération Uranus. Pour réagir, les autorités demandèrent des vivres supplémentaires, mais l'incompétence et la corruption régnant au sein du système bloquèrent toute tentative d'amélioration.

Les effets accumulés de l'épuisement, du froid, de la maladie et de la faim déshumanisaient les prisonniers d'autres façons encore. La dysenterie sévissant de plus belle, ceux qui défilaient et tombaient dans la fosse des latrines y étaient laissés à se noyer s'ils étaient encore vivants. Peu avaient la force ou la volonté de tenter de les en tirer. Leur terrible sort était ignoré par ceux que la dysenterie tenaillait également.

Ce fut cependant par les latrines que vint le salut pour un jeune lieutenant affamé, un aristocrate dont la famille possédait plusieurs châteaux et de vastes domaines. Ce fut là, en effet, qu'il entendit un soldat s'exprimer dans le dialecte caractéristique de sa région natale.

Il l'interpella aussitôt et lui demanda d'où il était. Le soldat cita un petit village tout proche des terres familiales et posa la même question. L'officier s'étant nommé, l'homme se mit à rire et lui dit : « Oh, oui ! Je vous connais. Je vous voyais partir à la chasse dans votre coupé Mercedes rouge. Enfin, ici, nous nous retrouvons ensemble. Si vous avez faim, peut-être que je puis vous aider. » Le

soldat avait été choisi comme infirmier à l'hôpital du camp, et, beaucoup de malades mourant avant d'avoir eu le temps de consommer leur ration de pain, il s'arrangeait pour récolter les restes et les partager avec d'autres prisonniers après son tour de service. Cette aide tout à fait inattendue sauva la vie du jeune officier.

Les cas de survie étaient rarement ceux que beaucoup de gens auraient imaginés au départ. Les premiers à mourir étaient généralement des hommes qui avaient été grands, forts et puissamment bâtis. C'étaient toujours les petits hommes secs qui avaient le plus de chances de s'en tirer. Tant dans le *Kessel* que dans les camps de prisonniers, les rations n'étaient aucunement calculées en fonction de la taille, ce qui aboutissait fatalement à désavantager ceux dont les besoins physiques étaient les plus grands. Il est intéressant de constater que, dans les camps de travail soviétiques, seuls les chevaux étaient nourris en fonction de leur taille.

Quand le printemps survint, les autorités soviétiques entreprirent une nouvelle répartition des prisonniers de guerre jusque-là détenus dans le secteur de Stalingrad. En tout, quelque 235 000 anciens membres de la Sixième Armée et de la Quatrième Armée blindée allemandes, y compris les hommes capturés lors de la tentative avortée de Manstein en décembre 1942 ainsi que les Roumains et autres alliés, avaient été détenus dans une vingtaine de camps de la région.

Les généraux furent les premiers à partir. Leur destination était un camp proche de Moscou. Ils s'y rendirent à bord de ce que les officiers moins élevés en grade avaient ironiquement

surnommé « le Train Blanc », en raison du confort offert par ses wagons. Une incontestable amertume avait été causée par le fait que ceux qui, précisément, avaient donné ordre de se battre jusqu'au dernier, non contents d'avoir survécu à leurs propos, jouissaient d'un traitement incomparablement meilleur que celui réservé à leurs subordonnés. « Le devoir d'un général, remarqua un lieutenant, est de rester avec ses hommes, et non de s'en aller en wagon-lit. »

Il s'avérait de façon particulièrement flagrante que les chances de survie dépendaient en bonne part du grade. Plus de quatre-vingt-quinze pour cent des hommes de troupe et des sous-officiers périrent, ainsi que cinquante-cinq pour cent des officiers subalternes, alors que le taux de mortalité ne fut que de cinq pour cent chez les officiers supérieurs. Comme l'avaient remarqué les journalistes étrangers, peu de ces derniers montraient des signes de véritable malnutrition au moment de la reddition. Leurs défenses naturelles n'étaient donc pas aussi dangereusement affaiblies que celles de leurs hommes. Mais, surtout, le traitement privilégié dont bénéficièrent les généraux était très révélateur du sens féroce de la hiérarchie existant en Union soviétique.

De petits nombres d'officiers furent envoyés dans des camps de la région de Moscou, tels que Lounovo, Krasnogorsk et Souzdal. Ceux qui avaient été sélectionnés pour une « éducation antifasciste » furent expédiés au monastère fortifié d'Elabouga, à l'est de Kazan. Les conditions de transport n'étaient certainement pas celles dont avaient bénéficié les généraux. Sur un convoi de 1 800 hommes parti en mars, 1 200 moururent. En plus du typhus, de la jaunisse et de la diphtérie, le scorbut, l'hydropisie et la tuberculose avaient fait leur apparition. Et dès que le printemps arriva vraiment, le nombre de cas de paludisme s'accrut

rapidement.

La dispersion des hommes de troupe et des officiers subalternes fut beaucoup plus considérable. Environ 20 000 furent envoyés à Bekabad, à l'est de Tachkent, 2 500 à Volsk, au nord-est de Saratov, 5 000 à Astrakan, 2 000 à Ousman, au nord de Voronej, et d'autres à Bassianovski, au nord de Sverdlovsk, à Oranki, près de Gorki, ainsi qu'à Karaganda.

Quand on recensa les prisonniers avant le départ, beaucoup se déclarèrent « travailleurs agricoles » dans l'espoir d'être envoyés dans une ferme. Des fumeurs invétérés ramassaient les crottes de chameau et les faisaient sécher pour s'en servir comme succédané de tabac pendant le voyage. Après l'expérience de Beketovka, tous étaient persuadés que le pire était passé et tendaient à se réjouir à la perspective d'un changement. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir de leur erreur. Le voyage se fit à plus de cent hommes par wagon, avec un trou unique dans le plancher pour servir de latrine. Le froid restait épouvantable, mais, de nouveau, le pire était la soif, car on ne leur donnait à manger que du pain sec et du poisson salé, avec fort peu d'eau. Leur souffrance était telle qu'ils tentaient de lécher la condensation se formant sur les montants métalliques gelés de leurs wagons. Aux arrêts, les hommes autorisés à descendre ne pouvaient résister à la tentation de saisir de la neige à pleines poignées pour l'avaler. Beaucoup en moururent, si silencieusement, souvent, que leurs camarades ne s'en rendirent compte qu'ensuite. Les cadavres étaient entassés près de la porte coulissante du wagon, prêts à être déchargés au prochain arrêt. « *Skolko Kaputt ?* » – « Combien de morts ? » – demandaient automatiquement les gardes soviétiques dans leur jargon russo-allemand.

Certains voyages duraient jusqu'à vingt-cinq jours. Dans un

wagon, huit hommes seulement, sur cent ayant initialement embarqué, restaient vivants à l'arrivée. Des prisonniers arrivant à un camp situé au pied des monts Pamirs apprirent qu'ils devaient travailler à la construction d'un barrage hydroélectrique. Leur joie en apprenant qu'ils allaient enfin être épouillés ne tarda pas à tourner au désarroi total. En effet, on leur rasa sommairement tout le corps – « un peu comme des moutons que l'on tond », remarqua l'un d'eux – et on les arrosa d'une poudre chimique grossière qui provoqua le trépas de plusieurs d'entre eux.

Il n'y avait pas, là, de baraquements, mais simplement des abris en terre. Mais la pire surprise qui attendait les prisonniers était la présence d'un caporal allemand qui s'était joint aux Soviétiques et avait pris du galon parmi les gardes. « Aucun Russe ne m'a jamais traité avec une telle brutalité », devait écrire le prisonnier déjà cité{22}. Heureusement, dans ce Goulag parallèle, les transferts d'un camp à l'autre étaient fréquents. De Bekabad, l'endroit en question, de nombreux hommes furent envoyés à Kokant ou, beaucoup mieux, à Tchouama, où l'on trouvait de bien meilleures installations médicales et même une piscine improvisée de façon primitive. Les prisonniers italiens qui s'y trouvaient déjà s'étaient organisés, parvenant même à piéger des moineaux pour améliorer l'ordinaire.

Dans la région de Stalingrad, le camp de transit de Krasnoïarmesk avait été transformé en camp de travail. La nourriture s'y était au moins améliorée, avec du *kacha* et de la soupe de poisson, mais les besoins exigés étaient souvent dangereuses. Quand le printemps arriva, une bonne partie des prisonniers furent employés au renflouement, sur la Volga, des épaves de navires coulés par la Luftwaffe et l'artillerie allemande, et beaucoup y laissèrent la vie.

Le NKVD avait eu tôt fait de retrouver son emprise sur Stalingrad. Des prisonniers allemands avaient pu constater que le premier bâtiment de la ville à être réparé avait été le siège de la toute-puissante police politique, et que, presque immédiatement, s'étaient formées devant l'endroit de longues files d'attente de femmes venues apporter des colis à des parents arrêtés. Ces anciens soldats de la Sixième Armée se doutaient déjà qu'eux-mêmes allaient connaître de longues années de captivité. Molotov ne fit que confirmer leurs craintes en déclarant ensuite qu'aucun prisonnier allemand ne reverrait son foyer tant que la reconstruction de Stalingrad n'aurait pas été achevée.

L'ÉPÉE DE STALINGRAD

En novembre 1943, un an après le déclenchement de l'Opération Uranus, un avion de transport Douglas survola Stalingrad à basse altitude. Les diplomates soviétiques qui se trouvaient à bord étaient partis de Moscou pour aller rencontrer à Téhéran les représentants des États-Unis et de la Grande-Bretagne. L'un d'eux n'était autre que Valentin Berejkov, qui avait été l'interprète de Dekanozov à Berlin à la veille de l'Opération Barbarousse.

« Nous nous pressâmes en silence vers les hublots, écrivit-il ensuite. Nous aperçûmes d'abord des maisons individuelles dispersées dans la neige, puis commença à apparaître une sorte d'invraisemblable chaos : des pans de mur, des carcasses d'immeubles à demi détruits, des amas de gravats, des cheminées isolées. » Ils pouvaient, toutefois, distinguer des signes de vie. « Des silhouettes humaines noires se détachaient sur la neige, et, ici et là, on apercevait trace de constructions nouvelles. » Plus loin, sur la steppe, ils repérèrent des carcasses de char rouillées.

À la conférence de Téhéran, Churchill offrit « au peuple soviétique » l'Épée de Stalingrad. Sur la lame étaient gravés ces mots : « Aux citoyens de Stalingrad au cœur d'acier, ce don du roi George VI en gage de l'hommage du peuple britannique. » Après le mémorable discours de Churchill, Staline prit l'épée à deux mains et la porta à ses lèvres pour en embrasser le fourreau. Il la remit ensuite au maréchal Vorochilov, qui, maladroitement, laissa échapper du fourreau l'épée, qui tomba à grand fracas sur le plancher.

Ce soir-là, à l'issue du dîner officiel, Staline leva son verre en disant : « Je propose un toast à la justice la plus expéditive pour tous les criminels de guerre allemands... Je bois à ce qu'ensemble, nous les liquidions dès que nous les attraperons, tous, et il doit y en avoir un certain nombre. »

Certains disent qu'il proposa alors l'exécution de 50 000 officiers de la Wehrmacht pour détruire à jamais la puissance militaire allemande. Churchill se leva alors, furieux, et déclara que le peuple britannique n'accepterait jamais « un tel assassinat collectif », avant de quitter la salle. Staline, apparemment amusé de la réaction qu'il avait provoquée, courut après lui, lui plaça les deux mains sur les épaules et, lui assurant qu'il n'avait fait que plaisanter, le conjura de regagner la table.

La conférence de Téhéran devait déterminer la stratégie des Alliés pour le reste de la guerre. Le plan de Churchill pour une invasion par les Balkans fut rejeté pour des raisons militaires apparemment sensées. Mais cette logique stratégique laissait entièrement entre les mains de Staline le sort de l'Europe centrale et orientale. Churchill, qui en pressentait fortement les conséquences, ne put rien faire. Les sacrifices de l'Armée rouge et les terribles souffrances des civils russes avaient permis à Staline de donner aux Alliés occidentaux, dont les pertes avaient été moindres, une sorte de complexe de culpabilité qu'il sut exploiter à merveille. Plusieurs historiens font, à bon droit, de la victoire de Stalingrad la base du succès politique de Staline à Téhéran et de l'accession de l'Union soviétique au rang de superpuissance.

Pour affiner encore sa nouvelle image d'homme d'État et donner un gage apparent à Roosevelt, Staline avait annoncé, le 15 mai 1943, la dissolution du Komintern. Ce n'était un sacrifice que pour la galerie. Dimitrov, en fait, restait en place, à la tête d'un

Komintern de rechange opérant sous une raison sociale différente : la Section Internationale du Comité Central. Dans le même temps, la victoire de Stalingrad avait donné un élan sans précédent à la propagande communiste dans le monde entier. Elle avait ravivé la flamme chez ceux-là mêmes qui avaient perdu foi en le communisme soviétique à la suite des sanglantes purges staliniennes de la guerre d'Espagne ou du Pacte germano-soviétique de 1939. L'affaire enflamma l'imagination de nombreux artistes, romanciers et poètes de gauche et d'extrême-gauche, comme Pablo Neruda, avec son *Nuevo Canto de Amor a Stalingrado*.

Pour les soldats allemands faits prisonniers à Stalingrad, l'avenir était d'autant plus sombre. Certains persistaient à rêver à des contre-offensives victorieuses qui viendraient les libérer et croyaient même entendre parfois, la nuit, un bruit de canons se rapprochant. Ils n'étaient pas les plus aptes à endurer les années de captivité qui les attendaient en fait dans des camps d'internement conçus selon les normes du NKVD.

En cette situation, le sort avait parfois de curieuses ironies. Ainsi, le docteur Dibold, le médecin autrichien de la 44^e Division d'infanterie, affecté à l'hôpital d'un camp, eut la surprise d'y voir arriver trois hommes de type juif en uniforme allemand complet, avec aigles et croix gammées. L'un d'eux sourit de son étonnement et lui dit : « Eh oui, docteur, c'est le miracle du vingtième siècle : un juif soldat d'Adolf Hitler. » Les trois hommes venaient en fait d'un bataillon de travail forcé hongrois, mais avaient été rhabillés par les Russes à l'aide d'uniformes saisis dans des dépôts de la Wehrmacht.

Bien que les rations se fussent un peu améliorées dans les camps au cours de l'été 1943, elles demeuraient très inégalement réparties. Elles étaient souvent détournées par des intendants corrompus qui les échangeaient contre de la vodka ou par des gardiens dont les familles ne recevaient guère plus que les prisonniers allemands. Une bonne part de ce que subissaient les captifs venait d'un manque total d'imagination, d'une monumentale incompetence et, avant tout, d'une habitude russe de la souffrance que le marxisme-léninisme avait su exploiter avec un remarquable succès. Rien, toutefois, n'était prévisible. Des gardiens de camp s'attendrissaient parfois devant les photographies des enfants des détenus. Et, après les innombrables prisonniers sommairement abattus ou abandonnés dans la neige au cours des marches forcées, on vit les gardes d'un camp proche de Stalingrad épargner miraculeusement trois captifs qui avaient tenté de s'évader.

Même avec une légère amélioration des conditions, le taux de mortalité dans les hôpitaux et les infirmeries des camps demeurait d'au moins un pour cent par jour. Les problèmes étaient toujours terribles, surtout dans la région de Stalingrad, où la pellagre, la tuberculose, l'hydropisie et le scorbut étaient venus s'ajouter aux autres maladies. Une femme médecin soviétique affirma à ses confrères allemands que le scorbut faisait encore plus de ravages parmi les civils de Stalingrad que chez les prisonniers, mais elle accepta que des groupes de détenus aillent collecter des plantes à partir desquelles les Allemands fabriquaient des concentrés de vitamines. L'astuce, la compétence et l'esprit inventif des médecins allemands prisonniers faisaient merveille. L'un d'eux construisit, avec des morceaux de ferraille de récupération, un manomètre permettant de mesurer la tension artérielle. D'autres

confectionnèrent un vaccin antityphique de leur composition à partir d'extraits de poux. On fabriquait du fil de suture avec des morceaux de soie et des scalpels avec des couvercles de boîtes de conserve.

Les simples détenus devaient, eux aussi, faire appel à toute leur débrouillardise pour s'efforcer de survivre. Outre les menus objets qu'ils confectionnaient, ils apprirent à tirer le maximum de leurs maigres rations, récupérant, par exemple, les arêtes de poisson dans la soupe pour les concasser en une poudre nutritive. Certains commettaient des erreurs tragiques. À Ilmen, des prisonniers moururent d'avoir consommé des plantes vénéneuses, et un homme qui avait réussi à dérober un morceau de beurre aux cuisines décéda dans d'atroces souffrances car son estomac avait été trop privé de matières grasses pour en tolérer une ingestion soudaine.

Ce déplorable régime alimentaire, succédant à des semaines de famine dans le *Kessel*, empêchait la plupart des malades traités dans les infirmeries de se rétablir. Ils perdaient leurs cheveux, puis les muscles de leur cou devenaient trop faibles pour supporter leur tête. La mort semblait souvent une délivrance, comme le sommeil pour un homme épuisé. Et nombre d'hommes, aussi, glissaient soudain dans l'au-delà au moment précis où les médecins pensaient que le pire était passé.

Helmuth Groscurth mourut du typhus le 7 avril 1943 au camp d'officiers de Frolovo, où 4 000 détenus sur 5 000 devaient périr. Il se passa trois ans avant que sa famille reçoive la nouvelle de son décès. Kurt Reuber succomba le 20 janvier 1944 au camp d'Elabouga, quelques semaines seulement après avoir dessiné, pour Noël, une nouvelle Madone accompagnée des mêmes mots : « Lumière, Vie, Amour ».

Quelques-uns, après avoir survécu au pire, décidèrent brusquement de se tuer. Dans une infirmerie de camp, un officier, en s'éveillant, vit son voisin assis dans son lit, immobile. Il avait réussi à se suicider en « s'enfonçant droit au cœur un long et étroit morceau de verre provenant d'une vitre cassée ».

Même ceux qui étaient restés relativement robustes avaient peu de chances de survivre en fin de compte. Leurs rations ne leur permettaient pas d'affronter les durs travaux que le NKVD entendait leur imposer à travers un programme véritablement stakhanoviste. Le matérialisme, comme le dit un prisonnier, signifiait en fait que « l'homme n'était qu'un matériel comme un autre », à utiliser et à jeter après usage. Les prisonniers envoyés au loin devaient construire leurs propres camps dans des forêts pratiquement vierges. On ne leur permettait pas des baraques ou des cabanes, mais de simples abris creusés dans le sol, inondés au printemps et à l'automne. Lorsque le camp était installé, ils ne cessaient plus de travailler, coupant les arbres et traînant les troncs comme des bêtes de trait, creusant et découpant la tourbe. Ceux qui étaient restés dans la région de Stalingrad pour reconstruire la ville et renflouer les épaves de la Volga furent ensuite employés, avec d'autres détenus du Goulag, à ce qui devait faire l'orgueil du régime stalinien, le canal de la Volga au Don.

Peu après son triomphe à Stalingrad, le gouvernement soviétique entreprit de mettre au point des plans visant à saper le régime hitlérien pour le remplacer par un État communiste vassal. Dans ce cadre et à cette fin, les prisonniers allemands de tous grades devaient être répartis en « antifascistes » et en « fascistes ».

Durant le printemps et l'été 1943, des officiers supérieurs furent transférés d'un camp situé à Krasnogorsk au monastère de Souzdal, puis à ce qui devait devenir une base semi-permanente : le Camp 48, à Voikovo. Il était installé dans un ancien hôtel de cure et surnommé « le Château » en raison de son luxe relatif. En même temps, le NKVD éloignait l'implacable Schmidt de son supérieur Paulus, sur lequel il était censé avoir une mauvaise influence.

Le service du NKVD chargé des prisonniers de guerre commença par coiffer son opération d'un Comité national pour l'Allemagne libre, qu'il fit animer par ses employés communistes allemands. Puis, deux mois après, une Association des Officiers allemands fut fondée, afin de tenter d'attirer les militaires antinazis répuçant à adhérer à la première organisation.

Le major général Melnikov, directeur-adjoint du service, contrôlait l'ensemble de ces activités, en liaison étroite avec la Section internationale du Comité Central. Dimitri Manouïlski, ancien responsable du Komintern pour les affaires allemandes, jouait également un rôle d'observateur.

Le 19 août 1943, trois des généraux allemands de Stalingrad, Seydlitz, Lattmann et Korfes, considérés comme « récupérables » à la suite de leurs interrogatoires, furent emmenés de Voikovo à un « centre de rééducation » installé à Lounovo. Seydlitz semblait avoir été très frappé par ce qu'il pensait être un retournement de nombreux officiers voulant maintenant sauver l'Allemagne d'une apocalypse hitlérienne. Il se considérait comme leur chef naturel.

Au début du mois de septembre, Melnikov renvoya Seydlitz, Korfes et Lattmann à Voikovo afin qu'ils tentent de gagner à leur cause les autres généraux de Stalingrad. Leur arrivée au milieu de la nuit fit sortir les généraux de leurs chambres en pyjama, mais,

quand Seydlitz proclama d'un ton mélodramatique que le jour d'un « nouveau Tauroggen » est venu, le général Strecker se détourna avec colère. Et, le lendemain, quand Seydlitz et Lattmann les pressèrent de se joindre à eux dans un soulèvement contre Hitler, Strecker, Sixt von Armim, Rodenbourg et Pfeffer les accusèrent de trahison. Seydlitz et ses deux affidés réussirent toutefois à s'assurer le concours des généraux Edler von Daniels, Drebber et Schlömer.

Seydlitz et les siens se faisaient, en fait, de lourdes illusions. Leur opposition au régime hitlérien venait trop tard pour que les Alliés les prennent au sérieux. Et, en même temps, ils se laissaient manipuler (Seydlitz ne semble même pas s'être rendu compte que Melnikov appartenait au NKVD) au mieux des seuls intérêts soviétiques.

Des documents soviétiques montrent que, le 17 septembre 1943, Seydlitz, en sa qualité de président de l'Association des Officiers allemands, avait présenté à Melnikov un plan proposant la formation d'un corps d'armée de 30 000 hommes avec les soldats faits prisonniers à Stalingrad. « D'après l'idée de Seydlitz, précisa Melnikov dans un rapport à Beria, ce corps fournira la base pour la formation d'un nouveau gouvernement après le renversement d'Hitler. »

« Seydlitz, ajoutait Melnikov, se considère comme candidat au poste de commandant en chef des forces armées de l'Allemagne libre. » Il avait également promis, apparemment, de préparer un plan pour une campagne de propagande par presse et par radio, ainsi que « l'envoi d'hommes derrière les lignes allemandes pour nous gagner des commandants d'unités et organiser des actions concertées contre le régime hitlérien ». Seydlitz devait, en particulier, adresser des messages à « ses amis personnels, le

commandant en chef du front du Centre, von Kluge, et le général Thomas, responsable du personnel d'état-major d'Hitler ».

Seydlitz, accompagné des généraux Lattmann et Korfes et du colonel Günter van Hooven, présenta une nouvelle version de son plan le 22 septembre. Il demandait aux autorités soviétiques de l'aider à former « une petite armée de prisonniers de guerre qui pourrait être utilisée par un nouveau gouvernement allemand pour s'emparer du pouvoir ». Il prévoyait un état-major d'armée, deux états-majors de corps d'armée, quatre divisions à plein effectif et une force aérienne d'appui comprenant trois escadrilles de bombardement, quatre escadrilles de chasse et un groupe de reconnaissance : en tout, sept généraux, 1 650 officiers et 42 000 soldats. Seydlitz ne semblait avoir aucune idée du taux de mortalité enregistré parmi les prisonniers de guerre allemands depuis la reddition.

Lors d'une réunion ultérieure, Seydlitz recommande « que tous ces contingents soient transportés par voie aérienne en Allemagne, peut-être à Berlin ». L'officier du NKVD présent souligna « les difficultés techniques que présentait l'acheminement par la voie des airs d'un tel nombre de soldats en Allemagne, mais von Seydlitz répliqua que c'était aux Russes de régler les détails ». Le général Korfes, toutefois, ne cacha pas son exaspération devant une telle folie. « Il est totalement utopique, déclara-t-il, de penser que toutes ces unités peuvent être transportées par avion. Les officiers d'aviation russes considéreraient une proposition de ce genre comme la preuve que les généraux allemands sont des rêveurs{23}. »

Seydlitz ne semble pas avoir été vraiment conscient de la colère et du ressentiment que son attitude et celle de ses amis suscitèrent parmi les officiers prisonniers. Certains constituèrent

un jury d'honneur, qui condamna les « collaborateurs » à une quarantaine perpétuelle. D'autres, par réaction, se mirent à saluer le bras levé. La vie devint particulièrement dure pour ceux qui se refusaient à prendre parti. Un lieutenant se retrouva contraint de dormir durant des semaines sur le plancher de son baraquement parce que ni les « antifascistes » ni les loyalistes ne voulaient lui accorder une couchette.

En février 1944, des avions soviétiques commencèrent à larguer sur les lignes allemandes des tracts signés par Seydlitz et ses associés. Himmler demanda immédiatement qu'on vérifie l'authenticité de la signature de Seydlitz. Le général Gille, de la Waffen SS, dont les positions, dans le saillant de Tcherkassi, avaient été inondées de ces tracts, en envoya des exemplaires en Allemagne, en même temps que des lettres personnelles qui lui avaient été adressées par Seydlitz et Korfes. Analysées par les services de la Gestapo, les écritures furent de nouveau certifiées authentiques.

Les tracts causèrent une véritable panique. Hitler convoqua Himmler pour consultation, puis fit tenir par le général Schmundt à tous les maréchaux une déclaration de fidélité à signer. Mais cela ne lui suffit pas. Le 19 mars, il fit convoquer au Berghof Rundstedt, Rommel, Kleist, Busch, Weichs et Manstein pour qu'ils lisent publiquement un message condamnant Seydlitz, « le méprisable traître à notre cause sacrée », et exprimant leur soutien au Führer.

Mais, de son côté, le service de Melnikov commençait à avoir de sérieux doutes sur l'intérêt de l'opération. Alors même que la Wehrmacht subissait de graves défaites, les efforts de propagande n'avaient pas fait basculer une seule unité importante. Seydlitz attribuait cette « absence de succès significatifs » au « manque de

penchant des Allemands pour la révolution, à un système de violence politique et de complète suppression de l'opinion publique, à l'absence d'une organisation de résistance compétente et à la peur globale de la défaite et de ses conséquences, attisée depuis longtemps par la peur du bolchevisme ». Malgré ce constat d'échec, il persistait à demander que l'Union soviétique « reconnaisse officiellement » le Comité national pour l'Allemagne libre comme un gouvernement en exil. Mais, en un mouvement de contorsion typiquement stalinien, Dimitri Manouïlski dénonça le mémorandum de Seydlitz, « conçu de façon perverse », comme une « tentative provocatrice » pour « envenimer les relations avec les Alliés ». « Il est hors de doute, écrivit-il, que la reconnaissance du Comité national par le gouvernement soviétique provoquerait en Grande-Bretagne et aux États-Unis toute une campagne visant à montrer la position de l'Union soviétique comme pro-allemande. » Il ajoutait qu'à son avis, Seydlitz était manipulé par le général Rodembourg et « l'ancien chef de service de renseignement militaire », le colonel van Hooven (qui était en fait un officier de transmissions).

Puis la paranoïa stalinienne se déchaîna. En mai 1944, Erich Weinert, président du Comité national, envoya trois officiers allemands sur le front de Leningrad pour une opération de propagande auprès de l'Armée rouge. Deux d'entre eux, le capitaine Stolz et le lieutenant Willimzig, refusèrent d'obéir aux ordres qui leur étaient donnés. Ils furent ramenés à Moscou sous bonne escorte pour y être interrogés par Weinert, Ulbricht, le général von Seydlitz et le général Lattmann. Au bout de quatre jours, on annonça qu'ils avaient avoué être « membres d'une organisation fasciste illégale opérant au sein de l'Association des Officiers allemands ». Les deux hommes furent arrêtés par le

NKVD comme agents doubles travaillant pour les nazis. D'autres officiers allemands, dont le général Rodenbourg, furent également arrêtés et « avouèrent » à leur tour. Manouïlski, proclamant que ses soupçons étaient ainsi amplement justifiés, donna immédiatement l'ordre qu'on retire à tous les officiers allemands les missions de propagande qui pouvaient leur avoir été confiées sur le front. De toute évidence, Staline était arrivé à la conclusion que les vains efforts du clan Seydlitz ne valaient pas le risque d'indisposer les Alliés occidentaux, surtout à un stade de la guerre où il avait besoin de toute leur aide.

Seydlitz se mit à souffrir, en cette période, de graves accès de dépression. Pour tenter de lui remonter le moral, des officiers du NKVD lui offrirent un somptueux gâteau d'anniversaire orné de quatre roses rouges en pâte d'amande censées représenter ses quatre filles. Mais, comme tous les maniaco-dépressifs, le général connaissait aussi des bouffées d'optimisme irraisonné. Certes, l'attentat du 20 juillet 1944 contre Hitler avait échoué, mais la répression nazie avait révélé l'ampleur de l'opposition au régime existant au sein de l'Armée allemande. Strecker lui-même, en apprenant l'exécution du maréchal von Witzleben, se laissa convaincre de signer un appel contre Hitler. Mais il n'en persistait pas moins à mépriser Seydlitz.

Le 8 août 1944, Beria annonça triomphalement à Staline que Paulus avait enfin accepté de signer une adresse au peuple allemand. Puis un appel à la reddition adressé au Groupe d'Armées allemand du Nord, entièrement rédigé par le NKVD « sur les instructions du camarade Chtcherbakov », fut signé le 21 août par Paulus et vingt-neuf généraux prisonniers.

Ces proclamations de Paulus vinrent raviver la rage d'Hitler à l'idée de l'avoir fait maréchal et le confirmer apparemment dans ses soupçons initiaux de faiblesse à l'égard des Soviétiques. Cependant, Paulus, après un an et demi de captivité, n'avait visiblement pas agi sur une impulsion. Son fils Friedrich, capitaine dans la Wehrmacht, avait été tué à Anzio en février 1944, et ce fait avait certainement contribué à lui faire voir la guerre et son propre devoir sous un jour différent. Il voulait maintenant abréger un conflit perdu et éviter des morts sans objet. Son autre fils, Ernst Alexander, également capitaine, fut ensuite arrêté conformément au décret sur la sécurité. À l'automne, l'épouse roumaine du maréchal, Elena Constance Paulus, qui n'avait jamais accordé la moindre confiance aux nazis, s'entendit déclarer par des représentants de la Gestapo qu'elle éviterait tout ennui si elle renonçait à son nom. Elle refusa avec mépris, fut arrêtée à son tour et envoyée dans un camp de détention.

Privé de véritables informations, Paulus exigea de rencontrer un membre du Comité Central « qui pourrait expliquer les principes de la politique soviétique vis-à-vis d'une Allemagne occupée ». Il soulignait que lui-même « et les autres généraux prisonniers avaient pris une lourde responsabilité en appelant au renversement du gouvernement d'Hitler et avaient donc le droit moral de connaître la position du gouvernement soviétique à l'égard de l'Allemagne ».

Il exprima son espoir de voir l'Allemagne sauvée de l'annihilation au cours d'une série d'entretiens, en février 1945, avec le lieutenant général Krivemko, chef du Service des prisonniers de guerre du NKVD, et Amiak Zakharovitch Koboulov, chef du Troisième Directorate du ministère de la Sécurité d'État. (Koboulov, résidant du NKVD à Berlin juste avant le

déclenchement de l'Opération Barbarousse, était celui qui s'occupait de la chambre de torture et d'exécution de Dekanozov à l'ambassade soviétique.)

« On doit mentionner, écrivirent Krivemko et Koboulov dans leur rapport à Beria, qu'à la suite des opérations militaires menées en territoire allemand, la tendance est à la dépression parmi les généraux prisonniers de guerre. Le général d'artillerie von Seydlitz a été gravement ébranlé par la nouvelle de la rencontre des chefs des trois grandes puissances (à Yalta). Seydlitz a déclaré que l'Allemagne semblait devoir être divisée entre les États-Unis, la Grande-Bretagne, l'URSS et la France. L'Allemagne serait ainsi laissée en lambeaux, et la meilleure solution pour l'éviter serait qu'elle se joigne à l'URSS « comme la dix-septième République soviétique ».

Quand la nouvelle de la capitulation sans conditions de l'Allemagne arriva à Moscou, le 9 mai 1945, et que commencèrent à retentir de façon monotone les mille coups de canon tirés du Kremlin, Strecker et ses collègues connurent un moment de profonde dépression, « écoutant les proclamations de victoire russes et les chants de soldats soviétiques ivres ».

Pour les Russes, en revanche, c'était la fin, à la fois triomphale et amère, d'un cauchemar qui avait commencé presque quatre ans auparavant et coûté à l'Armée rouge près de 9 millions de morts et 18 millions de blessés. (Sur les 4 500 000 prisonniers de guerre soviétiques faits par la Wehrmacht, 1 800 000 seulement revinrent vivants.) Les pertes civiles sont beaucoup plus difficiles à évaluer, mais on peut les estimer à près de 18 millions, ce qui porte le total des morts dues à la guerre en Union soviétique à plus de 26 millions, soit cinq fois le total connu par l'Allemagne.

En 1946, Paulus comparut comme témoin au tribunal de Nuremberg. La presse soviétique l'appela « le fantôme de Stalingrad ». Ensuite, on l'installa dans une villa proche de Moscou, où il tua le temps en jouant aux cartes et en rédigeant sa version personnelle des événements. Il avait beaucoup vieilli, et son tic nerveux était plus accentué que jamais. En 1947, sa femme mourut à Baden-Baden sans jamais avoir revu son mari.

En novembre 1947, alors que la Guerre froide s'intensifiait rapidement, les autorités soviétiques décidèrent que les hommes jugés responsables de crimes de guerre aux termes de l'oukase du 13 avril 1943 seraient, « quel que soit leur état physique », envoyés aux travaux forcés à Vorkhouta, à l'extrémité septentrionale de l'Oural. D'anciens membres des SA, des SS, de la Police secrète, de la Feldgendarmerie – et même, dans certains cas, des Jeunesses hitlériennes – furent ainsi transférés dans des camps « à régime spécial ». La définition du crime de guerre allait des atrocités authentiques au vol de poulets ou de fourrage.

Comme les structures de la République démocratique allemande commençaient à se mettre en place dans la zone d'Allemagne occupée par les Soviétiques, quelques-uns des officiers généraux ou supérieurs de Stalingrad, comme Lattmann, Korfes, Müller et Steidle, s'y virent accorder des emplois, notamment dans la Volkspolizei, la nouvelle police du régime. La conversion officielle au communisme du général Arno von Lenski lui valut un poste au Politburo. Le colonel Adam, resté « compagnon de route », se vit allouer des fonctions au très docile Parti de l'unité sociale. Mais le général von Seydlitz, lui, perdit sur tous les tableaux.

En 1949, après le siège infructueux de Berlin-Ouest, une nouvelle vague de purges staliniennes vint balayer l'Union

soviétique. D'autres prisonniers de guerre allemands firent alors l'objet de procès pour « crimes de guerre » élaborés de toutes pièces. Un as de la chasse, Erich Hartmann, fut ainsi accusé d'avoir détruit des avions qui étaient propriété du gouvernement soviétique. Le général Strecker fut ramené à Stalingrad, où un tribunal le déclara coupable d'avoir détruit l'usine de tracteurs, alors même que son corps d'armée ne s'était trouvé dans ce secteur qu'à l'extrême fin de la bataille, à un moment où tout n'était déjà plus que ruines. Comme la majorité des accusés de cette fournée, il fit l'objet d'une condamnation à mort automatiquement commuée en vingt-cinq ans d'emprisonnement. Le lieutenant Gottfried von Bismarck fut condamné à vingt-cinq ans de travaux forcés parce que des prisonniers de guerre russes avaient travaillé sur les terres de sa famille en Poméranie. En juillet 1950, un général von Seydlitz totalement revenu de ses dangereuses illusions fut arrêté et condamné à vingt-cinq ans d'emprisonnement comme criminel de guerre et « général revanchard et réactionnaire ».

Cependant, des prisonniers moins illustres découvraient parfois la compassion, en particulier de la part des femmes russes. Dans certains cas, elle venait de loin. Devant le camp de Kamchkovo, entre Moscou et Gorki, passait la Vladimirskaïa, la vieille route qu'empruntaient les déportés du régime tsariste pour aller en Sibérie. À l'époque, des paysans avaient coutume d'aller porter de l'eau aux prisonniers, parfois même de les soulager un moment de leur fardeau. Ces pratiques se renouèrent.

Le docteur Dibold fut profondément ému de l'attitude des Russes lorsqu'un de ses confrères allemands les plus respectés, le

docteur Richard Speiler, de l'hôpital Weizsäcker de Heidelberg, tomba brusquement malade, au début du printemps 1946. Il avait déjà survécu au typhus, à la typhoïde et à la diphtérie au camp d'Ilmen. Ses confrères pensèrent d'abord qu'il était atteint de paludisme. En fait, il s'agissait d'une septicémie contractée dans l'exercice de sa profession. Ses confrères étaient torturés par l'idée que leur erreur de diagnostic allait peut-être causer sa mort. Ils lui donnèrent des sulfamides et ce qui leur restait de pénicilline. Les deux infirmiers russes donnèrent aussi, spontanément, toute la pénicilline qui leur avait été allouée pour soigner leurs compatriotes. Le docteur Speiler mourut quand même.

Son enterrement eut lieu dans un cimetière situé derrière l'hôpital, en pleine forêt. Le médecin-chef russe autorisa les confrères allemands du docteur Speiler à organiser les funérailles comme ils l'entendaient. Le défunt étant revenu à la foi chrétienne durant ses derniers jours, un service religieux fut conduit par un pasteur, et, sans se soucier des éventuelles réactions du commissaire politique, les médecins russes tinrent à y assister. Pour les survivants de la Sixième Armée présents ce jour-là, le service ne s'adressait « pas seulement à l'homme qui gisait là, mais aussi à tous les autres, loin au sud, à Stalingrad et dans la steppe entre le Don et la Volga, dont aucune parole chrétienne n'avait accompagné le trépas ».

Depuis 1945, quelque 3 000 hommes faits prisonniers à Stalingrad avaient été libérés, soit individuellement, soit par groupes, habituellement parce qu'ils avaient été jugés incapables de travailler.

En 1955, il restait 9 626 prisonniers de guerre ou « criminels de guerre condamnés », comme les décrivit Khrouchtchev, dont quelque 2 000 étaient des survivants de Stalingrad. Ces

prisonniers furent finalement libérés après la visite du chancelier Adenauer à Moscou en septembre 1955. Parmi eux figuraient les généraux Strecker, von Seydlitz, Schmidt, Rodenbourg, et le lieutenant Gottfried von Bismarck, qui, treize années plus tôt, avait rejoint son unité dans le *Kessel* après un dîner avec le maréchal von Manstein. Le simple fait d'avoir survécu, devait-il écrire, était « une raison suffisante de remercier le destin ».

Quand le voyage des derniers rapatriés se termina, à Friedland bei Göttingen, Seydlitz avait compris qu'un sombre avenir l'attendait, surtout dans le climat de la Guerre froide. En avril 1944, il avait été condamné par contumace pour trahison, et tous ses biens avaient été confisqués. Cette décision fut annulée en justice en 1956, mais la Bundeswehr se refusa à lui rendre son grade et ses droits à la retraite. Le fait qu'il ait collaboré avec l'ennemi communiste le plaçait, aux yeux de beaucoup, dans une catégorie très différente des officiers qui avaient tenté de supprimer Hitler encore que le général Achim Oster, l'un des rares survivants du complot du 20 juillet, plaidât sa cause. Seydlitz, comme son ancêtre cavalier, mourut « très malheureux ».

Comme les controverses historiques se développaient sur les responsabilités dans le drame de Stalingrad, les polémiques entre officiers survivants se firent parfois féroces. Schmidt, qui avait toujours refusé de collaborer avec les Soviétiques, resta intransigeant vis-à-vis de ceux qui l'avaient fait. Le colonel Adam, qui l'avait accusé d'avoir forcé Paulus à combattre jusqu'au bout, se fit traiter par lui de « pensionné de la zone soviétique ».

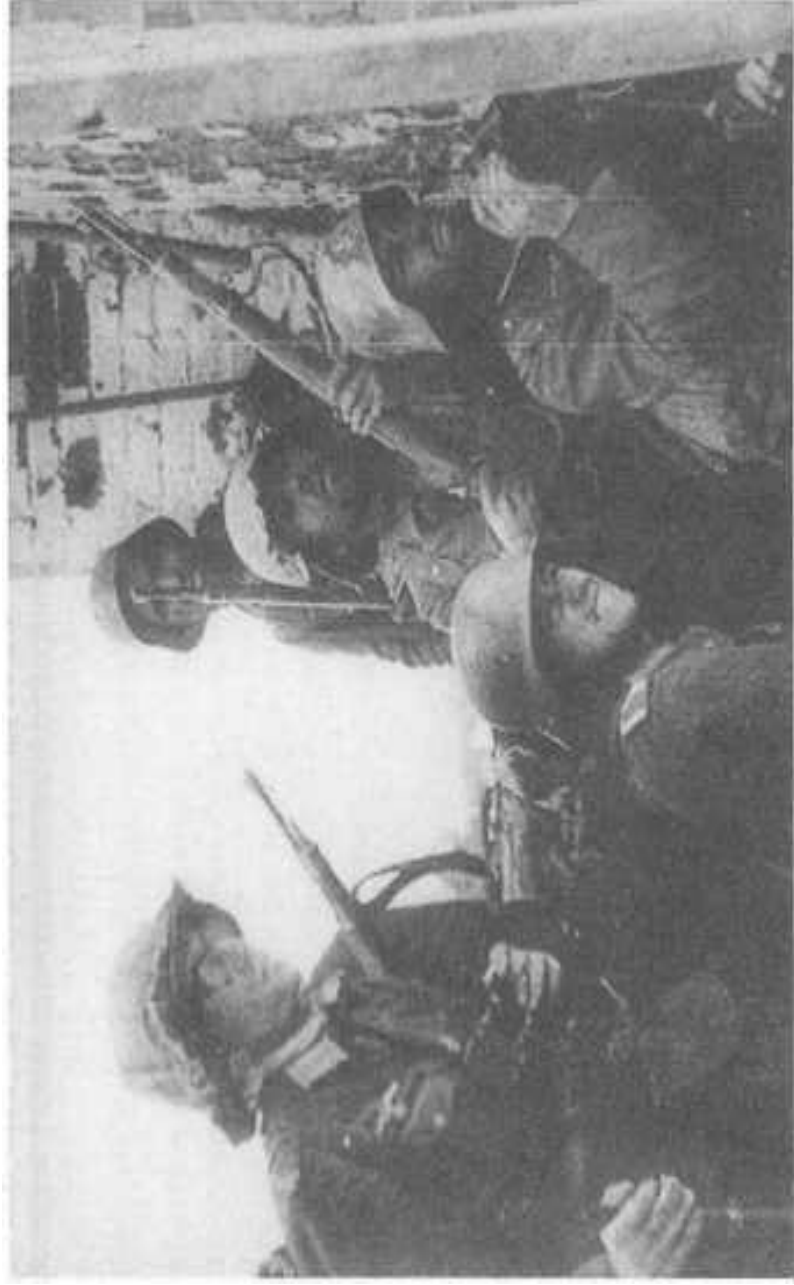
Après sa libération, à l'automne 1953, Paulus se fixa en Allemagne de l'Est, où il écrivit de nombreux textes pour expliquer sa situation à Stalingrad et justifier sa position. Il mourut à Dresde en 1957, au terme d'une longue et pénible

maladie. Son corps fut ramené en Allemagne de l'Ouest et enterré près de celui de sa femme à Baden-Baden.

Son adversaire à Stalingrad, le général Tchouïkov, dont la 62^e Armée, devenue 8^e Armée de la Garde, était allée jusqu'à Berlin, devint commandant des forces d'occupation, maréchal de l'Union soviétique et vice-ministre de la Défense sous son compagnon d'antan, Khrouchtchev. Les milliers de soldats soviétiques exécutés sur ses ordres à Stalingrad n'eurent jamais droit à des sépultures à leur nom, mais dans les statistiques, ils viennent se confondre aux autres victimes d'une impitoyable bataille.

Fin

Illustrations



1. Groupe de combat allemand attaquant dans le quartier des usines, dans la partie nord de Stalingrad.



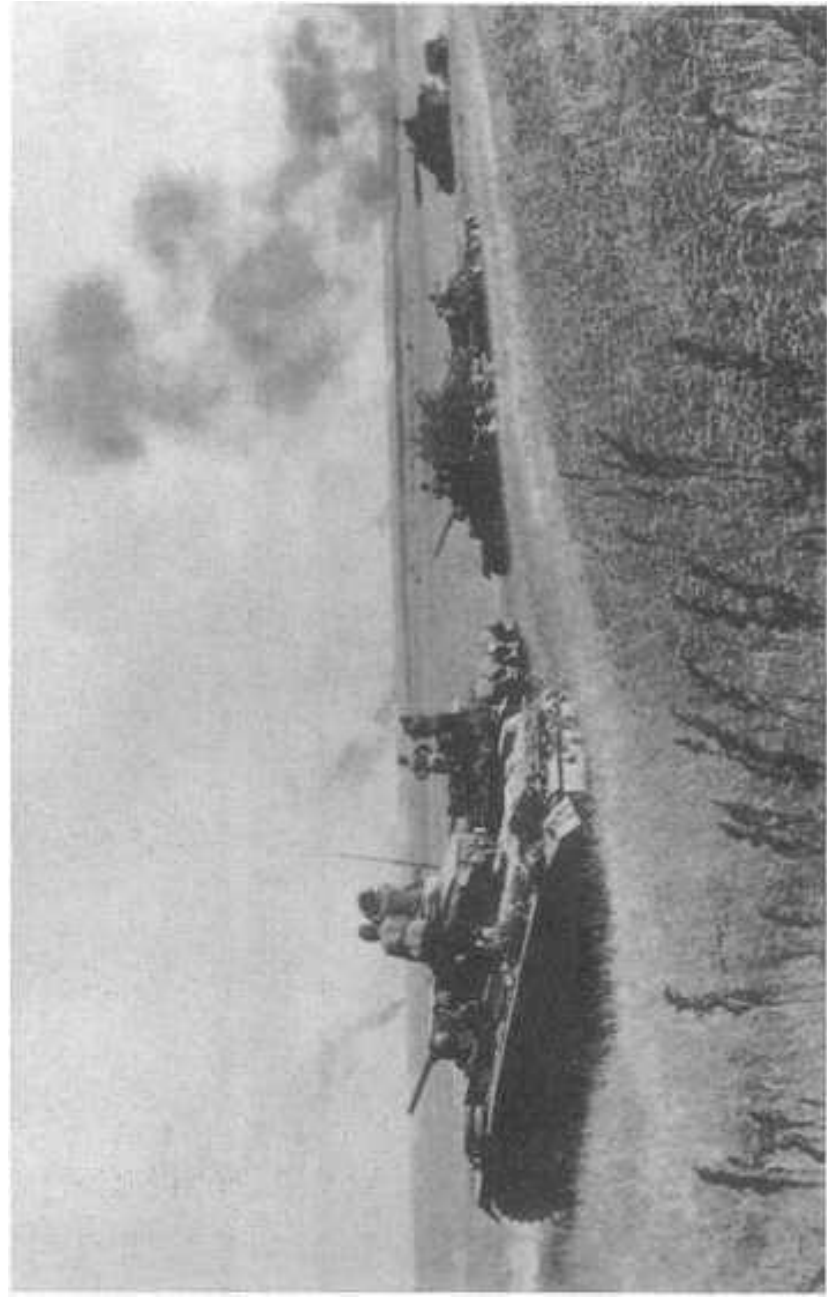


1. (*page précédente*) Automne 1941.
Prisonniers soviétiques expédiés vers l'arrière.

2. Juillet 1942. Fantassins allemands avançant vers Stalingrad.

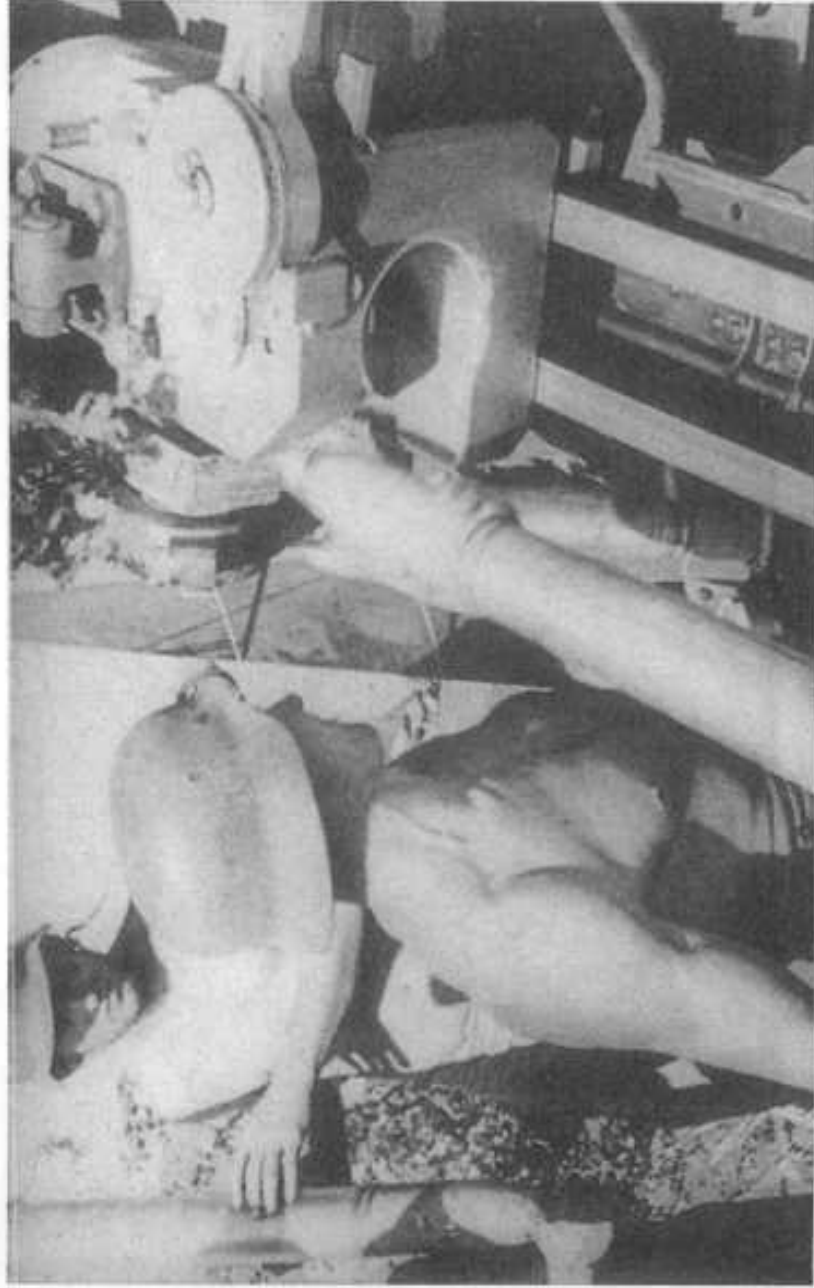
3. Village détruit durant l'offensive.





4. Chars allemands dans la steppe du Don.

5. Août 1942. Artillerie allemande devant Stalingrad.

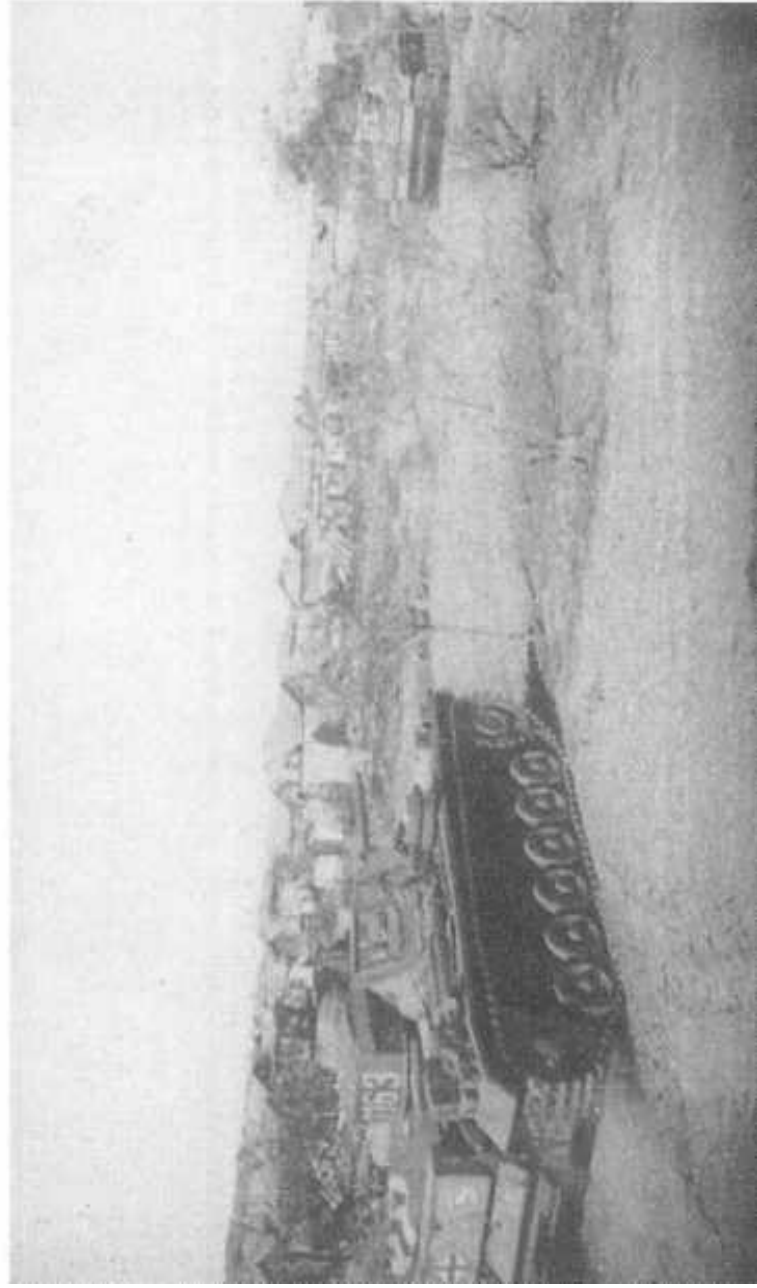


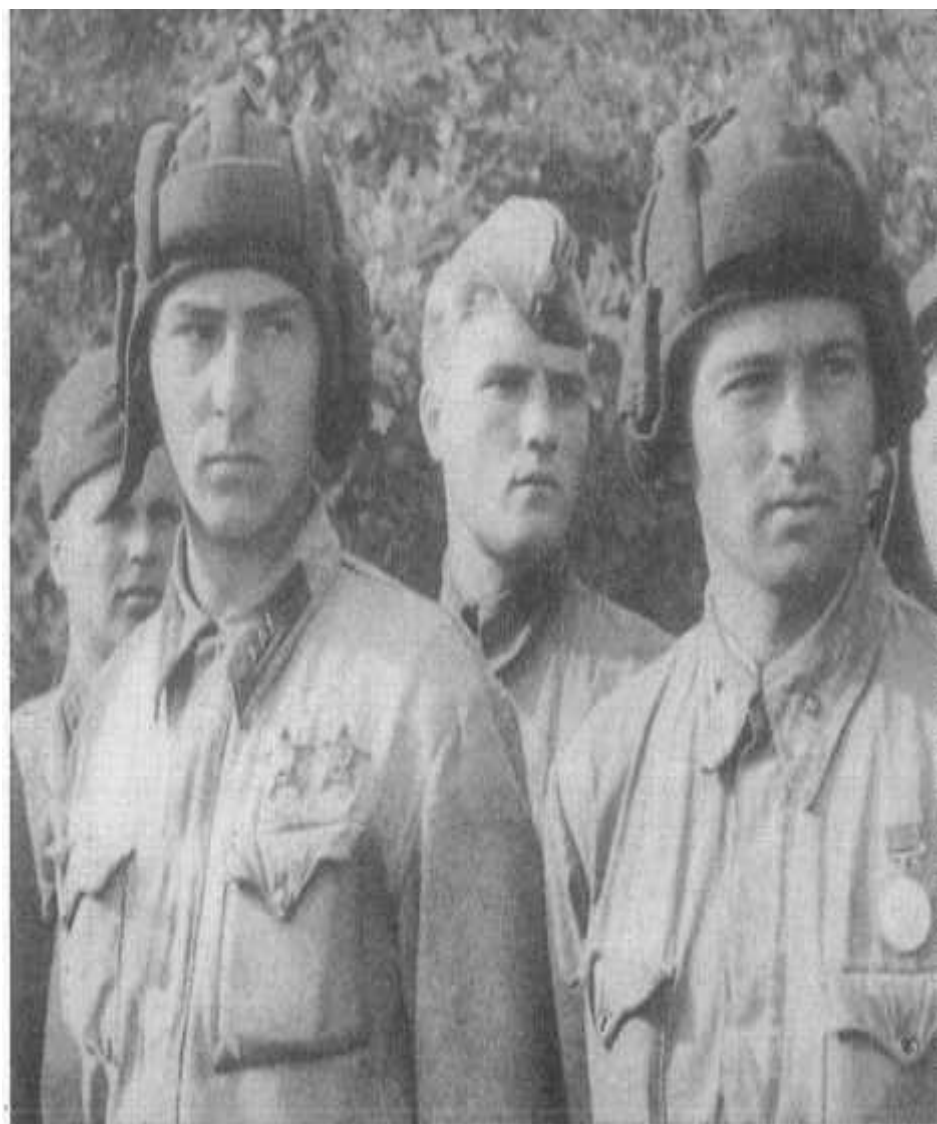


6. Le Dr Alois Beck, aumônier de la 297^e Division d'infanterie allemande, écrivant une lettre pour un blessé.

7. Paulus, Hitler, Keitel, Hadler et Brauchitsch au *Wolfsschanze* de Rastenburg.

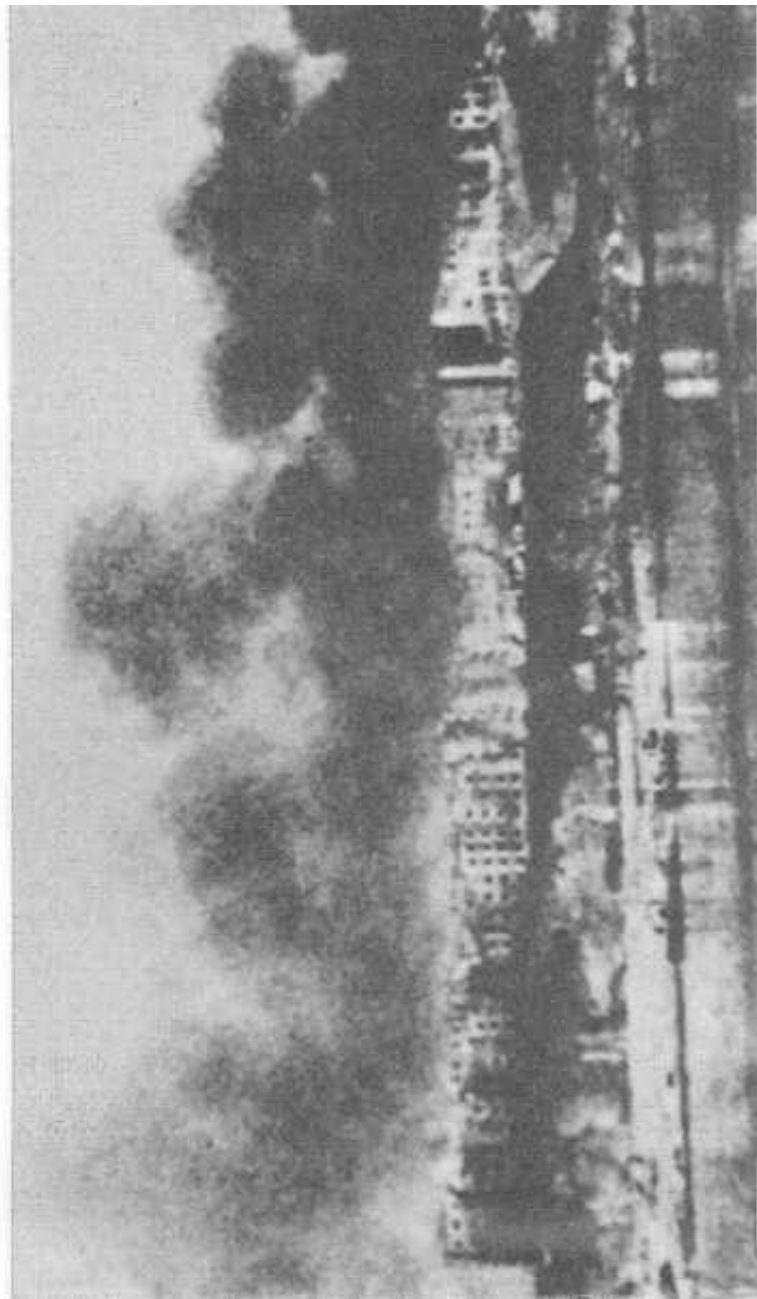
8. Septembre 1942. Chars de la 24^e Division blindée allemande avançant dans les faubourgs de Stalingrad.





9. Septembre 1942. Tankistes de l'Armée rouge harangué par Khrouchtchev avant d'aller au combat.

**10. Le spectacle qui accueillait les hommes des renforts russes
s'apprêtant à traverser la Volga.**



12. Fantassins russes défendant une usine.





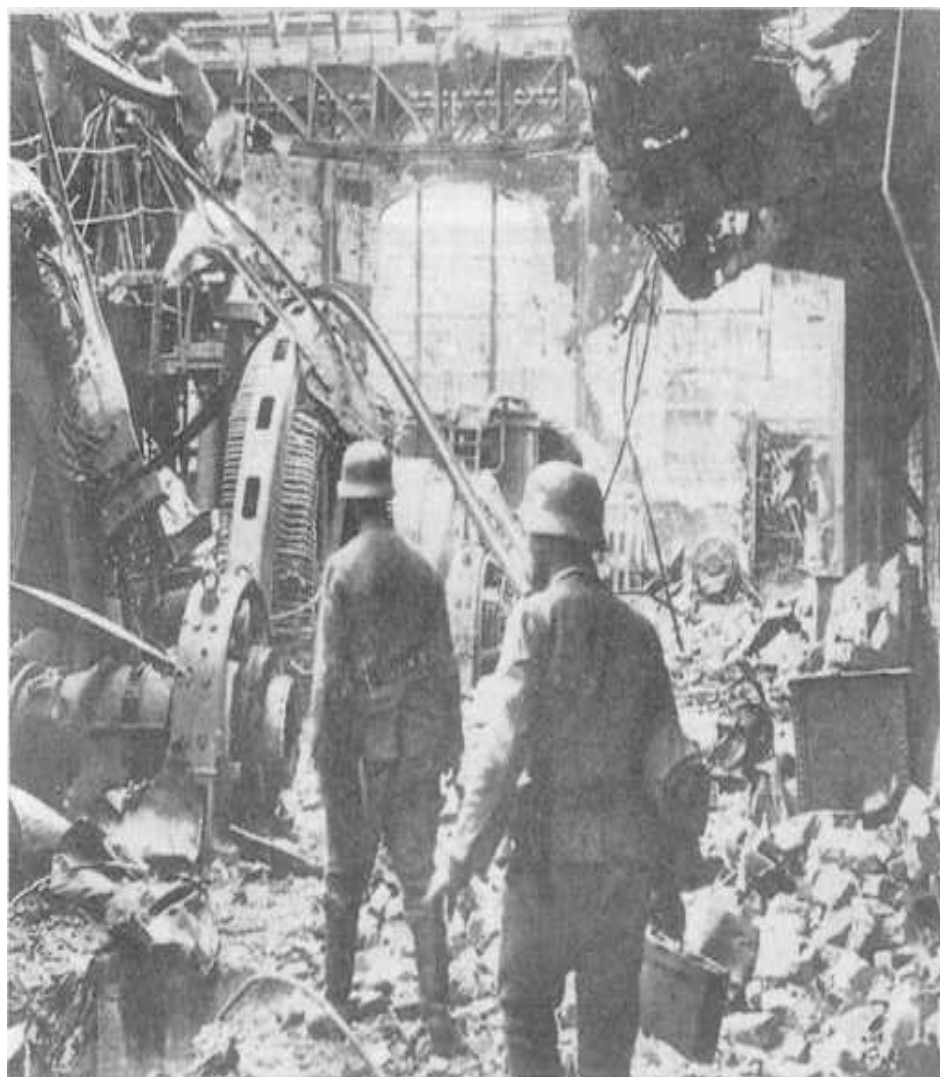
13. Octobre 1942. Rafle de civils de Stalingrad.

14. Au quartier général de la 62^e Armée soviétique
Krylov, Tchouïkov, Gourov et Rodimtsev.

15. *(page suivante)* Groupe d'assaut de l'Armée rouge en combat de rue.





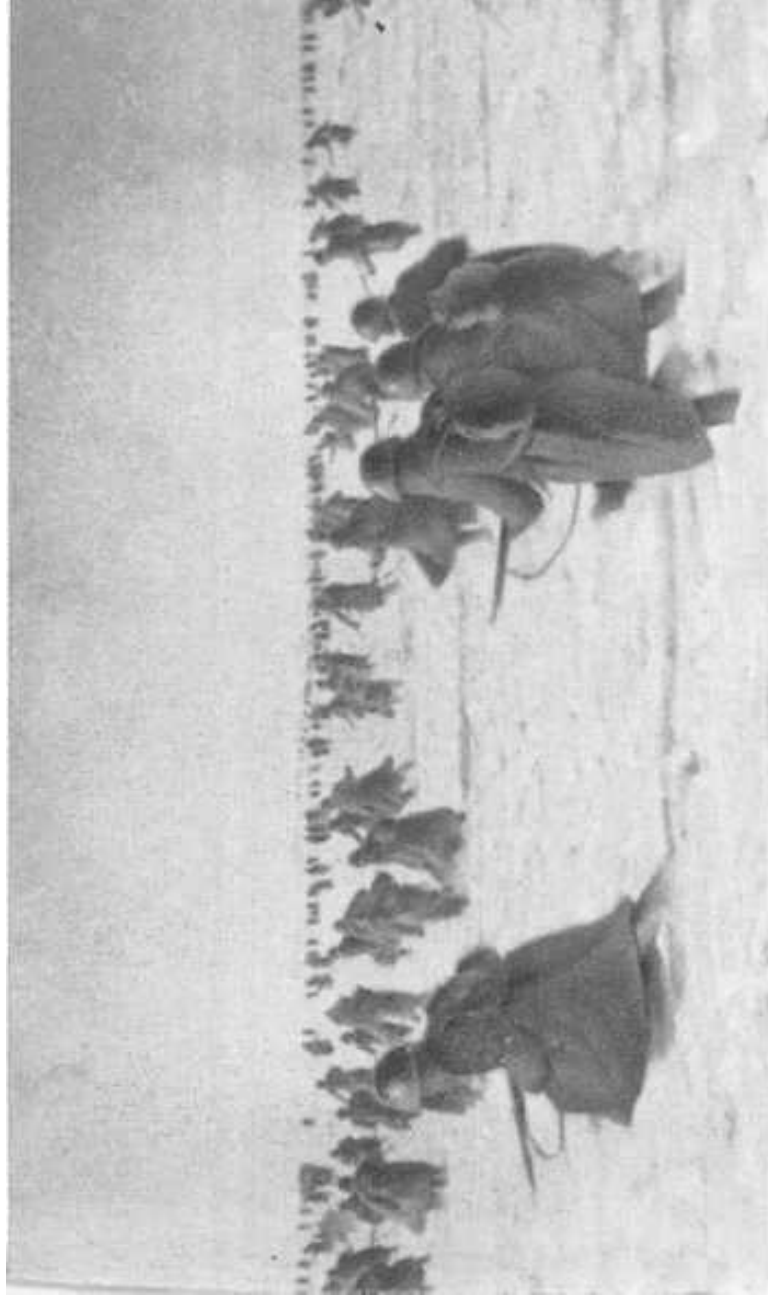


16. (page précédente) Général de division de la 62^e Armée soviétique avec une jeune femme téléphoniste.

17. Octobre 1942. Fantassins allemands dans les ruines d'une usine.

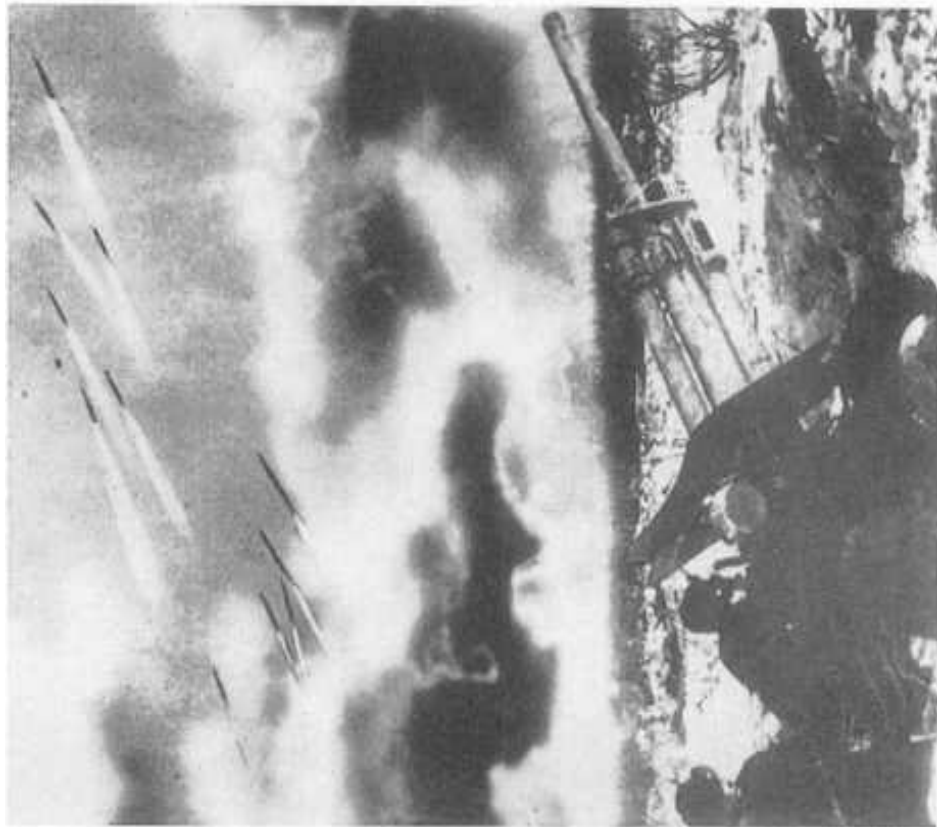
18. Le tireur d'élite Zaitsev (à gauche),
de la 284^e Division de fusiliers sibérienne.





19. Novembre 1942. Opération Uranus et encerclement de la Sixième Armée allemande : infanterie soviétique en marche.

20. Novembre 1942.
Opération Uranus : un
canon russe en action.

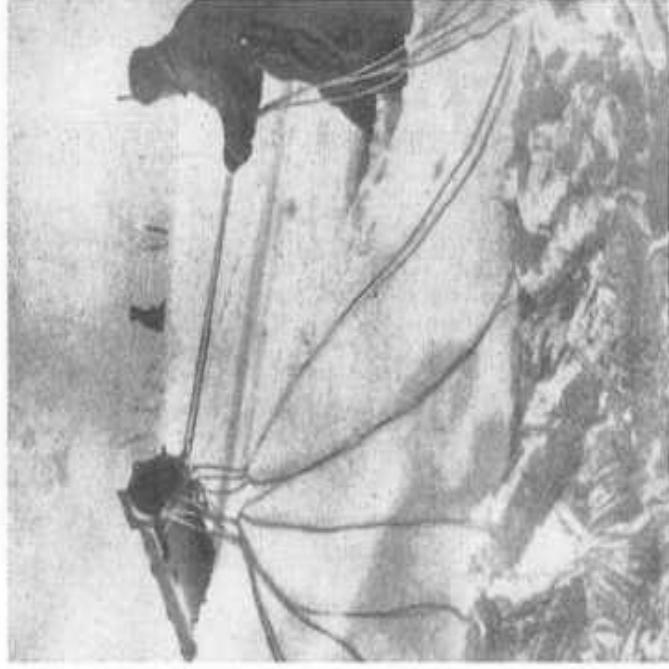


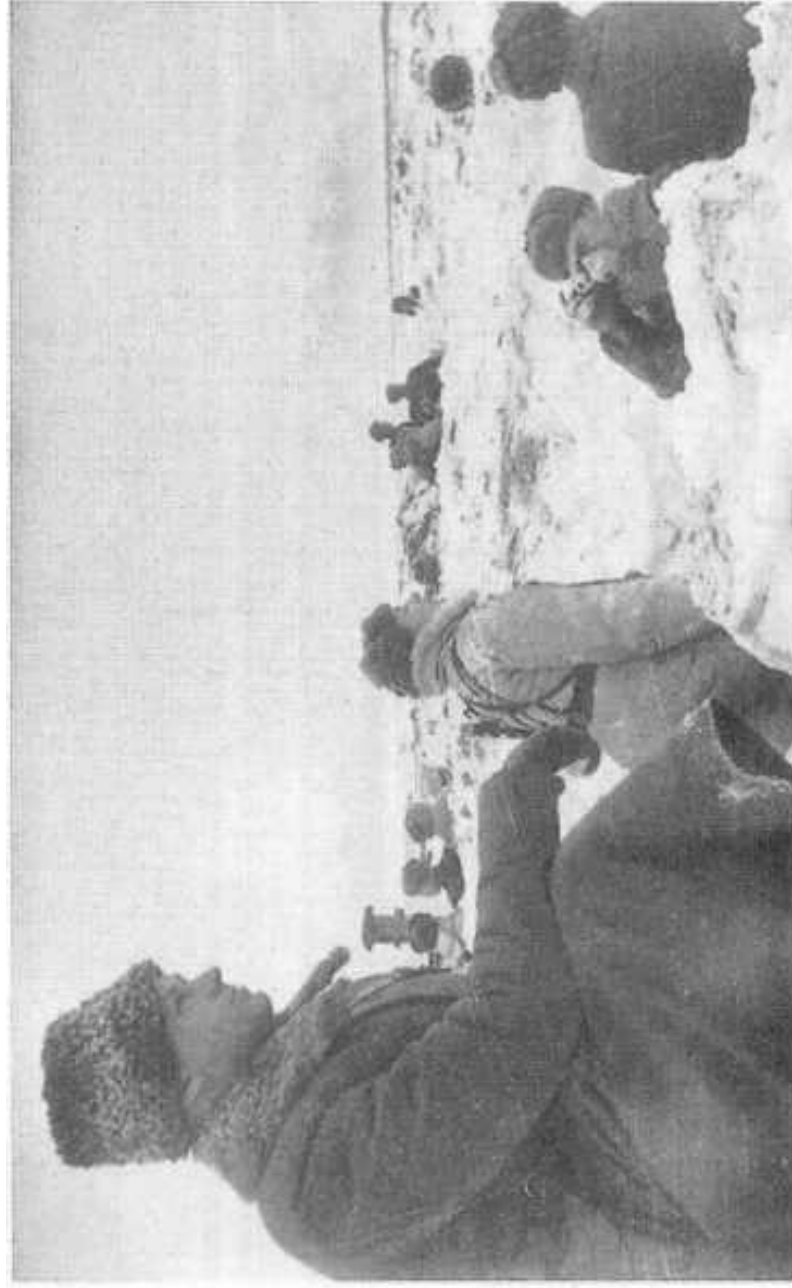


21. Un avion de transport Junker-52 au décollage.

22. Décembre 1942. Artilleurs de la Quatrième Armée blindée de Hoth après l'échec de l'opération Orage d'Hiver.

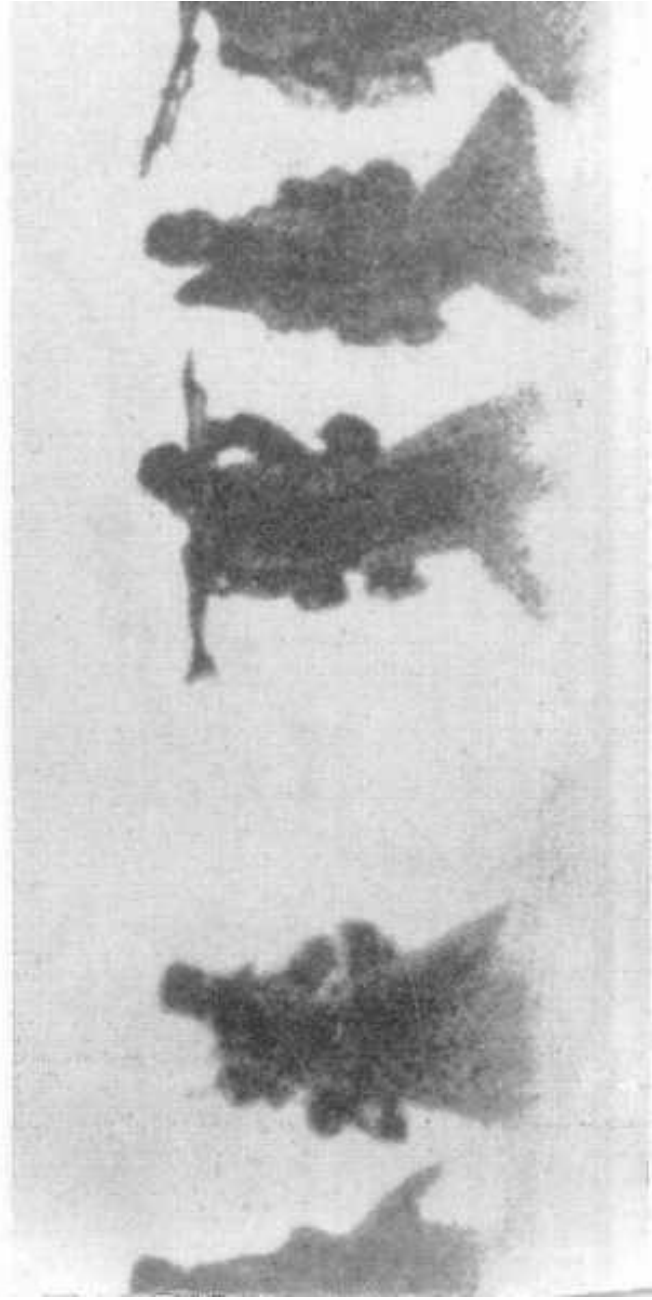
23. Des soldats de la Sixième Armée allemande, encerclés, récupèrent des conteneurs parachutés.





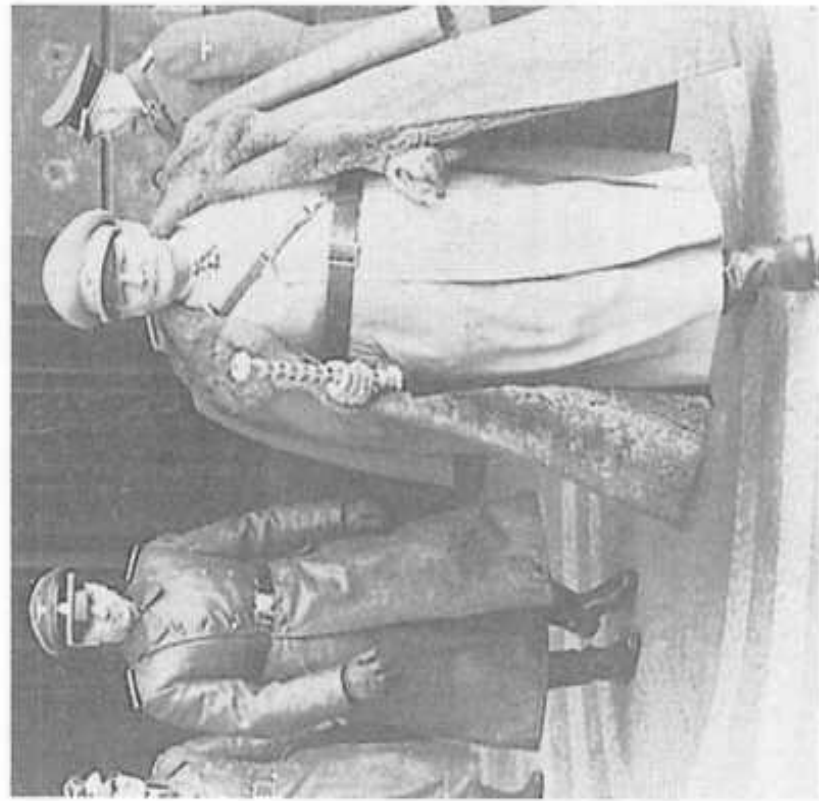
24. 10 janvier 1943. Rokossovski attend la préparation d'artillerie donnant le coup d'envoi de l'opération Cercle.

25. 11 janvier 1943. Fantassins allemands battant en retraite
au milieu d'une tempête de neige.





26. 28 janvier 1943. Partant en captivité, le général Edler von Daniels passe devant le cadavre d'un de ses soldats.



27. 30 janvier 1943.
Le jour du dixième
anniversaire de
l'accession d'Hitler au
pouvoir, Goering vient
de prononcer à la
radio l'« oraison
funèbre » de la
Sixième Armée.



28. 31 janvier 1943. Le maréchal Paulus et le général Schmidt au quartier général de la 64^e Armée soviétique après la reddition.

29. Un soldat allemand est débusqué de son abri souterrain.



31. Prisonniers allemands et roumains.







30. Survivants de la Sixième Armée partant en captivité.

{1} Choisi comme futur ministre des Affaires étrangères par les conjurés du complot antihitlérien de juillet 1944, Schulenberg devait être pendu par les nazis le 10 novembre de la même année.

{2} Organisation de la Jeunesse communiste. (N.d.T.)

{3} Au bas de la traduction de ce texte russe, un officier de renseignement soviétique avait écrit fort honnêtement : « Je n'y comprends rien. »

{4} Il y eut d'autres rappels de la guerre d'Espagne dans cette campagne de Russie. Le fils de la Pasionaria, Ruben Ruiz Ibarruri, fut tué au sud de Kotlouban à la tête d'une compagnie de mitrailleuses de la 35e Division de fusiliers de la Garde. Quatre futurs maréchaux de l'Union soviétique ayant participé aux opérations de Stalingrad – Voronov, Malinovski, Rokossovski et Rodimtsev – avaient été conseillers militaires en Espagne, ainsi que le général Choumilov, commandant la 64e Armée. Voronov, notamment, avait commandé l'artillerie républicaine durant le siège de Madrid.

{5} Apparemment, peu d'officiers de la Sixième Armée savaient que le bassin inférieur de la Volga avait été, dans les temps anciens, occupé par les Sarmates – produits, selon Hérodote, d'un croisement entre Scythes et Amazones – qui laissaient leurs femmes participer aux guerres.

{6} Cette propagande de la fin de l'été 1942 axée sur le thème du viol contribua de façon non négligeable aux innombrables violences sexuelles commises par l'Armée rouge lors de son avance en territoire allemand en 1944 et 1945.

{7} Deux autres fils de dirigeants soviétiques, Vladimir Mikoyan et Léonide Khrouchtchev, servirent dans l'aviation à Stalingrad. Quant à Vassili Staline, il ne tarda pas à échapper aux périls du combat en se faisant requérir pour la réalisation d'un film de propagande sur l'aviation de l'Armée rouge.

{8} Les sobriquets ainsi inventés étaient innombrables. Ainsi, les balles étaient des « graines de tournesol » et les mines des « concombres ». Une « langue » était une sentinelle ennemie capturée pour être interrogée.

{9} En dehors de la tankiste Ekaterina Petliouk, très peu de femmes servirent dans des unités combattantes à Stalingrad. Il y avait toutefois, dans l'aviation opérant dans ce secteur, un régiment de bombardement féminin commandé par la célèbre aviatrice Marina Raskova. Ayant rencontré celle-ci sur l'aérodrome de Kamichine, Simonov écrivit dans son journal : « Je ne l'avais encore jamais vue de près, et je ne savais pas qu'elle était aussi jeune et aussi jolie. Si je me rappelle tout particulièrement cette rencontre, c'est peut-être parce que, peu après, j'ai appris qu'elle avait été tuée. »

{10} À la date du 31 janvier 1942, quelque 270 000 Ukrainiens avaient déjà été recrutés dans les camps de prisonniers. D'autres étaient des volontaires civils. Selon un rapport du NKVD, la Stadtkommandantur de Stalingrad disposait d'un détachement de 800 jeunes Ukrainiens en armes et en uniforme.

{11} Grossman semble être passé par une période d'idéalisation quasi mystique à l'égard des soldats de l'Armée rouge, qu'il dépeignait en termes quasi tolstoïens. « À la guerre,

écrivait-il, le Russe revêt son âme d'une tunique blanche. Il vit dans le péché, mais meurt comme un saint. Au front, les pensées et les âmes de beaucoup sont pures, et il règne même une pudeur monacale. »

{12} Les cas de jaunisse étaient répertoriés séparément. « La jaunisse est particulièrement fréquente ici, écrivait un officier. Et comme elle équivaut à un billet de retour au pays, tout le monde aspire à l'attraper. » Il ne semble toutefois pas y avoir eu de cas, comme durant la Première Guerre mondiale, de soldats avalant l'acide picrique des obus pour se rendre jaunes.

{13} Le renseignement peut être parfois un métier dangereux. Le 22 novembre, trois jours après le début de la grande offensive, le chef du service de renseignement de la 62^e Armée soviétique fut arrêté et accusé de « défaitisme et idées contre-révolutionnaires », ainsi que d'avoir donné de fausses informations sur l'ennemi.

{14} Volski était déjà fort mal vu d'un peu tout le monde. Juste avant le déclenchement de l'Opération Uranus, il avait envoyé à Staline une lettre personnelle où il l'avertissait, « en tant qu'honnête communiste » que l'offensive allait échouer. Joukov et Vassilievski avaient dû se rendre au Kremlin le 17 novembre pour plaider leur cause. Après avoir entendu leurs arguments, Staline téléphona du Kremlin à Volski, qui se rétracta aussitôt. Curieusement, Staline resta d'humeur égale. On ne peut écarter la possibilité qu'il ait lui-même suscité toute l'affaire pour pouvoir utiliser l'avertissement de Volski contre Joukov et Vassilievski en cas d'échec de l'Opération Uranus.

{15} Ils pensaient qu'Hitler pourrait être persuadé par des officiers supérieurs de renoncer à son commandement en chef. Après quoi, un changement de régime pourrait être réalisé sans le désastreux chaos de novembre 1918. C'était là une extraordinaire méconnaissance du caractère d'Hitler. En fait, la plus minime opposition pouvait déclencher un véritable bain de sang. Les plus jeunes des conspirateurs, comme Tresckow et Stauffenberg, finirent par comprendre que le Führer ne pourrait être écarté que par une élimination physique.

{16} Les statistiques étaient parfois établies sans précision de nationalité. On pouvait aussi y observer certaines bizarreries. Ainsi, on rapportait à la mi-novembre la présence de 51 700 Hiwis et l'on n'en retrouvait plus que 20 300 dans un état des rations en date du 6 décembre. Il est difficile de savoir si cette différence brutale était due à des pertes extrêmement lourdes, à des désertions ou à des incorporations clandestines de Russes dans des unités combattantes régulières.

{17} Le général-médecin Renoldi devait changer d'avis quant à l'intérêt du phénomène, qu'il décrivit ensuite, avec un cynisme glacial, comme « une expérience à grande échelle sur les effets de la famine ».

{18} Paulus devait affirmer ultérieurement qu'il n'avait jamais donné l'ordre de tirer sur des parlementaires russes, mais Schmidt s'en était peut-être chargé.

{19} Les extraits publiés dans un ouvrage anonyme paru en 1954 et intitulé Dernières lettres de Stalingrad sont maintenant considérés comme des fabrications.

{20} Winrich Behr, qui connaissait bien Schmidt, trouva toujours hautement improbable que celui-ci eût tutoyé Paulus. Il jugeait toutefois indéniable que « le général Schmidt avait acquis une forte influence sur Paulus ».

La photographie prise par Karmen fut ensuite retouchée et modifiée à Moscou. Le général Telegine en fut effacé parce que Staline le jugeait trop peu important pour figurer sur un document historique de cette importance, tandis qu'au contraire, la promotion de Diatlenko au grade de major se trouvait accélérée. L'élimination, sur les photos, de personnages tombés en disgrâce était une pratique courante de l'ère stalinienne, tant en URSS que dans les Partis communistes étrangers. Quand Telegine vit ce document paraître dans la *Pravda* sans son visage, il fut terrifié. Rien ne se produisant, il se rassura peu à peu, mais, en 1948, il fut arrêté sur les ordres d'Abakoumov, le chef du SMERSH, sans raisons apparentes.

{21} La photographie prise par Karmen fut ensuite retouchée et modifiée à Moscou. Le général Telegine en fut effacé parce que Staline le jugeait trop peu important pour figurer sur un document historique de cette importance, tandis qu'au contraire, la promotion de Diatlenko au grade de major se trouvait accélérée. L'élimination, sur les photos, de personnages tombés en disgrâce était une pratique courante de l'ère stalinienne, tant en URSS que dans les Partis communistes étrangers. Quand Telegine vit ce document paraître dans la *Pravda* sans son visage, il fut terrifié. Rien ne se produisant, il se rassura peu à peu, mais, en 1948, il fut arrêté sur les ordres d'Abakoumov, le chef du SMERSH, sans raisons apparentes.

{22} Des gardiens allemands furent également employés dans d'autres camps. Les pires furent quelque 200 déserteurs – Saxons pour la plupart – de bataillons disciplinaires de la Wehrmacht. Rebaptisés « Combattants antifascistes » et armés de gourdins de bois, ils maltrahaient odieusement leurs compatriotes, refusant même aux prisonniers atteints de dysenterie de quitter les rangs pendant les appels pour aller se soulager.

{23} Il est, bien sûr, possible que Seydlitz ait considéré toute l'affaire comme une astuce amenant les Soviétiques à rapatrier eux-mêmes une partie de la Sixième Armée. Mais, si tel avait été le cas, il n'aurait pas manqué de le dire lorsqu'il s'est trouvé mis en accusation par ses anciens collègues, après la guerre, pour sa collaboration avec les Soviétiques.